HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

8133

I

GIORNALE STORICO

DELLA

LETTERATURA ITALIANA

VOLUME XVII.

(1° semestre 1891).

PROPRIETÀ LETTERARIA

Torino — Vincenzo Bona, Tip. di S. M. e de' RR. Principi.

GIORNALE STORICO

DELLA

LETTERATURA ITALIANA

DIRETTO E REDATTO

DA

FRANCESCO NOVATI E RODOLFO RENIER.

VOLUME XVII.

30268

TORINO
ERMANNO LOESCHER
FIRENZE — ROMA
Via Tornabuoni, 20 — Via del Corso, 307
1891

PQ
4001
G5
v. 17

LES POÉSIES D'UN FLORENTIN

A LA COUR DE FRANCE AU XVIe SIÈCLE

(BARTOLOMEO DELBENE)

Le manuscrit 7 de la bibliothèque du Mans n'a encore fait l'objet d'aucun examen sérieux. Il se trouvait autrefois dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Vincent et celui des moines, qui l'inscrivit au Catalogue, y vit un recueil de « Poésies de différents auteurs » (1). Les personnes, qui ont eu à s'en occuper depuis, se sont contentées de reproduire ce titre (2). G. Mazzatinti lui même l'a considéré comme une « Antologia di poesie italiane » (3).

Amené à notre tour à examiner ce volume (4), nous n'avons

(1) On y lit, en effet, en tête du fol. 1: « Poésies de différents auteurs en « italien. — Monasterii Sancti Vincentii Cenomanensis catalogo inscriptus, « 1727 ».

(2) Renouard, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du Mans*, 1814, dans le *Catalogue général* fait par lui et conservé en manuscrit dans cette bibliothèque, sous les numéros 489-490. U. Robert, *Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France*, Paris, 1879, p. 368, d'après une communication de M. P. Guérin.

(3) *Inventario dei manoscritti italiani delle biblioteche di Francia*, t. III (1888), p. 50.

(4) Pour le catalogue des manuscrits du Mans, qui sera imprimé, dans la collection des *Catalogues des manuscrits des bibliothèques des départements* publiés par le Ministère de l'Instruction publique.

pas tardé à reconnaître que l'intérêt en était plus grand qu'on ne l'avait supposé. Ce n'est pas, en effet, un simple recueil de poésies de différents auteurs, composé avec plus ou moins de goût, mais bien le manuscrit, en partie original, des œuvres d'un poète, qui a vécu à la cour de France et entretenu des relations avec les plus grands personnages de son temps. Plusieurs des pièces qui s'y trouvent sont adressées à Henri III, à Catherine de Médicis, à Diane de France, à Ronsard, à Desportes, à Tasse, à Louise de Lorraine, à Marguerite de France et à Philibert-Emmanuel de Savoie. Elles sont en outre numérotées et placées dans un certain ordre; et ce numérotage est de la main qui a écrit les derniers feuillets du manuscrit et fait partout non pas seulement des corrections de mots mais quelquefois des changements de strophes. Ce n'est pas évidemment là une anthologie, mais bien un ensemble de poésies composées par un même auteur et revues par lui.

L'examen des dédicaces de ces poésies et des explications qui les précèdent nous fit découvrir sans peine le nom de cet auteur. Il adresse en effet l'une de ses pièces à son fils Giuliano Delbene et il parle ailleurs de sa bru Catterina Tornabuoni. Une généalogie de la famille Delbene nous apprit que le père de ce Giuliano s'appelait Bartolomeo. D'autres preuves, qu'il est inutile d'énumérer, vinrent bientôt confirmer cette attribution.

La biographie de Bartolomeo ou Baccio Delbene n'a pas encore été faite (1). Mazzucchelli (2) est le seul à avoir donné sur lui quelques brefs renseignements. Il va nous être possible d'ajouter beaucoup à sa notice. Bartolomeo Delbene était fils du Florentin Nicola Delbene et de Maddalena Ridolfi. Nicola Delbene fut amené en France par Louis XII, à qui il avait rendu des services, et nommé, le 10 juin 1503, son maître d'hôtel ordinaire. François Ier

---

(1) Son nom ne figure généralement pas dans les *Biographies*. Il ne se trouve pas d'avantage dans le *Dizionario degli Italiani all'estero* de Leo Benvenuti, Firenze, 1890, in-8°.

(2) *Gli scrittori d'Italia*, t. IV, p. 804.

le confirma dans cette charge, le 2 avril 1516 (1). Nous n'avons aucun renseignement ni sur le reste de sa vie ni sur la date de sa mort. Bartolomeo ne naquit pas en France. Il nous apprend lui-même qu'il est originaire des bords de l'Arno « nato in su « la riva d'Arno » (2). Divers passages de ses œuvres permettent en outre de placer le lieu de sa naissance à Val d'Elsa (3), où son père possédait une maison. C'est là en tout cas qu'il fut amené de très bonne heure. Il parle en effet, dans les explications qu'il donne au sujet de l'une de ses pièces, d'un oranger qu'il avait vu, « sendo ancor fanciullo », planter par son père, « in un vaso di terra nella valle d'Elsa, dove era la sua villa » (4). Il revint plus tard dans cette maison et y composa sans doute quelques-unes de ses poésies. On peut le supposer tout au moins d'après ce qu'il en dit, dans la préface qu'on lira plus loin d'une pièce (5) adressée à Piero Rucellai.

Nous n'avons rien trouvé qui nous permît de fixer d'une manière précise la date de sa naissance. En 1530 il n'était encore qu'un petit enfant. Il regrette, dans son ode à la ville de Florence, de n'avoir pu, à cause de son âge, verser son sang pour elle, lorsqu'elle fut assiégée et réduite en servitude par Clément VII : « ... per esser anchora fanciulletto... quando ella [città di Firenze] fu assediata et messa in servitù da papa Clemente ». Il s'excuse en outre de ne l'avoir habitée que par la pensée et de ne pas pouvoir lui rendre la chair et les os qu'il a reçu d'elle ; « ... l'osse et le polpe che egli ha ricevuto da lei » (6).

Il était encore jeune, en effet, il nous le dit lui-même, lorsqu'il quitta l'Italie pour venir à la cour de France. Une lettre de

---

(1) Bibl. Nat. Cabinet des titres, dossier d'*Elbene* dans les *Dossiers bleus*, fol. 23 *v*.

(2) Fol. 80.

(3) Commune de Barberino di Val d'Elsa.

(4) Fol. 31 ; *Rime*, p. 69.

(5) Fol. 70. — Pièce XLII.

(6) Fol. 136. — Pièce LXXXVII.

Catherine de Médicis (1), du 3 juillet 1547, nous apprend qu'il était à cette date valet de chambre du roi; car c'est très certainement lui qu'elle recommande au duc de Florence, à la suite d'une saisie de ses biens faite à la demande d'un certain Abelotti. C'est tout ce que nous savons de cette affaire. Bartolomeo dut alors quitter la cour pour rentrer dans la vie privée. Deux passages de ses œuvres nous permettent de faire cette conjecture. Il parle dans l'un des fatigues qu'il eut à supporter, dans sa jeunesse, pour suivre la cour, et déclare qu'il la quitta pour revenir à la vie solitaire. Il nous apprend dans l'autre qu'à son retour de France, après vingt ans, « tornando di Francia venti anni doppo », il revit dans sa maison de Val d'Elsa l'oranger dont il vient d'être question (2).

Cette retraite ne fut pas de longue durée, car nous le retrouvons à la cour de France peu d'années après. Il y était attaché au service de Marguerite, fille de François Ier, qui devait, en 1559, devenir duchesse de Savoie, par son mariage avec le duc Philibert-Emmanuel. Il déclare, en effet, avoir servi cette princesse, pendant 20 ans (3); et, comme elle mourut, en 1574, c'est vers 1554 que doit être placé le retour de Delbene à la cour. Mais nous avons un témoignage plus précis. Le 11 avril 1558, l'abbaye de Belleville, au diocèse de Lyon, lui est accordée par Henri II à la requête de Marguerite de France, sœur du roi (4). A cette date il était donc, et sans doute depuis un certain temps, au service de celle qu'il ne devait plus quitter.

Il suivit dès lors en effet la destinée de cette princesse qui semble avoir exercé sur lui une heureuse influence. Il l'accompagna à Turin, en 1559, et nous savons qu'après avoir été un de ses « chevaliers servants » il devint son maître d'hôtel ordi-

(1) Analysée par M. de La Ferrière, d'après l'original conservé aux Archives des Médicis, *Lettres de Catherine de Médicis*, t. I (1880), p. 620.

(2) Fol. 20 *v.* et fol. 31, *Rime*, p. 69.

(3) Fol. 149 *v.*

(4) Bibl. Nat., *Pièces originales* 988, dossier *Delbene*, p. 9.

naire. Il regrette, dans l'une de ses pièces, sans trop d'amertume d'ailleurs, ses premières fonctions, parce qu'il n'avait à s'y occuper que de l'esprit de Marguerite et non de l'administration de sa maison (1). En 1563, il obtint de sa maîtresse qu'elle prît à son service Catterina Tornabuoni, la future femme de son fils Giuliano (2).

Bartolomeo ne quitta plus le service de la duchesse de Savoie, mais il n'en fut pas moins employé par Catherine de Médicis, qui le connaissait de vieille date, dans plusieurs missions importantes. Elle l'envoya, en juillet 1562, auprès du duc de Florence pour obtenir de lui un prêt d'argent. La lettre de la reine, qui le recommande au duc, est du 27 juillet (3). Le 7 septembre il faisait connaître l'heureux résultat de ses démarches et annonçait comme très prochaine la délivrance de la somme promise. Une seconde lettre de lui, datée du même jour, nous apprend de plus qu'il reçut alors l'ordre de se rendre à Rome. Nous n'avons trouvé aucun renseignement ni sur la cause ni sur la durée de ce voyage. Il était, en tout cas, de retour à Florence, au commencement de 1563, car la reine, dans une lettre du 12 janvier, s'excuse auprès du duc de le rappeler. Son fils Giuliano fut chargé de le remplacer et de continuer les négociations (4).

Cette affaire ne fut pas la seule dont Bartolomeo Delbene s'occupa pendant son séjour à Florence. Il vit Benvenuto Cellini, avec lequel il s'était jadis intimement lié et lui fit officiellement

---

(1) Fol. 19 *v*.

(2) Bibl. Nat., dossier d'*Elbene* dans les *Dossiers bleus*, fol. 23 *v*.

(3) Perrenot de Chantonnay, ambassadeur de Philippe II, en parle dans une lettre du 31 juillet 1562. *Mémoires de Condé servant d'éclaircissement et de preuves à l'histoire de M. de Thou*, t. I (1743), p. 52.

(4) H. de La Ferrière, *Lettres de Catherine de Médicis*, t. I (1880), p. 367, 409, 473, et 474. M. H. de La Ferrière s'est trompé (I, 367 et table) en identifiant le Delbene, dont il est question dans ces lettres, avec Albisse Delbene et non avec Bartolomeo. Albisse Delbene qui était à Lons-le-Saulnier le 27 août 1562 (Bibl. Nat., *Fonds français* 15876, fol. 476) ne pouvait pas se trouver à Florence, au commencement de septembre, et rendre compte le 7, dans deux lettres, de ses négociations avec le duc (Bibl. Nat., *Fonds français* 15877, fol. 36-38). Nous publions ces deux lettres à la fin de notre notice.

l'offre de revenir en France, pour y travailler au tombeau d'Henri II. Celui-ci accepta de le suivre, mais à la condition qu'il se chargerait d'obtenir lui-même l'autorisation du duc. Bartolomeo en parla deux fois au duc, mais sans succès. Cellini déclare qu'il fut tellement irrité par ce refus qu'il fut plusieurs fois tenté de partir quand même (1).

Cinq ans plus tard, Bartolomeo fut chargé par Catherine de Médicis de négocier avec le duc de Florence un nouveau prêt. « Je lui ai donné, dit la reine au duc, dans sa lettre du 12 octobre 1567, ample charge et commission pour vous faire entendre aulcunes particularitez de nostre part ». Cette négociation ne fut pas aussi longue que celle de 1563, car, le 4 février 1568, Catherine de Médicis pouvait écrire à Bartolomeo de remettre, dès qu'il serait arrivé à Lyon, au président de Birague les 100 000 écus prêtés par le duc (2).

Au mois de juin 1574, nous trouvons Delbene chargé par le duc Philibert-Emmanuel d'organiser son départ de Turin, pour aller à Venise au devant du nouveau roi de France Henri III (3). Il accompagna le duc dans cette ville et assista aux fêtes célèbres qui y furent données (4). Peu de jours après son retour à Turin et le passage du roi de France par cette ville, il eut la douleur de perdre la bonne duchesse Marguerite, qu'il pleura

---

(1) *La vie de Benvenuto Cellini*, trad. Léopold Leclanché, Paris, Quantin, 1881, in-8°, p. 612-614.

(2) H. de La Ferrière, *Lettres de Catherine de Médicis*, t. III (1887), p. 67 et 119. M. H. de La Ferrière attribue à tort cette mission à Giuliano Delbene (III, 119). Q. Scipione Ammirato, *Istorie Fiorentine*, t. XI (1827), p. 306-307.

(3) Voy. P. de Nolhac et A. Solerti, *Il viaggio di Enrico III in Italia e le feste a Venezia*, *Ferrara*, *Mantova e Torino*, Turin, 1890, p. 74. — Le ms. 182 de la bibliothèque du Mans, qui contient « La jornada de Malta », fut donné par le duc de Savoie à Baccio Delbene, comme nous l'apprend la note suivante, qu'on y lit, au fol. A: « Questo libro fu donato al duca « di Savoia, e da esso duca a M. Baccio Delbene, gentilhuomo servente di « Madama, e da detto M. Baccio a Francisco Delbene, signor della Spina, « l'anno 1566 ».

(4) Odes XX et XXIV.

dans trois de ses odes (1). Il ne tarda pas à quitter la Savoie pour revenir à la cour de France où il passa la dernière partie de sa vie. Son livre *Civitas veri* et différents passages de ses poésies prouvent qu'il avait une connaissance assez approfondie de l'antiquité, et Henri III, qui l'honora de son amitié, prit plaisir à la mettre à contribution. Davila raconte en effet dans son *Histoire des guerres civiles* que ce roi se faisait lire, tous les jours après son dîner, par Bartolomeo Delbene et Jacobo Corbinelli, Polybe, Tacite et plus ordinairement Machiavel (2). On sait, d'autre part, l'intérêt particulier qu'il portait à la langue et à la littérature italiennes (3).

Ce témoignage des relations du poète Florentin et d'Henri III n'est pas le seul que l'on puisse invoquer. Nous avons celui de Delbene lui-même, et il est particulièrement intéressant, parce qu'il nous donne quelques détails nouveaux sur cette Académie du palais, dont Henri III était à la fois le protecteur et le directeur. Les historiens et les critiques qui se sont occupés de cette Académie n'ont pu réunir sur elle que de très brefs renseignements. Ils ont tous rapporté et commenté un passage de d'Aubigné (4) dans lequel il raconte que cette assemblée se tenait deux fois la semaine dans le cabinet du roi. Ce témoignage est le plus complet et le plus explicite qu'on ait cité. Celui de Delbene est d'autant plus précieux à recueillir qu'il nous paraît donner le véritable caractère de ces réunions. Il nous fait connaître en outre la part que le roi y prenait. Il fit partie en effet de cette Académie, ce que personne n'avait encore dit, et partagea ses travaux. Il raconte que des réunions se tinrent à Ol-

(1) Odes XXXI, XXXII et XXXIII.

(2) *Delle guerre civili di Francia*, Venise, 1634, livre VI, p. 350. Dans la traduction française de cet ouvrage publiée, en 1757, par l'abbé M. (Mallet et Grosley) Baccio a été traduit par Blaise (t. II, p. 80). C'est sous cette forme fautive que le prénom de Delbene est passé dans l'ouvrage de M. E. Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, Paris, 1887, p. 124.

(3) P. de Nolhac et A. Solerti, *l. c.*, p. 96.

(4) *Histoire universelle*, livre II, ch. XX.

lainville, près de Corbeil (1). Henri III ayant indiqué à plusieurs des assistants, comme sujet à traiter, l'éloge de quelque vertu intellectuelle ou morale, demanda au poète Florentin de choisir, parmi celles qui n'étaient pas encore prises, les vertus sur lesquelles il lui plairait de discourir. Delbene fit son choix, mais il n'accepta pas de composer son discours en français. Il prit comme sujet les facultés de l'âme et le traita en italien, dans trois odes auxquelles il donna respectivement pour titre: « Dell'anima vegetativa. — Dell'anima sensitiva. — Dell'anima rationale ». Nous donnons en entier le prologue dans lequel nous avons pris ces détails. Cela devait se passer, vers 1580, puisque Henri III, né en 1551, n'avait alors, dit Delbene, que 28 ans. Nous voyons en effet par l'itinéraire de ce roi (2) qu'il fit un assez long séjour à Ollainville, en octobre et novembre 1580.

Outre les trois odes de Delbene, il reste quelques travaux de cette Académie. M. E. Frémy (3) a publié, mais sans les dater, d'après un manuscrit de Copenhague, les discours que firent aussi sur les vertus intellectuelles et morales Ronsard, Desportes et A. Jamyn. Le discours anonyme qu'il donne, à la page 242, se rapproche beaucoup, quant au fonds, des trois odes de Delbene. Il y est aussi question de l'âme végétative, de l'âme sensitive et de l'âme raisonnable. Delbene ne remplit donc pas seulement auprès d'Henri III l'office de lecteur; on comprend mieux dès lors qu'il ait été en relation avec les meilleurs écrivains de son temps.

L'Académie d'Henri III n'est pas la seule dont Bartolomeo Del-

---

(1) Fol. 56 *v*. Le château d'Ollainville avait été acheté par Henri III à Milon de Rencourt, président de la Chambre des comptes. Henri III aimait beaucoup, semble-t-il, à s'y réunir avec ses Mignons. Voy. Lestoile, *Mémoires-Journaux*, éd. de la Société des Bibliophiles, t. I (1875), p. 158 et 219.

(2) C'est avec les chartes d'Henri III conservées à la Bibliothèque Nationale de Paris (Fonds français 25728-25733) que nous avons dressé cet itinéraire. On voit que ce roi séjourna en outre à Ollainville, en janvier 1578, et qu'il y vint trois fois en 1581. Il ne semble plus y être venu dans la suite.

(3) *L'Académie des derniers Valois*, Paris, 1887, in-8°.

bene ait été membre. Il fit aussi partie de l'« Accademia degli Alterati » fondée, en 1568, par sept gentilhommes Florentins. Elle se réunissait chez Giambattista Strozzi (1). D'après Crescimbeni, Delbene s'y fit recevoir vers 1580 (2), et y fut appelé *il gravoso* (3). Dans l'une de ses odes en effet, il parle de plusieurs de ses collègues et leur recommande son livre. Nous savons moins ce qu'il a fait pour cette Académie que pour celle d'Henri III, mais nul doute qu'il ne lui ait envoyé quelques-unes de ses poésies. Ce sont celles probablement qui se trouvent citées dans le « Vocabolario della Crusca ». Il exprime l'espoir, dans l'une de ses pièces, que ses vers seront lus avec plaisir sur les rives de l'Arno.

Le manuscrit du Mans ne renferme pas toutes les poésies de Delbene. On y trouve il est vrai toutes ses odes, à l'exception toutefois de l'une des deux qu'il a adressées à Ronsard (4), mais non toutes ses pièces de vers (5). Son ouvrage n'est d'ailleurs pas fini, si l'on en juge par le titre qu'il lui a donné et par la numérotation qu'il a mise à la majeure partie des pièces. Il a en effet intitulé son livre l'*Anno* et assigné à chacune de ses odes un numéro de jour et de mois. La numérotation commence au 1er décembre et se continue jusqu'au 26 février. Les dernières pièces, celles qui sont entièrement autographes, n'ont pas reçu de numéro. Cette numérotation est de la main de Delbene. Il semble donc avoir voulu composer une suite d'odes pour tous les jours de l'année; le temps a dû lui manquer pour mener son œuvre à bonne fin. On remarque de plus que deux odes qu'il

(1) Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VII (1824), p. 229.

(2) G. Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia*, vol. IV, Roma, 1711, p. 89.

(3) Mazzuchelli, t. IV, p. 804. Il avait comme emblème une vigne et un raisin avec la devise: *arte confectus et annis*.

(4) L'ode à Ronsard, qui ne se trouve pas dans le manuscrit, a été publiée par Blanchemain, *Œuvres de P. de Ronsard*, t. II, p. 380. Ronsard répondit à Delbene par une pièce très élogieuse, t. IV (1860), p. 356.

(5) Nous devons à M. A. Solerti la note suivante relative à B. Delbene: Magliab. VIII, 80, p. 59 (Schede di mons.r Sommaia). « Questo in Francia era molto grato alla regina Caterina e faceva molte frottole e spesso mordeva il duca Cosimo... ».

n'a pas, dans sa révision, jugé à propos de conserver et qu'il a barrées, n'ont pas été remplacées. Il ne les a pas d'ailleurs comptées dans le total qu'il a fait, à la fin du volume (1), des odes qui s'y trouvent contenues: « Sono in questo libro ode novanta cinque ». Nous les avons comprises dans notre numérotation, ce qui nous a fait arriver au chiffre de 97. Toutes ces odes ne sont pas inédites; 17 d'entre elles ont été publiées à Livourne, en 1816 (2); on en trouvera l'indication dans notre notice. M. A. Solerti vient en outre d'imprimer celle qui est adressée à Tasse (3).

Ces poésies présentent plus d'intérêt au point de vue historique qu'au point de vue littéraire. Elles sont presque toutes en effet des pièces de circonstance et, chose intéressante, l'auteur a cru devoir faire précéder chacune d'elles d'une sorte de préface, dans laquelle il explique et résume en prose les idées qu'il a ensuite exprimées en vers. Il y fait aussi connaître les faits qui

---

(1) Fol. 149.

(2) *Rime di Bartolommeo Del Bene ora per la prima volta pubblicate* [da D. Poggiali], Livorno, 1799, in-8°. C'est la date qui est au bas du titre, mais la préface est datée de 1816. Cette édition a été faite d'après les manuscrits de Magliabechi, dont il est question dans Mazzuchelli. Voici le titre des pièces publiés dans ce volume qui ne se trouvent pas dans le manuscrit du Mans; page 1: *Meo di Valdelsa alla Tina da Campi*; — page 14: *Lamento nella morte del Goga*; — page 21: *Lamento delle Fanciulle in casa*; — page 29: *In lode della Carbonata*; — page 120: *Sonetto. Alla Tina che aveva mandato un picchio e una pispola a Meo.* Gamba nous apprend que dans le *Poligrafo* de 1811 et 1812, n. 29, 33, 35 et 36 se trouvent des poésies de B. Delbene, *Serie dei testi di lingua e di altre opere importanti nella italiana letteratura scritte dal secolo XIV al XIX*, Venise, 1839, in-8°, p. 46. Nous n'avons pas vu ce périodique, mais M. A. Novati, qui a bien voulu l'examiner pour nous, nous a communiqué les renseignements suivants. Dans le n. 29 du *Poligrafo* (20 octobre 1811, p. 449) est réimprimée l'ode à Ronsard: *A piè d'un verde alloro...* On trouve, dans le n. 35 (1er décembre 1811, p. 545), l'ode à Giacomini: *Per le infocate piagge...* empruntée à l'édition Florentine de la *Vita del Giacomini scritta dal Nardi* et dans les n. 33 (16 août 1812, p. 513) et 36 (6 septembre 1812, p. 561) de l'année suivante les *Stanze alla Tina da Campi* et le *Lamento della morte del Goga*, publiés d'après l'édition de Poggiali.

(3) *Nozze Gabotto-Abrate*, Turin, 20 septembre 1890. M. Solerti explique que Delbene dut faire à Venise la connaissance de Tasse.

ont été l'occasion de plusieurs de ses odes. C'est dans ces préfaces que nous avons pris la plupart des renseignements nouveaux que nous avons donnés sur sa biographie.

Il est à remarquer que Delbene, à l'encontre des poètes français de son temps, parle assez peu d'amour. C'est à peine si on pourrait signaler 5 ou 6 odes dans lesquelles il en soit question. En revanche le nom de la duchesse de Savoie y revient très souvent et avec les épithètes les plus flatteuses. Il l'appelle la perle précieuse de l'Occident qui l'emporte en beauté sur toutes les perles de l'Orient. Il parle d'elle à propos de tout ce qui lui est arrivé d'heureux et sa mort semble lui avoir causé de très sincères regrets. Delbene nous apprend d'ailleurs qu'elle s'intéressait à ses travaux et l'engageait à attacher son nom à un volume de vers: « lo conforta a tessere a suo nome opera di poesia ». C'est à son instigation qu'il composa la *Civitas veri* dont Marguerite ne vit pas la publication, puisque ce livre ne fut imprimé qu'en 1609 après la mort de Delbene lui même (1).

Il n'entre pas dans notre sujet d'étudier plus longuement les poésies de Delbene et de faire connaître les renseignements qu'elles contiennent sur l'histoire littéraire du XVIe siècle. Ce sera le travail de celui qui voudra en publier une édition complète. Nous croyons en avoir assez dit, pour en faire apprécier l'intérêt.

Delbene semble avoir passé à l'abbaye de Hautvillers (2) et surtout à Epernay le temps qu'il ne passa pas à la cour. Il a chanté, dans l'une de ses odes, la beauté du site de cette abbaye, et il nous apprend dans une autre qu'il a composé à Epernay, avant et après la mort de Marguerite de France, la majeure partie de son livre. C'est peut-être dans cette abbaye qu'il se

---

(1) *Civitas veri seu morum Bartholomei Delbene patricii Florentini..... illustrata commentariis Theodori Marcilii*, Paris, 1609, in-4°.

(2) C'est sans doute de cette abbaye qu'il est question, à propos de Delbene, dans une lettre de Giulio Busini, du 9 janvier 1584. A. Desjardins, *Négociations de la France avec la Toscane*, t. IV. p. 480. Voy. aussi p. 510.

retira lorsqu'arrivé à l'âge de 70 ans il crut le moment venu de quitter la cour (1). Jöcher (2) dit que Delbene mourut en France et tout nous porte à le croire. Nous ne connaissons pas la date de sa mort, mais elle doit-être postérieure de peu d'années à 1585. C'est la date de la dédicace (3) de son ouvrage *Civitas veri* à Henri III et l'ode dont ce livre devait être le sujet n'a sans doute jamais été faite. Bartolomeo a seulement jeté sur le papier, à la fin de son manuscrit (4), les idées qu'il se proposait d'exprimer. C'est très certainement en effet de son volume qu'il veut parler, lorsqu'il déclare avoir construit pour le roi une ville parfaite qui n'a rien à craindre ni de l'action du temps, ni des incursions des barbares. Il vivait encore, en 1587, car il parle (5) de l'entrée dans l'ordre de Capucins d'Henri de Joyeuse, qui eut lieu à cette date.

Nous avons, avant de terminer, à dire quelques mots du manuscrit et à donner les raisons qui nous permettent de le considérer comme étant en partie autographe. Il est écrit, jusqu'au fol. 137, d'une assez belle écriture italienne de la fin du XVIe siècle, qui est trop régulière et trop peu personnelle pour qu'on ne doive pas y reconnaître l'œuvre d'un secrétaire ou d'un copiste. Ce copiste était même ignorant ou peu soigneux, car il a laissé dans son travail un assez grand nombre de fautes. L'écriture

---

(1) Delbene nous dit que la cour se trouvait alors à Saint-Germain-en-Laye. On trouve Henri III dans cette ville, en janvier-février 1584, en décembre de la même année et en octobre-novembre 1586. Il ne semble pas y être venu après cette date.

(2) *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, t. I (1784), col. 1654. Il cite comme étant de Delbene les deux vers suivants:

Gallia, quæ nunquam fuit in sua commoda constans,
In sua constanter commoda caeca ruit.

(3) La dédicace proprement dite de Delbene est en vers et ne porte pas de date, mais elle est datée par la dédicace en prose de Théodore Marcile qui suit, et celle-ci est du 19 décembre 1585.

(4) Fol. 149 *v*.

(5) Fol. 142.

change, au milieu du fol. 137 *v*, et les pièces qui terminent le volume ont été écrites par Delbene lui-même. On y trouve des ratures, des notes, des changements de mots qui ne peuvent s'expliquer autrement. Ainsi, dans la pièce dédiée à Jacobo Pitti, le mot « veder » du premier vers est souligné et les mots « pregar o sentir » ont été ajoutés en marge, pour marquer qu'on pourrait les mettre à la place du précédent. Des changements du même genre sont indiqués en plusieurs endroits. La pièce du fol. 145 *v*. dédiée au cardinal de Joyeuse a été barrée, et le mot « cassa » a été mis en marge. Ces raisons nous paraissent probantes; mais nous pouvons en donner une dernière qui est péremptoire. Les deux lettres adressées par Delbene à Catherine de Médicis, pendant sa première mission à Florence, sont conservées en original à la Bibliothèque nationale de Paris, dans le manuscrit français 15877, fol. 36, 38. Il nous a suffi de les rapprocher des derniers feuillets du manuscrit du Mans pour constater que c'était bien la même main qui les avait écrits.

Bartolomeo Delbene ne s'est pas contenté d'ajouter lui-même quelques pièces à la copie de son secrétaire, il a revu cette copie et corrigé non seulement les nombreuses fautes que celui-ci avait faites (1), mais changé des mots et des strophes entières. Il a même supprimé deux pièces, celles des fol. 14 et 87, et mis en marge de chacune d'elle le mot « cassa ». Une note ajoutée par lui, au bas du fol. 101, fait remarquer qu'il n'y a que 30 odes dans le mois de janvier et que l'une d'elles doit encore être retranchée: « Manca una ode et poi una altra cassa ». Nous publions à la suite de notre notice les pièces qui nous ont le plus servi pour la biographie de Delbene.

CAMILLE COUDERC.

---

(1) Il ne les a pas relevées toutes, car nous avons dû en corriger plus d'une dans les pièces que nous publions.

I.

NOTICE DU MANUSCRIT 7 DE LA BIBLIOTHÈQUE DU MANS CONTENANT LES POÉSIES DE BARTOLOMEO DELBENE

I. — Fol. 1. « A Madama il primo di decembre. Prima. »

Gia fugge il sol cotanti giorni a l'Austro
Ch'omai da fuggir poco...

II. — Fol. 1 *v*. « Scrive l'authore questa ode alla heresia regnata nei nostri tempi nell'Alamagna... ». — « All'heresia. II. »

D'error, d'ambition figlia empia et ria,
Novella e cruda Aletto
Che d'Albi nata alle fredde onde pria...

III. — Fol. 3. « Scrive questa ode in nome di Madama per la partita insperata del serenissimo duca di Savoia per la volta d' Alamagna... ». — « All'absentia. In nome di Madama. III. »

Nata d'odio e timor compagna audace
D'ogni bisogno rio ch'ange la vita...

IV. — Fol. 5. « Descrive poeticamente l'origine della gotta... ». — « A Jacopo di Savoya, duca di Nemors, de l'origine della gotta. Ode IIII. »

L'alto romor della fucina Ætnea
Havea il sonno sbandito...

V. — Fol. 6 *v*. « Avvenne all'authore ancor fanciullo che offerendo egli, il giorno di santa Margherita, all'altare et imagine di detta santa una candela di cera gialla accesa, cadde ella in su l'altare et si spense a i piedi di un' altra candela di cera bianca accesa dalla quale detta candela spenta fu raccesa, mandandole la sua fiamma per il fumo suo, come spesso avvenir si vede. Al qual caso accorso un vecchio sacerdote dice esser buon pronostico per l'authore, a cui un giorno sarebbe reso il perduto lume della ragione da una anima divina et pura che fu poi quella Madama, et per questo l'authore havea data una impresa a S. Altezza nella quale era la sopradetta candela di cera gialla spenta a pie di una di cera bianca che per il fumo la rallumava, con questo motto latino: *pro fumo lucem*; la qual impresa poi detta Madama havea fatta ricamare di seta et d'oro in una tapezzaria di veluto verde. Con il qual caso et impresa l'authore vuol mostrar l'obligo infinito che egli

ha all'honesta et honorata vita della sopradetta sua padrona la quale gli havea reso il lume della mente che il cieco amor le havea tolto ». — « A Madama. V. »

Ardeva il Can rabbioso i colli e 'l piano
Della fredda Elsa e 'l giorno...

VI. — Fol. 7 *v*. « Piacevano al duca et alla duchessa di Savoya per gusto inusitato et nuovo, al duca beccafichi i magri alla duchessa grassi ma lessi... ». — « A Emanuel Filiberto duca di Savoya. VI. »

Se ben lo stranio e 'ngordo volgo ogni hora
Sprezza le mense ch'Arno et scarse (1) e lievi...

VII. — Fol. 9 *v*. « Lauda la virilità reputata da Aristotile nella rethorica... ». — « A Madama. VII. »

Mirando questa mia sfiorita etate
In maggior pregio l'haggio...

VIII. — Fol. 10 *v*. « Descrive l'authore in questa ode il sito dell' abbatia di Auvigliers in Chiampagna su la Matrona, all'incontro d'Esparnay, la quale Madama fece donare dal re Francesco secondo ad un figliuolo (2) dell' authore... ». — « Visione. VIII. »

Mira quel poggio a cui Sylvano infronda
L'arcata e vaga fronte...

IX. — Fol. 12. « Introduce nella presente il rettor (3) di Cisternone che a tavola del cardinal di Loreno (4) raccontava il viagio fatto da lui di Francia a Roma... ». — « Rellatione del viaggio di Roma fatto dal rettor di Cisternone. IX. »

Qual nuovo Ulisse a così nobil mensa
Dirò con irta chioma...

X. — Fol. 14. « Con la comparatione di uno che navigando vicino al lido del mar Egeo, non lunge al quale si possono scorgere le rovine di Troia, causate dal rapto d'Helena, si muove a pietà che una donna sia stata causa della perdita di si gran città, dimanda l'authore al signor Gioan Micheli, tornato ambasciator all'hora in Francia per la sèrenissima Republica di Venetia, se ei non si moverà a pietà veggendo gran parte della Francia rovinata per l'heresia, che pria nacque in Boemia, per la opinione di Giovanni

---

(1) Il y avait d'abord « ha corte ».

(2) D'après une généalogie de la famille Delbene conservée au *Cabinet des titres*, à la Bibl. Nat. *Dossiers bleus*, ce fils mort jeune se serait appelé Laurent. Le *Gallia Christiana* n'en fait pas mention.

(3) On avait écrit d'abord « vescovo » au lieu de « rettor » et puis « alla tavola », mais ces mots ont été effacés.

(4) Les quatre mots « del cardinal di Loreno » ont été barrés après coup.

di Hnus (*corr.* Huss) et Jeronimo di Praga, et di poi risurta in sul lago di Ginevra et al fine sparsasi per la Francia... ». — « A Giovanni Micheli, gentilhuomo Venetiano, ambasciatore per la serenissima sua Republica. X. »

Chi fra Xantho e Sigeo radendo il lido
D'Asia per l'alto Egeo...

XI. — Fol. 16. « Mostra l'authore scrivendo alla serenissima Catherina di Francia, essendo all'hora travagliata la detta provincia dalle guerre civili, che i vitii hanno più et meno regno in ogni etade quanto sono più et meno favoriti... ». — « Alla serenissima Catherina de Medici, regina di Francia. XI. »

Giaeque per molti vitii inferma e grave
Come questo hor quasi ogni antica etate...

XII. — Fol. 18. « Essendo asceso l'authore, con Giulio Delbene suo nipote et altri giovini gentilhuomini Fiorentini, sul piano della cupula di Fiorenza, nell'uno di quei dì che si celebravano le sontuosissime nozze di don Francesco de Medici, principe di Fiorenza, con la serenissima donna Giovanna d'Austria (1), mostra la vanità delle grandezze e pompe humane... ». — « A Giulio di Francesco Delbene, gentilhuomo Fiorentino. XII. »

Dal sommo pian di questa eccelsa mole
Che d'altezza et candor parche sormonte...

XIII. — Fol. 19 *v*. « Parla agli occhi et alle parole di Madama le quali, dice haver servito alla sua navicella di stelle et d'aure felici, per uscire del pelago degl'affanni della corte... ». — « A Madama parlando a suoi occhi et a la suo bocca. XIII. »

Liete sicure (2) et fiammeggianti stelle
Da ciglio alto e sereno...

XIV. — Fol 20 *v*. « Racconta l'authore brevemente a Giuliano Delbene, suo figliuolo, quale sia stato il corso della sua vita per fuggire la ignoranza et la povertà... ». — « A Giuliano Delbene. XIIII. »

Anch'io qual suol l'industrioso hibero
Per arrichir cercare...

XV. — Fol. 22. « Scrive la presente ode a madama Catherina Tornabuoni, sua nuora, che all'hora era col suo marito al servitio di Madama in Piemonte, continuando, come nell'ode di sopra, in lodar si rara et pretiosa Margherita... ». — « A Catherina Tornabuona Delbene, una delle dame di Madama. XV. »

(1) Ce mariage eut lieu en 1565.
(2) Ce mot est souligné et remplacé en marge par « più d'altre ».

Se candor luce et pregio
Più lieve scorza et forma più gradita...

Imprimée dans les *Rime di Bartolommeo del Bene*, Livorno, 1816, in-8°, p. 43.

XVI. — Fol. 23. « Celebra l'authore il duodecimo giorno di genaro, che fu il [di] che nacque Carlo Emanuele, all'hora principe di Piamonte, hoggi duca di Savoya... ». — « A Carlo Emanuel, principe di Piamonte, del giorno della sua natività. XVI. »

Ecco che riede il giorno...

Imprimée dans les *Rime*, p. 47.

XVII. — Fol. 25. « Mostra in questa ode quanto in vano per acquistar fama gli antichi re di Egitto facessero edificare le piramidi... ». — « A Emanuel Philiberto, duca di Savoya. XVII. »

Ingombrò in van già real voglia insana...

Imprimée dans les *Rime*, p. 51.

XVIII. — Fol. 26 *v*. « Parla nella presente ode a Nettuno... ». — « A Nettunno. XVIII. »

Padre e motor del vasto regno et perso...

Imprimée dans les *Rime*, p. 55.

XIX. — Fol. 28. « Parla di nuovo l'authore in questa ode alla absentia, in nome di Madama sua patrona afflitta per la partita del duca di Savoya, suo marito, che andava in Alamagna... ». — « Alla absentia, in nome di Madama. XIX. »

Fuggi dal ciel bandita...

Imprimée dans les *Rime*, p. 59.

XX. — Fol. 29 *v*. « Scrive al re Henrico terzo... ». — « Ad Henrico terzo, re di Francia et di Pollonia, per la sua subita partita di Pollonia. XX. »

Quanti anni, sangue, et or speso e versato...

Imprimée dans les *Rime*, p. 63.

XXI. — Fol. 31. « Monstra con la comparatione di uno melo arancio che l'authore, sendo anchor fanciullo,... ». — « A Carlo Emanuel, principe di Piamonte. XXI. »

Havea già il sol ben venti volte adorno...

Imprimée dans les *Rime*, p. 67.

XXII. — Fol. 32 *v*. « Amava Luigi da Lucimborgo, conte di Russi, essendo gia vecchio una fanciulla giovinetta... ». — « A Luigi da Lucimborgo, conte di Rossi (1). XXII. »

---

(1) Ces mots ont été effacés, là et plus haut, et remplacés par les suivants: « Un nobilissimo signor » et « A un signor vecchio inamorato ». Ils ne sont pas dans le texte imprimé.

Perchè t'affanni e lagne...

Imprimée dans les *Rime*, p. 71.

XXIII. — Fol. 34. « Descrive l'authore il verno con le pioggie et venti che infestano allhor la terra... ». — « A serenissimo Carlo Emanuel, principe di Piamonte. XXIII. »

Con lachrime e sospir l'antica madre...

Imprimée dans les *Rime*, p. 75.

XXIV. — Fol. 35 *v*. « Descrive l'authore la sontuosa et magnifica entrata che fece la Republica di Venetia al re Henrico terzo, nel suo ritorno di Pollonia... ». — « Ad Henrico terzo, re di Francia et di Pollonia, arrivando a Venetia. XXIIII. »

Lieta apre al tuo apparire hor l'Adria il seno...

Imprimée dans les *Rime*, p. 79.

XXV. — Fol. 37 *v*. « Descrive l' authore allegoricamente la mente et i cinque sensi che naturalmente e data a ciascun huomo... ». — « A Carlo Emanuel, principe di Piamonte. XXV. »

Portato da destrier candido e lieve
Con cinque servi intorno...

XXVI. — Fol. 39. « Racconta l'authore quello che ei disse ad Alfonso Delbene (1), suo figliuolo, mettendolo in possessione dell'abbatia di Altacomba, posta in sul chiarissimo lago del Borghetto, la quale il duca Emanuel Filiberto, a richiesta della duchessa sua consorte, havea donata al detto Alfonso... ». — « A Carlo Emanuel, principe di Piamonte. XXV. »

Ben cortese signor duce alma e saggia
Me fer don largo e raro...

XXVII. — Fol. 41 *v*. « Dice scrivendo la presente ode al signor di Villeroi, consigliere et secretario di stato... ». — « A Niccolo di Novilla, signor di Villeroi (2), consigliero e secretario di stato del christianissimo re Carlo nono (3). XXVII. »

Adunav' io con molto studio et arte...

Imprimée dans les *Rime*, p. 83. — Cette pièce sur la mort de Claude de

---

(1) Alphonse Delbene fut nommé abbé de Hautecombe, en 1560. Cfr. *Gall. Christ.*, t. XVI, col. 483.

(2) On trouve dans le ms. français 1663, fol. 102 *v*, les deux vers suivants de B. Delbene « sur la devise monsieur de Villeroy, qui est un sapin croissant sur les rochers, disant : *Per ardua surgo* :

Surgo per excelsi sinuosa cacumina montis,
Me neque sol urit, nec fera turbat hyems. »

(3) On a effacé ces deux mots pour mettre de nouveau au-dessus « cristianissimo. »

Laubespine se retrouve à la Bibl. Nat., dans le manuscrit français 1663, fol. 36, qui a appartenu à Gassot, secrétaire d'Henri III, mais elle a 4 strophes de plus.

XXVIII. — Fol. 43. « Haveva il signor Vincentio Alamanni, dottissimo gentilhuomo Fiorentino... ». — « A Vincentio Alamanni, gentilhuomo Fiorentino. XXVIII. »

Arsi, Vincenzio, alla stagion novella...

Imprimée dans les *Rime*, p. 105.

XXIX. — Fol. 44 *v*. « Consiglia il principe di Piamonte, a chi indrizza la presente ode, che ei fugga, quanto ei può, d'innamorarsi et che se pure si deve dare in preda ad amore... ». — « A Carlo Emanuel, principe di Piamonte. XXIX. »

Quanto in pregio sarei se quanto io vergo
Per sole altero e raro...

XXX. — Fol. 45 *v*. « Descrive poeticamente la vecchiezza, con tutte le qualità corporali di un vecchio... ». — « Alla vecchiezza. XXX. »

Crespa et nevosa a pien le guancie e 'l crine...

Imprimée dans les *Rime*, p. 109.

XXXI. — Fol. 47 *v*. « Compose l'authore questa ode, tre anni doppo la morte della serenissima duchessa di Savoya sua patrona... ». — « Al serenissimo Carlo Emanuel, principe di Piamonte, sopra alla morte della serenissima Margherita di Francia, madre di sua Altezza, signora et padrona de l'authore. XXXI. »

Sparso d'alta pietà d'alta honestade (1)...

Imprimée dans les *Rime*, p. 87.

XXXII. — Fol. 51 *v*. « Duolsi l'authore, con la descrittione del mese di genaro, della morte di Madama... ». — « A Giuliano Delbene, gentilhuomo della serenissima duchessa di Savoya, et a Catherina Tornabuona, sua consorte, una delle dame di sua Altezza. Ode prima. Gennaio. »

Sorge il garzon Ideo col sole a fronte...

Imprimée dans les *Rime*, p. 97.

XXXIII. — Fol. 52 *v*. « Havendo l'authore composta la canzona della morte... ». — « A Madama, doppo la sua morte. II. »

---

(1) Ce vers a été souligné et remplacé en marge par le suivant :

« Sparito di bontà d'alta honestade... »

C'est le vers qui se trouve dans le texte imprimé. — On lit, à la fin de l'ode : « Fine de decembre. »

Alma real ch'a rai' del sommo sole...

Imprimée dans les *Rime*, p. 100.

XXXIV. — Fol. 54. « Con una nuova favola dell'adulterio di Marte et di Venere descrive l'authore l'origine della tosse... ». — « A Carlo Emanuel, principe di Piamonte, dell'origine della tosse. III. »

Tempravan citherea giacendo e Marte
D'Olympo in cima l'amoroso ardore...

XXXV-XXXVII. — Fol. 56. « Havendo il re Henrico terzo (sendo ritirato con poche persone a Dolinvilla presso a Parigi) distribuito a più persone literate il discorso in prosa francese di più virtù morali et intellettuali domandò all'authore, sendo la maggior parte delle virtù destribuite, sopra quali di quelle che restavano ei desiderava più discorrere. A che rispose che poi che la magnificenza et la liberalità di già erano distribuite ad altri, mediante le quali virtù egli haveva li infiniti oblighi che ciascun sapeva a Sua Maestà et alla felicissima memoria della serenissima duchessa di Savoia sua patrona, che volontieri, non in prosa francese ma in rima Toscana, discorrerà in tre ode delle facoltadi et parti de l'anima nostra, unico ricetto di tutte le sopradette virtù, essendo, come dice Aristotile, l'historia di quella il più degno et il più bello et più necessario soggetto che sia, per pervenire alla conoscenza della verità. Introducendo l'authore nei suoi versi l'anima intellettuale di Sua Maestà separata all'hora dal suo corpo adormentato, mediante la contemplatione, la quale anima intellettuale del Re comanda all'anima dell'authore trovata verso la meza notte nel medesimo stato, in aria ambedue, in forma di due purissime fiamme o vapori accesi sopra la valle di Chiastre, vicina al sopradetto luogho de Dolinvilla, di ridurre in versi quello che lì gli direbbe per poter più facilmente, mediante la dolcezza della poesia, persuadere la propria volontà di Sua Maestà, regina delle sue actioni, a contemplare tutte le parti dell'anima nostra et conseguentemente pervenire alla perfetta et tanto laudata cognitione di se stesso :

Con le fosche...

Qui comincia l'authore a mostrar come l'anima sua ragionevole, sendo il suo corpo oppresso dalla notte et dal sonno vagando per l'aria a guisa di un vapore, riscontro l'anima del Re nel medesimo stato, la quale gli disse le parole che segueno :

Luce gioiosa et cara...

Nel' quai versi l'authore mostra che ei, sendo vecchio, seguitava il Re, allhora giovine di venti otto anni, havendo l'honore di esser admesso, con molte persone literate, alla tavola dove Sua Maestà studiava, quasi ogni dì, et udiva discorrer :

Pingi col sol tornata...

Comanda l'anima del Re a quella dell'authore che riduca in versi quello che dirà per volgere ogni suo affetto alla cognitione di se stesso, et col suo proprio lume, *quia anima, ex reflexione sui proprii luminis in se ipsam, se ipsam cognoscit*:

Son io del sommo sole...

Qui finge l'authore che l'anima del Re, non solo secondo la dottrina d'Aristotile ma secondo quella della sacra Scrittura, descrivendo se stessa, si chiama raggio del sommo sole et face del sommo amore, et poi, secondo la dottrina dei filosofi, dice che aviva et muove, quanto per natura è qui capace di vita, et che sparito il lume dell'anima suol perire:

Quella son io che pria...

Havendo l'anima del Re detto in generale quello che ella è viene particolarmente a descriver le parti dell'anima vegetativa che sono sei, cioè la facoltà di creare, di accrescer, di attrarre, di spinger et di ritenere et digerire:

Di bel fonte al bosco...

Ciò dice per esser nato il sopradetto Re a Fontanableo:

Qui tacque, et, visto il giorno...

Havendo l'authore descritto le parti dell'anima vegetativa, dice che li fu comandato di tornare, la notte seguente, nel medesimo stato et luogo, per cantar dell'anima sensitiva, come si vedrà nell'ode seguente ». — « Ad Henrico III, re di Francia, dell'anima vegetativa. III. »

Mentre la notte e 'l sonno
Con le fosche premieno et humide ale...

Les deux odes qui suivent ont respectivement pour titre: « De l'anima sensitiva. V. » et « De l'anima rationale. VI. ». En voici les premiers vers:

Gia rotando era il sole...
Non mai per sole avverso...

XXXVIII. — Fol. 64. « Scrive la presente ode all'abbate di Altacomba (1) suo figliuolo dimostrandoli quanto ei debbe honorare et tener caro il presente fattogli della detta abbatia dal duca et duchessa di Savoya... ». — « Ad Alfonso Delbene, abbate d'Altacomba. VII. »

Figlio come dei tu, gioioso e pago,
Rimirar viti, biade, herbette e fronde...

XXXIX. — Fol. 66. « Con la comparatione di un mercante che ha ven-

(1) Cette pièce peut être datée de 1560, comme celle qui porte le numéro XXVI.

duto... ». — « A Pietro Ronsardo, gentilhuomo et eccellentissimo poeta Francese. VIII. »

Quando avido huom et industre... (1).

XL. — Fol. 67 *v*. « Scrive la presente ode a Filippo Deportes, abbate di Giosafa, mostrando con la comparatione del piano del Monscenese che l'authore havea passato con un tranquilissimo tempo, il primo de gennaio, se bene il giorno d'avanti con grandissimo pericolo l'havea passato dom Pietro de Medici, fratello del gran duca di Toscana, con molta compagnia, che la natura dei luoghi alti è soggetta a mutatione; et però sogliono i viandanti avanti che intraprendere di montar nel detto monte informarsi che tempo faccia su la cima. Onde prega il detto Filippo di Portes che le piaccia, come esperto, di auuertirlo se l'aura di favore et gratia spira anchora in pro d'esso authore dentro alle soglie reali, a fin che ei che per molti mesi ne stato absente, non sia colto all' improvista da qualche contrario et disfavorevol vento ». — « A Filippo Deportes, abbate di Giosafa. »

Spargea l'ideo garzon con l'aureo ciglio
Di rai surgendo la nevosa fronte...

XLI. — Fol. 69. « Con la comparatione del corso d'Arno il quale discostatosi dall'Appennino, donde egli ruinoso cade... ». — « A Oratio Rucellai, gentilhuomo Fiorentino, et l'authore compagni et amanti di madama d'Arne gentildonna di Normandia. X. »

Scende dal'Appennin torbo e sonante
Arno per aspro letto incerto e chino...

XLII. — Fol. 70. « Rende conto l'authore a Piero Rucellai di quello in che egli spendeva i giorni et l'hore, sendo ritirato solo nella sua villa di Val de Elsa in Toscana, dicendo che, cibandosi parcamente et passegiando per la sua camenretta, contemplava il corso della sua passata vita, notando in carta i suoi passati errori et celebrando le virtù d'altrui, talhora contemplando il volo della mente del sopranominato Rucellai che, come rarissimo et vero filosofo, l'occupava sempre consideratione delle prime cagioni, il che causava che l'authore si rideva del suo libro nomato l'Anno che egli coltivava in vano, sperando per via di quello farsi immortale, come fece Glauco pescatore con l'herba che risuscitò i suoi pesci, concludendo al fine che veggendo questo sia vana la sua speranza di acquistare, per via di poesia, l'im-

(1) Imprimée dans les *Rime*, p. 116, d'après l'édition des *Poésies* de Ronsard publiée à Paris en 1609, in-4°, p. 829. — Réimprimée dans l'édition des *Œuvres* de Ronsard de P. Blanchemain, t. IV (1860), p. 359.

mortalita, dice volersi dare allo studio della filosofia ». — « A Piero Rucellai, gentilhuomo Fiorentino et rarissimo filosofo. XI. »

Ecco hora empiendo la tua voglia amica
Com'io vivo soletto...

XLIII. — Fol. 71 *v*. « Mostra quanto errino gli infedeli amanti havendo ottenuto o cercato d'ottenere dalle loro dame il desiderio loro... ». — « A Luigi Du Gas, mastro di campo generale delle fanterie francese. XII. »

Le donne più de l'huomo al mondo nate
Debili et colme di timido (1) gielo...

XLIV. — Fol. 73. « Con la comparatione di uno che havendo trattenuto et goduto... ». — « A Mons.r Manzuolo (2), vescovo di Reggio. XIII. »

Chi de verdi anni suoi varcato aprile
Nutre il gradito fiore...

XLV. — Fol. 74 *v*. « Prega il sole l'authore padre universale... ». — « Al sole. XIIII. »

Sposo de l'alma antica madre
Ch'in verde gonna e perse...

XLVI. — Fol. 76. « Mostra nella presente ode l'authore che l'esser stato fulminato dal cielo il grande... ». — « A madama Lucretia Tornabuona Delbene, gentildonna Fiorentina et cognata dell'authore. XV. »

Donna che 'l frate mio già in veste bruna
Lasciò giovin' e bella...

XLVII. — Fol. 77. « Scrisse l'authore la presente ode alla regina madre del Re, il primo dì dell'anno 1584... ». — « Alla serenissima Catherina de Medici, regina di Francia. XVI. »

Ch'offrir potrà di pretioso e bello
A te gran donna Tosca...

XLVIII. — Fol. 78 *v*. « Pinge l'affanno che quasi ciascuno ha nel partirsi dalla patria sua, per gire in paese incognito et lontano da quella, et lo sbigottimento che i più hanno lasciate le loro private e domestiche conversationi, arrivando in una gran corte, non conoscendovi essi persona nè ci essendo da alcuno cognosciuti, come auuenne al Bencivenni, a chi è indiritta la presente ode, partendo egli di Fiorenza giovinetto et venendo alla corte di Francia, dove in progresso di tempo, con non poco augumento di richezze et d'honori, fece come sogliono i pescatori d'Arno vicino alla foce sua che

(1) L'auteur avait d'abord mis « pauroso ».
(2) B. Manzoli fut evêque de Reggio de 1575 à 1585.

ardiscono talvolta a diventare pescatori di mare con no picolo loro augmento ». — « A Mr Giovanni Battista Bencivenni, primo elimosinario della regina madre del Re et abbate di Bellabranchia. XVII. »

Quante volte dal sen d'Arno e di Flora
Partendo giovinetto...

XLIX. — Fol. 80. « Mostra la cagione per la quale i più degl'huomini, andando nei paesi strani, sol notano et osservano se alcun diffetto è, in quelle parti, nelli huomini et nelle cose, senza discerner le buone qualità et l'altre comodità et sicurtà che vi sono, et questo dice auuenire per haver lasciato chi li amici, chi li parenti, et chi cara et amata donna, et per non intender il parlar straniero dove egli è giunto. Onde accade spesso che a gl'huomini volgari par solo buona et bella la sua patria, solo ricca, et solo di virtudi ornata; il che dice non auuenire a Filippo di Portes, a cui scrive la presente ode, usato a disprezzar i vitii et pregiar le virtù, in qualunque parte si trovino; il che fa sperar l'authore che Ronsardo et il detto de Portes, rarissimi poeti francesi, ascolteranno volontieri il canto dell'authore, se ben d'augello qui straniero et nato in su la riva d'Arno, et giudicheranno se egli è degno di cantare di Madama sua padrona ». — « A Filippo Dezportes, rarissimo poeta francese. XVIII. »

Passa (1) huom lontan dalla paterna soglia
Mari, Alpi, selve et fiumi...

L. — Fol. 81. « Con nuova favola descrive l'authore in questa ode poeticamente l'origine della dieta indrizzando al re Henrico suo patrone ch'allhora, per via di quella, si curava a Dolinvilla... ». — « Al christianissimo Henrico terzo (2), re di Francia, dell'origine della dieta. XIX. »

Del Tartaro infernal de l'adra notte
Nata la fredda abominevol fame...

LI. — Fol. 84. « Mostra nel principio di questa ode metaforicamente che la virtù nata et cresciuta in qualunque conditione di huomo... ». — « A Piero Antonio Giacomini, gentilhuomo Fiorentino. XX. »

Per le nevose piaggie et per l'ardenti
Di Scithia e Libia a Paro...

Cette pièce a été imprimée sans le préambule et avec quelques variantes en tête de la *Vita d'Antonio Giacomini Tebalducci Malespini* de Jacopo

(1) Il y avait d'abord « varca ».
(2) On lit dans le *Journal* de Lestoile, édit. Champollion, p. 113: « Le vendredi 23 janvier [1579] le roy alla à Olinville se baigner et purger... ».

Nardi, publiée à Florence, en 1597, in-4°, et d'après cette édition dans les *Rime*, p. 113 et dans le n° 35 (1er décembre 1811) du *Poligrafo*.

LII. — Fol. 86. « Rende ragione l'authore alla signora Fulvia Pica, figliuola del comte della Mirandola, la quale fu nella sua gioventù bellissima di corpo et castissima sempre di vita... ». — « A Fulvia Pica dalla Mirandola, contessa di Randam. XXI. »

Il vago lume et puro
Della tua gratiosa alma beltade...

LIII. — Fol. 87. « Domanda l'authore a frate Mauro de Servi, dottissimo mathematico, per quello che, nella chiesa della Annuntiata, sendovi di tante sorte voti appesi da più persone liberate per l'intercessione della Vergine... ». — « A frate Mauro, frate de Servi, dottissimo mathematico. XXII. »

Anzi al vero sembiante
Della donna del ciel puro et sovrano...

LIV. — Fol. 88 *v*. « Dimostra al serenissimo Carlo Emanuel, ch'allhora per la morte del padre (1) era di principe divenuto duca di Savoya... ». — « A serenissimo Carlo Emanuel, duca di Savoya. XXIII. »

Al tuo apparir signore
(Del mio sostegno et lume (2) unico raggio)...

LV. — Fol. 90. « Con nuova poesia descrive l'authore la inventione della polvere et conseguentemente dell'arteglieria... ». — « Al sopradetto duca di Savoya. XXIIII. »

Fra la perduta et dolorosa gente
Di nuovo errando Amore...

LVI. — Fol. 92. « Introducendo una Orreade o ninfa alpestre che, scesa dal monte di S. Bernardo al piano, canta laudando la fideltà, fertilità et amenità della valle d'Austa... ». — « Al sopradetto duca di Savoya. XXV. »

D'alta rupe et di monte alpestre e duro
Adorna figlia et bella...

LVII. — Fol. 93 *v*. « Mostra l'authore nella presente ode quando et come venne l'alchimia al mondo che ei dice esser stata formata nell' inferno... ». — « Al medesimo duca di Savoya. XXVI. »

Poi che dal ciel la bella donna et pia
Qual manna o mele Hybleo...

LVIII. — Fol. 95 *v*. « Parla in questa ode l'authore a un giovine sviato

---

(1) Philibert-Emmanuel mourut le 30 août 1580.
(2) L'auteur avait mis d'abord « sparito sole » à la place de ce mot et du précédent.

et di costumi assai corrotti per il gioco et per la lascivia... ». — « A Piero Ridolfi, gentilhuomo Fiorentino. XXVII ». — Cette dédicace a été effacée et remplacée par la suivante : « Ad un giovane sviato ».

A ch'agguagliar poss'io
Del tuo misero core...

LIX. — Fol. 96 *v*. « Scrive quest'ode l'authore ad un suo amico che era ricco et havea bella moglie... ». — « Ad un giovine ricco che havea bella donna. XXVIII. »

Non basta d'ogni intorno argine e torre
Non alto fosso e muro...

LX. — Fol. 98. « Con il volgar et antico proverbio che a Fiorenza si usa chiamar Fiesolano un huomo grosso et di poco giuditio... per quello che ei più volontieri in Francia in riva a Sena dimori che a Fiorenza sua patria ». — « A Thomaso del Nero, gentilhuomo Fiorentino. XXIX. »

Il volgo Fiorentin per uso antico
Suol Fesulan nomare...

LXI. — Fol. 99. « Descrive la poesia in forma di una donna quale dice esser scesa anticamente dal cielo fra l'odorate piante del Monte Lybano... ». — « A Luigi de Loreno, cardinal di Guisa. XXX. »

Donna di raro senno e leggiadria
Scesa dal ciel fra l'odorate piante...

LXII. — Fol. 101. « Descrive l'authore nella presente ode il mese di febraio nel quale gl' antichi erano soliti di purgare et nettare la città di Roma... ». — « Ode prima febbraio. I. »

Già le stellate squame il sole indora
A l'uno et l'altro pesce...

LXIII. — Fol. 102. « Finge l'authore essergli apparsa Madama in sogno in forma di un chiarissimo vapore... ». — « Visione. II. »

Quando il mio sol dal suo alto soggiorno
Scende a l'ombra più scura...

LXIV. — Fol. 103 *v*. « Descrive la villa che fu già di Lorenzo di Pier Francesco de Medici posta a mezo la costa del monte di Fiesole, a piè del convento di S. Gieronimo... » (1). — « A Guido Du Faur, signor di Pibrac, consilliero di stato del re christianissimo. III. »

Siede sovra un gran sasso a mezo il dorso
Del monte Fesulano...

(1) Résidence favorite de Laurent le Magnifique (villa Molzi).

LXV. — Fol. 105 *v*. « Cerca di mostrare l'authore in questa ode quello che communemente et quasi proverbialmente si dice che i più degl'huomini hanno ciascuno il suo tiranno... ». — « Al re Henrico terzo. IIII. »

Qual Phedria o qual Eschino ha spesso un Syro
L'huom ricco e giovinetto...

LXVI. — Fol. 107 *v*. « Mostra l'authore le honeste cagioni che l'haveano indotto al servitio del Re et le cause che al presente lo costringono di amarlo... ». — « Alla serenissima Luisa di Loreno, regina di Francia. V. »

Senza esca preso allo splendor dell'hamo
Dal tuo signor et nostro...

LXVII. — Fol. 108 *v*. « Mostra l'authore con l'esempio del caso del gran Poliphemo acciecato da Ulisse... quante volte invano i Re passati habbino cerco di riformare il regno di Francia... ». — « Al re Henrico terzo. VI. »

Con fosca mente et sanguinoso ciglio
Ebbro et cieco cadeo...

LXVIII. — Fol. 110. « Mostra l'authore di quanta cecitade et impietade sia pieno l'huomo... ». — « A Torquato Tasso, filosofo et poeta rarissimo del secol nostro. VII. »

Quant' è l'huom cieco et empio
Che di quel ch'ei qua giù l'imagin vede...

Imprimée par M. Solerti, *Nozze Gabotto-Abrate*, 20 septembre 1890.

LXIX. — Fol. 111 *v*. « Compose l'authore per ordine del Re la presente ode sopra la caduta et rinversamento del cocchio, nel quale era S. Majestà et l'authore con altri gentilhuomini, mostrando che si come la sua così è la vita quasi d'ogni huomo una vera favola... ». — « Al re Henrico terzo. VIII. »

Favole, signor mio, la nostra vita
Ch'Apollo e l'huom compone...

LXX. — Fol. 113. « Scrive l'authore la presente ode a Diana di Francia, sorella legittima del re Henrico terzo al presente duchessa d'Angulemme... ». — « A Diana di Francia, duchessa d'Angulemme. X. »

Piacque non men la mia destrezza et forza
In giovinile etate...

LXXI. — Fol. 114 *v*. « Riprende et avertisse amorevolmente un suo parente et amico dello spender che fa i miglior anni suoi in amare et seguire donna di troppo alta conditione per lui... ». — « A Piero Delbene, nipote dell'authore, abbate di Bellavilla, prior de la Sella et di S. Nicolas de Campi. X. »

Vero germe sei tu del bianco giglio
Che d'Arno in chiara parte...

LXXII. — Fol. 116. « Consiglia il primo scudiero del re Henrico suo patrone, doppo l'haver amato... ». — « A Carlo Du Plessis, signor di Liancourt, primo scudiero di Henrico terzo re di Francia. XI. »

Nel vago mar della amorosa Dea
Che già di spuma nacque...

LXXIII. — Fol. 117. « Mostra l'authore, con il cambiamento che fa di regione fra molti augelli la rondine, che la vera patria è come dice il proverbio... ». — « A Giovachino di Casterte Vecchio, capitano della guardia di Henrico terzo re di Francia. XII. »

Con natural consiglio
Mostra la rondinella peregrina...

LXXIV. Fol. 118. « L'authore per ringratiare l'illustrissimo cardinal di Este di havegli serbata, in suo nome lungamente per suo nipote (1), l'abbatia di Ovigliers... ». — « All'illustrissimo et reverendissimo cardinal di Este. XIII. »

Se lo splendor della virtù che l'oro
Dispensa a genti valorose et dotte...

LXXV. — Fol. 119 *v*. « Ringratia con questa ode l'illustrissimo monsignor di Foys, arcivescovo di Tolosa, di haver procurato con il pontefice di conceder ad un nipote d'esso authore la speditione delle bolle di una abbatia gratis... ». — « All'illustrissimo et reverendissimo monsignor di Foys, arcivescovo di Tolosa. XIIII. »

L'oro è vero del sol più d'altro figlio
Al suo vago splendore...

LXXVI. — Fol. 121. « Mostra l'authore nella presente ode al duca di Espernon, a cui ella va, che sendo egli anchora molto giovine non vuol lodarlo adulandolo come suole la volgar gente... ». — « A Gian Luigi della Valletta, duca di Espernon. XV ». — Cette dédicace a été effacée et remplacée par la suivante: « Ad un giovane signore favorito d'un gran Re. »

Se d'alte lodi io non t'adorno et fregio
Qual suole il volgo ignaro...

LXXVII. — Fol. 122. « Figura l'authore con il sito et parti dell'anti (*corr.* antico) castello di Auneau, posto in su le limite dei gran piani della Boessa, come debbe esser fatto un valoroso et daben cortigiano... ». — « Ad Henrico di Goiosa, comte de Buchiage. XVI. ».

Quel nobil cavaglier che in sì gran piano
Per sua difesa et agio...

---

(1) Le petit fils de Bartolomeo s'appellait comme lui. *Gall. Christ.*, t. IX, col. 257.

LXXVIII. — Fol. 123 *v*. « Con la descritione delle tre stagioni dell'anno comparandole alle tre prime parti della vita... ». — « Al re Henrico terzo. XVII. »

Come è gioioso et bell'aprile e 'l maggio
Del vitale anno humano...

LXXIX. — Fol. 124 *v*. « Compara la nascita et il corso del fiume Arco... alla vita dell'huomo... ». — « A Carlo Emanuel, duca di Savoya. XVIII. »

Lucido alpestre rio
Come nel corso tuo vago et leggiero...

LXXX. — Fol. 126 *v*. « Scrive al duca di Goiosa, tornato allhora d'Italia, infermo di lunga et noiosa febre... ». — « Al duca di Goiosa. XIX. »

Mostri a ciascuno il mio pietoso amore
Unico et dolce figlio...

LXXXI. — Fol. 127 *v*. « Scrive la presente ode al conte di Ciomber Alamanno, mostrando quanto più possa il vino che l'amore, facendo nel principio dell'ode mentione dei piu rari vini et migliori di tutta la Francia... ». — « A Guasparri di Ciomberto (1), comte di Nontoil et maestro di campo generale della cavaleria tedesca, che viene alla servitù del Re christianissimo. »

Non più qual già d'amore
Canterò veglio con sì debil lena...

LXXXII. — Fol. 129. « Mostra l'authore a Carlo Delbene, suo nipote, l'antico et real palazzo di Bisestro, presso a Parigi, che sendo stato, già molti anni sono, arso in parte da gli Inglesi... ». — « A Carlo di Giuliano Delbene. XXI. »

Queste mura ch'al cielo alte et superbe
Surgien d'azurro et d'or pinte et fregiate...

LXXXIII. — Fol. 130. « Descrive in questa ode l'origine dell' amore et della ambitione... ». — « Al duca di Goiosa. XXII. »

Poscia che 'l fiero et dispietato figlio
Dal suo regno stellato...

LXXXIV. — Fol. 132. « Parla al castello et borgo de Esperne... nel quale luogo de Esperne l'authore compose la maggior parte del presente libro... ». — « Al castello et borgo d'Esperne. XXIII. »

Antico borgo amato
Che Marna bagna e cinge hor pian hor colle...

LXXXV. — Fol. 133. « Parla l'authore in questa ode al suo libro chia-

---

(1) Gaspard de Schomberg mort en 1599.

mandolo figliuolo del suo dì et della sua notte... ». — « Al libro dell'authore nomato l'*Anno*. XXIIII. »

Del mio dì figlio et della notte inscieme
Che ben così poss' io...

LXXXVI. — Fol. 134 *v*. « Prende licenza l'authore dalla corte di Francia, che allhora era a S. Germano a Laya... ». — « Alla corte di Francia. XXV. »

Mentr' io volgo il pensiero
A te che 'l volgo sol nomar devria...

LXXXVII. — Fol. 136. « Prende l'authore in questa ode licenza dalla città di Fiorenza, sua patria... ». — « Alla città di Fiorenza. XXVI. »

Giunto nevoso il crin crespa la fronte
Per torbide acque hor chiare... (1).

LXXXVIII. — Fol. 137. « Convitto fatto da Maso Ridolfi, gentilhuomo Fiorentino, a più suoi vicini in Val di Pesa, luogo detto il Poggio Ubertini, sendo giunta a l'occaso l'antica ubertà de Fiorentini occupata dal duca Alessandro de Medici, doppo lo assedio di Fiorenza ». — « A Jacobo Pitti gentilhuomo Fiorentino. »

Vuoi tu veder che grave pondo sia
A poche spalle usate a viver scarche...

LXXXIX. — Fol. 138 *v*. « Riduttione del mondo in più commoda et miglior forma per la vita del huomo, fatta da Nicolas Pinone, sendo a tavola a lato a una cortigiana, il dì di Carnovale ». — « A Carlo, conte di Planasia huomo piacevole et faceto. »

Carlo odi quel che di vin pien le vene
Degno narrò Pinone...

XC. — Fol. 140. « De la tranquillità de l'animo di Masotto Ridolfi, ridotto per elettione et per necessità, al tempo de la republica Fiorentina, al Poggio Ubertini in Val di Pesa a la sua villa ». — « A Jacopo Pitto, gentilhuomo Fiorentino. »

Mentre Fiorenza anchor spiegava insegna
Di libertate al vento...

XCI. — Fol. 141. « Pronostico et contesa d'un figliuolo che riprendeva il padre d'haver tolto moglie di bassa conditione et dubbia fama, et questo

---

(1) Ce vers a été mis à la place du suivant qui a été barré: « Doppo un si longo errare ».

avvenne presso a una fontana del mezo de la quale surgeva in forma di gigante uno Apennino di bronzo. »

Padre se di tal nome è degno apieno (1)
Chi sforza il proprio figlio...

XCII. — Fol. 142. « De la vanità del timore che la superstiosiosa (*sic*) devotione generà ne le menti pusillanime degli huomini unendo dan', più [da] timore sbattuti della dannatione eterna che confortati da la speranza de l'eterna salute promessa a l'anime infiammate de l'amore di Dio ». — « Al signore Henrico di Gioiosa, cônte du Bouchage, maestro de la guardaroba del re Henrico terzo, uno anno davanti ch'ei si facesse cappucino. » (2).

Qual lodar non si puo devoto (3) amore
Con mortal voce a pietoso...

XCIII. — Fol. 143 *v*. « Alla serenissima Caterina de Medici, regina di Francia, scusandosi di haver nelle sue ode biasemati quei de la casa de Medici, havendo quei tolta la libertà alla città di Fiorenza...: »

Chi d'Ancisa e d'Ibbiena habita e cole
Le contrade vicine
D'Arno precipitoso a l'onde alpine...

XCIV. — Fol 144 *v*. « Al reverendissimo et illustrissimo monsignor Luca Alamanni, vescovo di Macone, mostrando quanto i più degli huomini giudicheno male le attioni humani, celebrando et lodando spesso quelle che sono degne di essere sprezate et biasimate... »

Credette l'antica et cieca etade
Con vana mente e scura...

XCV. — Fol. 145 *v*. « Del piacere et uso maggiore che ricevano quasi tutti gli huomini delle cose finte che delle vere, et questo di poi il principio sine al fine de la vita humana ». — « Allo illustrissimo et reverendissimo cardinal di Gioiosa. »

Con van timor dal latte almo e soave
Svellesi il fanciulletto...

XCVI. — Fol. 146 *v*. « A l'illustrissimo et reverendissimo monsignore

---

(1) Cette première strophe a été barrée.

(2) Ces derniers mots ont été barrés après coup et par une main qui ne paraît pas être celle de Delbene, car l'encre employée est plus noire que celle du texte. Henri de Joyeuse se fit capucin, en 1587.

(3) Ce mot a été barré et remplacé par « verace ».

Vincentio Lauro (1) cardinale de Montdovi. Del vario et immenso piacere che arreca la poesia... »

Volar non può con più leggiadre piume
Nè con maggior diletto...

XCVII. — Fol. 148. « Al conte Henrico di Gioiosa, signor de Bouchage. Duolsi delle grandi divisioni che allhora come hora sorvertivano tutto il regno di Francia causate da la ingratitudine, accompagnata da tre monstri l'ambitione l'avaritia et la prodigalità, che allhora regnavano alla corte »

Mostro più errante in questo instabil mare
Fu già la smorta invidia...

On lit, au bas du fol. 149 *v.*: « Sono in questo libro ode novanta cinque. Di poi il libro de la Città del vero casso e rinovato tutto, come si vedrà in altro volume ».

XCVIII. — Fol. 149 *v.* « Cominciare per una apostrophe a parlare al Re dicendo: Riguarda non solo tu, ma teco tutto il tuo regno, quanto possa l'amore de la virtù, la quale io mi posso vantare di havere amata et honorata in forma humana, amando, per lo spatio di XX anni, Madama di Savoia, tua zia, poi guidato dal detto primo amore, et poi di quello che io ti porto, io sono venuto a tal grandeza d'animo et di richeza ch'io qual nuovo Xerse o Alessandro posso donare a si gran Re et si [li]berale una Ciuta intera et perfetta delle più compite del mondo et la meno ruinabile dal tempo o dalle incursione de barbari, dalle ribellione delli heretici, seditione et tirannide, per solitudine, peste, fame et altri inconvenienti (2); Città dico dove possono habitar qual nuovo paradiso terrestre l'anime humane et farse beate con l'abitare in detta Città, osservando le leggi et precepti di quella; Città dico, nella quale il povero, il ricco, il vecchio, il giovane, lo ignorante, il dotto, il buono, il cattivo (3), puo farsi cittadino; Città alla grandeza della quale ni l'antica Thebe d'Egitto, non Babillonia, non Roma già signora del mondo non si può agguagliare; la qual Città (4)... »

---

(1) Vincent Lauro, évêque de Mondovì, fut promu cardinal en 1583, par Grégoire XIII.
(2) Les mots « dalle rebellione... inconvenienti » ont été ajoutés en marge.
(3) Ces quatre mots ont été ajoutés en marge.
(4) Il n'y a pas autre chose dans le manuscrit; cette phrase est restée incomplète.

II.

POÉSIES DE BARTHÉLEMY DELBENE

1.

« Essendo asceso l'authore, con Giulio Delbene suo nipote et altri giovini gentilhuomini Fiorentini, sul piano della cupula di Fiorenza, nell'uno di quei dì che si celebravano le sontuosissime nozze di don Francesco de Medici, principe di Fiorenza, con la serenissima donna Giovanna d'Austria, mostra la vanità delle grandezze et pompe humane; perchè se bene tutta la città di Fiorenza era all'hora in feste et giochi in suoni et canti, non si vedeva nè sentiva altro che un suono et uno errare confuso di genti; et il più che appariva di tanta grandezza et multitudine di genti era il fumo più spesso che usciva all'hora delle case; tanto poco da terra si possono allontanare le grandezze humane, soggiongendo l'authore al suo detto nipote che se essendosi ei alzato con la sua spoglia mortale, sì poco in su era sparita da gl'occhi suoi, qual nebbia tanta et sì gran pompa humana, che gli parranno tutte le attioni degl'huomini, se ei, mediante la cognitione della metafisica, potrà salir tanto alto, con il pensiero, che possi mirare le bellezze sopradette che saranno cagione che dirà come l'apostolo: Sciomi là giù et legami qui teco ». [Fol. 18].

A Giulio di Francesco Delbene, gentilhuomo Fiorentino. XII.

Dal sommo pian di questa eccèlsa mole,
  Che d'altezza et candor par che sormonte
  Là di Morello il monte,
  Che nevoso biancheggia in cima al sole;
Contempla d'Arno la feconda valle,
  Che di ville et palazzi adorne e sparte
  Ha, con tanto oro et arte,
  Col grembo le sue apriche et colte spalle.

A mezzo del cui sen, la bella Flora
  Surge, d'archi et trophei, di statue ornata,
  Ch'or tutta intenta e data
  Al festeggiar, casta et gran donna honora.
Di gemme, d'ostro et d'or luce et fiammeggia
  Ogni tempio et magione, il canto e 'l suono
  Spargon, con dolce tuono,
  Ogni contrada, ove gran gente ondeggia.
Nè però, Giulio, a noi di gioia tale,
  Di sì gran pompa et di sì gran beltate
  L'immensa chiaritate,
  E 'l concento fin qui trapassa et sale,
Che là giù sol nell'affisar l'aspetto
  Più fumo appar', più folti i vermi humani
  Errar qual cechi e insani
  Confusamente per diverso affetto.
Confusa ogni superba opra e bellezza,
  Discorde il suon qual di torrente o mare:
  Sì poco allontanare
  Puossi da terra ogni mortal grandezza!
Che s'ella, alzata la tua frale salma
  Sì poco al ciel, qual nebbia al vento spare;
  Qual si vedria mancare
  Su l'ali del voler poggiando l'alma,
Scorta lassù da saggia donna et pia,
  Che sovranatural beltade e pura
  Cinta di gonna oscura,
  Con la sua luce, al sommo ben n'invia;
Et che talhor da' suoi più antichi amanti
  Nudar si lascia, a l'Alterata Scola,
  Di cui parte hoggi vola,
  Quinci fin sovra alle alte stelle erranti?
Dove s'ascendi da quest'aer ceco,
  Lei seguitando, col pensier giamai
  Al gran motor dirai:
  Sciomi là giù et legami qui teco.

2.

« Parla agli occhi et alle parole di Madama, le quali dice haver servito alla sua navicella di stelle et d'aure felici, per uscire del pelago degl'affanni della corte, domandando loro perch'essi cercassero di ripingerlo anchora nel sopradetto pelago, dandogli il carico di maestro di casa di S. Altezza, impiegando il suo spirito a men degno servitio, che non era usato prima, servendo solamente l'anima di Madama, senza haver carico di por mente di raffrenar i latronitii, che si facevano giornalmente nell'administratione della sua casa, perdendo l'authore, col governar altrui, l'imperio di se medesimo ». [Fol. 19 *v*].

A Madama (1). XIII.

Liete, sicure (2) et fiammegianti stelle
Da ciglio alto e sereno,
Che mi foste per sen di scogli pieno,
Di mostri et di procelle,
Già lampe et duci folgoranti et belle;
Aure che da si accorte labbra e chiare
Spirando, a porto e segno
D'honor spingeste il mio schernito legno,
Perchè di nuovo al mare
Invitatelo (3) hor voi lasso a tornare,
Di cure et di thesor gravato e carco,
Che 'l suo nocchier disprezza,
Con senno et vista a maggior luce avvezza,
Et a piu ricco incarco,
Che predatore indarno attende al varco?
Indarno l'urtan la tempesta e 'l vento,
Qual voi indarno cercate
Volger sacrato spirto alla beltate

(1) On lit au-dessous: « Parlando a suoi occhi et a la suo bocca ».
(2) Ce mot est souligné et remplacé en marge par « piu d'altre ».
(3) Ce mot est souligné et remplacé en marge par « astringetelo » et « respingetelo ».

Di chi vi muove, e intento
Farlo a vile splendor d'oro e d'argento,
Per tentar con fidato magistero
Frenar man serve e ladre,
Senza alcun prò, e fra genti ime et adre,
Con afflitto pensiero,
Perder (reggendo altrui) di se l'impero.

3.

« Racconta l'authore brevemente a Giuliano Delbene, suo figliuolo, quale sia stato il corso della sua vita, per fuggire la ignoranza et la povertà, et prima le fatiche sopportate da giovine nel seguitar la corte, poi come si partì da quella tornando alla vita solitaria, et dalla vita solitaria di nuovo al mare della corte, dove dice che ritrovò la pretiosa perla, cioè madama Margherita, sua patrona, cinta d'alta corona. Et però ordina al detto suo figliuolo che, in luogo del cane che è in sul cimiero dell'arme della casa Delbene, con il motto: *il piu fidele*, ponga una perla lucida et bella, con questo motto: *ceda et l'oriente*, et in latino: *cedat et oriens*, volendo inferire che la Margherita, di chi ei canta, benchè nata in parti occidentali, vince di bellezza tutte le perle orientali ». [Fol. 20 *v*].

A Giuliano Delbene, XIIII.

Anch'io, qual suol l'industrioso Hibero,
Per arrichir, cercare
Ver l'occidente nuova terra e mare,
Nuovi costumi et novello emisfero,
Errai lontan dal sen di Flora e d'Arno,
Et primavera e state,
(Ignorantia fuggendo e povertate)
Spesi de l'anno mio fatale indarno.
Per sottrar l'alma, la sua frale scorza,
A l'uno e l'altro mostro,
Alsi sudai stie, corsi, carte e inchiostro
Adoprai in van, con ogni ingegno e forza.

Fuggi dal mar, cui, in vece d'onde, ingombra
L'instabil volgo; ei pure
Non men de l'altro, di tempeste oscure
Et d'incerto seren s'illustra e inombra.
Poi d'huom selvaggio nocchier fatto, anchora
A l'onde sue tornai,
Ov'io (o dì felice) al fin trovai
Perla ch'alta corona et degna honora.
Dunque, per segno et per memoria eterna
Di si gran dono, imperla
Di biancheggiante et coronata perla
I nostri gigli, et co' suoi rai gl'honora.
Cangia: « *Del più fedele* » (1) il detto antico;
Pon: « *Ceda et l'oriente* »
Che real Margherita in occidente
Nascendo hebbe più d'altra il cielo amico.

4.

« Parla al castello et borgo de Esperne (2) posto in su la Matrona, all'incontro dell'abbatia di Ovilliers, nel quale luogo de Esperne l'authore compose la maggior parte del presente libro, durante la [vita] (3) di Madama, et di poi la morte di S. Altezza, comparando l'arsione di detto castello, fatta per ordine del re Francesco primo, l'anno 1544, quando l'imperator Carlo Quinto venne ad assaltar la Francia, per la via della Ciampagna, all'incendio amoroso che allumorno, nel petto dell'authore, i suoi medesimi sensi, il quale incendio, sendo spento dalla pietà di Madama sua padrona, fu, si come è al presente l'Esperne, restaurato il petto dell'authore et fatto più bello che prima ». [Fol. 132].

---

(1) On lit, en marge : « La impresa antica della casa Delbene è cane con un breve in bocca, dove è scritto : *Il più fedele* ».

(2) Épernay, sous-préfecture du département de la Marne, dans l'ancienne province de Champagne.

(3) Il y a un blanc entre ce mot et le suivant ; c'est, semble-t-il, le mot vita qui manque.

Al castello et borgo d'Esperne. XXIII.

Antico borgo amato,
Che Marna bagna et cinge, hor pian, hor colle,
Fecondo d'un liquor soave et molle,
Da Cerere et Sylvan, da Flora ornato;
Quanti anni lieto hagg'io,
Et quanti mesto in te pianto et cantato,
Prima in giocondo et poi in doglioso stato!
Fiammeggiando è sparito, ohimè, il sol mio!
Di cui il benigno raggio
Produsse, pria quant'io recido et mieto,
Gia molti anni, in quel poggio ameno et lieto,
Per mio sostegno in questo human viaggio.
Come vegg'io sovente,
Nel tuo seno arso et già da tuoi destrutto,
Hor rinovato et piu bel fatto in tutto,
L'antico incendio del mio cor dolente,
Che da'miei sensi acceso,
Qual tu da chi dovea spegner l'arsura,
Con la face d'amor ardente et dura,
Cener si giacque a duo belli occhi arreso!
Fin chè il mio chiaro sole,
Che sul colle m'apparve, ov'ei pria nacque.
Di rinovarlo et piu bel farlo piacque,
Qual Febo pianta al suo ritorno suole.
Questi hor, col suo fervore
Sciuga il mio pianto, in te frutto produce
Grato al mio Re, et con divina (1) luce
In gioia cangia il mio vano dolore.
Ond'io prego hoggi il cielo

(1) Ce mot est souligné et remplacé en marge par « benigna ».

Che si fecondo ogni hor ruoti et sereno
Su questi campi, che 'l tuo amato seno
Non tema sete mai, fame nè gielo.

5.

« Parla l'authore in questa ode al suo libro, chiamandolo figluolo del suo dì et della sua notte, per dì intendendo l'anima et per notte il velo corporale, il quale libro dice esser stato nutrito et fatto grande dalle muse, con l'humor bruno cioè con l'inchiostro. Chiamalo anchora specchio, perchè in esso si legge quanto l'anno risembri alla vita humana et specialmente a quella dell'authore, per le cause contenute nel testo. Dice di più che 'l suo libro, sendo arrivato al fine, si come esso authore è vicino al fine della sua vita, spera di salir anch'egli a maggior luce, intendendo pe' il libro dell'uscir fuora stampato, et per se di salir uscendo di questo mondo al luminoso seggio de beati spiriti. Però conforta il detto suo libro che, come egli davanti al partir di questo mondo ha fatto anzi ch'egli esca delle sue mani si purghi et netti d'ogni macchia et errore, comandandole per tale effetto di andare a truovare i suoi academici nominati nel testo, aciochè essi lo facino più bello et terso che sarà possibile afin che egli, lacerato dalli invidi, non habbi causa di temer di esser venduto, come le carte vili, per servire di involtura all'incenso et alla cannella ». [Fol. 133].

Al libro de l'authore nomato l'Anno. XXIIII.

Del mio dì figlio et della notte insieme,
Che ben così poss'io
Nomare al ver l'immortal spirto mio,
Et questa salma che 'l circonda et preme:
Candido figlio, che nutrito m'hanno
Di Parnasso le suore,
Si lungamente ogni hor di bruno humore,
Et fatto grande poi nomato l'*Anno*;
Speglio, in cui al vero ogni accorto occhio scerne
Esser l'humana vita,
Un *Anno* sol che da l'età fiorita,
Qual la mia, giungie a queste nevi eterne;

Vero *Anno* anchor sei tu, che fiori et frondi
D'amor in fronte porte;
In sen poi l'ardor suo rabbioso et forte,
Et di buon frutto nel tuo grembo abonde.
Cinto ha' il nevoso piè di ghiaccie sterpi,
Di morte et duol pungente;
Et qual hor la mia vita al fin dolente,
Al tuo fin mesto et lachrimoso serpi.
Com'io, giunto all'estremo, a maggior lume
Quinci spero salire;
Al tuo fin presso a maggior luce aspire,
Da me partendo con audaci piume.
Però qual io, d'ogni mio fallo grave,
Di penitentia al fonte
Anzi al partire il sen tergo et la fronte,
Convien che d'ogni error ti purghi et lave.
Vanne sovra Arno all'Alterata Scola (1);
Ch'ella di Pindo all'onda,
Del sacro Apollo a' rai piu tersa et monda
Faccia ogni tua stagion, verso et parola.
Prega ivi il Rucellai, lo Strozza e 'l Nero,
E del mio frate il figlio,
Ch'è più degl'altri, con severo ciglio,
Ti faccin, quanto ei puon, terso et sincero;
Che dato a questo, hor quello invido Momo
In preda et lacerato,
Anzi che, inteso in tenebroso stato,
Non paventi l'incenso e 'l cinamomo (2).

---

(1) Delbene parle ici de l'Accademia degli Alterati de Florence dont il fut membre.
(2) Il y a ici une allusion aux vers suivants d'Horace:

Deferar in vicum, vendentem thus et odores
Et piper, et quidquid chartis amicitur ineptis.

(Épitre Ier du livre IIe, vers 270).

6.

« Prende licenza l'authore dalla corte di Francia, che all'hora era a S. Germano a Laya, veggendosi di già molto soprafatto dalla vecchiaia, raccomanda al Re et alle due regine, l'una madre et l'altra consorte di S. Maestà, la sua famiglia, se per avventura ella, non contenta de beni della fortuna et della reputatione lasciatagli da lui, cercasse di ingolfarsi più che non conviene, nell'onde della corte, nelle quali regnando spesso il dio Protheo è pericoloso di andarsi aggirando fra i suoi scogli et più sicuro l'andar navigando vicino a terra et alle rive di Portunno, Iddio dei porti ». [Fol. 134 *v*].

Alla corte di Francia. XXV.

Mentr'io volgo il pensiero
A te, che 'l volgo sol devria nomare,
Di corte in vece, largo et instabil mare (1),
Dico a me, che fo io qui, lasso, et [che] spero?
Che 'l legno è fral se ben pronto è 'l nocchiero.
Cangiata in bianco sito
È la sua bruna pece; il dorso e' fianchi
Par che gemendo dichin rotti et stanchi:
Perchè sendo il vigor nostro sparito,
Temerario, ne spingi hor lungi al lito?
Al mesto suon girato,
La prora a terra, a l'onde tue la fronte,
Qui dove giunse al vital orizonte
L'alto mio sol, su questo colle amato,
Da te prend'hoggi et dal mio Re comiato:
Da la gran Tosca, equale
Di castità, d'amore et di fortuna

(1) Ce vers est souligné et remplacé en marge par le suivant :

« Non corte anzi marina ondante e ria ».

Le vers qui précède a dû être modifié à cause de la rime; il a suffi de mettre « nomar devria ».

D'Icaria alla regina (1) in veste bruna;
Dalla bionda e gran donna, a cui sol cale
D'honor et del suo sposo almo (2) et reale.
Da l'onda tua dubbiosa
Partendo, a quelle, con sommesse ciglia,
Racomando la dolce mia famiglia,
Che da l'aura d'invidia, egra et rabbiosa
Alla queta ombra lor tenghinla ascosa.
Se forse, accorta meno
Ch'io non vorrei, ad acquistar piu volta
Che a conservar da me il lasciato, volta
La prora ogni hora al tuo piu largo seno,
Di scogli, di tempeste et mostri pieno,
Qual io, non ben sapendo
Che, per schivar gl'oltraggi di Vertunno
(D'ogni corte gran Nume), di Portunno
Le rive più conviene andar radendo,
Che in alto mar di quello scoglio horrendo.

7.

« Prende l'authore in questa ode licenza dalla città di Fiorenza sua patria, scusandosi di non l'haver soccorsa col sangue et con la robba, quando ella fu assediata et messa in servitù da papa Clemente, per esser egli anchora fanciulletto, scusandosi anchora di non haver habitato corporalmente, ma solo col pensiero, nel grembo d'essa sua patria et di non poter rendergli osse et le polpe che egli ha ricevuto da lei et ciò per le cause contenute nel testo ». [Fol. 136].

(1) C'est-à-dire de Pénélope. Il y a dans le manuscrit : « Di (caria alla regina... », ce qui est inintelligible.

(2) On lit en marge « alto ».

Alla città di Fiorenza. XXVI.

Giunto, nevoso il crin, crespa la fronte,
Per torbide acque hor chiare (1),
Col vital corso (2) mio vicino al mare,
Col pensier torno di mia vita al fonte (3);
Fonte, che già, nel tuo libero seno,
Sorse, Fiorenza, pria,
Onde hor commiato, qual da madre pia,
Di grato prendo et dolce affetto pieno.
Giusto timor, del tuo bel grembo fuore
Spinsemi fanciulletto,
Qual augellin che 'l suo nido diletto
Invescar vede dal crudel pastore.
Al fiero assalto dell'horribil monstro
Che t'avvinse come angue,
Lachrime in vece del dovuto sangue
Versai per te, hor, per tuo honore, inchiostro.
Se 'l mio legnio mortal, che 'l tempo affonda,
Erra ogni hor da te lunge,
Col mio pensier, che pietà sferza e punge,
Riedo sovente d'Arno et d'Elsa a l'onda,
Ove da paschi miei visto talhora
Tornar non domo armento,
Dico: Qui vivrei io lieto e contento,
Se cosi i figli tuoi pascessi, Flora,
Qual già solevi, et qual l'Adria beata
Pasce il suo nobil gregge,

---

(1) Ce vers a été refait trois fois. Le voici dans sa première forme:

« Doppo un si lungo erraro ».

(2) Ces mots sont soulignés et remplacés en marge par les suivants: « Col debil legno ».

(3) Ces mots sont aussi soulignés et remplacés en marge par les suivants: « Del mio corso al fonte ».

Cui sol civile affrena et giusta legge;
Non la voglia d'un sol cieca e sfrenata.
Queste ossa homai del settantesimo anno
Carche non ti rendo io;
Ma in vece i raggi dell'ingegno mio
A lampeggiar nel tuo bel sen andranno.

III.

DEUX LETTRES DE B. DELBENE A CATHERINE DE MÉDICIS

1.

Madame,

Monsieur le duc de Florance m'a faict entendre présentement qu'il a la plus grande partie de la somme qu'il m'a promise preste, et que en bref yl la me deliverra, ce que je n'ay voleu fayllir de faire entendre à Votre Majesté par la présente. Et quant (et quant) vous pourray monstrer a mon retour que je l'ay tant sollicité qu'il luy samble que j'ay eu desfiance qu'il ne me tienne ce qu'il m'avoit promis, à quoy je ne pensis jamais, je cregnois bien que la longueur nous peult nuyre. Pour laquelle chose eviter je me suis ingeré de l'haster plus que je n'eusse faict, pensant que le service du Roy le requit, ainsint que sera l'androit Madame ou je feray fin, vous presentant mes tres humbles recomandations. De Florance ce VIIme de septembre 1562.

Votre très humble et tres obeiscant serviteur et suget

DELBENE.

(*Au dos*): « Royne ».

2.

Madame,

En ce mesme instant est arrivé le courrier que vostre Majesté m'a renvoyé, avec vos lettres du XXIIme du moys passé pour nostre Saint Père le Pape et pour monsieur le duc de Florance, liquelles je m'en voy porter presentement au dit sieur duc. Et si ce gentilhomme depeché de par mons. d'Auzerre voudra tant tarder, je luy envoyeray la responce qu'il m'aura faict; et au demorant ne faudray incontinent que j'auray faict tout ce que reste a faire, avec ledit sieur duc, de m'an aller à Rome devers nostre Saint Père le Pape et faire pour vous tout ce que peult faire un tres loyal et tres affectionné serviteur et suget, qui sera l'androit ou je feray fin, vous presentant mes très humbles recomandations. De Florance ce VIIme de septembre 1562.

Vostre très humble et tres affectioné serviteur

DELBENE.

(*Au dos*): « Royne ».

(Bibl. Nat. de Paris, *Fonds français* 15877, fol. 36-38).

TRADIZIONI STORICHE

DEL

PURGATORIO DI SAN PATRIZIO

I.

Dall' Irlanda provengono tre delle maggiori e più popolari visioni del gran mistero di oltretomba, e sono il *Viaggio di S. Brandano*, la *Visione di Tundalo* e il *Purgatorio di S. Patrizio;* l'ultima delle quali sopravvisse alle altre due e durò assai più lungamente nella tradizione del popolo, perchè alimentata dalla curiosità e dalla superstizione dei pellegrini che, per penitenza de' loro peccati, vollero entrare nel misterioso antro.

Narra la leggenda che S. Patrizio, predicando il vangelo agli Irlandesi, per convertirli più facilmente alla fede di Cristo, parlava colle più vive immagini delle pene dell'inferno e dei gaudii del paradiso; ma quella gente rozza diceva che mai non presterebbe fede alle sue parole, s'egli non facesse loro palesemente vedere i misteri dell'altro mondo. Dopo lunghi digiuni e molte preghiere, apparve al santo Gesù Cristo, e gli mostrò un'occulta caverna, dicendo: qualunque persona veramente pentita e armata della vera fede vi entrerà, sarà purgata di tutti i suoi peccati e avrà la visione dei tormenti de' rei e dell'allegrezza e del riposo dei buoni.

In segno di gratitudine a Dio il santo fece edificare in quel luogo una chiesa e chiudere l'entrata della grotta, affidandone

le chiavi al priore del monastero da lui fondato, che non dovea consegnarle ad alcuno senza ordine del vescovo di quella Diocesi.

Quelli che ottenevano il permesso di entrare nel Purgatorio dovevano al loro ritorno rendere conto esattamente di ciò che avevano veduto e udito, e la loro narrazione era registrata nell'archivio dell'abbazia fondata da S. Patrizio. « Les récits de ces « hardis voyageurs (scrive Amaury Duval nell'*Histoire littéraire « de la France*, T. XIX, p. 800) ne sont point parvenus jusqu'à « nous. Il ne nous reste que celui dont nous allons parler en « quelques lignes; non sans regret de ne pouvoir témoigner la « même admiration que Marie de France pour les événements « vraiment miraculeux qu'elle rapporte ».

Non è esatto affermare che sia giunta fino a noi la sola leggenda del cavaliere inglese Owain; poichè altre narrazioni di discese veramente storiche fatte nella caverna di S. Patrizio si trovano in manoscritti delle più ricche biblioteche italiane e straniere, e di altre resta la testimonianza di scrittori degni di fede.

Tralascio la leggenda assai nota di Owain, che, divenuta celebre nel secolo XIII pel poema di Maria di Francia, si diffuse ben presto per quasi tutta Europa, e vengo alle tradizioni che hanno un carattere storico e che più contribuirono alla popolarità della leggenda fino ai giorni nostri.

II.

Leggesi nel *Compendium historiae catholicae Iberniae* di O' Sullevan (1), che nel 1328 Raimondo Visconte di Perilhos, cavaliere di Rodi e ciambellano del Re di Francia, dopo la morte di Giovanni I Re d'Aragona, avvenuta nel 1395, fu preso dal desiderio di sapere come si trovasse nell'altro mondo l'anima di lui, e stabilì, quasi nuovo Enea, d'entrare nel Purgatorio di San

(1) Lisbona, 1621, p. 14.

Patrizio. Dice il Wright (1) che il Visconte può aver avuto uno scopo politico nel pubblicare questo racconto, che non è altro che una compilazione della storia di Enrico di Saltrey, e comincia, come quella, col narrare l'origine del Purgatorio. Le visioni che egli ebbe, sono quasi le stesse che leggonsi nella leggenda di Owain, colla sola differenza ch'egli dice di avere incontrato in una vasta e luminosa corte simile ad un chiostro dodici monaci vestiti di bianco; mentre il cavaliere inglese ne vide quindici, e nel quarto campo del Purgatorio il Visconte di Perilhos trovò Giovanni d'Aragona e alcuni altri suoi amici (2).

Osserva il P. Benedetto Girolamo Feijoo (3), che non è colpevole l'autore Irlandese d'alcuni errori che intorno alla cronologia di questa visione si ravvisano; perchè o venir possono dalla poca correzione della stampa, o dipendere dall'errore di chi tradusse dal dialetto limosino. « Comecchè sia di ciò (continua il « Feijoo) egli è certo che Benedetto XIII fu acclamato Papa nel « 1394, e per conseguenza non potè concedere al Visconte di « Perilhos il permesso di entrare nel Purgatorio l'anno 1328. Ed « è parimente impossibile che l'anima di Giovanni I Re d'Aragona « fosse nel purgatorio all'anno 1328, essendo egli nato nel 1351 « e morto l'anno 1395. » Se non che tutte queste contraddizioni di date notate dal Feijoo in realtà non esistono, poichè il salvocondotto concesso dal Re Riccardo II al Visconte di Perilhos per la sua visita al Purgatorio in compagnia di venti uomini e trenta cavalli, reca la data 1397 nella voluminosa raccolta del Rymer (4).

---

(1) *St. Patrick's Purgatory*, London, John Russell Smith, 1844, 8°, p. 136.

(2) La relazione della visita al Purgatorio fatta da Raimondo di Perilhos fu scritta originariamente in dialetto limosino. Il Wright (*Op. cit.*, p. 137) dice che n'ebbe una copia dal Raynouard e che era scritta in un dialetto del sud della Francia, ma sfortunatamente andò smarrita. Ne fu pubblicata una traduzione latina nell'opera citata di O' Sullevan.

(3) *Teatro critico universale*, trad. dallo spagnuolo dall'ab. D. Antonio Eligio Martinez, Genova, 1781, in-8°, t. VII, p. 91.

(4) *Foedera, Conventiones, Literae et cujuscumque generis Acta publica inter Reges Angliae et alios quosvis Imperatores, Reges*, ecc., vol. III, P. IV, p. 135. Cfr. Wright, *Op. cit.*, p. 136.

Anteriore alla discesa del Visconte di Perilhos al Purgatorio è quella di Malatesta da Rimini detto *l' Ungaro*, avvenuta nel 1358 e ricordata nel *Fons memorabilium universi* di Domenico di Bandino d'Arezzo (1), che mostra di dubitarne. Ma il fatto è accertato da un documento conservato nella stessa raccolta del Rymer (2) e ripubblicato dal Wright (3), che prese un curioso abbaglio dicendo che fu rilasciato da Edoardo III a un nobile Ungherese e ad un Lombardo (4); mentre le due persone che nel 1358 richiesero il certificato di avere felicemente compiuto il loro pellegrinaggio, furono Malatesta da Rimini, noto nella storia col nome di Malatesta *l' Ungaro* dopo che fu armato ca-

---

(1) L'opera dello scrittore aretino trovasi tuttora inedita in tre codici Laurenziani. Cfr. Bandini, *Bibl. Leopold. Laur.*, I, 480-484. [Ecco le parole stesse di maestro Domenico: « Solum enim redisse scribitur Patricius et Ni-« colaus, quamquam nostro seculo strenuus miles Malatesta de Arimino, « cognomento Ungarus, ad iactanciam vulgo dixerit a dicto puteo se redisse... » *Fons Mem. Univ.*, Lib. *De Insulis*, cod. Laur. Red. 170, f. 229 *r.* e cod. Ashb. 1205, f. 62 *t.* Della comune credenza si fece però eco anche Cecco Meletti da Forlì in una sua inedita lettera in lode del Malatesta ed a lui diretta, che si legge nel cod. Ambros. P. 256 sup., f. 76 *r.*: « Postremo quia « longum esset per cunta discurrere ista pretereo, ut Anglia, nunc rege « felix et dextro sidere propagata, ut semoti fines Britaniæ te viderint et « ultima Tule, necnon cum vespere celsus Athlas et pene totius orbis oc-« cidue regiones. Quid? Postea l o c u s ille c a v e r n o s u s et occupatissimis « (*sic*, l. *occultissimis*) antris abditus recepit te volentem, ubi nox densa ca-« ligine et nubes tenebrosa, circumvolat nigros hiatus Averni. Illinc tamen « intrepidus rediisti, unde rarus intrancium numerus remeavit; tantus error, « ut autumo, mortales alligat per cecos meatus et tristia latebrarum; terret « auditus humanos d e l i t e n t i s P u t e i inexpleta vorago.... ». Come si vede neppur il forlivese dice verbo di apparizioni sopranaturali. Nota della Direzione].

(2) Vedi Appendice I.

(3) *Op. cit.*, p. 135.

(4) Ecco ciò che leggesi nell'opera del Wright (p. 135): « On the patent « rolls in the Tower of London, under the year 1358, we have an instance « of testimonials given by the king (Edward III) on the same day, to two « distinguished foreigners, one a noble Hungarian, the other a Lombard, « Nicholas de Beccariis, of their having faithfully performed this pilgri-« mage ». L' errore del Wright fu ripetuto dal Douhet (*Dictionnaire des légendes*, col. 1031) e dal Villari (*Dante e la letteratura in Italia*, negli *Annali delle Univ. toscane*, t. VIII, p. 205).

valiere da Lodovico Re d'Ungheria nel 1347, e l'altro Niccolò de' Beccari ferrarese (1), fratello del notissimo rimatore Antonio de' Beccari, che nel documento pubblicato dal Rymer è detto Lombardo di nazione, perchè allora Ferrara riguardavasi come parte della Lombardia.

Malatesta l'Ungaro nel 1358 andò a prestare obbedienza al Pontefice in Avignone; visitò poscia la Fiandra, l'Inghilterra e l'Irlanda, dove fu preso dalla curiosità d'entrare nel Purgatorio di S. Patrizio con Niccolò de' Beccari, e ritornando dopo un anno in patria, vi portò una quantità di reliquie, che allora erano tenute in gran pregio.

III.

Nello stesso anno 1358 il Purgatorio di S. Patrizio fu visitato da certo *Lodovico di Sur*; la visione ch' egli ebbe, scritta in barbaro latino, ci fu conservata dal codice 3160 (cart. 259 *a* - 261 *b*) della Biblioteca Palatina di Vienna e ne darò un saggio in appendice a questo breve studio, avendone avuta copia diligentissima dalla cortesia del Dr. Teodoro Gottlieb (2).

La visione di Lodovico di Sur deriva in grandissima parte da quella del cavaliere inglese Owain per ciò che riguarda la qualità delle pene dei dannati, ma aggiunge e toglie non poche parti notevoli, sì che può considerarsi come un libero rifacimento della popolarissima e più antica visione.

Una delle singolarità principali della visione del codice Vien-

---

(1) È ricordato nei versi 53 e 54 del canto VII della *Leandreide*:

> Antonio e Nicholao di Bechari
> Zermani forono, ciò vo' tu chredi.

Due suoi sonetti leggonsi nelle *Rime scelte de' poeti ferraresi*, Ferrara, 1713, pp. 413-414, e alcune sue lettere in un ms. Marciano (cfr. Tiraboschi, *St. d. lett. ital.*, Milano, 1823, t. V, p. 846, e *Romania*, XIX, 169 e 170).

(2) Vedi Appendice III.

nese consiste in ciò che Lodovico di Sur soffre, come gli altri visionari, molte tentazioni, ma non già da demoni, sì bene da donne e donzelle bellissime. In fine alla visione (f. 261 *b*) havvi un compendio in volgare, che consiste in una enumerazione delle sette pene del purgatorio e delle varie qualità di peccati che vi si puniscono. Come ognun vede il numero delle pene indicate nella visione di Owain non corrisponde esattamente a questo, e però sarà utile un breve raffronto delle due leggende.

Narra Lodovico di Sur che, dopo aver fatto penitenza per quindici giorni, mangiando solo una scodella d'orzo mescolato col latte e bevendo acqua pura o latte, fu condotto da dodici monaci al Purgatorio e rinchiuso in una grotta lunga sette passi, larga due e alta quattro palmi. Dopo essere rimasto quivi seduto per circa mezz'ora, gli apparve un uomo vestito di bianco che lo prese per un braccio e lo esortò ad intraprendere il misterioso viaggio. Allora da un grande splendore gli sembrò veder scendere nove scale, in capo alle quali, per uno stretto cammino lungo circa due miglia, arrivò ad una gran sala, ov'era una cattedra bellissima. Mentre stava ivi seduto, pieno di stupore e di paura, vide venire alla sua volta un frate vestito di bianco con una croce, seguito da altri due monaci, uno de' quali aveva una mitra in capo. Gli fecero il segno della croce, dicendo: quale stoltezza fu la tua di venire in questo luogo, donde non potrai tornare se prima non avrai veduto ciò per cui venisti! Ma Dio avrà pietà di te e sappi che avrai molte tentazioni di donne e donzelle bellissime, e vedrai orribili pene e tormenti, dei quali nulla avrai a soffrire se ti segnerai in fronte per tre volte e se dirai: *verbum caro factum est et habitavit in nobis.*

Questa prima parte, che serve come d'introduzione alla visione, è assai più breve nella leggenda di Owain, ove si narra che il cavaliere inglese, essendosi alquanto inoltrato nella grotta, trovò una casa fatta a guisa di chiostro nel mezzo di un gran prato; e quivi stando seduto, gli apparvero quindici monaci vestiti di bianco, che lo dissuasero dal proseguire il misterioso viaggio, e lo consigliarono a tornare indietro. Egli rimase fermo nel suo

proposito e allora fu assalito da una moltitudine di demoni con orribile strepito e spaventose grida; mentre Lodovico di Sur è subito incontrato da molte donne, che lo accolgono cortesemente e cercano di sedurlo con ogni maniera di lusinghe, offrendogli ricchezze a sua volontà.

Liberatosi Owain dai demoni, che minacciavano di darlo in preda alle fiamme, perviene ad un'oscura regione, ov'era un vento ardente e sì sottile che passava attraverso i corpi. Nella nostra visione invece di questa pena havvi quella dei serpenti che vomitano fuoco, poi si passa subito a quella dei peccatori distesi ignudi sur un gran prato, colla faccia rivolta al suolo e inchiodati da ardenti chiodi.

A questo tormento segue quello del secondo campo, ove stavano peccatori distesi supini e divorati da serpenti. La sola differenza che passa tra la nostra e la leggenda di Owain consiste sempre nelle tentazioni femminili che egli deve sostenere e vincere per ritornare sano e salvo dal suo pellegrinaggio.

IV.

La quarta pena, secondo il nostro testo, differisce più delle precedenti dalla visione di Owain. Lodovico di Sur dice di essere arrivato ad una piazza, ov'era un monastero di monache, che gli vennero incontro. In altra parte eravi un gran pozzo pieno d'acqua bollente, entro cui erano tormentati da serpenti gli avari ed era loro fatto colare per bocca oro e argento liquefatto. Gli dissero le monache che, se non entrasse nel monastero, sarebbe gittato nel pozzo, ma egli recitò la solita orazione ch'eragli stata insegnata e fu libero.

La nostra visione si riconnette nuovamente a quella di Owain narrando della ruota di fuoco, dalla quale pendevano uomini crudelmente tormentati per non aver fatto giusta ragione nell'altro mondo, pronunciando ingiuste sentenze.

Anche la sesta pena *d' una casa piena di fosse rotonde*, in

cui stavano tuffati molti peccatori più o meno profondamente secondo la gravità de' peccati loro, trova esatto riscontro nella nostra visione, colla sola differenza che invece di tanti pozzi si ha una sola fornace, ove ardono gli uomini che furono invidiosi e che fecero falsi sacramenti. Da questa pena si passa subito al ponte stretto e sdrucciolevole, che incontrasi in quasi tutte le visioni. Una donna appare a Lodovico e gli dice che non potrà passarlo, se prima non si arrenderà alle sue lusinghe. Giunto a metà del ponte, incontra un uomo che conduce un cavallo bajo ed è costretto a tornare indietro, se non vuol esser buttato giù. Qui abbiamo la reminiscenza d'un'altra visione, quella di Tundalo, nella quale trovasi pure il ponte strettissimo e l'anima di Tundalo deve passarlo con una vacca; ma giunta con molta fatica a metà, vede venirgli incontro un'anima con un pesante fascio di manelle di grano, che l'esorta a indietreggiare per lasciarla passare e compiere il suo viaggio.

Nella parte che segue la visione di Lodovico di Sur sempre più allontanasi dal tipo leggendario che ne forma la base, ed aggiugne nuovi particolari che mancano alla leggenda del cavaliere Irlandese; nella quale il ponte stretto e sdrucciolevole conduce direttamente al *paradiso deliziano,* mentre nella visione del codice Viennese Lodovico di Sur, appena passato il ponte, ha l'apparizione d'un uomo vestito di bianco che lo guida a vedere nuovi tormenti e nuovi tormentati. Finalmente per una via lunga ben venti miglia giunge a una città dalle mura d'argento e gli si fanno incontro due vescovi, vestiti come se dovessero cantar messa, che lo conducono a quella nobile città. Entrato in una gran sala, lunga dieci miglia circa, tutta coperta d'oro e d'argento, e piena di cattedre e di panche d'oro, ode suonare ogni genere di strumenti e vede venirgli incontro molte nobili persone che tenevano in mano berretti d'oro. In capo di questa sala eravi un'altissima cattedra d'oro e d'argento, sulla quale erano molti uomini coperti in modo che non vedeasi altro che il capo e sembravano parlare fra di loro. Da questa sala passò ad un'altra, poi a giardini circondati da muraglie d'oro e ad una città che

aveva altissime mura tutte d'oro. Dopo avere visitato altri giardini sempre più belli e splendenti, dalla somità d'una torre vide una grande pianura che superava in bellezza tutte quelle fino allora vedute. Egli chiese ai vescovi che lo guidavano d'essere condotto in quel delizioso luogo, ma gli fu risposto che non potrebbe entrarvi persona viva, se prima non avesse fino alla morte osservata la legge di Dio,

Allorchè fu riaperta la porta del purgatorio e il visionario uscì della grotta, vide Malatesta l'Ungaro *cum familia magna* e coi monaci del convento di S. Patrizio che processionalmente venivano a trarlo da quel luogo di penitenza. Ciò prova che Lodovico di Sur visitò realmente il Purgatorio nello stesso anno 1358, in cui vi fu Malatesta l'Ungaro, della visita del quale non possiamo in alcun modo dubitare.

Colla visione di Lodovico di Sur ha, più che somiglianza, strettissima relazione quella di Lodovico di Francia *excellentissimo cavaliero*, che leggesi nel codice 384, Classe I, del Museo Correr (1), scritto in volgare con molte forme dialettali venete verso la fine del secolo XIV, e assai notevole anche per la storia del costume, contenendo 41 disegni a penna e colorati, l'ultimo dei quali rappresenta l'incoronazione della Vergine conforme al quadro del Guariento ch'era nella sala del Maggior Consiglio, con sopra i quattro versi attribuiti a Dante:

L'amor che mosse già l'eterno padre
Per figlia aver de sua deità trina
Costei che fu del suo fiol poi madre
De l'universo qui la fa regina.

(1) Questo codice fu indicato anche dal Molmenti (*La storia di Venezia nella vita privata*, Torino, 1880, p. 109), ma non molto esattamente, dicendo ch' esso contiene la leggenda dell' andata di Lodovico re di Francia scritta circa il 1260. È certo che la data del codice è errata e che si deve leggere MCCCLX in vece di MCCLX; poichè alla seconda pagina del codice si legge che il viaggiatore andò a Roma, ove si presentò a papa Innocenzo VI, che, com'è noto, pontificò dal 30 dicembre 1352 al 12 settembre 1362. Il codice del museo Correr meriterebbe un'illustrazione più compiuta e diligente della notizia ch'io n'ho data e che debbo alla cortesia del prof. ab. G. Nicoletti bibliotecario del museo Correr.

Le due visioni di Lodovico di Sur e di Lodovico di Francia, pur diversificando assai nel principio, hanno tra loro tale intima affinità che non si può negare la derivazione del testo veneto dal latino. Non sembrami però che Lodovico di Sur possa identificarsi con Lodovico di Francia, perchè la visione del primo ebbe luogo il 17 settembre 1358, quella del cavaliere francese il 25 di aprile 1360. Inoltre Lodovico di Sur dice che all'uscire del Purgatorio vide Malatesta l'Ungaro *cum familia magna et cum monacis S. Patricii in processionibus euntem*, e noi sappiamo che Malatesta appunto in tale anno fu a visitare il misterioso antro. Dalla somiglianza delle due visioni non possiamo quindi altro dedurre che i visionari frequentemente si copiavano tra loro.

La visione di Lodovico di Sur incomincia, come vedemmo, parlando delle cerimonie e penitenze che devono precedere l'entrata nella grotta, mentre quella del codice veneto narra che « corando l'anno del nostro signior miser Jhesu Christo MCCLX « (MCCCLX), a dì XXV de avril, lo excelentisimo chavaliero « miser Lodovico de Franza de la cità de Anchiopdia (?), homo, « chomo conpresi nel mio aspecto, non molto parlante, despri- « ziando el mondo e astegniandose da li pechati, peligranando, « vegliando et orando; abiando molte persone ditoli fra Tadio di « Gualandi da Pissa, indegno fra menor, letor de Santa Maria de « Aracelli, partito di Roma, essere stato nel purgatorio di San « Patrizio in Bertania, el dito chavaliero fu preso dal desiderio « d'imitare l'esempio di fra Taddeo Gualandi andando al purga- « torio di S. Patrizio per penitenza de' suoi peccati ».

Le visioni ch'egli ebbe sono similissime a quelle di Lodovico di Sur, come si vedrà dal saggio pubblicato in appendice, col raffronto dei due testi.

V.

Sembra che verso la fine del secolo XIV si cominciasse già a dubitare della realtà delle visioni che dicevano d'avere avute

quelli ch'ebbero il coraggio d'entrare nella paurosa grotta. Il cronista francese Froissart narra che viaggiando egli in Irlanda con William Lisle, lo interrogò intorno alla verità di ciò che dicevasi del famoso Purgatorio di S. Patrizio. La caverna v'è certo, rispose il Lisle, poichè vi sono stato io stesso con un altro cavaliere, e ci trattenemmo in essa un'intera notte dal cadere al sorger del sole. Quando il cronista gli chiese s'egli aveva avuto le strane visioni di cui si parlava, William Lisle disse che appena cominciò a discendere nella grotta, un caldo vapore a poco a poco gli fece perdere i sensi, e s'addormentò, facendo sino all'alba del giorno appresso molti meravigliosi sogni.

Le calde esalazioni, di cui parla il cronista Froissart, producevano dunque quegli effetti, dai quali l'ignoranza e la superstizione fecero derivare la leggenda. A ciò doveva non poco contribuire lo stato di estrema debolezza e di stanchezza, in cui si trovava chi voleva entrare nella caverna, pei digiuni e per le lunghe cerimonie che dovevano servire come ad iniziare il penitente ai misteri dell'altro mondo.

Leggesi negli *Acta Sanctorum*, che quelli che si recavano in pellegrinaggio al misterioso Purgatorio, dopo aver ottenuta dal Vescovo la debita licenza, si presentavano al Priore de'Canonici Regolari, che imponeva loro il digiuno di nove giorni continui a pane ed acqua. Durante il qual tempo visitavano i luoghi sacri tre volte al giorno: cioè alla mattina, a mezzogiorno e alla sera. Alla notte, sfiniti di stanchezza, riposavano sul fieno o sulla paglia, senza coperta alcuna e vestiti d'una semplice tonaca. Ammessi dal padre spirituale al pellegrinaggio, entravano a piedi scalzi nella chiesa dedicata a S. Patrizio, ed ivi, fatta orazione, giravano sette volte attorno alla chiesa e al cimitero; poi erano condotti a visitare le celle penitenziarie che si trovavano intorno all'isola, e ad adorare una croce posta nel cimitero ed un'altra poco distante sulla sommità d'una rocca. Fatti tutti questi giri, erano tuffati nel lago e posavano i piedi sur una lastra di marmo, nella quale diceasi che lo stesso S. Patrizio pregando avesse lasciata l'impronta dei piedi. Questi esercizî di penitenza prepara-

toria ripetevansi per sette o otto giorni, e finalmente, venuto il nono dì, se persistevano nel loro proposito, erano confessati e comunicati; poscia, preceduti dal crocifisso, erano processionalmente condotti al Purgatorio, e dopo essere stati aspersi coll'acqua benedetta, quasi dovessero andare a un altro mondo, entravano con singhiozzi e lacrime nella caverna, e vi restavano chiusi ventiquattr'ore.

Era la grotta o celletta scavata sotto la rupe; la sua lunghezza di nove piedi, la larghezza di tre, ed era sì bassa che un uomo d'alta statura non avrebbe potuto starvi ritto in piedi e nemmeno seduto se non a capo chino. Aveva all'estremità un gran sasso, sotto il quale diceano alcuni che trovavasi la fossa aperta per volere di Dio, allorchè S. Patrizio pregava per la conversione dei peccatori, a fine di mostrare ai mortali le pene dell'inferno e le beatitudini del paradiso.

Dopo essere rimasti chiusi in cotesta spelonca ventiquattr'ore, i penitenti erano condotti fuori ed immersi nudi nel lago. Così lavati da quelle acque purificatrici, ritornavano alla chiesa per ringraziare Iddio della penitenza subita e felicemente superata.

VI.

Il racconto delle pratiche superstiziose osservate nei pellegrinaggi a questo celebre luogo durante il secolo XV trovasi nella lettera che Salvestro Mannini scrisse a Corso di Giovanni Rustichi l'11 febbraio 1411 (1), narrandogli le varie curiose vicende del viaggio ch'egli fece al Purgatorio di S. Patrizio per salute dell'anima sua, in compagnia d'un cavaliere ungherese per nome Lorenzo Rattoldi.

Da cotesto notevole documento apprendiamo che un gentiluomo, chiamato maestro Antonio da Foca, al suo ritorno dal Purgatorio

(1) Vedi questo *Giornale*, VIII, 154 sgg.

aveva dissuaso il Mannini dall'andarvi, dicendo ch'egli era di troppo *debole complessione a tanto travaglio.* Ciò nonostante il Mannini volle accompagnare il cavaliere Ungherese nel suo pellegrinaggio e partitosi da Dublino il 25 di settembre 1411, giunse al lago Derg il 4 di novembre approdando all'isola dov'è la Priorìa, che dista dall'isola del Purgatorio un miglio circa. Scrive il Mannini che il lago Derg è situato fra altissimi monti e sembra quasi un pozzo, largo dieci miglia intorno intorno. Vi sono trentaquattro isole tra piccole e grandi, e quella detta del Purgatorio, lunga passi 129 e larga 30, trovasi proprio nel mezzo del lago.

Appena giunto il Mannini si confessò e cominciò il consueto digiuno in pane ed acqua per soli tre giorni, avuto riguardo alla rigidità della stagione invernale. Il 7 di novembre, disponendosi ad entrare nel Purgatorio, nuovamente si confessò e comunicò, e dopo avere udite tre messe, potè finalmente ottenere di essere guidato da uno dei Canonici della Prioria all'isola del Purgatorio. Salito su di un piccolo battello, *fatto come un taglio d'un albero vuoto e per forza cavato,* che appena potea contenere quattro persone, cominciò il Canonico a vogare con due piccoli remi e il Mannini sedeagli di faccia col viso rivolto all'isola della grotta. Il tempo era bello e facea calma; allorchè, giunti presso al Purgatorio quasi un mezzo trar d'arco, il Mannini vide levarsi a volo un uccellaccio nero più che carbone, fatto a guisa d'un airone, senza alcuna penna su tutto il dosso, salvo quattro o cinque penne in ciascun'ala. Fu tanta la paura ch'egli ebbe che i capelli gli si rizzarono e il cuore cominciò a battergli forte in petto; ma il Canonico che sapea bene quello che era, si segnò quattro o cinque volte dicendo: *Nihil est, nihil est; non queritis, non queritis.* Il Mannini volle sapere che uccello fosse quello, ed il Canonico gli raccontò che al tempo in cui Dio mostrò a S. Patrizio il luogo del Purgatorio, molti dopo di lui vollero entrarvi, ma la maggior parte perivano e non si sapeva di loro più novella alcuna. S. Patrizio, facendone a Dio divote orazioni, seppe che di ciò era cagione un demonio chiamato Corna, che tramutato poscia in un malvagio uccello, non ebbe più potere di nuocere

ad alcuno; e, se qualche cristiano fosse venuto a quest'isola, egli avrebbe dovuto uscirne e posarsi su una delle isole vicine; ma se col becco avesse suonato un corno, sarebbe stato segno di perdizione per chi entrava nel Purgatorio.

Mentre il Canonico raccontava questa leggenda, vogando pian piano giunsero all'isola, ov'era una cappelletta dedicata a S. Patrizio. Inginocchiatosi il Mannini innanzi all'altare, gli fu tolta di dosso la gonna e il farsettino, onde restò colla sola camicia e i calzoni, scalzo e senza niente in capo. Gli fu messa in dosso una veste bianca, lunga sino ai piedi, fatta a guisa di dalmatica, e dette molte orazioni, dopo essere stato nuovamente asperso coll'acqua benedetta, fu condotto fino all'uscio della cappella; ove postosi a giacere, come se fosse morto, stette cogli occhi chiusi e colle braccia in croce sopra il petto fino a tanto che il Canonico ebbe terminato di recitare tutto l'ufficio dei morti. Poscia lo segnò tre volte coll'acqua benedetta, e fattolo rizzare gli mise nella mano destra la croce. Il Mannini era sì debole che quasi non poteva stare in piedi, ma il Canonico l'aiutò, e recitando le litanie condusse il paziente pellegrino per tre volte attorno alla cappella.

Giunto finalmente innanzi alla porta del Purgatorio, il Canonico lo fece inginocchiare e con una chiave l'aperse, dicendo: « Antonio, questa è la porta del Purgatorio, che Nostro Signor « Gesù Cristo mostrò a S. Patrizio ». All'aprire della porta, nel riguardarvi dentro, il Mannini fu preso da pauroso terrore; ma tosto riprese ardire ed entrò ginocchione, dopo essere stato di nuovo segnato per tre volte coll'acqua benedetta e baciato in fronte dal Canonico, che, serrata la porta a chiave, col medesimo battello se ne tornò all'isola della Priorìa.

Quello che vide il Mannini dice di non poterlo scrivere per lettera, ma di volerlo raccontare in confessione. Solo ci fa sapere che, appena entrato, vide su pe'l muro venire dalla destra parte verso di lui un ragno nero come carbone e più grande della palma della mano, che, mediante un'orazione da lui recitata, incontanente sparì. Stando in orazione e inginocchiato sempre,

colla croce in mano, come il Priore aveagli detto, il Mannini s'addormentò, nè saprebbe dire se l'anima sua fu rapita in estasi, o se egli vide realmente le pene del purgatorio e la gloria dei beati nel cielo.

Verso sera il Canonico ritornò, ed aperta la porta del Purgatorio, lo trovò *sanza niuno spirito*, col capo appoggiato alla croce che aveva nella destra, e così gelato in tutta la persona che dubitò della sua vita. Presolo pel braccio sinistro e scuotendolo fortemente, lo risvegliò e lo ricondusse alla cappella con gran festa ed allegrezza, dicendogli che ringraziasse Iddio della grazia ricevuta.

Tale è il racconto che il Mannini fa ingenuamente nella sua lettera a Corso Rustichi, della fedeltà e autenticità della quale parmi non si possa in niun modo dubitare.

VII.

Due anni innanzi al pellegrinaggio di Salvestro Mannini, cioè nel 1409, il Purgatorio di S. Patrizio fu argomento d'un'altra visione che trovasi nel ms. Reg. 17. B. XLIII (fol. 133) del Museo Britannico, scritta da Guglielmo Staunton. Il Wright (pp. 140-151) ne dà un lungo sunto e dice che ha per oggetto di mettere in ridicolo le strane foggie di vesti che allora usavano ed altri vizî di quel tempo.

Verso la fine del secolo XV coll'invenzione della stampa le molte copie della leggenda primamente pubblicata da Enrico di Saltrey, maggiormente si diffusero per tutta Europa; ma in pari tempo la celebrità del Purgatorio venne in discredito e si cominciò a svelare l'impostura di quei Canonici Regolari, che, prevalendosi della superstiziosa credulità dei fedeli cristiani, aveano fatto di quel luogo una sorgente di lucro.

Nell'anno 1494, durante il Pontificato di Alessandro VI, un monaco Olandese del monastero di Eymstadt chiese ed ottenne dai superiori del suo ordine licenza di entrare nel Purgatorio di S. Patrizio, peregrinando mendico di paese in paese. Giunto

in Irlanda, si recò al monastero per ottenere dal Priore il necessario permesso d'entrare nella grotta. Gli fu risposto che occorreva presentarsi al Vescovo, che concedeva licenza di visitare il Purgatorio mediante il pagamento d'una certa somma di denaro. Soggiunse il monaco ch'egli era povero e che non poteva dar nulla. Dopo molte preghiere ottenne dal Vescovo una lettera di ammissione, colla quale si presentò al principe di quell'isola, che alla sua volta gli chiese inutilmente del danaro, e finalmente, non senza difficoltà gli concesse il desiderato permesso. Ritornato al Priore del monastero colle lettere del Vescovo e del Principe, gli fu domandato ancora una volta del denaro. Egli rispose al solito che non ne aveva, ma che chiedeva per la salute dell'anima sua d'essere introdotto nella famosa grotta. Il Priore allora ordinò al sagrestano che lo lasciasse entrare, e fu calato per mezzo di una fune in una profonda caverna, dove gli fu dato un tozzo di pane e dell'acqua per suo alimento. Stette quivi tutta la notte, tremando di freddo e di paura. Allo spuntar del sole venne il sagrestano, e colla stessa fune lo trasse di là; ma il monaco Olandese fu assai sorpreso di non aver veduto, nè udito nulla di quanto si narrava; onde pensò che, stabilitasi la cattolica fede in quel paese, l'antico miracolo fosse cessato, e che gli Irlandesi solo per trar danaro dai forestieri tenessero viva l'antica tradizione.

Sdegnato d'un tale inganno, volle andare a Roma per renderne informato il Sommo Pontefice. Alessandro VI ordinò l'immediata distruzione del Purgatorio, che fu fatta solennemente il giorno di S. Patrizio dell'anno 1497. Lo stesso monaco olandese ritornò poscia a Roma con lettere del Vescovo e del Priore che riferivano d'avere tosto eseguiti gli ordini ricevuti. Ma non passò molto tempo che l'isoletta dell'Irlanda ricuperò la sua antica rinomanza. Il Breviario Romano impresso da Antonio Giunta nel 1522 contiene la leggenda del Purgatorio (1) come è data da

(1) Non trovasi nelle edizioni antecedenti del 1479 e 1490, nè nei Messali del 1484 e 1508.

Matteo Paris. Per ordine del Papa fu tolta dall'uffizio di S. Patrizio la favolosa leggenda, che più non trovasi nell'edizione giuntina del 1524.

Con tutto ciò la fama dell'Apostolo dell'Irlanda e del suo Purgatorio continuò a crescere e a diffondersi per la Francia, per l'Italia e per la Spagna ; ove, circa alla metà del seicento, il poeta Calderon ne fece argomento di uno de'suoi drammi religiosi, che alla sua volta prestò il soggetto ad una ballata spagnuola, *La Cueva de San Patricio*, impressa a Madrid nel 1764.

In Francia S. Patrizio trovò un biografo, o piuttosto un romanziere, nel P. Francesco Bouillon, che pubblicò a Rouen un volumetto assai popolare col titolo: *Histoire de la vie et du Purgatoire de Saint Patrice archevesque et primat d'Hybernie mise en françois par le R. P. François Bouillon de l'Ordre de S. François, Bachelier en Théologie.* (Rouen, chez Clément Malassis, 1762, in-12°). Tutte le più grossolane superstizioni si trovano raccolte in questo libro, e la leggenda del drammatico personaggio di Calderon vi è diluita in circa settanta pagine di prosa. La lunga narrazione si pretende essere stata scritta dallo stesso Ludovico Enio dopo il suo ritorno; mentre non è altro che un rifacimento della leggenda di Enrico di Saltrey e di Raimondo di Perilhos. E dire che l'approvazione della censura ecclesiastica è firmata da due dottori in teologia dell'Università di Parigi, che dichiarano di non avervi trovato nulla che sia contrario alla fede e ai buoni costumi! Dice il Wright che non più tardi di due o tre anni dopo il 1742 Papa Benedetto XIV predicò e pubblicò in Roma un suo discorso a favore del Purgatorio di S. Patrizio. Non so dond'egli abbia tratta questa notizia, ma parmi strano che Papa Lambertini volesse sostenere e difendere un'impostura così palese, e contro alla quale altri Pontefici prima di lui aveano pubblicamente protestato e lanciato bolle severissime.

VIII.

In Irlanda questa superstizione ebbe una sorte diversa. Alcuni dicevano che la miracolosa visione era cessata, perchè gli Irlandesi erano divenuti così ortodossi e virtuosi che non v'era più bisogno di mezzi straordinarî per distoglierli dal vizio; e quando gli eretici ricominciarono a guadagnar terreno, dopo la separazione della chiesa anglicana dalla romana, il miracolo provvidenzialmente ricominciò. Altri dicevano che il Papa aveva ordinata la demolizione solo di una parte della grotta, perchè si trovò che questa più non corrispondeva al vero luogo del Purgatorio di S. Patrizio descritto nelle antiche leggende.

Negli annali di Ulster, all'anno 1497, si legge che la misteriosa grotta fu demolita nel giorno di S. Patrizio dal guardiano di Donegaul e da alcune persone del Decanato di Logh Dirn inviate dal Vescovo per ordine del Papa. Fu allora che il luogo del Purgatorio fu trasportato ad un'altra isola del lago e che il carattere dell'iniziazione, per quelli che volevano visitarlo, fu interamente mutato. Mentre prima si soleva ammettere il popolo raramente e con gran difficoltà; dopo la restaurazione della grotta, i pellegrini d'ogni classe e d'ogni età accorsero in folla e la tassa non si pagava più al Vescovo, ma al custode del luogo.

Il Rev. John Richardson dà una compiuta narrazione dei pellegrinaggi avvenuti nel secolo scorso, quando s'incominciarono gli scavi nell'isola fra le ruine dell'antico Priorato, per trovare l'ingresso della caverna originale, che, secondo la tradizione, era stata chiusa per cause ignote, ma a tempo debito sarebbe stata scoperta da un devoto pellegrino.

Ciò indusse *Ludovicus Pyrrhus*, nativo di Bretagna, a tentare se gli riusciva di trovarla. A tale effetto egli andò al lago Derg, con molti operai intenti a scavare e cercare per ogni parte dell'isola, assistito dai monaci che vi si trovavano. Continuò per due anni in questo lavoro, e dopo ch'egli ebbe speso quasi tutto il

denaro che portava con sè, si diede al commercio, e ne applicò il guadagno a profitto della sua impresa.

Ricercando fra i ruderi d'una casa nella grand'isola, trovò un'apertura che metteva ad una oscura cavità. Credette allora d'avere finalmente scoperta l'entrata del Purgatorio, e se ne divulgò tosto la notizia. I monaci abbandonarono l'isola con gran terrore e corsero ad annunziare al popolo il portentoso avvenimento.

Ma James Maxwell prete protestante, più incredulo degli altri, volle convincere i monaci del loro errore, e dopo avere scavato più profondamente, si trovò che non era altro che l'apertura di una cella; dopo di che *Ludovicus Pyrrhus* cessò dal ricercare più oltre e tornò al suo paese nativo.

Il governo inglese vedeva di mal occhio il numeroso concorso di pellegrini all'isola del lago Derg, e per mezzo dei *lords justices* dell'Irlanda, ordinò che il Purgatorio fosse interamente demolito e proibì ad ogni convento di ricevere pellegrini. Ciò avvenne particolarmente il 13 settembre 1632 e durante il regno della regina Anna nel 1703.

Sembra tuttavia che il divieto del governatore dell'Irlanda non fosse osservato, poichè le cerimonie solite a farsi prima d'essere introdotti al Purgatorio, ci sono descritte come tuttora esistenti nell'opera *Treatise of Patrik's Purgatory*, pubblicata dal Dr. Jones vescovo di Clogher nel 1647, e continuarono a praticarsi ancora per gran parte del secolo passato.

Il racconto più compiuto delle moderne pratiche superstiziose osservate nel pellegrinaggio a questo celebre luogo si ha nell'opera del Carleton: *Traits and Stories of the Irish Peasantry;* ma queste non hanno alcuna somiglianza colle antiche cerimonie descritte da Enrico di Saltrey. L'iniziato non ha più visione alcuna; ma è soggetto a una lunga serie di penitenze, per le quali il clero cattolico tiene il popolo Irlandese in una ignorante sottomissione.

Dicesi che al giorno d'oggi il numero dei pellegrini è sì grande nei mesi estivi, che non è raro il caso di vederne novecento o

mille. È il capo della chiesa romana, osserva il Barrow nel suo *Tour round Ireland*, che dovrebbe prevalersi della sua autorità per sopprimere un tale abuso che non fa onore certamente alla religione cattolica; ma ciò sarebbe lo stesso che privare i proprietari di quel luogo d'una rendita annua di duecento o trecento lire sterline.

IX.

I più antichi testi italiani di questa leggenda che sono giunti fino a noi non sono anteriori al secolo XIV, nè sono molto numerosi. Ciò prova che fra noi la tradizione non si diffuse così largamente, nè si conservò così a lungo come nelle altre parti d'Europa.

Il Grion (1) vorrebbe trovare qualche analogia fra il pozzo di S. Patrizio e il pozzo del cortile di Rinaldo Scrovegni, oggi corte del capitanato, che ai tempi di Dante era detto *Inferno*; e considerando che il pianoterra del palazzo della Rasòn, presso cui era la prigione delle debite, chiamavasi dal popolo l'*Inferno*, il Grion immagina che anche i *pozzi* di Venezia, carceri a pianoterra sotto le aule della magistratura, non abbiano avuto in origine altro significato. La relazione fra cotesti pozzi e quello dell'apostolo irlandese, se pure c'è, è così lontana che bisogna avere molta fede in S. Patrizio per saperla ritrovare. Il Grion avrebbe potuto assai più opportunamente ricordare il pozzo della Rocca in Orvieto, fatto scavare da Clemente VII nel 1527 dopo il famoso sacco di Roma sotto la direzione di Antonio da San Gallo, che ebbe ed ha tuttora il nome di *Pozzo di S. Patrizio* per la sua profondità.

Ciò prova che il vero e primitivo significato della leggenda presto si perdè nelle tradizioni del popolo italiano e il pozzo di S. Patrizio divenne come sinonimo di cosa tanto abbondante che

(1) *Il Pozzo di S. Patrizio*, in *Propugnatore*, vol. III, P. I, pp. 76 e 77.

mai non viene a fine, o di cosa che mai non si riempie e non si sazia. Ebbe pure questo medesimo significato *Il calderone dell'Altopascio,* ovvero *La botte di S. Galgano,* o *Il cacio di fra Stefano.*

È assai noto il modo proverbiale: *Bisogna ch'ella sia andata nel pozzo di San Patrizio,* detto di una cosa smarrita che più non si ritrova; perchè dicevasi che molti di quelli ch'erano entrati nella misteriosa grotta, più non erano ritornati. Di una famiglia che spende senza misura, si suol dire che *è il pozzo di San Patrizio*; e nel veneto dura sempre vivo tra 'l popolo il motto: *credi tu che abbia il pozzo di San Patrizio?* cioè una borsa sfondolata.

Così dal significato attribuito al famoso pozzo di una cosa che non ha fine, si passò facilmente a quello di una fonte inesauribile di ricchezze, secondo un'antica leggenda bolognese raccontataci dai nostri nonni, che finiva con questo ritornello:

E tùtt l'or e tùtt l'arzèint
Ch'è in d'al Pòzz ed san Patrezzi,
Me a v'al degh perchè a l'ho vest
L'è una cossa d' far scurèzzi.

Ricorderò da ultimo una poesia popolare in ottava rima, raccolta in Erice nel settembre del 1872 dalla bocca d'un vecchio cantastorie *gnuri* Paolo Messina (1), che del Purgatorio di San Patrizio non conserva altro che il titolo; ma è una rozza ed efficace visione delle pene dei dannati, che ha *un omu prospiru e felici,* condotto dal demonio a visitare l'inferno. L'autore del poemetto è un tal Michele Calamia, che si nomina in fine all'ultima ottava, e che, a giudicare da alcune reminiscenze dantesche, parrebbe avere avuto qualche conoscenza della Divina Commedia. Ma, come osserva Ugo Antonio Amico, la versione in dialetto del *Lasciate ogni speranza o voi ch'entrate* non deve recar mara-

(1) *Arch. per lo studio delle tradiz. pop.*, vol. IV, fasc. 6.

viglia, perchè di questo e di simili versi usano abbellirsi i predicatori che vanno per i paesi, o pei contadi; e chi sa quante volte l'avrà sentito ripetere il Calamia, che seppe bene incastonarlo nel suo poemetto.

X.

Per la leggenda del Purgatorio di S. Patrizio manca tuttora una classificazione delle molte versioni che ne furono fatte in varie lingue, e uno studio sulle relazioni vicendevoli delle medesime, come fu fatto dall'illustre prof. Mussafia per la visione di Tundalo (1). L'impresa non è agevole ed è per me affatto impossibile per la difficoltà di esaminare testi tuttora inediti sparsi nelle più ricche biblioteche d'Europa, od impressi in edizioni assai rare e quasi irreperibili in Italia.

Non sarà tuttavia inutile, per chi voglia tentare questo lavoro, di avere un'indicazione sommaria delle principali versioni che si conoscono di questa leggenda.

Testi latini. — Secondo il Du Méril (2) la più antica versione latina del Purgatorio di S. Patrizio troverebbesi nel codice Vaticano Chr. 1694 del X secolo, che contiene: *De S. Patricio Hyberniae apostolo*; ma ciò non è vero, poichè il Greith (3) nella descrizione di cotesto codice dice chiaramente che non vi si parla del Purgatorio (4). Il più antico testo latino non può quindi essere anteriore al XII secolo, come già fu dimostrato dal Dr. Eckleben.

Il Kölbing (5) distingue tre diverse versioni latine; la più ampia

---

(1) *Sitzungsberichte d. philosoph. hist. Classe d. k. Akad. der Wissensch.*, Wien, 1871, vol. LXVII, pp. 157 sgg.

(2) *Poésies popul. latines*, Paris, 1843, p. 147.

(3) *Spicilegium Vaticanum*, p. 111.

(4) Cfr. Eckleben, *Die älteste Schilderung von Fegefeuer d. heil. Patricius*, Halle, 1886, p. 15, *n.* 1.

(5) *Englische Stadien*, 1877, vol. I, p. 58.

trovasi pubblicata nell'opera: *Triadis Thaumaturgae seu divorum Patricii, Columbae et Brigidae acta, ed. Joannes Colganus* (Lovan., 1647, T. II, pp. 274-280) e fu riscontrata dal Kölbing sui seguenti codici: Museo Britannico 8. C. XIV; Harl. 3776, fol. 75 *b*; Cott. Nero A VII, fol. 113; Arundel 292.

Una più breve e diversa redazione trovasi in Matteo Paris (1), all'anno 1153. La terza versione, che per la lunghezza sta fra le due precedenti, è attribuita ad Enrico di Saltrey, e fu pubblicata nel *Florilegium insulae sanctorum* del *Messingham* (Paris, 1624, pp. 98-107) e riprodotta da *Philomneste Junior* (Gustavo Brunet) nel 1869 (2).

Il Mall nelle *Romanische Forschungen* (vol. VI, fasc. 2) pubblicò due testi latini di fronte a quello del Colgan, traendoli dal ms. di Bamberg E. VII. 59 e dal ms. Arundel di Londra 292, che rappresentano la fonte originale a cui Maria di Francia attinse l'argomento del suo poema.

Il testo della leggenda che trovasi inserita nel trattato *De septem donis Spiritus Sancti* di Stefano di Bourbon, morto intorno al 1261, fu da me pubblicato in questo *Giornale* (3), secondo la lezione del cod. 15970 della Biblioteca Nazionale di Parigi.

Altri manoscritti che contengono alcuna di queste tre diverse versioni latine sono i seguenti:

Cod. 9. 31 della Bibl. Univ. di Heidelberg del sec. XIII (4). — Cod. 15 della Bibl. Capitolare d'Ivrea del sec. XIV (5). — Cod. 343 della Biblioteca di Laon del sec. XIII (6). — Cod. 503 della Biblioteca di Montpellier del sec. XIV (7). — Cod. 1398 [Theol. 65].

---

(1) *Chronica majora*, ed. Luard, vol. II, pp. 192-203 (Londra, 1874).

(2) *Le voyage du Puys sainct Patrix auquel lieu on voit les peines de Purgatoire et aussi les joyes du Paradis;* reimpression textuelle augmentée d'une notice bibliographique par PHILOMNESTE JUNIOR, Genève, Gay, 1869, 8°.

(3) Vol. VIII, p. 168.

(4) Vedi PERTZ, *Archiv*, vol. IX, p. 582.

(5) Vedi PERTZ, *Archiv*, vol. IX, p. 615.

(6) Vedi *Catal. des mss. des Biblioth. des Départements*, Paris, 1849, t. I, p. 189.

(7) *Catal. des mss. des Biblioth. des Départements*, t. I, p. 473.

car. 209 *a*-247 *b* della Bibl. Palatina di Vienna del sec. XV (1424) (1). — Cod. 17 (8) della Biblioteca di Melun, car. 158-173 (2). — Cod. 10 (car. 162 *v*) della Biblioteca d'Auch, del sec. XV (3). — Cod. Bodlejano, n. 34 del fondo Kenelm Digby (4). — Cod. Bodlejano 172 dello stesso fondo (5). — Cod. n. 7 del Collegio di S. Benedetto a Cambridge (6). — Cod. n. 282 della Biblioteca Norfolciana nel Collegio Gresham a Londra (7). — Cod. n. 653 del Collegio di S. Trinità a Dublino (8). — Cod. della Biblioteca Cottoniana presso il Museo Britannico che contiene: *Vitae Sanctorum gentium Britannicarum, et quas collegit Joannes de Tinmouth, qui floruit anno 1366 ut optime ex Bostono Buriensi probat Rev. Usserinus* (9). — Un testo frammentario latino del sec. XIV *o prima* trovasi nel cod. 211 (car. 85) della Biblioteca Comunale di Cortona (10). Vedasi anche il MONTFAUCON, *Bibliotheca Bibliothecarum Mss.* (II, 1127 *a*; 985 *e*; 1036 *e*).

VERSIONI FRANCESI. — Il poema di Maria di Francia fu pubblicato dal Roquefort in *Poèsies de Marie de France*, T. II, 403 (Paris, 1820).

Altre versioni poetiche si trovano nel cod. Cott. Domit. A. IV (fol. 258-68); nel cod. Harl. 273 (fol. 191); e il frammento di una quarta versione metrica è nel cod. Landsd. 383. Un lungo poema francese di 1790 versi fu indicato dal Meyer (11) e trovasi nel cod. Ee. 6. 11 dell' Università di Cambridge. Di due altri poemi

(1) *Tabulae codd. mss. in Bibl. Palat. Vindobon. asservator*, vol. I, p. 233.
(2) *Catal. gén. des mss. des Départements*, t. III, p. 361.
(3) *Catal. gén. des mss. des Départements*, t. IV, p. 397.
(4) *Catalogi librorum mss. Angliae et Hiberniae*, Oxoniae, e Theatro Scheldoniano, 1697, in-fol., t. I, p. 78.
(5) *Op. cit.*, I, 85.
(6) *Op. cit.*, I, 131.
(7) *Op. cit.*, II, 80.
(8) *Op. cit.* II, 46.
(9) *Op. cit.*, II, 28.
(10) Vedi MANCINI, *I mss. della libreria del Comune e dell'Accademia di Cortona*, Cortona, Bimbi, 1884, 8°.
(11) *Romania*, vol. VI, p. 154.

anonimi diede notizia il Magnin nel suo corso alla facoltà di lettere di Parigi (1); forse sono gli stessi indicati dal De la Rue (2) come esistenti al Museo Britannico, e sembrano risalire alla fine del secolo XIII. Testi in prosa francese si trovano nei codici 7215, 3 e 7292, 3, 4 della Biblioteca Imperiale di Parigi, il primo del sec. XIV, l'altro del sec. XV (3).

Le Purgatoire monseigneur Saint Patrice è contenuto nel cod. n. 819 della Biblioteca di Pietro Antonio Bolongaro-Crevenna del sec. XV, membr., di carte 171, con lettere miniate in oro e colori (4). Un testo francese è pure indicato dal Sinner (5) e trovasi nel cod. 205 (car. 139-147) del sec. XV della Biblioteca di Berna.

Fra i testi a stampa si trovano citati il *Voyage du chev. Oven au Purgatoire de St. Patrix.* s. l. n. d., in-fol., goth (6); *Le Purgatoire Sainct Patrice.* s. l. n. d., in-4°, goth., 14 ff. [Impr. par Jean Trepperel à Paris] (7); *Le Purgatoire Sainct Patrice. Nouvellement imprimé à Paris en la rue neufve nostre dame a lenseigne de lescu de France.* s. d., in-8°, goth., 16 ff, a 27 l., av. une fig. en bois. Havvene una ristampa fatta a Parigi, *par Jehan Bōfōs* (verso il 1548), in-8° p., goth., 16 ff., con 2 silogr. (8).

Le Purgatoire de Saint Patrice, légende du XIII siècle, publié d'après un ms. de la Bibl. de Reims par Prosper Tarbé (Reims, 1842, in-12°, 48 pp.) (9).

---

(1) Vedi il *Journal général de l'Instruction publique* del 19 nov. 1835.

(2) *Essai sur les Bardes*, vol. III, p. 245. Non ho potuto esaminare quest' opera che trovai indicata dal Douhet e dal D' Ancona (*I precursori di Dante*).

(3) P. Paris, *Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, Paris, 1836-48, t. VI, pp. 398-99 e t. VII, p. 341.

(4) *Catal. des livres de la Bibliothèque de M. Pierre-Ant. Bolongaro-Crevenna*, t. I, p. 180, Amsterdam, 1789, in-8°.

(5) *Catal. codd. mss. Bibl. Bernensis*, Bernae, 1760-72, t. III, p. 416.

(6) Graesse, *Trésor des livres rares*, V, 97.

(7) Graesse, *Op. cit.*, V, 511.

(8) Graesse, *l. cit.*

(9) Graesse, *l. cit.*

Le voyage du puys Sainct Patrix auquel lieu on voit les peines du purgatoire. Et aussi les joyes de paradis. (In fine): *Imprimé a lyon sur le rosne par Claude nourry lan mil cinq cens et dix le XX iour doctobre.* In-4° p. (1).

Un lungo testo francese in prosa in nove capitoli è pubblicato dal Douhet (2).

Noterò da ultimo i due codici 6,326 (sec. XIV) e 1,588 (sec. XV) della Biblioteca Nazionale di Parigi; il primo de' quali ha una miniatura che rappresenta S. Patrizio e Gesù Cristo innanzi alla testa di un mostro a bocca spalancata, entro la quale si veggono molte teste di anime dannate nel Purgatorio. L'altro manoscritto ha una miniatura che rappresenta Owen accompagnato dai monaci processionalmente, nell'atto di entrare nel Purgatorio di S. Patrizio (3).

Versioni provenzali. — Il cod. 4. 22. *k* (car. 101) della Biblioteca Nazionale di Torino del sec. XIII contiene, sotto il titolo di *Vesion de Godalh*, la leggenda del Purgatorio di S. Patrizio (4), che incomincia così:

« Una vesion fou facta en Ibernia en l'an de Notre Senhor « 1248 qi era lo segond an de papa Eugens quart, etc. »

« Un home hat en Ibernia, qui havia nom Godalh, qi fou mot « cruel e pervers en tota sa vida, etc. »

Oltre a questa visione tuttora inedita havvi a stampa quella del Du Mège, *Voyage au Purgatoire de S. P. par Perilhos et lo libre de Tindal* (Toulouse, 1832).

Versioni inglesi. — Il Kölbing (5) conobbe e studiò tre ver-

(1) Brunet, *Manuel*, V, 1377: Graesse, VI, P. II, p. 89.

(2) *Dictionnaire des légendes*, Paris, 1885, col. 957-1031.

(3) Vedi La Croix P., *Sciences et lettres au moyen-âge*, Paris, Firmin Didot, 1877, pp. 278-79.

(4) Vedi la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, t. III, p. 325, Paris, 1847.

(5) *Englische Studien*, I, 57-121.

sioni inglesi di questa leggenda. La più antica pubblicata secondo la lezione di più codici da C. Horsthmann (1), appartiene agli ultimi anni del secolo XIII. La seconda versione è circa dello stesso tempo ed è contenuta solo nel ms. Auchinleck di Edimburg e pubblicata in un volumetto edito da Turnbull e Laing col titolo: *Owain Miles and other inedited fragments of ancient poetry* (Edinburgh, 1837) (2).

Ad epoca più tarda appartiene la versione metrica contenuta nel cod. Cott. Calig. A. II (fol. 89) del sec. XV. Alcuni passi furono pubblicati dal Wright (p. 64), collegati da una ristretta esposizione del testo, che fu edito nella sua integrità dal Kölbing (pp. 113-121).

Della visione di Guglielmo Staunton, conservataci nel cod. del Museo Britannico Reg. 17 *B*. XLIII (fol. 133), scritto nel 1451, fece una lunga analisi il Wright (Op. cit., pp. 140-151).

L'opera di Aubrey de Verre, *The legends of St. Patrik* (London, 1872) non contiene alcuna antica versione della leggenda, ma è solo un moderno rifacimento poetico della vita e dei miracoli del santo.

Versioni spagnuole. — Nella raccolta di ballate spagnuole a stampa presso il Museo Britannico havvene una intitolata: *La Cueva de San Patricio* (Madrid, 1764). È il racconto di Ludovico Enio preso alla lettera dal dramma di Calderon, *El Purgatorio de San Patricio* (3).

Alla cortesia del prof. D'Ancona debbo l'indicazione dell'opera seguente, che non potei vedere: *Vida y Purgatorio de S. Patricio por Jouan Peres de Montalvan* (Madrid, 1627, 1636, 1695, 1780). Trad. par F. A. S. Chartreux (Bruxelles, 1638, 1640).

Versioni italiane. — Un testo italiano assai breve è pubbli-

(1) *Altenglische Legenden*, Padeborn, 1875, pp. 149-211.
(2) Cfr. Kölbing, *Op. cit.*, pp. 98-112.
(3) Cfr. Wright, *St. Patrik's Purgatory*, p. 156.

cato nelle *Vite dei Santi Padri* (IV, 88). Più ampie sono le versioni pubblicate dal Villari (1) e dal Grion (2) secondo un codice posseduto dalla famiglia Monga.

È tuttora inedito un testo volgare buonissimo nel cod. Riccardiano 1294 (già Q. I. 34) di bella mano del sec. XIV, che contiene il *Fior di Virtù composto per santo Tommaso d'Aquino* ed una raccolta di leggende di santi, assempri e miracoli, fra i quali a car. 65 *b* (o CLXXXIIIJ *b* secondo la numerazione originale che comincia col numero CXIIIJ) il Purgatorio di San Patrizio, che seguita per sei pagine e mezza, ossia per dodici colonne di circa 50 linee l'una e finisce a car. 69 *a* (c. CLXXXVIIJ *a*).

Inedito è pure il volgarizzamento del *Tractatus de septemplici timore* di Uberto da Romans che trovasi nel codice Magliabechiano XXXV, 7, 3, scritto il 27 di dicembre 1438, e che contiene da car. 98 *a* a 115 *b* il Purgatorio di S. Patrizio (3). Un testo volgare pure del XV secolo esiste nel cod. ital. 98 della Biblioteca Nazionale di Parigi (4) ed altri se ne troveranno certamente esaminando i manoscritti delle più ricche biblioteche italiane.

Ricorderò da ultimo il *Viaggio del pozzo di S. Patrizio* (Milano, per Ramellati, s. d., in-8°) (5), il *Teatro delle glorie e Purgatorio di S. Patrizio di* C. Faleoni (Bologna, 1657, 4°) e la *Vita del prodigioso S. P. con la relazione del rinomato suo Purgatorio scritta da* Mario Parisiense (Venezia, 1757).

Versione svedese. — Trovo citata dal prof. Mussafia (6) l'opera seguente: *S. Patriks-Sagan innehaellande S. Patrik och Hans Järtecken, Nicoläus i S. Patriks Skärseld och Tungulus,*

---

(1) *Antiche leggende e tradizioni che illustrano la D. C.*, in *Annali d. Univ. toscane*, VIII, 204.
(2) Nel *Propugnatore*, vol. III, P. I, pp. 76 sgg.
(3) Vedi questo *Giornale*, VIII, 145 sgg.
(4) Mazzatinti, *I mss. ital. delle bibl. di Francia*, I, 13.
(5) Brunet, V, 1317 e Graesse, VI, P. II, 399.
(6) *Op. cit.*, p. 185.

efter gamba Handskrifter of George Stephens och J. A. Ahlstrand (Stockholm, 1844). È il vol. II della collezione intitolata: *Samlingar utgifna af svenska Fornskrift-Saellskapet.*

LUDOVICO FRATI.

APPENDICI

I.

Literae Testimoniales super mora in Sancti Patricii Purgatorio.

Rex universis et singulis, ad quos praesentes literae pervenerint, salutem.

Nobilis vir Maletesta Ungarus de Arminio (*l.* Arimino) miles, ad praesentiam nostram veniens, mature nobis exposuit quod ipse, nuper a terrae suae descendens laribus, Purgatorium Sancti Patricii, infra terram nostram Hiberniae constitutum, in multis corporis sui laboribus peregre visitaret, ac per integrae diei et noctis unius continuatum spatium, ut est moris, clausus manserat in eodem, nobis cum instantia supplicando ut in praemissorum veracius fulcimentum, Regales nostras literas inde sibi concedere dignaremur,

Nos autem,

Ipsius peregrinationis considerantes periculosa discrimina,

Licet tanti nobilis in hac parte nobis assertio sit accepta, quia tamen tam dilecti et fidelis nostri, Almarici de Sancto Amando militis, Justiciarii nostri Hiberniae, quam Prioris conventus loci dicti Purgatorii, et etiam aliorum, auctoritatis multae virorum literis, aliisque claris evidentiis, informamur quod dictus nobilis peregrinationem suam hujusmodi rite perfecerat et etiam animose, dignum duximus sibi super hiis auctoritatis nostrae testimonium favorabiliter adhibere, et, ut, sublato cujuscumque dubitationis involucro, praemissorum veritas singulis lucidius patefiat, has literas nostras, sigillo regio, consignatas, sibi duximus concedendas.

Dat. in Palatio nostro Westm. vicesimo quarto die Octobris (1358).

Consimiles literas Regis habet Nicholaus de Beccariis de Ferraria Domicellus, natione Lumbardus, sub eadem data.

(RYMER, *Foedera, Conventiones, Literae*, etc., t. III, P. I, p. 174).

II.

De salvo conductu ad visitandum Purgatorium Sancti Patricii.

Rex universis et singulis Constabulariis, Marescallis, Admirallis, Senescallis, Gubernatoribus, Ballivis, Praepositis, Capitaneis, Castellanis, Majoribus, Magistris, Consiliariis civitatum, villarum et castrorum, custodibus portuum, pontium et passagiorum, ac Justiciariis, Officiariis et subditis suis ubilibet constitutis et eorum loca tenentibus, ad quos etc. salutem.

Sciatis quod cum nobilis vir Reymundus Vicecomes de Perilleux et de Rodes Chivaler, Camerarius carissimi Patris nostri Franciae, in Regnum nostrum Angliae venire, et per idem Regnum versus terram nostram Hiberniae ad Purgatorium sancti Patricii ibidem videndum et visitandum, cum viginti hominibus et triginta equis in comitiva sua, transire et proficisci intendat et proponat, nostra licentia mediante.

Nos, contemplatione dicti patris nostri, volentes pro securitate adventus, passagii et repassagii praefati Reymundi in hac parte providere, suscepimus et per praesentes ponimus et suscipimus ipsum Reymundum, infra dictum regnum nostrum veniendo, et per idem regnum nostrum, versus terram nostram praedictam, tam per terram, quam per mare proficiscendo et transeundo, ibidem morando, perhendinando, et exinde per dictum Regnum nostrum ad partes suas proprias redeundo, ac homines et equos suos usque ad numerum praedictum, necnon aurum, argentum, vasa, jocalia, manticas, coferas ac alia hernesia et bona sua quaecumque in salvum et securum conductum nostrum, ac in protectionem, tuitionem et defensionem nostras speciales:

Et ideo vobis mandamus quod eidem Reymundo cum hominibus, equis, auro, argento, vasis, jocalibus, manticis, coferis, ac aliis hernesiis et bonis suis praedictis, infra dictum regnum nostrum veniendo et per idem regnum nostrum versus terram nostram praedictam, tam per terram, quam per mare proficiscendo, perhendinando, et exinde per idem regnum nostrum ad partes suas proprias, ut praedictum est, redeundo, non inferatis, seu, quantum in vobis est, ab aliis inferri permittatis injuriam, molestiam, dampnum, violentiam, impedimentum aliquod seu gravamen, et si quid eis, vel eorum alicui, in personis aut rebus suis praedictis, forisfactum vel injuriam fuerit, id eis et eorum cuilibet, sine dilatione faciatis corrigi et debite reformari.

Proviso semper quod idem Reymundus ac homines sui praedicti ad introitum suum quorumcumque castrorum, fortalitiorum, seu villarum firmatarum praesentes literas nostras de salvoconductu capitaineis, majoribus, seu

custodibus eorumdem demonstrent, ac pro victualibus et aliis necessariis suis, in regno et terra praedictis emendis, promptas et rationabiles faciant solutiones; et quod dicti homines proditores nostri, abjudicati, seu banniti extra regnum nostrum non existant.

In cujus, etc. usque festum Paschae proximo futurum duraturas.

Teste Rege apud Westmonasterium, VI die Septembris (1397).

Per ipsum Regem.

(Rymer, *Foedera*, *Conventiones*, *Literae*, etc., t. III, P. IV, p. 135).

III.

Saggio della visione di Lodovico di Sur e di Lodovico di Francia.

(Dal cod. 3160 della Biblioteca Palatina di Vienna e dal cod. 384, classe I del museo Correr a Venezia).

I. Abiando passato le dite pene, e referendo senpre gratia al nostro segnor misier Yesù Christo, lo qual me aveva delliberato de tanti pericholli chomo allui aveva paxudo, subito me aparsse uno reverendo padre anticho lo qual aveva la barba biancha e 'l chapo tuto chanuto, et inclinando el chapo me saluta chon la faza molto aliegra. E disse: benedeto sia dio pare nostro segnor Yesù Christo, lo qual te à deliberato de tante pene e de tanti pericoli e àte dato tanta grazia che tu ài pasato tante pene falaze e ài soperchiato le tentazioni di demony; et però tiente a questa tovaia, la qual io te sporzo in man e vienme drieto oltra seguendo. Et abiandome prexo in man uno chavo della tovaia, esendo l'altro chavo inman del santo padre, ello si me mena per una via, la qual ne convene montar per suzo zinque schalini;

I. Et apparuit mihi unus homo totus albus cum una toagla de auro et dixit mihi: benedictus sit ille deus, qui dedit tibi tantam gratiam quod transisti per tot penas. Et dixit: tene te ad toaglam et venias mecum, et conduxit me per unam maximam vallem unde erat aqua clara, et in dicta aqua erat magna multitudo hominum stancium in dicta aqua, tenencium capud in terram et pedes versus celum. Alii tenentes brachia et alii crura in dicta aqua; et erat unus ab altero separatus. Et ego interrogavi hunc hominem album conducentem me cuius maneriei forent dicte gentes, et iste dixit mihi: Isti sunt homines non habentes aliud boni, neque mali nisi ut vides.

luno i era di marmaro et i era largo do pie, et l'altro i era de serpentin, et laltro i era de porfiro, e l'altro i era de alabastro, et l'altro de cholor de sasil, e molto deslitegava tanto i era la soa pollideza. Pasando oltra rivasemo in una valle, in la qual deschoreva una bellisima aqua, in la qual grande moltitudine d'anime stava, chi chon le chavi, chi chon li piè, chi chon le braze, chi chon le gambe, chi chon lo corpo mezo, chi destexe, e chi chon lo chorpo in su, et per altri diversi muodi, et tuti queli era separadi l'uno dal altro. E qua io chomenzie a domandar quel antigo padre che me guidava chi era quelli li qual chazeva in quella aqua per cusì stranio muodo. Lui me respoxe e disse: queste sono anime le qual se purga in questa aqua li suo' pechati.

II. Andando ancora più oltra, ad uno bellisimo chastello arivasemo, in lo qual j era una bellisima mansion chom uno richo leto; et apresso uno parete sì i era una bellisima chariega ornata de pano d'oro e di seta luzente. E vezando tute queste cosse aisì belle, lo mio chondutor me disse: fiol mio, non è queste chosse ben belle et anche quel leto? Et io respuxi: misser si. Mo guarda ben, respoxe el mio condutor, quello ch'è soto quella coltra d'oro, esoto quella chariega; e li soto vidi charboni de fuogo abrasati. E diseme certamente per chi li era aprestade le dite pene, lequal non m'è lezito a nararlle. E andassemo

II. Et post hec iste homo albus conduxit me ad quoddam pulcrum castrum, ubi erat magnum placibile, et in dicto castro sala erat una valde pulchra et magna, et in medio dicte sale erat una cathreda magna, coperta de uno panno auri. Et iste homo albus qui conducebat me ostendit mihi unum pulchrum thorum, et dixit mihi: non videtur tibi; et, elevato coperatorio, dictum thorum erat plenum ignis. Et, elevata coperta dicte catrede, catreda erat tota plena ignis. Et dixit mihi: venias mecum. Et in una camara me conduxit, et vidi unum regem, quem ego cognoscebam, stantem in magna çoia, super unam

più avanti, e si pervegnisimo a una bella chamera, dove viti uno re che sedeva in una sezia realle, lavorata d'oro et d'ariento, del qual re jo aveva piena notizia; e chomo a me parve, el stava molto allegro et aveva intorno grande moltitudine de gente, la qual gente li prexentava zuoxe et molti altri zoielli chon una grande reverenza. Et io domandie el mio condutor che zente j era quella. Et lui me respoxe e disse: questi sono pellegrini, i quali rezevè elemoxina da questo re quando li andava suxo lo so regname a Roma, a san Jachomo, al Santo Sepulchro, a santa Chaterina et alli Santi perdoni. Et su quello leto abrasiato che tu vedi sapi che 'l dito re sinde zasse tre ore alla note; et questo è perchè quando ello viveva nel mondo senpre fo luxurioso e vizioxo nello vizio della charne. E digote che se questi poveri pellegrini non avesse orado Christo, questo re serave chrudellisimamente chruziado in quelle pene che xono oltra el ponte. Tu veramente, quando serai retornado al mondo, fa ch'el digi ai suo' chuxini quello che tu ai vezudo.

catredam auri valde altam, et magnam multitudinem gentium spectantium hunc regem de rosis et aliis pulcris rebus. Et ego dixi conductori meo: que gentes sunt iste? At ille dixit: isti sunt romei, quibus transeuntibus per terram dicti regis multas elemosinas faciebat. Catedram, quam in sala vidisti, rex iste per tres horas diei superius sedet, et per tres horas noctis in dicto thoro jacet, propter luxuriam, quam ad aliud mundum habebat; et si non foret bonum quod fecit istis pauperibus, qui rogant deum pro eo, foret in penis ultra pontem viventis, ubi alios vidisti. Sed tu ad aliud mundum dices civibus suis quod de dictis penis propter elemoxinas exire potest bene.

III. Et abiando vezude queste chosse, a una bella chamera me conduse, dove viti una raina entro una chaldiera de pegolla che forte boiva, la qual fina a le mamelle entro stava; et per la grande pena ch'ella sostegneva, la soa voze infina al ziello resonava; et sopra el chapo de quella

III. Et conduxit me ad quandam aliam camaram, in qua vidi unam magnam calderiam picis multum fortiter bulientis, et in dicta calderia picis erat una regina habens unum sbaium in ore, cumquerens multum de se, que usque ad mamillas illic stabat; et vidi tres corbos becantes

era tre chorvi grandi, negri et oribeli, li qual devorzava e squarzava lo zelebro. Et per la gran paura ch'ella aveva, intro la boiente pegolla infina alla bocha se somerzeva. E vegiando questo, dexiderava de saper ziò che voleva dir quelo, e chomenziè a domandar lo mio chondutor, et ello me respoxe e dise: vedi tu questa raina? Sapi che la fo moier de lo re che ài veduto, et per le gran pene che ella porta la è tuta deffigurada; e porta questa pena perchè ella chomesse avolterio, et non observò bona fede al re; et anchora la porta una altra pena che tre ore al dì ella senta su quel trepie chusì abrasiado, e tre ore alla note ella zaxe in quello leto. E perchè lo re li porta bona fede, Dio non li à dado li tormenti che sono oltra el ponte; perchè quella bona fede del re le à molto zovado perchè lo re li portava grande amor.

eam, ita quod in tantum in dicta pice intrabat quod in ore eius perveniebat. Et ego dixi conductori meo quenam esset hec regina. Et dixit mihi quod erat uxor regis quem bene cognoscebam; sed etiam non quia multum erat difigurata. Regina ista erat multum luxuriosa et male observaverat id quod debebat cum marito; sed deus miseritus fuit eorum et in purgatorio non sunt dampnati. Et simili modo stat regina in toro e catreda die noctuque per dictum spacium.

IV. Andando più avanti nui intrasemo in uno grando prato pien de tavoli abrasiadi e sì viti molte anime che stava impichate in queli tavoli. Zoè che alguni tegniva un brazo, chi tuti do, chi le gambe; chosì stava l'un diverso dal altro, abiando diverse forme e figure. E similmente viti anime arostide su spedi de fero abraxadi, per la qual chossa domandie lo mio condutor: chi è questi? Et ello me respoxe edisse: questi si è diverse persone che segondo li suo pechati vien diversamente afliti et flagelladi.

IV. Et duxit me ad quoddam magnum pratum, plenum florum coloribus zallis, et ostendit mihi magnam multitudinem hominum stancium reversatos in dictis floribus; unus erat cum brachio et alter cum gamba, et erat multum disfiguratus unus ab alio. Et ego dixi homini albo conductori meo: que gentes sunt iste stantes in istis floribus? Et ipse dixit mihi: iste sunt gentes in isto purgatorio stantes, non habentes aliud boni nec mali, ut vides.

VARIETÀ

L'AMETO PERSIANO

Fra i re persiani della casa dei Sassanidi che tenne il regno dal 226 al 650 dell'Era nostra, va segnalato in ispecial modo il re Varahrân quinto. Il quale regnò dal 420 al 438, e la storia narra di lui molte cose, belle e brutte, tra le quali una fiera persecuzione dei Cristiani, non voluta da lui, ma impostagli dai nobili e dal clero zoroastriano quando salì al trono, la guerra con gl'Imperatori di Costantinopoli, la guerra d'Armenia, la sua aperta inclinazione a favorir le idee socialistiche, la sua predilezione per la caccia e le avventure amorose.

Ma in Persia, fino dalla più grande antichità, prima il popolo, poi la letteratura hanno sempre avuto una inclinazione grande a trasformare in personaggi da romanzo i personaggi della storia che più degli altri toccavano l'immaginazione; sia esempio di ciò il fatto di Ciro il grande, intanto che la stessa *Ciropedia* di Senofonte è romanzo che, secondo alcuni, deve aver avuto di là la sua origine. Ora, anche intorno a Varahrân quinto, trasformatone il nome nel corrispondente Behrâm che è la forma persiana, mentre l'altra è la pehlevica, s'immaginò presto e si scrisse in Persia un bello e copioso romanzo, nel quale il giovane e cavalleresco signore è trasformato in una specie di Riccardo Cuor di Leone, poeta anch'egli (i Persiani credono che Behrâm sia stato l'inventore del verso persiano) e amante delle avventure, cacciatore assiduo, amante di mescolarsi col suo popolo, di appagarlo in ogni sua brama fino al punto di condonar gli annui tributi e di chiamar dall'India diecimila musici da piazza per

divertirlo nelle ore d'ozio cantando in pubblico. Il tempo in cui visse Behràm, fu tempo propizio alla prima formazione popolare di molti romanzi; ma essi dovettero prender forma più consistente e dovettero cominciare ad esser scritti più d'un secolo dopo, sotto il regno di Chosroe il grande (531-578 d. C.), allorquando questo re favorì in modo straordinario le lettere e la cultura in generale. Al tempo di Chosroe, oltre al far venire dall'India il giuoco degli scacchi ed il famoso libro di *Kalîla e Dimna* che poi, per le versioni arabiche, doveva spargersi per tutto l'occidente, fu dato anche un pensiero alla storia del paese e allora soltanto le storie degli antichi re, cominciando dai leggendarî, furono tutte ordinate e raccolte in un libro in lingua pehlevica che fin d'allora si disse il *Khotâi-nâmak*, cioè il libro dei Re. Questo libro dei Re è pervenuto a noi in due redazioni posteriori, una è quella in prosa araba, conservataci nella cronaca di Tabari (838-922 d. C.), l'altra è la composizione poetica, in persiano, di Firdusi (940-1020 d. C.).

Qual valore, come storia, abbia tutta questa compilazione incominciata nel sesto secolo, si può assai facilmente comprendere. Essa è, per la parte antica, tutta composta di tradizioni epiche che si trovan già nell'*Avesta* e formano la vera epopea persiana, intanto che, esaurite quelle tradizioni, la compilazione, con molta disinvoltura, passa al romanzo d'Alessandro Magno e dopo questo ai romanzi dei re Sassanidi. E diciamo romanzi, perchè di storia vera c'è ben poco e questa o travisata o tutta a frammenti, laddove la narrazione romanzesca vi tiene ampiamente il campo, raccolta dal compilatore cronista, perchè di vera storia non ne sapeva nulla, rivestita con predilezione di splendida forma da Firdusi, perchè materia assai più acconcia a' suoi intenti poetici. Perciò, chi in queste composizioni orientali (pehleviche, arabiche, persiane) volesse imparar la storia dei Sassanidi, imparerebbe ben poco: ma vi troverebbe intrecciati molti romanzi, come quello di Ardeshîr, fondatore della potenza Sassanidica (226-241 d. C.), quello di Behràm del quale ora c'intratteniamo, quello di re Khusrev (590-628 d. C.) e di Shîrîna, che è pietosissima storia d'amore, quello di Behràm Ciûbîneh, un ribelle, una specie di Wallenstein persiano, che tentò di rapir la corona reale, oltre molte altre narrazioni romanzesche di minor conto. S'intende che i due ultimi romanzi furono aggiunti poi alla compilazione che è antecedente, del tempo di Chosroe il grande.

Ora, tutte queste compilazioni e tutti questi romanzi del Medio

Evo persiano, scritti in una lingua difficilissima che era la pehlevica, sono andati interamente perduti. Soltanto ci resta il romanzo di Ardeshîr in una scrittura pehlevica del sesto o settimo secolo, di cui ci ha dato una traduzione il Nöldeke (Gottinga, 1879), e qualche altro frammento. Però, se la forma originale è perduta, abbiamo i rifacimenti posteriori; e sappiasi intanto che molte opere, anche le più belle e importanti della letteratura araba e persiana dal nono secolo in poi, non sono altro che altrettanti rifacimenti d'antiche opere pehleviche.

Pertanto, quanto al romanzo di re Behrâm in particolare, noi abbiamo diversi rifacimenti posteriori, cioè nella cronaca di Tabari (pag. 85-112, ed. Nöldeke), nel Libro dei Re, di Firdusi (vol. VI, pag. 209-482 della mia trad.), in un romanzo di Nizâmi, in molte altre compilazioni storiche, filosofiche, romanzesche, arabe e persiane, come, per esempio, nel libro *I Conforti Politici* d'Ibn Zafer, arabo siciliano del XII secolo, tradotto e pubblicato dall'Amari (Firenze, Le Monnier, 1851).

Notate così alla breve l'origine e la natura del romanzo persiano, fermiamoci a quello di Nizâmi che ora c'interessa di più, perchè in esso troviamo una curiosa somiglianza con l' *Ameto* del nostro Boccaccio. Firdusi e Tabari e gli altri narrano di re Behrâm molte cose; il primo, in ispecial modo, dice lungamente delle sue avventure d' amore, delle sue cacce, del diletto che prendeva nell'ascoltar antiche ballate cantate da fanciulle del popolo, delle spogliazioni dei ricchi avari in favore dei poveri, come quella, lepidamente narrata dal gran poeta, di Abraam giudeo (vol. VI, pag. 274 e segg. della mia trad.). Ma in Nizâmi c'è un particolare nuovo, che non si trova in altri. Facciamo intanto, brevemente, il sunto del romanzo. Detto della nascita di Behrâm, il poeta ne descrive lungamente l'educazione presso i principi arabi di Hîra, tributari dei re di Persia. Il vecchio e saggio Nomân che l'educava, gl'insegnò tutte le arti gentili, in ispecial modo quella della caccia, e per lui fabbricò un meraviglioso palazzo, detto il Khavernak. In esso abitava il giovane; e un giorno ch'egli penetrò in una stanza appartata, vi trovò dipinte sette fanciulle bellissime, delle quali tutte, senza ch'egli mai le avesse vedute, s'innamorò d'un tratto. Erano di sette nazioni, cioè, un'indiana, una tartara, una slava, una del Marocco, una greca, una del Khorassan, una persiana della stirpe degli antichi re. Muore intanto il padre di Behrâm, Yezdeghird I re di Persia, detto il malo (420 d. C.), e il giovane principe abban-

dona subitamente Hîra e il palazzo meraviglioso per altre cure. La corona gli è contrastata, ma egli si sottomette alla prova di rapirla fra due leoni e vince. Diventato re, le faccende dello stato lo distolgono dai suoi sollazzi prediletti; ma poi pacificato il regno, egli ritorna alle sue cacce e scorre monti e pianure, finchè, tornato col pensiero alle sette fanciulle vedute nel palazzo di Hîra, si propone di rintracciarle. Fattele perciò dimandare ai rispettivi parenti da' suoi messaggeri, tutte le ottiene in ispose e tutte fa poscia collocare in un bellissimo palazzo fatto fabbricare per loro. Il palazzo è diviso in sette quartieri, ciascuno posto sotto l'influenza di uno dei sette pianeti, ornato ciascuno di drappi di colore diverso (perciò sette colori), di gemme di colore diverso. Il giovane principe, tornato dalla caccia, si reca a visitare le sette principesse, una per sera (perciò sette giorni), vestito ogni sera di drappi di color diverso, intanto che ciascuna è vestita dello stesso colore del principe e si trova nel quartiere di quello stesso colore. Perciò, la sera di sabato, egli, vestito di nero, si reca dalla principessa indiana, vestita di nero, nel quartier nero, sotto l'influenza di Saturno; la sera di domenica, sotto l'influenza del Sole, vestito di giallo, si reca nel quartiere giallo, dalla principessa tartara vestita di giallo; e così seguita per i restanti giorni della settimana, passando in ordine per i colori verde, rosso, azzurro, biondo, bianco, rispettivamente sotto l' influenza della Luna, di Marte, di Mercurio, di Giove, di Venere. Ciascuna delle principesse racconta al principe cacciatore che sta ad ascoltarla estatico, una particolare storia d'amore, finita la quale essa fa l'elogio del colore di essa veste, dicendo, per esempio, quella del rosso che il rosso simboleggia il sangue, la porpora dei re, la rosa, le gote delle belle fanciulle. Alla fine delle sette sere passate tanto piacevolmente, re Behràm ritorna alle faccende dello stato; vince i barbari dell'Asia settentrionale (ciò è storico), punisce un ministro infedele, finchè un giorno, andato a caccia, vedesi comparire dinanzi un onagro meraviglioso dal pelo rilucente che egli si mette ad inseguire con insolito ardore. La non più veduta fiera fugge sempre, e il re che l'insegue accecato dal destino, sparisce agli occhi dei cortigiani che lo seguono da lontano, dentro una oscura caverna in cui s'era cacciato l'onagro meraviglioso. Inutilmente lo cercarono in quelle tenebre i cortigiani; la madre di lui fece scavare il terreno spendendo tesori, ma tutto fu inutile. Anche ai nostri giorni si mostra per tradizione il luogo in cui sparì il nobile signore in quel giorno fatale.

Tale è il poema di Nizâmi, uno dei più bei poemi romanzeschi della letteratura persiana, che porta il titolo di *Heft Peyker*, cioè *Le sette bellà*, dalle sette fanciulle che vi hanno tanta parte. Ne esiste un manoscritto alla Laurenziana di Firenze in un volume che contiene altri quattro poemi di Nizâmi; non ne esiste nessuna edizione europea ed è difficilissimo da trovare (1). Nizâmi, il principe dei poeti romanzeschi persiani, era nativo di Gangia nella Persia settentrionale; nacque nel 1140 d. C. e morì nel 1201; nel 1196 finì il poema di cui ora si è tenuto parola.

Nel quale, se non erro, molte somiglianze si trovano con l'*Ameto* del Boccaccio. Prima in ispecial modo, la condizione di Behrâm giovane cacciatore allevato nei deserti, come Ameto vissuto sempre nei boschi alla caccia. L'uno e l'altro s'innamorano di sette donne vestite di colori diversi, le quali all' uno e all'altro raccontano sette storie d'amore, una per ciascuna. Questa è l'orditura fondamentale dei due romanzi, questo è il pernio, si può dire, intorno a cui aggira tutta l'azione. Se il Boccaccio diede carattere classico al suo racconto principale e ai sette racconti secondarî; se vi parlò di Driadi e di tante altre cose della poesia classica pastorale, è cosa che facilmente si può intendere, considerata la natura degli studî del Boccaccio; ma l'orditura non è sua, non è classica, e non ha alcun significato, laddove nel persiano ha significato vero, connettendosi alle dottrine astrologiche, a tutto un sistema filosofico e religioso, e avendo pure in Oriente altri riscontri assai più antichi, come ora vedremo. Del resto, se il romanzo persiano ha per eroe un personaggio storico, Behrâm, ciò vuol dire che il popolo e poi Nizâmi o qualche altro prima di lui ha applicato a un re, divenuto di fama popolare, un'antica favola; perchè, si badi, nessuno vorrà credere che re Behrâm, al quinto secolo, uccidesse anche fatati dragoni come raccontano Nizâmi e Firdusi. Nizâmi non fece che raccontare ciò che trovò nelle sue fonti (ed egli stesso lo dice), che dovevano discendere a lui da quel Medio Evo persiano così ricco di romanzi, come avanti abbiam veduto. Allora certamente, e non si sa da chi, l'antica favola del cacciatore innamorato delle sette fanciulle dai sette colori, narratrici di sette storie d'amore, fu applicata al re Behrâm forse perchè egli fu veramente gran cacciatore e amante appassionato delle avventure galanti.

---

(1) La mia edizione è di Teheran, avuta con molto stento per mezzo del nostro Incaricato d'affari in Persia.

Quanto ai nomi, si può dire che, data per vera la supposizione ora fatta, il primitivo eroe persiano doveva avere altro nome da quello di Behrâm che lo soppiantò. Farne la ricerca, credo che, almeno per ora, sarebbe opera disperata. Ma l'eroe del Boccaccio è Ameto, e questo nome non è classico, e in greco, per quel che io so, non si trova come nome proprio. Ora, molte opere persiane son venute in Occidente sotto veste araba, per esempio, le *Mille e una notte*, e il nome Ameto potrebbe essere l'arabo Ahmed che nel Medio Evo si trascriveva dagli Occidentali Achmet e Achmete e Achmeto; così Ahmed sarebbe nome arabo sostituito al persiano dell'antico romanzo ora perduto. La congettura è rischiosa, lo so. Ma chi penserebbe che un poema spagnuolo del dodicesimo secolo, come ha trovato il Ticknor, raccontando la storia di Giuseppe figlio di Giacobbe dice cose che non si trovano che nel poema di Giuseppe composto da Firdusi dopo il Libro dei Re? Il poema è in lingua spagnuola, ma scritto in caratteri arabi, ciò che pure manifesta la sua derivazione orientale.

Ma torniamo ai nomi. È certo che i nomi dati dal Boccaccio alle sette fanciulle hanno significato e che le stesse fanciulle rappresentano le tre virtù teologali e le quattro cardinali, onde il poema tutto assume significato simbolico e allegorico. Il Landau, il Koerting, hanno trovato i significati dei nomi, e il Crescini vi ha indovinato ingegnosamente molte allusioni. Anche i nomi del romanzo persiano hanno significato letterale e simbolico; e qual è mai romanzo orientale in cui i nomi non siano simbolici? Ma i copisti del poema hanno stranissimamente contraffatti i nomi che però variano da manoscritto a manoscritto. Alcuni però sono ancora riconoscibili, per esempio Khôrek, piccolo sole, che è il nome della principessa indiana; Durusni, forse il pehlevico Dârishnîh, cioè Fortezza, nome della principessa persiana; Azergûna, cioè l'infocata, nome della principessa del Marocco; Nimetnâz, nome mezzo arabo e mezzo persiano, che significa Diletto di grazia, nome della principessa tartara; Nesrin-bûs, bacio di rosa, nome della principessa slava. Per tal via e anche per i suoi sette racconti, alcuni dei quali hanno nomi e fatti di significato allegorico, il poema persiano prende in gran parte significato di allegoria; e sappiasi che Nizâmi appunto fu uno dei primi, se non il primo, che ai racconti romanzeschi diede significato mistico e allegorico. Così, nel suo poema su Alessandro Magno (*Iskender-nâmeh*), egli del gran capitano fa un filosofo e un profeta che prima di morire proclama essere il misticismo

la dottrina perfetta e la vita ascetica vero stato di perfezione. Firdusi che gli è anteriore d'un secolo e mezzo, è puramente epico e romanzesco, e non ha ombra di allegoria.

Quanto ai colori che nel romanzo del Boccaccio non sembrano aver significato, nel persiano, per la dottrina degl'influssi dei sette pianeti, hanno significato e sono al loro vero posto. Nè questo è il solo esempio nella poesia persiana. Firdusi lungamente e con molti particolari descrive il famoso trono fatto fabbricare da re Khusrev Pervîz che regnò dal 590 al 628 d. C., e nel quale, tra le altre cose mirabili, le parti eran fatte e disposte secondo il numero di sette, e v'erano anche dipinti i sette pianeti. E non è sfuggita neanche ad altri la somiglianza tra il palazzo di Behrâm fabbricato con dipintura di sette colori e le sette mura a sette colori che re Deioce, al dir di Erodoto, cinse intorno ad Ecbatana con evidente intenzione di simboleggiarvi i sette pianeti (1). E per tornare al romanzo, ecco che Nizâmi ci racconta pure che l'architetto Simnâr proponeva ancora al re di Hîra di fabbricargli un altro palazzo che doveva avere sette cupole, ciascuna di color diverso, laddove il primo palazzo detto il Khavernak non ne aveva che tre con tre soli colori. Ma, nel poema di Nizâmi, sono da notarsi altre tre cose che non hanno che fare con l'*Ameto;* hanno tuttavia somiglianza con altre cose nostre. Tra le storie d'amore raccontate dalle sette belle al re Behrâm, trovasi quella della principessa di cui è promessa la mano a quel tale che scioglierà certi difficilissimi indovinelli da lei proposti. Già l'Hammer aveva notato la somiglianza del racconto con il fatto che Carlo Gozzi e lo Schiller hanno ridotto a dramma, sotto il nome di *Turandot,* che è il nome della principessa. Ora si può aggiungere che Turandot è nome persiano, *tùrân-dokht,* cioè *la figlia del Turan,* col quale i Persiani sogliono designare l'Asia settentrionale compresa la Cina; Nizâmi dice che la sua principessa era appunto di quelle parti, e lo Schiller la dice principessa cinese. Ancora; Behrâm s'innamora delle sette principesse senza che egli le abbia mai vedute. L' innamorarsi così, massime al sentir le lodi e la descrizione della bellezza di tal garzone o di tale fanciulla, è tratto che si trova in quasi tutti i poemi e romanzi persiani. Due esempi se ne trovano nel *Libro dei Re,* di Firdusi; negli altri poemi di Nizâmi ne abbiamo altri due oltre

(1) Erodoto I, 98; *Journal of Geogr. Society,* vol. I, 1, p. 127.

questo di Behrâm, e così, nei ciclici della scuola di Firdusi, nei romanzi di Assâr, di Kirmâni, di Giâmi, a decine, fino ad assumere questo tratto speciale un significato mistico presso i poeti mistici, per il quale l'amante è l'anima che sospira all'amica sua non mai veduta, e quest'amica è Iddio medesimo. Veggasi perciò, per tacere dei molti lirici che toccano questo punto, la storia di Pîrûz nel poema mistico persiano *La sostanza dell'essere* di Attâr, morto nel 1229 d. C. Pîrûz, dopo mille stenti, giunto a vedere per la prima volta il bellissimo Yûsuf (simbolo della beltà divina), gli muore ai piedi, come ai piedi della contessa di Tripoli moriva il sire di Blaia intanto che egli aveva potuto vederla per la prima volta. Finalmente lo sparire di Behrâm intanto ch'egli insegue con ardore una fiera per il deserto, troppo somiglia allo sparir di Teodorico intanto che insegue un cervo, soggetto di bellissima poesia di G. Carducci, perch'io qui mi fermi a dirne di più.

Nel far questo confronto dell'*Ameto* e di altre cose nostre col romanzo persiano, forse anche troppo ci siam dilungati; ma era necessario. Perchè, così facendo, abbiam veduto e le origini e le ragioni e il significato di certi particolari, laddove il metterli semplicemente accanto, senza nulla dirne, non ne avrebbe fatto conoscere l'importanza qualunque essa sia. Se potremo far tanto, speriamo un giorno di metter fuori anche altre somiglianze che sono tra molte opere letterarie nostre del Medio Evo e altre persiane che vanno dal nono al tredicesimo secolo, somiglianze di ordito, d'intonazione, di disegno. Per ora basti questo saggio.

ITALO PIZZI.

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

LUIGI ROSSI-CASÈ. — *Di maestro Benvenuto da Imola commentatore dantesco.* Studio. — Pergola, tip. Gasperini, 1889 (8° picc., pp. IX-222).

Era viva negli studiosi la speranza che la pubblicazione da tanto tempo desiderata ed attesa del Commentario dettato da Benvenuto Imolese intorno al poema dantesco lor facesse conoscere ad un tempo l'opera e l'autore; chè se dell' una pochi frammenti soltanto eran venuti alla luce — per passar sotto silenzio l'indigesto raffazzonamento dovuto al Tamburini —, dell'altro presso gli stessi più autorevoli storici della nostra letteratura non si rinvenivano se non scarse, inesatte e contradditorie notizie. Ma la splendida edizione fiorentina del Commento appagò soltanto in parte codeste speranze. Se l'opera veniva finalmente tutta a nostra cognizione, non così poteva dirsi dell'autore; poichè le poche pagine che l'editore dedica nella prefazione sua a Benvenuto son diventate, per così dire, il ritrovo di quante erronee ed infondate affermazioni andavansi da secoli spacciando sul conto del maestro Imolese; anzi dagli errori inveterati se ne scorgon ivi rampollare de'nuovi. E chi non conosce infatti di quali frutti sogliano farsi apportatrici le citazioni di quarta o di quinta mano? La monografia sulla vita e gli scritti del Rambaldi che il prof. R. C. or non è molto ci ha presentata, risponde adunque fuor di dubbio al voto generale degli studiosi.

Ma il libro del giovane professore soddisferà desso interamente questo voto? Se io l'affermassi, il Rossi-Casè sarebbe il primo a dubitare della mia asserzione, perchè egli medesimo nel corso del suo lavoro si è più volte dovuto accorgere come la natura stessa del terreno che percorreva lo costringesse ad avanzare un poco all' avventura. Diciamolo adunque schiettamente: tal quale è questo lavoro non appagherà pienamente le esigenze della critica. Niuno infatti può dirlo uno studio veramente compiuto e poggiato insieme sulla salda ed inconcussa base de' fatti pienamente accertati. Ma, non si deve dimenticare che la colpa, se colpa c'è, non ricade intera sull'autore. La storia letteraria della fine del trecento e del principio del quattrocento è stata fin qui, rispetto allo sviluppo degli studî classici, a mala pena sfiorata. Pressochè tutti i letterati di quell'età attendono ancora

chi ne illustri la vita e gli scritti; lavoro ingrato ed uggioso forse, che non offre se non tenui compensi, ma che pur è forza compiere, perchè allora soltanto, e non prima, potremo delineare un quadro largo, geniale ed insieme rigorosamente esatto della vita letteraria di quell' età. Come degli altri suoi coetanei succede di Benvenuto. Per illustrarne la biografia e l'ingegno non basta rivolgersi al suo Commentario: questo ci potrà dare, ed è moltissimo, i colori per ritrarne il carattere, i criterî per giudicarne la dottrina, ma non tutti i dati indispensabili per ricostruirne la vita. Accingersi dunque a dettare la biografia di Benvenuto senza aver prima esplorato pazientemente molti e molti depositi scientifici era quanto esporsi al pericolo di non riuscire interamente nell'impresa. E che io, così dicendo, non m'allontani dal vero, il libro stesso del R. C. lo dimostra. Quale infatti n'è la parte più solida e più autorevole? Quella appunto che tratta della famiglia e della nascita di Benvenuto, perchè il Rossi, dimorando ad Imola, ha potuto esaminare documenti rimasti ad altri quasi sconosciuti. Cosicchè la sua monografia ci presenta accanto a capitoli ben fatti e che segnano un notevole progresso sui lavori antecedenti, altri in cui si ripetono e fors'anche s'inciprigniscono errori già avvertiti e corretti. — Ma bastino queste osservazioni d'indole generale: i lettori gradiranno meglio un'analisi del libro che permetta loro di formarsi un concetto esatto del buono ed anche del men buono che in esso si contiene.

Lo studio del R. C. va diviso in quattro parti. La prima è dedicata a narrare la vita di Benvenuto: la seconda ne esamina il carattere; la terza ne riflette le opere: la quarta, sotto forma d'appendice, racchiude un certo numero di ricerche intorno al maggior lavoro dell'Imolese, il Commento dantesco.

La « biografia di Benvenuto » (pp. 1-99) si apre con un breve capitoletto sul suo nome. Benvenuto dee continuarsi a chiamar Rambaldi, come s'è fatto sin qui? Il R. C. afferma di no per la ragione che i documenti contemporanei non serban tracce di quest'appellazione. Le carte imolesi, egli dice, nominan Benvenuto « Compagni », cioè figlio di Compagno; i codici delle sue opere, scritti in varie parti d'Italia, soglion dirlo « Benvenuto da Imola »: e come i codici altre testimonianze più autorevoli, che il R. C. omette (1), dimostrano che ne' luoghi ov'egli abitò, Benvenuto fu conosciuto generalmente come « l'Imolese ». Da ciò consegue, secondo il R. C., che sia « da « scartarsi il cognome di Rambaldi, se vera e scrupolosa giustizia storica « si vuole osservare, perchè inesatto »: perchè Benvenuto « non lo conobbe ». Anzi: « quando Benvenuto nasceva, il cognome di Rambaldi taceva già da « mezzo secolo e più in sua famiglia ». Esso non fu applicato a Benvenuto se non « un secolo e mezzo circa dopo la sua morte » (p. 4).

Qui bisognerà rimettere un po' le cose a posto. Donde esce innanzi tutto questo cognome di « Rambaldi »? Se noi esaminiamo i documenti riuniti dal R. C. intorno alla famiglia di Benvenuto troviamo che il nonno di costui si chiamava « Anchibenes Rambaldi », altrimenti detto — e questa appellazione

(1) Voglio alludere alle epistole del Salutati, il quale, sia scrivendo a Benvenuto, sia nominandolo in lettere dirette ad altri, lo dice sempre *de Imola*.

ci riesce oscura —, « Barlictae » (1). « Anchibenes Rambaldi » dee intendersi « Anchibene di Rambaldo »; Rambaldo adunque ci si presenta come il capostipite della famiglia. Posto ciò in sodo, perchè vorremo noi negare che Compagno figlio di Anchibene abbia potuto chiamarsi « Compagnus Anchi- « benis Rambaldi » e Benvenuto suo figlio « Benvenutus Compagni Anchi- « benis Rambaldi »? (2). Ma se tutti facevano così! Vero è che il R. C. soggiunge: Sarà, ma i documenti Imolesi attestano che Benvenuto si dicea soltanto Compagni. Sta bene: quali e quanti sono questi documenti? Uno solo, l'atto con cui nel 1365 gli Imolesi eleggono a loro ambasciatore Benvenuto. Il R. C. converrà con me che un sol documento non può permettere di venire a conclusioni così definitive com'egli fa. Esso dimostra che in Imola Benvenuto si chiamava « di Compagno »; non già che non si chiamò mai Rambaldi. In tempi, come quelli che videro nascere il nostro grammatico, in cui i cognomi erano tanto variabili, nulla di più facile che trovar persone, le quali a seconda de' tempi, de' luoghi, delle circostanze, desser nuova forma al loro casato. Per citare un esempio che mi è famigliare, Coluccio Salutati si trova chiamato « Coluccius Pieri », « Coluccius de Stignano », « Coluc- « cius de Salutatis »: e queste tre forme si rinvengon tutte, non solo in atti contemporanei, ma in documenti usciti dalla sua penna medesima! Come dunque è possibile affermare che Benvenuto non portò « mai » il suo nome gentilizio, quel nome che gli troviamo attribuito in un documento pubblico bolognese del 1398 (3) e che si ripete in più manoscritti delle sue opere fin dai primi anni del sec. XV? (4).

---

(1) Scrive a questo proposito il R. C.: « La firma di *Anchibenes Barlictae* (Anchibene di Bar- « letta), che viene talora a supplire quella di *Anchibenes Rambaldi*, lascia supporre che la famiglia « Rambaldi fosse proveniente da Barletta, probabilissimamente un piccolo luogo nelle vicinanze « d'Imola, ora totalmente scomparso » (p. 11). Se *Barlicta* fosse davvero un nome di luogo riuscirebbe molto più semplice supporre che Anchibene venisse dalla notissima città meridionale, e non già da « un piccolo luogo », di cui converrebbe prima di tutto dimostrar l'esistenza. Ma come può ammettere il R. C. che *Barlicta* sia nome di luogo? Quando mai in un documento medievale qualsiasi è stato possibile rinvenire indicata col genitivo la provenienza da luogo? Non è forse noto che « di Barletta » si traduceva in latino coll'ablativo e la preposizione *de*? *Barlicta* è adunque fuori di dubbio un nome di persona, o meglio un soprannome imposto a Rambaldo e da lui trasmesso al figliuolo.

(2) Il Corradi, *Not. sui prof. di latinità nello Studio di Bologna*, P. I, p. 58, ci insegna intanto che nell'Archivio d'Imola esistono molti atti in cui il padre di Benvenuto si sottoscrive: *Compagnus de Anchibenis*. E perchè non avrebbe potuto far altrettanto Benvenuto?

(3) Intendo parlare della comparsa *coram Officialibus pro Comune Bonon. presidentibus Disco et Officio Maleficiorum*, fatta da Campaldino, *clare memorie Magistri Benvenuti de Rambaldis de Imola oratoris clarissimi atque famosi* in tale anno per querelarsi di certi danni arrecati ad una sua possessione *in terra Policini*: cfr. Mazzoni-Toselli, *Racconti estr. dall'Arch. Crim. di Bologna*, 1870, vol. III, p. 175.

(4) Fra i codici laurenziani dell'*Augustalis* uno ve n'ha scritto nel sec. XV (cfr. Bandini, *Cat. Bibl. Med. Laur.*, V, 181 sgg.), in cui il libro si dice composto *per magistrum Benvenutum de Rambaldis de Imola, necnon Bononiensem civem*. Un secondo ms. dell'opera medesima copiato pur esso nel Quattrocento, il Canonic. Lat. 140, designa l'autore come *famosissimus orator, historiographus et poeta Benvenutus de Ranbaldis* (Coxe, *Cat. codd. mss. Bibl. Canonic.*, P. III, p. 171). Io non ho estesa ora l'indagine ad altri codd. che contengono scritture di Benvenuto, ma son però sicuro d'aver trovato più e più volte unito al suo nome il cognome *Rambaldi*.

Più soddisfacenti per il metodo di trattazione e per i risultati a cui giungono sono le pagine in cui il R. C. passa a discorrere della famiglia di Benvenuto. Egli arreca, traendole da carte che esistono o già esistettero negli archivi Imolesi, alquanti ragguagli sopra Anchibene, che fu maestro di scuola e forse frate gaudente (1), e sopra i suoi figli Compagno, Matteo, Pietro e Bitina. Da Compagno, che seguì la via battuta dal padre ed insegnò grammatica in patria, nacquero, oltre che Benvenuto, due figli: Andrea, che si diede al notariato, e Paolo, che abbracciò lo stato ecclesiastico.

Riunite così le poche notizie che i documenti ci hanno conservate intorno ai parenti del suo autore, il R. C. passa a ricercare la data della sua nascita: questione assai intricata, e sulla quale si sono sin qui emesse congetture disparatissime, poichè mentre taluni persistevano a creder Benvenuto nato nel 1306 (2), altri preferivano di ritardare la sua venuta al mondo d'una trentina d'anni, fissandola fra il 1331 ed il 1334. Dagli uni come dagli altri s'allontana il R. C. e, se non m'inganno, con piena ragione, essendochè Benvenuto stesso gli venga in soccorso, Benvenuto, che, dirigendo a Gomez Albornoz, il quale resse la città di Bologna per la Chiesa dal 1361 al 1364, il *Romuleon*, incolpa degli errori che ha potuto commettere la « *iuvenilis* « *aetatis imbecillitas* ». Or siccome l' « *imbecillitas* » nel concetto di Benvenuto, che era quello generalmente adottato nel medio evo, arriva sino al venticinquesimo anno (3), ne consegue che il *Romuleon* sia stato scritto prima che l'Imolese toccasse quell'età. Se egli era adunque non ancor venticinquenne verso il 1361-63, dovrà esser nato fra il 1336 ed il 1340.

Non meno fondata della confutazione ch'ei fa degli errori sparsi intorno alla nascita di Benvenuto, ci sembra quella che il R. C. intraprende subito dopo delle favolose relazioni che, a detta di varî scrittori Imolesi, sarebbero passate fra lui ed il beato Pietro Passeri. Il R. C. mette infatti in sodo che costui morì nel 1320; cadono quindi tutte le chimeriche asserzioni ripetute anche recentemente dal Lacaita sull'andata di Benvenuto a Firenze presso il b. Pietro e sull'educazione che questi gli avrebbe impartita.

Dalla buona strada sin qui battuta si allontana invece il nostro autore, quando viene a discorrere degli studî dell'Imolese. Cosa strana: egli che da principio procede cautamente, scartando senza pietà le ipotesi gratuite, giunto a questo punto inforca il cavallo indomito della fantasia e corre a rotta di collo. Che Benvenuto infatti siasi recato a studiare a Bologna non è improbabile: ma che egli sia di là passato a Firenze nulla ci obbliga a crederlo: e la cognizione del volgar fiorentino che il R. C. rinviene nel Commento non è davvero tale da persuaderci che a Firenze Benvenuto abbia trascorsa

(1) Così opina il R. C.; ma nulla impedisce di credere che Anchibene fosse affigliato a qualche altro ordine laico assai più popolare e diffuso: si ricordi per es. Bonvesin da Riva, anch'egli maestro di scuola ed ascritto al terz'ordine degli Umiliati.

(2) Fra questi va annoverato anche A. Borris (*Studî sulle op. lat. di G. Boccacci*, p. 3); opera non consultata dal R. C., che pure avrebbe potuto trarne preziosi sussidî per la trattazione del suo tema.

(3) Il R. C. sta contento di citare a questo riguardo l'autorità di Benvenuto medesimo (p. 20); egli avrebbe però potuto rinvenire altre testimonianze al suo assunto giovevoli in questo *Giornale*, VII, 42 sg.

una parte qualunque della sua vita di scolaro (1). E del resto siccome noi siamo sicuri che negli anni della virilità ei fu, e più d'una volta, nella patria di Dante, così le allusioni ad uomini ed a cose fiorentine sparse nel suo Commento si spiegano benissimo senza ricorrere ad ipotesi più o meno gratuite. Naturalmente io non posso neppure ammettere, come il R. C. fa, che Benvenuto abbia avuto per maestro il Boccaccio; non dissimulerò anzi la mia meraviglia che egli abbia potuto accogliere ed esprimere un'idea così bizzarra. Il Boccaccio, ch'io sappia, non tenne mai scuola nè a Firenze nè altrove; e se Benvenuto lo chiama « *praeceptor meus* » lo fa per le stesse ragioni che spingono Dante a dire a Virgilio: *tu sei lo mio maestro;* o Lombardo della Seta a qualificarsi nel suo epitafio *Petrarchae auditor*..... E quand'anche ci piacesse prendere alla lettera le espressioni usate da Benvenuto, non potremmo noi farlo ricordando che nel 1373 ei fu a Firenze uditore ed in certo qual modo discepolo di messer Giovanni? (2). Nè il dir poi che se le relazioni fra que' due valentuomini fossero posteriori al 1361 non avrebbe potuto l'Imolese definire nel Commento il Boccaccio come l'uomo più faceto, gaio e grazioso ch'egli avesse mai conosciuto, perchè le ammonizioni minacciose del certosino senese avevano dopo quell'anno alterato profondamente il carattere dell'autore del *Decameron*, ci pare un argomento serio (3). Se il Boccaccio fu scosso dai tetri vaticinî del Ciani, egli non perdette per questo la gaiezza affettuosa e l'amabile vivacità che formavano il fondo della sua natura.

Del 1365, per tornare ai documenti sicuri, Benvenuto è eletto dai suoi concittadini come loro ambasciatore a papa Urbano. Il R. C., riferendo intero l'atto d'elezione, che io non so perchè si dia la briga di tradurre (4), si pone la domanda se Benvenuto fosse o no in Imola di que' giorni, e conchiude per il sì, perchè altrimenti non avrebbe potuto essere eletto. Io non veggo ragione d'abbracciar quest'avviso. Il documento ufficiale dice infatti esplicitamente che i cittadini designati come ambasciatori si ritengono eletti « così « presenti, come assenti ». La frase è troppo chiara e risponde troppo bene

---

(1) Di questa « perfetta » cognizione del volgar fiorentino posseduta dall'Imolese, il R. C. non arreca per altro che una prova: l'interpretazione riportata nel c. XV del *Parad.* (*Comm.*, V, 140) della voce *arrisemi*, che è definita come « propria del parlar fiorentino ». E par davvero al R. C. che possa rappresentare una seconda categoria di prove, formata « dalla citazione di fatti avve- « nuti a Firenze, ai quali egli assistè, mentre colà trovavasi e di cui fu parte », il dir che fa Benvenuto d'aver visto « una volta » a Firenze una statua che si credea fattura di Policleto?

(2) Questa, ch'è la sola probabile e semplice spiegazione de' rapporti fra il Boccaccio e l'Imolese, vien respinta dal R. C. perchè in contraddizione colla famosa lettera divulgata dal Claricio, alla cui autenticità egli continua a credere. Eppure, a farlo apposta, l'Imolese qualifica messer Giovanni come suo precettore proprio nel luogo dove narra d'averne udite le lezioni dantesche (*Par.* XV, vol. V, p. 145).

(3) E neppur serio ci pare lo scrivere che un racconto come quello che Benvenuto narra essergli stato fatto da messer Giovanni riguardo alle deplorevoli condizioni in cui egli aveva trovato la biblioteca di Montecassino « tutto caro di una tenera confidenza... il Boccaccio non poteva fare « che ad un suo alunno, ed ad un suo alunno, cui doveva molto amare » (p. 43). Assolutamente io non arrivo a capirne il perchè!

(4) Assai più gli studiosi ne avrebbero gradita l'esatta riproduzione, da cui si sarebbe forse potuto desumerne la data precisa. Il « 20 marzo 1365 » può infatti designar tanto il 1365 secondo lo stile *ab incarnatione*, quanto il 1366 secondo lo stile comune.

alle consuetudini di quell'età, perchè si possa dubitare col R. C. che significhi non già lontananza dalla città, ma dal Consiglio (1). Il R. C. non ha che a svolgere qualche raccolta di documenti pubblici del tempo di qualsiasi regione d'Italia per rinvenirvi esempî di persone chiamate a coprir un ufficio in loro assenza; specialmente poi ambascerie.

Benvenuto, eletto adunque, e forse in grazia de' suoi rapporti coi rappresentanti della Chiesa in Bologna, ambasciatore d'Imola, si recò in Provenza: e di questo suo viaggio parla più volte nel Commento. Non ci è nota però l'epoca del suo ritorno in Italia; nè forse il R. C. va lungi dal vero assegnandola al 1367 (2). In ogni modo rivarcate le Alpi par si riconducesse a Bologna; ma in che qualità non è possibile determinare. Gli elenchi de' pubblici professori non offrono infatti mai il suo nome (3).

A questo punto il R. C. entra a trattar le questioni che si riferiscono al tempo ed all'occasione in cui l'Imolese si accinse all' interpretazione della *Divina Commedia;* e qui, mi duole il dirlo, io mi stacco del tutto da lui. Egli ammette, malgrado tutte le vecchie obbiezioni, l'autenticità della lettera di Benvenuto al Petrarca messa fuori dal Claricio; il Commento dantesco per lui è quindi stato condotto a termine nel 1374, e devesi considerare come il frutto d'un corso dantesco tenuto privatamente a Bologna da Benvenuto. Per me invece, i lettori del *Giornale* ne sono da qualche tempo informati, il frammento dell' epistola pubblicato dal Claricio è una grossolana falsificazione, della quale costui dovrà dirsi o l'autore o la vittima. Io sono perciò portato a rappresentarmi ben diversamente l' origine del commento rambaldiano. Parmi cioè credibile che Benvenuto, il quale del '73 dimorava, forse come maestro privato, in Bologna, abbia appresa con viva esultanza la notizia della lettura che il Boccaccio avrebbe fra poco tenuta per pubblico incarico in Firenze e presa la decisione d' assistervi; il che fece (4). Tornato poscia a Bologna coll'animo tutto acceso d'entusiasmo, formò il proposito d'emulare il Certaldese, esponendo dalla cattedra la divina trilogia. Ma questa sua iniziativa ebbe in realtà, come si ripete tutti i giorni, un riconoscimento uf-

(1) Pag. 56.

(2) Pagg. 61 e sgg. Il R. C. combatte qui giustamente l'affermazione del Lacaita, che Benvenuto abbia in Avignone conosciuto il Petrarca; ma egli stesso poi asserisce che colà l' Imolese s'accostò con Niccolò d'Este, suo futuro mecenate. È al solito una congettura, probabile, se si vuole, ma nulla più che una congettura. E tale è l'altra, espressa poche pagine prima (pp. 49 e sgg.), che le relazioni dell' Imolese col Petrarca risalgano al 1364, anno in cui quest' ultimo fu a Bologna. Non è punto certo infatti che ci fosse allora Benvenuto!

(3) Egli è ben vero che per la maggior parte del sec. XIV mancano i documenti relativi allo Studio ed ai professori che vi insegnarono; ma per gli anni de' quali or discorriamo dà un preziosissimo aiuto quella *Descriptio Civitatis Bononiensis eiusque comitatus facta anno MCCCLXXI.* che il Theiner (*Cod. Dipl. S. Sedis*, t. II, p. 516) trasse dall'Archivio Vaticano. Orbene, essa fra i *Doctores legentes in Studio..... in Medicina et in Artibus* in quell' anno ricorda Iacopo da Udine e Giovanni da Moglio come insegnanti di logica, Pietro da Moglio di rettorica, Conte Francesco d'*ars notaria*; e nessun altro. E poichè il da Moglio tenne la cattedra di rettorica fino al 1388, io non veggo maniera di registrare l'Imolese fra i lettori ufficiali di Rettorica dello Studio nel decennio ch'ei passò a Bologna.

(4) Questa sua andata a Firenze comprova, se io non m' inganno, che il Rambaldi non era trattenuto a Bologna da verun impegno ufficiale; come altrimenti gli sarebbe stato possibile abbandonare la cattedra per dimorar a Firenze?

ficiale? I Bolognesi decretarono essi davvero l'istituzione d'una cattedra dantesca nel 1375? Niun documento ci attesta che così avvenisse (1); del resto, partito Benvenuto da Bologna, non sentiam più parlare di lettura dantesca per dieci anni; e solo nel 1394 Giovanni da Spoleto, lettor di rettorica, assume l'impegno d'interpretar anche la *Comedia* (2). Ove si tenga conto di tutto ciò, io non sarei alieno dall'immaginare che l'Imolese avesse nel 1375 conseguito nello studio un insegnamento ufficiale di rettorica, e che accanto a questo tenesse col gradimento della cittadinanza una specie di « corso libero » sul poema divino per quell' uditorio medesimo, tutt' altro che popolare! per il quale esponeva Virgilio o Valerio (3). Questa lettura del 1375 divenne naturalmente il nucleo intorno a cui si andò in seguito a poco a poco agglomerando tutta quell'immensa farragine di materiali, donde doveva uscir fuori l'opera poderosa, al compimento della quale Benvenuto consacrò d'allora in poi la miglior parte del suo tempo e del suo ingegno. Ben lungi dall' esser stato terminato nel 1373, il Commento dantesco non fu dunque, a mio avviso, iniziato se non due anni dopo (4). Del 1381, come penso d'aver dimostrato (5), o al più l'anno dopo, l'illustrazione dell'*Inferno* era compiuta e, malgrado gli amichevoli ammonimenti del Salutati, Benvenuto dovette lasciarla bentosto correre fra il pubblico (6). Ma non avvenne certo altrettanto delle rimanenti due parti dell'opera. Sia che la salute e la lena gli mancassero, sia che le altre sue occupazioni lo distogliessero da questo lavoro, fatto si è che il Commento ad una parte del *Purgatorio* ed a tutto intero il *Paradiso* è ben lungi dal presentarci quella larghezza di esposizione, quell'ordinata copia di erudizione che ammiriamo invece nell'*Inferno*. È quindi assai legittimo il dubbio che Benvenuto non abbia mai pubblicato queste

---

(1) Quanti hanno avuto occasione di parlar di questa Lettura non esitano un istante a dichiararla ufficiale, ed invocano la testimonianza di Benvenuto stesso (Tiraboschi, *St. della Lett. It.*, t. V, p. 745; Crescini, *Di un cod. ignoto* ecc., p. 1; Rossi-Casè, *Op. cit.*, p. 72 ecc.); ma questi dice semplicemente una volta: *in MCCCLXXV, dum essem Bononiae et legerem librum istum* (vol. I, p. 523); altrove: *cum facerem istam lecturam in Bononia* (vol. III, p. 411) e *dum legerem librum istum Bononiae* (vol. IV, p. 335). Or come si può arguire da queste frasi ch'ei fosse incaricato solennemente di tale corso dai Bolognesi?

(2) Cfr. Corradi, *Op. cit.*, p. 55.

(3) Ch'egli abbia letto in Bologna Valerio Massimo risulta dall'*explicit* del cod. Ambr. I. 242, inf.

(4) Un indizio non spregevole di quanto asserisco si ha in una lettera di Coluccio (cfr. questo *Giornale*, XIV, p. 261) in data del 23 luglio 1374, dove si parla del desiderio di Benvenuto di conoscere l' epistola scritta dal Salutati per dimostrare che Seneca il tragico era persona diversa dal filosofo. Evidentemente Benvenuto stava allora commentando il c. IV dell'*Inferno*; nel suo libro noi rinveniamo infatti a questo luogo discussa tale controversia (cfr. *Comm.*, vol. I, p. 180).

(5) Cfr. *Giorn.*, XIV, 263 sg.

(6) Filippo Villani aveva già avuto occasione di vederla quando si accinse a dettar il suo libro *De origine civ. Florentie eiusque famosis Civibus*, cioè a dire fra il 1381 ed il 1384; ne dà aperta prova il seguente brano della sua vita di Dante: *Hanc ingenuam veritatem* (la derivazione da Parma della moglie di Cacciaguida) *modernus quidam, ut Estensi alluderet Marchioni, conatus est obumbrare, poetico adfirmans commento de Frangipanibus quemdam, nescio quem, ab antiquo firmasse coloniam, indeque per posteros migrasse Florentiam, ex eo fortasse loco argumentum mutuatus, quod in Martis sidere poetae dixerit Cacciaguida: mea uxor ad me venit de valle Padi; quasi sola Ferraria in valle Padi sita sit, et non Parma* (Villani, *Op. cit.*, pp. 8-9); cfr. Benv., *Comm. Introd.*, vol. I, p. 12, e *Par.*, XV, vol. V, p. 152; ma in niuno di questi luoghi Benvenuto parla però di Frangipani.

due parti del suo lavoro e che esse siano state date alla luce dopo la sua morte pressochè nella forma stessa che avevano originariamente ricevuta.

Gli scandali, che, immemore del vecchio dettato:

Stercus olet foedum, quo plus vertendo movetur;

Benvenuto aveva imprudentemente messi a nudo nello Studio Felsineo, l'obbligarono, com'egli stesso racconta, ad abbandonare Bologna ed a rifugiarsi a Ferrara. E qui egli dovette certamente continuare nel suo ufficio d'insegnante; lo attestano, fra gli altri indizî (1), i commenti a Lucano dati sotto il suo nome da due codd., i quali non son altro che le *recollectae* delle lezioni da lui fatte in scuola sull'argomento (2).

L'anno della morte di Benvenuto, che, allontanandosi da una vecchia ed autorevole tradizione, il Lacaita aveva voluto fissare al 1380, è invece il 1390, come risulta da un'epistola di P. P. Vergerio, sulla quale quasi contemporaneamente il R. C. e chi scrive fermarono l'attenzione (3). Il R. C. del resto erasi già accostato di molto alla verità, mettendo acutamente in rilievo un particolare rimasto ad altri inosservato: l'allusione cioè che nel Commento a Valerio Massimo, o meglio in una delle redazioni di esso, vien fatta alla costruzione del castello di Ferrara, la quale, iniziata nel 1385, fu con meravigliosa celerità compiuta in un solo biennio.

Giunti così alla fine di questa prima parte crediamo cosa opportuna riassumere in poche parole i punti accertati della vita di Benvenuto. Nato fra il 1336 ed il 1340 ei passa in patria la fanciullezza; tra il 1357 ed il 1361 studia forse a Bologna; fra il 1361 ed il 1364 scrive la sua prima opera, il *Romuleon*. Del 1365 va ambasciatore degli Imolesi in Provenza: poscia torna probabilmente in Bologna. Del 1373 è a Firenze per ascoltarvi il Boccaccio: l'anno dopo lo rivede insegnante nello studio Bolognese, donde sulla fine del 1376 è costretto ad esulare. Riparatosi a Ferrara vi prende stabile dimora e vi muore nella prima metà del giugno 1390. Queste, come dicevo, le date ormai certe della sua vita: le altre son tutte congetturali.

Nella seconda parte del suo libro (pp. 103-125), giovandosi del Commento dantesco, il R. C. si accinge a delineare il ritratto morale del Rambaldi, descrivendone l'attitudine rispettosa sì, ma franca e spesso severa di fronte alla Chiesa, l'affetto sincero per l'Italia ed il generoso sdegno per le sue misere condizioni, il disprezzo per le fazioni, e sopratutto l'appassionata ammirazione, non però mai cieca nè superstiziosa, di cui prosegue l'Alighieri. L'entusiasmo

---

(1) Cfr. *Giorn.*, l. c., p. 268.

(2) Il cod. di queste *Expositiones* illustrato dal Crescini porta in calce l'indicazione che esse furono raccolte dalla bocca stessa di Benvenuto nel 1378. Un altro ms., veduto dallo Zaccaria (*Iter Litter. per Ital.*, P. I, c. X, p. 158) le dava invece come *compilatae anno 1386*, *scriptae 1406*. Ho già detto (*Giorn.*, l. c., p. 268) che la diversità delle date può spiegarsi, ammettendo che l'Imolese nel tempo in cui dimorò a Ferrara abbia due volte dichiarata in iscuola la *Pharsalia*.

(3) Veggo ora che anche in un ms. laurenziano per vari rispetti notevole, nel quale si legge l'*Augustalis* dell'Imolese, la morte di costui è assegnata da un postillatore certo contemporaneo al 1390: *Benvenutus autem de Imola, provinciae Romandiolae, vir utique in scientia praeclarus in diebus suis... qui circiter annum dominicae incarnationis MCCCLXXXX obiit...* (Bandini, *Cat. Bibl. Leop.*, II, 416 e sgg.).

del R. C. per il suo autore s'espande largamente in queste pagine; fors'anzi qualche volta gli toglie un poco il senso della misura. Così egli esagera, a mio giudizio almeno, l'importanza delle idee politiche di Benvenuto. Il desiderio di vedere l'Italia unita, sottratta al vergognoso servaggio de'barbari, all'ingorda tirannide clericale, alle selvaggie contese di parte, è condiviso da tutti gli uomini di liberi sentimenti ed elevato ingegno vissuti sullo scorcio del secolo decimoquarto; nè, lo creda pure il R. C., ha fremiti più vivi d'indignazione patriottica la prosa dell'Imolese che non ne abbia quella, non dico del Petrarca o del Salutati, ma di Lodovico Marsigli e di Giovanni de' Mussi.

« I libri di Benvenuto da Imola »; tale è il titolo della terza parte (pp. 129-153), in cui il R. C. tiene discorso delle opere così edite come inedite uscite dalla feconda penna del suo autore. La mancanza di ricerche accurate e d'esame particolareggiato rende però assai povera questa trattazione: di tutto il libro son proprio questi i capitoli che avrebbero maggior bisogno d'esser ampliati e rifatti. Non avendo studiato davvicino che una sola delle scritture dell'Imolese, la più importante fuori di dubbio, il commento dantesco, il R. C. si è accontentato riguardo alle rimanenti di andar spigolando qua e là le scarse notizie bibliografiche che altri avevano riunite (1). Per verità è un po' poco. Le chiose ai principali autori classici che si leggevano in quelle scuole di rettorica, dove Benvenuto spese tutta quanta la vita, non hanno certo acquistato sotto la sua penna tali pregi da renderle molto superiori alle congeneri che in tanta copia produssero i grammatici e gli umanisti de' sec. XIV e XV; ma ad ogni modo per acquistare e comunicare ai lettori un esatto concetto della dottrina dell'Imolese, del suo metodo d'insegnamento, della sua critica, conveniva leggerle, studiarne le fonti, analizzarne i materiali (2). Uno sopratutto fra questi Commentarî (di certi fra essi noi non possediamo, come s'è già notato, che le *recollectae* più o meno diligenti degli scolari), avrebbe dovuto attirare l'attenzione del biografo di Benvenuto, quel grande lavoro intorno a Valerio Massimo, che ne occupò gli ultimi anni e l'apparizione del quale era attesa con viva curiosità dai contemporanei (3).

---

(1) Fonte pressochè unico del R. C. è il de Batines; ne consegue che l'elenco stesso de' codd. contenenti il commento dantesco sia in parte imperfetto. Ne rimangono infatti esclusi il Vatic. Ottobon. 2863, i Vatic. Urb. 678-680, scritti nel 1407, che pur racchiudono l'opera tutt'intera, i due Marciani Lat. cl. XII, 6, cl. XIII, 120, l'uno del sec. XIV, l'altro del XV, che comprendono il *Paradiso*; i mss. XXIII e CLXXXV della biblioteca del Seminario di Padova, in cui si legge l'*Inferno*. Fra i codd. Canoniciani della Bodleiana non v'è poi soltanto una versione italiana del Commento, ma anche un cod. che comprende il *Purgatorio* nel testo latino (cfr. Coxe, *Op. cit.*, P. III, p. 866).

(2) Delle chiose a tutte le opere virgiliane rimaste ignote al R. C., come agli altri biografi dell'Imolese, ho già additato un cod. cremonese; aggiungo adesso ch'esse stanno altresì nel ms. Vatic. Ottobon. 1262. Niun nuovo ms. mi è avvenuto invece di rinvenire delle esposizioni di Seneca e di Lucano.

(3) *Fama erat quod super libro magni Valerii opus nulli priorum cessurum cudebat*: così il Vergerio nell'epistola ad Ugo da Ferrara, citata anche dal R. C., p. 96. Il qual ultimo, a p. 147, dice che non lieve impulso ad assumere quest'impresa venne a Benvenuto dalla lettura del cattivo commento « del filosofo Dionigi ». Questo « filosofo » non è altri che Dionigi da Borgo San Sepolcro, il celebre frate agostiniano amico del re Roberto e del Petrarca. Il suo Commento, giudicato così severamente dal Rambaldi, aveva però ottenuta molta voga presso i contemporanei (cfr. Tiraboschi, *Op. cit.*, t. V, p. 215).

Sembra che di quest'opera sull'autore latino, allora tanto ammirato, Benvenuto si fosse occupato con particolare predilezione: fatto è che ne rimangono parecchie redazioni, assai diverse le une dalle altre e meritevoli di uno studio coscienzioso (1). E così pure avrebbe dovuto il R. C. esaminare con maggiore attenzione le due opere storiche del suo autore; frutto l'una, il *Romuleon*, di giovanili fatiche; l'altra, l'*Augustalis*, di matura virilità. Entrambe, com'è noto, ottennero un grande favore, che durò sin verso la fine del quattrocento (2); sarebbe perciò stato opportuno indagarne la composizione ed i rapporti con altre opere di ugual natura, da cui forse trassero in parte l'ispirazione, singolarmente quelle del Petrarca e del Boccaccio.

Un'Appendice di cinquanta pagine circa (157-210) racchiude quelle indagini sul Commento dantesco, che avrebbero forse trovata la loro natural sede nella parte terza del libro. In questa Appendice il R. C. ha mirato a mettere in rilievo il valore dell'opera rambaldiana, sia paragonandola agli scritti anteriori degli interpreti danteschi, sia ricavando dall'esame di essa quegli elementi che meglio giovavano a chiarirne la novità e l'importanza. Non mancano in questa parte buone osservazioni; ma vi son pure parecchie cose molto note e che non occorreva forse ripetere, soprattutto così prolissamente come fa l'A. Il quale del resto ha egli stesso avvertito schiettamente i lettori che il suo non voleva essere se non un saggio del lavoro di raffronto che ei vagheggia fra Benvenuto e gli altri commentatori della *Comedia*, sia antichi sia moderni.

Riassumendo, questo del R. C. è un libro che risente parecchio dell'inesperienza dell'autore ed anche, se non m'inganno, di una soverchia fretta;

---

(1) De' quattro codd. Marciani, in cui si legge con varietà grandi di redazione, tenne lungo discorso il Valentinelli (*Bibl. S. Marci*, t. VI, pp. 26 e sgg.), che il R. C. non ha veduto. Due altri mss. si conservano nella biblioteca imperiale di Vienna (3131, 3142: cfr. Endlicher, *Codd. Palat. Vindob.*, pp. 84 e sgg.).

(2) Vedendo che il R. C. non ricorda se non quattro soli codd. del *Romuleon*, un lettore poco pratico di queste cose ne dedurrebbe assai ragionevolmente che quell' opera abbia goduto di ben scarsa diffusione. Ed invece è avvenuto proprio il contrario; il *Romuleon* fu tanto apprezzato per tutto il sec. XV, che non v' è oggi biblioteca un po' doviziosa di mss., la quale non ne possa mostrar almeno un esemplare. Due ne rinvengo in Vaticana, l'Ottobon. 2061 ed il Vat. Urb. 505; e forse più altre copie se ne potranno trovare ne'fondi Vatic., Palat., Regina. Privo del nome dell'autore il *Romuleon* si legge ancora nel ms. Ambros. S. 67 sup., oltrechè nel R. 1 sup.; in Laurenziana, oltre i tre indicati dal Lacaita e d'un de' quali (Pl. LXVI, 29) il Bandini si giovò per riprodurre la prefaz. all'Albernoz, che non era quindi inedita, come parve al R. C. (p. 16), se ne trova un quarto fra i Gaddiani (68: cfr. Bandini, *Op. cit.*, Suppl. II, 66). Fuori d'Italia si rinvengono frequentissimi altri codd.; io citerò soltanto il ms. 668 della Biblioteca dell'Arsenale di Parigi, dove al nome del legittimo autore è sostituito quello del bolognese Roberto della Porta (Martin, *Cat. des mss. de la bibl. de l'Ars.*, II, p. 5); il Canonic. misc. 215 adespoto (Coxe, *Op. cit.*, P. III, p. 585), il Monac. Lat. 5348 (*Cat. Codd. Lat. Bibl. R. Monac.*, P. I, p. 9), il cod. Phillipps 4183, ecc. Al *Libellus Augustalis* tutti sanno come abbiano data celebrità maggiore l'attribuzione fattane al Petrarca e le aggiunte di E. S. Piccolomini. Ai due codd. Ambrosiano ed Estense citati dal R. C. (pp. 144 e sgg.; dei tre lucchese, pistoiese, reggiano, veduti dallo Zaccaria, il primo solo si mantiene sempre a suo luogo) si possono aggiungere gli Ottobon. 1863 e 2105, il Vatic. Urb. 392 coi supplementi del Piccolomini; i Laur. Pl. XLII, 14; Strozz. 84, sfuggiti, non so come, al R. C. Nella R. Biblioteca di Monaco se ne hanno pure due codd. Lat. 522, 650, sotto il nome del Petrarca; tre altri sono nella Bodleiana d' Oxford (cfr. Coxe, *Cat. Codd. mss. Bibl. Bodl.*, P. II, fasc. 1; P. III, pp. 171, 701) col nome del vero autore.

un po' sconnesso e disordinato, dove cose vecchie e ormai ben conosciute sono svolte con abbondanza a volte soverchia di parole ed in una forma non sempre gastigata e severa, quale è raccomandabile ne' lavori di pura erudizione. Noi diciamo candidamente il nostro avviso, qualunque esso sia, al professor R. C., perchè ci sembra che questo suo primo saggio riveli in lui non comuni attitudini agli studî critici ed eruditi. E se egli vorrà dar retta a questi nostri consigli, ispirati da una sincera benevolenza e da una stima cordiale, potrà, rimettendosi valorosamente al lavoro, darci in breve sul commentatore dantesco un libro veramente dotto, degno peristilio al monumento grandioso che l'Imolese ha saputo innalzare al suo diletto poeta ed in pari tempo a sè stesso.

FRANCESCO NOVATI.

ANTONINO BERTOLOTTI. — *Musici alla corte dei Gonzaga in Mantova dal sec. XV al sec. XVIII.* Notizie e documenti raccolti negli archivi mantovani. — Milano, Ricordi, senza anno, ma 1890 (8° gr., pp. 130).

Dopo la memoria del Canal, che segnò con mano maestra le linee fondamentali per la storia della musica a Mantova, il sig. Bertolotti aveva davanti a sè il più facile ed utile còmpito: sulle orme dell'insigne erudito, spigolando a piene mani nel ricchissimo Archivio Gonzaga, avrebbe ben meritato degli studî, solo che avesse saputo ritoccare e finire ne' particolari lo splendido quadro disegnato dal Canal, e soprattutto avesse pubblicato con diligenza nel testo i documenti che il suo predecessore s'era limitato a citare o riassumere con brevità talvolta soverchia. Gli importanti lavori parziali del Davari, del Haberl, dell'Ademollo e del Vogel (1), per tacere di altri, avevano chiaramente additato la via da seguire; e il sig. Bertolotti avrebbe dovuto trar profitto dal loro esempio, e in pari tempo ascoltare una buona volta gli ammonimenti severi che la critica non ha risparmiato alle sue frettolose, abborracciate pubblicazioni.

Ci duole constatarlo: ma il B. ha preferito impenitente di battere la vecchia strada, di attenersi al suo speciale sistema delle rapsodie caotiche: e non ci ha dato così che un altro de' suoi infiniti volumi, indigesti a leggere, malsicuri a consultare.

Nulla diremo della forma sciatta e scorretta, tanto da far parere elegante

(1) Nella *Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft*, fasc. III e IV del 1889, il Vogel ha pubblicato un magnifico studio su Marco da Gagliano, corredandolo di circa 30 documenti attinti dall'Archivio Gonzaga. Il B. accenna di sfuggita al Da Gagliano, sbagliandone due volte il nome (Mario per Marco), e nessuno potrebbe immaginare dal suo libro l'esistenza de' documenti scoperti dal Vogel! L'altra eccellente memoria del Vogel sul Monteverdi (cfr. *Giornale*, XI, 275) è rimasta inaccessibile al B., che non si è ancora deciso a scrivere esattamente il nome del grande maestro, poichè adopera più volte la vecchia forma Monteverde.

al paragone la prosa d'un usciere: — l'occuparsi da lungo tempo di artisti non ha fatto mai sentire al B. il bisogno di un po' più di garbo nella trattazione; e neppure stavolta la fortuna di trovare un editore, che avrebbe adornato il suo libro con tutti i lenocini dell'arte tipografica, ha potuto richiamarlo, se non alla proprietà del dettato, alla semplice decenza grammaticale. Più che di erudito. egli ha quasi l'aria di un dimostratore di bestie feroci, e nel rovesciare alla rinfusa gli appunti d'archivio, infila le notizie esclamando: ecco un cantore sconosciuto — vediamo adesso un organista famoso — son lieto di presentare al pubblico quest'altro musicista rarissimo....

Ma sorvolando sulle amenità della forma (1), da un direttore di Archivio di Stato non è certo indiscreto il pretendere, che, se le sue ricerche sono frammentarie e confuse, senza nemmen l'ombra di illustrazione scientifica, egli ci dia per compenso un'esatta trascrizione de' documenti; e affidi su ciò pienamente gli studiosi, senza renderli complici involontari di errori gravissimi. — Ebbene in qual modo il sig. B. abbia risposto anche all'umile ufficio di amanuense, è ciò che proveremo con fatti inoppugnabili; e il dirlo schiettamente ci sembra un ingrato, ma imperioso dovere, perchè non vorremmo che le facili lodi del giornalismo italiano a questo *pot-pourri* di archivista fossero prese per buona moneta da' coscienziosi eruditi, segnatamente stranieri (2).

Premettiamo che, non essendo possibile la collazione di tutti i documenti prodotti dall'A., ci siamo attenuti al riscontro de' più notevoli: e la non breve e non leggiera fatica ci procurò quasi sempre la sorpresa — e perchè non dirlo? l'ilarità irrefrenabile — di madornali spropositi commessi dal B., anche dove la scrittura dell'originale era più nitida, o nella sua eleganza cancelleresca o nella rozzezza di lettere da scatola. Possiamo affermare recisamente che nella riproduzione del B. *nessun* documento è un'esemplazione accurata del testo in senso assoluto: egli che affetta di rispettare certe particolarità grafiche insignificanti (l'uso continuo dell'*h*, l'*u* per *v*) e che non ristabilisce mai la punteggiatura, complicandone spesso le incertezze, viola invece costantemente le forme storiche della lingua o le peculiarità dialettali (3), rammodernando a capriccio l'ortografia di molte parole, o inventandole addirittura di sana pianta, dove il testo non era di suo gradimento.

(1) Valga ad es. qualche passo esilerante della prefazione: « che queste mie fatiche possano « ridondare in utilità a molti sono certo, rammentando che secondo i Pittagorici e Platonici ogni « cosa dell'Universo è musica. Dalle nozze pelle nascite ai funerali, dalle feste religiose alle pro- « fane, ai sollazzi campestri e teatrali, sempre entra la musica. Fu anche definita per l'arte del « commuovere; infatti prende le tinte di tutte le passioni ecc. ». — « Non sfoggerò erudizione « in citazione di libri, nè perderò tempo in commenti, questi còmpiti dovranno spettare a chi « abbisognerà poi dei materiali da me messi in luce. Spaziando io per secoli, devo tenermi « parco ecc. ».

(2) Una breve ma succosa recensione del Haberl in *Kirchenmusikalisches Jahrbuch* (Regensburg, 1891, p. 114 sgg.) ha già in parte anticipato le nostre conclusioni: « flüchtig, oberflächlich und « ungenügend » il lavoro del B. è chiamato dal Haberl, che rileva parecchi errori, deplora l'assoluta ignoranza della letteratura musicale, e pur lodando la splendida edizione del Ricordi osserva non esser i « minuoli illustrati » che possano conferire serietà e valore ad una pubblicazione scientifica.

(3) Subito, nel primo doc., s'incontra (p. 8) un *possereste* che il B. ha creduto di sostituire al

Ma l'oculatezza rara e la disinvoltura unica del sig. B. emergeranno perfettamente da' risultati de' nostri riscontri. — Per il secolo XV, fra l'inconcludente minutaglia da lui racimolata, il documento nuovo (1) più osservabile è senza dubbio la lettera del citaredo Pietro Bono, che, dopo aver brillato alle corti di Ferrara, di Urbino e di Mantova, rallegrava nel 1488 quella di Vienna. Gli errori di cui l'ha ingemmata il sig. B. (p. 12) sono realmente massicci:

(Autografo).

Ill.me et Ex.me Marchion D.ne mi
et protector unice,

Post humiles comendationes etc. Abenchè li animi de li mortali alcune volte cum persuasione et mal dire de homini cativi se soleno pervertire, et del falso darge colore de vero, como secondo ho potuto intendere hè stato mal refferito a la S.ria V. Ill.ma de mi, che continuamonte sono stato fidel servitor de la casa de Gonzate et serò per finchè l'anima se partirà dal corpo, da quelli che puro hano receputi ben e non male da mi, Dio ch'è immortale a mi serà sempre bono testimonio apresso la S. V. Ill.ma et li signori Duca de Urbino et Octaviano como sempre me sono gloriato de haver la vita nel corpo per gratia de Dio, del S.re vostro patre et de la S.ria V. Ill.ma e sempre ho magnificato quella quanto a me hè stato possibile, quamvis che le singulare virtude de epsa se magnificano et exalteno per se medeme. Ma repensandome de la gran prudentia che ha la S. V. Ill.ma vedo quella non hè da esser connumerata inter mortales sed potius inter divos exaltanda, me sono alquanto aleviato da penseri, confidandome ne la prudentia de quella. Poterebe dire la S. V. mi esser partito et haverla abandonata in tuto: io rispondo non esser stato io casone de questo, e quando parlasse con la S. V. I. intendendo lo effecto restaria satisfacto da mi. Vero ch'io sono partito col corpo, ma cum l'animo sto sempre cum la S. V. I.

Ulterius adesso me ritrovo apresso la M.tà de li S.ri Re e Regina de Ungaria, avanto li

(B).

Ill.mo et Ex.mo Marchion D.ne mi
et protector unic: post humiles comendat.

Abenche li animi de li mortali alcune volte cum persuasione et maledire de homini catiui se soleno peruertire et del fallo darge colore de vero: como secondo ho potuto intendere che stato mal refferito ala S. V. Ill.ma de mi che continuamente sono stato fidel seruitor de la casa de Gonzate et sero per finchè l'anima se partirà dal corpo da quelli che puro hanno receputi bene e non male da mi. Dio che imortale a mi sera sempre bono testimonio apresso la S. V. Ill.ma et li signori Duca de Urbino et Octaviano Cosimo sempre me sono gloriato de hauer la vita nel corpo per gratia de Dio del signore vostro padre et de la S. V. Ill. e sempre ho magnificato quella quanto a me he stato possibile q.uis che le singulare virtude de epsa se magnificano et exalteno per se medeme. Ma repensandome de la gran prudentia che ha la S. V. Ill. vedo quella non he da esser connumerata *inter mortales sed potius inter diuos* exaltandola me sono alquanto aleuiato da penseri confidandone ne la prudentia de quella poterebe dire la S. V. Ill. mi esser partito et hauerla abandonata in tuto. Io rispondo non essere stato io casone de questo e quando parlasse con la S. V. Ill. intendendo lo effecto restaria satisfacto da mi. Vero ch'io sono partito col corpo ma cum l'animo sto sempre cum la S. V. Ill. Ulterius adesso me ritrouo apresso le M.tà de li S.ri Re e Regina de Vngaria auanto li conspecti de li quali anchora ho magnificato la

---

posserese (potersi) dell'originale, mandando a rotoli l'intero periodo. A p. 9 troviamo un *farcelo* in luogo di *farelo*, che non suonava bene all'orecchio del B., *traitaremo* per *tractaremo*; a p. 11 *falexeto* sostituito a *falçeto* (falsetto); p. 27 *conumemorarlo* per *connumerarlo*... e di queste inesattezze potremmo empirne qualche pagina. — Il B., che non scioglie mai i nessi, fa una sola eccezione a p. 73, nella lett. di Ferrante Giusone che inviava dalla Francia al Duca « l'epitaphio « della infelice Regina di Scotia et uno *a Dio*, che il Re fu già per dire alla sua dama ». Invece d'un commiato amoroso, parrebbe quasi trattarsi d'una poesia atea!

(1) La lett. del cantore Jachetto di Lorena (p. 10) aveva già largamente riassunta il Davari, *Riv. st. mantovana*, I, 64 in quelle preziose *Notizie biogr. di maestri di musica* ecc. che il B., avvezzo a' volumi mastodontici, chiama « pubblicazioncella ».

conspecti de li quali anchora ho magnificato la S. V. I. como debitamente sono obligato: del che n'è bono testimonio al S.re Borsio da Coreza; da li quali ho carecie asay et spero haver qualche bene. Graciosamente me vedeno et oldeno el sonare mio et se a le M.tà loro compiacesse non me partiria may de qua.

Item pigliarò presumptione in racomandar a la S. V. I. mio nepote Ludovico Mazone, se degna fargli satisfare in tuto quello ge era stato robato, perchè non mancho reputo essere a li servicij de quella quanto a quelli del S.re Duca de Ferara.

Florentem tueatur Jesus Christus D. V. I. cui me humiliter commendo

Viene 13 januarij 1488.

E. Ill. D. V.

humilis servus
Petrus Bonus ferariensis
citaredus.

S. V. Ill. como debitamente sono obligato: del che ne bono testimonio el S.re Bosio da Coreza da li quali ho carecie assay et spero hauere qualche ben graciosamente me vedeno et DESIDERERO el sonar mio et se ale M.tà loro compiacesse non me partiria may de qua. Item pigliaro presumptione in raccomandar ala S. V. Ill. mio nepote Ludouico Mazone se degna fargli satisfar in tutto quello ge era stato robato per che non mancho reputo esser ali seruicij di quella IN quanto a quelli del signor Duca di Ferara.....

Viene 13 januarij 1488.

(*fac-simile* della firma).

A p. 28 s'incontra un bigliettino di Pirro Gonzaga, che malgrado l'elegante scrittura dell'originale è stato egualmente sconciato dal sig. B. Il futuro cardinale, non volendo consumare inutilmente la sua gioventù, « *ma-* « *xime* in questi tempi assai ociosi » (il *tempi* è lasciato nella penna dal B.) chiedeva alla marchesa Isabella de' *violoni*; e si vegga quante inesattezze ha saputo ammassare l'A. in poche righe:

« Supplico a la Ex^tia V. che me voglia comprere (leggi: *compiacere*) de « quelli suoi che altre volte Joangelo (leggi: *Joanangelo*: il Testagrossa) gli « fece (aggiungi: *fare*) a Bressa, perchè da lui intendo sonno molto electi, « e questi non mi dono perchè mai presumeria ecc. (leggi: *e questo non* « *in dono*) ».

Sul celebre organo di alabastro, acquistato dal Castiglione a Roma per Federico Gonzaga, troviamo a p. 33 un documento di molto interesse, da cui si apprende e il nome dell'artefice, Sebastiano Gollino, e il suo soggiorno a Mantova per finire quell'opera meravigliosa. Per affari intricati che il Gollino aveva a Napoli con dei creditori molesti, il Marchese scrisse una caldissima lettera di raccomandazione alla duchessa Isabella Sforza: e il B. nel pubblicarla ha saltato a piè pari qualche frase, altre ha completamente avisate.

A.

... Perchè me rendo certo che la E. V. lo habbi caro per le virtù sue et per la creanza havuta in casa di quella, la prego che anche per amor mio ecc.

Io provederò ben a mastro Sebastiano per satisfare a quelli altri che gli hanno servito de denari per poter perficere una opera tanto singulare al mondo.....

B.

Perchè me rendo certo che la E. V. lo habbi caro di quello, la prego ecc.

Io prouederò ben a mastro Sebastiano per satisfare a quelli altri *e possa perficere un opera tanto magiore*.....

Un pasticcio consimile potremmo segnalare nella lettera, prodotta a p. 37,

di un altro famoso organista, Graziadio Antignati (1); ma come esempio stupendo delle metamorfosi che il B. fa subire ai documenti, recheremo la lettera di Antonio Possevino, storico de' Gonzaga, pubblicata a p. 100:

A.

Ser.ma Sig.a

Li superiori della Compagnia del Spirito Santo qui in Ferrara dedicando il giorno della Pencoste una lor chiesa magnifica et hor hora finita, et credendomi musico o poter impetrare una tal gratia da V. A. mi ha spinto a supplicarla voglia contentarsi che D. Francesco musico possa esser condotto a Ferrara per questa solennità, adunando loro da molte parti musichi a questo fine. Supplico donque V. A. voler fare a loro questa gratia et consolar me d'un poco di musica, mentre me ne sto otioso sull'hosteria.

D. Camilla sta salda et constante, et (per usar le parole di lei) prostrata con lagrime alli piedi di V. A. la supplica della sua sicura protettione. Quello che si richieda per finir il tutto già l'A. V. lo sa, et io l'altro giorno ne scrissi. Ser.ma Sig.a. Supplicando V. A. dar questa licenza a D. Francesco Dio consoli V. A. pienamente

Ferrara li 6 maggio 1622.

Di V. A. Ser.ma

Indig.mo et infimo servitore
Ant. Possevino.

B.

Ser.*mo* Signo*re*

Li superiori della Compagnia del Spirito Santo qui in Ferrara dedicando il giorno del*le* Pencoste una lor chiesa magnifica et hor hora finita, et VEDENDOMI musico A potere impetrare una tal gratia da V. A. mi ha spinto a supplicarla uoglia contentarsi che D. Francesco musico possa essere condotto a Ferrara per questa solennità adunando loro, da molte parti musichi, a questo fine supplico donque V. A. uoler fare a loro questa gratia et consolar me d'un poco di musica mentre mene sto otioso sull'hosteria. DON CAMILLO sta saldo et constante et (per usare le parole di lei) prostrato con lagrime alli piedi di V. A. la supplic*o* della sua FIRMA PER LETTERE quello che si richie*de* per finir il tutto già l'A. V. lo sa; et io l'altro giorno ne scrisse a V. S. S. supplic*ar* V. A. dar questa licenza a D. Francesco ecc.

INDEGNO et infimo seruitore
A. P.

È addirittura tutta una serie di cambiamenti prodigiosi che il B. ha operato in questo documento: dal Possevino, che si fa (*proh pudor*!) veder musico, a..... Don Camillo, che è puramente e semplicemente la Camilla Faa, le cui romanzesche avventure sono scritte fin su' boccali di Montelupo. Fu appunto nel 1622 che questa vittima del turpe capriccio del Duca Ferdinando venne costretta a votarsi monaca, il 22 maggio, in un convento di Ferrara (2): e il Possevino, medico di corte, che aveva avuto il poco nobile incarico di accompagnarvela, non fa che render conto della sua missione. Ma non già al Duca, che avrebbe visto una sanguinosa ironia nelle preghiere della sventurata Camilla, bensì alla Duchessa scriveva il Pos-

(1) Si sottoscrive Graciadio Antigniato, e il B. a p. 37 arbitrariamente ne rammoderna la firma. — I nomi de' cancellieri gonzagheschi, che si leggono a piedi di più doc. pubblicati dal B., sono quasi tutti storpiati: Tridapalens per Tridapaleus, Chieppins per Chieppius, e un Bapt. de Abbafr. per Bapt. de Abbatibus (p. 30). La duchessa di Urbino si sottoscrive « *obsequialissima* sorella » (p. 24): e questo errore finale s'aggiunge ai non pochi che il B. ha profuso nella breve lettera di Eleonora. « Essendo io mi desideraria » ha il coraggio di stampare, dove l'autografo reca « essendo io in desideri » »; — « et robbe me » in luogo di « robbe sue »; e « condurla » per « condursi ».

(2) VOLTA, *St. di Mantova*, IV, 40. Sulle avventure di Camilla Faa notiamo un romanzo dell'Intra, e una commedia del Giacometti.

sevino: e questo scambio d'intestazione completa la comicità degli equivoci bertolottiani. Chi volesse poi sapere come mai sia saltato fuori dalla « si- « cura protettione » quell'amenissimo « firma per lettere » non cerchi altra spiegazione che nell'incuria abituale del frettoloso copista, perchè l'autografo anche stavolta è chiarissimo.

Ma passiamo ad esaminare che cosa diventino tra le mani del sig. B. i documenti più ragguardevoli sopra artisti eminenti, che hanno lasciato un'orma incancellabile nella storia della musica, come ad esempio Jacques de Wert e il gran Palestrina. Al De Wert il Canal consacrò un capitolo denso di fatti e di erudizione (1); e al sig. B. non si chiedeva che la trascrizione fedele delle molte lettere attraentissime, nelle quali il primo maestro della cappella ducale di S. Barbara, con franchezza e vivacità di linguaggio, ha esposto le dolorose peripezie della sua vita familiare ed artistica. Un suo rivale, certo messer Augustino, a cui il De Wert appioppava il nomignolo di *ignorantello*, non potendo competere con lui per l'abilità musicale, gli sedusse la moglie: e il povero maestro fiammingo, in più lettere dal 1567 al 1586, svolge tutta l'iliade de' suoi guai. Il Canal aveva già utilizzato benissimo questi documenti, e il sig. B. li ha prodotti testualmente in tal modo..... che il De Wert redivivo non si tratterrebbe forse dal metterlo alla stregua del suo persecutore, messer Augustino.

A.	B.
Lettere 27 agosto 1567 (p. 40, 41).	
La setta farisaica *convenerunt in unum*	*in novum*!
tutti quelli che vi si ritrovorno	trouano
l'hanno fatto mastro di capella partito che sarò io	per tale
il mastro di capella *novo*	anco
Se... il signor Duca fa conto de la mia servitù ne loro incagherò con reverentia et attendarò a servire, che se bene non m'ha concesso la gratia richiesta spero me ne farà un'altra e creparanno de invidia	attendarò a scrivere e *mi paragni* de inuidia!
Lett. s. d. ma del 1575 (p. 42).	
Sono hormai dieci anni che io servo a l'A. V.	dieci giorni
Senza la spesa straordinaria de la quale *non* parlo premendome più la reputatione che l'utile	de la quale *ne* parlo
acciò mi favorisca	acui
Lett. 28 dicembre 1579 (p. 44).	
Se ben scrive spagnolo, solo uno di quella razza mi pareva buono per il *servitio* di S. A.	per il Ministro

(1) Canal, *Della musica in M.*: estr. dal vol. XXI delle *Memorie dell'Istituto Veneto*, p. 52 sgg.

E pensare che il B. a p. 39 dà il *fac-simile* di una lettera del De Wert, da cui tutti possono constatare qual grossolana, ma nitida scrittura sia quella del maestro fiammingo!

Un po' meno bistrattate sono le lettere del Palestrina; non così corrette per altro che al confronto non sia preferibile la traduzione tedesca, che già da parecchi anni era stata offerta agli studiosi dal Haberl (1). Il quale ha pubblicato ben otto, e non solo *qualche lettera*, come asserisce il B. (p. 47): e ciò che più importa, le ha corredate con molte notizie laterali, attinte dallo stesso Archivio Gonzaga, e ha illustrato tutto con profonda scienza e coscienza. Nella lett. 3 marzo 1570 il Palestrina scrivendo al Duca Guglielmo, dilettante compositore di musica, affermava che dopo aver esaminato un suo madrigale e un mottetto si era accorto — e naturalmente esagerava nel giudizio per compiacenza verso l'illustre collega — come il Principe di Mantova non avesse nulla da invidiare nell'arte a « quelli che ne fanno degna- « mente *professione* ». *Lebensberuf* è tradotto dal Haberl: e il B. fraintendendo l'originale legge *perfettione* (p. 49). La lett. 31 luglio 1584 comincia così: « Havendomi detto Don Annibale Cappello per parte di V. A. quanto « humanamente Lei si sia degnata ecc. »; anche qui è esattissima la traduzione del Haberl, e il B. stampa: « Havendemi detto Don Annibale *che* « per parte di V. A. quanto humanamente ecc. » (p. 54).

Nel 1583 corsero trattative fra il Palestrina e l'agente mantovano a Roma perchè il grande maestro accettasse di recarsi a' servigi del Duca: ma per forte divergenza sullo stipendio furon poi troncate le pratiche. Il Palestrina si mostrava esigente, avendo già a Roma 200 ducati da 10 giuli l'uno come *provisione* fissa del capitolo di S. Pietro, più « 50 ducati simili » (cioè da 10 giuli) come *incerti*; e il B. legge « 50 scuti diversi » (p. 53).

Un dispaccio del Cappello (il *che* del B.) in data 17 aprile 1574 reca un altro importante giudizio che il Palestrina aveva pronunziato sopra una messa speditagli in esame dal Duca Guglielmo. Il Palestrina aveva dovuto rilevarvi alcune piccole infrazioni alle norme consacrate dall'arte « le quali si conosce « bene — riferisce il Cappello al Duca — essere state da *lei* pretermesse per « haver atteso a cose maggiori, et per haver *riputato* che si possono fare « da altri che più attendono a tutte le minute osservationi... ». Onde conclude che gli *avertimenti* fatti sopra la messa riflettono « cose che possono « stare et possono esser anche *mutate* ». Il sig. B. ha spezzato in due un solo periodo, e ad accrescere la confusione vi ha cacciato dentro tre madornali granchi: *lui* per *lei*, *ripetute* per *riputato*, e *inutile* per *mutate*, cosicchè non se ne raccapezza più nulla (p. 50).

È quindi naturale che quante volte il sig. B. si dà il lusso (ben raro) di far congetture o trarre deduzioni dai documenti così malmenati, quasi sempre s'appigli all'interpretazione diametralmente opposta alla vera. Da un bigliettino del De Wert (p. 41) sembra a lui, per esempio, che risulti chiarissimo come il buon Jacques perseguitato fosse « pronto a lasciare Man-

(1) *Das Archiv der Gonzaga in M. mit besonderer Rücksicht auf Giov. Pierluigi da Palestrina* nel cit. *Kirchenmusikalisches Jahrbuch*, Regensburg, 1886, p. 31 sgg.

« tova, tanto per lui spinosa »; e invece a farlo apposta quelle poche linee provano precisamente che si era deciso a rimanervi, poichè — l'aveva già notato il Canal (*Op. cit.*, p. 57) — il Duca Guglielmo gli aveva concesso una esenzione di dazi assai vantaggiosa, e il De Wert reclamava soltanto di avere la sua *speditione*, o patente, in piena regola « per andare a far con- « durre i *propri* raccolti » da Novellara a Mantova.

Ma del felice sistema interpretativo del sig. B. abbiamo a p. 21 un saggio anche più stupefacente. Pubblicando una lettera diretta al celebre cantore Marchetto, egli la dà come prova « che la stampa di musica aveva progre- « dito rapidamente ». Ecco anzitutto questo documento, riveduto e corretto, quale si legge nel Copialett. lib. 229 (1):

M. Marco Cantori.

M. Marco. Essendo stato questa matina quà in Gonzaga sul mercato ho ritrovato alcune belle cose novamente composte ma non anchor finite dal stampatore. E per la novità loro non ho potuto pactir di lassarle finir de stampare. Credo ben che sono molti anni che non vedeste per cosa nova simil compositione, *e perchè altro che io non ha di queste copia alcuna* (2) mi fareti grandissimo piacere ad tenerle presso voi, nè lassarle veder ad alcuno, che voglio se ne facciamo honore. In questo mezo vi prego vogliate affaticar l'ingegno vostro et ponervi tutta l'arte per far qualche bel canto sopra, ma perchè summamente desidero che faciati il canto di bizaria in excelentia et che non siati distratto da altri pensieri et fastidij mi fareti gratia grande ad venir qui ad stare con me in piacere, *che te invito et vi facio di quarta* (3), e perchè vi aspetto ad ogni modo, che a l'altro mercato che si farà quà il stampator *mi* (4) portarà il fine et la parte che ci resta, alli commodi vostri me offero sempre

Gonzage XIII sept. MDXIIII.

Il B. soggiunge che « nel 1514 il Cara prometteva al Marchese (era sol- « tanto principe ereditario) Federico Gonzaga di fare un dialogo a cinque. « A botte et risposte » — e non si comprende perchè non abbia voluto darsi la pena di trascrivere intera la lettera di Marchetto, che conteneva una tale promessa. Pubblichiamola dunque, poichè vale più di tanto ciarpame affastellato nel libro bertolottiano:

(1) Questo libro contiene le lettere del minorenne Federico; ed erra perciò il B. nel dire che il « Marchese » (Francesco) scriveva « al suo caro musico ». Nello spogliare i copialett. dell'Archivio Gonzaga occorre determinare con precisione in nome di quale de' vari membri della famiglia principesca siano spedite le singole missive, poichè non di rado uno stesso registro racchiude lettere di provenienza diversa. A tale riguardo un curioso equivoco ha preso il B. a p. 14: egli dà come scritta dal « segretario marchionale » una lettera del 15 marzo 1490 al Marchese Francesco assente da Mantova, in cui accennando a certi cantori gli si chiede se voglia « tenerli a li ser- « vitii suoi o darli *a me* ». Un segretario, che potesse permettersi il lusso di aver in casa una compagnia intera di cantori, doveva essere una rarità anche nel sec. XV; e il vero è che quel libro 136, donde il B. ha attinto la lettera, contiene le prime corrispondenze della marchesa Isabella d'Este, che sposa novella non aveva ancora i suoi particolari registri. Era lei, e non il segretario, che chiedeva al marchese la facoltà di trattenere per suo conto que' musici. La lettera infatti prosegue con queste parole, sorvolate dal B.: « hozi doppo disnare cum bona licentia de « la S. V. andaremo la Ill.ma Duchessa de Urbino et io a cena a Goito, domane a Capriana ecc. ».

(2) Il B. impasticciando il periodo legge: « E perchè altro io non ho di queste copie alcune »!

(3) Inciso soppresso dal B.

(4) B.: « *uí* ».

Al primogenito M.se Federico Gonzaga in Gonzaga.

Ben si può gloriar la S. V., Ill.mo et Ex.mo S.r et patron mio, de tali et tante opere novamente composte, che pervenute siano in le sancte mani vostre, che veramente pareno antique et al tempo de docti Danti et delectevoli Franceschi parturite et elimate; ma molto più me posso gloriar io de la humanità de V. S. Ill.ma, habia electo me debile honoratore a tante opere, dil che infinite gracie. Et perchè V. S. Ill.ma me fa intender la carestia quale è de tali compositure, haverò molto bene cura a questo che non vadino in loco del mondo, et già ho parlato al Rizolo quale me habia a fare una chiave che non sia debile, anci forte e dificile, sotto la quale inviolate le voglio conservare fin tanto che me retrovi in termine de potere servire a V. S. perchè veramente adesso mi trovo cum la febre di sorte che non mi lassa pensare a cose nè festive nè iocose, e molto più me rincresse esser amalato per non poter servire V. S. che per la propria desaventura mia, che tanto volontieri sarei venuto fori cum el cinque vale in mano quanto cosa del mondo, sapendo ben io che le cose composte in su la val dela Marzetta sono molto più aierose de quelle composte in camera. In questo mezo el stampatore venirà fornita l'opera, et io per la dio gratia guarirò, ove vi voglio far su un duo a cinque a botte e risposte che mai fu fatto simel cosa in laude e gloria di V. S. Ill.ma a la quale de continuo me ricomando.

Dat. Mantue tra le 15 e le 16, 1514, 14 sett.

E. V. Ill. D. Servitor
Marchetto.

Abbiamo qui la risposta, che a volta di corriere il cantore faceva all'invito del principino, di andar a rallegrarlo nella sua villa di Gonzaga. Di stampe musicali non vi si parla nè punto nè poco, dacchè è evidente che al mercato di Gonzaga il giovinetto Federico aveva trovato e... sequestrato soltanto delle poesie auliche, popolareggianti, buonissime a metter in musica; ed egli educato nella splendida Corte romana non chiedeva altro al suo Marchetto che di fare *qualche bel canto sopra* de' versi che gli erano straordinariamente piaciuti. Anche senza la risposta del Cara sarebbe stato agevole intendere il vero significato di quell'invito: ma nel sig. B., che conosceva la lettera rilevantissima di Marchetto, l'errore è inescusabile. Distrutta la sua immaginaria scoperta di progressi della stampa musicale rivelatisi alla fiera di Gonzaga, non resta però meno interessante per gli eruditi l'indagare quali fossero quelle composizioni, uscite sulla fine del 1514, che a Marchetto parevano *antique* e degne de' tempi di Dante e Petrarca.

Se in questo caso il B. ha travisato il valore d'un documento, altra volta si è lasciato sfuggire, o ha guastato per un errore di trascrizione, delle vere scoperte. È noto quanto sia difficile accertare storicamente i vari musicisti designati nel cinquecento col solo nome di Jachetto, e come si sia creduto di poter identificare l'uno di essi per Jacques de Berchem, addetto al servizio del card. Ercole Gonzaga. Già altri aveva acutamente congetturato che Giachetto da Mantova e il Berchem non fossero una sola persona, bensì due diversi musici (1): e il B. pur ignorando questi risultati della critica tedesca, aveva avuto la fortuna di porre le mani sopra un documento decisivo che si trova nel lib. 40 de' Decreti dell'Archivio Gonzaga (a c. 21), in data 20 aprile 1534. È l'atto con cui si conferiva a un Jachetto la cittadinanza mantovana; ed ecco le prime righe di motivazione, che precedono la formula rituale di questi decreti:

(1) Cfr. la citata recensione del Haberl, che ci ha prevenuto nel segnalare questo svarione del B.

Federicus etc. Cum Jacobus Collebaudi de Vitre (1) Gallus Rhedonensis Diocesis, cognomento Jachettus, cantor artis musicae peritissimus, hac in civitate nostra Mantuae vitam ducere constituerit, cupiatque perpetua ad iura civitatis admitti et civium nostrorum numero adscribi, ipsius votis annuendum duximus ecc. Tenore itaque presentis decreti ecc.

Dat. Mantuae xx aprilis 1534.

Lo si crederebbe? mentre l'originale è d'una calligrafia veramente ammirabile, e l'attenzione del sig. B. non poteva in ogni caso non esser richiamata dal semplice fatto d'una onorificenza, che non si accordava certo al primo venuto, egli invece leggendo in fretta ci ha dato a p. 28 due nude righe di estratto dell'importante documento, e *Jachettus* diventa... *Sacchettus!* S'intende dopo ciò che a p. 35 il B. avendo sfigurato il *Jachettus* dell'atto solenne del 1534, mette m^ro^ Jachetto cantore — a cui nel 1540 morì un bambino di nome Ercole — tra gli « sconosciuti »; e due pagine più oltre lo identifica col Berchem... Ma v'è di più: il Collebaudi del documento s'è cambiato in Collebard, e la stessa variante ha subìto il cognome dell'altro cantore famoso Bidone, di cui il B. ha pure pubblicato una lettera rimarchevole, e che l'omonimia fa supporre parente di Jachetto (p. 27).

Giudichi ognuno quale vantaggio possano trarre gli studi da un libro, in cui le cose migliori son deturpate da simili equivoci: e dalla trascuranza del B. in ciò che riguarda gli artisti più insigni si immagini qual semenzaio di inesattezze debba essere il guazzetto di nomi oscuri e di notizie saltuarie ed acefale, da cui è assorbita una buona metà del volume. Il B. ha l'abitudine di non esaurir mai completamente una ricerca, e perciò non sa cavare alcun costrutto dal materiale che accumula: anzi spesso e volentieri non riconosce le stesse persone, di cui s'era poco prima occupato (2). A p. 13 dà molte notizie sopra un Michele tedesco, piffero, che si trovava a Ferrara: e a p. 25 rimane perplesso se — come a noi sembra evidente — un Michele de Lamagna Springinrosse, che scrive da Ferrara il 5 sett. 1500, sia quel medesimo piffero. A p. 20 accenna al testamento della moglie del Cara, ignorando che Giovanna de Marasechi insieme al suo Marchetto fu cantante applaudita e ricercata in molte corti. A p. 81 riferisce l'elogio ampolloso d'un musicista che sapeva cantar « ogni sorte de canzonete, madri« gali » ed anche comporre; e deplora di non poterne scoprire il nome perchè « furono molti i distinti musici cremonesi ». Ebbene la lettera comincia con queste precise parole ommesse dal B.: « avendo fatto pratica qui « *in Verona* d'un spirito ellevato e di virtù profonde »; nè si capisce che cosa c'entrino i « musici cremonesi » se non per la confusione ingenerata nel B. stesso da' suoi appunti d'archivio, monchi e disordinati.

Nell'altro suo zibaldone sugli artisti alla corte di Mantova (3) egli aveva

(1) Vitré, diocesi di Rennes: dunque Giachetto da Mantova era francese; il Berchem, fiammingo.

(2) A p. 89 parla di un Vittorio musico spagnolo che ritornava in patria « per servigio del « Duca di Mantova », come se fosse una persona diversa da quel Vittorio incaricato di formare una compagnia di comici spagnoli. Anche qui due sole linee d'estratto della commendatizia ducale contengono imperdonabili inesattezze: Vittorio è presentato a illustri personaggi come « uomo di « piacere che non si renderà immeritevole » del più largo favore accordatogli: e il B. stampa: « cui si renderà meritevole ».

(3) *Artisti in relazione coi Gonzaga*, Modena, tip. Vincenzi, 1885, p. 113 sgg.

inserito molti documenti relativi alla musica: e in questa pubblicazione speciale o doveva riprodurli indistintamente, o limitarsi per tutti alla citatazione e al rinvio. Invece, non si sa con qual criterio nella scelta, ha ristampato una quantità di notizie di mediocre interesse e accennato appena de' documenti notevolissimi. D'una bella lettera del Testagrossa, riassunta già dal Davari, il B. aveva dato un largo estratto negli *Artisti*, e mentre sarebbe stato il caso di riferirla qui per disteso, ha preferito recarne poche linee, arricchite di qualche sproposito (p. 23). Un « vero è » diventa « vuo è » — un « vivere e morire » si modifica in « venire e morire ». Menzionata di volo è pure (p. 77) la lettera di Pietro Maria Marsolo, che s'offriva al Duca nel 1612 per sostituire il Monteverdi; ma il B. rispetta religiosamente uno strafalcione in cui era incorso nel pubblicarla. Il Marsolo, profferendosi per non indegno successore del Monteverdi, assicurava al Duca che sarebbe rimasto soddisfatto di lui « in ogni genere di musica... così in camera come in S. Bar- « bara et anco *in scena* ». Il B., a p. 136 degli *Artisti*, stampava *et anco* (1) *in siema!...*; nè stavolta s'è curato di far ammenda del comico errore.

Ed ora il còmpito nostro è finito: le prove raccolte ci sembrano esuberanti a mettere in guardia gli eruditi, perchè non accettino mai senza controllo le notizie e i documenti pubblicati dal B., il cui libro può solo servire di indicazione a più coscienziose ricerche. Nella sua prefazione il B. ricorda, dichiarandola eccessiva, un'asserzione del Fétis, che nel 1865 scriveva: « tout ce qui a été publié en Italie sur les musiciens de ce pays fourmille « d'erreurs et d'inexactitudes... »; e non si è accorto di offrire, con la sua pubblicazione, la più solenne, quanto malinconica prova, che anche nell'anno di grazia 1890, il rimprovero del Fétis è purtroppo sempre fondato, almeno pe' libri di chi ha incautamente richiamato quelle acerbe parole.

ALESSANDRO LUZIO.

AUGUSTO BUZZATI. — *Bibliografia bellunese.* — Venezia, tip. dell'Ancora, L. Merlo, 1890 (8°, pp. 939).

Proprio mentre m'accingevo a richiamare l'attenzione degli studiosi sopra questo pregevole contributo alla bibliografia delle città italiane, mi giungeva, inaspettata, la triste notizia della morte che ne colpiva il benemerito autore. Mi sia pertanto concesso deplorare qui la perdita dell'integro e operoso e colto magistrato, che, esempio troppo raro, consacrava tutto il tempo concessogli dalle severe occupazioni, agli studî specialmente riguardanti la sua patria diletta, e che con ammirabile sagacia e pazienza era riuscito a raccogliere quella biblioteca ricca di manoscritti e di stampe (ma sovratutto di opuscoli altrove irreperibili) che là, nell'amena villa di S. Pellegrino, domi-

(1) Non di rado l'*anco* diventa *amo* (p. 45).

nante da un poggio Belluno, indarno aspetterà che con le miti aure primaverili ritorni a lei il suo vecchio possessore e adoratore (1), il quale troppo presto spirava, lasciando, quasi documento e consacrazione della propria operosità e dell'amore che portava alla sua terra natale, questo importante volume. Troppo presto, anche per ciò, giacchè non gli fu concesso di veder soddisfatto il suo desiderio di dare in luce il saggio bibliografico del Cadore e del Feltrese e un secondo volume che avrebbe compreso « il Catalogo di « quegli autori bellunesi che scrissero su svariati argomenti, e che per essere « estranei al paese, non potevano essere compresi in questa Bibliografia ».

Nel distribuire il ricchissimo materiale raccolto l'A. s'è attenuto all'ordine cronologico, « siccome quello (egli dice nella *Prefazione*) che meglio d'ogni « altro può dimostrare il progressivo sviluppo morale e materiale del paese ». E giustamente, mi pare, egli fece nel caso suo, tanto più che l'accurato *Indice* finale dei nomi, dei luoghi e delle cose più importanti, mentre toglie certi inconvenienti che ne sarebbero derivati, agevola le ricerche degli studiosi. A primo tratto il lettore s'accorge di trovarsi dinanzi non a un volgare dilettante di frontespizi, non a uno dei molti, dei troppi, bibliografi di seconda o terza mano, ma ad un vero erudito diligente e coscienzioso fino allo scrupolo. Il B. non si accontenta di registrare nomi di autori e titoli di libri, ma spoglia e nomi e documenti e notizie dai libri stessi e da giornali anche politici e da opuscoli d'occasione, esamina, discute, rettifica, spesso sollevando il velo dell'anonimo che ricopre certi scrittori, spesso aggiungendo, con un senso lodevole di opportunità, sobrie ed acconcie notizie biografiche e letterarie, ed indicazioni e riscontri anche di opere manoscritte. Vedasi, ad esempio del suo metodo, lo spoglio accurato ch'egli fa al n. 551 (pp. 191-221) della voluminosa *Storia della Marca Trivigiana e Veronese* del Verci e quello delle *Inscrizioni Veneziane* del Cicogna (n. 841, pp. 300-313). Dal quale dopo riferite (pp. 308-9) le notizie riguardanti i manoscritti Lolliniani (pei quali si confrontino i n. 352 e 2133), egli avverte: « Aggiungo che i preziosi avanzi della detta Biblioteca furono da qualche « anno trasportati nel Seminario Gregoriano e rinchiusi in una stanza a tutti « inaccessibile ». Ma qui l'A. cade in evidente esagerazione, giacchè, se la biblioteca privata del Seminario bellunese, a cui è ora congiunta la Lolliniana, è in realtà chiusa al pubblico per mancanza d'un bibliotecario, è anche vero che per gli studiosi di buona volontà non è smentito il detto del Vangelo. Ne abbiamo avuto una prova in questi ultimi anni (2).

Come si vede, non mancano in questo volume notizie attinenti alla storia letteraria, anzi mi affretto a notare che esse son tante e tali da stupire chi forse non imaginava quanto una piccola città come Belluno abbia partecipato al movimento letterario della nazione; e da costringermi a fare qualche breve spigolatura in un campo così vasto e così ricco di messe.

(1) Vedasi l'opuscolo di Cesare Musatti, *D'una villa e d'una biblioteca nel Bellunese ingiustamente dimenticate*, Venezia, tip. della *Gazzetta*, 1888, e il cenno relativo nella *Rivista d. biblioteche*, 1888, fasc. 8-10, p. 160.

(2) Alludo specialmente al noto studio del Fiammazzo, *Codici Veneti della Divina Commedia. Il Lollinvino di Belluno* (Udine, Doretti, 1889), non isfuggito al Buzzati (cfr. n. 3879).

Pel secolo XVI richiamano la nostra attenzione le notizie concernenti Urbano Bolzanio (n. 5, 7, 13, 22, ecc.) e più ancora quel Pierio Valeriano, che ebbe tanta fama ai suoi tempi (n. 1-4, 6, 66-68) e del quale apprendiamo esistere a Belluno un esemplare delle poesie latine (Venezia, 1509) con moltissime note marginali e postille autografe e con la designazione, nel frontispizio, di *delicta juventutis meae*. Naturalmente, a mano a mano che si procede coi tempi, il materiale si fa più vario e copioso. Così gli studiosi di quel secolo XVII, che attende ancora dalla critica un po' di giustizia distributiva, troveranno qui notizie spesso interessanti e curiose, specialmente intorno a quelle raccolte poetiche per monacazione, per nozze, per nascite, per l'ingresso solenne o la partenza di podestà, di capitani e di vescovi, per accademie, ecc. delle quali l'A. non manca di darci la tavola col titolo dei singoli componimenti. Fra le molte, noto quella registrata sotto il n. 187, contenente i *Sonetti amorosi et varij* del bellunese Ercole Rudio, nella quale abbondano le didascalie curiose (1) e abbiamo tutti i tratti caratteristici di quella vita e di quella produzione poetica. Per quel secolo e più ancora pel seguente si fa grande il numero dei componimenti drammatici, specialmente dei melodrammi — e ci è grato sorprendere, fra i molti, un opuscoletto in -16°, di 41 pagine, stampato a Belluno nel 1770, da cui ci sorride, benchè mascherato sotto il nome di Polisseno Fegejo Pastor Arcade, babbo Goldoni (2). Ventiquattr'anni più tardi nel teatro di Belluno si rappresentava *Nina o sia la Pazza per amore, Commedia in verso ed in prosa per musica, tradotta dal francese* (n. 666) quella stessa che, nel 1796, il giovane Ugo Foscolo innamorato, con quelle sue tenerezze fra tragiche e patetiche, scriveva di aver veduto « rappresentare in diverse maniere », sebbene solo allora, leggendola, gli avesse fatto versare « infinite » lagrime (3).

Aveva ragione l'A. di dire che questa sua bibliografia ci può dimostrare « il progressivo sviluppo morale e materiale » del suo paese natìo. E invero credo di non esagerare affermando che chi svolge non freddo o distratto, ma attento e curioso queste pagine dense di fatti, si vede come scorrere dinanzi e agitarsi e sbattere contro le rive dell'alpestre città il gran fiume della storia, che è storia della patria nostra. Quei titoli di libri, di opuscoli, di fogli volanti, quei nomi che s'inc'alzano, non sono cosa arida e muta, ma paiono quasi balzare da queste pagine e ripigliare ciascuno « sua carne e sua « figura » e colorito ed eloquenza di storia viva e vera. Dopo tanto scirocco

---

(1) Riferisco quella che si trova a p. 61: « Ballo sulla spiaggia del fiume Anasso (*Piave*): mentre molti Cavalieri e Dame accompagnarono in zattera fino al porto di Santo Felice S. E. il signor Pietro Delfino, che partiva dal Regimento di Belluno, ove anche intervenne l'auttore con la Signora Helena Piloni sua consorte ».

(2) Sotto il n. 412 è notato: *Il Filosofo di Campagna — Dramma gioioso per musica di Polisseno Fegejo Pastor Arcade* (*Carlo Goldoni*) *da rappresentarsi nel teatro di Belluno il carnovale dell'anno 1770*.

(3) Si legga il passo della lettera all'Olivi riferito dal Martinetti nel recentissimo studio su *La Laura di Niccolò Ugo Foscolo* (Torino, Roux, 1891, p. 15). Ad illustrare quel passo il M. soggiungeva che « la *Nina*, ossia *La pazza per amore*, farsa del signor *M. D. V. tradotta da Pietro Andolfati* (messa in musica da Paisiello) era uscita di fresco nel secondo tomo del *Teatro moderno applaudito* ».

snervante, dopo tanto diluviare di versi all'indirizzo di podestà e capitani veneti e vescovi, dopo tanto carnevale — triste carnevale davvero! — poetico, accademico, melodrammatico, varcato il mezzo del secolo XVIII, ecco ventarci in viso il soffio dei tempi nuovi — ecco apparirci la « Municipa- « lità di Belluno » e il « Rapporto del Comitato d'Istruzione Pubblica sopra « la Mozione del *Cittadino* Bartolomeo Dal Covolo » e le deliberazioni prese « dal Governo centrale bellunese-feltrese il 6 Vendemmiatore anno primo « della libertà d'Italia » (n. 632, 633, 634, 636, 637, ecc.), e insieme uno sprazzo di poesia napoleonica (n. 716, 717, ecc.). Ben presto comincieranno le « sentenze in processi politici, per delitti di Stato », le quali non impediranno che nel '48 si stampino l'*Istruzione per la Guardia Civica* (n. 1309) e un ardente proclama patriottico di Gustavo Modena (n. 1511) e, l'anno seguente, un opuscolo « Ai prodi che piantarono sulle Alpi il « vessillo tricolore » (n. 1524) con una lettera di N. Tommaseo « ai Cac- « ciatori delle Alpi » e un brindisi di Arnaldo Fusinato « al banchetto « patrio dei Cacciatori » stessi. In seguito i versi e le prose inneggeranno al Re liberatore, al Cavour, a Garibaldi, all'Italia redenta, come sulla fine del secolo scorso avevano inneggiato all'*Innesto del vajuolo* (n. 672), al *pallone aereostatico* (n. 689) e nella prima metà del presente al *Daguerrotipo* (n. 1276) e alle *Strade ferrate* (n. 1277). Dopo questo sfogo di entusiasmi, conseguita ormai la libertà, vedremo la vita di Belluno, come quella dell'intera nazione, farsi grave e severa, consacrarsi alle questioni economiche ed amministrative, e vedremo impegnarsi fra i Bellunesi una lotta accanita di penna per avere, ospite non indarno invocata, la locomotiva.

Ma non la sola letteratura patriottica e civile è qui rappresentata: accanto ad essa ci è dato seguire tutte le nuove tendenze letterarie e sociali, dall'alpinismo al *folklore* (Vedansi per quest'ultimo specialmente i n. 2265, 2266, 2950, 3077, 3201, 3545, 3705, 3721, 3809). Maggiore interesse per noi hanno le molte indicazioni riguardanti il dialetto e la letteratura dialettale bellunese, che si trovano sparse in opere di varia natura (n. 323, 337, 441, 452, 501, 576, 659, 804, 1080, 1081, 1891, 1960, 2240, ecc.). Il migliore forse dei poeti dialettali bellunesi è quel Giuseppe Coraulo, fiorito sulla fine del secolo scorso, del quale si ha alle stampe, fra l'altro, *La Gerosalem Liberada del Tasso portada in lengua rustega belunese*, che abbraccia i soli sette primi canti del poema tassesco. Ma con quale compiacenza — legittima compiacenza! — l'A. riferisce dal Ferrazzi la notizia che « il manoscritto « originale dell'intera traduzione in parte però mancante, si conserva nella « bella Raccolta di libri Bellunesi del cons. Augusto Buzzati! » (n. 516).

Altrove (n. 1340), registrando una lettera del canonico Carlo Vienna, in data del 24 aprile 1844, per la stampa del suo Vocabolario del dialetto bellunese, il Buzzati aggiunge quest'altra importante notizia: « Il vocabolario « non vide la luce ed il manoscritto esiste nella raccolta dell'autore di questa « bibliografia » (1).

---

(1) Sotto il n. 2240, fra i *Saggi di dialetti della provincia di Belluno* pubblicati per nozze nel 1869, ve n'ha registrato uno del dialetto bellunese, che è tolto dal Dizionario inedito del Vienna.

Infine, alla letteratura dialettale bellunese si riferiscono due rari opuscoli pubblicati per nozze dal valente quanto modesto prof. Francesco Pellegrini (n. 3441, 3456), i quali già da qualche anno richiamarono la mia attenzione e m'invogliarono a preparare per le stampe quella edizione delle poesie dialettali di Bartolomeo Cavassico, notaio della prima metà del sec. XVI, che, preceduta da uno studio sulla vita del poeta e sulle sue opere, e seguìta da note glottologiche e da un lessico a cura dell'amico prof. Carlo Salvioni, spero possa vedere presto la luce (1).

I rapidi cenni che ho qui raccolti saranno, io credo, sufficienti a dare un'idea dell'importanza di questa bibliografia bellunese, alla quale altri potrà certo, e lo auguro, fare aggiunte e correzioni, ma al compianto autore re-

(1) Credo di non fare cosa sgradita ai lettori del *Giornale* offrendo loro intanto, come saggio della poesia del notaio bellunese, la seguente *barzeleta*, trascritta scrupolosamente dall'autografo; notevole pel contenuto politico, che qui non è il caso di illustrare.

Viua March e i partesan
Cha schazà lo Imperador
E tent Ducha e tent Segnor
Via da paua e dal pauan
Viua March.

Co i Todesch senti che marcha
Gera rot dal Camp fran*z*os
I cudaua senza barcha
Tuor veniesia si heri gros.
E bià lor no*n* fossi mos
Per honor di galema*n*
Viua March.

El ue*n* zo Lunard da dresen
A muo u*n* zus senza ma*n*dat
Pur digant cha se rendesse*n*
Che bià noi cha gereon nat.
El fu pres a muo du*n* gat
Et menà dai Venetia*n*
Viua March.

I todesch ch*e* era in uie
Per uegnir i*n* uers a paua
Co i sentì dir la è pigie
Pensa frel chi se magnaua
Quel ch*e* stat i se pensaua
De nauerla pi in le ma*n*.
Viua March.

Stu gialdini qui franzos
E spagiog, e, qui uasco*n*
Roma: Mantoa, e, ferares
E todesch, e, bregogno*n*
Grami noi ch*e* nascesso*n*
E fin qua magno*n* pur pa*n*.
Viua March.

I sitaua i boletin
Dentre i*n* paua manaza*n*d
Ch*e*l ziroe fina i putin
Per el fil no se arenda*n*d
E noi sempr*e* respond*a*nd
Da farli magnar a i can.
Viua March.

I sa presento i spagiog
Al bastion p*er* tuor el gat
Te se dir menand el fuoch
E fus mo chi fe i bie fat
Ch*e*l gen fo mazà i*n* tut trat
Da dosent d*e* qui mara*n*.
Viua March.

A noh fran*z*os fe una buta
Via gagiard coi so argument
Mo la no ge ze pur suta
ch*e*l ne mori uia da ce*n*t
I no trouo tradime*n*t
Da q*u*el sech, e, q*u*i bressan.
Viua March.

El uen zo qui magna sonza
Tuò pur su choi so lanzon
Ch*e* mo la fistola i ponza
Cha no se da que i sea bon.
Choi senti qui maranzon
E lor uolta a laltra man!
Viua March.

I Talian na uolest gat
E bià lor fossei sta uia
Que pensauri pouri mat
De guagnar cu*n* sta zenia
No sai che la Signoria
Gera p*er* dar el mala*n*?
Viua March.

sterà sempre il merito d'aver legato il proprio nome ad un'opera degna di lui e della sua città, opera destinata a rimanere fondamento di ogni altra ricerca e la fonte più preziosa per la sua storia.

VITTORIO CIAN.

Tuò su el guagn, o ferares
  Che te fat de sto marchà
Tu fei cont chei te rendes
  El polesen sta getà
E de gratia les lassa
  Cun uergogna, e, to gran dan:
    Viua March.
O Mantoan de ti non crig
  Tut el mont sa cum la ua
Tu eri pur za nostre amig
  Que desgratia tha menà
Tera mei a star a chà
  Che uignerne in te le man:
    Viua March.
O ti Papa che intendes
  Di Todesch che ra partì
Dime un puoch che destu al mes
  De nouela, o gran me ti
Chel tera mieg in quel dì
  No hauer uist me uinitian:
    Viua March.
O ti Franza che acquistà
  Tent biei luog per traditor
Tu eri za da i mont passà
  Per triunfar dun bel honor
Le partì lo imperador
  E ti aspeti mo el malan:
    Viua March.
O ti Spagna che segnor
  Per san March dun sì bel sta
Cun ta poest sufrir el cuor
  Rebellar per tre cità
No te hai dit chi le ha comprà
  Tu ne fuora ua pur pian:
    Viua March.
Per cert le pur sta un gran dit
  Che tent Re: Ducha e signor
Neba bu me tant ardir
  De apizarse, o, uil de cuor
Chi meriteroe el stridor
  Vaghe pur chi, e, sach de pan:
    Viua March.

O si haues bu zent fidà
  Quan foesta rot da franzos
Tu haroe uist ona taià
  Che me pi fo in sti paes.
Ma qui traditor pales
  Sassino no Talian:
    Viua March.
Le chi pensa pel el miei
  Che se ha cors qualche passà
Per cognoscer i rebiei
  E quig cha marz el figà
Da qua indrie saron pia chà
  E sto mal ne serà san:
    Viua March.
Le passà tut el spauent
  Spiero in dio che denignir
Se le profecie di sent
  Vna uolta se de impir
Tu canta eu te a dir
  Che March slargerà le man:
    Viua March.
O imperiõ tu ste trop
  A conzar questa mastela
Che col se ha ligà sto grop
  Di che Talia, e, liberà
Franza e Spagna zira in la
  E sti altri harà el malan:
    Viua March.
O ti Papa che cason
  De tant mal chun zira i fat
Cernia e rest te parea bon
  Fa pur cont dauerghi trat
No te ualerà i ducat
  Contra march e maximian:
    Viua March.
Viua March e i partesan
  Cha schazà lo imperador
E tent Ducha e tent segnor
  Via da pana e dal pauan.

Finis.

GIUSEPPE ZIPPEL. — *Nicolò Niccoli.* Contributo alla Storia dell'Umanismo, con un'appendice di documenti. — Firenze, Bocca, 1890 (8° gr., pp. 114).

Nell'amplissima prefazione preposta all' epistolario del Traversari, interrompendo d'un tratto la spietata ma giustissima demolizione a cui sottopone l'opera del suo predecessore, il Mehus introduce un largo riassunto dei documenti da lui raccolti per stampare, quando che fosse, un commentario sulla vita, gli scritti, i meriti verso la repubblica letteraria di Niccolò Niccoli.

Come parecchie altre delle pubblicazioni che il dotto abate serbava nei suoi cassetti, come la silloge delle lettere del Petrarca, come l'epistolario del Poggio e del Guarino, così anche il promesso lavoro sul Niccoli non giunse mai a vedere la luce. Ma il saggio che il Mehus stesso ne aveva dato, saggio a cui meglio potrebbe darsi il titolo di vera e propria monografia, che spunta fuori, Dio solo sa come e perchè, dalla filippica diretta contro l'abate Canneti (1), era così ricco di ragguagli inediti, di peregrine notizie, che rimase il fondamento di tutte le posteriori ricerche sull'erudito fiorentino. Se ne giovò quindi il Voigt per il suo ormai classico libro; se ne valse il Wesselofsky, lo ha messo a profitto lo Zippel. Il quale con questo suo lavoro, presentato come tesi di laurea al R. Istituto di studî superiori in Firenze, si è proposto di ritracciare sulla scorta delle indagini altrui e delle ricerche condotte per proprio conto negli archivî e nelle biblioteche fiorentine la vita del Niccoli ed illustrarne con brevità, ma con accuratezza le relazioni e l'influsso letterario.

Premesse alquante riflessioni sull'interesse che il Niccoli suole ispirare come precursore dell'Umanesimo, quando non vogliasi considerar già, come io non avrei difficoltà a fare, quale un vero umanista nel pieno significato della parola, lo Z. si volge a riunire tutte le notizie che ci sono pervenute intorno alla sua famiglia ed alla sua giovinezza (2). E qui vediam definitivamente distrutta la favola, spacciata sul cader del quattrocento dai Bonaiuti e voluta accreditare coll'aiuto d'un'iscrizione bugiarda, che egli fosse del lor ceppo e confermato in quella vece l'asserto del Mehus che Niccolò nacque di padre lanaiuolo che attendeva all'arte sua in via Maggio ed al traffico educò tutti i suoi figli, sicchè solo in età già adulta, quando la morte del padre lo lasciò padrone di sè, egli potè, abbandonata la mercatura, dedicarsi tutto agli studî. Entrato allora a far parte di quei cenacoli letterarî di cui stavano a capo il Salutati ed il Marsigli, Niccolò vi si fece subito di-

(1) Essa occupa nientemeno che cinquantuna pagina in foglio! (*Ambr. Travers. Gen. Cam. Epistolae* etc., t. I, pp. XXIX-LXXXII).

(2) Nel far menzione di un omonimo del letterato fiorentino, un Niccolò Niccoli da Perugia che insegnava grammatica in patria del 1389, lo Z. esprime il dubbio che certi versi a lui diretti, i quali leggonsi a f. 77 *r* del cod. Magl. II. IV. 313, possano essere di Francesco Landini (p. 9). Essi sono invece fattura di Francesco de' Piendibeni da Montepulciano, che a que' dì occupava in Perugia l'officio di Cancelliere del Comune, e che salì più tardi alla dignità di segretario apostolico e di vescovo di Montepulciano.

stinguere per la venerazione appassionata di cui proseguiva l' antichità (1). E qui allo Z. cade in acconcio di accennare alle ormai trite questioni sul maggiore o minor rispetto che il Niccoli professò per le tre Corone Fiorentine, a cui i dialoghi di Leonardo Bruni e le invettive del Rinuccini e di Domenico da Prato vengono da un pezzo porgendo alimento. Contro l'avviso di altri lo Z. ritiene che il Niccoli non possa esser addirittura considerato come il capo di coloro che per innalzare gli antichi deprimevano a dismisura i moderni, ma che in lui il disprezzo della produzione volgare, più che il prodotto di fermo convincimento sia a stimarsi il frutto di quella sua inclinazione alla maldicenza e di quell'eccessiva severità di giudizio di cui si posseggono tante prove (2).

Accennati così gli anni e gli studî giovanili del Niccoli, il nostro A. viene a discorrere de' suoi tentativi di imparare il greco, che egli stima, e non a torto, assai superficiali, delle amicizie che strinse con i più illustri fra i letterati che a quel tempo onoravano Firenze, il Poggio, il Bruni, il Marsuppini, il Traversari, del suo attaccamento pei Medici, e quindi dei suoi contrasti con parecchi contemporanei. È infatti ben noto come l'irritabile erudito si lasciasse facilmente invescare in brighe e letterarie contese, che non finirono generalmente mai a suo vantaggio, poichè se gli riuscì, per esempio, di far partire da Firenze il Guarino, ne fu però ripagato a misura di carbone dalla fiera invettiva che il grammatico veronese gli rovesciò addosso; nè più avventurato egli fu per fermo nelle sue baruffe col Bruni e col Benvenuti, i quali sfogarono pur essi la loro collera con velenose scritture, in cui alla verità fa certo velo la passione. Ad ogni modo codesti libelli non sono punto privi d'importanza per la cognizione di que' tempi e di quegli uomini, e lo Z. avrebbe quindi fatta cosa assai gradita a tutti gli studiosi del risorgimento classico ed accresciuto pregio ed interesse al suo lavoro, se avesse in esso riprodotte le invettive del Guarino e del Benvenuti in quella guisa stessa che ha dato fuori la scrittura di Leonardo Bruni (3). La quale però nei codici, dond'egli l'ha tratta, si presenta disgraziatamente priva della fine; anzi interrotta proprio là dove comincia ad acquistar maggiore interesse, quando cioè il Bruni con fare schernevole si accinge a spiegar come la *teterrima belli causa* sia stata una donna, l'ormai celebre Benvenuta. È veramente un peccato che lo Z. non abbia potuto servirsi di qualche altro codice in cui l'invettiva si pre-

(1) Quando precisamente il Niccoli cominciasse a frequentare il Salutati ed il Marsigli non si sa; ad ogni modo egli potè conoscere così l'uno come l'altro al più presto verso il 1384.

(2) Diversamente pensano il Kirner, *I dialogi « ad P. Histrum »* ecc., p. XII e sgg., ed il Sabbadini (cfr. questo *Giorn.*, XV, 288).

(3) Dell'Invettiva del Guarino lo Z. rende conto a pp. 29 e sgg., avendola egli veduta nel cod. Riccard. 779, ove si legge a c. 189 e sgg.; di quella del Benvenuti invece non ha altra contezza se non quella che gliene offre il Biscioni, il quale in certe sue postille alla *Toscana letteraria* del Cinelli, che si leggono nell'esemplare Magliabechiano di quell'opera, dice averla veduta nella biblioteca de' Conti Guidi di Ferrara. Ma qui dev'esserci errore; poichè la copia Corsiniana dello zibaldone Cinelliano (Cors. 31 F. 1-33, t. IX, lett. L, p. 326) reca invece che l'Invettiva esisteva in un ms. posseduto dal cav. Giovanni Guidi e fratelli di Volterra; e questo ms. deve trovarsi tuttavia nell'archivio Guidi di quella città.

senta completa; ma a questo difetto ei potrà agevolmente riparare, procurandone prima o poi una nuova e più corretta edizione (1).

Studiati i rapporti così amichevoli come ostili che il Niccoli mantenne coll'irrequieta schiera de' dotti del suo tempo, lo Z. prende a considerarne il carattere, l'ingegno, le consuetudini, onde indagare quale sia stato l'influsso che egli esercitò sopra coloro che gli vissero accanto. Ed il giudizio ch'esso reca qui sull'indole del Niccoli ci pare in complesso indovinato. Fornito di grandissima erudizione, ricco di molte e solide doti d'ingegno, nobilitate da quella pura fiamma d'entusiasmo che l'animava, il Niccoli mancava però assolutamente di facoltà creatrice. La sua sterilità, mentre lo rendeva da una parte severissimo per gli altri — esempî di codesto vezzo non mancano neppur oggi — offriva naturalmente largo campo d'accusa a coloro che lo detestavano per la mordacità e la severità de' suoi giudizî. Di qui quella tendenza a vedere in lui piuttosto un antiquario fanatico che un dotto perspicace, la quale si estrinseca nell'ironico motto, con cui, se diamo retta ad un vecchio raccoglitore d'aneddoti, l'avrebbe un giorno apostrofato il Brunelleschi: « Ben giunghino i libri sanza il poeta! » (2). Sia o no vero il fatto, certo a Firenze parecchi la pensarono così allora ed in appresso (3). Ond'oggi a noi riesce difficile pronunziare sul valore del Niccoli un giudizio sicuro; troppi elementi ci fanno difetto. Avessimo almeno il famoso trattatello d'ortografia, tanto deriso dal Guarino! Esso ci permetterebbe di stabilire se Nicolò sia stato soltanto un innamorato dell'antichità o un filologo di polso. Ma la perdita di questo libro è, a mio credere, irreparabile (4). Ad ogni modo il concetto che l'aveva ispirato milita da solo in favore della larghezza e della genialità di vedute del suo autore. Scorgendolo intento a ricercare le vicende e le leggi della lingua latina ne' monumenti, nelle iscrizioni, nelle monete, noi siamo portati a giudicarlo ben diversamente dal Guarino e dal Bruni, a conchiu-

---

(1) Trascurando gli errori tipografici ci paiono da correggere i seguenti luoghi: p. 76, l. 8, *auris* = *aures*; l. 25, *fuistis* = *fecistis*; p. 77, l. 10, *visisse* = *risisse*; l. 27, manca il verbo: *qui et doctrina et sapientia eminent*, o qualcosa di simile; l. 30, *assidue* = *assiduo*; p. 78, l. 1, *omnis* = *omnes*; l. 13, *quod* = *quo*?; l. 28, *actatis* = *iactatis*?; p. 81, l. 1, *obtrectores* = *obtrectatores*; l. 4, manca un *vel*; l. 14, *defenderant* = *defenderunt*; p. 85, l. 6, *laudis* = *ludis*? l. 23, *iustitiori* = *institori*; p. 86, l. 3, *lustraque* = *luxuriaeque*?; p. 87, l. 3, *exusses* = *exuisses*; l. 14, *presidia* = *perfidia*; p. 88, l. 15, *tua* = *sua*; p. 89, l. 1, *nundinaris iste librorum questum* = *nundinarius iste libr. quaestus*; l. 16, *num* = *non*; l. 19, *beneventana* = *Benevenuta*, ecc. Il Mehus (*Op. cit.*, p. xxx) afferma che anche un cod. Riccard. contiene l'Invettiva.

(2) *Facezie e motti dei sec. XV e XVI*, Bologna, 1874, p. 52; n. LXVII.

(3) Il raccoglitore delle citate Facezie, vissuto in Firenze sul cader del Quattrocento, dice infatti del Niccoli: « haveva dato opera alle lettere et accumulati libri assai; del che più che di « leggerli et intenderli era stato studioso, benchè non era però ignorante ».

(4) Lo Z., che ha fatto in proposito parecchie ricerche, nota come un codice Canoniciano d'Oxford, descritto dal Mortara (*Cat. dei mss. It.* ecc., c. 253), contenga un trattatello, che porta il titolo di *Sinonimi di Nichollo*, e si domanda se per caso non possa esser questo il libretto tanto cercato. A me par di no per due ragioni; l'una è che il trattato del cod. oxfordiano è redatto in latino, mentre di quello del Niccoli si sa che fu scritto in volgare; l'altra sta poi in ciò che non si capirebbe come un siffatto trattato (non d'ortografia del resto, ma relativo ai Sinonimi) fosse inserito in un codice che contiene esclusivamente i trattati di medicina di Nicolò Falcucci. « La Sinonimi di Nichollo » deve voler dire: « La Sinonimia (medica) di Nicolò (Falcucci) » o qualcosa di simile.

dere ch'egli aveva già gli occhi aperti, quando gli altri intorno a lui eran sempre ciechi. E qual sorta di cecità in fatto di filologia affliggesse i suoi coetanei, bastano a dimostrarlo le opinioni espresse da Leonardo, che pur ebbe tant'acutezza di mente, intorno al linguaggio del volgo in Roma antica!

Ma se il Niccoli nulla produsse, se la sua attività letteraria non si esplicò in verun scritto, egli esercitò un'efficacia immensa colla vita, colla conversazione quotidiana sopra i suoi concittadini. Di lui si può ben dire che fu l'apostolo del risorgimento classico in Firenze: il suo zelo di propaganda divampa ardente così da richiamare alla mente quello di Socrate. Quanto narra Vespasiano della conversione di Piero de' Pazzi dalla vita del giovine spensierato a quella dello studioso operata da Nicolò, non par forse infatti staccato da un capitolo dei « Detti e fatti memorabili di Socrate » di Senofonte? Lo Z. si trattiene con amore a descriverci il Niccoli intento ad ispirare negli altri il suo ardore per gli studî, a raccogliere d'ogni parte oggetti antichi e codici preziosi; egli reca anzi su queste collezioni, che erano il sudato frutto di tante spese e tante fatiche, e che in parte andarono disperse, dei ragguagli assai pregevoli, giovandosi così del testamento di Niccolò, come degli atti che si conservano nell'Archivio di Stato in Firenze relativi alla cessione che gli esecutori testamentari del Niccoli fecero dei codici suoi a Cosimo de' Medici, perchè ne arricchisse quella insigne libreria, di cui la sua munificenza avea dotato San Marco.

Colla narrazione delle singolari fasi di quell'aspra contesa col Filelfo, onde vennero amareggiati gli ultimi anni del Niccoli, che si spense tranquillo in patria, carico d'anni, fra la venerazione universale, lo Z. pone termine al suo libretto, che per serietà di metodo ed accuratezza di indagini merita elogio sincero. Ci sia però permesso di raccomandare, terminando, al giovane autore maggiore diligenza nella correzione delle bozze: gli errori tipografici sono, com'egli stesso ha avvertito, nel suo libro in tanto numero da recare a chi lo legge non lieve molestia.

FRANCESCO NOVATI.

CAMILLO MARTINATI. — *Notizie storico-biografiche intorno al conte Baldassare Castiglione con documenti inediti.* Studio. [Nelle *Pubblicazioni del R. Istituto di studi superiori in Firenze, Sezione di filos. e filol.*]. — Firenze, Succes. Le Monnier, 1890 (8° gr., pp. 93).

Non ha molto che in questo stesso *Giornale* (XV, 292) si faceva parola d'una recente ristampa scolastica del *Cortegiano* e si accennava con giusta compiacenza alle ragioni per cui in questo rapido, quasi febbrile incalzarsi di ricerche e di studî su tutti i territori, anche i meno esplorati finora, della letteratura nostra, specie del Rinascimento, il Castiglione viene preso di mira. Occorre peraltro notare come troppo spesso e troppo volentieri gli

scrittori di studî sul Rinascimento italiano si sieno accontentati, e in parte si accontentino ancora, di ripetere, stavo per dire rifriggere, le solite cose, le solite osservazioni, vere, innegabili in fondo, ma che procedono più dall'aver voluto applicare a questa figura caratteristica certe idee generali intorno al Rinascimento, che non da uno studio speciale, diretto, rafforzato da indagini e accostamenti nuovi di quella con questo.

Fortunatamente in questi ultimi anni si capì da alcuni la necessità di ricerche positive anche pel Castiglione, riprendendo, con criterî più larghi, il filo di quella tradizione, che, iniziata dal buono e modesto Serassi, sarebbe stata degnamente continuata dal Di Vesme, se altre cure ed infine la morte non glielo avessero impedito. Non è qui il luogo, nè il momento di enumerare e giudicare i risultati ultimi di tali ricerche, tanto più che posso per buona parte rimandare i lettori allo *Studio*, qui sopra registrato, del prof. Martinati, il quale nella sua *Prefazione* raccolse con abbastanza larga e quasi sempre sicura conoscenza dell'argomento, la letteratura, come oggi si direbbe, del suo autore, indicando le fonti edite e manoscritte donde attinse pel lavoro ch'egli qui ci presenta (1). Vediamo dunque qual posto si debba assegnare in questa letteratura allo studio dell'antico alunno dell'Istituto fiorentino.

Nella citata *Prefazione* egli incomincia coll'asserire che la vita del Castiglione « è, fra quelle dei nostri classici autori, una delle meno conosciute »; e questo, a dir vero, mi sembra un po' ingiusto, pensando che la biografia del Serassi, che l'A. riconosce come « la più completa ed esatta », malgrado deficienze e mende inevitabili, rimane pur sempre un lavoro solido e nutrito di fatti anche minuti, e pensando che non dobbiamo poi esagerare l'importanza di tale biografia come biografia propriamente detta, e il valore del Castiglione come uomo. Affermata pertanto la mancanza d'una « biografia « completa » (e di quale altro autore, anche più grande di messer Baldassare, possiamo dire di possederla?) il M. esprime la speranza di avere col suo studio « in parte colmata tale lacuna »; e soggiunge che, essendosi proposto specialmente « di far conoscere meglio il Castiglione come uomo poli« tico » ne espose la vita « sotto questo punto di vista, che certo è il meno « noto ». Tale l'intendimento modesto e lodevole dell' A. Resta che ricerchiamo brevemente com'egli l'abbia messo ad effetto.

Lo *Studio* è distribuito in sei capitoli corrispondenti ciascuno ai varî periodi nei quali si può considerare divisa la vita del C. — il 1° sui *natali e la giovinezza del C.*; il 2° sul *C. alla Corte di Guidobaldo, duca d'Urbino*; il 3° sul *C. alla Corte di Francesco Maria della Rovere*; il 4° sul *C. a Mantova e il Cortegiano*; il 5° sul *C. ambasciatore alla Corte pontificia*; il 6°, infine, sul *C. nunzio apostolico alla Corte di Spagna e sua morte.* Chiude il volume una ricca appendice di documenti inediti, la più parte

(1) Peraltro nella indicazione di queste fonti l'A. non è sempre completo e preciso. Per esempio, da ciò ch'egli scrive circa le fonti mantovane, parrebbe che ignorasse o non curasse l'esistenza delle lettere originali del C. nelle filze e nelle buste dell' Archivio Gonzaga, delle quali lettere non sono che copie quelle raccolte in otto volumi, a cura di chi e a quale scopo il M. non dice, mentre sarebbe stato debito di giustizia ricordare almeno il nome e il lodevole intento di Ferdinando Negri, modesto erudito mantovano, sul quale mi propongo di ritornare altrove.

lettere del C., tratti dall'Archivio Gonzaga, e da quello fiorentino (sezione Urbinate e carte Strozziane, quest'ultime, anche nella parte riguardante il C., già segnalate dal Guasti).

Quella sufficiente conoscenza del soggetto che l'A. dimostra nella *Prefazione* è confermata nel seguito del lavoro, che è certo ricco, perfino troppo ricco, di fatti già risaputi e che potevano senza alcun danno, anzi con vantaggio, venir tralasciati. E questo pare a me il vizio capitale dello studio presente. L'A. non manca di porre in luce fatti nuovi, di chiarirne altri e considerarli da un nuovo punto di vista, in generale con diligenza e sicurezza di critica; ma per raggiungere il suo intento principale, per porre, cioè, in rilievo specialmente l'attività politica del C. e riempiere le lacune lasciate dai biografi, non mi sembra che occorresse rinarrarne tutta la vita sulle orme del Serassi, che spesso è parafrasato, talvolta ripetuto quasi alla lettera. L'A. si trovava di aver raccolto, mercè lunghe e pazienti ricerche, una messe abbastanza copiosa di documenti inediti? E perchè non raggrupparli secondo l'argomento o la cronologia e illustrarli poi in modo da rilevare il nuovo contributo di notizie che essi recavano alla futura monografia sull'autore del *Cortegiano*? Come si vede, era questione sovratutto di economia, questione tanto più osservabile, in quanto che il lavoro è destinato ad un pubblico ristretto di studiosi, che conoscono già, o dovrebbero conoscere, le principali notizie biografiche sul C. In tal modo lo studio presente avrebbe guadagnato d'intensità e d'efficacia e avrebbe meglio risposto agli intendimenti dell'A. Il quale, imbarcatosi a rifare il viaggio in compagnia del Serassi, non poteva naturalmente non provare la tentazione di fare per conto suo delle piccole escursioni, che in realtà accrescono la mole, non il pregio, del suo lavoro, risollevando certe questioni secondarie oramai sepolte e non più degne d'essere disotterrate (1). Ed un'altra conseguenza era inevitabile. Siccome, malgrado i nuovi documenti conosciuti dall'A. e da lui in parte qui pubblicati, le notizie affatto nuove riguardanti personalmente il C. non sono, a dir vero, nè potevano essere molte, nè sempre molto importanti (non dimentichiamo che l'epistolario Serassiano resterà fondamento prezioso per la conoscenza del C.) il M. provò spesso l'illusione di trattare del C. politico quando invece non faceva che riassumere, adattandole al suo soggetto, cose assai note circa la storia generale e i principali avvenimenti politici e diplomatici di quel tempo.

Questa superfluità si appalesa di più nel cap. IV e specialmente in quella

(1) P. es. fin dalla prima pagina del lavoro, alla notizia data nel testo circa la nascita del C. avvenuta in Casatico, l'A. appone una noticina per ricordare l'errore del Giovio, del Fornari e del Menagio; noticina affatto inutile dopo le osservazioni del Mazzuchelli e, più ancora, del Serassi. Parimenti l'A. poteva dispensarsi dall'avvertire (p. 16) i *grossolani errori* del Marliani, del Negrini e del Torelli riguardo l'ambasceria del C. ad Enrico VII, errori già confutati abbastanza. Ed oziosa mi pare la piccola discussione (pp. 55-6) sul luogo dove morì il C. e più ozioso ancora il riprodurre (pp. 56-7) gli epitaffi posti sulla tomba di messer Baldassare e della moglie, già ristampati dal Serassi e da altri. Piuttosto l'A. avrebbe dovuto utilizzare meglio il Doc. XIX ed altri esistenti nell'Archivio mantovano per rettificare la data della morte di Cristoforo Castiglione, riferita inesattamente da tutti i biografi, compreso il Serassi, e rilevare, più che non faccia, l'importanza che nella vita posteriore di messer Baldassare ebbe la morte del padre suo.

parte di esso che tratta del *Cortegiano* e ritesse la storia della sua composizione e pubblicazione; dove è strano davvero che l'A., di solito così bene informato, ignori quel *Carteggio di Vittoria Colonna*, edito dal Ferrero e dal Müller (Torino, 1889), nel quale avrebbe trovato notizie importanti sull'argomento. Invece egli riuscì a rintracciare, dietro l'indicazione del Di Vesme, le due notevoli lettere pubblicate dal Valdrighi nell'*Indicatore Modenese*, e che meriterebbero d'essere riprodotte per intero: il che confido di poter fare io stesso fra breve (1). Nel medesimo cap. IV l'A. lasciò a mezzo le sue ricerche intorno al matrimonio del C., che egli pur riconosce essere un « avvenimento di grande importanza pel nostro Baldassare ». Se egli avesse compiuto le sue ricerche, avrebbe aggiunto a quelle da lui ricordate (pp. 25-26) e già fatte conoscere dal Serassi, altre due proposte di matrimonio, una delle quali risale nientemeno che al 1500, e v'ebbe parte nientemeno che la marchesa Isabella Gonzaga. Anche avrebbe potuto stabilire con sicurezza che sulla fine del 1515 il C. fu ad Urbino e poscia a Mantova, dove il suo matrimonio con la Torelli fu conchiuso e dove furono celebrate con grandi feste le nozze nel carnevale dell'anno seguente (2).

Assai notevoli sono i capitoli V e VI, nei quali l'A. ha saputo giovarsi delle sue ricerche, ma annegandone quasi i risultati nel mare troppo vasto della intera biografia e più ancora, come s'è detto testè, della storia politica generale del tempo (3) e non senza inesattezze (4). Nel primo di questi due

(1) Per ben due volte (pp. 19 e 31) l'A. afferma che alla composizione del *Cortegiano* contribuì anche il re Luigi XII di Francia, con le istanze che ne fece al C. per mezzo di Alfonso Ariosto; e per provar questo rimanda al proemio del *Cortegiano* stesso, indirizzato, com'è noto, all'Ariosto. Ma qui il M. cade in una doppia confusione. Prima di tutto nella redazione definitiva del proemio non è detta parola del fatto: solo in una delle anteriori redazioni del proemio che il Serassi trasse dagli originali della Libreria Valenti e il Di Vesme poi riprodusse, il C. dice all'amico ch'erasi indotto a scrivere il suo libro per compiacere al Re Cristianissimo, non Luigi XII ma il suo successore Francesco I, dal quale, noti il M., il C. ebbe un' udienza nel dicembre del 1515 in Bologna, come apparisce da documenti sicuri.

(2) L'A. asserisce (pp. 26-7) che per tutto l'anno 1515 e durante il principio del seguente il C. rimase sempre in Roma, tanto che dubita « se le nozze sieno state celebrate al principio del 1516, come afferma il Serassi, oppure ad anno inoltrato, quando il C. venne a Mantova col duca spodestato ». Eppure il M. non aveva che a por mente al Docum. XXVI da lui pubblicato, per convincersi che proprio alla fine del novembre 1515 il C. si recava da Urbino a Mantova, come aveva già fatto nella primavera del medesimo anno (Docum. XXV).

(3) Certo il periodo trattato in questi due capitoli era ed è ancora degno di studio, ma per ciò che riguarda il C. non andava dimenticata quella *Prefazione* del diligente Serassi al vol. II delle *Lettere* (*Lettere di negozi*) di messer Baldassare, nella quale è condensata tanta materia sotto apparenze tanto modeste. Peccato che per questo e per altri periodi dell'attività diplomatica del C., il M. non abbia potuto attingere ad una fonte preziosa e in nessun modo trascurabile qual'è l'Archivio Segreto Vaticano. Questo farà certo da par suo il Pastor, il benemerito autore della *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance* (cfr. *Giornale*, XV, 466) che attende di proposito ad un lavoro sul Castiglione uomo politico. Intanto posso notare che, passando da Mantova prima di partire alla volta della Spagna, il C. fu incaricato dal Pontefice d'una missione presso quel Marchese. Ciò apparisce dalla seguente minuta d'un breve dato in Roma il 28 settembre 1524: « Marchioni Mantuae. Flexuro iter ad eum priusquam in Hispaniam dil.[ecto] filio Balth.[assarem] « Castilionem mandavit nonnulla cum nobilitate sua colloqui. De quibus etc. plenam fidem ha- « bebit » (Arch. Secr. Vatic. Ex Brev. Clement. VII, t. 7.o, 1524, P. 2a, Minut. n. 519). Che

(4) Vedi p. seg.

capitoli (pp. 35-6) il M. accenna opportunamente alla singolare soavità e schiettezza di affetto che il C. dimostrò per la moglie Ippolita Torelli (sulla cui morte gli sfuggirono alcuni documenti importanti), ma non avrebbe dovuto trascurare il breve, ma fine e geniale schizzo che Oreste Antognoni inserì nei suoi *Appunti e Memorie* (Imola, 1889) col titolo: *Contessa di Castiglione*. Egualmente, riferendo (p. 36) le conclusioni del Reumont intorno alla famosa lettera attribuita al C. in data di Toledo, 27 settembre 1519, il M. avrebbe dovuto evitare la distrazione di trasformare, traducendo un passo dello storico tedesco, il povero Cardinale Hergenroether, il benemerito iniziatore dei *Regesta* di Leone X, nell' aggettivo... corrispondente (« I *Regesta* di Leone pubblicati dal *Hergenrötherschen*... »). Al quale proposito ha ragione l'A. di osservare che non v'è punto bisogno di aspettare il sèguito dei *Regesta* per assicurarci circa la verità o meno d'un'ambascieria del C. in Ispagna, anteriore alla sua nunziatura, e per affermare con la massima certezza la falsità della lettera in questione. Basta aver dato un'occhiata, come scrive il M., al copioso carteggio del C. che si conserva nell'Archivio Gonzaga e in cui non mancano lettere dello stesso mese di settembre scritte da Roma. E meglio basterebbe, aggiungo io, un'importante (tanto importante che l'A. ha fatto male a trascurarla) lettera inedita del C. data in Roma l'8 d'ottobre 1519, nella quale messer Baldassare tesse al Duca d'Urbino la storia delle pratiche da lui fatte nell'eterna città durante tutto il mese di settembre con Leone X in favore del Duca stesso, al quale egli continuava a prestare i proprî servigi (1). Solo il M. ha torto di stupirsi e di trovare inesplicabile il fatto di questa falsa attribuzione: dico questo perchè chi pensi il modo in cui venivano messe insieme molte di quelle raccolte epistolari del 500, la ruscelliana compresa, e ricordi altri esempî (e son

un breve commendatizio il Pontefice rilasciasse al suo nunzio per la Regina madre di Francia, è provato dalla minuta seguente: « Matri Regis Christianissimi. — Dilecta filia. — Mandavimus « dilecto filio Balthassari Castilioneo nuntio et oratori nostro in Hispaniam proficiscenti, per nos « ad hoc munus et virtutes et prudentiam eius electo, ut istac transiens nobilitatem tuam nostro « nomine inviseret et alloqueretur. Hortamur te in Domino, ut pia nostra consilia, que ad co- « munem omnium Christianorum salutem dirigimus, tua gratia et auctoritate confovere velis, « eidemque Nuntio nostro plenam in omnibus fidem adhibere. Dat. 28 sept. 1524 Anno primo ». (Ibid., n. 515, Cfr. t. 8.o, n. 414). E un'altra commendatizia, fra le molte, messer Baldassare recava con sè perfino pel confessore di Carlo V (è noto quale importanza avesse il confessore nella diplomazia industriosa e punto scrupolosa di quel tempo) nel quale papa Clemente sperava trovare un efficace alleato. Il documento seguente parla abbastanza: « Confessori Caesaris. Mit- « tentes istuc nuntium et oratorem Balth. Cast. virum omnis virtutis genere praestantem, secum « nunc et sepe S.S. consilia communicaturum, ipso adiutore et fautore uti paternus amor exi- « git etc. » (Ibid., n. 529).

(4) Per es. l'A. afferma (p. 44) che il C. « alla fine d'agosto (1524) portavasi a Mantova per « salutar la madre e i figli e prepararsi alla partenza » alla volta della Spagna — senza badare che subito dopo egli stesso cita in nota una lettera del C. datata da Roma il 5 settembre, e che il Serassi aveva assegnato al 5 d'ottobre (avrebbe dovuto dire il 3) la partenza del Nunzio pontificio da Roma.

(1) Potrei aggiungere, se ce ne fosse bisogno, che si conserva, fra le altre, una lettera del C. all'Equicola, in data del 26 settembre da Roma: cosicchè non resterebbe che credere al miracolo dell'ubiquità per accettare come autentica la lettera che il C. avrebbe scritto da Toledo il giorno seguente.

molti purtroppo!) di consimili attribuzioni arbitrarie e scorrezioni di date, troverà la cosa deplorevole sì, ma anche naturale ed inevitabile. E per non andar lontano, l'A. non aveva che ad accostare questo esempio all'altro analogo desunto dalle stesse *Lettere di Principi* ecc., al quale egli stesso accenna più oltre (p. 39).

Ma la maggiore importanza di questa pubblicazione consiste (e lo dico senza intenzione di negare valore al testo) nell'appendice di documenti inediti, dei quali alcuni sono davvero notevoli (1), altri non meritavano forse l'onore della stampa o lo meritavano meno di taluni pure esistenti negli Archivî esplorati con tanto profitto dall'A. Questi avrebbe fatto cosa ancor più utile e più gradita agli studiosi, se avesse o premesso o fatto seguire alla sua Appendice una tavola dei documenti, che ne agevolasse la ricerca, tanto più che essi non sono disposti in ordine cronologico, ma raggruppati secondo la provenienza.

In ogni modo l'A., malgrado le sovrabbondanze e le deficienze e le mende notate nella esecuzione, ha saputo con questo lavoro recare un modesto ma lodevole ed utile contributo di studî sullo scrittore del *Cortegiano*: più modesto, ma anche più utile e concludente di altri lavori, nei quali la vivacità e la spigliatezza lusinghiera della forma mal riescono a nascondere la tenuità vaporosa e la nessuna novità della sostanza (2).

VITTORIO CIAN.

---

(1) Fra questi ricordo specialmente il XXI, il XXII, il XXIII, il XXIV e il XXXV. E a questo punto, attesa l'affinità dei documenti e la comunanza della fonte (il *solito* Archivio Gonzaga), colgo l'occasione per rimandare l'A. ad un lavoro già pubblicato molti anni sono dal D'ARCO (*Notizie d'Isabella Estense* nell'*Arch. stor. ital.*, 1ª S., Append. t. II, n. 11, 1845) lavoro ch'egli non avrebbe dovuto trascurare, perchè contiene lettere del C. e notizie che o lo riguardano direttamente o giovano ad illustrare quegli uomini e quella politica in mezzo cui ebbe a trovarsi. Altre fonti storiche già edite, e non meno importanti per le stesse ragioni, l'A. non conobbe; fra le quali mi limito a notare quei mss. Torrigiani dell'Archivio fiorentino, che il Guasti fece conoscere nell'*Archivio stor. ital.*, S. III, t. XIX e sgg. Peccato poi che il M. abbia quasi interamente trascurato le relazioni del C. con gli artisti principali del suo tempo e i servigi da lui resi per questo riguardo al marchese di Mantova; sul quale argomento, assai importante, furono pubblicati preziosi documenti in questi ultimi anni. E a questo riguardo osserverò che in generale l'A. si mostra un po' arretrato nella sua preparazione, ignorando, fra l'altro, i numerosi e importanti lavori dati in luce dal Luzio e dal Renier, sagaci ricercatori e ravvivatori di quei documenti mantovani, nei quali del nostro Baldassare è fatta spesso parola. Lascio la notevole lettera del C. fatta conoscere recentemente dall'infaticabile prof. ZANNONI (nella *Cultura*, A. IX, n. 15-16, pp. 492-5, agosto 1890), ma certo troppo tardi perchè l'A. se ne potesse giovare.

(2) Proprio mentre scrivevo questa recensione mi capitava sott'occhio nel *Lettere ed arti* di Bologna (A. II, n. 47, dic. 1890) un articolo del TOMASELLI intitolato *Saggi di studi su Baldessar Castiglione*, articolo che l'autore offre infatti come saggio d'un *lungo studio*, « confidando di po« tere, fra non molto tempo, dar fuori in volume il risultato compiuto delle *sue* ricerche ». E ben venga questo volume e si diffonda nel pubblico italiano la conoscenza del nostro gentil cavaliere e scrittore del Rinascimento: a un patto però, che non si dia come *risultato compiuto* di *un lungo studio* e di *ricerche* speciali quello che non è, tutt'al più, che una garbata ripetizione di cose già note agli studiosi. Intanto, in questo primo saggio, il T. non ci insegna nulla di nuovo, ma, fra l'altro, un errore vecchio cui s'è già accennato, cioè che Cristoforo Castiglione morì nel 1495 in seguito alle ferite riportate al Taro, mentre i documenti dimostrano che la morte avvenne solo quattro anni dopo, nel marzo del 1499. E insisto nell'osservare che la data della morte del padre ha non piccola importanza nella vita del C.

BOLLETTINO BIBLIOGRAFICO

WILHELM CLOETTA. — *Komödie und Tragödie im Mittelalter* (I vol. dei *Beiträge zur Litteraturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance*). — Halle a. S., Niemeyer, 1890 (8°, pp. XII-168).

Il prof. Cloetta ha già pronto un lavoro sulla tragedia italiana del rinascimento (inteso nel largo senso che questa parola suol avere presso i letterati tedeschi), ed ora ne pubblica a parte la introduzione, che gli è riuscita abbastanza estesa da empire un discreto volumetto. In questa introduzione egli studia quegli scarsi ed embrionali prodotti drammatici del medioevo, che sono come l'anello di congiunzione tra il dramma antico e quello del rinascimento, lasciando da parte la drammatica sacra. Il soggetto non si può dire propriamente di storia letteraria italiana, poichè la maggior parte di quei tentativi drammatici (scritti in latino, del resto) nacque fuori d'Italia; ma le origini medievali di ogni genere letterario mal si possono assoggettare ad una delimitazione nazionale, onde crediamo far cosa utile parlando qui di questa memoria, e lo facciamo tanto più volentieri inquantochè essa rivela nel suo autore una cognizione profonda del difficile argomento.

La prima parte dello studio indaga il concetto della drammatica che il medioevo aveva. È una investigazione dottissima e curiosa. Boezio sapeva ancora che cosa fosse un dramma; il suo commentatore Notker non lo sa più. È singolare davvero il vedere come i massimi letterati dell'alto medioevo mancassero di ogni concetto esatto rispetto alla drammatica. Talora, da qualche loro definizione, ci sembra scorgere che ne abbiano un'idea sicura, ma poco appresso si contraddicono ed escono in bizzarre affermazioni. Gli è che nelle definizioni, ove sembrava di vedere un po' di luce, essi non facevano che attenersi ai retori antichi, e poi, parlando di scienza propria, mostravano la confusione della loro mente. Bisogna scendere alla *Poetria* di Giovanni de Garlandia ed allo *Speculum* del Bellovacense per trovare informazioni più esatte. Il Bellovacense conosce anche le tragedie di Seneca, che per diversi secoli medievali restarono affatto ignote.

In sostanza, nel medioevo le parole *commedia* e *tragedia* acquistarono un significato molto largo, indeterminato e incostante; e tale indeterminatezza

non cessò fino al sec. XV, tanto è vero che per es. poteva essere chiamata *Tragoedia super captione regis Franciae Johannis* un lungo lamento in prosa sulla sconfitta di Poitiers del 1356 ed il marchese di Santillana designava col nome di *tragedia* il *De casibus virorum illustrium* del Boccaccio. Da questa indeterminatezza nel concetto della drammatica non fu esente neppure Dante, ed è molto istruttivo quanto il Cl. rileva in proposito, sia dagli scritti danteschi, sia dagli antichi commentatori del poema (pp. 36-41). Il Pucci non esitò a chiamare *volgare commedia* il suo *Centiloquio*. I termini di *commedia* e *tragedia* non indicavano più particolari forme poetiche; ma servivano solo a distinguere certe particolari qualità di componimenti diversissimi. Non solamente un poema epico, ma anche una lirica o una poesia didattica, potevano essere denominati *commedia* o *tragedia*, a seconda del loro stile, dei fatti che narravano o cui alludevano, della loro intonazione predominante. Fra gli autori comici, presso Terenzio, trovansi menzionati Ovidio e Virgilio. Dovendosi l'A. limitare al dramma profano, non può che accennare alle sei commedie di Hroswitha, e passa in rassegna quei componimenti medievali che a più giusto titolo possono aspirare al nome di *commedia* o di *tragedia* per essere la loro azione dialogata. Questi sono per lo più composti in distici elegiaci, talora anche in esametri (1).

Le più antiche *commedie epiche* risentono ancora della commedia antica. Quelle di Vitale, scritte alla fine del sec. X o nel principio dell'XI, trattano soggetti plautini, che elaborano narrativamente. Dopo aver discorso di esse, il Cl. passa in rassegna un numero considerevole di componimenti simili, dando su ciascuno di essi copiose notizie bibliografiche e critiche. Parla del *Thraso* (pp. 74-75), dell'*Alda* di Guglielmo di Blois (pp. 75-78), della *Comoedia de Milone Constantinopolitano* di Matteo di Vendôme (pp. 78-79) (2), del *Pamphilus* e del breve aneddoto in distici *De tribus sociis* (pp. 83-85), della *Comoedia Babionis* (pp. 86-88), del *Pamphilus de amore* (pp. 88-93), del dialogo *De clericis et rustico* (pp. 93-94), del *De Paulino et Polla* (pp. 94-96) e di altri scritti minori, fra cui l'aneddoto pseudo-ovidiano *De lumaca et lombardo* (pp. 96-99) (3). In questi prodotti epico-drammatici, la maggior parte dei quali appartiene al sec. XII, si nota uno sviluppo degno di osservazione. I primi, come già dicemmo, si fondano per la materia interamente sulle commedie dell'antichità ed hanno il dialogo interrotto dall' esposizione e dalle

(1) Forse non del tutto a suo luogo, discorre il Cl. di quella prosa a dialogo che fu ispirata dalle stragi di Cesena del 1377, e venne già falsamente attribuita al Petrarca ed a Coluccio Salutati. Un cod. Chigiano la assegna a un ser Lodovico da Fabriano, che il Novati identificò col notaio Lodovico de' Romani (vedasi *Arch. stor. per le Marche e per l'Umbria*, II, 135-146). Il Cl., che fa tesoro delle ricerche del Novati, esamina l'argomento storico che nel *De casu Caesenae* è trattato, e divide il componimento in quattro dialoghi. Esso ha nei mss. tanto il titolo di *tragedia* quanto quello di *commedia*. Il primo è giustificato dal contenuto sanguinoso della narrazione; il secondo dal tono famigliare dei dialoghi e dalla bassa condizione delle persone che vi hanno parte (pp. 54-57).

(2) L'A. combatte la attribuzione a Matteo della *Lydia* e del *Miles gloriosus*, che sono imitazioni del *Milo*. Ne dà l'analisi (pp. 79-83).

(3) Su questo curioso componimento, che interessa anche direttamente gli italiani pel suo contenuto satirico, l'A. non ha veduto l'articoletto postumo del Boucherie, ch'è nella *Revue des langues romanes*, XXVIII, 93 sgg.

dichiarazioni dell'autore. In quelli di Guglielmo di Blois e di Matteo di Vendôme il dialogo va perdendo molto d'importanza ed il contenuto non deriva più dall'antichità classica, ma da altre fonti, molte volte orientali, quando non sia tratto dalla vita stessa del medioevo. In altri infine il dialogo è continuo, la materia attinta piuttosto alle abitudini giornaliere della vita, le figure sono medievali senza che perciò resti escluso del tutto l'influsso dell'antichità classica (pp. 99-100).

Un genere intermedio fra la commedia e la tragedia è rappresentato dalla tragicommedia del fanciullo di neve, che nella redazione del cod. Vaticano edita dal Wattenbach appartiene al XII sec. e di cui un'altra redazione, più breve, pubblicò il Du Méril (pp. 106-107). Questo seggetto antichissimo fu caro alla novellistica e lo si trova, per non parlare che dell'Italia, nel *Libro di novelle antiche* edito dallo Zambrini, nelle *Novelle inedite* del Sercambi pubblicate dal Renier, nel novelliere del Malespini ecc. (1).

Le *tragedie epiche* sono molto meno numerose delle commedie. Esse si riducono a sei, di cui una non ci fu conservata. La prima di queste, attribuita a Bernardo di Chartres (sec. XII in.), si intitola *Mathematicus* o *De patricida*, ed è importante perchè rammenta il mito di Edipo e forse deriva da una soluzione prosaica di antica tragedia (pp. 114-119). Le altre tragedie sono: *De Flaura et Marco* (p. 120); *De Affra et Flavio* (pp. 120-122); *De Pyramo et Thisbe* (p. 122); *Orestis tragoedia* (pp. 126-127). La *Tragoedia magistri Reneri de Bruxella*, narra un caso che si finge avvenuto nel 1447 ed ha solo per ischerzo il titolo di tragedia, perchè in realtà è un racconto umoristico (pp. 123-126).

Che questi componimenti a dialogo venissero rappresentati in una maniera conforme a quella usata nell'antichità ed a' giorni nostri, il Cl. nega, ed è anche contrario alla opinione del Magnin e d'altri che venissero rappresentate le commedie di Hroswitha. Egli ritiene invece probabile che una persona sola recitasse talvolta questi dialoghi, modificando forse la voce allorchè cambiava l'interlocutore. La questione peraltro non è così semplice ed egli vi si trattiene abbastanza a lungo (pp. 127-138). Nelle poche commedie a dialogo continuo, le quali si avvicinano maggiormente alla forma drammatica costituita e decisa, reputa che le parti potessero essere divise e recitate da diversi.

Col Mussato, che in Italia fa entrare quella drammatica pargoleggiante in un nuovo stadio, si chiude naturalmente questo scritto introduttivo, che si legge con profitto. Sollecitiamo col desiderio la pubblicazione del lavoro, che più direttamente ci riguarda, intorno alle prime forme del nostro dramma profano.

---

(1) Il Cl. si astiene sempre dal fare raffronti. Per i componimenti che narrano del fanciullo di neve vedi una nota alquanto inesatta del Du Méril, *Poésies inédites du moyen âge*, Paris, 1854, p. 418, n. 4, ed i rinvii del Rua, *Einige Erzählungen des Giov. Sercambi*, in *Ztschr. für Volkskunde*, II, 257.

CARLO MERKEL. — *Sordello e la sua dimora presso Carlo I d'Angiò.* — Torino, tip. Bona, 1890 (per nozze Cipolla-Vittone) (8°, pp. 32).

Ottimo allievo d'ottimi maestri, che gli hanno suscitato il desiderio e appreso il metodo della indagine storica, il M. non ritesse la biografia del trovatore mantovano mescendo favole nuove alle antiche (1). Aggiunge egli di suo; ma son sicure notizie, che gli accadde di spigolare dai documenti esplorati in servigio de' noti suoi studî sul primo fermarsi e allargarsi della signoria angioina in Italia; le quali volle egli cortesemente ammannire in questo opuscolo ai lavoratori, che gli faticano accosto, agli studiosi della poesia provenzale. È questo suo il terzo contributo notevole alle ricerche sopra Sordello, dopo la biografia stesa dallo Schultz (2). Venne prima la pubblicazione dell'*ensenhamen d'onor;* seguirono i due sirventesi di Lanfranco Cigala, editi dal Rajna, dai quali uno sprazzo di luce uscì a illuminarci gli ultimi anni della vita del trovatore e i suoi rapporti con Carlo d'Angiò dopo la conquista del regno. Anche le notizie comunicate ora dal M. riguardano le relazioni di Sordello con l'Angioino. Si tratta di documenti che dal 1252 ci conducono al 1265: Sordello vi apparisce come testimonio, e una volta come parte, allorchè Barral de Baux, conciliatosi con Carlo, contro il quale aveva prima capitanati i ribelli al dominio di lui, estese le sue simpatie anche ad uno dei trovatori protetti dal conte di Provenza, al nostro mantovano, e gli fe' dono di cinquanta lire di reali coronati. Negli altri atti Sordello è testimonio, dicevamo: testimonio in ischiera con personaggi cospicui, con baroni, con uffiziali del conte, con altri poeti, come nella corte dell'Angioino fosse tra gli uomini più notevoli; testimonio inoltre a stipulazioni ed accordi singolarmente importanti. Nè il nome del poeta ci si mostra nudo di ogni segno d'onore; ritorna il titolo di « dominus », che gli si conosceva per altri documenti. In uno degli atti, che il M. fa primo rilevare, ci si offre il nome del trovatore a questo modo: « dominus Sordellus de Sadio » (p. 17). *De Sadio?* Lesse male l'editore del documento, lo Sternfeld, per *de Godio,* indicazione, che sappiamo aggiunta al nome di Sordello in un altro atto, e che corrisponderebbe a quella che ci si porge in una delle biografie provenzali, ove Sordello è detto nativo di un castello « que a nom Got » (Goito)? O *Sadio* sarebbe il feudo che altre testimonianze ci fan credere abbia Carlo concesso al poeta? Ma dov'è questo luogo? È tutt'uno con il *Sades* divenuto celebre per cagion del Petrarca? Nei documenti latini medievali questa località è detta però *Sado*, *Sadone.* Queste, in ordine a un tal dato, le osser-

(1) Fra gli autori di fantasticherie su Sordello, non trovo comunemente ricordato Giuseppe Ferrari, il quale attribuì la simpatia di Dante per il mantovano a'principî politici di costui, che a quel metafisico ardito della storia apparve come il *bianco*, l'Alighieri del sec. XIII (*Corso sugli scritt. pol. it.*, Milano, 1862, pp. 81 sgg.).

(2) Su la leggenda di Sordello, le ragioni e il modo della sua formazione, vedi pur la memoria del prof. S. Ferrari, *Sordello*, Mantova, 1887.

vazioni e le considerazioni e i dubbi del M., dei quali non sappiamo neppur noi additare adesso alcuna soluzione. Se non che il M. non si restrinse a comunicare ciò che di nuovo gli è avvenuto di poter mettere in rilievo sopra Sordello: concordando e ricomponendo le cose dianzi inavvertite con le altre già conosciute, egli rifece intera la vita del trovatore, sì che nel suo libretto è raccolto tutto ciò che finora se ne potè sapere. Così egli ebbe occasione di riesaminare criticamente le biografie del Diez, del Fauriel, dello Schultz, facendo osservazioni, delle quali si dovrà d'ora innanzi tener conto. Mi sembra importante, ad esempio, ciò che da lui si oppone allo Schultz circa il tempo, nel quale vorrebbe questi che d'Italia Sordello fosse passato in Provenza (pp. 24-26) (1). Chiudendo la sua memoria, il M. rinnova l'antica, inevitabile questione: il Sordello, che ci è fatto conoscere dai suoi stessi componimenti e dalla storia, corrisponde alla magnanima, superba figura che Dante ha sculta e animata nel noto luogo della seconda cantica? Egli ribadisce l'opinione che debba sopra tutto averlo fatto grandeggiare nella fantasia e nel giudizio del poeta divino, la impavida fierezza del lamento in morte di ser Blacatz: a cui s'aggiunge dal M. che se tanto in pregio tennero Sordello uomini non certo fatti per avere stima dei dappoco, e Rizzardo di S. Bonifacio e gli Ezzelini e Carlo d'Angiò, questo significa ch'egli dovett'essere, come i tempi volevano, un animoso: di che ci dan prova e il ratto di Cunizza, e l'aver seguito, benchè vecchio, il conte di Provenza nell'impresa del regno, e l'alterezza dei pensieri e delle parole, manifesta in taluna delle cose sue. Certo son queste osservazioni molto persuasive, ed è massimamente giusto credere che impressione profonda abbia fatto nella fantasia e nell'animo dell'Alighieri il *compianto* terribile, del quale parrebbe quasi una reminiscenza, una libera imitazione la rassegna dei principi tardi pentiti, con le allusioni spietate ai loro eredi, che Dante, nel famoso episodio, pone in bocca a Sordello stesso. Il problema rimane tuttavia insoluto, finchè non si scoprano documenti e fatti che a pieno ci spieghino la reverenza di Dante verso il mantovano. È chiaro e naturale che intorno costui l'Alighieri abbia avute informazioni più complete che noi, lontanissimi posteri. Egli sapeva che era perito di morte violenta, perchè mi pare che ove Sordello dice: « luogo certo non *ci* è posto », la particella *ci* (seguo il testo del Witte) alluda a comunanza sua con altri spiriti: ora gli spiriti a lui più vicini son quelli di coloro che furono « per forza morti ». Poichè non avevano luogo certo, padronissimo uno di essi, Sordello, di separarsi dalla turba degli altri e di starsene sdegnosamente in disparte. Inoltre Dante, come resulta dal noto passo del *De Vulgari Eloquentia*, conosceva tradizioni e rime, dalle quali appariva che Sordello avesse usato e comporre e favellare in un mantovano commisto e migliorato di elementi pi-

(1) Inesatta è una correzione fatta allo Schultz, p. 27, n. 20. Il Verci dice così (I, 400): « Anche Ecelino con doppio matrimonio volle pacificarsi di cuore colla casa da S. Bonifazio, « poichè egli prese per moglie Giglia sorella del conte Rizzardo, e a questo conte diede in isposa « Cunizza sua sorella. Dicendo il Maurisio, che ciò seguì verso il fine della Podestaria dell'Amato « ci fa supporre, che tali cose avvennero ne' primi mesi del 1222 ». In margine c'è però la data 1221.

gliati ai dialetti contermini (1). E doveva ancora il Sordello conosciuto da Dante essere stato fervente di amor cittadino mantovano, se là nel Purgatorio il nome solo della sua terra tanto lo commuove (2). Nè basta; chè pure un alto senso di italianità anima il personaggio dantesco, allorchè Virgilio gli si scopre ed egli prorompe nella stupenda apostrofe: « O gloria de' Latin...». Ma sarà stato Sordello tutto questo veramente? Sopra così rilevante figura di cavaliere, di trovatore, di cortigiano, per cui una volta presso un re perora un papa, non potrebbe essere cominciato il lavorìo della esagerazione e trasformazione fantastica prima di Dante, in modo che questi conoscesse un Sordello poetico, maggiore di quello che a noi riveli oggi la indagine storica? Egli se ne sarebbe così invaghito da infiammarsene e compierne la idealizzazione, promovendo, a volta sua, con l'episodio luminoso del *Purgatorio*, lo sviluppo ulteriore della leggenda e le favole di Bonamente Aliprando e degli altri, che vennero poi.

V. C.....i

NABORRE CAMPANINI. — *Un atrovare del secolo XIII.* — Reggio nell'Emilia, tip. Calderini, 1890 (8°, pp. 70).

Nella biblioteca municipale di Reggio Emilia trovasi un manoscritto di orazioni e laudi copiato da tre mani diverse, che vanno dalla metà alla fine del sec. XIV. Il conte Ippolito Malaguzzi Valeri studiò accuratamente questo codice dal punto di vista paleografico, ed il Campanini riferisce la sua descrizione (pp. 21-25). Particolarmente degno di studio è in questo ms. un poemetto, che nel secondo verso è detto con titolo francigeno *atrovare* e nell'ultima strofe (v. p. 70) più italianamente *cantare*.

Si tratta, fondamentalmente, di un contrasto tra il vivo ed il morto, motivo lugubre della poesia ascetica, che ebbe fortuna in tutto il medioevo ed in ogni parte d'Europa. In Italia questo motivo suol trovarsi unito nelle antiche stampe con quello non meno comune della tenzone tra l'anima ed il corpo (3). Jacopone lo fece suo nel celebre componimento *Quando t'alegri homo d'altura*, della cui immensa diffusione ci dà prova il grandissimo numero di codici che ce lo recano (4). Nella pittura ebbe miglior sorte la cosiddetta leggenda di S. Macario, vale a dire il contrasto fra tre vivi e tre morti (5), cui non mancò neppure qualche interprete letterario (6). In Roma,

---

(1) D'Ovidio, *Saggi critici*, p. 400, n. 1.

(2) Secondo una sottile, troppo sottile forse, osservazione del Rajna, un accenno lieve, sfumato, all'affetto di Sordello per Mantova sarebbe pur nel possessivo della frase « de Mantua *sua* », adoperata da Dante nel luogo del *De Vulg. El.* Vedi D'Ovidio, *ibid.*

(3) Vedi questo *Giornale*, XI, 113 *n.*

(4) Parecchi se ne trovano registrati in questo *Giornale*, XI, 112, *n.* 2.

(5) *Giornale*, V, 289, *n.* 3.

(6) Cfr. Monaci nel *Giorn. di filol. romanza*, fasc. 3, pp. 243 sgg.

secondo narra l'*atrovare* del cod. di Reggio, vivevano due compagni *che se amavane lialemente;* uno di essi venne a morte, e l'altro, mal potendone sostenere la privazione, ne fece scoperchiare la tomba per rivederlo. Paura ed orrore provò al mirarne il cadavere mezzo sfatto; ma tuttavia non mancò di pregarlo in nome di Dio gli volesse dire se era in purgatorio o nell'inferno. Allora il morto riprese vita per dirgli ch'era all'inferno ed aspramente punito per la vita molle, corrotta e incuriosa del bene eterno, che avea menata nel mondo. L'amico vivo gli chiede se la morte è così *spaurosa* come si dice, e l'altro gli risponde; poi gli domanda notizie del purgatorio e dell'inferno, ed il morto si compiace di dargliele diffuse, non sempre ben chiare, ma molto spaventevoli. Tuttociò è diviso in tre giornate, giacchè il vivo non può sempre stare a sentire il morto, e quindi due volte (pp. 41 e 52) interrompe il suo dire, dandogli appuntamento pel giorno successivo.

Nella prima giornata il morto descrive le pene del purgatorio. Con la seconda giornata ha principio la descrizione dell'inferno, ed il morto si trattiene anzitutto nel discorrere delle donne cattive che vi sono, prima le maritate, poi le pulzelle, poi le vedove e le monache, le fattucchiere, le maldicenti. Non manca peraltro il poeta di mettergli in bocca un elogio delle donne buone, le quali formano la beatitudine di chi sta con loro e la benedizione della casa ove entrano. La terza giornata è particolarmente consacrata a indicare come sia fatto l'inferno ed a riferirne le pene. L'inferno è diviso in otto partizioni, che con nomi classici e biblici storpiati si chiamano così: *Ago*, *Trataro*, *Averno*, *Açiro*, *Gena*, *Grabasso*, *Baratro*, *Abisso*. Lucifero stesso condanna i peccatori secondo la qualità delle loro colpe. Dieci porte vi sono, di cui, certo per difetto di trascrizione, solo otto vengono specificate nel testo. Queste porte sono di pianto (superbi), di dolore (invidiosi), di paura (?), di vermi (iracondi), di catene (golosi), di zolfo (maldicenti), di serpi (tiranni, usurai, mali giudici e cattivi preti), di sete (avari). Finisce il morto dicendo qualche cosa di Lucifero e degli altri diavoli; poi accomiatandosi, a guisa di salutare ammonimento, fa cadere, egli che portava una cappa di piombo liquefatto (p. 57), una *sentila de fogo* sulla mano del vivo (p. 69), che ne ha sommo martirio. Questo saggio delle pene infernali, che tutti rammenteranno di aver trovato in un esempio efficacissimo del Passavanti, insieme con gli orrori uditi narrare dell'altra vita, inducono a penitenza il vivo e la sua famiglia. Il poeta esorta l'uditorio a fare altrettanto.

Reminiscenze di poesie religiose antiche non mancano qua e là. I versi sulla potenza e fierezza della morte (p. 30) rammentano la bella e fosca laude della morte, *Chi vole lo mondo desprezzare*, che ebbe meritata fortuna (1). Il verso *Mo tu vegnera' a questa dansa ria*, pronunciato dal morto (p. 31), accenna alle danze macabre. La lunga enumerazione di messe, che il morto ingiunge al vivo di far dire alla fine della prima parte (pp. 39-40), tradisce l'origine monastica, o per lo meno clericale, del componimento; è quasi una *battuta* a pro' della chiesa, che di quell'esortazione detta là, in mezzo alla descrizione del terribile oltretomba, poteva trarre non poco profitto.

---

(1) Cfr. questo *Giornale*, XI, 115, *n.* 2.

L'editore ha premesso al testo una prefazione elegante, che si legge volentieri, ma in cui si lascia desiderare uno studio acconcio e definitivo del soggetto. Nonostante l'età del codice, egli ritiene l'*atrovare* composto nella seconda metà del sec. XIII, ed adduce ragioni (pp. 7-9) che non convincono troppo. È indubitato che qui non si trovano vestigia spiccate dell' influsso di Dante; ma non è questo ancora un buon motivo per ritenere che lo scritto debba essere predantesco. La maniera di concepire il mondo di là è nel poemetto schiettamente popolare, ed il popolo, si sa, suol sempre essere conservatore. Solo la forma rozzissima e scorretta, con rime e assonanze ora alterne ora baciate, decisamente inclinate a disporsi alla maniera delle ottave, con voci dialettali che mal riescono ad accostarsi al toscano e talora danno a sospettare un originale francese; solo la forma, ripetiamo, può indurci a ritenere scritto il componimento in tempi non lontani da quelli in cui facevano versi Giacomino da Verona e Uguccione da Lodi.

Che la distribuzione delle pene sia meglio ordinata qui che nelle note grandi visioni predantesche, come il C. dice (p. 18), non ci sembra troppo vero. Notansi anche qui l'arruffio e l' ignoranza che in quei prodotti della fantasia incolta e paurosa del medioevo si sogliono riconoscere. Gli accenni al *contrappasso* (pp. 37, 57, 59) non sono certo una novità, nè ritraggono nulla di quella profonda sapienza che è nel sistema penale dell' Alighieri. Ma v'ha di più. L' *atrovare* non può veramente dirsi un componimento del tutto inedito. Il D'Ancona nelle *Origini del teatro* (II, 28, *n.* 2) menziona una *Leggenda del vivo e del morto*, di cui v'ha una reimpressione moderna, eseguita in Bologna, alla Colomba, nel 1809. Quella *Leggenda*, divisa pure in tre giornate, è in fondo la medesima cosa che l'*atrovare*, e la concordanza si vedrebbe senza dubbio ancor meglio se si potesse disporre di una stampa più antica e genuina di quella bolognese deturpata (1). Inoltre tutta la prima parte, accorciata alla fine, trovasi in un codice della Nazionale di Napoli del sec. XV, proveniente dall'Italia superiore, e fu stampata dal Miola (2). — Se peraltro il testo del cod. Reggiano non ha l'importanza che il C. credette di potergli ascrivere, dobbiamo tuttavia rallegrarci di averlo a stampa, perchè è finora la redazione più antica che si conosca di un componimento ascetico popolare, che probabilmente recitavasi in origine nelle chiese o sulle piazze, allo scopo di tener vivo nei fedeli il salutare terrore per l'oltretomba.

R. R.

OSKAR BULLE. — *Dante's Beatrice im Leben und in der Dichtung.* — Berlin, P. Hüttig, 1890 (16°, pp. VIII-140).

Per la ennesima volta il dr. Bulle ha voluto rifare in questo grazioso libretto la storia intima dell'amore di Dante, combattendo con armi cortesi

(1) Così ci scrisse il prof. D'Ancona medesimo, al quale ci rivolgemmo appena la nota delle *Origini* ci diede il sospetto che l'*atrovare* e la *Leggenda* si potessero identificare.

(2) Nel *Propugnatore*, an. XVI, I, 365 sgg.

la interpretazione idealistica. Sembra anzi che l'affermazione recente, e per noi sacrosantamente vera, del Carducci che non le Beatrici facciano i poeti, ma i poeti facciano le Beatrici (cfr. p. 8), sia stata all'A. il principale movente che lo indusse a scrivere, giacchè egli ha la certezza che Beatrice abbia esercitato su tutto il pensiero poetico dell' Alighieri un influsso continuo e potentissimo, non già la Beatrice ideale femminile, ma la Beatrice fanciulla e donna fiorentina. A p. 107 esclama: « Es wäre thöricht, zu be- « haupten, dass die Liebe zu Beatrice Portinari den Florentiner erst zum « Dichter gemacht habe. Dichter werden geboren! Aber es wäre ebenso « thöricht, zu sagen, dass Dante ohne die Beatrice Portinari so gesungen « und so gedichtet hätte, wie er es gethan hat. Dichter wollen von Aussen « angeregt sein! ».

Il primo de' sei capitoletti in che il libro si divide è il più debole di tutti. Esso tratta di Beatrice Portinari, che sull'autorità del Boccaccio il B. ritiene essere una cosa sola con la Beatrice di D. Gli argomenti con cui conforta questa opinione non sono certo nuovi; nè d'altra parte lo stesso A. crede di poter giungere ad una dimostrazione positiva, essendo inconseguibile, secondo lui, la sicurezza storica a questo proposito. Egli riconnette a ragioni estetiche le questioni sui rapporti di D. con Beatrice (p. 28), perocchè « Blicke « und Grüsse sind bis heute noch niemals petrefaktisch geworden » (p. 27), dice egli con frase più arguta che persuasiva.

Dove comincia veramente la novità, che ci asteniamo dal giudicare, è nel modo di intendere la *V. N.*, che forma il nocciolo del secondo capitolo. Quel libretto, che il B. non determina di qual tempo precisamente sia (pp. 30-31), fu scritto per dare un significato nuovo e più alto alle liriche giovanili (p. 35). Il sentimento schietto e spontaneo di D. è espresso da quelle liriche, anzi più specialmente dai sonetti, chè le canzoni e le ballate sono opera posteriore, forse del tempo in cui fu composta la prosa. La prosa, che collega e vuol spiegare i versi, in effetto rabbuia anzichè chiarire il contenuto delle poesie, introducendo nel libretto certi elementi fantastici e simbolici e cabalistici, che erano estranei alla primitiva composizione dei sonetti: le canzoni ci presentano allargati, per non dire diluiti, i pensieri che nei sonetti sono stipati, e D. le avrebbe appunto composte più tardi per allegorizzare le sue poesie giovanili amorose (p. 39-40) (1). E fu sempre per ubbidire a questo preconcetto che D. non raccolse nella *V. N.* tutte le poesie che si collegavano al suo amore. Diverse se ne ravvisano ancora abbandonate nel *Canzoniere*; fra queste le cosiddette *canzoni pietrose*, che con invidiabile sicurezza il B. stima scritte per la *donna gentile* (p. 41). Non certamente perchè fossero troppi, trascurò D. molti di que' suoi versi, ma perchè non gli entravano nel suo quadro. Egli non voleva seguire il concetto delle poesie, voleva piuttosto che queste si adattassero al suo; in altri termini, intendeva rifare a suo modo la storia del proprio amore. Quindi la successione dei fatti nella *V. N.* non ha alcun valore cronologico ed al libro vien tolto in

(1) Il famoso accenno all'inferno della canzone *Donne che avete intelletto d'amore* si spiegherebbe appunto con l'essere la canzone stata composta insieme col testo prosaico. Cfr. p. 61 *n.*

gran parte il carattere strettamente storico, che i più fra i realisti sogliono riconoscergli.

Partendo da questo principio, il B. divide nella *V. N.* le poesie dalla prosa. Alle poesie è consacrato il capitolo terzo, nel quale le dà tradotte in tedesco, aggruppandole a seconda del loro contenuto e facendo rientrare nel novero anche quelle rime del *Canzoniere* che crede ispirate da Beatrice. In tutti quei versi (1) egli non trova oscurità alcuna; non v'è nulla che faccia pensare ad allegorie (p. 86), nulla che contraddica al racconto del Boccaccio. « Beatrice ci si presenta abbastanza individuata e caratterizzata da cacciare « da noi il sospetto ch' ella sia un ideale generico. È la giovinetta bella, « graziosa e buona, che può tenere il broncio e adirarsi e anche gabbare, « ma nella cui indole predomina la mitezza » (p. 89). — Le difficoltà vengono nella prosa, ed il B. non se le dissimula considerandola nel suo quarto capitolo. Neppure il testo prosaico ha valore cronologico e molte particolarità di esso mancano eziandio di valore storico. D. non racconta il suo romanzo giovanile; medita su di esso. Quindi il nesso dei fatti, lungi dall'essere cronologico come esigerebbe una autobiografia, è invece logico, e ubbidisce ad una legge diversa e più profonda (pp. 92-95). Quantunque l'A. proclami che neppure la prosa modifica esteriormente la figura di Beatrice nè la relazione da cui è congiunta al poeta, riconosce peraltro che vi sono molte difficoltà gravi, e tenta spiegarle. Interpreta il terribile *li quali non sapeano che si chiamare* con *li quali soltanto* così (*cioè Beatrice*) *sapevano chiamarla* (p. 101). Il passo del § 28, nel quale D. dice di non voler trattare della morte di Beatrice perchè facendolo *converrebbe essere me laudatore di me medesimo*, è spiegato in questo modo: Dante sapeva che Beatrice era morta pensando a lui, fors'anzi era morta così presto per l'amore che gli portava, forse col suo nome sulle labbra, quindi.....! (p. 105). Come si vede, tuttociò si basa sulla ipotesi di una corrispondenza, che non è in alcuna guisa giustificata. — Il concetto fondamentale della parte prosaica della *V. N.* sarebbe stato quello di porre Beatrice anche scientificamente su quell'elevato piedestallo, su cui poeticamente la avevano collocata i sonetti giovanili. Col ragionamento filosofico D. non intese contraddire alla realtà, ma unicamente approfondire ed illuminare il soggetto, esaltando la donna al disopra della umanità terrena e caduca (pp. 105-106).

Tale tendenza dello spirito doveva condurre alla composizione del *Convivio*, su cui il B. c'intrattiene nel capitolo quinto. La donna (= *domina*, *Herrin*) del *Convivio* è per lui lo sviluppo della donna della *V. N.*: « die Philosophie « wird die Schwester der Beatrice Portinari, wenn auch mit kälteren, blut- « leereren, abstacteren Zügen, so doch nach anderer Richtung hin erhabener « und reicher ausgestattet als sie » (p. 117). Qui veramente non riuscimmo a penetrare bene nel concetto dell'A., e sarà certo nostra la colpa. Non vediamo netto ciò che egli pensi di questa nuova donna, la quale non è Beatrice, ma ha pure rapporti con Beatrice, e tuttavia non pare sia pel B. la

(1) I quali sono scritti nel *dolce stil nuovo*, ma la maniera come l'A. intende lo *stil nuovo* è veramente strana. Egli ne fa una imitazione dello stile artificioso dei trovatori (cfr. p. 35). Il canto di Bonagiunta l'ha dimenticato?

donna gentile (pp. 113-14). Il fatto è che D. non trova sufficiente soddisfazione in quella scienza fredda ed astratta: essa non lo appaga ed il *Convivio* resta interrotto. Il poeta ritorna alla mite figura di donna il cui saluto lo aveva beatificato sulla terra e imprende a ricercarla transfigurata nel paradiso. — A questo ritorno D. s'indusse verso la fine del primo decennio del sec. XIV, perchè il B. sa di certo che allora il poeta studiava teologia a Parigi (pp. 118-119).

La Beatrice nella *Commedia* fornisce argomento all'ultimo capitolo. Beatrice Portinari divenuta angelo compare a D. nel principio dell' *Inferno* e gli dà per guida Virgilio, che rappresenta l'arte, la poesia (pp. 123-125). Là come nella visione finale del *Purgatorio* Beatrice non perde la sua realtà di donna. I rimproveri che essa muove a D. riguardano tutte le sue aberrazioni terrene, compresa anche quella per Gemma Donati (p. 133). Non possiamo trattenerci dal notare la sublime nobiltà ed ortodossia morale di questa madonna Bardi, spirata col nome di Dante sulle labbra, quando ella, divenuta angelo, rimprovera all'illegittimo amante le distrazioni sensuali che gli ha cagionate la legittima moglie! Ma non badando a queste piccolezze, l'A. trova un parallelo fra l'ufficio che compie in cielo Beatrice trasumanata e quello che compie nel *Faust* Margherita celeste (pp. 133-135). Beatrice angelo intraprende l'ufficio di guida di D.: tutto il *Paradiso* ha carattere eminentemente didattico. Ma neppure là nelle più alte sfere perde del tutto Beatrice la sua umanità; neppure là è interamente simbolo della teologia: « sie trägt die Spuren ihres realistischen Ursprungs selbst in diesen Sphären « noch an sich » (p. 136), tanto è vero che non può condurre l'amico suo fino a Dio, ma lo cede alla guida di S. Bernardo (p. 138).

Noi ci siamo industriati di essere espositori fedeli e concisi; ma è ben lungi da noi la fiducia nella riuscita, perchè realmente il libro del B. presenta qualche difficoltà ad essere inteso e molte difficoltà ad essere riassunto. Abbiamo specialmente cercato di far risaltare le idee nuove, le quali, come i lettori avranno veduto, non sono poche. Al B. non manca certo l'ardire nell'affermarle, come non manca una certa spigliatezza elegante nell'esporle.

ANTONFRANCESCO GRAZZINI *detto Il Lasca.* — *Le Cene*, per cura di CARLO VERZONE. — Firenze, G. C. Sansoni, 1890 (8°, pp. LVII-389).

In una lettera indirizzata a un Masaccio di Calorigna e scritta prima del 1549 il Grazzini esponeva colle seguenti parole il disegno dell'intiero suo novelliere: « Sia contento, non per amor mio, ma per i meriti suoi, queste « mie tre favole mandarli *(cioè a Giovanni Mazzuoli, detto lo Stradino,* « *m. nel 1549)*; tre dico, perchè sendomi risoluto di *dieci, trenta comporne,* « ognuna della sua decina porterà il segno e darà il saggio. E questo fo « per mostrare che nel modo che sta quella grande di Bartolommeo, la

« quale tu sai per che stran modo m' uscissi delle mani, come la sia, le « mezzane e le piccole so fare: così volendo dieci grandi comporne, dieci « mezzane e dieci piccole, la più grande delle maggiori, la maggiore delle « mezzane e la men corta delle piccole ti mando, tutte a tre amorose ».

Pertanto le novelle narrate nelle tre *Cene* avrebbero dovuto essere trenta, secondo l'intenzione del Lasca; ma, o ch'egli non abbia compiuto il suo disegno, oppure che alcune novelle siano andate perdute, fatto è che a noi ne giunsero soltanto ventidue nella loro integrità e poche righe dell'inizio della ventesima terza: cioè le prime due *Cene* intere e scarsa parte della terza. In compenso, per vero assai insufficiente, furono attribuite al Lasca altre novelle, che per varie buone ragioni non si devono ritenere opera sua, come p. es., la novella « composta per l'Imbroglia Atomo » che troppo tempo corse sotto il nome del Lasca. Nè inoltre il modo con cui quel che ne rimane delle *Cene* ci fu tramandato per le stampe, è tale che se ne sarebbe potuto accontentare il Lasca: egli così scrupoloso nel condurre alla maggior perfezione le sue novelle, che appunto per volerle toccare e ritoccare non si decise mai a licenziarle alle stampe. Esse giacquero quasi sconosciute e dimenticate sino al principio del secolo XVIII, allorchè trovate e ricopiate di su gli antichi testi a penna, furono finalmente date alla luce. Si pubblicò primieramente la *Seconda Cena* nel 1743, poi la *Prima* nel 1756: quella fu tratta da un codice già per sè non senza mende e per giunta peggiorato dall'editore; questa dall'originale, ma non perciò priva d'errori. Insieme colla *Prima Cena* nel 1756 fu pubblicata per la prima volta anche una novella, la decima della *terza*: l'altra novella pervenutaci di questa ultima *Cena* vide la luce nel 1765. A queste tennero dietro parecchie altre edizioni di più o meno scarso valore: citeremo quella di Londra, Bancker (Livorno, Masi), 1793, curata dal Poggiali, uomo di lettere e bibliografo egregio, che però in questo lavoro si mostrò inferiore alla sua fama. Meno peggio riuscì l'edizione di Milano, Silvestri, 1815, dovuta al Mariani, a cui Luigi Fiacchi propose poco dopo nel 1816 correzioni e miglioramenti numerosi, giovandosi a tal uopo dei testi a penna. Così si giunse sino all'edizione di Firenze, Le Monnier, 1857, che uscì per cura del Fanfani. Questi condusse la ristampa sull'edizione di Milano; ma, oltrechè si valse delle correzioni proposte dal Fiacchi, ne introdusse pure delle nuove, ricavandole da alcuni manoscritti, cosicchè la sua edizione poteva credersi migliore di tutte le precedenti. Ma il testo delle *Cene* era ancora lungi da quella perfezione, a cui poteva ricondurlo soltanto una diligente disamina dei varî manoscritti nei quali ci sono giunte. Il Verzone s'accinse a tale impresa, e ne venne a capo nel modo seguente. Rinvenuto nella Marucelliana il codice autografo della *Prima cena*, egli lo riprodusse in tutte le sue più minute particolarità, non correggendo che gli evidenti errori materiali di scrittura. Per la *Seconda Cena* la bisogna appariva più difficile, essendosene perduto il manoscritto originale. Pertanto il Verzone riprodusse « per le novelle che esso contiene, cioè la 1ª, 3ª, 7ª, « 8ª, 9ª e 10ª, il manoscritto Perugino, il quale appartiene senza dubbio al « secolo decimosesto, in alcune forme s'avvicina più agli autografi del Lasca « e non fu ancora pubblicato; e per le rimanenti, cioè la 2ª, 4ª, 5ª e 6ª, il « Gherardiniano (ora Laurenziano Ashburnhamiano 634); riportando però

« sempre, a piè di pagina, tutte le varianti del Panciatichiano (esistente an-
« cora al principio del secolo passato, e conservatoci dal Biscioni nel mano-
« scritto ora Magliabechiano, 107, Cl. VI), e per le novelle tratte dal Perugino,
« anche del Gherardiniano ». Gli altri manoscritti della *Seconda Cena*, esaminati dal Verzone, dipendono in fondo dai due codici Panciatichiano e Gherardiniano. Quanto alle due novelle dalla *Terza Cena*, il V. seguì la lezione di due mss. che gli sembrarono più autorevoli: del Magliabechiano cl. VI, 190 per l'una, e del Magliabechiano cl. VI, 116, per la novella decima ed ultima. In *Appendice* pubblicò per la prima volta la più antica redazione della nov. II, 2, quale è conservata nel cod. Magliabechiano cl. VI, 190, e anche, per iscrupolo di coscienza, ripubblicò la novella apocrifica « composta per l'Imbroglia Atomo ».

Assai pregevoli sono i quattro capitoli che formano l'introduzione al testo delle *Cene*, nei quali il Verzone studia con severa diligenza le stampe ed i manoscritti del novelliere del Lasca, e fa la storia del testo; ed opportune sono pure le note storiche e filologiche con cui lo va illustrando, servendosi specialmente delle altre opere dello stesso autore col trarne acconci ed opportuni riscontri. Sarebbe stato desiderabile che un altro capitolo avesse consacrato il Verzone all'esame della natura delle *Cene* e all'indagine delle loro fonti. Diversi sono i generi di novella che il Lasca tratta nelle *Cene*: dalla comicissima della Giulleria (*cena* III), che appare come la fusione di varii motivi comuni a novelle e commedie di quei tempi, alla tragica della *Cena* II, n. 5, ove narransi gli amori della moglie di Corrado, signore di Fiesole, col figliastro, e la loro morte violenta per opera di Corrado stesso. C'imbattiamo anhe qui in temi di novelle tradizionali. La nov. I, 1 fu già ricordata dal Pitrè come riscontro ad una novella popolare toscana da lui raccolta (*Nov. pop. tosc.*, Firenze, 1885, n. 65). La nov. I, 2: *Un giovane ricco e nobile per vendicarsi con un suo pedagogo gli fa una beffa di maniera che colui ne perde il membro virile* ecc., è in sostanza tal quale la nov. III del Sercambi, *Nov. inedite*, ediz. Renier, Torino, 1889, benchè si possa credere che tra le due novelle non esista alcuna relazione diretta. Un altro argomento svolto frequentemente dai nostri novellatori, è quello della nov. I, 6: *Il prete da San Felice a Ema, col voler darle un papero, conosce carnalmente e inganna la Mea: di poi, ritornando, è da lei ingannato; e perdendo il papero e i capponi, doloroso, non potendo ire a suoi piedi, ne è portato a casa.* Tra le redazioni della novella anteriori a quella del Lasca, ci limiteremo a ricordare quella del Poggio, n. 68, che il Lasca può ben aver conosciuto: infatti il suo novelliere contiene altri temi comuni con quello del Poggio: cfr., p. es., *Cena* I, nov. 4, e la *Facetia* CII. Però, quanto alla presente novella del Prete da San Felice, conviene soggiungere che anche a' giorni nostri ne corrono delle versioni popolari: cfr. *Kryptadia*, vol. I, Heilbronn, 1883, *Contes secrets traduits du russe*, n. 29 e la relativa illustrazione nel vol. IV della stessa raccolta, p. 200. È degno di nota che una simile novella fu inserita in un libro arabo composto sul principio del sec. XVI: cfr. Bonneau, *Curiosa*, Parigi, 1887, pp. 359-60. Di altre novelle del Lasca furono già indicate le fonti ed i riscontri dal Dunlop, *Geschichte der Prosadichtungen*, trad. Liebrecht, Berlino, 1851, pp. 281 sgg., e dal

Landau, *Beiträge zur Geschichte der italienischen Novelle*, Vienna, 1875, pp. 78 sgg. Ma dovunque abbia rinvenuto il Lasca la materia del suo novelliere, noi dobbiamo ora ammirare l'arte con cui egli se ne seppe valere, foggiandone semplici e leggiadre narrazioni, che si possono leggere tuttora con vero diletto e con buon profitto per la conoscenza della nostra lingua; e dobbiamo inoltre esser grati al Verzone che con paziente studio ed intelligente amore ce le ha presentate nella loro forma propria e genuina. È noto a tutti, del resto, come già nel 1882 il V. abbia pubblicato un grosso volume contenente le *Rime burlesche* edite ed inedite del Lasca. Ora attenderà a raccogliere e pubblicare le altre prose del suo scrittore, il quale fu davvero fortunato nel trovare un così amoroso e perseverante editore delle cose sue.

PIER DE NOLHAC e ANGELO SOLERTI. — *Il viaggio in Italia di Enrico III re di Francia e le feste a Venezia, Ferrara, Mantova e Torino.* — Torino, Roux e C., 1890 (8°, pp. XXII-343).

Sulla scorta di relazioni a stampa e manoscritte, P. de N. e A. S. narrano in questo libro il viaggio compiuto in Italia da Enrico III, nel 1574, quando veniva chiamato dalla Polonia a succedere sul trono francese, vacante per la morte di Carlo IX. — L'importanza di questo episodio è in gran parte d'ordine politico. Emanuele Filiberto sa accappararsi l'animo del giovane sovrano e pei servigi resi in questa occasione ottiene che siano restituite al Piemonte *le chiavi di casa.* Nel dicembre infatti dello stesso anno i soldati del duca di Nevers sgombravano da Pinerolo e da Savigliano. E nell'anno successivo, in forza dei patti stipulati a Castel Cambresis la Spagna avendo perduto, coll'esempio dato dai Francesi, ogni pretesto di ritenere Asti e Santhià, le rimetteva ad Emanuele Filiberto. Il Piemonte rimaneva in conseguenza libero da ogni servitù straniera (1).

Noi siamo però lontani dal credere, riguardo l'importanza di questi fatti, che le feste e le accoglienze, ricevute da Enrico III nel suo viaggio in Italia, abbiano contribuito « a sviluppare nella corte francese l'influenza della « coltura italiana » (p. v.). Quest'influenza si sviluppò fin dai tempi di Francesco I, e fu studiata da diversi, dal Rathery al Birch-Hirschfeld. Enrico III chiama in Francia i comici Gelosi, alle rappresentazioni dei quali assistette in Venezia. L'entità di questo fatto resta di molto scemata quando si consideri che già sotto il regno di Carlo IX compagnie di comici italiani recitarono in Francia. E forse più per amor d'un'attrice che dell'arte Enrico III mostrò desiderio di assistere in Venezia a una rappresentazione dei Gelosi (vedi doc. XIII, p. 230). Non è quindi da assegnare troppa importanza all'e-

(1) Ricotti, *Storia della Monarchia Piem.*, II, 361-2.

pisodio per questo lato. Nè è la sola volta che si esagerano in questo libro certe influenze. Così ci pare inamissibile il ricondurre la condotta di Enrico coi *mignons* in Francia alla abitudine contratta in Venezia di tuffarsi nei piaceri (1). L'interesse principale che scaturisce dalle narrazioni a stampa e a penna di questo episodio riguarda la storia del costume, giacchè qui abbiamo un quadro delle feste più splendide e più variate del cinquecento. Questo interesse era già stato rilevato dal Baschet, il quale ebbe una volta in animo di occuparsi dell' argomento e a quest'uopo teneva in pronto documenti raccolti d'ogni parte (2). È numerosa infatti la serie dei documenti che fornirono al De N. e al S. la materia di questo libro. Basta dar un'occhiata alla bibliografia che precede il volume per capacitarsene. Sono relazioni di testi oculari, delle quali ricorderò fra le più importanti quella dell'anonimo di Montagnana, riprodotta nell'appendice Iª (p. 275 e seg.) da un codice della Nazionale di Parigi (ital. 799) e quella del Benedetti, ch'è a stampa; lettere d'ambasciatori e privati (fra le quali ricompare quella di G. B. Capello, autografa del 1574, che fu già pubblicata dal Solerti nella *Rassegna Emiliana* (3)) e componimenti oratori e poetici, italiani, francesi e latini. Questo è il materiale di cui si valsero i due eruditi per il loro libro, che in quanto riguarda la storia del costume è pieno d'interesse anche per gli studî nostri.

Da Venezia a Torino il giovane sovrano viene accolto con ogni sorta di onori e di feste, cui prendono parte il governo ed il popolo. — Enrico III, appena ricevuta la notizia della morte del fratello, abbandona di nascosto Cracovia con alcuni suoi fidi. La sua partenza è una fuga, cui fu per avventura consigliato dall' impazienza che aveva di ritornare in Francia, dove la successione al trono gli poteva essere contrastata dalle mire ambiziose del duca di Alençon e dalle lotte civili. Giunto a Vienna, annunzia alla signoria di Venezia la sua intenzione di passare per le terre della repubblica. Il Senato, nello stesso giorno in cui arrivava questo avviso, si adunava e deliberava di ricevere l'ospite splendidamente (cap. II). Quattro ambasciatori si recano ad aspettarlo ai confini e le chiese ricevono l'ordine di far suonare, per l'arrivo, le campane. Intanto al Palladio e al Sansovino è affidato l'incarico di costrurre sul lido un arco di trionfo ed una loggia coperta. Dell'arco e della loggia si può vedere il disegno nelle tavole illustrate, unite al volume, in cui sono riprodotte una incisione di Domenico Zenoni e una tela di Andrea Michieli. I privati ebbero anch' essi l'obbligo di illuminare con torcie e lumi le finestre delle loro case. Ai Foscari toccò poi l'onore di ospitare nel loro palazzo il re e la sua corte. Nello stesso tempo che Venezia allestiva i preparativi per accogliere degnamente il so-

(1) È continua la prevenzione degli AA. per quel che riguarda il libertinaggio di Enrico. A questo sembra vogliano far alludere l'ambasciatore Canigiani quando osserva che a Ferrara il re non baciò le dame presentategli (p. 174). Eppure là si accenna semplicemente ad un ben noto uso francese, quello di baciare le dame negli accoglimenti solenni. Cfr. Luzio-Renier, *Relazioni d'Isabella d'Este con gli Sforza*, p. 97.

(2) Baschet, *Les comédiens italiens à la cour de France*, Paris, 1882, pp. 56-7, n. 1.

(3) Vol. II, fasc. 11.

vrano, l'ambasciatore francese Du Ferrier s'arrovellava per procurare denaro al Re dai banchieri italiani, che si mostravano restii e mal disposti. A Venezia per questa occasione è un affluire di ambasciatori, di gentiluomini e di principi. Tra questi ricorderò il duca di Ferrara, che fu sempre al fianco di Enrico III fino a Torino coll'intenzione di accattivarsene l'animo. È risaputo come Alfonso II abbia invano aspirato e tentato di succedergli sul trono di Polonia (1).

Emanuele Filiberto non giunse a Venezia che tardi, e per i suoi buoni uffici Enrico III potè passare pel Milanese, ossequiato dagli Spagnuoli che vi signoreggiavano. Il 18 luglio ebbe luogo l'ingresso trionfale in Venezia. L'arco di trionfo, fabbricato a imitazione di quello di Settimio Severo in Roma, era stato condotto a termine e l'avevano adornato di pitture il Veronese e il Tintoretto. Enrico s'abbocca col Doge e lo ringrazia dell'accoglienza avuta. Il Du Ferrier faceva da interprete. Cade quindi la supposizione del Baschet (2) che Enrico III sapesse d'italiano. — Da palazzo Foscari assiste alla sfilata dei brigantini di tutte le arti. A sera illuminazione e fuochi artificiali. Di notte poi il Re esce di palazzo col duca di Ferrara per una scala segreta che s'era fatto preparare nella sua stanza. E nel palazzo del duca di Ferrara assiste a una rappresentazione dei comici Gelosi. Quale fosse la commedia rappresentata non sappiamo. L'indomani ricevimenti e regate, di cui la decima (p. 117) era di gondole a due remi vogate da donne. La sera luminaria e fuochi d'artificio. Questi spettacoli pirotecnici si rinnovarono anche a Ferrara. Enrico III se ne compiacque e ammirò l'arte dei maestri pirotecnici, mostrando desiderio di condurli seco in Francia. Negli altri giorni continuarono le feste: rappresentazioni dei Gelosi, che nel palazzo ducale recitano una tragedia del Frangipani, musicata dal Merula; visita a palazzo Grimani e ballo, fuochi artificiali sul canal Grande, battaglia dei pugni fra Castellani e Nicolotti e di nuovo ballo nel palazzo ducale. Il martedì, 27 luglio, Enrico III si licenziò dall'ospite suo Luigi Foscari, lasciandogli come ricordo una catena d'oro (3). A Ferrara si rinnovano le feste di Venezia: archi di trionfo, festa da ballo e fuochi artificiali. La partenza del re da Ferrara è però sollecitata da scosse di terremoto. Il Solerti nota a questo proposito ch'egli ha potuto stabilire come il terremoto tormentasse Ferrara, a brevi intervalli, fino dal novembre 1579 (p. 178, *n.* 1). Questa data dev'essere rettificata. A noi consta invece che il terremoto funestava Ferrara fino dal 1569 (4).

Da Ferrara prosegue per Mantova, dove è accolto splendidamente dai Gonzaga, con un ballo e con una gita a Marmirolo. Quivi gli viene apparecchiata una caccia. Da Mantova continua per Parma, per Monza e per Ver-

---

(1) Vedi Rossi, *Battista Guarini ed il Pastor Fido*, Torino, 1886, p. 41 e seg.

(2) *Op. cit.*, p. 68.

(3) Anche Francesco I usò donare catene d'oro e di quest'uso abbiamo memoria in varie lettere indirizzate all'Aretino. Vedi *Lettere scritte a M. Pietro Aretino*, Bologna, Romagnoli, 1873.

(4) Vedi *Idea del giardino del mondo di M. Thomaso Thomai da Ravenna fisico et accademico Innominato*, Bologna, per Gio. Rossi, 1586, p. 6 « ai tempi nostri nel MDLXIX Ferrara fu vessata da un terribile terremoto, il qual durò quasi un anno e ruinorno molti degni edificii e « mise tanto terrore nel popolo et cittadini che quasi tutti abbandonarono le loro proprie case « et andarono a stare negli horti et giardini, dove havevano fatto alcune casuccie de legname ».

celli fino a Torino. Altri si occuparono diggià in lavori speciali di questa ultima tappa del viaggio di Enrico III, nè il Solerti e il De Nolhac aggiungono nulla di nuovo in proposito. D'altronde delle feste di Torino non ci pervenne alcun ragguaglio. Da Torino ritornava in Francia per il Moncenisio dopo un viaggio di due mesi, del quale, per le festevoli e buone accoglienze ricevute, doveva di certo serbare nell'animo suo dolcissimo ricordo.

Qui termina la narrazione di questo libro, che forse poteva essere condensata con maggior opportunità in un articolo di rivista. Per farne un libro di lettura dilettevole, che si potesse indirizzare a un pubblico più largo di quello degli eruditi, occorreva un certo senso d'arte, che se non manca nella divisione della materia e nella ripartizione dei capitoli, difetta tuttavia nella forma sciatta e alcune volte scorretta (1).

G. B. C.

FRANCESCO MANGO. — *Novelline popolari sarde* (vol. X delle *Curiosità popolari tradizionali* pubbl. da GIUSEPPE PITRÈ). — Palermo, Clausen, 1890 (8°, pp. VI-144).

Sino a pochi anni or sono gli studiosi delle tradizioni popolari non avevano istituito ricerche per la Sardegna, cosicchè egregi letterati avevano potuto asserire che quest'isola mancava di poesia schiettamente popolare e di fiabe. Il Mango che pubblicando alcuni *Canti popolari sardi* (nell' *Arch. per lo studio delle tradiz. popol.*, vol. VI, p. 485 sgg.) aveva già dimostrato che tale affermazione era erronea in quanto riguardava la poesia popolare, ora comprova con la presente pubblicazione, a dir vero già preceduta da altre minori di simil genere, come anche presso il popolo sardo siano vive quelle narrazioni meravigliose che formano buona parte del patrimonio letterario popolare. Dal piccolo saggio che ne offre il Mango (le fiabe ch'egli pubblica sono 26) si può credere che il fondo tradizionale sardo non diversifichi da quello degli altri popoli, chè ritornano anche qui i soliti tipi di novelle, dalla fiaba propriamente detta al racconto faceto. Pertanto anche questa raccolta si presterebbe assai bene ad uno studio comparativo, a cui già il Mango accennò incidentalmente per qualche novella. Si potrebbe, p. es., rilevare che la nov. IV, *La morte del povero*, narrasi tuttavia nella Bassa Bretagna (cfr. Luzel, *Contes popul. de la Basse-Bretagne*, t. III, Parigi, 1887, *Contes facétieux*, n. 2) e la VIII, *I due fratelli* nella Corsica (cfr. Ortoli, *Les contes pop. de l'île de Corse*, Parigi, 1883, n. 20), e si potrebbe proseguire a lungo con siffatti riscontri, se lo permettesse l'indole di questo *Giornale*. Accen-

(1) Trovi usato a p. 112 *quello* riferito a persona, a p. 123 *sortire* per *uscire*, a p. 135 *sentire* per *udire*, a p. 170 *stusse* per *stesse*. — Per la sintassi citeremo soltanto questo periodo: « Verso « le due ore, uscito dal palazzo in gondola privata, Enrico andò improvvisamente a visitare il Doge « che trovò in adunanza in Pregadi, mentre si leggevano lettere di Francia: *le quali continuarono* « *a leggere confidenzialmente e portavano* avvisi delle mosse degli Ugonotti » (pp. 135-36).

neremo soltanto ad alcune novelle che rivestirono forma letteraria. La I, *L'uccello fuggito*, svolge il vecchio e diffuso tema del signore che dà a risolvere questioni astruse e d'interpretazione difficile ad un abate, che poi è aiutato da un mugnaio: però nella versione sarda i protagonisti, oltre al signore, sono un servo e un suo compare. La VII, *Il padrone e il servo*, appartiene a quel tipo di novella che fu già considerato in questo *Giornale* a proposito della nov. IX, 4 dello Straparola. La XI, *I consigli di Salomone*, che è notissima nella novellistica sotto questo medesimo titolo, narra che Salomone congedando un suo servo gli dà i seguenti tre consigli: Non lasciare la strada vecchia per la nuova; non cacciare mai il naso ne' fatti altrui; la rabbia d'oggi lasciala a domani.

Questa novella fu inserita in un libro poco conosciuto che pur contiene parecchi racconti popolari. Esso è intitolato: *Il buffone di nuova invenzione in Italia, ossia i viaggi del vagabondo Salsiccia Salisburghese dal Tedesco portati nell' Italiano Linguaggio e descritti in Ottava Rima. Con l'accrescimento di più Episodi, Novellette, Prefazioni, Moralità* ecc., *inserite dal Traduttore al Testo Tedesco*, Venezia, MDCCXL. I consigli del savio in questa versione sono i seguenti:

Di quattro cose vo' che ti sovvenga:
Fiume non esser mai primo a passare;
Non star con oste che a pregar ti venga;
Ad uom segnato in faccia non fidare;
L'ira da te sino al mattin si spenga,
Se ti vieni la sera ad adirare (c. III, st. 28).

Ritornando alla raccolta di novelle sarde, osserviamo ancora che la XVIII, *I due compari*, è una versione incompleta della *Storia di Campriano contadino*.

Il Mango condusse la sua pubblicazione con cura lodevole: trascrisse il testo dialettale con un metodo che sta, com'egli dice, fra quello glottologicamente scientifico e il tradizionale de' Sardi; e vi aggiunse una traduzione italiana fedele sino allo scrupolo: fatica questa di cui gli saranno assai grati i folkloristi stranieri, a cui sarebbe riuscita troppo difficile l'intelligenza del testo dialettale.

G. R.

STANISLAO PRATO. — *Quelques contes littéraires dans la tradition populaire.* Estr. dalla *Revue des traditions populaires.* — Paris, 1889 (8°, pp. 16).

Il Prato col presente opuscolo, che è nuova prova della sua operosità negli studî di novellistica comparata, esamina quattro tipi di novelle nelle loro versioni popolari e letterarie. La prima novella, turca, intitolata: *C'est aux épaulettes qu'on présente les armes,* narra che lo Hodja presentatosi ad un

banchetto di nozze in abiti dimessi è trattato da tutti con disprezzo: rivestitosi poscia di vesti pompose, è accolto con sommo rispetto. Allora lo Hodja invita l'anfitrione a far regalo de' suoi cibi alle proprie vesti, poichè queste avevano ottenuto l'onore del festino. La novelletta, com'è noto, corse anche in Italia e se ne fece protagonista l'Alighieri. Della seconda novella, ove si narra uno dei molti inganni che si sogliono attribuire ai frati a danno delle credule femminette, il Prato riporta quattro versioni: le due prime di Beroaldo de Verville e d'Aloyse Cinzio dei Fabrizii (in verità poco símili fra loro) e le due altre popolari, una francese e l'altra russa. Quanto alla novelletta del Fabrizii, si avrebbe dovuto osservare ch'essa non è che la prima parte della nota novella del fuoco di S. Antonio, narrata anche da Masuccio Salernitano, *Novellino*, nov. XVIII, dal quale probabilmente la ricavò il Fabrizii, solito a giovarsi dell'opera di quel novellatore. La terza novella esaminata ed illustrata dal Prato, è del celebre poeta tedesco Hans Sachs: *Der Teufel nahm ein altes Weib zur Ehe.* Noi avemmo già occasione di citare questo studio a proposito di una novella dello Straparola, *Piacevoli Notti*, II, 4; cfr. *Giornale*, XVI, 228. La quarta novella, raccolta nell'Umbria, narra di un bambino mandato ad uccidere dalla regina sua madre, salvato dalla pietà dei servi e che dopo molte avventure è riconosciuto dal suo genitore. Le illustrazioni, che il Prato appone a queste novelle, sono, come sempre, ricche di riscontri e riescono utili ai cultori di questi studî. Ma lo sarebbero vieppiù se il Prato assoggettasse a una maggiore elaborazione la vasta materia che nella sua erudizione ei sa raccòrre. Così, p. es., a proposito della nov. III, egli scrive: « Niccolò Machiavelli, *Novella di Belfagor*, « *arcidiavolo*: Sansovino, *Cento novelle scelte*, 1561, n° 64; A. F. Doni, *Se-* « *conda libreria;* G. Brevio, *Rime e Prose volgari; Novelle*, la 6ª ecc. ». Non pare al Prato che sarebbe stato opportuno aggiungere una parola, che stabilisse i rapporti che intercedono fra queste redazioni della stessa novella?

G. R.

COMUNICAZIONI ED APPUNTI

Osservazioni sulla cronologia di un'opera del Cornazano. — Una monografia su Antonio Cornazzano, o Cornazano (come si legge per lo più nei codici e nelle antiche stampe) sarebbe assai utile per la conoscenza di quella letteratura volgare del quattrocento, che fino a questi ultimi tempi fu a torto trascurata e vilipesa. Autore di opere diversissime per contenuto, in verso ed in prosa, in latino ed in volgare, cortigiano in due delle più ragguardevoli corti del tempo, famigliare del Colleoni, di cui dettò la biografia, correttore delle stampe del Jenson a Venezia (1), pratico negli esercizî del corpo come in quelli dell'ingegno, il Cornazano possedeva quella multilateralità che si conveniva all'uomo di corte del rinascimento, e che più tardi dovea trovare il suo precettore teorico in Baldassar Castiglione. Queste cose ben vide l'egr. dr. Giovanni Zannoni, che pubblicò recentemente una sua nota riguardante *Il « Libro dell'arte del danzare » di Antonio Cornazano* (2), corredandola di buone osservazioni. Un'opera sul ballo dovuta ad un così abile cortigiano è senza dubbio assai rilevante per la storia del costume, e lo Z. non ha trascurato di farne osservare tutte le particolarità, di darne acconci estratti, di metterla in relazione con gli altri trattati del tempo. La sua comunicazione è per molti rispetti lodevole, onde, spero, l'autore non vorrà impermalirsi se io gli sottopongo qualche dubbio sul tempo in cui egli ritiene composto il trattato.

Il cod. Capponiano 203 della Vaticana, in cui si legge il *Libro dell'arte del danzare*, non era del tutto ignoto agli studiosi. Lo scrittore che più e meglio di tutti gli altri ebbe ad occuparsi del Cornazano, il Poggiali (non era male che lo Z. lo avvertisse) ne diede cenno breve, ma preciso. Nota il Poggiali come il Cornazano nella *Vita di Maria Vergine*, dedicata ad Ippolita Sforza, rammenti d'essere stato maestro di ballo a quella principessa coi versi:

> E sicome più volte io v'ho provata
> porgervi man, se v'ho conducta in ballo,
> e dare orecchie a chi vi havea insegnata.

E aggiunge: « Di fatto leggiamo nella libreria Capponi conservarsi mano-

(1) Castellani, *La stampa in Venezia*, Venezia, 1889, p. 22.
(2) Roma, 1890; estr. dai *Rendiconti della R. Accad. dei Lincei.*

« scritta in pergamena (cod. 203) un'opera di esso Antonio Cornazzano inti-
« tolata *Arte del danzare*, indiritta ad Ippolita duchessa di Calabria l'anno
« 1455, cioè l'anno stesso, in che quella principessa, fanciulla di soli dieci
« anni, fu dal padre promessa in isposa ad Alfonso duca di Calabria » (1).
Il Poggiali, che non conobbe direttamente il ms., fu male informato intorno alla cronologia di esso, e fermandosi alla didascalia del sonetto di dedica, credette che quel trattato fosse appunto quel medesimo che il Cornazano presentò ad Ippolita nel 1455. Che ciò non sia vero, lo dimostra quello che ce ne dice ora lo Z., il quale pubblica la didascalia ed il sonetto (2), ma nello stesso tempo avverte come il trattato sia dedicato a Sforza Secondo, e riferisce il ternario con cui principia. Non è dunque questo, come il Poggiali suppose, il trattato inviato nel 1455 dal Cornazano ad Ippolita; ma è un rifacimento di esso, con aggiunta di cose nuove, dedicato ad uno dei fratelli illegittimi di Ippolita, Sforza Secondo. Fin qui tutto va bene; ma dove non mi pare che lo Z. abbia ragione è nell'assegnare questo rifacimento al 1465. Per questa assegnazione lo Z. ha un argomento che gli sembra inespugnabile. Nel ternario a Sforza Secondo, che precede il trattato, è detto:

E così riverente a' vostri piedi
mando copia di quel ch' all'excellente
vostra sorella intitulato diedi:
i' dico di quell'una *ch' al presente*
ha traversata Italia a tôr marito
et ha el bisson d'un re facto parente.

Qui accenna il poeta, argomenta lo Z., al matrimonio d'Ippolita col duca di Calabria come a cosa avvenuta di fresco; ma il matrimonio ebbe luogo sul finire di giugno del 1465, dunque la data del rimaneggiamento è « il secondo « semestre di quest'anno medesimo ». Il ragionamento davvero non fa una grinza ed in verità le parole del Cornazano pare accennino al matrimonio di Ippolita come a fatto molto recente. Ma vi sono in quel ternario due altre terzine, discoste parecchio l'una dall'altra, ma riferentisi al medesimo concetto, che mi rendono assai dubitoso:

Bolliva el sangue in prima gioventute:
in questa etate mi terrei vergogna
ciò ch' a quel tempo mi tenea virtute.
. . . . . .
Giovine scrissi quel mistier compito,
quando imparando lei l'arto cotale
ad ogni posta mia l'hebbi per dito.

Nella prima terzina accenna agli amori ed alle vanità del mondo; nella seconda alla danza, ed in entrambe dice che ora più non gli si convengono

(1) Poggiali, *Memorie per la storia letteraria di Piacenza*, Piacenza, 1789, I, 80.

(2) Il sonetto è pieno di ammirazione per Ippolita, la quale fu veramente un fiore di gentilezza, di bontà e di coltura. Nacque nel 1445, morì verso il 1484. Sapeva di latino e di greco e protesse sempre le lettere e le arti. Vedi le attestazioni di ciò raccolte dal Ratti, *Della famiglia Sforza*, II, 11 sgg. Notevole è l'elogio che le consacra Sabadino de li Arienti nella *Gynevera*

nè gli amori nè il ballo. Facciamo un po' di conto. Con buoni argomenti il Poggiali (1), e l'Affò gli dà ragione (2), congettura nato il Cornazano verso il 1431. Nel 1455 dunque, quando scrisse il trattato per Ippolita decenne, aveva 24 anni, ed è giusto che amasse le donne e la danza, egli che s'era innamorato dodicenne e già a 17 o 18 anni aveva cominciato a spasimare in rima. Ma è altrettanto giusto che dieci soli anni dopo, a 34 anni, egli si reputasse ormai vecchio, o per lo meno in età tale da tenersi a vergogna i diletti della gioventù? Non mi pare davvero. Inoltre, nel principio della prosa il Cornazano dà alcune regole intorno al contegno ed alle mosse da tenere danzando, e conclude con queste parole: « servate le già dicte parti « non è sì brutta donna che non potessi apparir bella, nè sì piccolo homo « che non possi apparer grande, e ciaschun d'ambi loro apto e legiadro. Et « a mostrarvi le cose in vivo exemplo, dico così che se V. S. imitarà la re- « gina delle feste, la ill. Madonna Beatrice, non potrete mal fare alcuna « cosa e per inanimarvi alla leggiadria sua dirò per digresso un proverbio « ferrarese, el quale è questo: Chi vole passare da un mondo all' altro odi « sonare Pierobono. Chi vole trovare el cielo aperto provi la liberalità del « ducha Borso. Chi vole vedere el paradiso in terra veggia Madonna Bea- « trice in su una festa » (3). Lo Z. crede che questa specie di prologo prosaico dovesse trovarsi tal quale nella prima redazione; ed io non so se abbia argomenti interni che nelle parti del codice da lui riferite non compaiono. Comunque sia, a me sembra che l'esempio di Beatrice ed i proverbi, preziosi per noi, debbano giudicarsi inseriti dopo, nel rimaneggiamento. Concordano i biografi del Cornazano nell'affermare che egli dimorò presso gli Estensi nell'ultima parte della sua vita (4); il Poggiali suppone che solo nel 1465 imparasse a conoscere la prima volta quel Borso d'Este, al quale fu poi tanto devoto (5). Ora il brano riferito non potea provenire se non da chi avesse molta famigliarità con la corte di Ferrara, che in gioventù non consta da documento sicuro sia mai stata frequentata dal nostro poeta. Quel Pietro Bono, musicista celebrato da Battista Guarino, passò già nel 1456 da Milano a Ferrara e colà fu specialmente trattenuto e carezzato da Borso (6). Descrivendo le solenni feste Reggiane (del 1465?) in un'opera dedicata appunto a Borso, il Cornazano esalta il valore musicale di Pietro Bono (7). E

---

de le clare donne, Bologna, 1888, pp. 336 sgg. Sabbadino la conobbe certo di persona quando ella fu di passaggio a Bologna, e dà sulla sua figura e sulle sue abitudini parecchi particolari curiosi. Ma in genere parla molto più della bontà dell' animo suo, che della coltura. In un luogo (p. 339) scrive: « Fu in eloquio facunda et eloquente. Legea egregiamente cum suavi acenti et « resonantia, et intendea, assai mediocremente, latino ». Parrebbe un biasimo, ma non è. Sabbadino probabilmente volle dire che fu nel latino abbastanza versata. Chi è abituato alla incertezza del suo stile lo capisce talvolta per discrezione.

(1) *Op. cit.*, I, 70-71.

(2) *Memorie degli scrittori parmigiani*, III, 35.

(3) A p. 287 nell'opuscolo dello Z.

(4) Poggiali, I, 82; Tiraboschi, *Storia*, ediz. Antonelli, VI, 1135, ecc. ecc.

(5) *Op. cit.*, I, 125-26.

(6) Motta, *Musici alla corte degli Sforza*, Milano, 1887, p. 29.

(7) F. Gabotto, *Notizie ed estratti del poemetto inedito « De excellentium virorum principibus » di Antonio Cornazzano* (per nozze Solerti-Saggini), Pinerolo, 1889, p. 10.

Beatrice? V'è una sola Beatrice d'Este cui nel 1455 si potrebbe attribuire il vanto di gentilezza che il Cornazano le dà, la figliuola naturale di Niccolò III marchese di Ferrara, la quale nel 1448 andò sposa a Niccolò di Gherardo da Correggio e n'ebbe un figliuolo celebre, Niccolò postumo da Correggio, il poeta e cavaliere (1). Il Cornazano avrebbe potuto agevolmente conoscere Beatrice a Milano, perchè ella, mortole prestissimo il primo marito, fu impalmata da uno dei figliuoli di Francesco Sforza, Tristano, con cui visse a Milano e là morì nel 1497 (2). Se non che la non molta celebrità di questa dama, la maniera come il Cornazano ne parla, il trovarsi essa nominata frammezzo ad altri personaggi dimoranti in Ferrara, mi fa pensare ad un'altra Beatrice, molto più nota, la leggiadra figliuola di Ercole I e di Eleonora d'Aragona, ai quali il Cornazano fu pure assai affezionato. Se questa mia congettura colpisse nel segno, la data 1465 del rimaneggiamento sarebbe impossibile, poichè Beatrice nacque solo nel 1475. Quanto ella fosse vivace, sfarzosa e come amasse particolarmente il ballo, in cui fu riconosciuta valentissima, ognuno ormai sa (3).

Tutte queste considerazioni messe insieme mi fanno inclinare a ritenere scritto il rimaneggiamento Capponiano molto più tardi di quello che lo Z. suppone, tra il 1485 ed il 1490, nella corte di Ferrara; e in questo caso il trattato non avrebbe che a guadagnare in pregio, giacchè sarebbe l'unico libro della danza a noi rimasto di quel sec. XV declinante, che fu in così straordinario modo festaiuolo. Allora sì davvero il Cornazano, già prossimo alla settantina, avrebbe avuto ragione di confrontare la sua età presente con la giovinezza da lungo tempo trascorsa. Nè v'è repugnanza a credere che allora Sforza Secondo lo richiedesse dell'opera scritta per la sorella, di cui avrà probabilmente inteso più volte discorrere, e che il poeta piacentino lo compiacesse dedicandogliela con correzioni, modificazioni ed aggiunte. Era Sforza Secondo figliuolo naturale di quel Francesco Sforza presso il quale il Cornazano dimorò dieci anni (4). Apparteneva egli a quella immensa figliuolanza del duca di Milano, che è ancora oggi così incompiutamente conosciuta (5). Pare nascesse dalla medesima madre, che partorì a Francesco Sforza anche Drusiana, poi moglie del Piccinino e di Giano di Campofre-

(1) Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*, II, 103; cfr. Litta, *Famiglie*, Este, Tav. XI.

(2) *Diario ferrarese*, in Muratori, *R. I. S.*, XXIV, 216 e Tiraboschi, *Bibl. Moden.*, II, 118.

(3) Mi sia concesso di rimandare all'articolo Luzio-Renier, *Delle relazioni di Isabella d'Este Gonzaga con Ludovico e Beatrice Sforza*, che s'è di fresco pubblicato nell'*Archivio storico lombardo*, vol. XVII.

(4) Lo dice egli stesso in una sua novella. Vedi *Proverbi di mess. Antonio Cornazano*, Bologna, 1865, p. 107.

(5) Ciò che ne dicono gli storici speciali ed i genealogisti, non escluso il Litta, è assai poco ed inesatto. Per quel che concerne le figlie, ha messo le cose a posto sui documenti E. Motta in due articoli (*Elisabetta Sforza marchesa di Monferrato* e *Ancora di Elisabetta, e di Elisa e delle altre figlie di Francesco Sforza*) inseriti nel *Giornale araldico* di Pisa, an. XII e XIII. Tra maschi e femmine, tra legittimi e naturali, egli fa ascendere a 33 i figliuoli di Francesco. Il Motta promette l'elenco documentato anche dei maschi, e farà opera utilissima pubblicandolo, stantechè ha già raccolto il materiale d'archivio. È dalla gentilezza di quell'egregio amico che io tengo le notizie su Sforza Secondo, che sono in grado di dare, e delle quali i lettori che vi si interessano debbono essere riconoscenti a lui, non a me.

goso (1). Nel 1451 sposò Antonia figliuola di Luigi dal Verme, † 1487 (2). Non avendo avuto discendenza maschia legittima, ottenne nel 1477 di legittimare tre maschi e due femmine; sua concubina prediletta era Margherita, moglie di Bartolomeo da Lodi, che nel 1470 gli venne ordinato di rimandare al marito (3). Da Sforza Secondo derivò la linea degli Sforza signori di Borgonuovo. Quantunque comparisse talora nei solenni ricevimenti sforzeschi, non fu sempre in buona relazione col padre, nè col fratello duca Galeazzo: da essi fu anzi talora maltrattato e nel 1462 tenuto anche prigione nella rocchetta di Porta Romana. Il 20 dicembre 1491 viveva ancora; secondo il cronista Donato Bossi sarebbe morto il 24 dicembre. Il Moro, in una lettera al Calco del 2 giugno 1492, lo dice morto da alcuni mesi (4). Poteva adunque benissimo il Cornazano rifare per lui l'operetta giovanile sul ballo nel periodo di tempo che ho poc'anzi congetturato.

Vogliano gli studiosi prendere in qualche considerazione la mia ipotesi, per la quale ho dovuto spendere più parole di quello non desiderassi. Qualche argomento in contrario so che può essere addotto (5), e forse anche qualcuno a me ignoto si cela ancora nello stesso codice della Vaticana, che direttamente non conosco. Ma se anche il mio piccolo edificio avesse a crollare, questa comunicazione serberà il vantaggio di richiamare l'attenzione sul Cornazano e sulla bella memoria che lo Zannoni ha consacrato al suo trattatello della danza.

RODOLFO RENIER.

UN HOMONYME OU PARENT DE PÉTRARQUE. — Le *Journal de Jean le Fèvre, évêque de Chartres*, publié par M. H. Moranvillé, dont le premier volume porte la date de 1887 (Paris, Picard, in-8°), mais vient à peine d'être mis en vente, contient un grand nombre de mentions intéressant l'histoire de l'Italie méridionale. Jean le Fèvre fut chancelier des rois de Sicile, Louis I et Louis II d'Anjou, et consigna dans son journal tous les évènements auquel il fut mêlé et toutes les pièces qu'il scella au nom de ses maîtres. A la date de 7 octobre 1387 (t. I, p. 437), étant à Avignon, il enregistre, parmi beaucoup de pièces se rapportant au royaume de Naples, les deux mandements suivants: *Item pro iudice Nicolao de Petrarcha de Amalfia, cui Regina Iohanna concessit officium magistri racionalatus ad uitam et Domina sibi*

(1) Lo ritiene anche il CORIO, *Storia*, ediz. De Magri, III, 72. In una lettera scritta da Sforza Secondo al duca Galeazzo il 13 giugno 1474 egli si lamenta della morte di Drusiana « non es- « sendo altri che epsa et mi de mia madre » (Arch. di Milano, Potenze Sovrane, Sforza Secondo).

(2) Cfr. LITTA, *Famiglie*, Dal Verme, Tav. II.

(3) Questa e le successive notizie sono ricavate quasi tutte dal cit. incartamento Potenze Sovrane, Sforza Secondo, dell'Archivio di Stato di Milano.

(4) Docum. nel Carteggio diplomatico dell'Archivio di Milano.

(5) Uno specialmente è assai forte, non posso negarlo. Anche ammettendo che Ippolita fosse sposata da parecchio tempo quando il Cornazano fece il suo rimaneggiamento, non mi sembra si possa credere fosse già morta, tenendo conto delle parole con cui il poeta allude a lei nel ternario. Ora Ippolita morì nel 1484, secondo il Litta seguito dal Motta. Allora Beatrice d'Este non aveva che nove anni. Come mai in così tenera età sarebbe stata ormai la delizia delle feste? Ma d'altra parte, è proprio sicura la data della morte d'Ippolita?

concessit... Item pro iudice Nicolao de Petrarcha de Amalfia, quem Domina constituit iudicem curie uicarie regni cum gagiis consuetis. (Le mot *Domina* désigne la régente Marie d'Anjou, au nom de laquelle les pièces sont expédiées). Comme on le voit, ce Petrarca d'Amalfi avait été *maître du rational* de la reine Jeanne et, après les revers de fortune qu'il avait dû subir sous Charles de Durazzo, la reine Marie d'Anjou, en le confirmant dans sa charge, lui donnait une compensation, purement honorifique d'ailleurs, puisque le royaume dont elle disposait était à conquérir. La présence d'un personnage de ce nom à la cour de Naples emprunte quelque intérêt aux relations de Pétrarque avec cette cour. Y avait-il une parenté entre le poète et le fonctionnaire de la reine Jeanne? Pétrarque avait-il aidé à la fortune de ce haut personnage? Ce sont des questions auxquelles pourrait répondre peut-être quelque document des archives napolitaines, où le nom de Niccolò di Petrarca doit certainement se rencontrer.

On peut, en attendant, essayer de l'hypothèse. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'introduire dans la biographie de Pétrarque un nouvel enfant naturel. Mais M. Henry Cochin, qui s'occupe depuis longtemps de recherches sur Pétrarque et son époque, me signale un document qui pourrait peut-être mettre sur la bonne voie; c'est une lettre des *Seniles*, XV, 4, de la fin de la vie du poète, adressée à Guglielmo Maramaldo, chevalier napolitains (d'Amalfi?) et relative à la venue à Naples et au mariage d'un jeune homme non nommé, auquel Pétrarque paraît s'intéresser très vivement. Les dates concorderaient pour une identification avec notre Niccolò. Voici les passages principaux qui concernent le fait: *Fecisti amice, ut soles omnia, quod me rerum nuper apud Neapolim gestarum tuis litteris participem uoluisti... Me praesentem rebus in mediis posuisti. Illa ego non legi nec audiui, sed uidi tecumque omnibus interfui, rarum opus et paucorum hominum. Gratiam tibi habeo non mediocrem: illius nempe, si nescis, filii mei et gaudia et honores mei sunt; illo bene agente ac prosperante, glorior et triumpho. Alma quidem Regina morem suum tenuit, paruificum nihil agere didicit; proceres quoque Parthenopaei... laudandos... se nunc offerunt, liberales semper ac munifici et fideles amici... Fecerunt bene igitur nobilissimi ciues... qui generosum et egregium adolescentem, ad omne bonum opus aptissimum, et ab alio licet Italico orbe uenientem, alumnamque simul et suam, apud eos reor ortam nutritamque, dum praeclaro coniugio unirentur, honoribus, ut tu scribis, concelebrauere magnificis* (*Opera*, Bâle, 1581, p. 937). Peut-être faut-il lire simplement *filii* en supprimant le mot *mei*, qui peut avoir été suggéré au copiste par celui qui suit (Fracassetti traduit: « Colui, se tu nol sai, è per me *come* figlio »). Peut-être, si on conserve *filii mei*, faut-il songer à une parenté quelconque avec Pétrarque et tenter de placer quelque part le jeune homme dans sa généalogie. C'est une question que je soumets aux érudits plus compétents que moi qui s'occupent du poète. En tous cas, l'accueil fait par la reine Jeanne à son jeune protégé ne donne-t-il pas quelque vraisemblance à un rapprochement entre le personnage, fixé par son mariage dans le royaume de Naples, et messer Niccolò di Petrarca?

PIERRE DE NOLHAC.

Polemica. — Riceviamo e pubblichiamo:

Chiarissimo signor Direttore,

Leggo nell'ultimo fascicolo del *Giornale storico della lett. it.* da Lei diretto (XVI, 428) una recensione sul mio commento a *Le odi di G. Parini* (Firenze, Sansoni, 1890). Delle lodi ringrazio; alle osservazioni critiche che sono non conformi a verità oppongo questi semplici fatti, nella giusta speranza ch'Ella vorrà esser tanto gentile da pubblicare nel prossimo fascicolo questa mia.

Dice il critico: « Nondimeno qualche volta gli è avvenuto di contraddire alle interpretazioni altrui, senza nulla proporre di suo o riuscendo troppo sottile, si veda ad esempio la nota alla prima strofa dell'ode II, e al v. 78 della XIX ». Della sottigliezza dell'interpretazione data da me al v. 78 dell'ode XIX, non discuto: basta ch' io possa dire ch'è corredata di molte ragioni, che a' piú son parse buone e che, a tutti i modi, bisognerebbe ribattere con altre ragioni. Ma affermo che non è assolutamente vero che nella nota alla strofa prima dell'ode II e *in nessun'altra nota di nessun'altra ode* io contraddica alle interpretazioni altrui *senza nulla proporre* di mio. Infatti, nella nota alla prima strofa dell'ode II non rifiuto, ma accetto, l'interpretazione del D'Ancona: solo (e senza farmene un vanto, che, trattandosi di un uomo cosí pieno di ingegno e di sapere, sarebbe davvero inopportuno) correggo un suo piccolo errore: e che sia errore, nessuno può negare. Quello che *propongo di mio* è dunque la correzione: non altro.

Dice il critico: « Cosí in altri luoghi sembra quasi sfuggire la spiegazione, come al v. 26 dell'ode I, al 7 della II, al 44 della IV e altrove ». Ora, il v. 26 dell'ode I è questo: « Le dure illustri porte »; la nota questa: « *Le dure illustri porte* sono quelle che Orazio (*Ep.* II, 7) chiama *superbe soglie* (*superba... limina*) e il Manzoni (*Il Natale*, 74), *vegliate porte* ». Non ho aggiunto altro, non per isfuggir di dire che le dure illustri porte sono quelle de' ricchi, ch' era cosa assai piú facile che recare i due confronti classici, ma perché ciò è manifesto a qualsiasi lettore dell'ode, ed era dunque inutile. — Il v. 7 dell'ode II è questo: « Già nel polmon capace »; la nota questa: « *capace:* ampio ». Ora tutti posson vedere ch'io non *isfuggo la spiegazione*, giacché il critico non vorrà, credo, pretendere (e se lo pretendesse, lo rimanderei al vocabolario) ch'io spieghi le parole *già*, *nel*, *polmon*. — Il v. 44 dell'ode IV è questo: « Al suolo, al cielo amica »; la nota questa: « cara agli uomini e a Dio. *Suolo* è preso qui nel significato morale di *terra*, per l'insieme degli uomini. Cfr. il v. 91 dell'ode VII e la nota corrisp. ». E ciò è uno *sfuggire la spiegazione?*

Dice il critico: « Finalmente debbono rilevarsi non poche inesattezze che si trovano nel testo, nelle varianti e in buon numero delle citazioni del commento ». E cita l'opuscolo *Le odi* ecc. *studio di Alfonso Cerquetti* (Osimo, Rossi, 1890). Vero: se non che dir la cosa in questo modo è un dir mezza non tutta la verità, e, per conseguenza, un indurre il lettore a credere:

1° che il mio testo delle odi del Parini sia scorretto e quelli degli altri

corretti, mentre poi se nel mio c'è qualche leggera menda (*ispira* invece di *inspira*; *Eusino* invece di *Eussino*; *intreccieran* invece di *intrecceran*; *publica* invece di *pubblica* ecc.), « giustizia e lealtà di critico vogliono, son parole del Cerquetti, che diciamo subito, e dopo accuratissimo esame, che l'edizione del Bertoldi ci dà il testo delle odi pariniane, se non correttissimo sempre, piú corretto assai di tutti quanti i pubblicati in questi ultimi anni, e non senza correggerne buon numero di erronee lezioni ». Dunque piú corretto, non che di quello degli altri commentatori, di quello anche del Salvéraglio, « che, dice la recensione, fermava il testo delle odi con singolare acume critico », ma che in fatto ha parecchi gravi errori di lezione, corretti da me, quali *e gli animi* invece di *e l'animo*; *assalse* invece di *assale*; *fatto* invece di *fato*; *d'umana gregge* (che sarebbe un errore di grammatica) invece *d'umano gregge* ecc. ecc.

2° che le varianti siano non poche volte male indicate in paragone del Salveraglio e degli altri, mentre la mia edizione è quella che reca il maggior numero di varianti di tutte, dico di tutte, e sempre o quasi sempre con minuta precisione d'indicazioni. Tanto vero che il Cerquetti, in sí gran numero di varianti, non nota piú di undici (sarebber tredici, ma sbaglia in due luoghi) tra scorrezioni di grafia (*publiche* invece di *pubbliche*), errori di stampa, che un qualsiasi che abbia letto le note d'introduz., in cui si citano le edizioni donde son tolte le varianti, può correggere da sé (p. e. 1775 invece di 1777), e dimenticanze.

3° che solo nel mio commento ci siano mende nella citazione di passi d'autori classici; mentre anche per questi « nèi (parole del Cerquetti a me) che in una seconda ediz. spariranno tutti », il mio commento è piú corretto d'assai di quelli di tutti gli altri, che, non mende, ma recano svarioni, specie di latino, tanto fatti. Cfr. A. Cerquetti, *Saggio di studi e correzioni sopra il testo e i commenti delle Odi di G. P.*, Osimo, Rossi, 1885.

4° finalmente, che il mio commento, con questi difetti, che sono in realtà assai piccoli e quali tutti i libri hanno, abbia, un press'a poco, il valore degli altri commenti del De Mattio, del Michelangeli ecc., mentre il Cerquetti (cito a posta sempre lui perchè si vegga ch'io non mi faccio forte delle lodi di un mio panegirista e perché nella recensione è stato incompiutamente citato) nota, « SENZA TEMA D'ESSERE SMENTITO », ch'« è il meglio de' pubblicati, da quello del dott. De Mattio, all'ultimo del prof. De Castro; perché condotto con maturità di giudizio e con opportuna scelta di erudizione classica ».

Concludendo, risulta chiaramente da questi fatti:

1° che il testo delle *Odi* nella mia ediz. è il piú corretto di tutti quelli pubblicati da un cinquant'anni in qua e può esser, con molto poco, ridotto a perfezione in una ristampa;

2° che le varianti da me recate con quasi generale correzione e precisione, sono anche piú di quelle del Salveraglio;

3° che il mio commento è il migliore de' pubblicati, compreso quello ultimo del prof. De Castro.

Non dubito, come dicevo, ch'Ella, in nome della lealtà e della giustizia, vorrà pubblicare nel prossimo fascicolo questa mia; e però dell'atto cortese La ringrazio vivamente fin d'ora.

Sono, con tutta stima, il

suo devotissimo

ALFONSO BERTOLDI.

Ho riletto la mia recensione del libro pubblicato dal sig. prof. Bertoldi, e poi ponderato attentamente la lettera presente a confronto con i miei rilievi, e debbo dichiarare che io non sento il bisogno di modificare o mutare in alcuna parte quanto ho scritto. Duole solamente che ad un linguaggio benevolo e cortese si opponga un sentenziare cattedratico, e alcuna volta meno conveniente. Deploro finalmente che la lettera nella seconda parte si atteggi ad apologia, senza proprio nessuna ragione, e senza necessità.

ACHILLE NERI.

CRONACA

PERIODICI.

Nel fasc. 4° del *Bullettino della Società Dantesca italiana* è specialmente notevole *Un documento inedito del priorato di Dante*, pubblicato e illustrato da Isidoro Del Lungo. L'atto ha la data 15 giugno 1300 ed è la consegna per man di notaio alla Signoria fiorentina di una condannagione, fatta il 18 aprile di quell'anno, di tre cittadini di parte nera, famigliari di papa Bonifazio. Dante v'è citato insieme coi suoi colleghi del governo. L'atto trovasi nel noto protocollo di ser Lapo Gianni, del quale si sta occupando G. S. Gargàno. Nel medesimo fascicolo U. Marchesini parla *Ancora dei Danti « del « cento »*. È una appendice alla memoria di cui fu discorso in questo *Giornale*, XVI, 443. Il M. vi studia due nuovi codici, che ritiene scritti da Francesco di Ser Nardo da Barberino, i lacerti dell'Archivio Notarile di Sarzana recentemente riprodotti con la fotografia da Roberto Paoletti (1) ed il cod. Lolliniano del Seminario di Belluno descritto dal Fiammazzo.

Il *Fanfulla della domenica* (XII, 52) reca un nuovo articolo di Luigi Morandi intitolato *Ancora per Pasquino*. Il M. si rallegra che lo scritto del Luzio (cfr. *Giornale*, XVI, 471) anticipi di qualche anno le manifestazioni satiriche di Pasquino, cominciate, secondo lo Gnoli, dopo il sacco del 1527 (cfr. *Giornale*, XV, 470). E' naturale peraltro che neppure il termine fissato dal Luzio (1521) soddisfi il M. Dai documenti medesimi che il Luzio produce sembra al M. di poter concludere che già parecchi anni prima Pasquino avesse l'uso di far delle satire. E' costretto a riconoscere che dall'epigramma contro Alessandro VI (1501) ai versi satirici fatti dopo la morte di papa Leone non si conoscono pasquinate sicure con intendimento satirico, ma ciò non induce il M. a credere « che non ve ne fossero, ma che non siano ar« rivate fino a noi, o che noi non abbiamo ancora saputo ripescarle ». Insiste pertanto sul carattere originariamente satirico di Pasquino e sulla antichità della fratellanza fra lui e Marforio. L'Aretino quindi non avrebbe già fatto sorgere il Pasquino satirico, come il Luzio vorrebbe, ma gli avrebbe dato soltanto « una buona spinta ». La maggior parte dei fatti nuovi su cui si appoggia sono attinti da due nuove raccolte di pasquilli, del 1516 e del '26, che si trovano nella Colombina di Siviglia. I testi addotti da tali raccolte non ci sembrano certo troppo chiari e copiosi a sostegno dell'idea del M. Egli ripete pure che Pasquino non parlava solo nelle feste del 25 aprile, in cui veniva trasfigurato, ma anche in altri giorni dell'anno, e crede sempre che il Pasquino di Roma fosse il babbo del Pasquino luterano di Germania. Riferisce un documento del 1541, in cui si dice che in Roma Pasquino « contra papam multa praeclara prolocutus est ». — Il sig. Annibale Ten-

(1) Su questi lacerti si confronti *Arch. storico italiano*, Serie V, vol. VI, p. 523, n. 2.

neroni trovò la replica del M. convincentissima e in un giornale politico di Roma, *La Riforma* (3 genn. '91), inserì una nota sulla fama di indovino data a Pasquino ed a Marforio nella commedia *El Farfalla* dello Stecchito (uno de' Rozzi di Siena) pubblicata nel 1536.

Intendiamo sempre tener conto in questa sotto-rubrica degli *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, di cui ha ripreso, su nuova base, la pubblicazione il prof. Giuseppe Mazzatinti (cfr. *Giornale*, XV, 466), con l'intendimento di farne uscire un fascicolo ogni due mesi. Il primo fascicolo, che abbiamo sott'occhio, comincia l'inventario della Biblioteca comunale di Forlì, alla quale il Mazzatinti è preposto. Parecchie cose sono indicate, che possono riuscir utili agli studi nostri. Fra i codici antichi notiamo qualche miscellanea umanistica; ma dove si trova maggior materiale è fra le carte moderne. Nel fondo Morgagni sono molte lettere di personaggi cospicui del sec. passato all'illustre G. B. Morgagni. Il fondo Maroncelli ha una preziosa raccolta di abbozzi e mss. varî del celebre amico di S. Pellico, e moltissime lettere dirette al Maroncelli stesso. Chi voglia studiare i martirî dello Spielberg, non potrà dispensarsi dal frugare in questo fondo. Numerose corrispondenze, che pure riguardano quel periodo, sono nel Museo del Risorgimento.

Nel più recente *Bollettino della società di storia patria A. L. Antinori negli Abruzzi* (III, 5), V. Balzano pubblica varî documenti su *Giovanni Argoli di Tagliacozzo nell'università di Bologna*. L'Argoli fu letterato e poeta. I documenti qui prodotti fanno parte di un libro di prossima pubblicazione *I legisti ed artisti abruzzesi lettori nello Studio di Bologna*.

Nella *Strenna a beneficio del pio Istituto dei rachitici* di Genova, per l'anno 1891, leggonsi i seguenti articoli che concernono gli studi nostri: A. D'Ancona, *Il teatro a Venezia sulla fine del secolo XVII*: A. Ademollo, *Voltaire e i traduttori italiani della « Henriade »*; R. Renier, *Adramiteno*; A. Luzio, *La morte d'un buffone*. Quest'ultimo articolo, che studia su documenti il Mattello ed alcuni altri buffoni dei Gonzaga alla fine del sec. XV, fu di parecchio modificato da quello che era quando comparve la prima volta nella *Gazzetta di Mantova* del 16 nov. 1885.

Negli *Studi di filologia romanza* (fasc. 14), L. Gauchat e H. Kehrli pubblicano diplomaticamente *Il canzoniere provenzale H*, cioè il cod. Vaticano 3207. Questo canzoniere appartenne con ogni probabilità al Bembo, da cui passò nella bibliot. di Fulvio Orsini. Esso ha quelle chiose che furono erroneamente reputate di mano di Dante Alighieri (v. De Lollis in questo *Giorn.*, IX, 238). Le chiose sono invece quasi certamente autografe del compilatore stesso del ms., che era dell'Italia settentrionale. Gli editori combattono la identificazione di questo cod. col *libro slegato*, che cita il Barbieri; ma riconoscono le affinità fra i due testi e rilevano che il Barbieri ebbe anche notizia delle chiose.

Nei fasc. 5-6 dell'*Archivio paleografico italiano* comparve la riproduzione integrale del cod. Vaticano 3195, che reca gli abbozzi autografi del *Canzoniere* e dei *Trionfi* di F. Petrarca.

Archivio storico per Trieste, l'Istria e il Trentino (IV, 2). O. Zenatti, *Una canzone Capodistriana del sec. XIV sulla pietra filosofale*. Riproduce di su due antiche stampe e tre codici, di cui il più antico è del sec. XIV, una canzone scritta da Daniele di Giustinopoli, che nel congedo di essa qualificasi come *professor gramaticae*, intorno alla maniera d'ottenere il *lapis*. Nell'introduzione lo Z. accenna poi ad altri due trecentisti che in versi volgari trattarono lo stesso argomento, Frate Elia e Cecco d'Ascoli; ma nell'enumerare i codd. che racchiudono il sonetto del primo, *Solvete li corpi in aqua a tutti dicho*, egli dimentica l'importante ms. H. 493 della Biblioteca della facoltà di Montpellier, da cui, dopo il Libri, l'ha riprodotto il Castet (*Sonnet contenant une recette d'alchimie attribué à Dante et au frère Helyas* in *Revue des langues romanes*, III Série, t. IV, p. 76 sgg.). Diciamo importante, sia perchè reca degli oscuri versi del Francescano una eccellente

lezione, sia perchè li attribuisce a Dante Alighieri (*Motivum vel Sonetum Dantis philosophi et poete florentini*): il che ci fa meglio capire come nella misteriosa isoletta del perfetto magistero il Nazari collocasse anche la statua di *Dantes philosophus*. — Inoltre leggonsi nel fascicolo: F. Gabotto, *Senofonte Filelfo a Ragusa*; V. Joppi, *Due carmi di Gerolamo Amaseo in lode dell'Alviano*; A. Zenatti, *Calendimarzo*.

Atti del R. Istituto veneto di scienze, lettere ed arti (Serie VII, t. I, Disp. 10). B. Morsolin, *Frammento del « Lamentum Virginis » poema del sec. XIV*. In certo quinterno, staccato da un volume scritto nel 1384, che racchiudeva l'inventario di tutti i beni, possessioni e diritti dell' Ospedale della Confraternita vicentina de' Battuti, il M. ha rinvenuto esempio dei due ultimi capitoli di quel divulgatissimo *Pianto della Vergine*, di cui dobbiamo una discreta stampa al Bini. Premessa una lunga descrizione del frammento, il M., trovandovi scritto alla fine *Et factum fuit presens opus per me Blaxium filium Jacob Saracini*, si domanda se Biagio debba ritenersi o no l'autore del componimento e, risolvendo affermativamente la questione, ricerca nei documenti vicentini del sec. XIV memoria del preteso rimatore. Trovando poi che nel trecento vissero in Vicenza due personaggi dello stesso nome, un ser Biagio di Jacopo Saraceni, morto del 1348, ed un Biagio pur di Jacopo, nipote del precedente, creato notaio del 1406, si affretta ad escludere il secondo in favore del primo, e conchiude la sua trattazione asserendo che il *Pianto* è a dirsi opera di Biagio Saraceni, rimatore vicentino fiorito nella prima metà del sec. XIV. Quest'edificio ci pare fondato sopra assai deboli basi. Le parole *factum fuit presens opus* ecc. non si riferiscono già, come troppo precipitosamente ha creduto il M., al *Pianto*, bensì all'intero volume, di cui il *Pianto* faceva parte; tant'è vero che nella nota che lor tiene immediatamente dietro nel ms., si legge: Hoc OPUS *presentis libri in quo scriptum est inventarium*..... ET LAMENTUM VIRGINIS MARIE..... UT SUPRA, CONTINETUR, *compilatum et* FACTUM *fuit in millesimo III° LXXXIIII* etc. Biagio Saraceni è dunque fuor di dubbio un semplice copista. Posto ciò, nulla impedisce di identificarlo con colui che si ascrisse al patrio collegio de' Notai del 1406: essendo figliuolo di un Confratello, di Ser Jacopo Saraceni, e forse già distinguendosi fra i condiscepoli per la sua bella calligrafia, egli dovette essere prescelto a scrivere il volume. Il sig. M. si rassegni: neppur questa volta l' autore del famoso poemetto è disposto a lasciarsi scoprire. — Notiamo pure in questo fascicolo F. Stefani, *Nuovi appunti sul conte Carmagnola e sui documenti che lo riguardano*.

Nuova Antologia: M. Pratesi, *La villa di Massimo d'Azelio* (CXIV, 21); F. Martini, *Il Giusti studente* (CXIV, 22); C. Pigorini-Beri, *Banchetti politici nei secoli XIV e XVI* (CXIV, 22): A. Graf, *Una sorgente di pessimismo nel Leopardi* (CXIV, 23).

Rivista italiana di filosofia (V, II, nov.-dic. '90): G. Piazzi, *La pedagogia di Jacopo Sadoleto*.

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari (IX, 4): G. Rua, *Dal novelliere di Celio Malespini a proposito di costumi e di trattenimenti antichi*. Il R. ricava dal dimenticato novelliere del Malespini le notizie biografiche di quello strano cavaliere d'industria, fiorito nella seconda metà del sec. XVI, e vi spigola accenni a costumi antichi, descrizioni di giuochi, canzonette popolari, indovinelli. Di una versione del *Trésor* di Brunetto dovuta al Malespini parlò il R. in questo *Giornale*, XVI, 432.

Rivista di filologia e d'istruzione classica (XIX, 4-6): C. O. Zuretti, *Veronese non modenese. Pel cod. A. di Teognide*; A. Levi, *Notizie di codici greci nelle biblioteche italiane. L'« Agesilao » secondo il Laurenziano 55,22*.

La cultura (vol. XI, 15-16): G. Zannoni, *Nuovi contributi per la storia del cinquecento in Italia*. Discorrendo ampiamente di varie pubblicazioni recenti che riguardano la storia letteraria del nostro cinquecento, pubblica una lettera di Bald. Castiglione al duca d'Urbino, estraendola dal cod. Vatic.

9063. Nel fasc. 19-20, continuando questi *Nuovi contributi*, lo Zannoni mette in luce da codici Corsiniani varie notizie di Battista Guarini, fra cui una sua lettera ad Agost. Valiero, cardin. di Verona, del 10 aprile 1604, e rende conto di alcuni documenti poetici inediti in lode o in biasimo delle donne. Nel fasc. 21-22 lo Zannoni produce una letterina inedita di Bernardo Tasso a Giulio Gallo (16 febbr. 1562), una lettera di Veronica Gambara a P. Bembo (15 giugno 1532), un'altra, pure diretta al Bembo, di Adriana Amadi (26 febbr. 1541), una di Bened. Varchi a Carlo Gualteruzzi (27 luglio 1536).

Nel periodico *L'Istruzione* (IV, 6, 7, 8) si è cominciato a pubblicare uno scritto di F. Labruzzi intorno *I pretendenti alla canzone « Spirto gentil »*. Ne renderemo conto quando sarà uscito tutto intero.

Lettere e arti: C. Pugliese, *La gloria e il Leopardi* (II, 42); C. Antona-Traversi, *Gli amori bolognesi di Giacomo Leopardi* (II, 43); U. Marcheselli, *La Moscheide di Teof. Folengo* (II, 45); A. Tomaselli, *Saggi di studi su Baldassar Castiglione* (II, 47 sgg.).

La biblioteca delle scuole italiane: F. Foffano, *Il classicismo nel « Mor-« gante » del Pulci*; P. V. Pasquini, *Il « Disdegno » di Guido Cavalcanti* (III, 2); G. Rua, *Di alcuni rapporti fra le commedie e le novelle di G. Parabosco;* L. Biadene, *Caribo;* L. Filomusi-Guelfi, *La paroffia del cielo* nel *Parad.*, XXVIII, 84 (III, 3).

Atti e memorie delle RR. Deputazioni di storia patria per le provincie modenesi e parmensi (Serie III, IV, P. I): F. Ceretti, *Il conte Ludovico II Pico* (n. 1525), memoria condotta su numerosi documenti inediti.

Atti e memorie della Società storica Savonese (vol. II): O. Varaldo, *Lettere e poesie inedite o rare di Gabriello Chiabrera.*

Miscellanea francescana: F. Novati, *Sull'autore del più antico poema della vita di S. Francesco* (V, 1); F. Cristofani, *Memorie del b. Pietro Pettinagno da Siena*, con documenti e molte osservazioni sui Senesi menzionati da Dante (V, 2).

L'Alighieri (I, 11-12): L. Gaiter, *Colui che perde* (*Purg.* VI e *Inf.* XV); A. Fiammazzo, *Lettera inedita del Cesari a interpretazione di un luogo dantesco* (conformazione di Malebolge); G. L. Passerini, *Il casato di Dante Alighieri*; U. Micacci, *Lo fortuna di Dante nel sec. XIX.* I tre ultimi articoli menzionati sono in continuazione.

Archivio storico italiano (Serie V, vol. VI, 6): F. Novati, *Donato degli Albanzani alla corte estense*; C. Cipolla, *Per la leggenda di re Teoderico in Verona*, attestata anche da Fazio degli Uberti, *Dittam.*, L. III, cap. III, che chiama Teoderico *Diatrico* e gli dà il merito d'aver fondato l'Arena. Notevole anche per noi un lungo articolo di F. Tocco intorno le ultime pubblicazioni del padre F. Ehrle sul *Movimento francescano nel sec. XIV.*

Archivio storico dell'arte (III, 7-8): H. Dollmayr, *Lo stanzino da bagno del cardinal Bibbiena.*

Archivio storico lombardo (XVII, 4): A. Pedrazzoli, *La marchesa Isabella d'Este Gonzaga a diporto sul lago di Garda colla sua corte*, reca documenti del 1514 tratti dall'Arch. Gonzaga; T. Bazzi, *Da un processo di streghe*, che ebbe luogo nel 1520 a Cassano d'Adda; E. M[otta], *Giovanni di Valladolid alle corti di Mantova e Milano*: documenti prodotti dal M. segnalano la presenza di questo poeta ed astrologo castigliano in Italia, nel 1458, 1462, 1473; si noti che egli non è del resto interamente sconosciuto agli storici della letteratura spagnuola, giacchè il suo nome comparisce fra quelli dei poeti cortigiani del *Cancionero de Iscar* (cfr. append. Gayangos a Ticknor, *Hist. de la literat. española*, Madrid, 1851, I, 567). Negli *Appunti* v'ha un documento milanese del 1483 sul *Segno delle meretrici.*

Giornale ligustico (XVII, 9-10): R. Sabbadini, *L'ultimo ventennio della vita di Manuele Crisolora* (1396-1415); M. Menghini, *Tommaso Stigliani*,

contributo alla storia letteraria del sec. XVII (continuazione). Notisi nelle *Spigolature* una letterina di V. Crescini, in cui egli adduce un altro esempio della voce *massamutino* del contrasto di Cielo d'Alcamo spiegata dal Desimoni nel vol. XIII del *Ligustico* (cfr. il nostro *Giorn.*, VIII, 328). Il nuovo esempio è nel v. 1065 della *Chanson de la croisade contre les Albigeois.*

Il Bibliofilo (XI, 10-11): A. Bertolotti, *Scrittori di avvisi antesignani del giornalismo*; (XI, 12), U. Cosmo, *Le stampe della Commedia e delle opere minori di Dante nel seicento.*

Intermezzo (I, 31-36): F. Gabotto, *Miserie e suppliche di professori*, documenti (Arch. Milano) di Giovanni del Pozzo (1476), Pietro Lazzaroni ed altri professori poveri del sec. XV, non che una delle solite petizioni di Francesco Filelfo (1): E. Valla, *Manzoni e Giannone*; L. Frati, *Fra cavalieri e dame bolognesi del seicento*, arguzie, caricature e satire fomentate dal pettegolezzo cittadino, che trovansi registrate nella cronaca del Ghiselli.

L'Ateneo veneto (XIV, II, 3-4): F. Gabotto, *Il trionfo dell' umanesimo nella Venezia del quattrocento*; G. Monti, *L'amore nel Leopardi*; L. Luzzatto, *Vocalismo del dialetto moderno delle città di Venezia e Padova.*

La Letteratura (V, 22): A. G. Barrili, *Le tre unità di Vittorio Alfieri*; (V, 23), A. Cappelli, *Una lettera inedita di Giovanni Argiropulo*, del 1472 diretta al duca di Milano, in raccomandazione d'Isacco, che era figlio dell'Argiropulo stesso e musico alla corte degli Sforza, come fu notato nell'*Arch. stor. lombardo*, XVII, 966-67.

Rassegna della letteratura italiana e straniera (I, 11): D. Ciampoli, *Per le fonti dei « Promessi Sposi »*. Crede di poter dimostrare che « il racconto « dell'omicidio di Lodovico nei *P. S.* (cap. IV) sia stato tratto da due fonti: « dal racconto di Egisto nella *Merope* dell'Alfieri (at. II, sc. II) per la parte « che tocca Lodovico singolarmente: e dalla descrizione della zuffa tra i « Leslie e i Seyton nell'*Abate* di Walter Scott (cap. XVII) per la parte che « riguarda il suo e il sèguito dell'avversario ».

Rassegna Emiliana (II, 10): A. Cappelli, *Il p. Giov. Gasp. Beretta e una lettera inedita del Muratori.*

Giornale di erudizione. Nel n. 17-18 del vol. II è riferita una cantilena assai guasta e incomprensibile in parecchi punti, estratta da un cod. Estense, che comincia *Caciando per gustar de quel tesoro.* La poesia è indubbiamente d'origine meridionale, popolare o popolareggiante, e meriterebbe qualche studio. Nel medes. fasc. A. Tessier descrive un codice di sua proprietà, che crede essere lavoro e scrittura originale di A. F. Doni. — I n^i 17-24 del vol. II contengono la pubblicazione di varî *Scherzi scenici inediti* di Filippo Baldinucci, secentista. — Nel n° 1-2 del vol. III G. Baccini comunica notizie copiose su *Benedetto Varchi in Mugello.* Ivi pure sono due comunicazioni su contrasti italiani fra il carnevale e la quaresima (cfr. questo *Giornale*, XVI, 465). Particolarmente importante quanto riferisce il Tessier di un ms. del sec. XV ex. o XVI in., da lui posseduto, in cui v'è un contrasto fra il carnevale e la quaresima frammezzato di latino macaronico.

Vita Nuova: P. Rajna, *Il nome dell' Alfieri*, che non deriva punto da *alfiere = aquilifer*, come l' Alfieri stesso credeva (II, 44); G. Volpi, *Affetti di famiglia nel quattrocento*, gustoso articoletto, in cui si riferiscono varie lettere inedite dell'Archivio di Firenze, riguardanti Clarice de' Medici, donna di Lorenzo il Magnifico, ne' suoi affetti coniugale e materno (II, 50).

Nella *Rassegna Nazionale* del 16 giugno 1890, la sig.ª Emilia Errera inserì uno scritto *Sulle Filippiche di Alessandro Tassoni.* Lo conosciamo solo per il sunto che se ne dà nell'*Arch. stor. italiano*, vol. VI, pp. 519-20.

---

(1) Vogliamo sia notato che ai documenti milanesi di Francesco e Mario Filelfo segnalati dal Gabotto nella *Letteratura* (V, 13) altri parecchi sono aggiunti nell'*Arch. stor. lomb.*, XVII, 974.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft (IV, 1): A. Gottlob, *Des Nuntius Franz Coppini Antheil an der Entthronung des Königs Heinrich VI und seine Verurtheilung bei der römischen Curie.*

Revue des deux mondes: E. Müntz, *Une cour de la haute Italie à la fin du XVe siècle. Ludovic le More et Léonard de Vinci* (CII, 2); E. Rod, *La biographie de Dante, à propos de publications récentes* (CII, 4).

Centralblatt für Bibliothekswesen (VII, 11): G. Meier, *Cardinal Garampis litterarische Reise durch Deutschland, 1761-1763;* (VII, 12), H. Hayn, *Die deutsche Räthsel-Litteratur*, distinta bibliografica degli indovinelli tedeschi, che dovrà essere consultata anche da chi si occupa in Italia di questi componimenti antichissimi, con cui il popolo manifesta la sua arguzia.

Bibliothèque de l'école des chartes (LI, 5): P. M. Perret, *Les règles de Cicco Simonetta pour le déchiffrement des écritures secrètes (4 juillet 1474)*, articolo condotto sulle *Regule ad extrahendum litteras ziferatas sine exemplo*, che è nel ms. it. 1595 della Nazionale di Parigi.

Mélusine (V, 5): H. Gaidoz, *Échos de la littérature antique au moyen-âge*, rintraccia in Plutarco le origini di due note leggende medievali, quella delle otto parti di cui è formato l'uomo e quella del contrasto fra l'anima ed il corpo; I. Lévi, *La légende d'Alexandre dans le Talmud.*

Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte und Renaissance-Litteratur (III, 6): E. Koeppel, *Dante in der englischen Litteratur des XVI Jahrhunderts.*

Annales du midi (I, 8): A. Deloye, *Pétrarque et le monastère des dames de Saint-Laurent a Avignon.*

Revue des questions historiques (fasc. 96): P. Allard, *St François d'Assise et la féodalité.*

Rivista Lusitana (II, 1): Carol. Michaelis, *O judeu errante em Portugal.*

Im Ausland (agosto '90): W. Borsdorf, *Ueber die Memoiren Carlo Gozzis.*

The Academy (n° 955): Moore, *Dante's « De vulgari eloquentia »*; (n° 958-959), Toynbee, *Dante's « De vulgari eloquentia »*; Toynbee, *Paris and Tristan in the Inferno;* (n° 965), Toynbee, *« Il semplice lombardo » in Purg. XVI.*

The contemporary review (sett. '90): Symonds, *The Dantesque and Platonic ideals of love.*

Transactions of the Royal Society of literature (XIV, 2): Carmichael, *Petrarch and the XIV century.*

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux (1-3 del '90): Hochart, *Boccace et Tacite.*

Blackwoods Edinburgh Magazine (nov. '90): Martin, *Dante and Beatrice.*

Berichte des freien Hochstifts zu Frankfurt a. M. (N. S., VII, 1): G. Locella, *Goethe und Italien.*

Nella *Romania* (XIX, 76) A. Thomas pubblica una lunga recensione del lavoro di E. Langlois sui mss. francesi e provenzali esistenti in Roma (cfr. *Giornale*, XV, 470), la quale per copia di rettificazioni e di aggiunte può dirsi un vero supplemento al lavoro stesso.

Nelle *Abhandlungen* dell'Accademia di Monaco (XIX, P. I) W. Hertz ha inserito uno scritto su *Aristoteles in den Alexanderdichtungen des Mittelalters*, nel quale sono esposte le vicende del filosofo greco nelle narrazioni leggendarie medievali di Alessandro Magno, che si trovano in tutte le letterature d'oriente e d'occidente.

Revue des langues romanes (genn.-marzo, '90; uscito con grande ritardo): C. Appel, *Poésies provençales inédites tirées des mss. d'Italie.* Sarà proseguito. Il medesimo fasc. contiene il resoconto particolareggiato del congresso di filologia romanza, ch'ebbe luogo a Montpellier nel maggio '90.

* Non son scorsi ancora due anni dacchè i discepoli svedesi di Gaston Paris gli offrivano in occasione del suo cinquantesimo anniversario un bel volume di studî filologici, ed ecco apparirne alla luce un altro dedicato all'illustre romanista per festeggiare il venticinquesimo anno della sua laurea in lettere dai suoi allievi francesi e stranieri di paesi di lingua francese. (*Études romanes dédiées à G. Paris le 23 décembre 1890... par ses Élèves Français et ses Élèves étrangers des pays de langue française*, Paris, Bouillon, 1891). Il magnifico volume, che conta 550 pagine, comprende scritti letterarî e linguistici di quarantacinque dotti, quasi tutti ormai ben noti al pubblico studioso d'Europa (1); citiamo fra gli altri il Bédier, il Bonnardot, il Cornu, il Funck-Brentano, il Gilliéron, L. Havet, Jeanroy, Joret, E. Langlois, Monod, Morel-Fatio, Muret, Omont, Piaget, Psichari, Rabiet, Raynaud, S. Reinach, Sepet, Sudre, A. Thomas, ecc. Delle memorie, assai importanti, che questi dotti hanno inserito nel volume, talune hanno per gli studî nostri un diretto e particolare interesse; tali sono, ad esempio, quella dell'Omont sopra i mss. francesi dei Re d'Inghilterra esistenti nel Castello di Richmond sui primi del sec. XVI (p. 1-13), in mezzo ai quali son parecchie traduzioni di opere del Boccaccio (n. 33: *Bocace le grant*, non sarà piuttosto che il *De casibus vir. ill.* il *De Genealogia Deorum?*) ed il *Romuleon* del Rambaldi (n. 32); quella di G. Raynaud, che, riprendendo in esame una curiosa questione, studiata recentemente dal Wesselofsky in questo *Giornale* (vol. XI, 325 e sgg.), reca nuova luce sulla origine della celebre *Mesnie Hellequin*, e cerca di stabilire come Hellequin non fosse da principio altri che Hernequin, conte di Boulogne, vissuto nel sec. IX, le cui imprese aveano porto argomento ad una *chanson de geste* ora perduta. Il R. dedica poi alcune pagine a dimostrare in qual modo Hellequin, di barone feudale tramutatosi in anima dannata, quindi in diavolo sul suolo francese, abbia in Italia sopportata una nuova e radicale trasformazione, abbandonando la spada del cavaliere per la spatola d'Arlecchino (p. 51-68). Notevole pure è per noi la dissertazioncella, eruditamente garbata, del Joret sulla leggenda della Rosa nel medio-evo presso i popoli latini e germanici (p. 279-302), ove la parte italiana è però a mala pena sfiorata. D'un interesse più generale per i medievalisti riescono la fine analisi che il Bédier fa del celebre « fabliau » *de Richeut* (p. 23-31): gli studî del Cornu sul Poema del Cid (p. 419-455); le ricerche del Flach sul *Compagnonnage dans les Chansons de geste* (p. 141-180); la pubblicazione curata dal Langlois di cinque dissertazioncelle inedite assai curiose del buon Fauchet (2) (p. 97-112); lo scritto del Piaget sulla cronologia delle epistole in cui è dibattuta la polemica intorno al *Roman de la Rose* fra Cristina de Pisan e i due Col (p. 113-120); le ricerche pazienti dello Psichari sulle parole greche del *Florimont*, poema di origine oscura, pieno di bizzarri indovinelli, di cui la chiave non par facile a trovare (p. 507-550). Nel campo linguistico, oltre che molti materiali per la storia e lo studio dei *patois*, de-

(1) Quarantacinque sono i firmatari della dedica; ma di un d'essi, del Sudre, da cui si attende un importante lavoro sul *Renart*, il volume nulla contiene.

(2) In una di esse troviamo la notizia che l'avo materno di Claudio venne a Milano « *maistre des comptes* » a tempo di Luigi XII.

vonsi osservare le belle ricerche di L. Havet *Sur l's latin caduc* (p. 303-329) e le osservazioni acute del Muret sopra alcune forme analogiche del verbo francese (p. 465-475). Il volume è insomma, come si rileva anche da questa nostra sommaria indicazione, ben degno dell'illustre uomo a cui è indirizzato, ed al quale siamo lieti di rivolgere in quest'occasione gli augurî e le congratulazioni dei suoi amici ed ammiratori italiani.

* Dotto volume, attinto a fonti archiviali svariatissime, ricco di immenso materiale, in cui non riesce malagevole la ricerca per merito degli accurati indici analitici, è quello di Theodor Gottlieb, *Ueber mittelalterliche Bibliotheken* (Leipzig, Harrassowitz, 1890), che uscì col sussidio dell' Accademia delle scienze di Vienna. La prima e maggior parte dell'opera è occupata da un catalogo, alfabetico per iniziale di luogo, di un considerevole numero di inventarî antichi, a stampa e mss., riguardanti codici anteriori al cinquecento. Le nazioni a cui il G. estese le sue ricerche sono Germania, Francia, Gran Brettagna, Italia, Olanda, Scandinavia, Spagna. La parte che l'Italia ha in questo elenco è davvero cospicua: vi figurano antichi inventarî di Anghiari, Aqualeia, Arezzo, Assisi, Benevento, Bobbio, Bologna, Capo d'Istria, Cividale, Como, Cremona, Farfa, Ferrara, Fiesole, Firenze, Fonte Avellana, Grottaferrata, Gubbio, Lucca, Milano, Mantova, Monte Cassino, Monza, Monteprandone, Napoli, Nonantola, Orvieto, Padova, Palermo, Pavia, Pisa, Pistoia, Pomposa, Ravenna, Rieti, Roma, Siena, Todi, Treviso, Urbino, Venezia, Verona. — Seguono varî capitoli d'appendice. Uno di essi tratta del modo più pratico e conveniente di pubblicare antichi cataloghi; un altro discorre dell'ordinamento delle biblioteche nel medioevo; un terzo offre contributo speciale alla storia di alcune librerie (nessuna italiana). Nelle *Miscellen* il G. dà notizia di moltissimi documenti per lo più inediti (testamenti, donazioni, ecc.), in cui compaiono dei testi a penna, e indica libri e mss. nei quali pur si descrivono codici medievali. Finalmente in un capitoletto intitolato *Indirekte Quellen* sono raccolte attestazioni di scrittori medievali, che nei loro scritti in verso od in prosa rammentarono le proprie letture. — Da questa nostra indicazione, per quanto sommaria essa sia, si può scorgere che il vol. del G. non ha soltanto valore per la bibliografia, ma anche per la storia civile e specialmente poi per quella delle lettere.

* Il dr. Alberto Dresdner ha reso pubblica una sua *Kultur- und Sittengeschichte der italienischen Geistlichkeit im X und XI Jahrhundert* (Breslau, Koebner, 1890). I costumi privati e pubblici del clero nel periodo medievale anzidetto vi sono largamente esaminati, sulla base di cronache e documenti. Un intero e lungo capitolo è, per es., consacrato alla simonia. Per noi ha speciale importanza l'altro capitolo, pure assai esteso, che tratta della coltura intellettuale e delle scuole. Esso viene a completare i dati raccolti dal Giesebrecht nella celebre memoria *De litterarum studiis apud Italos.*

* Hermann Grauert, facendo nello *Historisches Jahrbuch* (vol. XI, 1890, pp. 856-58) una recensione dei *Prolegomeni* dello Scartazzini, segnala in fine un codice del *De Monarchia*, che non è compreso fra gli otto consultati dal Witte. Egli non indica dove questo codice ora si trovi, ma dice che è di provenienza francese e che fu scritto verso la metà del secolo XIV. Promette inoltre di darne altrove notizie più particolareggiate.

* La signora Angela Nardo-Cibele accenna per incidenza in certo suo articolo dell'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* (vedasi vol. IX, p. 325) ad una raccolta ms. di laudi del sec. XIV, esistente a Pieve di Cadore, alla cui confraternita di S. Maria dei Battuti ebbe già ad appartenere. Sarebbe utile che di quel codice si occupasse qualcuno pratico del difficile argomento.

* Il prof. Alfonso Cerquetti, che con paziente sagacia suol prendere in esame i testi scolastici che vengono uscendo, ha pubblicato ora un *Saggio degli errori di lezione che deturpano il testo delle lettere di U. Foscolo, P. Giordani, G. Leopardi, G. Giusti*, edite per le scuole da Giuseppe Finzi (Osimo, Rossi, 1890). La revisione è minuta. Trovammo specialmente utili le osservazioni che si fanno sulle note del prof. Finzi.

* Il prof. Mario Menghini sta curando il testo critico delle rime di Serafino Aquilano rivedute sulle stampe e i codici più autorevoli.

* Con piacere registriamo la comparsa di una nuova *Rassegna padovana di storia, lettere ed arti*. Senza ciarlatanismi vani, viene questo periodico a prender luogo fra quelli che si propongono di studiare la storia regionale, tanto politica, che letteraria ed artistica, di questa nostra Italia, la cui vita regionale fu così ricca e varia e piena di carattere. La nuova rivista vuole illustrare Padova e quanto ha rapporto con essa. Il programma è, nella sua modesta serietà, promettentissimo. Mandiamo augurî di prospera vita.

* E. Moore ha pubblicato l'anno scorso un libro sugli antichi biografi di Dante, s'intitola: *Dante and his early biographers* (London, Rivingtons). — Gioach. Berthier ha pubblicato a Friburgo, in tre bei volumi illustrati, un *Commentario della Div. Commedia secondo la Scolastica*.

* A Gottinga è comparsa una dissertazione dottorale di A. Andrae, che ha per soggetto *Sophonisbe in der französischen Tragödie mit Berücksichtigung der Sophonisbebearbeitungen in anderen Literaturen*. Vi si parlerà molto probabilmente anche della nota tragedia del Trissino.

* La poesia genuina del popolo sardo si viene ora raccogliendo, studiando e pubblicando, di che deve rallegrarsi, non solo il folklorista, ma anche, e forse più ancora, il dialettologo. Mentre il Cian prepara un'edizione di *mutos* e di altri canti amorosi (cfr. *Giornale*, XV, 334), Gius. Ferraro pubblica un volume di *Canti popolari in dialetto logudorese* (Torino, Loescher, 1891). Sono *gosos* (canti religiosi), *ninnios* (canti infantili), *attitidos* (canti funebri), ed oltracciò preghiere, scongiuri, proverbi, poesie narrative.

* Il prof. G. Carducci lesse alla Deputazione di storia patria per le Romagne una memoria su rime antiche bolognesi inedite del XIII e XIV secolo.

* Della magnifica edizione delle *Poesie di Giuseppe Parini*, che ha pubblicata, con largo commento di G. De Castro, l'editore Carrara di Milano, ci proponiamo di discorrere nel prossimo fascicolo. Per ora basti l'annuncio ed una parola di sincero encomio per l'editore, il quale non ha risparmiato cure affinchè il volume, anche nelle numerose e fine incisioni, riuscisse veramente aristocratico.

* L'infaticabile Pitrè annuncia la pubblicazione di una *Bibliografia delle tradizioni popolari d'Italia*, in cui saranno indicati tutti i lavori antichi e recenti, italiani e stranieri, riguardanti il nostro folk-lore. L'opera, corredata

di accurati indici, costa ormai all'autore undici anni di fatiche. Essa costituirà un volume in-8° grande di pagg. 600 a 700 a doppia colonna. Sarà un lavoro prezioso, ed ormai reso indispensabile dalla immensa produzione che si è avuta nel campo demopsicologico. Editrice sarà la Casa Clausen di Palermo.

* Nel corrente anno la Casa editrice Oldenburg di Monaco inizierà la pubblicazione di un *Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*, diretto dal prof. Vollmöller e redatto dal dr. R. Otto. Con trattazione sistematica e discorsiva, vi si terrà conto criticamente di tutti gli studî che usciranno nel territorio romanzo, così linguistici come letterarî. Il lavoro sarà diviso fra molti collaboratori, ognuno dei quali riferirà intorno al campo speciale delle sue ricerche. S'intende agevolmente quanto utile e comodo potrà riuscire un resoconto annuale fatto in questo modo.

* Si parla con lode di un libriccino di studi danteschi della signorina Emilia Errera, *Gi amici di Dante* (Firenze, Ademollo, 1890). Vi si discorre estesamente di Forese Donati, Casella, Guido Cavalcanti, Cino da Pistoia e Giotto.

* Andrea Maurici ci ha offerto un opuscolo su *Le teorie rettoriche di G. B. Vico* (Terranova di Sicilia, 1890). Vi sono esaminate le teorie che il Vico espose dalla cattedra e confrontate con quelle che si leggono nella *Scienza nuova* ed in altri suoi libri. Fra le une e le altre v'ha contraddizione. — Lo stesso Maurici ha pubblicato (pure a Terranova, 1890) due altri opuscoli, intitolati *Le cicalate letterarie nel cinquecento* e *Le commedie rusticali*. Sono poco più che raccolte di titoli e di appunti.

* Pubblicazioni accademiche tedesche: G. Glöckner, *Das Ideal der Bildung und Erziehung bei Erasmus von Rotterdam* (tesi laurea, Lipsia); W. Hellwig, *Die politischen Beziehungen Clemens VII zu Karl V im Jahre 1526* (tesi laurea, Lipsia); Osk. Lehmann, *Herzog Georg v. Sachsen im Briefwechsel mit Erasmus v. Rotterdam und dem Erzbischofe Sadolet* (tesi laurea, Lipsia); Th. Hampe, *Die Quellen der strassburger Fortsetzung v. Lamprecht's Alexanderlied und deren Benutzung* (tesi laurea, Bonn); A. G. Meyer, *Das venezianische Grabdenkmal der Frührenaissance* (tesi laurea, Lipsia); L. Fränkel, *Quellen von Shakespeare's « Romeo and Juliet »* (tesi laurea, Lipsia); Ernst Raab, *Studien zur poetischen Techik Petrarca's* (tesi laurea, Lipsia).

* La libreria Speyer e Peters di Berlino pubblicherà una collezione critica di *Lateinische Dankmaeler des XV und XVI Jahrhunderts*, sotto la direzione di Max Herrmann e Siegfried Szamatólski. Fra i testi che si annunciano ve ne sono parecchi italiani. Notiamo il *De civitate solis* del Campanella, la cui edizione sarà curata da P. Hensel, e le *Facetiae* del Poggio, a cura di M. Herrmann. Per più diffuse notizie si cfr. la *Revue critique* del 20 ott. '90.

* Quale appendice all'epistolario di Michelangelo, Gaetano Milanesi pubblica con Eugenio Müntz le lettere dei corrispondenti di lui. Di quest'opera, intitolata *Les correspondants de Michel Ange*, è apparso il primo volume, che tratta di Sebastiano del Piombo, producendone trentasei lettere, dal 1520 al 1533. È editrice la Librairie de l'Art di Parigi.

* Oltre la pubblicazione della *Leandreide* per cura di C. Del Balzo, di cui questo *Giornale* (XVI, 453) ha dato notizia, dobbiamo indicare uno studio di A. Marchesan intorno *Il codice trevigiano della Leandreide*, Treviso, tip. Turazza, 1890, con riproduzione di due canti, ed un confronto del canto I del medesimo poema, secondo le lezioni dei codici veneziano e trevisano, dovuta a Carlo De Stefani, Padova, Randi, 1890.

* Annunci analitici:

Angelo de Tummulillis. — *Notabilia temporum*, a cura di Costantino Corvisieri. — Roma, 1890. [Costituisce uno dei volumi pubbl. dall' Istituto storico italiano. Non è una cronaca, ma una raccolta di fatti notevoli, o che sembravano tali al raccoglitore, di cui si sanno soltanto poche notizie, dedotte dall'opera sua. Codesto Tummulillo nacque a S. Elia, nella giurisdizione della badia di Monte Cassino, l'anno 1397, e nel 1419 era presente a Napoli alla coronazione di Giovanna II, in qualità di scriba della segreteria regia. Visse gran tempo alla corte napolitana e vi passò varie vicende, non tutte liete. S'intende bene che un uomo simile potè avere informazioni minute su fatti a noi non troppo noti. Per la storia civile delle provincie meridionali questi *Notabilia*, conservatici in un solo ms. dell'Archivio Boncompagni, hanno la loro importanza. La parte maggiore e più rilevante di essi riguarda avvenimenti sincroni allo scrittore, occorsi dal 1419 al 1477; in principio vi sono varî capitoli che si riferiscono al sec. XIV. La scrittura è stesa in un latino barbaro, sotto il quale talora non è difficile discernere le forme vernacole; varî brani sono in volgare dialettale. L'accurato Corvisieri ha compreso che qualche vantaggio potevano trarne gli studî linguistici, onde corredò la sua edizione di due glossarî, l' uno dei vocaboli latini non registrati dal Forcellini nè dal Ducange, l' altro delle forme di dialetto. — Nei *Notabilia* v'ha un po' di tutto: fatti politici grandi e piccini, descrizioni di feste, relazioni frequenti di temporali, terremoti, ecclissi, apparizioni di comete, prodigi d'ogni genere, ed inoltre profezie e giudizî astrologici. Lo storico del costume potrà trarne qualche partito. Notevoli due lettere volgari di Eleonora d'Aragona, quando andò sposa ad Ercole I d'Este (1473), in cui descrive le feste che le vennero fatte in Roma ed in Firenze (pp. 194-204). La prima di esse, ch'è la più importante, era già nota per averla il Corvisieri fatta conoscere nell'*Archivio della società romana*, X, 645 sgg. Descritto minutamente è pure il trionfo con rappresentazioni allegoriche, che ebbe luogo in Napoli quando v'entrò Alfonso I d'Aragona nel 1442 (pp. 44-51), e il T. riporta anche un sonetto volgare bruttissimo fatto dire in quell'occasione dai Fiorentini (p. 51). Il particolare peraltro che a noi interessa massimamente in questo libro è una singolare leggenda che vi si riferisce come avvenuta in Cesena nel 1464. Un pover'uomo chiamato Giovanni Salvalalgly, mentre in un certo bosco menava alla pastura i maiali, vide comparirsi d'innanzi un grande serpente, che lo invitò a baciarlo. Se ciò avesse fatto, il serpe si sarebbe convertito in bellissima donna, ed egli, sposandola, sarebbe divenuto il più ricco uomo del mondo. Replicò Giovanni che questo non poteva fare, perchè aveva già moglie, onde il serpe gli predisse che essa sarebbe morta di parto. Giovanni, rassicurato, baciò il serpente, che subito

si mutò in donna, la quale lo condusse nella sua spelonca, giacque con lui e gli mostrò inestimabile tesoro. Il seguito della leggenda è poi narrato in una lettera italiana di un frate di Cesena, che il T. riporta (pp. 124-126). — I lettori ravviseranno qui una vecchia conoscenza. La storia della pulzella cangiata in serpente, che non può riprendere la forma umana se non quando sia baciata da un mortale coraggioso, ebbe fortuna nei romanzi brettoni. La si trova nel *Guinglain*, nel *Lancelet* di Ulrico di Zatzikhoven, nel *Cantare di Carduino*. Il Boiardo la inserì, modificata a modo suo, nell'*Innamorato* (P. II, C. 26). Gaston Paris, che recentemente ne discorse (1), la ritiene di origine orientale o bizantina. Curioso è il vederla localizzata e narrata con la maggiore serietà nel sec. XV; più curioso che l'eroe dell'avventura divenga uno dei *Salvalagli*, spesseggianti nel nostro rinascimento. Se quel nome valeva ad indicare arditezza, certo non stava male all'oscuro villano di Cesena. Comunque la cosa sia, basti per ora aver rilevato questo nuovo *Salvalaglio*, da aggiungersi a quelli già indicati nel presente *Giornale*, XI, 305. Già che ci siamo, noteremo pure l'accenno a *Salvalaglio* nella *Leonida* di Benetto Ghirardi, che si riferisce al *Filosofo* dell'Aretino (Gaspary, *Geschichte*, II, 696 e *Ztschr. für rom. Philologie*, XII, 568). L'Armand nei *Médailleurs* descrisse la medaglia di un *Salvalaglio*, che reca sul diritto il busto di un uomo giovane, con un berretto a foggia di calotta e con capelli ricciuti intorno e la scritta AVDAX · ANTONIUS · SALVALAIO; sul rovescio v'è un dragone col motto *Datur a celo fortuna*. L'Armand identifica il personaggio della medaglia con un Antonio Salvalaglio, che comandava l'artiglieria di Castel S. Angelo nel 1527; ma al peritissimo dr. Umberto Rossi, che ebbe a darcene notizia, lo stile della medaglia sembra di data più antica. Il Rossi ritiene che probabilmente si tratti di una medaglia satirica e ci fa osservare una bizzarra questione artistica, che ad essa si connette, poichè il busto di Antonio Salvalaglio è la copia identica di quello del conte Gianfrancesco Pico della Mirandola († 1467), lavoro di Petrecino da Firenze].

AUGUSTO CESARI. — *Come pervenne e rimase in Italia la Matrona d'Efeso.* — Bologna, Zanichelli, 1890. [Premesse alcune considerazioni sull' origine della diffusissima leggenda, che ebbe, a dir così, la sua consacrazione artistica da Petronio, l'A., che parteggia per l'origine indiana, viene ad occuparsi più particolarmente delle varie redazioni che essa ebbe in Italia. Qui la troviamo nel *Novellino*, in parecchi volgarizzamenti esopiani e nelle varie forme che prese tra noi il *Libro de' sette savi*. Se ne impadronirono novellatori d'arte, come il Sercambi, il Del Tuppo, Lorenzo Astemio. Nel sec. XVI la trattò Annibale Campeggi; nel XVII Eustachio Manfredi e Niccolò Forteguerri (canto XIII del *Ricciardetto*); nel XVIII Domenico Somigli e più tardi C. G. Scotti nelle *Giornate del Brembo*. Il C. crede che solo qualche rifacimento pochissimo importante possa essergli sfuggito (p. 46); nè ha torto, ma non era male avvertisse che pressochè tutti i riscontri da lui riferiti erano stati già notati da altri. Per le redazioni più antiche egli non fece che seguire i dati di una nota illustrativa del D'Ancona, la quale, pubblicata la prima volta nel 1864 nelle illustrazioni al *Libro dei sette savi*, pp. 118-19,

(1) *Romania*, XV, 17-18; riprod. in *Hist. litt. de la France*, XXX, 191-92.

ricomparve impinguata nelle *Novelle di G. Sercambi*, Bologna, 1871, pp. 288-90 e poscia nelle *Fonti del Novellino* (*Studi*, Bologna, 1880), pp. 322-24. Per la parte moderna, oltre il Passano, potè servire assai bene il Grisebach, *Wanderung der Novelle der treulosen Wittwe*, Berlin, 1886, pp. 90-94. Giustizia vuole peraltro si noti che il C. ha trattato il tema con ordine e chiarezza, dando notizie abbastanza copiose su alcuni rifacimenti moderni, citati appena da altri. Egli ha perfettamente ragione, a parer nostro, quando (pp. 51-52) riconosce nella tendenza misogina della novella il segreto della sua straordinaria fortuna].

Ferdinando Gabotto. — *Il Porcellio a Milano.* — Verona, Tedeschi, 1890. [Estratto dalla *Biblioteca delle scuole italiane.* Sono riferite tre poesie inedite, due latine ed una, orribile, italiana, di Porcellio de' Pandoni, tratte da un cod. Laurenziano. È pure pubblicato un documento dell'Archivio di Stato di Milano, in data 16 giugno 1456, da cui si impara che lo Sforza concesse al Porcellio una provvigione di trenta ducati mensili, dichiarando di averlo carissimo « cum pro sua singulari virtute litterarumque peritia, tum pro eius « erga nos sincera fide ». Le relazioni dell'umanista napoletano con Francesco Sforza e con Francesco e Mario Filelfo formano l'oggetto di questo breve scritterello].

Adolf Tobler. — *Romanische Philologie an deutschen Universitäten.* — Berlin, 1890. [È questo il discorso, con cui l'illustre professore inaugurò il 15 ottobre '90 il suo rettorato nell'università di Berlino. Ragguardevole discorso davvero per altezza e densità di concetto. Il T. vi mostra in che senso la filologia romanza sia scienza moderna ed in che differisca dalla linguistica e dalla storia letteraria, ad essa così affini; rappresenta la vastità e la varietà del campo filologico romanzo appena cominciato a dissodare; rileva come la filologia romanza crescesse germanica ed anche oggi, sebbene non piu coltivata solo in Germania ma in tutta Europa, abbia in Germania strenui cultori, e termina col considerare l'ufficio pratico che le cattedre di filologia neolatina hanno ad esercitare rispetto all'insegnamento secondario. — Ci piace rilevare che anche qui come altrove (vedi *Giornale*, XVI, 475) il T. mostra di considerare la *Vita Nuova* come un aggregato di *razos*, non diversamente dal Rajna. In un luogo infatti, accennando a Dante come ad antico precursore degli studî romanzi, dice: « oder da, wo er, sich selbst den « Dienst leistend, welchen den Trobadors manchmal ihre Biographen erwiesen « hatten, eigene Lieder erläutert, indem er über ihre Veranlassungen aus- « kunft giebt, Folge und Zusammenhang der darin ausgesprochenen Gedanken « darlegt » (p. 6)].

Nicola Impallomeni. — *Il « Filippo » dell'Alfieri.* Studio. — Cosenza, tip. F. Principe, 1890. [Ordine, lucidità, buon metodo trovansi in questo scritto, che abbiamo letto con singolare compiacenza. L'I. mostra anzitutto, attenendosi particolarmente ai risultati del De Moüy, quanto sia piccolo il fondamento storico della leggenda formatasi sugli amori di Don Carlos, figlio di Filippo II, con la matrigna Isabella. Si potrebbe anzi dire che vero fondamento storico non v'è, quando se ne tolgano certi avvicinamenti di date e di fatti male interpretati. Tanto Don Carlos quanto Isabella furono diversissimi nella realtà storica da quelli che la leggenda li fece. E la leggenda

sorse ben presto e fu elaborata in un racconto romanzesco dell' abate di San Reale, pubblicato in Amsterdam nel 1672. In quel racconto fortunatissimo Don Carlos ha già subìto la sua trasformazione ideale, onde non è meraviglia se parecchi autori drammatici trovarono quel fatto altamente *tragediabile*. Il *Filippo* fu una delle prime tragedie dell' Alfieri, e gli costò molta fatica. La stese due volte in prosa, prima in francese poi in italiano, e sei volte la versificò finchè ne fu pago. Egli dice di aver attinto il soggetto alla novella del San Reale, ma in realtà seguì la tragedia *Andronico* di Giovanni Galbert di Campistron, nella quale l'autore francese amico del Racine, che visse nella seconda metà del sec. XVII e nella prima del XVIII, palliò con falsi nomi l'azione narrata dal San Reale. Di questa derivazione nessuno sinora aveva tenuto conto, tranne un anonimo di Lucca, che scrisse dell'Alfieri nel principio del secolo nostro. Con una accurata analisi dell'*Andronico* l'I. pone in chiara luce i rapporti che ha con esso la tragedia alfieriana, rapporti che si vedono ancora più evidenti nella stesura prosaica. In seguito l'Alfieri modificò talmente l'opera sua, che essa venne ad assumere colorito nuovo, e i caratteri si plasmarono fortemente ed originalmente. Delle profonde bellezze che ha il tipo di Filippo v'è appena l' ombra nel mediocre lavoro del Campistron. Termina l'I. il suo scritto dicendo alcune cose assennate del *Don Carlos* dello Schiller, opera romantica geniale, in cui la truce azione spagnuola è più che altro occasione per sviluppare concetti politici d'altri tempi. — Modello a questo scritto fu l'articolo sul *Saul*, che lo Zumbini inserì nella *N. Antologia* del 1885. Vogliamo sperare che l'I. persevererà nello studio degli elementi costitutivi del teatro alfieriano, di cui così bene riconosce la utilità (p. 9). Egli ha davvero le attitudini necessarie per condurlo a buon termine].

G. Crescimanno. — *Il figliuolo dell' orsa.* — Catania, tip. Barbagallo e Scuderi, 1890. [Illustra l'episodio di Niccolò III Orsini nel canto dei Simoniaci, XIX dell'*Inferno*. Scopo del C. è mostrare il significato che ha la figura di papa Niccolò e la unione ideale che si deve ravvisare tra questa ed i due pontefici successivi, Bonifazio VIII e Clemente V. Sul modo in che Dante volle sfogare nella *Commedia* la sua ira contro l'odiato Bonifazio l'A. ha osservazioni acute. L'esposizione in genere ci sembra troppo prolissa e non sempre corretta. Questo studio è saggio d'un futuro volume di *Figure dantesche*].

Giuseppe Calligaris. — *Saggio di studi su Paolo Diacono.* — Venezia, tip. Visentini, 1890. [Estratto dalla *Miscellanea della Deputaz. Veneta di storia patria*. Il lavoro esce veramente dal nostro campo; ma siccome v'è cominciata una indagine molto utile, che potrebbe, ci sembra, essere allargata anche ad altri cronisti posteriori, ne vogliamo accennare. È questo infatti un tentativo assai notevole, diretto a porre in luce lo schematismo convenzionale di certi scrittori del medioevo. Nella prima parte del suo saggio il C. passa in rassegna le varie fonti, langobarde e non langobarde, di Paolo Diacono, per stabilire i tratti che egli attinse da esse nel presentare i suoi personaggi. Nella seconda parte sottopone ad un esame comparativo i ritratti che in Paolo si trovano, dividendoli in tre categorie, principi e guerrieri, ecclesiastici, donne. Da questo esame gli risulta che il celebre storico usa

di un formulario fisso per designare le qualità fisiche e morali de' personaggi che rappresenta. Queste determinazioni adunque, tranne in alcuni casi rarissimi, vengono ad essere veri e proprî luoghi comuni; non altro. Ognuno vede quale importanza abbia siffatto risultato, al quale il G. è giunto con un esame diligentissimo di tutte le opere del suo autore. Il rintracciare le origini di tale schematismo ed il trovarlo effettuato anche in altri documenti storici medievali, sarebbero ambedue cose ottime per formarsi idea esatta del valore storico che hanno certe qualificazioni personali, che talora sono le uniche di cui ci possiamo servire per figurarci alcuni personaggi dell'età media].

A. Giordano. — *Francesco Petrarca e l'Africa.* — Fabriano, tip. Gentile, 1890. [Servendosi particolarmente dell'epistolario petrarchesco, cerca il G. di rifare la storia della composizione del poema, abbandonato e ripreso più volte, da ultimo faticosamente concluso. L'*Africa* fu principiata nella settimana santa del 1338, finita circa dieci anni dopo, e poscia ancora tormentata col lavoro della lima. Ragione del poema fu il vivissimo desiderio di gloria, che il P. nutriva nell'animo; occasione e stimolo un suo viaggio a Roma. Le fonti dell'*Africa* sono da ricercarsi in Cicerone, in Virgilio, in Tito Livio. Il G. ne investiga oggettivamente il merito artistico, nell'invenzione, nell'azione, nei caratteri, nelle imagini, nelle descrizioni, nello stile, nella lingua. Egli non trascura di considerare quelli episodî in cui può vedersi maggiormente riflesso l'animo dell'autore od in cui si può riconoscere qualche tratto della sua vita. Merita per questo riguardo menzione quanto dice di Sofonisba (pp. 118 sgg.). Termina col discorrere del concetto morale dell'*Africa*, conforme all'idea che il P. e molti suoi contemporanei s'erano formato dell'ufficio della poesia, e ne trae occasione per trattenersi sulla interpretazione che il P. dava alla storia, intorno al quale soggetto rilevante gli sarebbe stato utile il conoscere le osservazioni del Kirner (cfr. *Giornale*, XVI, 409). — Questo lavoro è una buona promessa, perchè il G. ha studiato il suo tema seriamente. L'uso di appoggiarsi sempre sulle parole del P., per andare innanzi sicuro, mostra critica circospetta. Tuttavia il libro è di lettura faticosa, perchè alquanto scolorito e non troppo perspicuo nella forma. Gran che di nuovo non vi si impara, nè grande coltura vi manifesta l'A. Le questioni generali o laterali v'hanno troppa parte; nè sempre opportuna. Sono difetti scusabili in un primo lavoro, quando d'altra parte i pregi non mancano].

Reinhard Albrecht. — *In Ponerolycon. Ein unveröffentlichtes lateinisches Schmähgedicht des Tito Vespasiano Strozza (1475).* — Leipzig, Teubner, 1890. [Estratto dalle *Commentationes Fleckeiseniana*e. L'A. ha scritto una memoria ancora inedita sull'umanista e poeta ferrarese Tito Vespasiano Strozzi, e di essa è annuncio e saggio il presente scritterello, che rivela una cognizione fondata e precisa dell'argomento. In poco più di due pagine l'A. condensa quanto si sa intorno alla vita ed alla attività letteraria dello Strozzi (1425-1505). Poi viene a parlare dei suoi versi latini, in cui riuscì eccellente, e della raccolta che ne fece Aldo Manuzio nel 1514, aggiungendovi anche i versi dell'infelice figliuolo di lui, Ercole. Dei mss. Estensi, che contengono poesie di Tito, l'A. ha cognizione, e li confronta con un cod. membranaceo

magnifico della bibl. di Dresda, che rappresenta la raccolta fatta da Tito medesimo pel papa Innocenzo VIII. Il cod. di Dresda, che s'intitola *Erotica*, contiene quasi tutte le poesie latine dei mss. italiani, e ne ha in più diverse, che in questi ultimi non si trovano, ed inoltre nove lettere in prosa. Dal cod. di Dresda l'A. pubblica qui, con erudite annotazioni, una amara invettiva dello Strozzi contro quel Bonvicino dalle Carte, che per malversazioni e ruberie s'acquistò così trista rinomanza in Ferrara, come attesta il *Diario ferrarese*. Il carme consta di 514 esametri e gli va innanzi nel cod. una dedicatoria in prosa al duca Ercole, che l'A. pure produce. Di questo componimento egli conosce solo un'altra copia, che trovasi nella Estense. La pubblicazione è condotta con cura, perspicacia e dottrina. Non manca l'A. di far notare i rapporti che la poesia dello Strozzi ha con le invettive di Claudiano e osserva eziandio giustamente che alla tirata latina dell' umanista possono fornire riscontro popolare i 23 sonetti anonimi contro Niccolò Ariosto, che il Cappelli pubblicò. La *situazione*, per così esprimerci, è davvero la medesima, ma nei sonetti volgari l'espressione cruda e plebea dello sdegno pubblico non è mascherata, come nel poemetto umanistico, dalla erudizione e dalle frasi fatte dell'antichità classica].

Guglielmo Volpi. — *Del tempo in cui fu scritto il « Morgante »*. — Modena, 1890. [Estratto dalla *Rassegna Emiliana*. La prima ediz. del *Morgante* uscì nel febbraio 1482, ed era in 23 canti; la seconda nel febbraio 1483, ed era in 28 canti. È facile quindi il rilevare a che tempo siano da assegnarsi gli ultimi cinque canti, quelli condotti sulla *Rotta di Roncisvalle*. Ma gli altri 23, che seguono la materia dell'*Orlando* laurenziano, quando furono scritti? Il V. rileva alcuni dati interni, da cui risulta « che i canti « XIV-XVIII furono scritti tra il '62 e l'aprile '68, che il XXII è posteriore « al '65, e che nel '70 la prima parte era finita ». Questi dati ci sembrano positivi. Il ragionamento con cui il V. vorrebbe restringere ancora i termini può andare incontro a serie obiezioni].

Francesco Flamini. — *L'imitazione di Dante e dello « stil nuovo » nelle rime di Cino Rinuccini*. — Verona, Civelli, 1890. [Estratto dalla rivista *L'Alighieri*. Da una comunicazione comparsa nel *Giornale*, XV, 455, sanno già i nostri lettori con quanto amore il Flamini abbia studiato le rime di Cino Rinuccini, vissuto nella seconda metà del trecento. Nel presente articolo lucido e ingegnoso, scritto con eleganza garbata, che talora rasenta la ricercatezza, egli indaga alcune fonti dell' arte rinucciniana. Fu detto che il Rinuccini imitò il Petrarca. Il Fl. nol nega; consente anzi che il fondo del suo canzonieretto è petrarchesco (p. 19); ma reputa utile il porre in chiaro ciò che egli desunse dalla lirica dantesca. Trova somiglianze nel modo di rappresentare la donna amata, nell'efficacia attribuita alla presenza di lei, negli affetti dell'amore. Alcuni sonetti del Rinuccini seguono l'andatura, gli usi e la tecnica dello *stil nuovo*, e così pure una canzone, l' unica del R., che il Fl. analizza. Le ballate hanno sapore dantesco, ed anche le sestine, che si scostano affatto da quelle del Petrarca. Una di esse ci parla d'un'immersione in una fonte, che il Fl. accosta alla immersione nel Lete del XXXI del *Purgatorio* (per opera di Matalda, non di Beatrice, p. 18). Nella descrizione della donna amata il R. s'accosta a Dante, segnalando in lei il *color*

di perla, di cui il Fl. trova un terzo esempio solo in Fazio degli Uberti, mentre gli altri poeti « rappresentarono del più stietto latte e sangue le gote « delle loro belle ». Di ciò dà esempi (pp. 14-15), che agevolmente avrebbe potuto moltiplicare. Sul colore perlaceo di Beatrice ci ha offerto recentemente considerazioni e riscontri lo Scherillo in uno scritto (*La morte di Beatrice*, Napoli, 1890, pp. 4-15) che al Fl. non poteva essere ancora noto quand'egli stendeva questo articolo].

Carlo Cipolla. — *Una visita all'archivio capitolare di Vercelli.* — Rovereto, 1890. [Estratto dal vol. VIII degli *Atti dell'Accademia degli Agiati* di Rovereto. È, si può dire, un contributo agli studî sul *De imitatione Christi*, giacchè in questo opuscoletto si parla quasi esclusivamente di un celebre codice di quel trattato, che trovasi a Vercelli. Il ms. fu comperato nel 1830 da Gaspare De Gregory a Parigi, e lo stesso De Gregory cercò di accrescerne la importanza facendolo rimontare ad età molto antica. Il C., con la sua competenza paleografica riconosciuta, lo descrive e crede di poterlo assegnare agli anni che intercedono fra il 1430 e il 1450. In una lunga nota si occupa di un altro ms. del *De imitatione*, esso pure fatto più vecchio, non di anni, ma di secoli, il codice di Arona passato alla bibl. Nazionale di Torino].

Cesare Albicini. — *Politica e storia.* Scritti. — Bologna, Zanichelli, 1890. [In questo grosso volume sono raccolti molti scritti d'occasione, la più parte discorsi e articoli usciti in varie riviste. Il tono di gran parte degli scritti qui riprodotti è oratorio, ma il concetto v'è quasi sempre retto, nobile e perspicuo. La più parte degli articoli tratta argomento vario di storia civile, ovvero soggetto politico o giuridico o economico-sociale. Ci limiteremo a dare indicazione di ciò che tocca un po' più dappresso gli studî nostri. *La disputa intorno alla natura dell'anima ai tempi del Pomponazzo* (muove dal libro del Fiorentino); *Miti e leggende intorno alle origini della città di Forlì* (sulla cronaca forlivese di Leone Cobelli); *I nuovi studi intorno a Niccolò Machiavelli* (sull'opera del Villari); *Francesco Guicciardini* (discorso); *Giordano Bruno* (discorso); *Carlo Goldoni* (a proposito del suo epistolario pubbl. dal Masi)].

Jean de Mairet. — *Silvanire*, mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben v. Richard Otto. — Bamberg, Buchner, 1890. [Il dr. Otto riproduce la ediz. parigina del 1631, divenuta assai rara, della tragicommedia pastorale di J. de Mairet da Besançon *La Silvanire ou la morte-vive.* Questa ristampa può avere interesse diretto per gli eruditi italiani, inquantochè non solo il dramma del Mairet imita in qualche scena il *Pastor Fido* del Guarini, ma tutto l'assetto esterno della edizione sembra avere avuto a suo modello, come l'O. mostra, le stampe veneziane 1602 e 1605 del noto capolavoro Guariniano. Oltracciò, come è noto e come fece già vedere il Weinberg in un opuscolo che fu analizzato in questo *Giornale* (V, 293), tutta la produzione pastorale francese del sec. XVII è informata ai drammi pastorali italiani del cinquecento. Il Mairet, che non prima del 1629 scrisse la sua *Silvanire*, le mandò innanzi nella edizione alcune considerazioni sulle unità di tempo e di luogo, alle quali intendeva uniformarsi, preludendo così teoreticamente al primo dramma regolare che la Francia abbia avuto. L'O. nella copiosa e dotta introduzione mette al suo vero posto la *Silvanire*, studiandola in re-

lazione coi prodotti drammatici anteriori, con lo sviluppo delle teorie drammatiche, e con l'opera del Corneille. Vi si potrà trovare trattata largamente la storia delle tre unità, quale fu intesa e discussa dagli interpreti di Aristotile e dai trattatisti e poeti italiani e francesi. L'importante lavoro dell'O. merita d' essere consultato da chiunque si occupi della storia del dramma. Deploriamo solo che, in un soggetto così intimamente collegato con la storia nostra letteraria, egli si sia tenuto pago a consultare le antiche opere di erudizione italiane, senza curarsi delle recenti. Fra queste ultime avrebbe potuto specialmente giovargli il libro di Vitt. Rossi, *Battista Guarini ed il Pastor Fido*, Torino, 1886].

Vincenzo Russo. — *La Zanitonella e l'Orlandino di Teofilo Folengo.* — Bari, tip. Petruzzelli, 1890. [Incerto e confuso procede questo scritto, che ha peraltro dei pregi innegabili. È probabilmente il primo lavoro di un giovane, onde bisogna usargli riguardi, poichè ci sembra riveli delle attitudini a far molto meglio in seguito. Nella *Zanitonella* del Folengo, quella serie bizzarra di versi maccaronici che rappresenta gli amori di Tonello e di Giovannina, il R. riconosce col De Sanctis e col Gaspary una parodia della poesia pastorale e di quella erotica petrarcheggiante. La poesia pastorale sarebbe messa in ridicolo nelle ecloghe, che formano l'elemento drammatico dell'operetta, mentre si canzonerebbero i petrarchisti con le sonolegie, che ne costituiscono l'elemento lirico. Abbondanti sono i riscontri classici, che il R. trae in mezzo; meglio doveva dimostrare i rapporti con l'*Arcadia* del Sannazaro. Quando l'A. ravvisa nel Folengo « il primo a dare alla materia pastorale una certa « forma drammatica » (p. 11) cade in una strana illusione; più strano ancora è il credere che se la *Zanitonella* fosse stata scritta in italiano avremmo forse « eliminati a tempo i germi della decadenza » ed « evitato un secolo « di abbiezione » (p. 32). Rispetto alla cronologia dell'operuccia, il R. non si attiene nè a quella proposta dal Luzio (1512), nè all'altra che pose innanzi il Portioli (1517-20); egli crede che la *Zanitonella* non sia stata compiuta prima del 1521 (pp. 4-6). La debolezza dell'argomentazione del R. fu opportunamente dimostrata da altri, in una recensione, nel resto troppo severa, di quest'opuscolo (1). L'ecloga I, ove si parla di Federico Gonzaga come *princeps*, deve essere necessariamente posteriore al 1519; ma chi ci dice che il Folengo non l'abbia modificata, introducendovi le lodi del nuovo signore, quando si fece l'edizione paganiniana? Si noti che Federico v'è persin chiamato « duca mantuanus », il che, a rigore, ci porterebbe al 1530. — Lo studio sull'*Orlandino* è più ricco di fatti e di idee. Il R. considera il poemetto nel suo scopo parodico e satirico, che crede rivolto particolarmente contro il clero, senza che per ciò il Folengo meriti d' essere ascritto fra i luterani. Le idee letterarie che il poeta vi professa, l'importanza artistica che il componimento ha, i rapporti di esso coi poemi cavallereschi italiani, sono tutte cose che il R. mette in chiaro con critica sagace ed erudizione nutrita. Non tutti certo i raffronti coi poemi d'arte, ch'egli instituisce, sono calzanti; il R. tende troppo a dare importanza di fonti a certi riscontri, cosa tanto

(1) G. Zannoni, *Studi recenti sulla letterat. ital. nei sec. XV e XVI*, Milano, 1890, pp. 24-25 (estr. dalla *Cultura*).

più pericolosa in lui, che non ha potuto, o voluto, studiare la derivazione della materia del poemetto. Questa fu davvero increscevole ommissione. Investigare definitivamente la leggenda, in massima parte italiana, della nascita e della fanciullezza d'Orlando, sarebbe stato cosa utile e non difficile. Riguardo a ciò il R. ha mostrato una leggerezza imperdonabile (pp. 36-37). Del più antico poemetto conosciuto intorno alla nascita ed alle prime gesta d'Orlando, quello franco-veneto del ms. Marciano fr. XIII, non doveva essere difficile all'A. procurarsi cognizione diretta, avendolo pubblicato il Mussafia nella *Romania*, XIV (1885), 177 sgg. Del resto il confronto di questa narrazione col testo dei *Reali di Francia* fu fatto dal Rajna, *Reali*, I, 256 sgg., cui almeno doveva essere rinviato].

Paolo Amaducci. — *Guido del Duca.* — Forlì, tip. Bordandini, 1890. [Fra tanto discutere, spesso vanamente, intorno alla interpretazione di certi luoghi del poema dantesco, che sono forse destinati a rimanere sempre enigmatici, gode l'animo al vedersi comparire d'innanzi un opuscoletto come questo, tutto contesto di fatti certi e nuovi, o per lo meno non peranco segnalati pubblicamente da alcuno. Tutti rammentano il luogo che fra i personaggi romagnoli citati da D. nel XIV del *Purgatorio* tiene Guido del Duca, intorno al quale i commentatori non seppero se non ripetere la magra notizia data da Benvenuto ch'ei fu un gentiluomo di Bertinoro. Il dr. Amaducci sa dirci qualche cosa di più e si basa su scritti editi ed inediti. Dai *Monumenti Ravennati de' secoli di mezzo* di Marco Fantuzzi ricava un documento del 12 giugno 1202, in cui compare il nome di Guido del Duca, e dalla ancora inedita *Istoria di Romagna* di Vincenzo Carrari trae un passo importantissimo (già in parte riferito da M. Fantuzzi, *De gente Honestia*, Cesena, 1786, p. 127): « In questo tempo (1218) Guido nato di Duca figlio di Gio« vanni Onesti da Ravenna si partì con Salomone suo figlio e la famiglia « da Brettinoro, dove era andato a star col padre, e ritornò a Ravenna ». La medesima storia del Carrari indica due documenti del 1229, in uno dei quali ha parte Guido del Duca e nell'altro Salomone di Guido del Duca. Da queste attestazioni e da altre minori che l'A. qui raccoglie siamo licenziati a ritenere che Guido « visse di sicuro tra la seconda metà del secolo XII « e la prima del XIII, che fu della famiglia Onesti di Ravenna, e si disse « di Bertinoro, forse perchè lungamente vi abitò e vi ebbe uffici e stato molto « ragguardevoli ». Non è molto ma è qualche cosa, e quel che vale ancor meglio, qualche cosa di certo].

Andrea Moschetti. — *Venezia e la elezione di Clemente XIII.* — Venezia, Visentini, 1890. [Estratto dalla *Miscellanea della Deputazione veneta di storia patria.* Non solamente notizie storiche particolari sui rapporti di Benedetto XIV con Venezia e sulla elezione del suo successore, il cardinal Rezzonico, che prese nome di Clemente XIII, offre questo opuscolo; ma anche un considerevole numero di poesie satiriche scritte in quella congiuntura e durante i primi tempi avventurati del pontificato di Clemente. Il M. ha potuto disporre di copiose raccolte di versi, composti in quella occasione, che si leggono in varî codici Cicogna del Museo Correr. Egli ne ha tratto partito, giustamente osservando che queste voci popolari, o per lo meno pubbliche, non vanno mai trascurate. Tanto meno vanno trascurate, aggiunge-

remo noi, quando si tratta di tempi come quelli in cui Clemente XIII assunse il triregno, tempi di fermento sordo, nel quale si maturavano idee grandi e nuove, destinate a riformare il consorzio sociale].

Achille Mazzoleni. — *Il pie' fermo dantesco.* — Caltagirone, tip. Scuto, 1891. [L'A. rammenta, non troppo ordinatamente, le opinioni espresse sul tormentatissimo *Inf.*, II, 29-30 (si cfr. anche *Giorn.*, XIV, 449) e non ammettendo, ed a ragione, la interpretazione antica e comune che con quel modo di dire D. intendesse alludere alla salita che egli faceva, confutando la congettura che la frase significhi salìa con sospetto, con trepidazione, e l'altra, più peregrina, che *fermo* valga *destro*, espone modestamente l'idea sua, ch'è la seguente. I due versi vanno interpunti così: *Ripresi via per la piaggia diserta | Sì, che il pie' fermo sempre era il più basso:* « il Poeta « ha ripreso il cammino su per le prime falde del monte, le quali erano così « inculte, aspre ed ingombre, che nel fare il passo era d'uopo sollevare ben « alto il piede in movimento per non inciampare » (pp. 25-26). La difficoltà massima sta nel dare alla voce *diserta* il significato di scabra e rovinosa. L'A. ne dà esempi, fra i quali quello del *Purg.*, III, 49].

M. G. Ponta. — *Due studi Danteschi* pubbl. per cura di Carmine Gioia. — Roma, tip. Armanni, 1890. [Del padre Ponta è specialmente noto il pregevole *Orologio dantesco.* I suoi minori scritti su Dante o furono pubblicati in periodici non agevolmente reperibili o giacciono inediti negli archivî della Congregazione Somasca. Il Gioia intende di venir pubblicando o ristampando questi scritti, e per ora fa precedere, come saggio, il presente opuscolo. — Gli studî qui pubblicati mostrano la sicura e profonda conoscenza che il P. aveva di Dante. L'uno si aggira sull'*Inf.*, VIII, 91-93, vale a dire sulla fiera opposizione fatta dai demoni a Dante e a Virgilio, quando stavano per entrare nella Città di Dite. Il P. investiga « perchè Virgilio vince tutte le cose, « *fuor che i dimon duri* della città di Dite (cfr. *Inf.*, XIV, 44), e perchè « Dante disperi di rivedere le stelle se non lo accompagna il suo Duca ». La particolare novità di questa sua interpretazione consiste nel ravvisare nel significato letterale di Virgilio *lo spirito dell'Eneide*, e nel collegare quindi l'ostacolo insormontabile che Virgilio trova alla città di Dite con quanto è detto nel libro VI dell'*Eneide*, dove la Sibilla dichiara ad Enea che nessun buono può metter piede nella città di Dite, quando Ecate espressamente nol voglia. « Dante che alla sua volta bramava mostrarsi superiore a Virgilio « descrivendo fondo a tutto l'universo, ed era deciso di entrare in quella « città col viaggio corporale, chiama un Messo dal cielo, che appunto è l'in- « tervento della divinità, vale a dire di quella simbolica Ecate che vi ac- « compagnò la Sibilla Cumana; e per questo poetico aiuto celeste, fatto ar- « tificiosamente avvertire a' suoi lettori, appianò le difficoltà che nell'*Eneide* « aveva incontrato » (p. 12). — L'altro studio del P. determina nettamente la conformazione e le divisioni della *Rosa celeste* di D., cosa assai meno facile di quanto può apparire a prima giunta. Trovasi qui accuratamente indicata la disposizione dei personaggi in quel celeste mistico anfiteatro, secondo i gradi del loro merito e secondo un concetto simmetrico che nel *Paradiso*, come altrove, il poeta ha voluto effettuare. Varie questioni si presentano, che il P. cerca risolvere. Egli ritiene Maria e il Battista centri dei

loro rispettivi settori, e Maria vede circondata da Santi che spettano alla vita attiva, il Battista da Santi che si segnalarono nella vita contemplativa. Si dilunga quindi sui posti precisi occupati da Lucia, da Rachele e da Beatrice. La miniatura di un cod. della Vaticana servì all' A. a meglio determinare il suo pensiero sull'edifizio celeste immaginato da D.].

Nicolò Colombo. — *La lingua di Dante.* — Novara, tip. Miglio, 1890. [Più che della lingua di D. tratta questo discorso sinteticamente delle vicende del volgare nostro dalle origini al Manzoni. S' intende che il valore della lingua di D., i caratteri di essa, i principî teorici che l'Alighieri espresse sul volgare illustre, vi sono pure trattati. Cose nuove in un discorso per premiazione difficilmente si possono dire; ma la materia v'è esposta con ordine ed eleganza, non scompagnata da un certo calore, che solo qualche volta degenera in enfasi retorica].

Vittorio Cian. — *Lettere inedite di Andrea Alciato a Pietro Bembo. L'Alciato e Paolo Giovio.* — Milano, tip. Bortolotti, 1890. [Estratto dall'*Archivio storico lombardo.* Otto lettere latine del celebre giureconsulto A. Alciato a P. Bembo (1532-35), che si trovano nella bibl. Barberiniana, offrirono occasione al C. di dettare questo interessante articoletto, ben nutrito di fatti nuovi. Egli correda le lettere di un largo commentario e fa loro precedere una estesa dichiarazione proemiale. Questa corrispondenza s'aggira sulle trattative del Bembo e della Signoria veneta per far venire l'Alciato a professare nello Studio di Padova. Un' altra lettera dell' Alciato ad un Federico (che il C. crede sia uno dei Torresani) è riferita dal cod. Vaticano Reg. 2023. È del 1537 e riguarda pure la condotta nello Studio di Padova. Un ultimo tentativo fece a questo scopo il Trissino nel 1543; ma ogni cosa andò fallita, perchè l'Alciato era troppo avido di denaro. — In appendice alla prefazione il C. tratta delle relazioni dell'Alciato con Paolo Giovio, portando molta luce sulla questione se sia o no autentica la lettera dell'Alciato, in gran parte rivolta contro Paolo III, che il Giovio stampò nel 1550 in testa alle sue *Historiae.* L'Alciato allora era morto, e quella lettera serviva a meraviglia al Giovio per sfogare il suo rancore contro quel papa Farnese, che lo aveva posposto a mons. Della Croce nel conferimento del vescovato di Como. I Farnesiani furono irritatissimi per quella pubblicazione e Francesco Alciato, erede di Andrea, si pronunciò decisamente contro l'autenticità della lettera, che portava la data 7 ott. 1549. I maggiori storici, come il Mazzuchelli e il Tiraboschi, rimasero titubanti su questo argomento: il C. viene a conclusioni precise e giustificate dalle ragioni che adduce. Egli crede che la lettera dell' Alciato sia autentica, ma affatto privata. Il Giovio, dopo morto l'amico, la stampò per farla servire ai suoi scopi, non senza ritoccarla qua e là, aggiungendo qualche frase contro Paolo III e il Della Croce ed in lode del duca Cosimo de' Medici, il quale forse ebbe parte nell'eccitarlo a metterla fuori].

Lodovico A. Muratori. — *Lettere inedite,* a cura di Ferruccio Martini. — Pavia, tip. Bizzoni, 1890. [Dalla Silvestriana di Rovigo il Martini trae 23 lettere del Muratori, di cui 22 dirette ad Antonio Scotti ed una a Luigi Scotti. Cinque di queste lettere erano già state precedentemente edite dal M. Vedasi la bibliografia delle *Lettere a stampa* del Muratori pubbl. dallo Spinelli, ove si troveranno pure indicate altre lettere muratoriane ad A. Scotti].

F. A. Alvaro. — *Su la Merope di Scipione Maffei.* — Vittoria, tip. Cabibbo, 1889; in deposito presso la libreria Clausen di Palermo. [Data l'analisi della *Merope* maffeiana, l'A. mette in confronto quella tragedia con la narrazione antica di Igino, che le servì di fonte. Sottopone quindi il dramma ad una critica abbastanza sottile, con cui esamina caratteri e situazioni, e crede poterne concludere che il Maffei fu sfornito di alto ingegno tragico. Tuttavia, come è noto, la *Merope* ebbe un successo immenso. Di ciò l'A. trova le ragioni nella povertà del teatro tragico italiano antecedente e in alcuni pregi che veramente vi sono nell'opera del Maffei. Tra questi pregi gli sembra eminente il modo com'è delineato il carattere della protagonista, la quale è molto efficacemente rappresentata nel suo passionato affetto di madre. L'A. non manca di fare qualche raffronto con le altre *Meropi*; ma di quelle del cinquecento non potè conoscere direttamente se non la tragedia di Pomponio Torelli. In complesso peraltro il lavoretto è condotto con serietà e buon criterio, sicchè l'A. è da incoraggiare nel proposito, ch'egli palesa, di darci un libro sulla tragedia italiana anteriore all'Alfieri].

M. Murko. — *Die Geschichte von den Sieben Weisen bei den Slaven.* — Wien, 1890. [Estratto dai *Sitzungsberichte* dell' Accademia di Vienna, classe storica e filosofica. La lettura di questa dotta e bene elaborata memoria è consigliabile a tutti coloro che si occupano di novellistica comparata. Il M. vi indaga la diffusione che il celebre *Libro de' sette savi*, così fortunato in tutt'Europa, ebbe presso i popoli slavi, e si giova a questo scopo di copiosissimo materiale a penna ed a stampa, istituendo dei raffronti e pubblicando tradotte le versioni che più si scostano dagli originali. Addentrarci in un particolare esame di questo scritto sarebbe estraneo al programma del nostro *Giornale.* Riferiremo solo i risultati capitali, che sono questi. I Boemi furono i primi a conoscere il libro, già nel XIV sec., a traverso i *Gesta Romanorum.* Essi stamparono la *Historia septem sapientum* tradotta nella loro lingua, già negli inizî del sec. XVI, possedettero una commedia dei sette savi ed elaborarono una redazione indipendente dell' opera. Anche i Polacchi tradussero due volte la *Historia.* Solo in tempi più recenti si ebbero in Boemia ed in Polonia delle traduzioni, che risalgono a libri popolari tedeschi. I Russi ricevettero quest'opera dai Polacchi. I Bulgari ed i Serbi pervennero solamente verso il principio del nostro secolo a possedere traduzioni del *Syntipas*, di su originale greco moderno. Il M. giunge con la sua ricerca alla conclusione ragguardevole che le traduzioni in polacco, in russo ed in armeno ci scoprono un testo latino della *Historia septem sapientum* anteriore alla più antica redazione finora conosciuta, quella del cod. di Innsbruck (cfr. disp. V dei *Beiträge zur englischen Philologie* pubbl. dal Varnhagen). Su la conformazione di questo antico testo perduto, dedotta dalle versioni slave, e sui suoi rapporti con quelli che conosciamo, il M. ha presentato una nuova memoria all'Accademia di Vienna, che non è peranco pubblicata].

Carlo Vassallo. — *Un nuovo documento intorno al poeta astigiano Gian Giorgio Alione.* — Torino, Clausen, 1890. [Estratto dagli *Atti della R. Accademia delle scienze* di Torino. Nelle carte Sotteri, esistenti presso la Deputazione di storia patria in Torino, il V. s'abbattè in una copia del

1708 di un atto rogato il 7 aprile 1503, che egli pubblica integralmente. L'atto riguarda il poeta G. G. Alione e parecchi altri personaggi della nobile famiglia degli Alioni, e tratta di beni immobili da loro posseduti. Oltracciò il V. comunica di aver trovato il nome del poeta Alione nei verbali municipali dell'archivio d'Asti due volte, nel 1511 e nel 1515, registrato fra i credendarii del Consiglio generale. Già nella *Miscellanea di storia patria* egli aveva detto di avervelo notato con questa carica nel 1517 (cfr. *Giorn.*, XVI, 439). Queste sono le notizie nuove che il V. reca alla biografia sempre così oscura ed incerta dell'Alione. La maniera come le illustra è veramente egregia. Nega pertanto il V. che l'Alione fosse povero, ed inclina a credere col Gabotto e col Barella che professasse il notariato. Ritorna sulla leggenda della prigionia, foggiata sulla nota prefazione dello Zangrandi e da lui già sfatata, e osserva giustamente: « Chi vuole ancora sostenere e processo e « prigionia parmi debba addurre prove anteriori, od almeno non attinte o « derivanti da quella prefazione ». Non approva la *société joyeuse* supposta dai signori Gabotto e Barella; combatte la congettura del Cotronei che *Jan peirorer* sia una persona sola con l'Alione medesimo, congettura che trovò già diffidenza nel recensente di questo *Giornale*, XIV, 452. Determina con particolare dottrina la posizione topografica dei poderi e della casa degli Alioni, e viene a dare di passata preziose informazioni sui luoghi, persone e modi di dire, che nelle farse alionesche s' incontrano. È questo insomma un lavoretto ben nutrito di fatti e condotto con ottimo criterio critico].

Gioacchino Maruffi. — *Piccolo manuale di metrica italiana.* — Terranova Sicilia, tip. Scrodato, 1891. [Questo manuale, destinato ad uso scolastico, è diviso in tre parti; 1ª, elementi poetici (cioè verso, accento, dieresi, sineresi, elisione, rima, strofe); 2ª, forme di componimenti poetici; 3ª, poesia metrica. Lo schema e molti particolari delle ultime due parti seguono d'appresso, e l' A. lo confessa, il volumetto del Casini, *Sulle forme metriche italiane*, tenendo conto delle ricerche di altri studiosi. Il libretto è in genere buono. Con quello del Casini ha comune il difetto di dare una parte eccessiva alla poesia delle origini, trascurando alquanto quella dei tempi posteriori: tuttavia ne corregge anche qualche errore, come per es. la etimologia di *strambotto* (p. 45), che vien rettamente connesso a *strambo* (vedi Nigra, *Canti pop. del Piemonte*, Torino, 1888, pp. xi-xiii), anzichè farlo derivare da *strano motto*, secondo un vecchio equivoco del Redi, ripetuto dal Casini (*Forme metriche*, p. 52). Che l'ottonario sia « certamente derivato » dalle « poesie religiose *e goliardiche* del medioevo » (p. 13) noi non diremmo: nè diremmo che il nome di *stornello* si debba « probabilmente al piccolo « giro formato dalle rime, o all'uso, cui si fa servire il fiore invocato » (p. 57). Il Nigra (*Op. cit.*, p. xv) lo collega ad *estorn* provenzale, cioè *combattimento*, perchè usavasi cantare nelle sfide poetiche villerecce. Parlando del *serventese* (p. 59), andava notato il carattere diverso che ha questo componimento in Provenza, ove non tratta argomento amoroso se non per rarissima eccezione (cfr. Gaspary, *Storia*, trad. it., I, 95). Accennando a giusto titolo alle ballate epico-liriche introdotte dal romanticismo (p. 45), andavano rammentati particolarmente i *romances* spagnuoli. Troppo indeterminato è quanto il M. dice del *distico* (p. 22); molte notizie avrebbe potuto ricavare

dal Cian, *Motti del Bembo*, Venezia, 1888, pp. 102-105, e dal lavoro del Novati sulle serie proverbiali inserito in questo *Giornale*, vol. XV. Identificare la *frottola* col *discordo* non è giusto (p. 34), quantunque possa parerlo. Nè della *frottola* antica, nè della moderna (o *barzelletta*, che è una ballatina) sembra che il M. abbia giusto concetto. Veda *Giorn.*, IX, 298 sgg.; Cian, *Motti*, pp. 95 sgg.; Gaspary, *Storia*, II, I, 229 e nota relativa. Per la trattazione della poesia metrica, l'A. avrebbe potuto profittare del lavoro dello Stampini sulle *Odi barbare*, pubblicato nel 1881, e del *Manuale di metrica classica italiana* di A. Solerti, Torino, 1886. Questi appunti, del resto, ed alcuni altri che ommettiamo per brevità, non tolgono al manualetto i meriti che esso ha e per cui lo giudichiamo raccomandabile].

* Altre pubblicazioni recenti:

Pasquale Villari. — *Saggi storici e critici.* — Bologna, Zanichelli, 1890. [Raccolta di scritti prima pubblicati sparsamente. Riguardano direttamente la storia d'Italia i seguenti: *La civiltà latina e la civiltà germanica.* — *Il Comune di Roma nel medioevo.* — *Rimini e i Malatesta.* — *Una nuova questione sul Savonarola.* — *Altre questioni intorno alla storia di G. Savonarola e de' suoi tempi.* — *Un nuovo libro sull'assedio di Firenze.* — *Donatello e le sue opere*].

Alessandro Luzio. — *Francesi e Giacobini a Mantova dal 1797 al 1799.* — Mantova, tip. Segna, 1890.

Teresa Biglino. — *Il sentimento della famiglia in alcuni scrittori del sec. XVI e particolarmente nei lirici.* — Milano, tip. Guerra, 1890.

Augusto Pierantoni. — *Autobiografia di Pietro Giannone, i suoi tempi e la sua prigionia*, con appendice di note e documenti inediti. — Roma, E. Perino, 1890.

Giuseppe Parini. — *Poesie*, con vita e commento di G. De Castro. — Milano, P. Carrera, 1890.

Giuseppe Roberti. — *Il cittadino Ranza.* Ricerche documentate (Estratto dalla *Miscellanea di storia italiana*). — Torino, Bona, 1890.

Vincenzo Crescini. — *Per la questione delle corti d'amore* (Estratto dagli *Atti e memorie dell'Accademia di Padova*). — Padova, Randi, 1891.

Luigi Rocca. — *Di alcuni commenti della Divina Commedia composti nei primi vent'anni dopo la morte di Dante.* — Firenze, Sansoni, 1891.

Francesco Moroncini. — *Studio sul Leopardi filologo.* — Napoli, A. Morano, 1891.

Emilio Penco. — *Storia della letteratura italiana.* — Vol. II, *Dante Allighieri.* — Siena, tip. S. Bernardino, 1891.

C. Antonio Martinetti. — *La Laura di Niccolò Ugo Foscolo.* — Torino, Roux, 1891.

Francesco Foffano. — *Studi sui poemi romanzeschi italiani.* — I, *Il « Morgante » di Luigi Pulci.* — Torino, E. Loescher, 1891.

PUBBLICAZIONI NUZIALI.

Lettera di Vincenzo della Scalona al marchese di Mantova, Lodovico Gonzaga, pubblicata da Girolamo Dell' Acqua. — Pavia, tip. Fusi, 1890; ediz. di 50 esemplari per nozze Pupilli-Kruck. [La lettera è del 12 ott. 1449 e riguarda le feste, che ebbero luogo in Milano per celebrare la pace con Venezia. Notisi la rappresentazione, che si tenne in piazza: « L' era con« çignato un pozetto coverto de lenzoli al palazo de' signori cum cordelle « che andavano l'una a la porta de la chiesa maiore, l'altra a santa Techia, « e la terza ad un tribunale facto in mezo la piaza, alto et cum le scale de « asse large da ogni canto; per queste corde se mandoe prima un agnolo a « la chiesa maiore, poi un altro a santa Techia. Facto questo, de la chiesa « maiore ussì uno che representava santo Ambroso vestito in modo de ve« scovo cum la scuriada in mane acompagnato da altri che representavano « alcuni sancti et cum alcun altri chi representava el priore et li signori. « De santa Techia ussì uno che representava san Marco, acompagnato da « altri che pur representavano alcuni sancti et cum la representatione del « duxe de Venixia e de parechi zentilomini. E l'uno da un canto e l'altro « da l'altro, cum le lor predicte compagnie, montono sul tribunale; et ecco « l'angelo fue mandato a lor per la corda, et qui subito san Marco et santo « Ambroso si abrazono insemme, li sancti cum sancti, el duxe col priore et « zentilomini cum li signori: poi san Marco andoe verso la chiesa maiore e « santo Ambroso verso santa Techia. El duxe col priore et zentilomini cum « li signori restono de compagnia et insemme venero al palazo de' Signori ».

Ferdinando Gabotto. — *Cinque lettere di Marco Girolamo Vida.* — Pinerolo, tip. sociale, 1890; per nozze Cipolla-Vittone. [Sono tratte dall'Archivio di Stato milanese e dirette, due al duca di Milano Francesco II Sforza e tre a Ferrante Gonzaga].

Giuseppe Pitrè. — *Due novelline toscane.* — Palermo, tip. del Giornale di Sicilia, 1890; tiratura di 50 copie per nozze Orlando-Castellano. [Entrambe queste novelline inedite sono popolari; l'una è la *novella di Oimè* di Siena, l'altra è la novella delle fate, raccolta nella provincia di Firenze. Il P. le illustra con la copia consueta di dottrina, in modo non diverso da quello che ha tenuto nella raccolta di novelline toscane stampata dal Barbèra].

Teodoro Bonanni. — *Il cantico del sole di S. Francesco commentato nella Div. Commedia.* — Aquila, tip. Grossi, 1890 (per nozze Silvestri-Cipolloni).

Emiliano Ravazzini. — *Vocaboli della Divina Commedia spiegati col volgare modenese.* — Sassuolo, tip. Bertacchini, 1890 (per nozze Ferrari-Casali).

Corrado Zacchetti. — *Due liriche sacre in dialetto umbro.* — Rieti, tip. Trinchi, 1890 (per nozze Signoretti-Falcinelli). Estr. da un cod. del convento di Fonte Colombo.

Luigi Morisengo, *Gerente responsabile.*

Torino — Tip. Vincenzo Bona.

STUDI, AMORI E LETTERE INEDITE

DI

GUIDUBALDO BONARELLI (1)

Guidubaldo Bonarelli, noto e fortunato autore della *Filli di Sciro*, che tra le favole pastorali dei secoli XVI e XVII, tiene il primo posto dopo l'*Aminta* del Tasso e il *Pastor fido* del Guarini, ebbe da giovane stretta dimestichezza coi conti Gonzaga di

(1) Di Guidubaldo Bonarelli scrissero: FRANCESCO RONCONI, *Vita del conte G. B.*, premessa alla *Filli di Sciro*, Roma, Grignani, 1640; Mantova, Pazzoni, 1703, pp. 3-16; GIAN VITTORIO ROSSI (JANUS NICIUS ERYTRAEUS), *Pinacotheca*, Coloniae Agrippinae, ap. Kalcovium, 1645; Lipsiae Gleditsch, 1692, I, pp. 14-17; LORENZO CRASSO, *Elogii d'huomini letterati*, Venezia, Combi e La Nou, 1666, t. II, pp. 99-104; BAILLET, *Jugemens des Savans*, 1685: Amsterdam, 1725, t. IV, pp. 156-157, art. 1378; AP. ZENO, *Vita di G. B.*, in *Filli di Sciro*, Venezia, Hertz, 1700; lo stesso, in *Annotaz. alla Biblioteca dell'Eloq. ital.* di G. FONTANINI, Venezia, Pasquali, 1753, t. I, pp. 422-23; MAZZUCHELLI, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, Bossini, 1762, t. II, p. III, pp. 1549-1553; TIRABOSCHI, *Storia della lett. ital.*, 2ª ediz., Modena, 1793, t. VIII, p. II, pp. 488-490; CAMERINI, in prefaz. a *I drammi de' boschi e delle marine*, Milano, Sonzogno, 1874, pp. 16-19; GIUSEPPE CAMPORI, *Commentario della vita e delle opere del conte G. B.*, nel vol. VIII degli *Atti e mem. delle RR. Deputaz. di stor. pat. per le prov. modenesi e parmensi*, e in estratto Modena, Vincenzi, 1875; M. MARONI, Prefaz. ai *Versi di G. B.*, pubbl. per nozze Beer-Coen, Ancona, Civelli, 1880; G. FRANCESCHINI, *G. B. e la Filli in Sciro*, Vicenza, 1887. — Il più importante dei lavori citati, per abbondanza di fatti e per ricchezza di notizie bibliografiche, è il *Commentario* del CAMPORI, che trasse partito anche dall'*Orazione* inedita delle lodi del Bonarelli recitata il 19 febbraio 1609 in Ferrara da Ottavio Magnanini, segretario dell'Accademia degl'*Intrepidi*, dal Lancellotti, dal Vecchietti, dal Peruzzi, dal Beauchamps e da numerose carte inedite degli Archivî e delle

Novellara, suoi parenti (1), presso i quali aveva trovato ricovero la famiglia Bonarelli, fuggendo le ire di Francesco Maria II, duca d'Urbino (2).

Quando, nel 1575 (3), i Bonarelli si rifugiarono a Novellara, Guidubaldo non toccava ancora i dodici anni (4). Se dobbiam credere a' suoi biografi, in cosí tenera età egli sosteneva delle conclusioni di filosofia (5). Ma nella piccola corte di Novellara

---

Biblioteche di Modena, Mantova, Ferrara, Torino e Firenze. — Gli autografi, i libri d'amministrazione e gli altri documenti inediti, citati nel presente studio, si trovano nell'Archivio Gonzaga di Novellara.

(1) Ippolita di Montevecchio, moglie del conte Pietro Bonarelli della Rovere e madre di Guidubaldo, era nipote di donna Ippolita Gonzaga di Novellara, maritata al conte Giulio di Montevecchio. Tolgo questa notizia dalle *Memorie istoriche di Novellara e de' suoi principi* (t. III, p. 329), di Vincenzo Davolio, libro che non si trova a stampa, ma che si conserva manoscritto, in tre volumi, dal Municipio di Novellara. È opera di un canonico novellarese, studioso delle cose patrie, vissuto dal 1766 al 1844; e ha importanza per la copia delle notizie, però non sempre criticamente vagliate, desunte in gran parte da preesistenti cronache locali e dalle carte dell' Archivio Gonzaga, che, al tempo in cui scrisse il Davolio, sebbene avesse patito parecchie mutilazioni, era tuttavia più ricco di documenti che non oggi. Non si deve confondere il detto ms. colle *Memorie storiche della Contea di Novellara* dello stesso Davolio, pubblicate dal Litta (Milano, Ferrario, 1833), le quali non sono che un primo abbozzo, poscia ripudiato, dell' opera del paziente canonico.

(2) Giambattista Spaccini, *Cronaca di Modena dal 1600 al 1637*, in Tiraboschi, *Op. cit.*, t. cit., p. 489; Davolio, *Op. cit.*, t. I, p. 349; t. II, p. 36; t. III, p. 329. — I Bonarelli, usciti dal ducato d'Urbino, si erano ricoverati dapprima in Ferrara, dove rimasero pochissimo tempo, perchè il duca Alfonso II non permise che si fermassero nel suo stato (Campori, *Op. cit.*, pp. 7-10).

(3) Il Davolio, seguito dal Campori, afferma che ciò avvenne nel gennaio del 1576. Trovasi nota invece del conte Pietro Bonarelli in un libro di cassa della famiglia Gonzaga dal 1569 al '77, sotto la data 27 aprile 1575.

(4) Era nato il 25 dicembre 1563: su ciò la critica è concorde. Non cosí pel luogo di nascita, ché alcuni lo dissero nato in Urbino e altri, con maggior fondamento, in Pesaro. Quest'ultima opinione è sostenuta anche dal Campori; essa è confermata indirettamente dal fatto che le lettere del conte Pietro e della contessa Ippolita Bonarelli, scritte ai conti Gonzaga prima del 1575, hanno tutte la data di Pesaro.

(5) Ronconi, *Op. cit.*, pp. 6-7; Crasso, *Op. cit.*, t. c., p. 100; Mazzuchelli, *Op. cit.*, t. c., p. 1549; Campori, *Op. cit.*, p. 16.

male avrebbe potuto svolgersi e dar frutti quel precoce ingegno; e il conte Pietro Bonarelli, non incolto gentiluomo, pensò di mandare il figlio a istruirsi fuori, destinandolo in cuor suo alla carriera ecclesiastica, che, nello scadimento della vita pubblica italiana e nel trionfo della reazione religiosa, sembrava allora, e sembrò per un pezzo di poi, l'unica via per salire alla potenza e agli onori.

In che anno e dove dapprima il Bonarelli fosse mandato dal padre (1) a fare i suoi studì, non è lecito dire con sicurezza. Si può con molta probabilità ritenere che nel 1579 egli si fosse già recato in Francia (2), dove attese parecchi anni allo studio della

---

(1) Il Davolio, *Op. cit.*, t. III, p. 330, vorrebbe far merito ai conti Gonzaga di aver riconosciuto l'ingegno del giovane Bonarelli e di averlo mantenuto negli studî. Me ne dispiace pei conti Gonzaga, dei quali il nostro canonico vorrebbe sempre dir bene, ma non posso in ciò prestargli fede, poichè vi sono documenti che provano il contrario. Fra questi un memoriale, senza data, ma che molto probabili indizî fanno ritenere scritto nel 1579, del conte Pietro Bonarelli al conte Camillo Gonzaga, che in quell'anno si recò a Milano, in cui lo prega di raccomandare a G. B. Osio, milanese, di rimettere tosto duecentocinquantacinque scudi a Guidubaldo che « ne haverà necessità e ne « potria patir assai ». Come si spiegherebbe questo memoriale allo stesso conte, che, a detta del Davolio, si era assunto l'impegno di provvedere al mantenimento di Guidubaldo? Oltre a ciò da un libro mastro dei debitori e creditori del conte Camillo dal 1582 al '91, appare bensí che alcune somme di denaro furono dal Conte fatte avere a Guidubaldo, ma queste sono sempre iscritte, come prestiti, nella partita del conte Pietro Bonarelli. Il quale poi, come risulta da una liquidazione di conti del 9 giugno 1581 e dal suddetto libro mastro, era creditore del conte Camillo per la somma di seimila seicentocinquantasette scudi. Né si può credere che al mantenimento di Guidubaldo pensasse il conte Alfonso Gonzaga, fratello di Camillo, perché da una ricevuta del conte Pietro Bonarelli, 23 ottobre 1577, dalle lettere di questo, da quelle dello stesso conte Alfonso scritte da Praga al conte Camillo nella primavera del 1587 e da un giornale di spese dal 1584 all'86, risulta che anche il conte Alfonso era debitore verso il Bonarelli di una non piccola somma, per la quale doveva pagargli il frutto di trecentottantuno scudo l'anno. Il conte Pietro quando si rifugiò a Novellara non era sprovvisto affatto di sostanze; e quantunque gli fossero stati confiscati i beni dal duca d'Urbino (Spaccini, *Op. cit.*, l. c.), gli rimanevano ancora somme di denaro e crediti a Roma, e possedimenti fuori del ducato, fra cui è menzionata in una sua lettera, 10 giugno 1583, al conte Alfonso, una vigna a Nepi, di patrimonio della moglie.

(2) Non devo tacere che il Davolio, *Op. cit.*, t. III, p. 330, dà come cosa

filosofia e della teologia, acquistandosi ben presto col suo ingegno tanta riputazione, che, come narrano concordemente i suoi biografi, nel 1582, in età di soli diciannove anni, gli venne offerta una cattedra di filosofia dal Collegio della Sorbona (1). Nel 1583 Guidubaldo fu presso la famiglia a Novellara (2), donde riparti il 2 dicembre di quell'anno « per la volta de'suoi studî », come dice egli stesso in una lettera al conte Alfonso Gonzaga (3). Lo troviamo poi nell'aprile del 1585 a Pont-a-Mousson nella Lorena, sede di un Collegio di Gesuiti, e impariamo da lui che fine de' suoi viaggi era « d'imparar vedendo et veder per imparare » (4). In quell'anno, mentre egli era lontano, gli morì in Novellara (31 dicembre) la madre contessa Ippolita, « bona et santa signora » (5).

Quando lasciasse per sempre Guidubaldo il suolo di Francia,

---

certa che Guidubaldo si recasse in Francia prima del 1579; ma non cita documenti. Per me la probabilità accennata risulterebbe dal memoriale al conte Camillo, citato nella nota antecedente.

(1) Il Baillet, *Jugemens des Savans*, t. IV, p. 156, art. 1378, dice che Guidubaldo passò la sua giovinezza nella riputazione di profondo filosofo e teologo.

(2) Il Davolio, *Op. cit.*, l. c., afferma che Guidubaldo venne due volte a Novellara nel tempo che studiò in Francia, cioè nel 1578 e nel 1579. Non mi fu dato trovare alcuna prova di tale asserzione.

(3) Appendice, n. I. — È questa la prima per ordine di tempo delle lettere inedite del Bonarelli ai conti Gonzaga, che in numero di ventuna si trovano nell'archivio di Novellara. Ne pubblico ora in appendice le più importanti, certo di far cosa grata agli studiosi. Le lettere di Guidubaldo furono già molto stimate; il Campori, *Op. cit.*, p. 78, reca in tal proposito la testimonianza di Ridolfo Arlotti, letterato reggiano contemporaneo al Bonarelli, il quale celebra come cosa rara una lettera del nostro al cardinale Alessandro d'Este. Di esse non v'è una raccolta a stampa, come di quelle del fratello Prospero, nato a Novellara il 5 febbraio 1582 e autore del *Solimano*: se ne hanno due ad Alessandro Guarini, nelle *Prose* di questo, Ferrara, Baldini, 1611, pp. 36 e 132; due altre nel *Perfetto segretario* dell'Ingegneri, Milano, Bidelli, 1613, pp. 138 e 142; una nell'*Istruzione di segreteria* del Parisi, Roma, 1781, t. III, p. 195 e quindici tra i documenti pubblicati dal Campori nella monografia piú volte citata.

(4) Lettera, 3 aprile 1585, da Pont-a-Mousson al conte Camillo. Appendice, nº II.

(5) Lettere al conte Alfonso a Roma, di donna Vittoria da Capua, sua moglie, e di Ludovico Ferrari, colla data di Novellara, 2 gennaio 1586.

richiamato, come dicono i suoi biografi, dal padre, non appare. Certo però nel 1586 egli era ancora colà, avendo trovato che nell'aprile gli furono spediti a Parigi duecentoventi scudi, dei quali duecento per lui, e venti per Stefano Diotalevi, suo amico e compagno di studi (1). Per tutto il seguente 1587, nessuna notizia. Forse tornò in Italia sul finire di quell'anno poiché lo incontriamo il 6 febbraio del 1588 a Milano, dove gli furono pagati, per ordine del padre, ventiquattro ducatoni (2). Questo fatto congiunto colla circostanza che né una lettera né una notizia si ha poi del Bonarelli fino all'agosto del 1590, induce a credere che egli per poco si trattenesse allora a Milano e di là facesse ritorno a Novellara, rimanendo in famiglia fino al 1590; nel qual anno si recò a Roma (3), mandatovi dal padre per alcuni interessi familiari (4) ed anche perché s'avviasse per la carriera ecclesiastica, ponendosi a' servigi di qualche cardinale o del papa stesso. Ma il giovane non aveva il cuore disposto « alla pretaria »; e quando nei primi mesi del 1591 si parlava di assoldare le milizie che il papa Gregorio XIV aveva ordinato andassero, sotto il comando del conte Ercole Sfondrato, suo nipote, in aiuto dei cattolici di Francia (5), Guidubaldo, il quale si trovava ancora a Roma, scrisse al padre che vedendo l'incertezza di ottenere dalla corte papale quell'ufficio, che, sebbene contro suo genio, avrebbe accettato per far piacere a lui, si era risoluto di entrare a far parte di quella spedizione, sentendosi inclinato all'arme e parendogli di non poter aver migliore e più lodevole occasione d'impiegar la sua vita e di tornar utile alla sua casa (6). Il conte Pietro non sentì bene questa cosa, anzi

---

(1) Libro mastro già cit., p. 48. Ivi è scritto che i duecentoventi scudi sono « per imprestito ». — Di Stefano Diotalevi, amico di Guidubaldo, si parla anche nel memoriale citato sopra.

(2) Libro mastro già cit., p. 84.

(3) Lettera, 10 agosto 1590, di Guidubaldo a donna Vittoria da Capua a Firenze.

(4) Guidubaldo parla spesso nelle sue lettere di « negotii » del padre.

(5) Muratori, *Annali d'Italia*, t. VI, p. 835, Venezia, Antonelli, 1846.

(6) Lettera, 13 marzo 1591, di Guidubaldo al conte Camillo. Append., n° IV.

ne provò tale sdegno che non fece nemmen risposta alla lettera del figlio: per lui rispose, riprovando sommamente quella risoluzione, effetto di « capriccio giovanile » e di « appetito sensuale », il conte Camillo I Gonzaga, al quale pure s'era rivolto Guidubaldo, perché persuadesse il padre e gli prestasse anche il suo consenso (1).

I conti Gonzaga si trovavano a quel tempo in mezzo a molte e non lievi brighe cagionate loro dalle ragioni sui beni familiari e sulla giurisdizione dei feudi, messe innanzi fin dal 1579 da Claudio, figlio naturale del conte Francesco I Gonzaga (2). Per poco anzi non rimasero vittime d'una congiura ordita nell'estate del 1580 dallo stesso Claudio. In essa era stato preso di mira anche il conte Pietro Bonarelli, che, secondo il parere espresso da uno dei congiurati, doveva essere arrestato e consegnato vivo nelle mani del Duca d'Urbino, per guadagnare la taglia di diecimila scudi posta su di lui (3). Sventata la congiura, Claudio non cessò di creare nuovi impacci ai poco amati parenti, e venuto a morte nel 1588, lasciò erede delle sue ragioni il duca Vincenzo Gonzaga di Mantova (4). Questi minacciò tosto nuove liti, così che i Conti di Novellara per liberarsi una buona volta da tante molestie, furono contenti che si risolvesse con un compromesso la lunga controversia: e nel 1590 dall'imperatore Rodolfo II fu a tal fine nominato arbitro tra le parti il Granduca di Toscana (5). Non è a dire se i conti Gonzaga usassero ogni mezzo per uscirne col maggior decoro e col minor danno possibile. Furon fatti uffici anche presso il pontefice Gregorio XIV, col quale i nostri Conti eran legati da vincoli d'amicizia(6), perché,

---

(1) Lettera già cit. e lett. 30 marzo 1591. Quest'ultima lettera, diretta pure al conte Camillo, ha grande importanza per la vita del Bonarelli, poiché ne mostra le tendenze e i propositi. È anche tra le piú belle e piú sentite del nostro. APPEND., nº V.

(2) DAVOLIO, *Op. cit.*, t. II, p. 30.

(3) DAVOLIO, *Op. cit.*, t. cit., p. 36.

(4) DAVOLIO, *Op. cit.*, t. cit., p. 75.

(5) Chirografo imperiale, 18 gennaio 1590, da Praga.

(6) DAVOLIO, *Op. cit.*, t. I, p. 332.

valendosi della sua autorità, favorisse un accordo conciliativo col Duca di Mantova. In questi negoziati ebbe parte anche il Bonarelli, di cui si servirono più volte i Gonzaga, nel tempo che fu a Roma. Egli scrisse la prima minuta della lettera, che, d'ordine del Papa, doveva essere inviata dal cardinale Scipione Gonzaga al Duca di Mantova per ben disporre l'animo di questo principe a una conciliazione (1); e così pure egli diede subito notizia al conte Camillo della buona risposta data intorno a ciò da quel Duca, comunicandogli nello stesso tempo il parere del cardinale Gonzaga di non lasciar dormire il negozio, poiché era mosso, « acciò che dalla tardanza S. A. non sospettasse freddezza di vo- « lontà » (2). Per questo medesimo affare egli era pronto, nel maggio del 1591, a lasciar Roma e i suoi particolari interessi per recarsi a Firenze presso il Granduca con donna Vittoria da Capua, vedova di Alfonso Gonzaga, che gli aveva chiesto di seguirlo colà (3). Se non che donna Vittoria, vedendo bene avviate le cose della riconciliazione, tanto che non sarebbe stato necessario far molte altre pratiche a Firenze, e d'altra parte temendo coll'ingrossare il suo seguito di andar incontro a troppo gravi spese, perché i viaggi erano eccessivamente cari, mutò pensiero e lasciò a Roma il Bonarelli, il quale così ne scrive, non senza rammarico forse, al conte Camillo: « Io andava volentieri, resto « volentieri et volentieri farò sempre quant'io potrò mai in ser- « vitio delle SS. VV. Ill^me^ » (4).

L'occasione di prestare ai Gonzaga nuovo servizio non si fece aspettare. Il Cardinale della Rovere aveva chiesto a donna Vittoria la figlia Costanza, che trovavasi alla corte di Torino, per darla in isposa a un suo nipote (5). Fu incaricato il Bonarelli di

(1) Lettera, 27 aprile 1591, di Guidubaldo al conte Camillo. APPEND., n° VI.
(2) Lettera, 11 maggio 1591, da Roma. APPEND., n° VII.
(3) Lett. cit.
(4) Lettera, 15 maggio 1591, da Roma. APPEND., n° VIII. — La conciliazione fra i conti Gonzaga e il duca di Mantova fu conchiusa il 7 sett. 1591 (DAVOLIO, *Op. cit.*, t. II, p. 109).
(5) Lettera, 29 luglio 1591, di Paolo Gandolfi alla contessa Vittoria da Capua.

prendere informazioni a Roma intorno alle qualità e alle sostanze dello sposo; ed egli ne scrisse tosto lungamente esprimendo il parere che non fosse quello partito sodisfacente per donna Costanza, ma tuttavia desiderabile per alcuna delle altre figlie minori di donna Vittoria (1).

Un rimprovero di negligenza nel servizio del conte Camillo, mossogli dal padre, lo indusse a cercare di scusarsi col detto Conte (2). E veramente pare che in una certa faccenda di un canonicato il Bonarelli non mettesse tutto l'ardore, o per dirla con un gentiluomo della corte dei Gonzaga, « non camminasse « di buone gambe » a Roma, in favore di un tale raccomandatogli dal conte Camillo; perché, se dobbiam credere al medesimo gentiluomo, era stato quel tale aspirante canonico, che precedentemente aveva « scoperto la cosa della s.ª Violante ed il s.r Guido « Ubaldo » (3). Che cosa fosse stato scoperto, la lettera del gentiluomo non dice, ma forse è facile indovinarlo, sapendo che la signora Violante era una « donzella » al servizio della famiglia Gonzaga (4).

Quando salí al pontificato Giovanni Antonio Facchinetti, cardinale Santiquattro, bolognese, che assunse il nome di Innocenzo IX (28 ottobre 1591), il Bonarelli, che si trovava ancora a Roma, ne partecipò tosto la notizia al conte Camillo, narrandogli minutamente come era avvenuta l'elezione e rallegrandosi con lui, perché godeva l'amicizia del nuovo eletto, dalla cui virtù s'aspettavano « frutti sodissimi » (5). È questa l'ultima delle lettere del Bonarelli, scritte da Roma ai conti Gonzaga; ed è probabile che egli poco dopo ritornasse a Novellara, dove forse stette fino al tempo in cui passò a Milano al servizio del cardinale Federico Borromeo, il che avvenne nel maggio del 1592 (6).

---

(1) Lettera, 1 giugno 1591, al conte Camillo. Append., nº IX.
(2) Lettera, 31 agosto 1591, da Roma. Append., nº XI.
(3) Lett. già cit. di Paolo Gandolfi.
(4) Libro dei salariati dal 1589 al 1591.
(5) Lettera, 30 ottobre 1591, da Roma. Append., nº XII.
(6) Che il Bonarelli fosse a Novellara nei primi mesi del 1592, è provato

Anche in quell'ufficio il Bonarelli ebbe occasione di recar servigi ai Gonzaga, come dimostrano le lettere che da Milano scrisse al conte Camillo. Apprendiamo da queste, che egli mandava notizie a Novellara delle cose piú importanti che allora accadevano in Italia e in Francia, dove, per opera dell'astuto Enrico di Navarra, volgevano al loro termine le guerre di religione, che da trent'anni funestavano quel paese. Tre sole lettere rimangono del Bonarelli, da Milano. Una di esse contiene la notizia dell'arrivo in quella città (11 novembre 1592) del Duca di Feria, che, ambasciatore del re Filippo di Spagna, si recava in Francia a proporre e sostenere l'elezione a re del Duca di Guisa; nella medesima si accenna inoltre alla chiamata del Duca di Terranova in Ispagna, all'arresto fatto a Como di alcuni francesi con pieghi di lettere, le quali contenevano accordi fra il Re di Navarra e i suoi partigiani d'Italia, e si raccontano i particolari della morte del Duca di Gioiosa, secondo una relazione scritta dalla Provenza dal capitano Pompeo Carcani (1). Dopo questa lettera, in cui prometteva che avrebbe spedito al Conte Camillo un foglio « molto « particolare » delle cose di Piemonte, non si trova piú alcuna traccia di scritti né di Guidubaldo, né del padre, né di altra persona della famiglia Bonarelli, fra le carte dei conti Gonzaga.

Tale cessazione di corrispondenza, che è pure un fatto per sé stesso non lieve avuto riguardo ai vincoli di parentela e di interessi che legavano le famiglie Bonarelli e Gonzaga, posta in relazione colla circostanza, degnissima di nota, che in un primo testamento di Camillo del 7 giugno 1593, il conte Pietro Bona-

---

da una lettera di donna Costanza, scritta il 24 marzo 1592 al conte Camillo, suo zio, a Novellara, nella quale lo prega di consegnare a Guidubaldo una sua risposta ad una lettera scrittale da Guidubaldo medesimo. Il tempo poi dell'entrata al servizio del cardinale Borromeo è stabilito da una lettera, 29 maggio 1592, del conte Pietro Bonarelli a donna Vittoria da Capua, con cui chiede che gli siano pagati i frutti del mese di maggio sulle somme date a mutuo al conte Alfonso, per poter provvedere all'andata di Guidubaldo a Milano.

(1) Lettera, 11 novembre 1592, al conte Camillo. APPEND., nº XV.

relli era stato trattato con speciali disposizioni di favore, che si estendevano anche alla sua famiglia, mentre nell'ultimo testamento fatto da Camillo il 23 agosto del seguente 1594, tali favorevoli disposizioni non appariscono più (1), fa ragionevolmente supporre che avvenisse in quel tempo una violenta rottura fra le due famiglie. Ma quale ne fu la cagione? E, per ciò che più specialmente appartiene a noi, Guidubaldo v'ebbe egli parte?

Nella *Cronaca modenese* dello Spaccini si trova che avendo tentato il conte Pietro Bonarelli, mentre era a Novellara, di unire in matrimonio uno de' suoi figli con una nipote del conte Camillo, questi gli ordinò di partire nel termine di ventiquattr' ore: allora la famiglia Bonarelli passò a Modena. Il cronista non dice in che anno ciò avvenisse, e nemmeno ci fa conoscere il nome dei due poco fortunati amanti. Cercò di colmare queste lacune il novellarese Vincenzo Davolio, il quale così narra il fatto: « Mentre il Conte Pietro viveva in Novel-
« lara e praticava in Corte con tutta la confidenza e famiglia-
« rità di parente e di amico di Casa Gonzaga, tentò con se-
« greti maneggi di unire suo figlio Guidubaldo in matrimonio
« con Donna Costanza figlia del Conte Alfonso I e perciò ni-
« pote del Conte Camillo. Fu penetrato l' affare nell' autunno
« del 1592, ed il Conte Camillo, senza fare alcun motto su di
« questo, inviò la nipote a Torino presso la Duchessa di Savoia;
« indi nella seguente primavera si stabilì in Novellara il di lei
« collocamento con Don Ferrante Gonzaga Principe di Bozzolo,
« ma Donna Costanza, già invaghita del Bonarelli, trovò non poche
« difficoltà ad accettare lo sposo esibitole. Camillo, dissimulando
« sempre di sapere il maneggio de'Bonarelli, e persuadendosi che
« la nipote in fine aderirebbe alle nozze proposte, fece testamento
« il giorno 7 di giugno 1593, nel quale la trattò con parzialità
« di affetto, portò la di lei dote fino a trentaseimila scudi e fece

---

(1) Dei due testamenti di Camillo I Gonzaga, rogati dal notaio Andrea Cella di Modena, si conserva copia nell'archivio di Novellara.

« diversi legati, come a favore di lei e delle altre nipoti, così « anche a favore del Conte Pietro; e senza dar ombra di parti- « colare sospetto dichiarò in generale esclusa da ogni legato e « diritto alla sua eredità qualunque delle sue nipoti si fosse ma- « ritata senza il pieno assenso della madre e dei fratelli; indi « nel luglio seguente Donna Vittoria si portò a Torino, onde per- « suadere alla figlia di aderire alle nozze proposte dallo zio, ma « la ritrovò ferma ed ostinata in non volere obbedire. Ritornata « Donna Vittoria a Novellara colla negativa, il Conte Camillo « bandì tosto la famiglia Bonarelli, ordinando che abbandonasse « il suo territorio entro lo spazio di ventiquattr'ore: poi nella « primavera del 1594 conchiuso ed effettuato il matrimonio del « Principe con Donna Isabella, altra figlia di Donna Vittoria, Ca- « millo fece l'ultimo suo testamento il 23 di agosto dello stesso « anno, nel quale privò affatto Costanza di ogni legato e diritto. « Intanto i Bonarelli si erano portati a Modena..... Costanza, per- « duta ogni speranza di sposare il Bonarelli, si maritò poi col « Marchese Asdrubale Mattei di Roma » (1).

Il nostro istoriografo dice d'aver desunto ciò dal Tiraboschi e dalle carte dell'Archivio Gonzaga. Il vero è che egli costruì il suo romanzetto amoroso fondandosi nella massima parte su una preesistente raccolta di memorie storiche novellaresi, compilata da due cappuccini (2), e che tanto il Davolio quanto i suddetti compilatori errarono, perchè non fecero un esame accurato delle fonti. Infatti rilevasi che donna Costanza Gonzaga fu a Torino

---

(1) Davolio, *Op. cit.*, t. I, p. 348. Questo racconto, modificato soltanto nella forma, è riportato per intero, con citazione della fonte, a pp. 17-19 del *Commentario* del Campori, il quale si fondò sul Davolio per tutto ciò che riguarda la dimora dei Bonarelli in Novellara e le loro attinenze coi conti Gonzaga.

(2) *Memorie istoriche di Novellara* raccolte dal p. Pier Maria da Modena, ordinate e accresciute dal p. Carlo dal Finale, t. II, p. 156. Anche di queste memorie, non a stampa, possiede il manoscritto in due volumi il Municipio di Novellara: furono compilate sulla fine del secolo passato e nei primi anni del presente.

nella corte della Duchessa di Savoia dal 1586 al 1594 (1); non regge quindi l'affermazione che ella fosse mandata colà nell'autunno del 1592, quando si sarebbero scoperti i suoi amori col Bonarelli. Così pure se donna Vittoria da Capua si recò nel giugno, anzi che nel luglio (2), del 1593 a Torino per indurre la figlia ad accettare la mano di don Ferrante Gonzaga e ne ritornò senza essere riuscita nell'intento, ciò non vuol dire che Costanza rifiutasse perché innamorata del Bonarelli, quando invece sappiamo da una lettera stessa di donna Vittoria (3), scritta da Torino al conte Camillo, che i partiti per donna Costanza erano due: l'uno don Ferrante Gonzaga, che già conosciamo, favorito grandemente dalla madre e dallo zio, l'altro don Andrea Manrique, figlio di un gentiluomo d'arme spagnuolo e nipote del conte Camillo (4), più gradito alla giovane e forte dell'appoggio della Duchessa di Savoia, la quale aveva dichiarato a donna Vittoria di non poter tollerare che fosse fatta violenza alla volontà di donna Costanza, e nemmeno volle permettere che questa fosse allora levata dalla sua corte e ricondotta a Novellara, come la madre aveva in animo di fare (5). Ne seguì che don Ferrante dovette contentarsi di sposare Isabella, altra figlia di donna Vittoria (6), e il conte Camillo corrucciato gravemente per ciò colla nipote Costanza e coi Manrique, padre e figlio, diseredò la prima e levò

---

(1) Lettere di donna Costanza Gonzaga al padre e allo zio dal 1586 al 1594. — Lettera dell'Infanta donna Caterina, scritta da Torino il 20 ottobre 1589 a donna Vittoria da Capua.

(2) Lettera, 14 giugno 1593, da Torino, di donna Vittoria da Capua al conte Camillo.

(3) Lett., 14 giugno 1593, già cit.

(4) Lettere di Gio. Battista Borromeo, di don Andrea e don Giorgio Manrique al conte Camillo negli anni 1592 e 1593.

(5) Lettera, 14 giugno 1593, già cit., di donna Vittoria da Capua.

(6) Lettera, 10 settembre 1593, di Gio. Battista Borromeo al conte Camillo. Da questa e da altre lettere, dirette al conte Camillo, appare che il matrimonio di don Ferrante con Isabella avvenne nel 1593, anzi che nella primavera del 1594, come asserisce il Davolio, sulla testimonianza dei due cappuccini.

dal suo ultimo testamento ogni legato che a favore di questi si trovava scritto nel testamento del 7 giugno 1593.

Confesso che, arrivato a questo punto e visto l'esito puramente negativo delle mie ricerche fui tentato di credere che anche nel nostro caso si trattasse di uno dei soliti racconti, parti di fervide immaginazioni, con cui si ama spesso abbellire la vita degli uomini che hanno titolo di illustri; e cominciavo a dubitare che qualche altra cagione avesse potuto indurre i Gonzaga a levarsi d'attorno, nel 1593, i Bonarelli. Se non che mi trattenne dal far nuove congetture la testimonianza del cronista modenese, al quale non si può non dare gran peso, perchè vissuto in quel tempo e in città non lontana da Novellara. Rifrugai nel carteggio di Camillo e di donna Vittoria, dal 1590 al 1600, e avendo notato nell'ultimo testamento di Camillo del 23 agosto 1594, che non solo Costanza ma anche Vittoria, sorella minore di lei, era stata privata d'ogni legato e diritto dallo zio (questo fatto sfuggì al Davolio e ai precedenti compilatori di memorie, da cui egli attinse), mi proposi di seguire la sorte anche di quest'altra diseredata, per vedere quali relazioni potessero correre, per avventura, fra la sua disgrazia e quella dei Bonarelli.

Vittoria Eleonora, figlia di Alfonso e di Vittoria da Capua, aveva nel 1593 diciotto anni (1), e viveva colla madre e lo zio a Novellara. Nel testamento di Camillo del 7 giugno di quell'anno, essa era stata messa alla pari con le altre sue sorelle, minori di Costanza, ma fu poi esclusa, come abbiam visto, da ogni diritto sull'eredità dello zio coll'altro testamento del 23 agosto 1594. Ben grave, agli occhi dei parenti, dovette essere il fallo da lei commesso, poichè non solo non potè più tornare in grazia dello zio, il quale pure, prima di morire, perdonò alla nipote Costanza (2), ma venne da tutti trattata aspramente e quasi con

(1) Era nata in Novellara il 26 ottobre 1575 (*Mem. ist.* cit. dei due cappuccini, t. I, p. 151).

(2) Con un codicillo del 13 aprile 1595, rogato dal notaio Camillo Borri,

dispregio, come se si fosse resa indegna della famiglia. Non più nelle lettere un accenno o un saluto a lei in particolare, nemmeno dalle sorelle già maritate e da tempo fuori di casa. In tale abbandono non le rimase che la pietà di una monachella, suor Vittoria Gonzaga (1), sua sorella maggiore, che dal ritiro di santa Marta in Milano le scrisse, assicurandola del suo affetto e facendole augurî di felicità (2). Passarono così tristamente quasi quattro anni per Vittoria, finché nel 1597, o fosse essa stanca delle amarezze che le facevano patire in famiglia, o fosse la madre che volesse liberarsi di lei, la vediamo entrare nel monastero dell'Annunziata in Cremona (3), dove stette, vestendo abito secolare, fino al 1599. È molto probabile che la famiglia la sollecitasse in quel tempo a far voti di clausura per non aver più pensiero di lei; ma ella dichiarò apertamente che monaca non voleva essere. Il Vescovo di Cremona, saputo ciò, fece dire alla madre, donna Vittoria, che venisse a levarla di là; però avanti di lasciarla uscire dal monastero volle essere assicurato che sarebbe tornata nelle grazie de' suoi e non avrebbe avuto cattivi trattamenti (4). Allora, per non riprenderla in casa, le cercarono un marito.

Un tal Claudio Bonetti, sensale, a quel che pare, di negozî matrimoniali, scrisse a donna Vittoria da Capua (5), proponendole di dar la figlia in isposa al Marchese di Soncino di Milano, giovane di venticinque anni circa « non di troppo buon garbo, nè « anco di troppo fino giudicio », e aggiungeva che il partito gli

---

reggiano, donna Costanza fu rimessa dallo zio « nel pristino stato, grazia e « grado di successione ».

(1) Al secolo, Faustina.

(2) Lettera, 22 maggio 1595. Ho trovato questa lettera nel carteggio della madre donna Vittoria da Capua: ciò potrebbe far supporre che la lettera stessa non fosse nemmeno recapitata alla giovane, cui forse vollero negare i parenti anche il conforto di sapersi commiserata e amata da una sorella.

(3) Lettera, 23 marzo 1597, di suor Anna Giulia Guazzoni, priora nel monastero dell'Annunziata di Cremona, a donna Vittoria di Capua.

(4) Lettera, 20 gennaio 1599, di don Ferrante Gonzaga a donna Vittoria da Capua.

(5) Lettera, 18 gennaio 1599, da Cremona.

pareva molto a proposito « per sbrigarsi di questa pratica ». La frase brutalmente cruda e villana del negoziatore non è forse senza importanza per noi, perché ci fa sospettare che il fallo, cagione dei mali di Vittoria, fosse di natura amorosa. Infatti per qual motivo avrebbe il suddetto sensale proponente rilevato alle prime che il giovane era rozzo e di corto giudizio, mentre affermava che era molto a proposito per Vittoria? Ma la dote dai sedici ai ventimila scudi, che si chiedeva, sembrò forse troppo alta alla madre, la quale riuscì a concludere per Vittoria un matrimonio più economico, dandola ad Alfonso Pallavicino di Polesine, con soli duemila scudi. Nello stesso anno 1599 si fecero le nozze e Vittoria andò in casa del padre dello sposo, Camillo Pallavicino (1).

Anche nella nuova casa Vittoria non fu da principio molto fortunata. Il suocero, povero gentiluomo, si lamentava di lei, che diceva superba e di niun valore, perché in casa sua non faceva anche da massaia, non si levava per tempo al mattino come lui, che si alzava due ore avanti giorno, e non andava a fare il pane (2). Nacquero per tal modo alcuni dissapori in famiglia, a cagione dei quali, un anno appena dopo il matrimonio, il figlio e la sposa dovettero uscire dalla casa del padre. Allora donna Vittoria da Capua mandò un suo confidente a Polesine per sapere come stavano le cose (3). Il messo, certo Pompeo Valentini, riconobbe che si trattava di frivolezze, e riuscì a rappacificare gli sposi col vecchio. Di ciò rese conto in una lunga lettera alla sua mandante, la quale allora si trovava a Napoli; e in essa egli narra che, lasciato Polesine, si era recato anche a Modena, dove aveva sentito che « il galantuomo toglieva la figlia del Coccapani con cinquemila « scudi, ma che ciò si teneva secreto » (4). Queste misteriose pa-

---

(1) Lettera, 8 luglio 1600, di Cesare Pallavicino a donna Vittoria da Capua. Che la dote fosse di soli due mila scudi appare da una lettera del 24 luglio 1600 di Pompeo Valentini alla stessa donna Vittoria.

(2) Lett. cit., di Pompeo Valentini.

(3) Lettera, 11 luglio 1600, di G. B. Lodi a donna Vittoria da Capua.

(4) Lett., 24 luglio 1600, già cit.

role, sottosegnate nella lettera con puntini, hanno per noi la più grande importanza, perché quel « galantuomo » non è altri che Guidubaldo, il quale nell'agosto del 1600, un mese circa dopo la lettera suddetta, pubblicò il matrimonio già segretamente contratto con Laura Coccapani (1).

Se dopo circa sette anni da che i Bonarelli erano stati banditi da Novellara, Guidubaldo è ironicamente e antonomasticamente appellato « il galantuomo », conviene ammettere che i suoi torti verso i Gonzaga fossero veramente gravi e imperdonabili. Se poi colleghiamo la testimonianza del cronista modenese, secondo il quale la famiglia Bonarelli fu cacciata da Novellara per aver tentato un matrimonio fra uno de' suoi e una nipote del conte Camillo, col fatto della disgrazia di Vittoria e cogli accenni della lettera del Bonetti, da noi citata, e in ispecial modo di quella del Valentini, in cui alle notizie sul matrimonio di Vittoria fanno riscontro quelle sul matrimonio del « galantuomo », non può restar dubbio che nella rottura fra i Bonarelli e i Gonzaga non avesse parte principalissima Guidubaldo, il quale fidando forse nella sua nobile origine, nel legame di parentela colla famiglia Gonzaga, e, ciò che più importa, nella superiorità del suo ingegno, ardí alzar gli occhi alla nipote del conte Camillo. Non dispiacquero gli omaggi e i sospiri del giovane dotto e galante a donna Vittoria Eleonora; spiacquero bensí allo zio, e Guidubaldo dovette imparare a sue spese che

..... nulla vale
Senza scettro real sangue reale,

come egli stesso fece poi dire a Sireno nella *Filli* (2).

Anche l'amore per la Coccapani fu cagione al Bonarelli di nuove disgrazie; perché il suo matrimonio con Laura irritò il duca Cesare di Modena, il quale invece di mandare, come aveva

---

(1) Campori, *Op. cit.*, pp. 29-33.
(2) Atto I, scena prima.

destinato, Guidubaldo, suo ministro in Francia, lo cacciò in esilio, facendogli intimare il 22 agosto 1600 di uscire entro ventiquattr'ore dal suo Stato (1). Le donne, si vede, non gli portavano fortuna.

GIUSEPPE MALAGOLI.

(1) SPACCINI, *Cron.*, l. c.

APPENDICE

Lettere inedite di Guidubaldo Bonarelli (1)

I.

Illmo mio s.^{re} et Parente semp.^{o} oss.^{mo} (2)

Quando io fui risoluto, et in punto di partirmi questa mattina per la volta de' miei studij, in modo ch'altro non mi restava, che pigliarne da V. S. Illma et dalla s.^{ra} Cont.^{sa} (3) mia s.^{ra} lor buona gratia, et ordine di quanto gli fusse piacciuto commandarmi, intesi la loro andata à Bagn.^{o} (4) dove anco io sarei venuto se 'l tempo che non era più in mio potere me l'havesse conceduto, il quale havendomi pure così sforzato alla partita, non hò voluto almeno restar di sodisfar à tal debito con queste righe ch' in sua vece supplico ad accetare, conservandomi in tanto in lor memoria per quel servitore chè me gli devono dichiarar' gli oblighi ch' io da loro riconosco, se per aventura la molto lor cortesia non gli facesse parer poco quel chè per se stesso et per venirne dalla lor mano io reputo à singulari favori: Io me ne

(1) Nella trascrizione degli autografi ho sostituita la lettera *v* alla *u* per rendere più agevole la lettura di questa appendice. In tutto il resto ho seguito l'ortografia del Bonarelli.

(2) È diretta al conte Alfonso I Gonzaga.

(3) Donna Vittoria da Capua.

(4) Bagnolo, altro feudo dei conti Gonzaga, vicino a Novellara.

vado tutto intento à divenir atto à servirgli, così piacci à Dio concedergli ogni contento che loro medesimi desiderono, et ch'io gli priego da S. M.tà D.na gli bacio ad ambi insieme le mani col s.r mio Giulio Cesare (1).

Di Parma li 2 di D.re 1583
Di V. S. Ill.ma

Affett. s.re et P.te
GUIDUB.o BON.li DELLA ROVERE.

II.

Ill.mo mio sig.re et Parente oss.mo (2)

S'hor io havessi così opportuna occasione di servir V. S. Ill.ma, ch'io hò di scriverle, sarei certo con mio maggior contento più pronto all'opra, ch'alla penna, poichè la penna solo mi serve, per pagar quasi un picciolo interesse del molto, ch'io le devo, ò più tosto per dichiararmi tanto desideroso di pagar il debito, quanto ne sono hor impotente; egli è ben vero che tanto mi compiaccio in dovere à V. S. ch'insieme con questa mia debole satisfattione di due righe cercherò pur anco contrarre obligo novo; onde dopo che da altri le sarà senza dubbio conferita la causa per la quale invio il presente supplicola se così par bene alla prudenza sua di favorir, et promovere l'effetto del mio (ch'à me pare) honesto desiderio, acciò che si come il suo favore hebbe sempre parte singolare in ogni mio viaggio, et risolutione, così anco per l'istesso favore io possi piú compitamente conseguir il fine d'essi viaggi ch'è d'impárar vedendo et veder per imparare; In tanto à lei dedico quanto io valerò mai, et facendole per fine riverenza prego la M.tà Divina che lungamente la prosperi felice;

Di Pontam: (3) li 3 d'Ap.le 1585
Di V. S. Ill.ma

Affett.mo s.re et parente (4).

---

(1) Figlio di Alfonso.
(2) È scritta al conte Camillo I Gonzaga.
(3) Pont-a-Mousson.
(4) Quantunque manchi della firma, questa lettera che trovai fra gli autografi al conte Camillo, è da ritenersi del Bonarelli. L'intestazione, la data e la scrittura ne sono certissima prova.

III.

Illmo sig.^{re} mio sig.^{re} et Parente oss.^{mo} (1)

Saria più facile intender l'Acabalà, che l'origine del negotio (2) di V. S. Illma per che gli autori istessi ne parlano in cento guise ò più tosto non sanno che dirne, et con questo a punto mostrano che ne anco hanno saputo che fare, credo ben che s' aveggano dell' errore et fanno professione di volerci rimediare, vedrem l' effetto, e intanto supplico V. S. Illma à disporsi in modo ch'ella ricevi, et accetti per buona qualunque satisfattione ragionevole vorranno darle, per che non è bene di cader in opinione di mal satisfatto. Il s.^{r} Card.^{l} Borromeo è stato hoggi à visitar la s.^{a} Cont.^{a} et hà discorso longamente seco, volea scrivere a V. S. Illma per quest'ordinario, ma s'è riservato per l'altro volendo espettar l'essito del ragionamento che s. s. Illma hà consegliato alla s.^{a} Cont.^{a} di far à N. S. Io ho dato conto all'Illmo Santiquattro di quanto è passato, non se ne può dar pace, et in somma non v'è ne personaggio, ne privato che non ne mormori in estremo. Confesso ch'io ne sento passione infinita per l'interesse mio particolare, al quale sò quanto V. S. Illma mi facea gratia di voler favorire, ma la supplico anco di credere che 'l mio maggior travaglio è il disgusto il qual' io sò che ragionevol.^{te} V. S. Illma n'harrà sentito; Hor piaccia a Dio di ristaurarlo con altretanta consolatione et dar à me fortuna di potern' esser ministro, si come con la vita propria bramo et debbo servirla. Spero che i P.^{ri} Gesuiti si riprenderanno la casa, converrà bene al parer mio darne loro qualche ricognitione sì come anco à gli hebrei padroni de' mobili, ma per quest'altro ordinario ne scriverò più particolar.^{te}. I formaggi et le confetture ch'arivarono già molti giorni sono furon subito cavati di Doana et si serbano in luogo sicuro; Il rimanente delle robbe arrivò finalmente l'altr'hieri, et dicono i mulattieri che per resto debbono haver ventisei scudi, et io non n' hò aviso nessuno ne dal sig.^{re} Scardoa che l'inviò, ne da altri, ond' io per ricuperar le robbe, et per non ricever qualche burla depositerò in man fidata il danaro fin ch'io n'abbia aviso da V. S. Illma et ricupererò le robbe se sarà possibile d' haverle per questa strada. Et con tal fine faccio à V. S. Illma riverenza pregandole da Dio ogni contento.

Di Roma à 9 di Marzo 1591

Di V. S. Illma

Aff.^{mo} s.^{re} et Par.^{te}

GUIDUB.^{o} BON.^{III} DELLA ROVERE.

---

(1) Anche questa (come tutte le seguenti) è diretta al conte Camillo, a Novellara.

(2) Il conte Camillo aveva mostrato desiderio di recarsi a Roma volendo dar segno al pontefice della sua devozione. La corte papale lo consigliò a non fare il viaggio per non dar motivo di diffidenze al duca di Mantova (Lett. 30 genn. e 6 marzo 1591, del Bonarelli al conte Camillo).

IV.

Illmo sig.^{re} mio sig.^{re} et Parente oss.^{mo}

Questi ss.^{ri} vanno tuttavia acennando di voler rimediare all'error che benis.^{o} conoscono essere stato commesso et richiamar V. S. Illma ond'io hò tardato à restituir la casa per espettar quello che N. S. dirà alla sig.^{ra} Cont.^{a} la quale domani, ò l'altro infallibil.^{te} harrà privata audienza . et spero che ò da V. S. Illma stessa sarà goduta, ò certo ad altri raffittata: Io scrivo al s.^{r} Conte mio Padre che vedendo l'incertezza et la dilatione del mio negotio come dee esser noto à V. S. Illma et presentandosi l'occasione dell'ispedition del s.^{r} Conte Hercole Ecc.^{mo} io mi son risoluto di supplicar il s.^{r} Car.^{le} Borromeo à farmi gratia di proporre a N. S. che ò risolvi il p.^{o} partito, ò che mi proveda col secondo acciò ch'io non rimanga escluso dal primo quando poi non mi venisse ne anco à tempo il secondo, et cosí restassi in aere. Sò che il p.^{o} è di maggior satisfattione al s.^{r} Conte mio Padre, et però se ben è sempre stato contra il mio genio hò risoluto di preferirlo ad ogn'altro, et non pensar ad altro se non in diffetto di quello . et però non succedendo quello non dovrà esser havuto à male che segua questo. Per che in ogni modo non essendo io risoluto di seguitar la pretaria non posso haver altra miglior et più lodevole occasion d'impiegar la vita mia . et per le cose nostre non hò dubbio che quell'aiuto che potrà mai venir da me, si dee più tosto espettar per questa che per verun' altra strada. Sò quanto V. S. Illma sia sempre stata contraria al mio militare, hora non di meno spero c'havendo in consideratione l'occasion che se n'apresenta, l'utile che se ne può cavare, la difficoltà d'altro partito, l'inclination mia à questo, et l'abhorrimento d'altra professione muterà parere, et non solo procurerà che 'l s.^{r} Conte mio P.^{re} la senta bene, ma ella ancora mi vi presterà il suo consenso senza il quale certo non intendo ne in questa, ne in altra cosa movermi già mai, per che s'io non posso servirla debbo almeno obedirla, per mostrarmele in qualche parte buon servitore; Hoggi sono stato col mio s.^{r} Camillino dall'Illmo Santiquattro il quale m'hà pregato di tenerlo raguagliato di punto in punto di quanto s'intenderà et si farà nel particolar di V. S. Illma che gli è veramente paruto fuor di modo strano et l'hà grandemente à cuore. Domani credo di levar le robbe di Doana, ma aspetto quanto prima aviso sovra i ventisei scudi ch'io scrissi l'ord.^{o} passato, et ordine di quanto s'harrà da fare almeno delle cose magnative. Hò detto alla s.^{ra} Cont.^{a} c'hora si trova gran quantità di bellis.^{i} mobili, et che saria congiontura con la sua presenza di farne bella et utile compra, m'hà detto di volerne scrivere à V. S. Illma

et però io non ne dirò altro, anzi temendo d'haverla troppo longamente infastidita faccio qui fine baciandole con ogni reverenza le mani, et pregandole da Dio ogni contento.

Di Roma a' 13 di Marzo 1591

D. V. S. Ill.ma

Aff.mo s.re et P.te

Guidub.o Bon.lli della Rov.e.

V.

Ill.mo sig.re mio sig.re et Parente oss.mo

Per la lettera di V. S. Ill.ma de' 22 conosco d'haver grand'occasione di dolermi della poca fortuna mia, la quale fà ch'à quelli, a' quali debbo, et desidero più di satisfare, io apporti maggiori disgusti in quelle cose, nelle quali piú credo di compiacere à loro, et satisfare alla ragione. Ch'io con la mia risolutione d'andar in Francia habbia cagionato tal soprastomaco a V. S. Ill.ma et isdegno al sig.r Conte mio P.re qual'ella scrive m'è d'infinito dispiacere, ne lo credei già mai per che la stimai cosa non pur ragionevole, ma necessaria allo stato mio, et la sottoposi assolutamente alla volontà di V. S. Ill.ma et sua, la quale havendo conosciuta dalla l.ra di V. S. Ill.ma (per che dal Co: mio P.re non n'hò ricevute per questo ordinario) io totalmente mi son levato da tal pensiere et rinuntio al giudicio et volontà che n'haveva. La quale s'era capriccio giovanile et appetito sensuale duolmi d'haver sì corrotta natura, et la supplico à perdonarmene, ma non le tacerò già per iscusa mia quelle ragioni ch'à ciò mi commovevano. La p.a ch'alla pretaria non fui mai ne sono inclinato, et se fusse vocation di Dio egli mi vi disporrebbe il core, et non essendo vocation di Dio non credo che sia bene ch'altri per fin mondani mi vi sforzino, et io per obedienza posso ben far quel che non mi piace, ma non posso far che mi piaccia quel che non mi piace. Hor non volendo esser prete credea che convenisse incamminarmi all'arme, non conoscendo altro che l'una di queste due strade per un par mio. La 2a che volendo seguitar la guerra io non sapea veder più bella occasion di questa, per che in essa si favorisce una causa giusta, si serve Dio, et il mio Principe naturale, è guerra che s'hà da trattar non meno co' negotij che con l'armi, i pericoli son communi ne senz'essi è bella la guerra, et se vi saranno esposti tanti altri di maggior portata di me ben v'harrei potuto soggiacer anch'io. La 3a ch'allo stato delle cose di mia casa credea di poter giovar più per questa strada che per altra, per che in somma fin che 'l favore del qual hò bisogno non è da me con servitù particolare, et intrinseca meritato, non potrà mai essere se non mendicato, et per tale co-

nosciuto ancora che caldiss.° fusse. La 4ª che se ben io conosceva di non poter aver carichi, ma solo un luogo presso la persona del G.le ad ogni modo sapeva ancora che questo luogo quand'io fussi stato di qualche valore era necess.° che mi facesse impiegar a molti negotij et servitij che per avventura mi harebbono acquistata laude, et merito di maggior cosa. Hor per queste et per molte altre ragioni io mi moveva, alle quali tutte prevale l'autorità di V. S. Ill.ma in modo ch'io non vi voglio più ne anco pensare. Ma supplico ben lei a pensare et ordinar il corso della vita mia, per che l'età mia non comporta ch'io stia più così senza impiegarmi à qualche cosa, et diami licenza ch'io le metta in consid.ne che lo star à Roma senza servir intrinsecamente ò Car.li ò Papa, et senza voglia di Pretaria è grossa spesa senza molto profitto. Perdonimi V. S. Ill.ma s'io l'hò troppo longamente infastidita et l'attribuisca al desid.° et debito c'hò d'informarla di tutto lo stato mio acciò che tutto sempre possa depender da lei. Sovra la venuta di V. S. Ill.ma io non posso dir altro se non assicurarla per quanta fede io porto à Dio et a lei che quanto le hà scritto la S.ª Contessa tutto è sincerissimamente vero, et però se l'ordine venuto non le piace ne la S.ra Cont.ª ne io ne habbiamo d'haver colpa nessuna, ma solamente la troppo buona volontà del Papa che da se stesso s'è mosso à darlo, et la poca volontà d'altri che non l'hanno referito com'è stato dato. Molte cose potrei dire che non debbo scrivere, basta che V. S. Ill.ma s'assicuri che per molta voglia ch'io m'havessi per benefitio mio della venuta sua, molto più nondimeno harrò sempre risguardo alla sua riputatione, et però non tema già mai ch'io non le referisca intieramente quanto si passa. La casa è già rinontiata, espetto che 'l P.re Biondi vada sottraendo l'animo di quei P.ri acciò che con satisfattion loro et di V. S. Ill.ma et del ragionevole si possa venir à qualche ricognitione, com'anco farò de' Mobili. Levai la cassetta delle confetture di Doana, et la mandai dalla S.ra Cont.ª la quale dice d' haver trovate le Brugne mal conditionate, hà però ordinato questa mattina ad uno spetiale che le racommodi. Ma quanto al dispensar et le confetture e 'l resto non la vedo ancora risoluta, onde in tanto sarà bene che V. S. Ill.ma avisi la volontà sua; Non hò levato i forzieri di Doana per che fin qui non hò potuto ottener che si contentino di non aprirgli, ma Lunedí ò l'otterrò ò gli lasserò aprire alla presenza mia, per non tenerli più con gelosia se bene stanno sicuri, et pagherò i 26 Δ.ti de' quali hò già pagata parte. Et qui le faccio reverenza raccomandandomele con tutto 'l core in gratia. Che Dio la faccia contenta.

Di R.ª a 30 di Marzo 1591

Di V. S. Ill.ma

Aff.mo ser.re et Par.te

GUIDUB.° BON: DELLA ROV.e

VI.

Ill.mo sig.r mio s.re et Par.te oss.mo

Io fui hiersera da Mons.r Dario per intender la risolutione sovra la lettera Mantoana, et mi disse che tenea ordine di N. S. d'andar in suo nome a parlarne con l'Ill.mo Car.l Scipione, et dargli quell'istessa minuta che da me fù data à esso Mons.r Dario et che da lui fù anco poi fatta più efficace. Questa mattina n'hò dato conto all'Ill.mo Collonna, et per ordine suo hoggi n'ho informato pienamente l'Ill.mo Gonz.a col quale s'abboccherà anche l'Ill.mo Borr.o L'ordine di N. S. è stato efficacissimo. La lettera per quanto mi dice Mons.r Dario è caldis.a. Detto Mons.re farà l'ufficio col Card.le cordialis.te Il Car.le vi si mostra dispostis.o di maniera che al sicuro ò se ne caverà qualche buon'effetto, ò sarem sicuri che quel Prencipe in questa materia è inessorabile. Io quanto al mio poco giuditio stimo neces.o che la s.ra Contessa espetti qui la risposta che verrà da Mantoa; per che se ben mi vi trovassi io che certo non meno che S. S. Ill.ma hò a cuore questo negotio nondimeno la difficultà ch'è di parlar col Papa et la partita di Mons.r Dario mio principal ricorso m'isgomenta. Ma per che credo che di tutto dia conto a V. S. Ill.ma la s.ra Cont.a io finirò facendole reverenza; Ch'Iddio le doni ogni suo maggior contento.

Di Roma a' 27 d'Aprile 1591

Di V. S. Ill.ma

Feci l'uff.o che V. S. Ill.ma mi comandò con l'Ill.mo Bor.o intorno alla Barda. resta non pur satisfatto ma anco obligatis.o alla cortesia sua.

Affett.mo et ob.mo s.re et Par.te

GUIDUB.o BON.lli DELLA ROVERE.

VII.

Ill.mo sig.re mio sig.re et Parente oss.mo

L'altr'hieri mi disse l'Ill.mo Car.le Scipione che la risposta del ser.mo di Mantoa era venuta ma che non volea dirmene altro particolare fin che da Mons.r Dario non me n'era parlato, che m'assicurava solo, esservi qualche cosa di buono et molta speranza di meglio; Io me n'andai subito a ritrovare Mons.r Dario, et da lui intesi che 'l tenor della risposta era tale.

Che S. A. harria sempre havuta à molta aventura ogni occasione che se le presentasse di satisfare et servire a N. S.

Che quanto al particolar della sua buona gratia S. A. non havea mai portata mala volontà alle SS. VV. Ill.me ma che quello c'havea fatto era proceduto per l'occasioni che le n'erano state date, et che però quando se le desse occ.ne di mostrarsi grato lo farebbe tanto più volentieri quanto che tale è 'l desid.o non solo di S. S.tà ma anco di S. A. riconoscendo cotesta casa per suo membro et che però in questa parte s'assicurasse pur S. B. che da S. A. non resterebbe di sastisfar pienissimamente (che questa parola *pienissimamente* hà referta et notata il s.r Car.le).

Che quanto al particolare de' beni si debbe haver consideratione a i legati, et alle spese fatte da lui, et al compromesso fatto nel Gran Duca et che prima si dee trattar del p.o punto e poi di questo del quale assicurano il s.r Car.le et Mons.r Dario che se ne può sperar ogni bene havendo consideratione al modo dello scrivere di S. A. ma che p.a è necess.o di stabilir la riconciliat.ne et mostrar ch'in questa più ch'in altra cosa si prema.

Per il che la s.ra Contessa Ill.ma andò hieri dal s.r Car.le ch'è a letto con podagra; mostrò la satisfatt.ne ch'ell'havea sentita di tal risposta, et supplicò S. S. Ill.ma à consegliare et commandare quello che le parea che si dovesse fare dalla nostra parte per compimento et dimost.ne di tal reintegramento nella buona gratia di S. A. Fù giudicato da S. S. Ill.ma che fusse bene com'anco da noi era stato pensato, che N. S. ordinasse di novo à S. S. Ill.ma di scrivere a S. A. che S. S.tà havea accettata, et aggradita la dispositione di S. A. per effetto della quale harria havuto à bene che V. S. Ill.ma fusse andata in persona a farle reverenza e che da lei fusse benignamente ricevuta, ond'io hor hora debbo andare à parlarne con Mons.r Dario; giudicando il s.r Car.le che poi che questo negotio è mosso non è bene di lassarlo punto dormire acciò che dalla tardanza S. A. non suspettasse freddezza di volontà.

Io spero sicuris.te che questa riconciliatione apporterà molto beneficio non solo in questa causa presente, ma nella quiete generale di casa di V. S. Ill.ma et forse potrebbe levar quell'ostacolo ch'impedisce i più segnalati favori di S. S.tà. Piaccia à Dio che noi altri suoi veri servitori habbiam ventura di veder lei contenta che poi poco ci peseranno i nostri fastidi. La s.ra mi fa gratia d'istimarmi buono a servirla in qualche cosa a Firenze in quest'occasione dell'ultimo stabilimento, et che Mons. Dario dovrà trattar con quell'Alt.a à nome di N. S. per la commodità dei pagamenti, et per l'istessa riconciliat.ne acciò che succeda non solo con maggior satisfatt.ne dell'Alt.a di Mantoa, ma anco con maggior decoro di V. S. Ill.ma et io lassando ogni altro mio part.re volentierissimo hò accettata quest'occasione di servir le SS.rie VV. Ill.me per che non posso haver alcun altro mio interesse che più di questo mi prema, piaccia pur à Dio ch'io possa esser buono à servirle

come sarò sempre più d'ogni altro pronto et affettionato à farlo. Et qui facendo reverenza à V. S. Ill.ma le prego da Dio buona salute et felicità.

Di Roma gl'11 di Mag.o 1591

Di V. S. Ill.ma

Sarei di parere che V. S. Ill.ma dovesse scrivere una buona lettera al s.r Card.le Scipione supplicandolo a continuar nella favorita prottett.ne di q.to negotio, et ringraziandolo affettuosis.te di quanto hà già fatto, che certo io lo conosco di maniera affettionato alla casa di V. S. Ill.ma che quanto à me le ne resto schiavo.

Affett.mo s.re et Par.te

GUIDUB.o BON: DELLA ROVERE.

VIII.

Ill.mo sig.re mio sig.re et Par.te oss.mo

Per l'ordinario passato scrissi à V. S. Ill.ma che per ben seguitare il negotio di Mantoa haressimo procurato conforme al conseglio dell'Ill.mo Card.l Scipione che S. S.tà gli ordinasse di rispondere al s.r Duca di Mantoa che l'era stata caris.a la buona volontà che promettea alla casa di V. S. Ill.ma et che per maggior dechiaratione di essa desiderava che V. S. Ill.ma andasse in persona à far reverenza à S. A. et che da lei fusse favoritamente ricevuta in sua buona gratia sperando poi anco da questa tuttavia effetti migliori. Io adonque spiegai questo consiglio del s.r Car.le et desid.o nostro à Mons.r Dario, il quale subito ne trattò con N. S. et hebbe commis.ne di dir tutto questo et molte altre cose più favorevoli, et efficaci al s.r Card.le et in oltre S. S.tà di suo proprio pensiere gli hà ordinato che ne scriva à suo nome à V. S. Ill.ma persuadendola à far prontamente e di buon animo quest'atto di sommis.ne et di riconciliatione. Mons.r Dario m'hà detto d'haver già parlato al s.r Card.le ma io istrutto à creder poco, son ito da S. S. Ill.ma et hò trovato che veramente Mons.r Dario n'hà trattato seco efficacis.te et m'assicurò ch'efficacis.te ancora sarà eseguito dal s.r Cardinale gentilis.o et officiosis.o sig.re. Il quale credo che n'harrà scritto per quest'ordinario; Ma Mons.r Dario hor hora m'hà detto ch'egli non potrà scrivere à V. S. Ill.ma la lettera ordinatagli da N.ro Sig.re fin' all'ord.o seguente ò da Firenze, ò da altro luogo ov'egli si troverà. Io con molto mio contento vedo questo negotio incaminato in modo che con riputatione et decoro di V. S. Ill.ma ella verrà à riconciliarsi realmente la buona gratia di quel Prencipe, la quale s'altri migliori effetti non le dovesse apportare almeno renderà più quieta et più

capace de gli altrui favori la casa di V. S. Ill.ma. Non lascerò già di mettere in consideratione alla prudenza sua che questa lettera ch'in tal suggetto scriverà à V. S. Ill.ma Mons.r Dario sì come è buona per la sua riputatione et per molti altri effetti così anco è necessario di servirsene cautamente, acciò che 'l s.r Duca non cadesse in pensiere che quello che V. S. Ill.ma farà venga più tosto dall'obedienza ch'ella debbe a' consigli di N. S. che dalla reverenza che si debbe a S. A. et desid.o della sua buona gratia. La s.ra Contessa vedendo differir di giorno in giorno la partita di Mons.r Dario hà risoluto di partir infallibilmente domattina ancor che l'Ill.mo Sfondrato m' habbia assicurato che Mons.r Dario partirà passato domani, et che sotto un'istessa scorta (non potendosi dividere à tanti) andrebbero ambedue sicuri. È vero che le strade s'hanno per sicur.e nondimeno io non hò ne voglio haver parte in questa deliberatione se ben non temo di disturbo alcuno. Essendosi incaminato sì bene il negotio di questa rinconciliatione che non occorrerà trattarne quasi altro à Firenze, et non andandosi con Mons.r Dario, et i viaggi essendo eccessivamente cari la s.ra Contessa hà risoluto ch'io non vada altramente seco. Io andava volentieri, resto volentieri et volentieri farò sempre quant'io potrò mai in servitio delle SS. VV. Ill.me. Et qui facendole reverenza le prego da Dio sanità et contento.

Di Roma a 15 di Maggio 1591

Di V. S. Ill.ma

Aff.mo ser.re et Par.te

GUIDUB.o BON: DELLA ROV.e

IX.

Ill.mo sig.re mio sig.re et Parente oss.mo

Havend'io fatta istanza due volte hoggi di parlare all'Ill.mo Scipione non hò potuto per ritrovarsi con una medicina in corpo, m'hà ben fatto rispondere che domani dessidera di ragionar con meco, ond'io vò conietturando che la risposta sia venuta. La sig.ra Contessa Ill.ma m'hà commandato che con una sua lettera credentiale nella persona mia, io communichi l'instanza dell'Ill.mo della Rovere al s.r Marchese d'Este, et ne prenda da S. E. informatione, et conseglio . il che io hò fatto per questa, et per altra strada, et di tutto dò minuto conto à S. S. Ill.ma la quale sapendo io che già n' hà dato conto a V. S. Ill.ma et che da lei stà espettando la volontà sua, acciò che più prontamente lo possa fare, m'è paruto di ragguagliarnela di quà. Il Cav.re è intorno a' 30 anni, è di gratioso aspetto; Non di lettere ne d'isperienza d'arme, ne di grande spirito ma di nobili costumi et d'ottima natura. Della nobiltà di sua

casa non occorre à dire, basta che nella casa sua il suo ramo quanto alla nobiltà tiene per avventura il p° luogo. È stipendiato et stimato dal ser.mo di Savoia, et dal ser.mo d'Urb. riconosciuto et amato come parente. Non passa 4 mila Δ.ti d'entrata. Hà una picciola giurisd.ne feudo del ser.mo di Mantoa nel Monferrato nella quale essendo della Madre (che Madonna di Zarizano s'adimanda et è commendata dal s.r Marchese per nobilissima et gentilissima sig.ra) non hà da far altri ch'egli e 'l fratello ch'è di chiesa. Hà poi un'altra giurisd.ne bella et grossa vicino a Turino 8 miglia che si chiama Vinovo, ma in questa hà parte il Car.le et Don Carlo suo cug.no che serve in grado principalissimo quell'Al.a ed è stipendiato d'800 Δ l'anno dal Re di Spagna. È vero che dopo la morte del Car.le a lui ricaderà parte della sua parte della giurisd.ne et da 1500 Δ.ti d'entrata. Il fratello è giovane di bonis.i costumi, et molto letterato. Una sola sorella c'hanno è maritata al fig.° di Mons.r di Lignì il quale dicono genti molto intrinseche di quella casa ch'è passato in Ispagna con quell'Al.a per fare ogni sforzo che 'l Car.le fusse compreso tra' nominati di S. M. il che potrebb'esser grandemente aiutato da un' ottima informat.ne che di S. S. Ill.ma è stata data a S. M. dal P.re Tolledo a cui per aventura n'havea ricercato fin al tempo dell'ult.° conclave . et se questo succedesse non hò dubbio che S. S. Ill.ma harria buona parte in queste speranze, per che nel resto egli è stimatis.° et amatis.° in questa corte. Un'altra giurid.ne havea come V. S. Ill.ma harrà udito ceduta hora al s.r Don Francesco per la quale attende qualche ricompensa. Il s.r Marchese è restato di scriverne in Piemonte massime per esser assicurato de i debiti, se ve ne sieno . et se l'affettion mia può far in alcuna parte iscusabile questo ardire; Dirò che se per la s.ra D. Costanza non è partito di satisfattione, per alcuna dell'altre sarebbe dessiderabile, ma 'l s.r Marchese teme ch'à veruna dell'altre inclinasse per che giudica che sia mosso dal nome della dote, del favor di quella ser.ma et molto più da i meriti della Dama . et per non infastidir piú longam.te V. S. Ill.ma la supplico a tener memoria che non hà più obbligato et cordial servitor di me, che pregandole da Dio ogni contento le faccio per fine reverenza.

Ri Roma il p.° di Giugno 1595

Di V. S. Ill.ma

Aff.mo ser.re et Par.te

Guidub.° Bon.lli della R.e.

X.

Ill.mo sig.re et Par.te oss.mo

Hiersera al tardi hebbi una di V. S. Ill.ma dell'ult.o di Maggio, et seco l'altra per Mons.re R.mo di Reggio, col quale essend'io stato questa mattina à trattar del negotio che V. S. Ill.ma commanda hò trovato, che po' poco inanti v'era stato à ragionarne seco il S.r Ridolfo Medico di N. S. al quale S. S.tà di motu proprio hà conferito cotesti benefitij, ma per che se ben n'è passata la supplica, non ne son però anco segnate le bolle, ne presone il possesso, me ne son'andato subito così consegliato da Mons.r Vescovo à parlarne con questo medico, acciò che intendendo la difficoltà del Juspatronato dessistesse dall'ispeditione temendo di spender, per comprarsi poi in luogo di benefitij, travagli et liti. Nondimeno il buon medico persiste nel negotio, et dice che ci aiutiam noi, per che così vuol anch'egli fare: Di che havend'io dato conto à Mons.r Vescovo egli prontis.o certo et desideros.o di servir V. S. Ill.ma à tutto suo potere hà preso per ispediente di scrivere al suo Vicario che sopraseda quanto più potrà il dar possesso, per il che sarà neces.o che V. S. Ill.ma ordini che si facciano inanti à detto Vicario gli atti requisiti; et mandi quanto p.a a Roma la fondatione di detti benefitij acciò che bisognando si possa mostrar la ragion del Juspatronato, et per aviso saprà V. S. Ill.ma che due ragioni fanno il buon Medico più ardito che per aventura non dovrebbe. La p.a è che non si può facilmente persuadere che questi benefitij sieno di iuspatronato, poi che il Malvicini hà tentato che esso Medico li rassegni à lui con pensione. onde và conietturando che se fussero di Juspatronato il Malvicini che gli hà goduti altra volta lo saprebbe, et sapendolo non dal Medico ma da V. S. Ill.ma procurerebbe d'haverli. La seconda ragione è ch'essendo morto Mons.r Casale in Curia è stile Romano che 'l Pontefice pro hac vice tantum derroghi al Juspatronato, et ne disponga à modo suo. Ma come si sia io non posso credere, che quando N. S. saprà ch'è Juspatronato di V. S. Ill.ma et che da lei sono desiderati non ricompensi con altro il medico et di questi satisfaccia alla ragione et al desid.o di V. S. Ill.ma. Però non havend'io potuto parlar a N. S. come hò procurato di fare, mi son risoluto di formarne un memoriale, et hoglielo mandato. il quale spero che suspenderà l'animo di S. S.tà fin che poi io stesso, et alcuno di questi Ill.mi gliene tratti à bocca. Mons.r Vescovo si crede che questo negotio terminerà in modo che V. S. Ill.ma harrà i benef.i per chi ella vorrà, ma con pensione al medico. il che certo è da fuggir quanto più si può, ma quando altro non si potesse fare meglio sarebbe questo che perder in tutto

i benefitij, et contaminar le ragioni ch'ella vi hà. Piaccia adonque à V. S. Ill.ma di mandar quanto p.a la fondatione, et credo che saria bene per tutto quello che potesse occorrere ch'ella ne facesse mandato di procura in persona di M. Marco Tullio ò del s.r Luigi ò di chi altro parerà à lei, et ch'insieme ne scrivesse due versi a N. S. mostrando che nel suo Pontificato ella hà ragion di sperar di guadagnare, et non di temer di perdere. Ch'à dire il vero se questo va alla traversa io ancora mi voglio arrendere et chiamarmi più che chiarito. Io farò quanto potrò, et saprò, per che non hò ne obligo, ne desid.e maggiore in questo Mondo che di servir V. S. Ill.ma alla quale per fine faccio reverenza et da Dio le prego felicis.a vita.

Di Roma à gli 8 di Giugno 1591.

Di V. S. Ill.ma

Aff.mo ser.re et Par.te

GUIDUB.o BON.lli DELLA ROV.e

XI.

Ill.mo sig.re mio sig.re et Parente oss.mo

Tengo la lettera di V. S. Ill.ma de' 16 e intorno al particulare del Pre Paini non ostante lo scritto altre volte assicurisi V. S. Ill.ma che 'l s.r Car.le è dispostissimo a farne nuovo et più che mai gagliardo uffitio; dobbiamo trovarci con S. S. Ill.ma il Pre Biondi et io che sarà domani ò l'altro, et ella poi farà quanto si sarà tra noi stabilito a servitio della causa.

Intorno al Juspat.o scrissi al s.r Conte mio Padre quanto n'havea passato con S. S.tà hora col Car.le Sfondrato non hò potuto ancora parlare. N'hò ben discorso con Mons.r di Reggio, et giudichiamo ch'essendo stato una volta referito a S. S.tà che non ve n'è ragion'alcuna si vorrà sustener l'istesso ancor che molto chiara fosse et molto più non n'havendo fin qui fondamento bastevole; Parlerò nondimeno al Car.le et tratterò anco col Medico per veder se egli havesse mira a qualche altra cosa, che proposta dalla sua et dalla nostra parte al Papa, potessimo ricuperar il Juspatronato ma per che in ogni caso bisogna passar per le mani del Car.le io temo d'ogni cosa. Mons.r di Reggio hà trattato in maniera col Medico intorno alla rinuntia con pensione che 'l Medico hà rimesso in sua mano il negotio, ond'io giudicherei bene che V. S. Ill.ma mettesse dalla sua parte questa pratica in termine che non potendosi conseguir altro, si possa concluder questa.

L'altr'hieri fui dal ser.mo di Ferrara et gli dissi ch'essendo informato che V. S. Ill.ma l'havea sempre raguagliato di quanto occorreva intorno al suo

venire et non venire a Roma, m'era paruto d'avisar S. A. che N. S. me n'hayea di novo richiesto, et di novo mostratone desid.° con quel più che scrissi al s.r Co: mio Padre, et questo dissi ch'io facea per poter insieme avisar à V. S. Ill.ma il detto di N. S. et il parere et l'ordine di S. A. La quale mi rispose haver sempre havuto animo di parlar della persona di V. S. Ill.ma à S. S.tà ma c'havea pensato di lassar p.a ispedir li negotij suoi, nondimeno che s'io havessi havuto alcuna cosa particolare per servitio di V. S. Ill.ma ch'io la dicessi liberamente ch'egli farebbe quanto si giudicherebbe servitio di lei; Io conobbi ch'egli s'espettava ch'io uscissi à qualche part.re nond.° non sapendo in ciò l'animo di V. S. Ill.ma rispusi solo ch'io non potea haver ne da lei ne da me stesso miglior pensiere che di rimetter il tutto alla prudenza di S. A. Ch'io sapea che V. S. Ill.ma havea poca voglia di venire, et che facilmente quietava nello stato presente l'animo suo, nond.a ch'io non potea credere che ne V. S. Ill.ma ne 'l Mondo non giudicasse strano che da sì segnalata intrinsichezza con sì segnalata occasione non venisse effetto alcuno, et che lo stato di sua casa non era tale che non fusse per convenienza et per bisogno molto ben capace di gratie non vulgari, ch'altro io non potea dire per che non n'era informato, et ch'altro non dovea dire, per che parlava con Prencipe alla volontà et prud.a del quale sapea esser rimesso tutto l'animo di V. S. Ill.ma et qui feci nova instanza d'intender l'animo di S. A. ma ella si riserbò a parlarne p.a con N. S. et poi referirà il tutto. Per che io abbia fatto questo uff.° con S. A. sarà facile a V. S. Ill.ma di comprendere per che la mia mira è stata solo di ricordare, et s'havessi havuto autorità di passar più innanti l'harrei fatto forse non inutilmente et credo che S. A. se l'espettava, et che era pronta a discorrerne ma io mostrando ignoranza le ne troncai la strada.

Del negotio de' Canonici hò letto quanto V. S. Ill.ma me ne scrive al Vescovo il quale dettesta il modo del procedere, et nega la vittoria per che dice d'haver tuttavia in animo di dar fine a questo negotio con la presenza sua. Ch'io poi habbia favorita la causa loro, non credo che sia credibile ch'io possa già mai non obedire et servir V. S. Ill.ma più ch'altra persona del Mondo, ma possasi creder questo pur che si creda anco all'istesso Vescovo, il quale sà gli uffitij ch'ò fatti seco per questa causa; Posson ben dire ch'io sia stato ricercato con diversi mezzi d'aiutarli; et posson dire, ch'io non habbia havuta forza di disaiutarli, ma non potran già mai dire, ch'io gli habbia aiutati et l'istesso è del Pre Biondi.

Si come io non hò maggior desiderio in questa vita che di servir V. S. Ill.ma così la maggior gratia ch'ella mi può fare è di restar appagata non dell'opra ma dell'animo mio, onde se ben io conosco che per l'insuffitienza

mia et per l'inf.° obligo nostro il s.r Conte mio Pre ha havuta molta ragione di riprendermi di negligente nel servitio di lei la supplico nondimeno à permettermi ch'anch'io habbia sentita fin'al vivo questa riprensione come quella che nel più delicato affetto ch'io mi habbia mi và à ferire.

Le robbe di V. S. Ill.ma già molti giorni sono in mano del condottiere et credo che hieri partisse una soma; et la seguiterà l'altra s'altro di novo segnalat. non m'occorresse; De' danari il s.r M.° di casa è raguagliato a pieno. et io con questo finisco facendole reverenza et pregandole da Dio ogni contento.

Di Roma l'ult.° di Agosto 1591.

Di V. S. Ill.ma.

Dissi anco à S. A. che quanto à me credeva che la buona volontà di N. S. non partorisse effetto verso V. S. Ill.ma solo per che non gli veniva concetto di che havesse da fare; Ne tacqui la diversità dell'animo che si scopriva negli altri.

Aff.mo serv.re et par.te
GUIDUB° BON.lli DELLA ROV.°

XII.

Ill.mo sig.re mio sig.re et Par.te oss.mo

Eccomi di novo à rallegrarmi con V. S. Ill.ma della felice assuntione dell'Ill.mo Santiquattro nella cui memoria vive gratis.te la strettezza antica; Dalla sua virtù s'espettano frutti sodissimi, et però anco dall'amicitia sua credo che si debbano espettar effetti reali, ond'io spero che questa non sarà l'ultima congratulatione c'harrò da fare con V. S. Ill.ma sì come l'altra volta per mia disgratia m'avvenne. La sua ellett.ne passò in questa forma. Domenica passata entrarono in conclave, il lunedì nel primo scruttinio egli hebbe 23 voci, Martedì 28 cosa insolitiss.a Gli spagnuoli tosto s'avidero che ne Madrucci universal.te poco accetto, ne Santaseverina con gagliarda fattion cont.a ne Paleotto con Mont'alto à petto potean riuscire, onde tosto volsero i lor voti à Santiquattro. Montalto dall'altra parte era bene istrutto che nelle sue creature non sarebbon già mai iti gli spagnuoli se p.a non havean fatto prova di tutti i lor suggetti, e temea ch'alcuno potesse riuscirne senza sua partecipatione, ond'egli inclinava in Santaseverina et in Santiquattro, ma per rimoverlo in tutto da Santaseverina fù procurato che Sfondrato si dichiarasse all'esclusion di lui, et à favor di Santiquattro, onde Mont'alto ancora vi venia tirato; ma non di sì buon cuore che nella dilatione della notte

non si potesse temere qualche esclusione formata principalmente da' vecchi, i quali in su quel punto comminciarono à muoversi per voler ciascuno d'essi far di se stesso l' ultima prova; onde il negotio guidato principalmente da Sforza et Borromeo ardentis.[i] et efficacis.[i] conclavisti fù in un'hora sola battuto à gli ultimi colpi, et condussero il buon vecchio all'adoratione ove fù espettato più tosto per honore che per necessità il Car.[l] Montalto, et quivi adorato senza ritardo alcuno et con applauso indicibile di tutta Roma publicato alle 23 hore. Gli fù presentata la bolla contra l'alienatione de' feudi per che la giurasse secondo 'l costume, et egli disse che non solo giurava l'osservation di essa, ma che anco insieme dichiarava che tutti i casi dubbiosi de' quali si potesse comunque si fusse disputare, si contenevano in essa, terminando queste parole con un grave sorriso quasi invitando con gli occhi che girò d'intorno i cardinali ad applaudire alla liberat.[ne] della Chiesa. Il Car.[le] Sfondrato lo supplicò d'un'Abbatia, et gli rispose che harrebbe sempre la giustizia distributiva à cuore, lo supplicò della Dataria per Monsr Bandini, rispose che non conveniva deffraudar i vecchi de i meritati honori. Lo supplicò della confirmatione del fratello in Francia, rispose esser cosa da pensarvi poi; che per hora conveniva proveder prima al pane de' poveri sovra di che et sovra i banditi hà già dati ordini esquisiti, scendendo dal Conclave à S.[to] Pietro non volle dar beneditt.[ne] dicendo non convenirsi ch'un Pontefice la dia al popolo prima ch' egli la riceva da S.[to] Pietro. Hoggi ha data audienza indefessa à Cardinali, che vi son' iti con tal concorso ch'à verun'altro è stato lecito di veder S. S.[tà] fin ch'ella non è venuta in publico a publica audienza per dar satisfattione al popolo. Io subito che potrò mi presenterò a' suoi piedi per assicurarlo della consolat.[ne] che V. S. Illma sentirà della grandezza sua, et aviserò il seguito, credo bene ch' alla ricevuta di questa ella non harrà mancato d'ispedir à questa volta il s.[r] Gandolfi, il qual uffitio è tanto più dovuto quanto che N. S. sà che da V. S. Illma fù fatto con Papa Gregorio. In queste confusioni mi ritrovo con sì poco tempo di scrivere ch'io ardirò supplicar V. S. Illma à far questa commune con la s.[ra] Cont.[a] Illma la quale se ne dovrà tanto più consolare quanto che 'l Lindelli agente di Monsr Illmo Arc.[o] di Napoli m'hà detto che da Collonna in poi non potea venir a questa sede chi fusse à S. S. Illma più caro. Qui mi resto et bacio le mani di V. S. Illma alla cui buona gratia mi rac.[do] et da Dio le prego ogni bene.

Di Roma a' 30 di ottobre 1591

Di V. S. Illma

Aff.[mo] ser.[re] et Par.[to]

GUIDUB.[o] BON.[lli] DELLA ROV.[e].

XIII.

Ill.mo sig.re et mio sig.re oss.mo

Scrivendo il s.r Card.le a V. S. Ill.ma di suo pugno m'ha commandato ch'io più particolar.te le dia conto di quel che per lei hà trattato et io tanto più volentieri hò sentito questo commandamento, quanto che mi da occasione di farle con questa mia reverenza. Saprà dunque V. S. Ill.ma c'havendo finalmente il s.r Car.le havuta copia della persona del s.r Don Giorgio (1), trova che quanto alla reconciliatione havrà ogni buon'effetto. Ma quanto all'altro particolare toccato da S. S. Ill.ma con ogni destrezza et riputation possibile trova che detto sig.re è tutto volto in quella parte che già sà V. S. Ill.ma. Egli ne spera l'effetto et con l'effetto ne spera gran conseguenze per il pericolo che corre quella linea d'estinguersi con importantis.a successione della femina. Nondimeno vi sarebbe stato qualche argomento à dissuadere ma vista l'impression dell'animo 'l s.r Car.le l'hà giudicato importuno, et anco infrottuoso oltre che 'l s.r Conte Renato non approvava l'ingerirsi S. S. Ill.ma in tal dissuasione. Dice nondimeno il s.r Car.le che quando questo pensiere del s.r D. Giorgio venga attraversato, ò ch'altra occasione buona per V. S. Ill.ma se gli appresenti non mancherà d'esser vigilantis.e in abbracciarla et diligent.me in promoverla.

V. S. Ill.ma vedrà poi anco quanto di quà occorre intorno alla rassegnatione della compagnia, et s'altro occorrerà ch'io faccia la servirò come son ob.mo di fare. In tanto le bacio reverentem.te le mani et da Dio le prego longa et felicis.a vita.

Di Milano a 10 di luglio 1592.

Di V. S. Ill.ma.

Aff.mo ser.e et Par.te

Guidub.o Bon.lli della Rov.e

XIV.

Ill.mo sig.re mio sig.re e Parente oss.mo

Io non sò qual'altro disgusto maggiore m'habbia havuto già mai di questo occorso in materia delle robbe di V. S. Ill.ma ove la mala fortuna à concor-

(1) Don Giorgio Manrique, che desiderava ardentemente di unire in matrimonio suo figlio don Andrea con donna Costanza, nipote del conte Camillo, alla quale, come vedemmo, i parenti destinavano un altro sposo.

renza dell'obligo e desid.° c' hò di servirla hà fatto ch'ella rimanga tanto mal satisfatta quant' io debbo e bramo in ogni cosa servirla et satisfarla. V. S. Ill.ma si renda sicura ch'alla mia partita di Roma io lassai le sue robbe tutte ben conditionate, e 'l s.r Gandolfi le vidde se 'l volse et lo può referire se vuole. Dopo la partita mia poi molti giorni et mesi m'avisarono che quel gentilhuomo in casa di cui l'havea lassate vedendole distendere come si soleva per conservarle, si volle servir di que' pezzi del cortinaggio, che mancano per adobbare le fenestre inanzi alle quali dovea passar il Papa, et così da un suo servitore gli furon rubbati, com' egli stesso mi scrisse, et come intendo che dal P.re Biondi o dagli altri V. S. Ill.ma fù avisata, il qual gentilhuomo è in prattica di ricuperar ò gl'istessi pezzi, o 'l valor di essi altramente ò gli rifarà egli del suo, o 'l s.r Conte mio Padre, ò io medesimo se credessi dover per ciò vender me stesso, non mi curando in tal caso d'altra ragione che di quella che m'obliga à satisfar V. S. Ill.ma in tutte le cose à me possibili. In tal caso adunque non posso darle altro aviso, se non che noi espetteremo pochi giorni per cavar la risolut.ne del gentilhuomo et poi per qualche via ella certo ne verrà reintegrata. Di quello che gli altri suoi di casa si dolgono io non posso dir nulla non sapendo i particolari, potranno parlarne col s.r Co: mio Padre, il quale ne farà scrivere à Federico per che io feci fare i memoriali di tutto quello che v'era quando i forzieri vennero in mia mano, et sò che non vi mancava niente quando mi partij. Per rimborsar poi V. S. Ill.ma del resto de' suoi denari non spesi, io sò che 'l s.r Conte mio P.re n' hà scritto à Roma acciò che di là sieno rimessi, poi che per altra strada più spedita non può per li rispetti noti à V. S. Ill.ma la quale vedrà il conto delli spesi quando sarà anco rimborsata delli non spesi. Nel resto pregherò Dio di molto buon cuore che in altre occas.ni mi dia fortuna di meglio servirla, et che lungamente conservi V. S. Ill.ma in questa buona sanità ch'intendo con inf.° mio contento ch'ella si gode. Et le bascio la mano.

Di Milano a' 20 d'ottobre 1592

D. V. S. Ill.ma

Aff.mo ser.re et Par.te

GUIDUB.° BON.lli DELLA ROVERE.

XV.

Ill.mo sig.re mio sig.re e Par.te oss.mo

Ho presentata al s.r Card.le la lettera di V. S. Ill.ma e 'l desiderio suo, et senz'altra industria mia hà prontis.te accettato l'invito, non desiderando meno di V. S. Ill.ma il venir a dar et ricever questa commune satisfatt.ne. Egli è

tuttavia d'animo di far Natale ò à Roma ò almeno a N. Sig.ra di Loreto, nondimeno io stimo che gli converrà di farlo à Milano, e partirne poi fatte le feste ma come si sia harrò pensiere io d'avisar per tempo V. S. Ill.ma della partita sua, del giorno che potrà esser costì, delle genti c'harrà seco et di quel più che occorrerà per questo. Questa mattina è venuto a Milano il s.r Duca di Feria, che fra tre ò quattro giorni partirà per Francia con risolut.ne di far ogni sforzo per la ellettione d'un Rè, mostrando di non haver altramente da star attaccato alla casa d'Austria come si diceva, ma solo ad un buon cattolico parendo che S. M. sia hormai stanca di tante guerre. et che se ne voglia liberare per più assicurarsi delle turbulenze di casa. Dicono che la Principessa sua figlia l'habbia supplicato di lassarla entrar monaca fra le scalze. Il Duca di Terranova partirà sabbato a' 14 chiamato in Ispagna per esservi impiegato (dicon le lettere) come si conviene al valor et fedeltà sua. Il Contestabile entrerà in Milano il giorno di S.ta Caterina. Delle cose di Piemonte spero di mandar a V. S. Ill.ma un foglio molto part.re et se non è freschis.o non v'è però ne anche di fresco cosa di rilievo che si sappia. À Como hanno preso alcuni francesi con pieghi di lettere le quali dicono che contenevan negotij tra 'l Re di Navarra et suoi parteggiani d'Italia. La mostra della gente d'arme si farà domani et potrebbe anco differirsi fino à sabbato. Il Cap.o Pompeo Carcani scrive di Linguadoca che la morte del Duca di Gioiosa è seguita mentre egli ricevendo la carica da gl'inimici entrò in un fiume dove il suo cavallo non molto buon nell'acqua il lassò affoggare essendosi anco perduti 400 Tedeschi ch'erano il fior di quell'esercito. V'è chi dice che perciò il Capuccino suo fratello habbia prese l'arme lassando l'habito per vestir la corazza solamente et non per lassar la relligione . et forse che ne anco harrà lassato l'habito. L'inclusa è del s.r Cardinale in risposta al s.r Alfonsino (1). V. S. Ill.ma mi farà gratia di ricapitarla perché credo che questo sia il più alto negotio che questo signorino habbia ancora havuto. Qui mi resto facendo reverenza a V. S. Ill.ma à cui doni Dio ogni bene.

Di Milano agli 11 di Novembre 1592

Di V. S. Ill.ma

Aff.mo ser.re et Par.te

GUIDUB.o BON.lli DELLA ROV.re.

(1) Nipote del conte Camillo.

BRICIOLE UMANISTICHE

I.

CARLO MARSUPPINI.

Di Carlo Marsuppini d'Arezzo abbiamo, che si sappia, una sola lettera a stampa (1). Due ne pubblicherò io tra poco (2), di una certa importanza, la prima del 1430 al Marrasio, la quale serve di dedica alla traduzione della *Batracomiomachia*, la seconda del 1433 al Valla sul suo libro *De vero bono*. Qui ne comunico altre cinque, che sono indirizzate al suo conterraneo Giovanni Tortelli (3).

Due di esse sono di poca entità.

1.

Carolus Martiopinus Iohanni Tortellio compatri suo dulcissimo p. s. d.

Iohannis nostri Baccii ingenium mores doctrinam facile cognoscis quantumque te et me diligat et amet non ignoras. Eius igitur humanitas amicitia

---

(1) Nei *Miscellanea ex mss. libris biblioth. collegii Romani* (ed. Lazeri), Romae, 1754, I, p. 160 (devo questa indicazione al prof. Novati; va perciò corretto il Voigt, *Wiederbelebung*, I, p. 315, che dice non essere stampata nessuna lettera del Marsuppini). La lettera è indirizzata, con la data *Florentiae XII kal. martias*, a Francesco Sforza, duca di Milano, che aveva invitato il Marsuppini alla propria corte.

(2) Nelle biografie, che sono già in corso di stampa, dell'Aurispa (p. 176) e del Valla (p. 66).

(3) Stanno nel vol. XV, pp. 780-792 della *Miscellanea* del Tioli, il quale le trasse dagli autografi del cod. Vaticano 3908, f. 63, 140-142, quando questo codice era integro.

patria praeterea et fortuna ad ei favendum me adhortantur. Et, si istic essem hanc provinciam sumerem, ne si quid concitatione animi aut ira, qua etiam non mediocriter sapientes moveri solent, aliquando erraverit, per universam aetatem in caeno iaceret, praesertim cum sperem suum animum ad meliorem frugem esse conversum. Nunc vero cum publica et privata negotia nos hic detineant, hoc onus tibi incumbit, tuum munus hoc existit, haec res te patronum poscit. Pro tua igitur humanitate tuaque in nos amicitia quicquid gratia precibus et auctoritate apud summum pontificem ceterosque R.mos patres istic vales, in eo ostendes; nec dubita, mi compater, pro amico pro patriae consorte pro iacente et afflicto preces tuas fore ingratas apud sapientissimum benignissimum pontificem, qui in omni sua aetate numquam a quovis officio et humanitate et clementia fuit alienus.

Commater tua bene se habet et te bene valere desiderat. Bene vale et me et Iohannem nostrum Baccium, ut facis, ama. Hoc nihil gratius facere potes. Iterum vale et nostrum Laurentium Altacium meo nomine salvere iube.

Ex Florentia die XXVIII martii.

Su Giovanni Bacci aretino cfr. Aliotti, *Epistol.*, I, p. 29. Il papa nominato nella lettera è Niccolò V e con ciò se ne stabiliscono i termini cronologici (1447-1453).

2.

Carolus Arretinus Iohanni Tortellio Arretino p. s. d.

Monasterium Arretii S. Bernardo dicatum iampridem meis maioribus et praecipue parenti religioni fuit eorumque sumptu et impensis fere omne exaedificatum est. Ego vero eiusdem cultus religionisque heres existo illique monasterio libenter faveo eoque magis, quod hoc tempore monachi vitae honestissimae in eo degunt nihilque quod ad cultum divinum pertineat praetermittunt. Cum igitur ob quaedam illius loci commoda ad summum pontificem mittatur, in hoc pio officio te patronum paro tuamque opem consiliumque expeto. Gratissimum igitur mihi feceris si tuo studio tuaque opera ostenderis et apud pontificem et apud quem necesse fuerit commoda illius sacelli non minus tibi quam mihi curae esse; quod fore ob mutuam inter nos benivolentiam pro comperto habeo. Bene vale et me ama.

Florentiae XVII kal. aprilis 1449.

Assai più importanti sono le altre tre.

3.

Carolus Martiopinus Iohanni Arretino viro optimo ac doctissimo suoque carissimo compatri p. s. d.

His proximis diebus gloriosissimus Caesar suo adventu hanc urbem honestavit proque sua inaudita clementia mihi ostendit plurima signa et amoris et caritatis. Tum etiam sponte sua per d. Henrigum virum doctissimum suaeque maiestatis secretarium me sollicitavit, ut aliquid honoris aut ornamenti a suo sacrosancto imperio peterem idque facile concederetur. Et cum nihil peterem, in primis honore equestri, deinde laurea poetica me insignire voluit. Respondi honorem equestrem a nostro instituto esse alienum, lauream vero non debere a Caesare peti sed eam vigiliis et laboribus esse quaerendam. Tandem cum utrumque a nobis denegatum foret, per eundem d. Henricum nos admonuit, quod Comitem palatinum cum auctoritate et legitimandi et notarios faciendi me esse decreverat et quod hoc negotium alicui Romae mandarem ut, sumpta corona, litterae Caesareae testes suae humanitatis mihi darentur. Quapropter neminem video, cui aptius haec nostri honoris, cuius semper fautor fuisti, provincia mandari possit. Velis igitur curam adhibere agereque cum illo d. Henrico et, si necesse est, cum serenitate imperatoria ut id ornamenti, quod sponte a sua divinissima clementia datum est, litteris mandetur et, si est honestum, in nostros posteros vel saltem in primigenitos extendatur. Et quicquid pecuniae pro hac re explicanda solutum a te fuerit, id quamprimum tibi restituetur.

De Homero in latinum vertendo superioribus litteris nostram mentem et quid me retardet intelligere potuisti. Nunc vero sentio summum pontificem his nostris consiliis non acquiescere; nam Cosmus vir clarissimus nomine pontificio de ea re pluribus mecum egit. Itaque de mea sententia deiectus sum, quoniam non video qua ratione sapientiae et auctoritati pontificiae debeam aut possim repugnare. Pro viribus ergo aliqua e nostris negotiis amputabo circumcidamque faciamque nostri ingenioli periculum et, si ea degustatio versiculorum summae sapientiae pontificis tuoque et aliorum eruditorum iudicio probata fuerit, invocato numine illius pastoris, a quo mihi hoc munus iniunctum est, ingens opus alacri animo aggrediar. Si quid aliud est dicendum ornatioribus verbis pastori apostolico meo nomine, id tuae relinquo prudentiae.

Bene vale et nos ama ut soles. Filii nepotes nostri omnes salvere te iubent. Nec his aliud, nisi quod me summo pontifici iterum atque iterum commendes.

Florentiae VII idus februarias [1452].

4.

Carolus Martiopinus d. Iohanni Tortellio compatri suo carissimo p. s. d.

Ob nostras occupationes paucis tecum agam. Tuas litteras accepi amoris plenas et benivolentiae videoque quid cum illis Henricis egeris; quo in loco risum continere non potui, praesertim quia repetebam animo quam saepe imperatoris nomine honos ille mihi ultro esset oblatus. Habeo illi Caesari meritas gratias, Henricis vero illis quas debeo. Sed oportune res cecidit, ut de hac re cum sapientissimo pontifice verba haberes; suaeque beatitudini immortales habeo gratias nec ignoro quanto honoratius sit a sanctitate sua, quae divina sapientia incredibilique potestate praedita est, quam ab illo principe tali aut alia dignitate me ornari. Potuit namque pontifex superioribus annis imperium a Graecis ad Gallos, a Gallis inde ad Germanos transferre, nec huiusmodi potestas postea diminuta est; quin suo arbitratu modo vellet, imperium mutari posset. Idcirco quod sua sponte dat, libenter accipio et, si auctoritate talis pontificis ornatus fuero, satis superque me ornatum putavero.

Versus Homeri non diutius desiderabis; mittam namque, ut mercatores facere solent mercium quas excludere volunt, aliquam degustationem, quae si sapientiae pontificiae approbata erit, audacius favoreque apostolico invocato reliquum opus aggrediar. Bene vale meque pontifici iterum atque iterum commenda: oroque immortalem deum ut tantum virium mihi adspiret, quantum ad suae sapientiae placendum moremque gerendum satis esse videatur. Iterum bene vale. Tua commater in diem, idest infra mensem, se parituram sperat, quae una cum universa nostra familia te salvere iubet.

Florentiae II kal. aprilis [1452].

5.

Carolus Martiopinus Iohanni Arretino compatri amantissimo s. p. d.

Quantum me diligas et ames vel hoc facile perspici potest, cum te, virum sapientem atque magis quam Argus esset oculatum, nostri amore caecum praecipitemque ferri videam. Quo in loco facile Xenophontis sententiam recognovi, unicuique suavissimas esse voces quibus suae laudes praedicarentur eoque magis cum non a quovis homine, sed a viro doctissimo decantantur. Sentio namque cum Naeviano illo Hectore, qui « cupit a Priamo patre laudari viro maxime laudato ». Non tamen velim, suavissime compater, tua ornatissima epistola amoris et caritatis plena credas me ita fuisse delinitum, ut ignorem quam mihi parva sit supellex quantique nostrum ingeniolum

existat. Sed oro te ne id, quod aut nostris occupationibus aut in scribendo tarditati aut cuidam pudori subrustico est tribuendum, superbiae aut contemptui tributum velis. Nescis profecto, nescis quanti summum pontificem, quanti suae sanctitatis mores honestissimos, admirabilem doctrinam, inauditas eius animi dotes semper fecerim faciamque. Nam cum in vita privata communibus studiis versaretur numquam destiti illius divinum ingenium admirari praecipuasque eius virtutes intueri, quae tot tantaeque erant ut quemvis allicere possent non solum ad se diligendum et amandum, verum etiam et colendum et observandum.

Taceo quod vix in solio Petri sedebat, cum litteris apostolicis dignatus est me certiorem facere, conservatum a sua clementia fuisse in secretariatus dignitate, quae a felici Eugenii papae memoria nobis fuerat demandata, multaque alia quae, si epistolarum angustia complecti possent, facile ostenderent me tot officiorum immemorem non esse; doleoque humanitati tanti pontificis aliqua ex parte respondere non posse hisque occupationibus circumveniri, quibus observantia tam admirandi pastoris mihi surripiatur. At tu me amice reprehendis, quod nihil ad eum scribam solusque taceam apud eum principem, cui etiam in tot tantisque occupationibus nostri recordandi aliquod tempus datur. Sed vide quaeso quid tam doctissimo pontifici sit scribendum, qui a teneris, ut aiunt, unguiculis in omni genere doctrinae sit versatus cuique nihil bonarum artium studiique humanitatis occultum aut incognitum est. Laudes illius aggrederer? Nimis profecto nostrarum virium ignarus forem, si tam divinum tamque inauditum pontificem nostro ingeniolo aequare conarer. Nec me latet ob suam clementiam suumque in nos amorem nulla nostra scripta sibi fore ingrata; consulo tamen occupationes apostolicas, consulo nostras vires et non quid sua inaudita humanitas ferre possit, sed quid nostrum officium postulet animadverto. Quapropter, amantissime compater, hanc nostram causam suscipias velim tantique silentii culpam a nobis depreceris. Pudore namque impedior tanti pontificis iudicium subire ne, si quid ad eum scribam, sapere aliquid mihi persuasisse videar apud eum, qui facile sapientia ceteris praestat.

Non tamen illas oratiunculas Homeri in latinum traductas mittere suae sanctitati his proximis diebus negligam; malo namque a sua sapientia eruditionem nostram desiderari quam, si id non fecero, observantiam. Quae carmina si divino ipsius iudicio fuerint comprobata, fortasse animos nobis dabit ut divino auxilio aspirante faventeque sua beatitudine aliquid maius aggrediamur; nihilque mihi esset iocundius, quam tantum virium daretur, quantum auribus tam eruditis aliqua ex parte satisfieri posset. Nec aliquod maius praemium nobis dari posset, quam morem gerere suae sanctitati. Nec hoc

dico quod liberalitatem pontificiam asperner, quam, cum ceteris omnibus pateat, numquam mihi clausam fore putavi, si qua necessitas rei familiaris nos urgeret. Sed nosti meos mores, nosti meum ingenium: nolim tantum pontificem in spem adducere, qua alicui aut meas vires ignorasse aut honori utilitatem praetulisse viderer. Itaque ut finem faciam te maiorem in modum oratum volo, ut nostro nomine immortales gratias suae sanctitati agas eique me semper fore deditum morigerum atque obsequentem ostendas. Sed his satis.

Tua commater nostrique omnes filii bene valent teque bene valere omnibus votis optant.

Florentiae v idus decembris [1452].

Tutte tre queste lettere mancano dell'anno; ma la III è sicuramente del 1452, poichè essa presuppone la presenza in Firenze dell'imperatore Federico III. Noi sappiamo che Federico III nel suo viaggio a Roma per l'incoronazione si fermò a Firenze, dove giunse il 30 gennaio 1452 e ne ripartì il 6 marzo (1). Per la stessa ragione va collocata nel 1452 anche la IV.

Nella III il Marsuppini si è già arreso alle istanze di Niccolò V e si accinge alla traduzione d'Omero; nella IV promette di mandarne qualche saggio; nella V ha in pronto alcune orazioni omeriche tradotte. Evidentemente perciò la V è posteriore alla III e IV; e siccome essa ha la data del decembre, così la dobbiamo collocare nel 1452, perchè il Marsuppini morì nell'aprile del 1453.

Con questo determiniamo che le pratiche per la traduzione d'Omero furono avviate al principio del 1452 e forse nell'anno antecedente. I saggi che il Marsuppini mandò al papa, sono il libro I dell'*Iliade* e le orazioni del IX, come risulta dalla dedica (2):

Quo facere id possis melius, tibi primus Homeri
In Latium versus (utinam tuo nomine dignus,
Qui vincis populos, Nicolae, et gloria nostri es!)
Mittitur; atque etiam carmen, quo placat Ulysses
Aeacidem et Phoenix, et quid respondet Achilles.

(1) Pastor, *Geschichte der Päpste*, I, p. 373, *n.* 1.
(2) Per le fonti della dedica cfr. Voigt, *Wiederbelebung*, II, 197, *n.* 1.

A quella dedica il papa rispose in data 24 ottobre 1452 (1); nell'ottobre perciò dovette aver luogo l'invio del Marsuppini. Or come va che nella nostra lettera V, la quale è del decembre, egli promette di mandare *illas oratiunculas Homeri?* O sono quelle di prima emendate o si tratta di un nuovo saggio.

Si sapeva che il Marsuppini era stato segretario onorario di Eugenio IV e di Niccolò V; la notizia è ora luminosamente confermata dalla lettera V. Non si sapeva invece dell'offerta dell'alloro poetico venutagli dall'imperatore Federico III, o meglio dal suo cancelliere, perchè l'imperatore non se l'era nemmeno sognato. Ciò prova quanto valessero le coronazioni poetiche distribuite dagl'imperatori.

II.

LEONARDO BRUNI.

Le cinque lettere, che qui reco, di cui tre inedite, mancano degli anni nella data e per fissarli ho bisogno di ricostruire la cronologia del Bruni dal 1405 al 1408. Nè la ricostruzione è difficile, poichè il Bruni in quei quattro anni seguì sempre le sorti dei due papi Innocenzo VII e Gregorio XII, dei quali era segretario.

Innocenzo VII dunque per causa della sollevazione dei Romani partì il 6 agosto 1405 alla volta di Viterbo (2), donde rientrò a Roma il 13 marzo 1406. Morì in Roma il 6 novembre del 1406 (3); nel 30 dello stesso mese fu eletto Gregorio XII (4), il quale abbandonò Roma il 9 agosto 1407 (5). Passò per Viterbo, dove si trattenne una ventina di giorni, e ai primi di settembre giunse

(1) Vedi i due brevi di Niccolò V nel Mai, *Spicilegium Romanum*, I, 574. Sono tratti dal cod. Vaticano 3993, f. 78-79.
(2) Muratori, *Rer. ital. scrip.*, XXIV, pp. 977-978.
(3) *Ib.*, p. 980.
(4) *Ib.*, p. 981.
(5) *Ib.*, p. 983. Reynaldi *Annales eccles.*, anno 1407, n. 9.

a Siena (1). Stette a Siena tutto il resto dell'anno 1407 (2); ne partì il 23 gennaio 1408 per Lucca (3). Da Lucca riparò nella seconda metà del luglio 1408 nuovamente a Siena (4). Si fermò ivi più di tre mesi e alla fine dell'anno passò a Rimini (5). — Ecco ora le lettere.

1.

Leonardus Arretinus Nicolao suo s. d. (6).

Fecit michi intercapedinem scribendi ad te quottidiana febris, quam per viginti continuos dies perpessus fui summa cum incommoditate mea, sed iam bene per dei gratiam convalui. Dum tamen ea febri vehementer laborarem nuntiata est michi mors patrui tui optimi ac innocentissimi viri, ex qua duplicem dolorem suscepi. Nam cum interitus boni viri et tibi coniuncti per se ipsum michi fuit molestus, tum quod te implicitum novis suspicabar litibus et controversiis carere non posse. Moderate tamen ut omnia facias, hoc est sine iracundia et vehementia, etiam atque etiam rogo; te enim pro studiis, quibus tot iam annos summa cum laude deditus es, graviorem quandam personam et maturiorem praestare decet. Quare comprimendus est animi ardor et ratione temperandus iracundiae furor, quae nec utilitatem habet in se ullam et carpendi materiam praestat uberrimam. Sed tu haec pro tua prudentia videris.

Michi autem ut « Geographiam » Ptolemaei mittas velim; his enim vigiliis, ut spero, illam faciam latinam; cum ipsa tamen eam particulam mittes, quam ex eo libro Chrysoloras (7) transtulit. Praeterea libros meos tam graecos quam latinos tuo beneficio habere percupio; quare da operam ut ad me ferantur, valde enim illis indigeo, sed tamen videas et cui et quomodo ferendos

---

(1) Reynaldi, anno 1507, n. 11-14.

(2) *Ib.*, anno 1407, n. 18-34.

(3) Leon. Bruni, *Epist.*, ed. Mehus, II, 15. 21; Muratori, *R. I. S.*, XV, p. 421.

(4) Reynaldi, anno 1408, n. 42.

(5) *Ib.*, anno 1408, n. 60-67, anno 1409, n. 4.

(6) Cod. della Comunale di Palermo 4 Qq A 8, f. 172 *r*; cod. dell' Universitaria di Bologna 2720, f. 178 *v*: cod. Vaticano 6898, f. 42 *r* (anepigrafa). Fu pubblicata, ma scorrettamente, di su due codici Riccardiani (407 f. 221; 779 f. 172) da Giuseppe Kirner, *Nozze Nannei-Minutoli*, Livorno, VIII settembre 1889, e (come mi notifica il prof. Novati) dallo Zippel, *Niccolò Niccoli*, p. 92. Cfr. R. Sabbadini, *Storia e critica di alcuni testi latini*, nel *Museo italiano di antichità classica*, III, p. 325.

(7) Sulla traduzione della *Geografia* di Tolomeo cominciata dal Crisolora cfr. Hodius, *De Graecis illustribus*, p. 62.

committas. « Catonis vitam » (1) propter has turbationes expolire nondum potui; cito tamen ut spero absolvam et ad te mittam. Orationes Demosthenis, quas Manuel michi et Roberto (2) nostro donavit, certior fieri cupio an Florentiae sint. Dialogum Platonis « de immortalitate animorum » (3) ut celeriter ad me per aliquem tabellarium transmittas vehementer obsecro. De quaternionibus, qui apud Sebastianum (4) sunt, ipse suo arbitratu pretium statuat atque venundet. Tu vale.

IIII idus octob. ex Viterbio [1405].

La lettera è indirizzata, come altre tre delle seguenti, a Niccolò Niccoli, al quale era morto lo zio.

Il Bruni era nella curia del papa dal 25 marzo di quest'anno (1405) (5) e aveva lasciato a Firenze tutti i suoi libri, interrompendo così le molte traduzioni già avviate dagli autori greci, quali Plutarco, Demostene, Platone, Tolomeo. Però la *Geografia* o *Cosmografia* di Tolomeo non fu tradotta dal Bruni, che ne depose il pensiero, ma da Giacomo d'Angelo della Scarperia (6).

2.

Leonardus Arretinus Nicolao suo s. p. d. (7).

Non ago tibi gratias pro iis pulcherrimis et ornatissimis libris, quos michi nuper dono dedisti. Nam cum sacratissima lex amicitiae sit, quae iubet omnia inter amicos esse communia (8), non video quod huius modi (9) donum aut

---

(1) Di Plutarco.

(2) Roberto Rossi.

(3) Il *Fedone*. La traduzione fu dal Bruni dedicata a Innocenzo VII, LEON. BRUNI, *Epist.*, I, p. LXXV.

(4) Probabilmente questi è Sebastiano da Pavia, che faceva il copista a Firenze; abbiamo infatti di lui un esemplare di Varrone *De lingua latina*. La soscrizione dice: *Sebastianus de Papia scripsit Florentiae MCCCCXII* (M. T. VARRONIS, *De lingua latina*, ed. A. Spengel, Berolini, 1885, p. XIV).

(5) LEON. BRUNI, *Epist.*, I, 1, *Romam veni ad octavum kal. aprilis* [1405].

(6) VOIGT, *Wiederbelebung*, II, 21.

(7) Cod. della Comunale di Palermo 4 Qq A 8, f. 176 *v*.

(8) Il proverbio greco τὰ τῶν φίλων κοινά, tanto citato dagli umanisti, i quali lo aveano trovato in Cicerone.

(9) *modi* omesso dal cod.

tu abs te alienaris aut ego sim (1) plus quam a natura adeptus; nam et ceteros omnes libros qui penes te sunt meos esse arbitror et ego quoscunque habeo non magis meos quam tuos esse duco. De usu fortasse inquies non de proprietate. Nichil reor in lege ipsa exemptum atque eo minus in libris, quod illi nobis relicti sunt quasi in communi quadam hereditate. Si tamen haec nomina liberalitatis te delectant, ne ipse inferiori loco sim duo illa volumina, quae Ricio nostro dedi ad te ferenda: decadem unam Livii « de bello punico secundo » ex vetustissima scriptura et librum Aurelii Augustini « de baptismo », et hunc ipsum vetustum, tibi dono do atque largior. At donum tuum libenter accipio.

Dices: quemadmodum vero illos habueris discere percupio. Non est id quidem necessarium, tamen si tibi placet narrabo. Librum « de baptismo » summus pontifex michi largitus est. De decade autem ut tibi nota sint omnia, paulo superius repetundum videtur. Pollicitus fuerat michi romanus quidam civis lapillum cum Narcisso in aqua se videntem, quem aiebat Ostiae dum foderetur inventum. Hunc ego laeto animo expectabam, ut tibi qui horum studiosissimus es gratificarer. Statueram enim illum ad te mittere quamprimum forem assecutus. Verum ubi ille qui promiserat differendo atque mentiendo fidem fregit, et ego tantidem fatigatus destiti. Alter quidem sponte sua atque ultro veniens ad me hanc decadem michi legendam offert. Capio libenter, lego, placet, coepi ipse mecum agitare faciundumne esset ut pro fide in Narcisso michi rupta (2) ego alteri in Livio non servarem; videbam esse iniustum, cupiditas tamen superabat. Itaque in illam deveni sententiam, ut una cum Euripide dicerem: « Nam si ius violandum est, librorum gratia violandum est, ceteris in rebus servando fidem » (3). Accessit quod libri dominus non satis eruditus in his studiis erat nostris et quod ego paratus eram pecuniam dare; quare vel ipsa iura michi quiddam concedere ac veniam dare videbantur. Quicquid sit, ego tibi mitto atque dono pro Narcisso; si quid molestiae erit, nichil ad te; sine in me haec cudatur faba (4): aut pecuniam capiat aut nichil. Habes iam satis, ut opinor, de libris.

Orationem Demosthenis « pro Ctesiphonte » totam converti, sed antequam prodire sinam, volo diligenter mundetur. Ex Graecia enim in Latium (5) longa

---

(1) *sum* il cod.

(2) *reputa* il cod.

(3) Il passo è nelle *Fenicie* di Euripide e lo riporta, tradotto, Cicerone, *De offic.*, III, 82; però invece di *librorum gratia*, il testo ha *regnandi gratia*.

(4) Terenzio, *Eun.*, II, 3, 89.

(5) *latinum* il cod.

est via. Igitur prius illas labeculas quas (1) peregrinando contraxit volo abstergere, ut tamquam puella coniuganda politam se ac nitidam exhibeat.

De bibliotheca Cassinate quid actum sit Poggius noster tibi narrabit. Petrus Mianus homo doctissimus factus est michi valde familiaris. Is michi pollicetur quicquid graecorum librorum habet se ob meam causam facturum ut Romam perferantur (2), quod ego avidissime expecto. Habet enim, ut michi asserit, Plutarchi et Xenophontis quaedam volumina; sperat etiam se habere posse librum quendam Plotini « de virtutibus heroicis ». Quicquid erit faciam te certiorem.

Cum legatis florentinis ita versatus sum, ut arbitrer me illis satis probasse, quamquam multa omisi ne ambire aut captare viderer. Legatio fuit ita illustris, ut postquam Romae fui nichil hanc urbem adierit luculentius. Episcopus Fesulanus elegantissime oravit, dè quo alias ad te scribam. Vale.

Romae idibus martii [1407].

Questa lettera potrebbe essere tanto del 1406 quanto del 1407, perchè il 15 marzo dell'uno e dell'altro anno il Bruni stava in Roma. Ma a collocarla nel 1407 ci induce il confronto con un'altra lettera dello stesso Bruni al Niccoli, la quale è dell'agosto 1406, perchè in essa si allude alla pace conchiusa appunto in quel tempo tra il papa e il re Ladislao di Napoli (3). Ivi si legge: *orationem Demosthenis pro Ctesiphonte latinam facere incepi.* Dalla presente lettera invece risulta che l'orazione di Demostene era già tradotta tutta e che le mancava solo l'ultima mano. Del resto questa traduzione fu pubblicata dal Bruni il 25 marzo 1407 in Roma (4).

Pietro Miani o Emiliani, nominato nella lettera, era un patrizio veneto, molto in relazione con gli umanisti, e che stava nella curia del papa; era di ritorno a Venezia poco tempo dopo (5); più tardi fu vescovo a Vicenza. Non so che dire sull'accenno

---

(1) *igitur pueriles...* (lacuna) *quae peregrinando*, così il cod.

(2) *perferantur* omesso dal cod.

(3) Leon. Bruni, *Epist.*, X, 19. Per la pace col re Ladislao, cfr. Muratori, *R. I. S.*, XXIV, 980.

(4) Leon. Bruni, *Epist.*, I, p. lxxix.

(5) Lo rincontriamo nella lettera seguente. Cfr. del resto Leon. Bruni, *Epist.*, II, 6. 12. 15, III, 1.

alla biblioteca di monte Cassino e al Poggio. Doveva certo trattarsi di qualche codice che si trovava colà.

Ciò che costituisce la singolarità di questa lettera è la disinvoltura, con la quale il Bruni giustifica l'appropriazione indebita di un codice di Livio, appoggiandosi a una sentenza di Euripide (1), che egli altera per adattarla al caso proprio. Gli era stato promesso un cammeo con un Narciso, ma la promessa non fu mantenuta; un altro intanto gli mostra un Livio ed egli se lo tiene per rifarsi della mancata promessa del primo. Non ci potrebbe essere esempio migliore per provare che cosa fossero capaci di fare gli umanisti per un codice.

3.

Leonardus Arretinus Nicolao s. p. d. (2).

Fidelis sacerdos Ciceronis epistulas (3) fideliter ad me detulit. Eas nunc lego quottidie earumque elegantia mirifice delector, ut etiam familiaribus molestum sit quod legendi cupiditate protractus cenandi tempus plerumque obliviscar. Quare tum tibi gratias ago qui michi illas transmisisti, tum Fideli nostro, qui summa cum diligentia detulit. Noli tamen existimare plus diligentiae eidem latori affuisse, quam Poggio nostro incuriae est et rerum omnium officiorumque negligentiae, quem si credis alium virum Senis esse quam apud vos fuerit, vehementer erras. Locum enim immutavit non animum idemque ubique est; et quocumque se transferat, eadem illum sequitur et comitatur incuria. Scis quid nuper Florentiae fecerit, audi quid nunc michi Senis. Cum accepissem litteras tuas, in quibus quod te insalutato Florentia recessisset non immerito subaccusabas, cum michi quoque perperam factum ab ipso videretur, confestim ire perrexi ut illum obiurgarem. Dum vero ipsum quaero, renuntiatur michi a suis domęsticis illum triduo ante ad balnea profectum et se mirari dixerunt inscio me id fecisse; immo vero, inquam, recte, cum in amicis aequalitatem servaverit. Quid multa? acrimo-

(1) Allo stesso uso del Bruni fa servire la sentenza di Euripide Guarino veronese in una lettera del 1419 a Giannicola Salerno, podestà di Bologna.

(2) Cod. della Comunale di Palermo 4 Qq A 8, f. 179 *r.*; *Miscellanea Tioli*, XV, 969.

(3) Quali epistole di Cicerone si devano qui intendere è discusso da R. Sabbadini, *Storia e critica di alcuni testi latini*, pp. 325-329.

niam illam, quam obiurgandi causa michi proficiscens assumpseram, faciliter ad risum traduxi ac memet ipsum accusare coepi, quod nimis essem curiosus. Idem tibi (1) censeo faciendum nec causam ullam esse arbitror, cur tu quoque potius stomacheris quam rideas: ferre eum debemus aequo animo.

Nostrum † quae michi scripsit de Petro Aemiliano nostro, ea magna certe admiratione me affecerunt. Nam ipse michi per litteras suas significavit se id volumen dedisse Lanterchensi (?) ut ad me mitteretur et simul alios graecos libros michi offert, ut si michi placeant utar pro meis. Itaque nunc obstupesco, in meliorem tamen partem cuncta accipere statui: malo enim fatuae credulitatis quam prudentis diffidentiae periculum subire.

A Iuvenantio percunctatus de M. Varronis libris, tres dumtaxat reperi apud ipsum « de re rustica », illos ipsos quos Florentiae habetis, praeterea nichil. Chrysostomi volumen affirmat Placentinus episcopus (2), quod Sahonam nos ituros sperabat, se Romam carina per mare cum ceteris suis libris transmisisse necdum curavisse ut reportaretur.

Quod scribis ut negotium Andreae veneti familiaris tui curem diligenter, faciam quidem libenti animo praestaboque quantum in me erit accumulatissime omnia. Sed vereor ne frustra conemur apud hunc maxime pontificem, qui usque adeo se totum rigori et iustitiae tradidit, ut nullam partem sui reliquam fecerit humanitati vel gratiae. Ego tamen quanti faciam ipsum Andream, praesertim iuncta commendatione tua, quantumque ipsius causa laborem, ipse praesens animadvertere poterit (3).

Contionem Heliogabali (4) tibi ut spero propediem transmittam; nondum enim totam absolvi. Quod tamen existimas eiusmodi orationem ardentem esse oportere, scias id michi non modicum probari, cum non tam viri fortis et vehementis, quam mollis et lascivi hominis persona videatur.

Laudationem quam cupere ais (5) Philippum tuum immo potius nostrum, ego enim amori tuo erga illum nequaquam cedo (6), ita michi deum velim propitium ut non tam fugiendi laboris causa scribere recuso, quam quod materia ipsa non satis copiosa videtur ad scribendum nec michi ipsi satis nota est. Oportet enim, ut tu minime ignoras, patere campum in quo id genus dicendi vagari late possit, quoniam nisi res subsistant, inanis quaedam

---

(1) *tibi* omesso dai codd.
(2) Branda Castiglioni.
(3) Qui finisce il Tioli.
(4) Cfr. Leon. Bruni, *Epist.*, I, pp. LXIII-LXIV.
(5) *ais* omesso dal cod.
(6) *cedo* omesso dal cod.

loquacitas redditur. Vel igitur ista cura me (1) libera vel si Philippo (2) aliter satisfieri nullo modo potest, tu ipse pro me collige res et michi scribe de quibus a nobis putas scribendum.

De bibliotheca Papiensi curavi equidem diligenter ut, quantum librorum ibi sit et quid, certior fiam atque Nonius Marcellus, quem Coluccius (3) habere numquam potuit, meo nomine transcribatur. Idem curavi de Ciceronis epistulis, si forte has mendas corrigere possemus. Haec ego stipulatus sum a viro doctissimo episcopo Novariensi et pennam apposui. Itaque non formido ne promissa ferant venti.

Manuelem Chrysoloram audivimus Venetiis applicuisse et inde ad summum pontificem esse venturum legatum (4) imperatoris Constantinopolitani pro causa unionis vel potius nullionis (5), quod magis credo. Si per Florentiam iter faciet, censeo illi per te benigne occurrendum, omissis causis indignationis, quae cum leves sint tum etiam ineptae. Nos hic officiose illum complecti et omni ratione fovere statuimus.

De peste video quid sentias et maxime vobis timeo iamque suadeo ut non longius differatis caelum et terram immutare, qua de re scribam Nicolae (6) nostro. Quod autem rogas ut una vobiscum esse velim, debes existimare nichil michi fore iocundius, sed multarum rerum michi habenda ratio est. Itaque nichil certi statuere adhuc possum, quocirca sequar antiquum proverbium quod dictat: gladiatorem ex harena consilium capere.

Cum haec ad te scripsissem venit Antonius noster et michi litteras tuas reddidit perbreves. Placet quod de libro scribis, sed multo magis placet quod animum amici talem reperi, qualem ipse fore persuaseram. Quod vero ad conversionem eiusdem libri cohortaris, obsecro te, mi Nicolae: quae tandem ista tua cupiditas est seu potius inexplebilis vorago ut neque occupationum neque laborum meorum ullam habeas rationem? Non tibi venit in mentem quam multis vigiliis opus sit ad tantum opus conficiendum? Quae si iam ab occupationibus rerum curialium michi vacuae forent, tamen mallem equidem vel in philosophia vel in alia copia facultateque, quae me facere meliorem posset, quam in transferendis Graecorum historiis meum studium et diligentiam ponere. Satis enim superque satis ceterorum solatiis hactenus in-

---

(1) *me* omesso dal cod.

(2) *Philippi* il cod.

(3) Coluccio Salutati. Su Nonio Marcello cfr. R. Sabbadini, *Storia e critica* ecc., pp. 348-350.

(4) *legatum* omesso dal cod.

(5) Grazioso gioco di parola.

(6) Nicola Medici. La lettera a cui qui accenna è la seguente.

servivi; nunc sentio in diem magis atque magis me michi cariorem fieri nec tam aliorum causa michi placet vigilare quam mea. Itaque quantum michi datur otii, id totum libentius in eo pono, ut intelligam quo pacto vita nobis instituenda sit et quibus rebus traducenda, quanti virtus existimari debeat, quantus sit iustitiae splendor, quantum honestatis decus, quanta modestiae laus, quanta fortitudinis gloria, quantus ipsorum quae supra dicta sunt in eisdem ipsis sit fructus, praeterea quantum divitiis, quantum potentiae tribuendum; et adversus cupiditates animi arcem (1) rationis praemunire studeo et quam perniciosus sit opinionis error disco. Haec (2) michi digna videntur in quibus omnis meditatio nostra, omnis cura diligentiaque ponatur, ne ignoratione huiusmodi rerum quasi caeci in vita aberremus (3) neve prius mori nos contingat quam vivere incipiamus. Est autem unus per virtutem actus dies peccanti aeternitati, ut inquit Cicero, praeferendus. Cum haec michi necessaria sint, non est consilii mei lectionem eorum praetermittere, ut aliquid (4) scribam ad voluptatem. Vale et michi nichilominus volumen ipsum quo celerius poteris mittere curato. Iterum vale.

xvi kal. ianuarias Senis [1407].

Si ricava da questa lettera che il Poggio era stato da poco a Firenze e il carattere di lui ci viene presentato sotto un nuovo aspetto.

Nella biblioteca di Pavia il Bruni stava cercando codici sin dal 1406 per mezzo di Antonio Loschi, il quale non venne a capo di nulla; più fortunato fu il vescovo Bartolomeo Capra, che trasse di là nel 1409 un *Epistolario ad Attico* e un Nonio Marcello (5).

Importantissima è la lettera per una doppia notizia sul Crisolora; perchè dall'una parte veniamo a sapere come egli fosse giunto a Venezia sino almeno dalla prima metà del decembre del 1407; e dall'altra parte rimane confermato incontrastabilmente ciò che si conosceva soltanto per mezzo del Filelfo, che cioè tra il Crisolora e il Niccoli c'erano stati veramente dei dissapori, sebbene di non molta gravità.

---

(1) *arte* il cod.
(2) *Nec* il cod.
(3) *haberemus* il cod.
(4) *aliquis* il cod.
(5) Leon. Bruni, *Epist.*, X, 19, III, 13.

4.

Leonardus Arretinus Nicolae suo s. d. (1).

Egregius vir Antonius Squarcialupus familiaris noster a te hodie rediens me tuo nomine salvere iussit; a quo quom peterem numquid litterarum tuarum ad me detulisset, respondit te pollicitum sic esse, sed postea non fecisse occupationibus quibusdam, ut ipse putabat, circumventum. Quod igitur me salutas, gratias ago, quod non scripsisti ignosco, nec tantum occupationibus tribuo, quantum naturae tuae; probe enim te nosco atque ex meo ingenio tuam metior tranquillitatem. Difficile quippe est superare naturam, quam licet furca expellas, tamen usque recurret, ut Flaccus ait (Epist. X, 1, 24); hortor tamen ut et michi et ceteris tuis saepius scribere assuescas, praesertim quom sic eleganter, ut aliis quidem incredibile, michi vero ipsi admirabile videatur.

De peste, quae vobis imminere dicitur et iam signa quaedam futurae stragis ostendere, magnam me hercule capio sollicitudinem tum ceterorum amicorum causa, tum praecipue tui, qui es michi omnium longe carissimus. Sed obsecro te, quo asportabimus dulcissimos natos tuos, si tam late haec pestifera vis morborum se explicat, ut omnia circum loca simili tabe occupatura eodem tempore videatur? Bononia enim, quae refugium nostrum in huiusmodi casibus esse consuevit, acerrime vexatur: Pisas et Lucam nondum pestifera pestis reliquit; Senas vero haud dubio laedere incepit; Arretio imminet et iam vicina quaedam loca non segniter oppugnat, quamquam ea loca in quibus diutius perbacchata excesserit tutiora videantur. Credo multos Patavium respicere, ad quam urbem si insignis nostrorum hominum multitudo cum coniugibus et liberis se effundat, praeter quam iter longum est et praesertim infantibus ac nutricibus difficile et ad res portandas incommodum, insuper novi possessores et nimium formidolosi quo pacto vos recepturi sint metuo. Sed de familia quidem ita statues, ut aliorum civium tui ordinis sequaris exemplum. De te autem ipso tuae prudentiae erit diligentissime providere atque intelligere in salute tua et familiae tuae salutem contineri. Itaque ad ea loca te conferre debebis, quae omni omnino careant etiam suspitione. Impiger extremos currit mercator ad Indos per mare pauperiem fugiens per saxa per ignes, ut Flaccus ait (*Epist.* I, 1, 45). Quanto nos igitur magis convenit per eadem loca illam mortem effugere: ille divitias quaerit producere, nos vitam, quae omnibus divitiis pretiosior est. Omne porro re-

(1) Cod. della bibliot. Comunale di Vicenza G. 6. 8. 26, f. 78 *v*. A Nicola Medici abbiamo un'altra lettera del Bruni fra le edite, I, 13. Su Nicola Medici vedi questo stesso *Giornale*, XVI, p. 72.

medium in huiusmodi pestiferis temporibus in fuga consistere, multis multorum periculis animadversum est, ut praesertim Collutii nostri viri consulti, cui magno constitit diversa sensisse.

Quid autem ipse facturus sim si scire curas, ego tibi dicam: una me adhuc spes habet, quod non consueverunt summi pontifices in his locis moram trahere, quom pestifera sint, sed diligentissime illa vitare. Si igitur haec maiorum consuetudo servetur, nil molesti supererit; sin vero ut multa alia hoc quoque postuletur a nobis, ipse relicta curia michi consulam nec committam ut pluris aliquid existimem quam salutem meam. Multa sunt enim propter quae vivere cupio et illud in primis quod vivendo me assecuturum spero, ne frustra natus esse videar; spero quidem multa in vita quae michi vitam dulcissimam facient. Cura ut valeas et me ama plurimum.

XIII kal. ianuar. Senis [1407].

La lettera III c'informa come il Bruni fosse per entrare in un nuovo ordine di studî, intendo degli studî morali, dei quali abbiamo testimonianza anche nella lettera che segue.

5.

Leonardus Arretinus Nicolao s. p. d. (1).

Nunc vero ad libros, de quibus michi per tuas litteras significasti. Est michi inter cetera gratissimum Aristotelis volumen, quod te habuisse scribis; et si me amas fac ut quanto citius fieri potest michi illud transmittas. Nam cum in ethicis per hoc tempus satis bonam operam posuerim et mirifice eorum lectio studiumque delectent, cupio iam et philosophica legere et Aristotele duce naturam perscrutari. Quare de beato Basilio statuas ut vis, nichil enim urgeo: de philosophicis vero non modo urgeo verum etiam infesto, ut celeriter michi transmittas. His diebus habui quasdam Ciceronis orationes: pro Balbo, pro Sestio, pro Caelio, in Vatinium, de responsis haruspicum, de domo sua ad pontifices et alias quasdam, quas licet apud vos Florentiae viderim, tamen nonnichil lucri fore putavi si per nos hic transcriberentur. Itaque Poggius sibi hanc provinciam assumpsit et magna ex parte opus iam transegit. Alia non sunt quae calamo explicari aut litteris committi velim. Tu cura ut valeas.

III kalendas aprilis ex Luca [1408].

REMIGIO SABBADINI.

(1) Questa lettera o meglio frammento di lettera fu pubblicata da R. SABBADINI, *Storia e critica* ecc., p. 329.

UN CORTIGIANO DI LORENZO IL MAGNIFICO

(MATTEO FRANCO)

ED ALCUNE SUE LETTERE

I.

Di Matteo Franco non occorrerebbe far troppo lungo discorso, se non s'avesse a considerare in lui che l'autore de' pochi sonetti rimastici sotto il suo nome; ma egli è inoltre un « fiorentino spirito bizzarro »; una delle figure più originali di quella società di letterati e gaudenti, che s'accoglieva nel secolo XV intorno ai Medici, e dalle relazioni ch' ebbe con uomini, come Lorenzo il Magnifico, Angelo Poliziano e Luigi Pulci egli acquista importanza.

Matteo Franco veniva da famiglia fiorentina di piccolo stato, che si chiamava *Della Badessa*; e nacque nel 1447 (1) da Franco di Brando, onde si disse Matteo di Franco e quindi, ma impropriamente, Matteo Franco. Fattosi prete si trovò in principio a menar vita stentata, come ci attestano alcuni dei suoi sonetti, dove descrive il suo stato. In uno d'essi, per esempio, egli dice:

---

(1) Nelle *Portate al Catasto* dei fratelli Giovanni e Franco della Badessa del 1457 (F.ª 811, n. 89) si dice che Matteo figlio di Franco ha 10 anni. La data del 1447 non si può riscontrare nel *Libro delle età* dell'Archivio di Stato di Firenze, perchè in questo libro non son segnate le date delle nascite dei preti.

Sono alla pieve strana e maledetta,
Dormo in un camerin da doglie vecchie:
Pulci, pidocchi, cimici e forfecchie,
Non ci sendo altro, direi: Benedette!
Cova una chioccia e tutta notte alletta,
Chi raspa, rugghia, russa e ronzan pecchie:
Puzzan le capre e 'l cacio, et io in orecchie;
Nota il mio vitto: è schiatta di saetta (1).

E in un altro:

Questo è quel che m'abbaglia,
Che vantar non mi posso, e non è favola,
Che ci avanzassi un tratto il pane in tavola (2).

Altrove si lamenta che « d'introibi ha sol tre lire al mese » (3). E significante è pure il domandar ch'egli fa con insistenza al Cardinale di San Sisto, Arcivescovo di Firenze, un mantello.

Dammi un mantello o un brevial, san Sisto,
Se non ch' i' farò debito con Cristo,

gli diceva in un sonetto: ma il Cardinale, come anche col Poliziano (4), teneva duro. Ed ecco il Franco ritornare all'assalto con un secondo sonetto, che termina con questo verso:

Se tu ami San Pier, fammi un mantello.

Il mantello però non veniva: sicchè da capo il povero Franco a raccomandarsi:

Sopra tutto, un mantel, Sisto, bisogna;
O Pollio, o Mecenate, anzi Ottaviano,
Tu sai che non si suona una zampogna,
Se qualche boccador non salta in mano (5);

ma probabilmente in mano non gli saltò nulla.

---

(1) Son. LXXXIII della Raccolta a stampa.
(2) Son. LX.
(3) Son. CXIV.
(4) Poliziano, Epigr. V, VI, VII, IX, X, in *Prose volgari inedite* ecc. a cura d'I. Del Lungo, pp. 111, 112, 114.
(5) Son. CXIV, CXV, CXVI.

Questa povertà si spiega più facilmente, pensando ch'egli non doveva provvedere a sè solo. Viveva con lui una sorella, di sette anni più giovine, chiamata Ginevra: più un vecchio sagrestano, detto il Foggia, che spesso era malato, e Mona Nanna, la fantesca, che, a sentir lui, quando gli faceva la barba, pareva raschiasse un desco (1). C'era poi da sostenere una gravezza speciale ai preti fiorentini, concessa a Lorenzo il Magnifico da Sisto IV nel 1475 per cinque anni, dalla quale si doveva ricavare lo stipendio per i dottori dello Studio Pisano; e il Franco, che non era davvero uomo da soffrire alcun disagio per amor della scienza, se ne lagnò più d'una volta (2).

A poco a poco le cose mutarono. La Ginevra si maritò al medico fiorentino Giovan Battista Leopardi, ebreo convertito, soprannominato il « Medico della Barba » (3) e per il Franco sarà stato questo un sollievo, perchè, quantunque le assegnasse della dote, non la pagò tutta in un tempo (4). E, quel che più conta, le rendite di Ser Matteo si andarono continuamente aumentando per opera specialmente dei Medici. Della loro amicizia e ospitalità cominciò a godere nel 1474, quando aveva ventisette anni (5); e

(1) Queste notizie si desumono dai sonetti. L'età della Ginevra dalle portate al catasto.

(2) Son. LXX e CXXXVIII. Anche Marsilio Ficino si lagna con Bernardo Dovizi nell'Epistola 26 del libro IX degli esattori rapaci di queste imposte, le quali poi furono rinnovate nel 1487. Vedi Del Lungo, *Op. cit.*, pp. 60 e 83.

(3) Nel 1482 la Ginevra era già madre di un fanciullo, a cui avea posto nome Franco. In quell'anno, il 29 ottobre il « Medico della Barba » fece testamento e lasciò tutori del piccolo Franco Ser Matteo suo cognato, il figlio della prima moglie (giacchè la Ginevra era la seconda) Pietro e il Poliziano, per il caso che la Ginevra ripigliasse marito. Tre anni dopo era morto, perchè l'8 luglio 1485 la Ginevra prese la tutela del figliuolo e fece suo procuratore il fratello. Ricavo queste notizie dai protocolli del notaio fiorentino Ser Domenico Guiducci. Questo Medico della Barba è anche autore di versi sopra la Natività e contro gli Ebrei. (Vedi *Laude spirituali di* Feo Belcari etc., ed. Galletti, p. 95).

(4) A proposito di questa dote trovo nei citati protocolli del Guiducci un atto sotto la data del 17 ottobre 1482, in cui il Medico della Barba dichiarasi pagato de' cento fiorini « de sigillo » promessigli dal Franco.

(5) Nella lettera ch'egli scrisse in morte di Lorenzo il Magnifico (è la XI

da questo tempo in poi egli andò continuamente a caccia di benefizi, giacchè i Medici favorivano i loro protetti, dispensando canonicati e pievanie.

Il notaio Ser Domenico Guiducci, rogò dall'82 al '94 molti atti riguardanti il Franco, ch'egli chiama *amicissimo meo* e così ci dà il modo di seguire la crescente fortuna del prete fiorentino, intorno alla quale prima d'allora ci mancan notizie sicure. Solo da certi versi del Pulci, il quale dice al Franco che non credeva

che 'l Bisdomino Michele
Accettassi caterva tanto trista (1),

si può argomentare che una delle chiese a cui il Franco fu addetto fosse S. Michele Visdomini, di cui poi nei tempi di maggiore prosperità del Franco non troviamo più cenno. Nel 1474 il primo d'aprile il Franco chiedeva per lettera (2) un « chiesino », a Empoli, promessogli già dai Medici; e poichè era allora vacante, è presumibile gli mantenessero la promessa. A Giuliano de' Medici poi con un sonetto (3) domandava un « chiesino del Bigallo », che probabilmente è quello di S. Maria del Bigallo a Ruballa (4), ricordato tra i benefizi che il Franco godeva nell'88. Gli sarà stato facilmente concesso dall'infelice giovine; e quindi prima dell'aprile del '78.

Ma venendo a notizie più certe, troviamo (5) che il 24 gennaio del 1482 (s. c.) il Franco entra in possesso della cappella di S. Antonio nella chiesa di S. Jacopo Oltr'Arno, cappella, dove egli aveva già l'incarico d'ufficiare e che veniva a rendergli venti-

---

delle pubblicate in Appendice) dice a Piero: « havendo 18 anni mangiato « continuamente il vostro pane ».

(1) Son. IV.

(2) È la I delle pubblicate in Appendice.

(3) È il son. LXV.

(4) Sul monte dell'*Apparita* vicino a Firenze, in un luogo detto *Ruballa*, fu fondato nel 1214 un ospedale con una chiesa, che si disse di S. Maria del Bigallo, perchè dipendeva dal magistrato di questo nome esistente in Firenze.

(5) Nei citati protocolli del Guiducci; da cui s'intende che ricavo tutte le altre notizie relative ai benefizi del Franco, quando non cito altra fonte.

quattro fiorini d'oro di camera. E in quello stesso anno il 23 d'ottobre era fatto rettore e cappellano d'un'altra cappella di S. Antonio, posta nella chiesa di S. Paolo, quella chiesa che aveva a priore il Poliziano. L'elezione però fu contrastata e le difficoltà durarono assai, perchè solo il 10 marzo del 1487 (s. c.) il Franco entrò in tenuta di detta cappella per mezzo del suo procuratore. Ma oltre alle due cappelle nel 1482 possedeva anche la pieve di S. Pietro in Sillano (1). Un'altra pieve acquistò nel 1485 il 25 luglio, cioè quella di S. Clemente a Pelago (2), a cui erano annessi un podere, un paio di bovi e *capita viginti sex bestiarum, videlicet pecorarum et caprearum.* Il 3 gennaio del 1487 (s. c.) il profumiere Baldino Cambi entrava in tenuta della chiesa di S. Lucia a Massapagani (3) a nome di Ser Matteo, *cui noviter fuit provisum de dicta ecclesia.*

Parrebbe ora che il Franco avesse di che rimaner contento; ma invece i quattro anni dal '90 al '94 sono quelli, in cui vediamo piovere di più sopra il capo fortunato del prete fiorentino, non mai soddisfatto, i favori e le grazie dei suoi patroni. Infatti il 13 aprile 1490 per mezzo del suo procuratore Giusto di Piero della Badessa entrò in possesso della Pieve di S. Lorenzo di Monte Fiesoli (4), a cui erano annessi venticinque *sextariora* di terra lavoratia e vignata e un altro podere; e nel luglio dello stesso anno si trova nominato come cappellano della cappella di S. Maria dei Disciplinati nella chiesa di S. Silvestro di Larciano (5). Nel '91 ebbe la Pieve di S. Donato in Poggio, Pieve grassa che faceva invidia al Poliziano, che chiedendo nel '92 la

(1) In un atto del 12 luglio rogato da Alessandro Braccesi. È posta sui poggi tra la Val di Pesa e la Val di Greve. Vedi REPETTI, *Diz. geogr. fis. stor. della Toscana.*

(2) È posta fra i monti della Consuma e della Vallombrosa.

(3) Prioria del Galluzzo a tre miglia da Firenze. Gli antichi però con facile corruzione la chiamavano « S. Lucia Ammazzapagani ».

(4) Non si deve confondere Monte Fiesoli, che è un poggio tra la Sieve e l'Arno verso il Ponte a Sieve, colla città di Fiesole.

(5) Era nella diocesi di Lucca.

Pieve di S. Donato in Collina (1), la chiamava « un San Donatuzzo » in confronto di quella del Franco. E questi, non ancor morto il vecchio piovano, accampava le sue ragioni su di essa (2). E quasi fosse poco, Piero de' Medici il 19 giugno del '92 eleggeva a un tratto il Franco rettore di tre chiese, cioè di S. Michele a Petreto, di S. Maria a Momentana e di S. Sisto (3), delle quali entrò in possesso solo nell'ottobre seguente. E proprio all'indomani di questa triplice elezione, cioè il 20 giugno, ch'era di mercoledì, come nota il solito notaio Guiducci, *convocato capitulo maioris ecclesie Florentine, ut moris est, fuit receptus in canonicum et in fratrem dicte ecclesie venerabilis vir dominus Mattheus Francus della Badessa virtute literarum Apostolicarum S. D. N. etc.... et fuit assignatum ei stallum in coro et locus in capitulo.* Tale elezione riempì di gioia un altro canonico, il Poliziano, che scrisse un'epistola latina per rallegrarsi di questo fatto con Piero de' Medici (4), a cui il Franco doveva anche quell'importante benefizio. I beni di questo canonicato erano nel popolo di S. Angelo a Rovezzano, dove Ser Matteo veniva a possedere *unam domunculam aptam ad usum laboratoris ... cum sextorioris quadraginta circum circa terre laboratium* (sic) più altre *sextariora sexaginta*. E inoltre in un contratto del 24 agosto 1493 apparisce come *rector ecclesie Sancte Marie in Capitolio* (5). Finalmente sul finire del '93, come fosse un povero disperato, si adoprava per ottenere la nomina a Spedalingo dello Spedale di Pisa. Incontrò difficoltà, egli prete e non pisano; ma le vinse, e ai primi del '94 era al posto desiderato. Di più, dice il Repetti ch'egli aveva ottenuto « per 15 anni l'u-

---

(1) S. Donato in Collina resta nel Val d'Arno fiorentino all'*Apparita*. S. Donato in Poggio invece è sui poggi tra la Val di Pesa e la Val di Greve. Il Poliziano allude a questa chiesa del Franco in una lettera a p. 82 delle *Prose inedite* ecc.

(2) Vedi la lettera VI delle pubblicate in Appendice.

(3) Non ho potuto trovare dove fossero queste chiese.

(4) Del Lungo, *Una lettera di Ser M. Franco*, in *Arch. Stor. Ital.*, III, 9, p. 46.

(5) Antichissima chiesa fiorentina che sorgeva presso Mercato Vecchio.

« sufrutto de'bagni di S. Giuliano presso Pisa » (1). E con questo non dobbiamo credere che non ci resti ignoto ancora qualche altro benefizio, ricevuto nel tempo della sua maggior prosperità.

Non tutti codesti benefizî dovette il Franco conservare fino alla morte; ad alcuni, non mai molti però, avrà rinunziato per averne de' migliori. Nel '92, quando chiedeva la Pieve di S. Donato in Poggio, si esprimeva così: « ... io mi vorrei indi redurre « in uno benefitio o duo et di uscire di tanti schizi e grida ..... « se io ho questo, lascerò uno o 2 de' mia per la importanza di « questo ». Benchè questo potrebbe anch'essere stato un artifizio per ottener più facilmente quel che voleva. In ogni modo però il Franco restava sempre a capo di molte chiese e cappelle, così lontane le une dalle altre da render impossibile ad un uomo solo d'occuparsi di tutte. Egli però non si sgomentava. Alieno dalla vita dura e solitaria della campagna, cominciò dall'affittare i poderi ai contadini e poi addirittura le chiese ad altri preti che l'officiassero o a persone che le facessero officiare. Ci restano gli atti, con cui dette in affitto la chiesa di S. Pietro a Sillano (27 aprile 1487), di S. Clemente a Pelago (2 maggio 1487), di S. Lucia (16 aprile 1490), la cappella di S. Maria dei Disciplinati (31 luglio), la chiesa di S. Maria in Campidoglio (24 agosto 1493). La Pieve di S. Piero in Sillano però, posta sui poggi tra la Val di Pesa e la Val di Greve, non doveva essere una dimora da fuggirsi; e di fatti fu quella dove il Franco forse si trattenne di più. L'aveva già nel 1482 e la lasciò solo nel 1487: e ch'egli vi avesse dimorato, si rileva dal contratto con cui ai 27 aprile di quell'anno la cedeva in affitto a Filippo de' Mascalzoni mercante fiorentino. Il Franco dunque lasciava ai suoi affittuari le noie che portavano seco i benefizi e preferiva lo stare in città e il godersi cogli amici. In casa Medici, amato com'era da tutta la famiglia, che l'adoperava in uffici svariatissimi, si trovava veramente a suo agio. Egli insegnò a leggere ai figliuoli di Lorenzo,

(1) Repetti, *Dizion. geogr. fis. stor. della Toscana*, V, p. 408.

che gli davano non poco da fare per la loro vivacità (1). La Clarice, benchè da principio avesse sospetto di questo prete mordace, fu poi contenta d'averlo come compagno di viaggio e maestro di casa (2), e pare che scegliesse bene, se poi arrivò a dire che non voleva che altri che il Franco spendesse i suoi danari. Lo fece anche suo mundualdo. Come tale apparisce in un atto del 4 marzo 1486 (s. f.), col quale ella rappresentata dal Franco ed un volterrano fanno società per certa miniera di vetriolo da sfruttare. Quando la crucciosa gentildonna andò a Roma nel marzo del 1488 per concludere i due matrimoni, di Piero suo figlio con l' Alfonsina Orsini e della Maddalena sua figlia con Francesco Cibo, portò con sè il Franco, che però non ritornò con lei a Firenze. Forse quel prete così destro e servizievole piacque al Cibo: il fatto è che questi lo trattenne con sè, nonostante le rimostranze della Clarice, affidandogli l' incarico di rimettere a nuovo certi bagni, ch'egli possedeva a Stigliano nella campagna romana. E il Franco poco dopo si vantava di averci « fatti ponti, chiese e spedali, che nulla non ci era, e dipoi ri« dotti tutti questi bagni alla toscana ». Molta gente, fin trecento persone al giorno, vi accorse nella primavera del 1488; ma non pochi, trattenutisi tre giorni, andavan via senza pagare, sicchè al povero Franco alla fine i conti non tornavano (3).

Quando, morta la madre (30 luglio 1488), la Maddalena andò a stare a Roma (4), dove condusse poi una vita infelice per le inquietudini che le dava il marito, per le malattie e le gravidanze difficili, volle con sè il Franco. Egli aveva il titolo di suo cappellano e si vantava d'esser così « scritto e nominato in sul ruo« tolo del papa » e d'essere « di sua famiglia » (giacchè la Maddalena aveva sposato il figlio di Innocenzo VIII) e di godere tutti

---

(1) Son. LXI.

(2) Del Lungo, *Un viaggio di Clarice Orsini* ecc. (*Scelta di curiosità letterarie*, n. 98) e art. cit., in *Archivio st. it.*, l. c.

(3) Vedi Del Lungo, in *Arch. st. it.*, l. c.

(4) Partì da Firenze il 4 settembre. Vedi *Arch. Med. in. Pr.* F.ª LIX.

« e' privilegi palatini spedendo gratis ogni, et qualunque cosa » (1). E certamente dovè essere in questa occasione che il Papa lo nominò suo commensale perpetuo (2). Ma per la Maddalena il Franco fu più che un cappellano: le faceva anche da maestro di casa e all'occorrenza da cameriere e da cuoco. Mentr'essa giaceva inferma, ser Matteo assistevala con tenerezza quasi paterna; e ne scriveva agli amici di Firenze lunghissime lettere. Se non fosse stato l'amore grandissimo per la sua « fanciulla », non avrebbe esitato un momento a lasciar Roma, quella città grave e noiosa e quella corte papale dove si trovava così a disagio. Tanto più che sebbene facesse « più giuochi che una ber- « tuccia », egli era mal corrisposto da chi avrebbe dovuto « lec- « carlo », da Francesco Cibo cioè, e anche dal papa, i quali, si capisce da certe sue lettere, lo trascuravano assai, e, se chiedeva qualche benefizio, lo tenevano sulla corda tanto per stancarlo. Sicchè, tra gli strapazzi e le inquietudini, si ammalò egli pure e allora finalmente il Cibo si mosse a compassione di lui; e per ricompensare il povero « mártiro » che aveva speso tante cure per la sua moglie, arrivò, bontà sua, a chiedere a Piero de' Medici un canonicato nel Duomo di Firenze per il suo servitore (3), quel canonicato, di cui abbiam visto che il Franco prese possesso il 20 giugno del '92.

E la dimora del Franco in Roma dev'esser durata poco più, chè lo troviamo cappellano di Piero de' Medici, dopo morto il Magnifico (4). Nel '93 passava con assai frequenza da Firenze a Pisa. Era quivi allora Francesco Cibo, e, almeno più tardi, ci stette

---

(1) Lettera III delle pubblicate in Appendice.

(2) Salvini, *Cat. cronol. dei canonici della Metropolit. Fiorent.*, Firenze, 1782, p. 63.

(3) Vedi Del Lungo, *l. c.*

(4) Vedi lo stato della famiglia Medici dopo la morte del Magnifico nell'*Archivio Mediceo innanzi il principato*, F.ª LXXXVIII, doc. 234. Troviamo pure nominato il Franco tra le persone che accompagnarono Piero de' Medici, quando andò con altri Fiorentini a *dare obbedienza* ad Alessandro VI appena eletto in luogo del morto Innocenzo VIII (25 luglio 1492) (vedi quinterno 86 della F.ª CIV del cit. *Archivio Mediceo*).

anche la Maddalena; ed il Franco pare che fosse incaricato di ottenere qualche ufficio o condotta al Cibo da Piero dei Medici (1). Nell'estate però del '94 aveva preso stabile dimora in quella città: nell' agosto di quell'anno Giovanni Cambi scriveva di là a Piero: « Non mi pare da non vi raguagliare dell' essere del « Franco, il quale si trova rinvolto in tanti infermi che son pieno « le letta » (2). Era stato fatto spedalingo dell'Ospedale di Pisa ed ora esercitava il suo ufficio; per il quale forse vittima di una di quelle epidemie così frequenti in antico, morì il 6 del settembre seguente (3). E piace vederlo finir la vita assistendo gl'infermi in uno spedale, lui che più d'una volta s'era dimenticato dell'abito che vestiva.

---

(1) Vedi a proposito di queste relazioni tra il Cibo e Piero la F.ª LVI dell'*Archivio Mediceo* cit. Pare che tra i due cognati non ci fossero buoni rapporti e che Piero avesse poca volontà di favorire il parente. Giovanni Cambi gli scriveva in data del 20 giugno 1493: « ... in verità il Signore « (Francesco) per quello si chognoscha mi pare in fatto affezionatissimo della « M. V. e posando qualche partichulare, vi farà intendere Messer Matteo sa- « rebbe da sperare di disporre di lui e generalmente d'ogni sua chosa chome « dalla M. V. fussi ricercho. E parendomi che per ongni chonto di quelli « che da me son visti sia più il bene che il male in far opera di tenerlo « chontento, quando non si facessi per altre chagone che per rispetto di « madonna Madalena che in lei è ispeso ogni bene, non vo' dimettere di « nuovo rachomandarlo alla V. M. certificandovi che essa Madonna Madalena « à fatto in quest'opera quello s'è chonvenuto e chon pocho chontento dimora « sintanto non vi vede rassettati chon quell'amore che da lei è desiderato » (F.ª LVI, doc. 131). Ma Piero non si piegava facilmente, perchè il 1° aprile 1494 la Maddalena gli scriveva, chiedendo una condotta per il marito, e così si sfogava: « io vegho el Signore senza entrata o poca et spendere assai « del capitale senza profitto alcuno; et tiene ciò che gli à a mano senza « sapere lui medesimo quello che se ne abia a fare overo fatto » (F.ª C. inserto dei doc. 122-140). Povera Maddalena, a che era ridotta!

(2) *Arch. Med.* cit., F.ª LVI, doc. 129.

(3) Salvini, *Catalogo cronologico dei canonici della chiesa della Metropolitana Fiorentina.* Cod. Marucell. A. 144 (in due luoghi).

II.

È curioso notare che quanti stavano intorno a Matteo Franco o l'amavano d'un amore sviscerato o l'odiavano d'un odio profondo. Lorenzo il Magnifico diceva di lui: « è delle prime e care « creature di casa mia »: e quando andava ai bagni lo voleva con sè, tanto si dilettava della sua conversazione, che al dire dell'Ambrogini era quanto mai piacevole. Grandissima fu l'amicizia tra il Franco e il Poliziano; essi si amavano come fratelli, mentre avevan molta ragione d' esser invidiosi l'uno dell'altro, poichè ambedue chiedevano benefizi ai Medici. Lorenzo li metteva alla pari; tanto che una volta, scrivendo al Lanfredini, a Roma, diceva: « Messer Angelo mio anchora vorrebbe una « chiesa che si chiama Santa Aghata pieve in Mugiello et di « valuta di F. 80. Et Francho nostro anchora comprendo habbi « bolle per uno canonicato. Raccomandovi d' amore l' uno et « l'altro, che sapete meritono essere beneficati da N. S., et il « Francho maxime per essere servitore del Sig. Francesco, « Messer Angelo per l'ornamento delle lettere sue » (1). Il Franco fu anche procuratore dell'amico e come tale apparisce in più atti del 1482 e 1483. E documento notevole del suo affetto per il compagno ci lasciò il Poliziano nella citata epistola latina a Piero de' Medici, in cui si rallegra della nomina del Franco a canonico del Duomo. Ivi lo chiama un altro sè stesso ed aggiunge: « L'intrinsechezza fra me e lui è ormai conosciuta, e « passiamo, grazie a Dio, per una delle rarissime coppie d'a- « mici » (2). Molto intimi del Franco furono anche i due fratelli Piero e Bernardo Dovizi da Bibbiena, cancellieri de' Medici, ma specialmente Piero, che il Franco chiamava suo « midollo di « cuore » e al quale apriva tutta l'anima sua, quasi sempre per dare sfogo all'amarezza ond'era ripiena. E ser Piero ben lo con-

(1) *Arch. Med. in. Princ.* F.ª LIX.
(2) Vedi Del Lungo, art. cit., in *Arch. st.*, p. 48.

traccambiava, cercando soprattutto di essergli utile. « Priegovi « per quella fede che è fra noi (diceva egli al Lanfredini, a « Roma) anzi per la servitù mia verso di voi ch'el Francho vi « sii raccomandato et lo tractate come me proprio et quando « viene alla presenza vostra, per amor mio li facciate intendere « efficacemente questa mia opera, degnandovi de offerirveli et « aiutarlo et honorarlo, dandoli qualche reputatione: voi me in- « tendete meglo che non so dirvelo » (1).

Quanto questi ed altri meno noti si vantavan caldi amici di ser Matteo, arrabbiati nemici gli si mostrarono Bernardo Bellincioni e Luigi Pulci.

C'è un sonetto del Franco contro il primo, dove lo chiama

Fiascaccio rotto e fesso in nuova vesta (2),

e il Bellincioni alla sua volta così apostrofa il Franco:

O di Venere e Bacco sacerdote,
Che di' le messe tua colla pannocchia,
Son questi e' salmi e l'orazion devote? (3)

E in un'altra occasione lo dice:

quell'altro prete schericato
Che a Roma in casa un matto è l'ermellino (4),
Pretaccio da campane sciagurato,
Volgiarrosti in cucina e pien di vino
Ser Matteo matto tanto avventurato (5).

E l'iroso poeta della corte di Lodovico il Moro si scorrucciava anche col Magnifico, da cui vedeva protetto il suo odiato avversario:

---

(1) *Arch. Med. in. Princ.*, F.ª LIX, doc. 89.
(2) Son. LXXVII.
(3) Bellincioni, *Rime*, Bologna, 1876-78, I, p. 204.
(4) Allude qui al gran conto che si faceva del Franco in casa di Francesco Cibo (il matto).
(5) Bellincioni, *Rime*, I. p. 181.

Per voi son tutti gli animi conversi
In pacifico stato; ma desira
Vendicarsi il mio cor, che lo martira
Quel bistolfaccio ch'or n'andò fra i Persi.
Lorenzo, già nel fonte Pegaseo
Io vi vidi bagnar le labbra e poi
Cantar soavi versi più che Orfeo;
E io che ancor seguir volevo voi,
Cambiai istil, cagion di Ser Matteo,
Che mi tolse del dir dolce con voi.
No' farem dir di noi
Pur con sonetti; e io non me ne curo:
S'egli è ranocchio, il butterò nel muro
E' tien dell'Epicuro,
Incredulo e bestiale e d'Origene:
Veggiàn se a caso quel ch' i' dico tene (1).

E chi sa che il Franco non seminasse zizzania per allontanare il Bellincioni da casa Medici, quasi direi per gelosia di mestiere, e spadroneggiare lui solo?

Ma la guerra tra Matteo Franco e Luigi Pulci fu più sanguinosa e dette vita a numerosi sonetti, che acquistarono non poca celebrità. Leggendoli, assalitore apparisce il Franco, il quale spia ogni atto di Luigi per pigliarne occasione a punzecchiarlo. Tranquillo, senza sbracciarsi, dà colpi sonori e non mostra di sentire quelli che riceve: il Pulci invece si affanna, cerca il lato vulnerabile dell'avversario, manda gemiti per le ferite toccate, e se non soccombe nella lotta, n'esce di certo il più malconcio.

In principio il combattimento non era accanito; ma presto si inacerbì. Sono importanti a questo proposito i seguenti versi di un sonetto, indirizzato dal Pulci al Franco:

Usanza è con sonetti e co' 'nprovviso
Rodersi un poco e' basti e dir buon giuochi;

(1) Bellincioni, *Rime*, II, p. 253.

Ma non toccar più là, ch' i te n'avviso;
Chè 'l ceffo ti fie intriso;
Chè dare a chi non giostra, vien da vile,
E suolsi in versi usar chi è gentile
Qualche tratto sottile
O colpo destro o lettera per parte;
Ma tu se' *Ser Nonsalle* e guasti l'arte.
Rendi la spada a Marte
E desta il Brevïario a mattutino;
Ch'egli ha già fatto più che 'l sonnellino.

E il Franco gli rispondeva per le rime, dicendo che i limiti oramai erano stati passati da lui e che non s'aspettasse che guerra:

Darotti, mignattuzza, in tutti i lochi
Dov'io vedrò più presto averti ucciso.
Non minacciar, chè tanto più m'infochi.
Se tu m'accenni, i' ti darò 'n sul viso;
Se pur perder non vuoi, fa' che non giuochi;
Tu ci hai mie padre tu, mie madre intriso,
E moglie, se ben fiso
L'Ostia, la Chiesa e Cristo (1), adunque *sile*,
Porcaccio tristo, scrivi del porcile ecc.

È stato detto e ripetuto che Luigi e Matteo erano amici, e solo per diletto di Lorenzo si mordevano a guisa di cani aizzati l'un contro l'altro dal padrone (2): e i sonetti, che si scambiarono i due giostranti, fin dal sec. XV furono destinati a divertire il popolo, stampati più volte in quelle edizioni or divenute tanto ricercate, quanto allora passavano inosservate, coll'epiteto di

(1) Allude qui ad alcuni sonetti scrittigli contro dal Pulci.

(2) Non posso fare a meno di riportare il seguente periodo dell'Invernizzi (*Il Rinascimento*, p. 274): « Un giorno Matteo Franco, canonico e poeta « fiorentino e il nostro Pulci per ischerzevole sollazzo del loro Mecenate Lo- « renzo il Magnifico, immaginarono fra loro una contesa e si scambiarono « molti sonetti, in cui fecero a gara a chi sapeva dirle più grosse e scara- « ventare ingiurie più forti contro l'avversario ». Si direbbe che li avesse visti!

« iocosi et da ridere ». E in queste antiche edizioni, che del resto sono l'una fedele riproduzione dell'altra, si ha da ricercare la causa, chè altrimenti non saprei dove cercarla, della tradizione che il Pulci e il Franco sol per celia così si svillaneggiassero. Infatti nel « verso » della prima carta, cioè dietro il frontespizio, vi si legge una diceria, di cui riporto quello che fa al caso:

(¶ Incominciano esonetti di Messere Matheo franco & di Luigi pulci Parte mandati luno allaltro: & parte mandati a diuerse persone Et benche M. Matheo et Luigi in questi loro sonetti dimonstrino esser poco amici luno dellaltro: niente di manco nel secreto erono amicissimi. Ma per dare piacere & dilectare altri alcuna volta si mordeuono & suillaneggiauono in tal modo come se proprio stati fussono nimici capitali..... Ancora (Luigi) di sua natura non fu maliuolo: come a qualcuno e paruto & come pare dimonstrino esua sonetti perche non disse ne fece mai cosa alcuna in derisione & in offensione daltri che non hauessi di poi seco mille remorsioni, & mille pentimenti nellanimo suo. Pure come decto o per piacere a qualcuno era necessario fare così contro lauoglia sua.

Di qui risulta chiaro, a mio parere, l'intento dell'editore di presentare gli autori come gente dabbene, acciò che comprino il libretto anche i timorati e gli scrupolosi. Si pensi che l'edizione era fatta in Firenze, molto probabilmente al tempo del Savonarola. Ma facile riesce invece dimostrare che quella battaglia fatta a colpi di sonetti ebbe serie conseguenze e non era una finzione. Si senta che cosa diceva il Pulci al Magnifico nel febbraio del '74: « Io t'ò scripta questa colla mano che trema per « la febre, perchè stamani mi fu da' parenti recati *sonetti*, dove « erano coltellate improverate et molte cose ch'io non sapevo « ancora. Di che ebbi tanta pena, ch'essendo dianzi in piazza mi « ne prese la febbre... Io mi sono doluto, che mai come io, fu « stratiato cane, e che io so chi lo fa... e òtti mandato a dire « che 'l *prete* t'inganna. Per Messer Marsilio hiersera gliel dixi, « et che va dicendo tu se' tu et Giuliano che lo fate fare, e che « ha altre materie alle mani; e che io so, tu gli ài detto non « facci. Che adunque t'à disubbidito, et che tu voglia hora esser

« dal mio: e con altri ho detto, tu non hai creduto la cosa vad
« tanto oltre come è trascorsa... Non dormo, non mangio e
« sono fuori di me, e la mia casa è già otto dì in pianto, e tu
« non credi e non vedi queste cose » (1). E alla sua volta i
Franco con un fare tanto meno dimesso scriveva allo stesso Ma
gnifico: « Sono el Franco... Io mi rallegro molto che.... in dua
« di sia stata conosciuta la grandissima temerità di Gigi Pulci
« la quale voi ne' processi di vostra vita non havete conosciuta
« o se pure la cognoscete, chè in vero ne dubito, fate come ch
« si ghuasta in chiasso, che ancora ch'egl'intenda el suo errore
« tirato dalla pazzia, multiplica in più inconvenienti andando
« drieto a sua bestiale impresa. Gigi è inportuno, Gigi è fasti
« dioso, Gigi ha pessima lingua, Gigi arogante, Gigi seminator di
« schandoli, Gigi ha mille difetti secondo voi, et nondimeno sanza
« Gigi non si può respirare in chasa vostra. Gigi è animella delle
« vostre palle. Havete tolto a mostrare la magnificentia et hu-
« manità vostre in tenere a ghalla questo dispecto della genera-
« tione humana etc.... » (2). Questi ed altri brani che si potrebbero riportare mostrano quanto odio e come profondo separasse i due avversari; e come ciascuno d'essi cercasse di tirare dalla sua Lorenzo, il quale non si piegava da una parte più che dall'altra, e forse (cosa che non gli farebbe onore) si divertiva a vederli così malamente azzuffarsi. Ciò spiaceva invece alla buona Clarice, che in una lettera allude alla brutta faccenda mostrando di ritener colpevole il Franco: « Harei caro non essere in favola « del Francho, come fu Luigi Pulci » (3). E che la cosa fosse seria, anche troppo, e che ne nascesse tra i contemporanei grande scandalo, attesta anche questo sonetto d'anonimo, conservatoci in un codice di rime del quattrocento (Ashburnham. 419, c. 44r):

Franco, s' i' odo e ben porgo gli orecchi
in verità che non mi pare onesto,

(1) *Lettere*, pp. 140 e 141.
(2) *Lettere*, pp. 181 e 182.
(3) Fabroni, *Vita Laur. Med.*, II, 288.

a un tuo par non si richiede questo,
e sènne biasimato da parecchi
Uomini, di virtù fontana e specchi,
perchè ti se' in tal opera desto:
ma questo tempo ti sarà richiesto;
tu ti vai voltolando in sugli stecchi.
Entrasti tu nella religïone
per dire uficio o studiare in sonetti?
celebri tu con queste orazïone?
Lascia Luigi e non far più dispetti:
la cherica richiede divozione
e buoni esempli in parole e 'n effetti;
Oppur se ti diletti
Di fare in versi, intendi el parlar mio,
fa' cose in lalde dell'etterno Iddio (1).

Il Franco poi involgeva nel suo odio anche i parenti di Luigi. Nell'occasione che Bernardo, il minore dei tre fratelli Pulci, fu fatto camarlingo del Mugello (marzo 1477) gli mandò un sonetto per sberteggiarlo. Ma Bernardo ch'era « timido e selvatico » non avrà risposto.

---

(1) Questo sonetto nel codice va unito ad altri due pure contro a un prete, che io crederei il Franco. Se così fosse, ne apparirebbe come egli tra i contemporanei avesse più avversari, e si spiegherebbero meglio le animosità sue col Bellincioni e il Pulci. Riproduco il primo di que' sonetti:

Bistolfo mio con poca divozione,
o zuca vana, teschio e non cervello,
di scienza più netto ch'un baccello,
più scioco ch'una zuca o un mellone.
Tu par così un certo dondolone
fatto da que' che 'nbiancon col pennello
e nell'andar più goffo d'un cammello
vocatus nomen item ser Sapone.
So che ti intendi poco di grammatica,
mastica ben questo verso di sopra,
apri lo 'ngegno a 'ntender questa pratica.
Se ài punto di senno, qui l'adopra;
non ti parrà qual verso una volatica
ma un'amara e ispiacevol opra
Convien ch' i' disquopra
Tutte le tuo virtù chiaro destingua
della tua gola e la fracida lingua.

Come mai quello sciagurato di Luigi Pulci si tirò addosso una persecuzione così feroce? Non si sa; ma forse col suo fare ardito e quella certa improntitudine, ch'egli stesso si riconosceva, avrà dato noia all'iroso piovano.

Strano uomo dunque questo Matteo Franco, capace di tenerezze femminili quanto di odi selvaggi, miscuglio di egoismo e di carità, di viltà e di petulanza! Oscillante tra gli eccessi senza mai trovare il giusto equilibrio, ei si riflette nella sua prosa scapigliata, dove talora la tradizione letteraria diventa rettorica e la naturalezza del parlare trivialità. E perciò per rievocar intera la sua figura giovano, forse anche meglio dei sonetti, le sue lettere, tutte curiose e piene di brio, importanti pure come documenti della lingua e del costume del sec. XV, le più delle quali essendo inedite, non credo inutile pubblicarle qui appresso (1).

GUGLIELMO VOLPI.

LETTERE INEDITE DI MATTEO FRANCO (2)

I.

A LORENZO IL MAGNIFICO.

(R. Arch. di Stato di Firenze, Med. av. Princip. F.ª XXX, doc. 229).

Lorenzo mio, misericordia. Iddio sa bene in che modo et in che attitudine io vi scrivo. Con uno tagliere in sul letto, suvvi el foglio, col braccio nudo fuori della rinboccatura, parmi esser l'huon morto, carico di mattoni, testi et sassi roventi, con una montagnia di panni, con un capo com'un cipollone

---

(1) Tre lettere del Franco sono state fin qui pubblicate. Una dal Del Lungo nell'*Arch. stor. it.*, III, 9, un'altra dal medesimo nella *Scelta di curiosità* ecc., n. 98 e una terza dal Bongi in fine alle *Lettere di Luigi Pulci*, Lucca, 1886.

(2) Mi sono astenuto dal far note illustrative a queste lettere, perchè mi avrebbero portato troppo per le lunghe, e ciò non sarebbe stato conforme all'indole di questo *Giornale*.

a scogli di cappelline, bende et sciugatoi, parmi esser tutto tramontana. Colla vocie et colla mano atremolanti scrivovi, Signior mio, perchè el sagrestano d'Orto San Michele mi venne hora hora al letto avisarmi come el prete del mio chiesino, che la M. V. mi promisse, è morto, e a Enpoli vale 12 o 15 fiorini, ed è sanza cura. E' padroni lo promissono a ser Nicolò vostro, quando lo mandasti a chiedere per me, che se vacava non ne farebbono nè [più] qua nè più là si volessi la M. V. Ora essendo vacato, Lorenzo, vita et speranza mia, io mi vi gietto nelle braccia. Non so che mi vi dire. Non ò altro ingegnio, nè altra lingua, che la mia. Non guardate, per l'amor di Dio al mio scrivere; anzi all'affetto et al bisognio et nel termine che io mi truovo. Io, quanto so et posso, mi vi raccomando; non vi vo' più ronpere el capo. Ser Nicolò sa che ciel promesse, et sa ogni cosa. Non altro: in fretta: et sono sudato come se io avessi tirato el carro. Idio sano vi prosperi et mantengha, et spirivi in questo caso quel che sia el meglio per salute dell'anima mia.

Addì primo d'aprile 1474.

Vostro Matteo Franco non fedelissimo servidore
anzi fedelissimo da nulla.

(*Tergo*): M.co Viro Lorenzo De Medici.

II.

A Lorenzo il Magnifico.

Ibid., F.a XXXVII, doc. 220).

M.co L. Non m'essendo giovato el verso a trarmi della farsata al puntuoso, rovinoso, impetuoso et rovente Pierozo, mi bisogna alla spiatanacciata prosa dirvi come sabato proximo si leva et veste la scomunica, et domenica mattina al lume di moccolo spento va fuori atorno. Aviso V. M. non ho tanta paura di lei, esendo bambagina, perchè non m'ànno spaventato quelle di carta pecora, quanto mi sarebbe molestissimo le dispectose parole ad instantia del M.co Lorenzo, ad istantia del quale et la vita et la morte, non che la roba et danari, sono et saranno sempre, pur che la facultà conceduta mi sia da Dio poterlo mostrare. Insomma alle parole mia Pierozo non presta fede; perchè non credo la possi prestare, nè farne altro contratto. Bisognami adunque dire col centurione: *Tantum dic verbo* etc. Alla Mtia V. mi racomando, la quale sa lo stato mio, e' l mio bisogno intende meglo che io non so dire. Die XV aprilis 1479. E. M. V. Servitor

Mattheus Franchus.

(*Tergo*): Mco Laurentio benefactori
suo honorandissimo.

III.

A Ser Piero Dovizi.

(Ibid., F.ª CXXIV, doc. 201).

Ser Piero mio, Egli è venuto a porre la 'mposta messer Probo palatino, una gentile persona col quale ho contratto qua una grande amicitia, perchè, come dovete avere inteso, e' fu quello che ci fu mandato incontro da Nostro Signore, quando venimo a Roma, per farci le spese per la via; et allora, et ancora poi a Roma, piglai seco dimesticheza grande, et insomma io l'ho per amico, et di voi qua insieme havemo ragionato più volte. Fate vi priego che lo troviate, et mostrate che per relatione di messer Franco maestro di casa di Madonna Clarice a Roma voi gli siate partigiano et obligato, intendendo quanta buona compagnia et mi abbi qua fatta et quanto amorevolmente et bene si sia portato verso noi tutti a Roma etc.... Et mostrategli che essendo sì grande amico suo io, che ne seguita che voi siete ancor voi etc. Insomma fategli quante fregagioni e offerte potete, et dimesticatevelo il più potete, perchè è una buona bazicatura, di poche parole, et docto, et è un forabosco che mai lo lasciono fermare. Molto N. S. l'adopera a mandare qua et là, perchè l'hanno per pratico, spedito et per fedele. Sta fermamente in Palazo, et intende ciò che vi si fa, perchè di tutti que' palatini è molto dimestico et universalemente molto benvoluto: tocca, et è um buon compagnio. Et più, mostrate che madonna Magdalena vi habbi scritto che voi gli ricordiate et racomandiate e' benifiti di messer Francho, dite di messer Francho suo cappellano et maestro di casa di madonna Clarice a Roma; et dite così, che non v'intenderia altrimenti; et non ve ne ridete, cazo d'asino, chè egli è pur così. Sono stato maestro suo di casa, et adesso sono cappellano di madonna Magdalena, et così sono scripto e nominato in sul ruotolo del papa, et sono di sua famiglia, et godomi tutti e' previlegi palatini, spedendo *gratis* ogni et qualunque cosa, et ancora arò un dì meglo: che vengha cacasangue. Non dubitate, e non vi sbigottite: chè se io sto sano, e esca di questo cesso de' bagni a onore, come spero, et il mio Lorenzo, voi, e il mio cuore madonna Magdalena, mi tenghino il fermo, come son più che certo faranno, io vi farò, ser Piero mio dolce, onore: che se sapessi quante utili et honorevoli cose havevo ordite in questo poco tempo a Roma, ve ne godería l'animo; ma questa venuta qui tutto mi ha interrotto, ma subito rintegrerrò alla tornata.

E per concludere di messer Probo, io li promissi qua, in certi lunghi ragionamenti di voi, di fare che voi saresti tutto suo come mio proprio, et lui

assai me pregò lo facessi: et eravamo rimasti che alla partita sua da Roma di stare dua hore insieme. e che io gli facessi certe lectere in sua recomendatione ad voi et a Lorenzo: ma io mi parti' per questi bagni tanto innanzi a lui, che nè' fatti sua nè' mia seco potetti fare; e per questo adesso vi scrivo, acciò che voi sopperiate costà voi al tutto etc.

B..... (1) vi bisogna insegnare il modo da farlo; et maxime per il vostro Francho, et per voi proprio ancora. Fat[e in]somma che tutte queste cose partorischino dua cose. La prima, che lo faccia tutto vostro dimestico e tutto partigiano del patrone, perchè n'è stato un pocolino in secreto alienetto. Se fate questo, non vi fia punto poi qua fuor di preposito havere un succhiellino sì buono in palazzo: nulla ci si mette di nostro. La seconda, che voi adoperiate in modo seco, che e' tratti in nella 'mposta e' mia benifitii, come merita la fede ho in lui et come merita la povertà loro e lo promisse qua ad me, a madonna Clarice e a madonna Magdalena, et credo che madonna Magdalena glie ne dessi ricordo alla partita sua. Fate in modo che non vi habbia poi a rompere el forame in farvi scrivere, e adoperate che mi campiate da'messi, e che mi facciate licenziare e' buoi tolti etc....

Piero nostro con la sua lieta compagnia si truova al presente a Roma, et io in questo bordello, che pensate se mi è doppia pena. Altro non mi acade. Cristo sano mi vi conservi sopra tutto; poi seguiti che vuole. Io avevo ordinato mandare alla vechia vostra e a sirochiama um poco di lino et certe altre cose; ma questa ghagloffa stanza mia qui non ha voluto. Alla ritornata mia vi ristorerò: qui vi fo fare mestolini, scatolini, bossoletti da zibetto, péttini e molte fantasticherie a tornio, chè ci si lavora di busso molto bene. Tutto vi serbo. Voglatemi pur bene. Addì 7 di maggio 1488.

Vostro Franco a Stigliano.

Del fatto della 'mposta parlatene ancora a messer Pandolpho della Luna, che, per interpositione e malignità del nostro terzo amico, è stato meco da un pezzo in qua non so come. Priego me lo rassettiate in modo che non ci guasti messer Probo; e per parte di Lorenzo a lui ancora racomandate e' benifitii del Francho, anzi glene lasciate et a lui et a messer Probo ricordo; e se non vi ricordassi de' mia benifitii, e' son questi:

Pieve di Sam Piero a Sillano	Vescovado di Fiesole
Pieve di San Chimenti a Pelago	

(1) È guasta la carta.

Santa Lucia Amazapagani lo spedale di Sancta Maria al Bigallo a Ruballa la cappella di Sancto Antonio, posta in San Jacopo sopra Arno	Vescovado di Firenze.

Fate che qualche volta vostra madre si vada a stare e a desinare e a cena colla Ginevra mia sirochia, che non saranno l'una all'altra punto fuori di preposito, acciò che si dimestichino insieme, che ho fede saranno gran consolatione l'una dell'altra. *Vale iterum.*

E a tutti e frate anfroi (*sic*) Butti Luigi mi racomandate: al patrone non dico, chè so fate più che non merito. Rispondetemi in ogni modo uno verso e mandatelo a' Medici, che mi fia mandato. *Vale.*

(*Tergo*): Venerabili ac Doctiss^mo^
. . . . Piero da Bi
. . . . Secretario del
. . . . renzo de Me
. . . . aiori suo honor.
. . . . In Firenze.

A Bernardo Dovizi.

IV.

(Ibid., F.^a^ CXXIV, doc. 224).

Bernardo mio cuore caro, io vorrei così un savio apresso e poterli dire: *quid faciendo, vitam ecternam possidebo?* Io mi scortico, Bernardo mio dolce, per fare a ongn'huomo bene, e qua fo più giuochi che una bertuccia per vivere del mio et non dare carico nè stropiccío nessuno a persona; anzi mi cavo el cuore et patisco ongni stento, ogni strema servitù et ongni maligna persecutione da chi, se fussi buono, mi doverría leccare. E tutto perchè cotesto uomo di Lorenzo costà, el quale ho di continuo innanzi alli ochi et nel core, perchè non intenda del Franco nè a torto nè a diritto male, et a questo effetto sempre fatto el matteone el semplice, statomi rincantucciato rimesso, et a chi m'ha dato una ceffata portoli l'altra ghota, diventato essa patientia al naturale, non mi spiccando mai dall'asinuccio mio del ben fare, nè dalla mia fede, nè dal mio amore verso e' patroni et amici et a' nemici ancora, che già non mi ricorda elli haver fatto mai male a nemico mio ancor che io habbia potuto etc. In modo, Bernardo mio, che io mi sono avilito come un

topo, et omai mi arrendo e ciedo a ongni tristo, chè io per me non mi dà el cuore potere sì debole e lacerato resistere a più martirii, perchè sono omai allo *In manus tuas, Domine* etc. O i' durerei un mese, Bernardo mio, a sfogarmi teco: ma non vorrei però, per sfogar me, afogar te; *ergo* basti questo per arra, et habbia pazienza; chè se non ti facevo qualche particella di questa mia paxione, mi morivo.

Tu sai che costoro mi tolsono l'ufitio mio di Civitavechia, et quanto scipitamente; tanto che per mie fe', Bernardo, io mi verghongnavo del loro verghongnarsi: chè quando tornai da Firenze, dolendomi con loro et mostrando loro che cieron sei modi da salvare l'una et altra parte, ne arrossivono et scompigliavonsi nel voler giustificarla; in modo che mi parve troppo scoprirli et dicievo: O Lorenzo de' Medici, hor fussi tu a un buco a intendere le lor iustificationi! etc. Vo' dire, per provar questo con li arcieffecti, che colui a chi certi ministri d'Ascanio et non Ascanio feciono havere tale mio ufitio, l'à tenuto allo 'ncanto infino a hora, che lo dava per 100 ducati, et a me fu arrecato alle mani da' medesimi ministri d'Ascanio et sua al falliene havere, perchè fanno insieme de' participii; insomma pur poi alfine lie n'à acoccata, che l'à venduto ducati 60 al sostituto che vi tenevo io, et così elli et io ce ne siam fuora che vengha loro el cacasangue. Hor siete chiaro che Ascanio non havea questa cura in culo, quando a questi giorni lo dissi a questi nostri qua: pur confessorono esser stati inghannati da ministri detti d'Ascanio; et che se avessin pensato, che arebon fatto et detto, et che ancora ne volevon far ramalichío con Ascanio. Risposi che sare' più a preposito mettere innanzi al papa uno delli altri ufitii che ha nelle mani, chè omai questo era morto e sotterrato per un pezo etc.... Dissommi che volentieri lo farebbono, ma s'el capitolo tante volte chiestovi non viene, non ne sarà niente. Hor non più dell'ufitio perduto, chè omai dovete esser chiaro di tutto, e basti circa a questo. Ma la cagion del mio scrivere non è questo etc.; ma è un'altra giarda non meno cattivaccia che la prima dell'ufitio.

Prima voglio sappiate come e' sono 3 settimane che io non ho veduto nè parlato a nessuno di loro, perchè è come a darsi a conoscere a' messi et a' birri a ire là a casa, mentre che si tornerà seco el Magontino, el quale dì e notte lo cova, e quivi di continuo mangia bee e dorme, elli et il famiglio, e quivi fa tutte le sua fabriche, et colui non vede altro Iddio etc.... Dico che la cagione del mio motivo dello scriverti è che io ho inteso da un mutolo che sta in casa loro, da chi essi non si guardono, come hanno auto più volte ragionamenti di vedere se mi potessino far perdere questa speranza di Sam Pulinari, e che non ad altro fine mi hanno dondolata la expeditione della bolla, solo per mettere tempo in mezo et rafreddare, tanto che elli

adempiessino e' loro disengni etc. Et a questo effecto hanno tentati dua modi per torre tale speranza ad me et darla a loro. Uno, di far che certo Palatino qua ne facessi impresa, cioè li servissi del nome etc. E non parendo poi questa così netta a loro modo, intesi che avevono avisato costà el vescovo di Troia et certi loro, che molto secretamente facessino intendere al priore di Sam Pulinari come io haveo obtenuto etc.... et che prima che volessi aspectare questa vergongnia, lo consigliassino al renunctiare, promettendo di reserballi etc.... Ma che tutto l'inponessino in confessione etc.... Adesso ne sono arcichiaro, et pure ho tocco con mano tanta loro captività et tradimento: et se non c'intendessi tradito più Lorenzo che me, mi dispererei; ma poi che ardiscono farla a lui, mi posso tacere. Or per chiarirne voi, vi aviso come scrivendomi a questi giorni el detto priore di San Pulinari una amorevole et buona lectera, dolendosi così honestissimamente di me in questo, aver io cerco di torli, etc.; ma diceva avere in testa la cosa in modo, che se così fussi stato, haría auto ragione a dolersi etc.; cioè dicea lui che li avevono dato a intendere che io mi ero fatto suo coaiutore e tratta la bolla, et di corto anderei a Firenze a esserli balio et a tornarmi seco et a tener conto di tutte l'entrate sua etc.... che dicea lui: Oimè! o io sarei vituperato etc.; et più dicevonli che io avevo detto in su la bolla che li era infermo et pazo, et che non potea esercitare la chiesa etc. tutte cose odiose et da farlo consciendere alla renuntia, la quale dicevono che se la faceva che riparerebbono al fatto mio etc.; alla quale lectera io risposi quanto mi parve a preposito tutta in sul vero, confortando detto priore a star di buona vogla e non temere spaventachi, et che io li vorrei dar vita et benefitii et non tòrre, et che ciò che in quel suo male si pensò di fare circa el suo benifitio niente era in suo preiuditio, et così dico vero: che quando domani io obtenessi detta bolla, la terrei tanto secreta nella cassa che si morissi, se a morire avessi; se no, far senz'esso: chè in vita sua mai penserei darli una alteratione d'un pelo etc. Così fate fede voi a Ser Piero, aciò che a Lorenzo non fussi detta una per un'altra etc. Hora lui risponde alla mia questa che io vi mando inclusa, per la quale poterete benissimo conoscere el vero di ciò che ò detto. Priego che informiate bene Ser Piero di tutto, perchè importa, et perchè non habbia anco, oltre al danno, qualche carico a torto; et del resto mi racomando ad voi. Hor vegho perchè forse el capitolo non compariva: naffe, se non à a venire per la bolla, vengha almanco per l'altre cose, a ciò non mi faccino fare el peggio possono. *Vale.*

Alla Contessina mia non date niente, che la vuole certi paternostri da ber gialli (*sic*), che liene manderò pel primo, con qualche altra zachera, che non dubiti; e racomandatemi a lei. Et voi di questa cosa fate in modo, che 'l

nostro sole del vero et la nostra bontà caccin via ogni altro nugolo et tristitia, e avisatemi di qualche cosa che dir si possa. *Iterum vale.*

Addì 13 di Dicembre 1490.

Madonna intese la diligentia vostra et resolutione circa a' danari di Giuliano Mazinghi, et mandò pel medico, et volle che tutto li leggessi; che n'ebbon grandissimo piacere, et con festa s'aspettano etc. Benchè forse una hora fa ho una da Niccolò del Troscia spetiale, che mi dice che esso Giuliano ha fatto fare una promessa a giubilei da que' contadini; in modo che se così è, mi pare che noi ci abbiamo in questa cosa a riporre a bottega da capo quando ce n'arem[m]o a levare, et così resteremo in parole. Fate, vi priego, d'intenderla, et insomma di fare in modo che almanco quello che ho letto di vostro a madonna habbia a esser con effetto; chè se haveo prima la lectera di Niccolo del Troscia non arei fatta in su la vostra la cosa sì grassa al medico et a madonna. *Iterum vale.*

Tutto più che suo Francho
in Roma.

Et questa per l'amor di Dio, purgato che la m'a, stracciate, et in questo mezo guardate non vada male. A voi mi racomando sopra tutto etc.

(*A tergo*):A . . . . . ia
c . . . . . .
t . . . . . .
mec . . . . . o Car^{mo}
In Firenze.

V.

A Ser Piero e Ser Bernardo Dovizi.

(Ibid., F.° CXXIV, doc. 78).

Fratelli mia carnalissimi, benchè sia taciuta la penna in nella morte di vostro et mio patre, non sono però taciute le lacrime nè il dolore, nè il cuore mai ha racheta la sua aflictione et tempesta dolorosa. Quando morì, Ser Piero et Bernardo mio, Francho mio naturalissimo patre et così mia matre, quali, et per esser patre et matre di mio sangue et carne et per mia natura et loro tanto amor verso di me, amai tanto quanto mai figluolo si potessi amar patre et matre; quando Iddio me li tolse, dico, che come non mai più di prima privato morte di parenti mi dolfono tanto quanto potete stimare, et

tanto che giudicai dolore al mondo non potere esser maggiore che quello. Et adesso, fratelli mia vita e core, o perchè e' fia il do[le]re più presente; o perchè esso dolere abbia più esca et incenda non solamente l'amore extremo che portavo al vostro e mio patre messer Franco et esso cordialmente ad me, ma ancora mi asalti dalla banda dell'amore et compassione che ne ho a tutti voi, mia fratelli, a matre et sorelle vostre et mia (il che nella morte di mio patre non acadde, perchè solo con una sola sorella restai); o che pur sia perchè la morte di Francho mio primo patre fussi antiveduta per la infermità 5 anni portata tutta in su le mie braccia, che l'aveo già fatto morto assai volte, chè sapete male antiveduto duole assai meno; o per quel che si sia, io non so che per la morte adesso del mio tanto sfegatato et amorevole patre meser Franco abbia in nel core tanta pena, afanno, maninconia et dolore tanto extremo, che quel che già giurato harei di Franco mio primo patre non potere esser maggiore, giurerei adesso quello nullo dolere esser stato. Et però, fratelli mia veri, l'avere atteso infino a qui a piagnere con voi non m'à lasciato scrivervi; nè vi harei anco potuto, come nè ancor posso, splimere quale in questa morte sia morto el vostro Franco. Ho ben più volte presone la penna per farne pruova et che, come vostro fratello maggiore in età, pigliare per meno male a confortarvi e raconsolarvi; ma quando poi in me cercavo et di consolatione et conforto, non ne trovando pure apena tanto che substentassi la mia vita, sbigottito mi ritornavo a piangere. Pure adesso essendo il repentino et improviso dolore, per lo sfogamento del piangere, cessato in qualche parte, per la quale mi ha un poco soccorso la ragione, che infino a ora, per non aver potuto resistere a esso dolore, s'è taciuta etc. la quale di presente forte col restato dolore combatte, et ancora che per la fixa passione in nel core non possa nettarmi da tanto dolorosa pena, pure assai ne tempera et alleggeriscie. Et mostrami tanto chiaramente essa ragione che meser Franco nostro patre non è morto, et fammi confessare ad me et per chiunche lo conobbe tante sua buone opere et sancta conditione, che mi pruova che esso, pagato sì bene el debito suo di questo mondo, vive in Paradiso, dove non ci sarà di meno utilità. Et mostrami che la morte d'un patre solo è stata vita di cento altri nostri patri, perchè in vita sua fece tanti altri sè medesimi con la sua bontà, umanità, amorevoleza e per l'esser servente et amichevole etc. come era con ongnuno, che tutti quelli, riposati infino adesso nella vita sua, hora si leveranno a tutti e' vostri bisongni, e tanto più quanto al loro ragionevole e natural corso s'aggiungne li sproni della gratia et bontà et compaxione di tutti voi virtudiosi et sì ben allevati figluoli. Et mostrami esser tante buone parti et conditioni in voi, ornati adesso di tanta honorevole compaxione e fama di vostro patre, che mai a voi non

habbia a mancar patre. Et di più mi mostra tanta sufficienzia, amore et virtù nella vostra prudente matre, tanto più che in qualunque altra donna, che può sopperire per ongni buon patre etc. De' tanti vostri buoni parenti, de' tanti vostri buoni amici, non vi dico quanto la ragione vi faccia ricchi; chè pochi sono che in cotesta ciptà più di voi n'abbino.

Ma quando mai tante certissime cose non fussino, mi dice essa ragione che, come ogn'uomo è certo, voi havete per patre el vostro Lorenzo, che vale più che mille patri che risucitar vi potessino, et in amore et in onore et in potere; et per tutte queste cose mi conclude tanto d'allegrezza et conforto, che molto ben raguaglería il dolore, quando tor si potessi che il duolo nelle sua proprie carne non dolessi. La ragione detta, fratelli mia carissimi, dice che le tribulationi sono el paragone delli huomini, et che vi spechiate nel vostro Job Lorenzo, che più n'ha sopportate in nel corpo et animo suo che altro che al mondo sia; et che ringratiamo Iddio del tempo sufficiente che ci à tanto patre prestato, della fama e gratia di che vi ha lasciato heredi, delle parti et condition lasciate in voi tutti sua figluoli: et rallegratevi della miseria di che siate usciti, perchè non è più dolorosa cosa che mai non haver provato dolore nessuno, nè più misera cosa che mai haver provato miseria alcuna. Voi forse mai più per aventura piangiesti morte di nessuno parente; et però quanto più nuova più penosa, che hora è piaciuto a Dio, per qualche suo buono misterio forse, che entriate ancor voi alla lega et matricola del mondo: sì che patientia, fratelli mia, et facciamo masseritia delle lagrime, chè in questo mondo se ne logora assai; preghiamo Iddio per lui, et pensiamo al resto del male che ci potería far la fortuna, et pensiamo che mai pel passato naque huom che non morissi, e che tutti que' che sono vivi morranno, et tutti quelli che hanno a nascere morranno, et come questo mondo è um passaggio d'animali che di continuo corrono alla morte. Preghiamo Iddio, dico, che per sua gratia et misericordia facci qui fine, et ringratiamolo di quanto li è piaciuto fare, raccomandandoli la vostra sancta matre et i vostri sancti patroni, et la valitudine di tutti voi altri fratelli e amici nostri. Et fate, come savii et buoni, che istimiate questa morte un cenno di Dio in farvi riconoscere l'anime vostre, voi medesimi, et che non è d'asicurarsi nè da sperare in nulla felicità o favore di questo mondo; et che aspectando col themor di Dio ogni giorno de' colpi del mondo, ci vengha vogla quel tempo possiamo rubare al mondo, di ghodercelo colli amici stretti et abracciati insieme honestamente: chè altri pochi più certi piaceri ci truovo io in questo mondo, che la consolatione delli amici veri; et per questa cagione, e per compassione di tutti voi, se mai hebbi vogla d'esser scapolo et libero, è hora per venirmene a star con voi, per alleggerirvi di qualche

cura, per farvi meno sentire la morte del vostro et mio patre. Salutate, confortate, mi offerite et racomandate alla mia come vostra matre, sorelle, a ser Piero, a Bernardo, poverini, oltre a tante loro cure sottentrati in tanta maninconia et dolore e pensieri, al mio carnale Giovan Batista, al mio tenerino et troppo tosto martoriato Antonio; et priego habbiate non meno compassione ad me che io m'abbia ad voi, perchè n'ho non meno bisongno di voi etc.

Non vo' preterire, Bernardo mio dolze, quanto oltre al Francho la tua pietosa lectera commovessi Madonna Magdalena, tutta carità e amore, a compaxione di voi tutti: che non so quale si sia di sua casa che si fussi morto, che n'avessi potuto haver più maninconia e pena; che mai mi rivede che ella non vi ritorni su et non usi qualche cordiale et compaxionevole parole di voi: et àmmi imposto che per sua parte vi conforti, et così el Signore, che per vostro amore ha dimostro dolerli assai; et dicono vi scriva che n'ànno pen'al pari di voi, et per quanto di suo' buona fama incendono et per vostro amore; et che vi dica che non meno vi rallegriate di quel che vi resta, quanto vi ratristate di quel che vi manca; et che ancor che sappino che voi habbiate Lorenzo et delli altri, che nondimancho vi acerti che avete ancor loro Signorie, quali mai vi mancheranno in qualunque vostra ochorentia: così ragionandone iheri con Aleria et col Soderino, ne dimostrorono tanto cordiale dolore, et dipoi venendo in compaxione di voi tanto gratiosi fratelli, mi dissono che io vi splimessi quanto del cuore loro verso di voi intendevo, et che vi confortassi per lor parte, et vi offerissi ongni loro possibilità etc.

Racomandomi a voi. Cedo et per stracca et dolore; et priego, quanto più presto potete mi avisiate aver dato il luogo suo al dolore et il suo alla ragione, et che tutto il nostro resto sia sano. *Valete.*

Addì 9 di maggio 1491.

Francho di continuo con voi.

(*Manca il foglio esterno coll'indirizzo*).

VI.

A Ser Piero Dovizi.

(Ibid., F.a XLI, doc. 514).

Ser Piero, io ho aviso come Messer Antonio piovano di San Donato in Poggio ha male grande in modo, che non credono ne levi capo; et voi sapete che'l suo benifitio di San Donato in Poggio si è quello che già, con consentimento di Lorenzo et vostro, mi feci reservare; et ènne detta mia reserva nelle mani del datario in modo forte, che, se forza laurentiana non s'interpone, non mi può esser tolto etc.

Questo è quel benifitio che tanto afermative mi promettesti adoperarvi in modo che io l'arei, cioè quello che mi dicesti: Francho, dello Spedale et di San Donato in Poggio lascia fare ad me; cioè quello di che parlasti a Andrea Cambini per me, perchè dubitavamo che esso piovano non lo renuntiassi ad istantia di don Gregorio di Francesco orafo et di detto Cambino. Io ve l'ò pur disengnato in tanti modi, che ve ne poterete ricordare. Mossemi a fare tale reserva esser el benifitio apresso a un altro mio, et la persuasione dei popolani mia amicissimi, et anche, ser Piero mio, perchè, come dissi a Lorenzo de' fatti di sam Polenari, io mi vorrei indi redurre in uno benifitio o dua, et di uscire di tanti schizi e grida.

Insomma vi priego che facciate che Lorenzo scriva a Roma all'oratore in mio favore, perchè così scrive madonna al papa; cioè fate che l'oratore facci col papa, che la pieve di San Donato im Poggio, che sta per vacare, la reservi per messer Mattheo Francho etc. dicendoli che sarà a lui messer Antonio Zeno, et che lo raguaglerà di ciò che bisongna intorno ad ciò, et che li presti fede et favore in modo intorno ad ciò, che et il Francho e Lorenzo et madonna sia consolata di questa gratia etc. Benchè ad voi non bisongna insengnare. Altro per fretta non ho da dirvi, se non che facciate che questa ochasione non ci fugha. Con questa sarà una mia a Lorenzo, che si referisce a questa a tale preposito. Se vi pare la dia Bernardo Rustichi, la darà: se la volete dar voi, ve ne priego, *imo* vi priego la guidiate in modo che ci riesca, offerendo a Lorenzo che se io ho questo, lascerò uno o 2 de' mia, per la importanza di questo ad me, et per ridurmi come di sopra ho detto. *Vale* et fate presto. Addì 8 di giungno 1491.

Vostro Francho.

(*Tergo*): Ser Piero Cancelliere
del M^co L^o de medicis.

VII.

A Piero de' Medici.

(Ibid., F.^a LX, doc. 85).

Con questa vi mando uno alberello di libre 2 nette di pomata. Non ve ne mando più, perchè di cotesta ragione non ho più. Se ve ne manca, avisate, che vi si manderà della buona ancora, cioè della meglo che ci sia etc.

Et con questa saranno dua alberelli molto bene lavorati, pur di pomata. E' gli vi dona el profummiero che vi lavorò le vostre cose, chè così l'ho confortato, et maxime perchè desidera aquistare la gratia vostra; et avisandovi che perchè vuole esser prete, che è stato notaro, et è dotto et pratico

cortigiano, non obstante che faccia e' profummi; et è una buona persona et gentile creatura, pien di fede et amore, et è ferrarese. Desiderria, per mia persuasioni, venirsene a riposare *sub umbra alarum tuarum*; che ongni poco di benifitiuolo che di costà li potessimo fare havere, ve lo goderesti tutto, et haresti il miglore maestro d'Italia di questi lavori. Et per far ugelletti, saponi, pomate, olii d'ongni ragione et polvere, e molte altre gentileze, oltre al lavorare, non si poteria trovar meglo; et così resteresti voi el signore dell'arte, perchè aresti sotto di voi et il frate et costui, da tenervi fornito per sempre di queste gentileze; et sarieno sprone l'uno dell'altro, et perduto l'uno resteria l'altro. Hovvi voluto fare questo discorso, perchè, quando qualche cosa vi dessi nel guanto, ve ne ricordiate; et intanto, per tenerlo sciloppato, fate per vostra parte scrivere una risposta circa a' fatti sua, che paia che il disengno mio vi piaccia, ringratiandolo di questi alberelli et offerendovi etc. Altro non mi acade. Racomandomi ad vostra M^tia^.

Die XX Decembris 1491.

Servitor Franco in Roma.

Et più 4 alberellini smaltati di pomata, et per empiere la scatola, et perchè sopperisca all'alberello, che temo non sia poca etc.

(*Tergo*): patrone M^co^ Piero
di L^zo^ de medici
firenze.

VIII.

A Ser Piero Dovizi.

(Ibid., F.^a^ LXXXIX, doc. 238).

Ser Piero, voi sapete quanto elli è che io vi feci così in digrosso uno discorso del disordini (*sic*) di questa casa, et come alla giornata andavono peggiorando in modo, che omai mi arrendevo, et come in questa casa un fiorentino era una croce fra' diavoli, et così molto bene vi discorsi la mala dispositione di madonna per più capi. Et perchè sto in dubbio che mai leggiate mie lectere interamente, dubito anco che queste non vi paino cose nuove: per il quale dubbio, et anco per satisfare interamente ad me medesimo, et perchè scoppio di paxione senza sapere dove io m'habbia a ricorrere per consiglo o aiuto alcuno, che quando scorgho tante freddeze et poco cura et amore naturalmente nelle cose di tanta maggiore importantia che 'l Francho, mi do de' casi mia pace, ma di questo non me la darò mai etc.

In questa casa non vien mai, se non a lunari, huomo nè femmina a sapere se madonna è viva o morta. Lasciamo andare che non cerchino di darli niente d'autorità; ma a sapere se l'è viva, ch'è stata continuamente, poi che tornamo, fitta in casa, che mai è ita fuori se non dua giorni, che andò a Cervetri et dua sole volti a N. S., et una sera a cena al banco; et sempre infermiccia, et che non paia che l'abbi, la poverina, huom vivo per lei. Maladetto quel marzolino, quel raviggiuolo, quella pera, quel fiasco di trebbiano, o quel mazo di finochio o quella nespola, che mai mai o da voi o da huom che per lei sia li sia mandato; che ne tenghono questi genovesi col Signore la più bella loggia con le maggiori maravigle del mondo: lasciamo andare dell'altre cose di maggior valuta, che anco sendo figluola di chi è et della sufficienza et gratia che l'è, non sarebbe però peccato; che, se la fussi figluola d'un confinato, saría più reconosciuta che la poverina patientissima non è et come me n'avegho io, stato sempre pescaia et iustificatione et scusa etc. dicendo che a queste cose piccole non riguardate, ma che un dì si sentirà lo scoppio et il baleno a un tratto in cose di qualche importantia etc. Et se n'avede, ser Pier mio, et lei et altri ancora, et io per scusa non basto, et concludovi che, se voi non tenete nutrita questa casa o di vero o d'ombra almancho, che le cose se ne poterieno andare tanto fuor di vostro disengno, che ve ne poteria poi increscere etc.

Questo discorso vi ho fatto pieno di passione et stiza; et questo che ve lo dirò, non solamente scripsi ad voi, la indispositione di madonna Magdalena e del suo troppo veghiare per indiscretione del Signore, perchè tutta questa vernata non ancor finita è stato a giucare tutta nocte, et quando cenato alle 6 e 7 ore, et quando ito a letto a dì, et lei mai ha voluto nè saputo mangiare nè dormire senza lui; tanto che n'avea perduto et il sonno et il mangiare, et era diventata come una lucciola, come sapete vi dissi. Io ancora lo dissi all' oratore, a Noferi, a ser Niccolò et a Cristo, giorno per giorno, sempre tenuti et tengho raguagliati. L'oratore mi risponde sempre: El vostro ufitio è di scriverlo a Lorenzo: in questa cosa che ci posso io fare io? Scrivete et lasciate risolversi a loro etc. Et Noferi dice: Questa fanciulla io ho paura che non ci viva poco fra le mani, et questo signore fa et dice etc. e si vorría avvisarne a Firenze etc. Ser Niccolò, io lo dimandai di consiglo, se li parea o da mandare per maestro Pier Leoni, o d'avisarlo de' sua difetti et mandarli tutto l'ordine di questi medici, et veder se ci sapessi dar consiglo nessuno; atento maxime, oltre all'esser maestro Pier Leoni, che la fanciulla ha fede grande in lui: et esso, per aver curata la matre et ancora lei, che meglo che altro medico sa la complexione sua etc., fecemi levar tutto l' ordine che hanno tenuto e' medici infino a qui, dicendomi che non

saría se non bene etc. dipoi mi disse ne scriverría costa, dipoi è entrato nel gigante di Napoli: et così ongni cosa si converte in nulla, et il povero Francho corre qua, corre là, paxion drento et fuori, et scoppiali el cuore; et *quod peius est*, che per sè non è di tanta autorità et cervello che possa riparar lui etc.

Hora per dirvi el male di madonna, è questo, ch'è causata dalle sopradette cose, di troppo veghiare et di mangiar fuor di suo uso; et anighittendosi in casa senza niente di exercitio, ne divenne meza oppilata et bolsiccia, che non può caminar 12 passi; et poi è d'una colloruza della matre, acuta, maninconica et sottile, cogitativa, et che s'acora ongni ghiribizo et fantasia del marito, et mai pensa nè songna altro, *tam* excessivamente lo ama, che s'intisichisce da sè ad sè, che mi par questa delle più paurose cose che l'abbia in sè, perchè di niente che mangi o bea o dormi si nutrisçe o pigla piacere etc. Et a questo male non so pensare riparo io, perchè essa l'à per natura et il signore ha per natura ancor lui molte cose a questa contraria et che aiutono etc. De le quali prime cause ne sono dipoi subcesse queste altre. Elli è mesi che non li è tornato il tempo suo, a che ricorriamo con um poco di speranza che la potessi esser grossa; che quando questo non fussi, dicono e' medici che la ci darebbe che pensare et che fare; et con tutto che anco fussi grossa, dicono che ongni poco d'accidente o di scesa più o di febre che s'aggiungnessi, o che lo stomaco s'indengnassi afatto, che ne' medesimi pensieri s'incorrería etc. Dipoi è soggiuntoli, che se li è aviato di sotto dinanzi certo mestruo bianco, che dicon che è del più vivo che habbia addosso, che ancora assai l'aiuta consumare agiunto al niente o poco mangiare et dormire. È stitichissima: esce di rado, et certi cacherellini di topo sechi e riarsi come di ruggine. Non vuole cristei, non vuole untioni, se non sanno di buono, nè lavande; et tutto per non puzare nel letto al marito, mi credo io, a ciò che non li habbia a dire: Va', dormi da te ad te etc. È di soprapiù poi agiuntosi una gran tossa, che non può quasi parlare, tanta materia se l'è mossa del capo; et così assai del capo, del petto et delle reni si duole; et ieri pure pure (che mai più l'à voluto fare) si ghiacette tutto dì: che quando essa giacie, potete dir che habbia male, perchè è di natura da lasciarsi prima morire che di confessare d'aver male etc. Et stanotte passata li vennono con quella tossa certe dogle nella spalla ritta, che li rimbombavono nel pecto; in modo che tutta nocte è ita atorno, et pur con sachettini et ventose et altri rimedi cessò um poco. Oggi s'è poi stata così parte a giacere et parte ritta: adesso non potendo più reggiere el capo, et sentendosi la medesima dogla, l'abbiamo messa a lecto che sono hore una incirca. Hor quel che m'à mosso a paxione et stiza, è, prima, el male suo, anzi mio

che l'ò tutto nel mezo del cuore io: l'altra, che io torno hor dall'Oratore et olli racontata tutta la cosa, et pregatolo che vada domattina a vedere um poco Noferi, che anco el poveretto n'à hauto parechi dì di scesa et febricina etc.; et che s'acozassi con ser Niccolò, et che mandassino uno infino a maestro Pier Leoni, che intendiamo che è qua a Spuleti, o a farlo venir un poco infino qua, che mi parría la diritta, o per qualche suo consiglo etc.: la risposta che mi fe', fu questa: Francho mio, questo non mi farai tu fare; chè mi fu già dato da un valente et savio huom per consiglo, che mai i' m'inpacciassi in procacciar medici a persona. Io li dissi: Qual sarà peggio, o che voi vi adoperiate che madonna Magdalena, che non ha altro patre qua che voi et Noferi et ser Niccolò, habbia in questo suo male el consiglo di maestro Pier Leoni, in cui essa ha fede assai et conosce la complexion sua et che il patre apruova in tutti e' sua bisongni, o di non v'inpacciare di nessuno suo bisongno? Dissemi insomma dopo molte repliche: Tu me la perdonerai; scrivine a Firenze stasera per questa cavalcata, et ancora io ne scriverrò etc. et lasciamo resolverci a loro. Ella ha um patre tanto savio, che, se li parrà da mandare per maestro Pier Leoni o per altri, e' perranno poco a spacciare uno dove maestro Piero è e a farlo qua venire, o a scrivere ad noi che noi lo facciam venire etc. Partimmi tutto pieno, dicendoli: Io non credetti che s'avessi a domandare el patrone. Volete voi che io oda domenica mattina messa etc. Et così bufonchiando me ne sono venuto a scrivervi questa paxionata lectera: et ancor, ser Piero mio, che io sia certo che voi m'abbiate a riprendere del nostro saper aver patientia a ligiare et andare a versi etc., dicendo che non mi maravigli poi se questa mia tanta libertà di bocca et di cuore mi nuoce, vi rispondo che anzi mai altro mi nocè, et che me lo conosco ben troppo. Ma non me ne posso rimaner omai, sendo con tal difetto invechiato, se difetto è, *quia ita homo sum*. Per fretta non vi dirò altro, che vi concluderò che, havendo inteso tutto el progresso del male et difetti di madonna, che presto vi risolviate a pigliarci partito quale ad voi paia el miglore. E' medici che l'ànno medicata infino a oggi, è stato maestro Iacopo medico di papa; benchè c'è venuto un dì sì et sei no, et son 15 giorni che più non c'è arrivato; perchè el Signore è così fatto, et di sè et men d'altri si dà pocho pensiero: et qui mi vuo' tacere una gran pazia detta a Noferi et a Ser Niccolò, che vogla Iddio che sia pazzia mia più tosto che tristitia d'altri, dico circa al pensiero et parole, non circa alli effetti per ancora, che io creda o sappia etc. Dipoi l'à medicata et medica maestro Gregorio da Toscanella, che anco medica el papa, quello che è stato tanto tempo medico qua del signor Francesco, una diligente persona et tutto bontà et amore et anco pratico et dotto; ma è molto freddo et timido, et vacci assai a tentoni,

et ammi detto lui ad me et sollecitato che si debba far venire maestro Pier Leoni: et così oggi, ragionando buon pezo col signore di madonna etc., ancora lui disse che si vorría far venire in ongni modo; et ragionò di voler far convenire più medici per haver lor consiglo etc.: et dipoi, notate questa, ce n'andamo in camera a madonna, fatte che hebbe meco tutte le sua iustificationi et scuse, et dissele: Vedi, Magdalena, tu non vuoi fare cosa che ti sia ordinata: io te lo dico qui presente el Francho; et così domani me ne scuserò con lo 'mbasciatore et con Noferi che rapresentono qui et il publico et il privato di tuo patre; chè per me non resta di dire nè di fare cosa alcuna per la salute tua, sì che io non vorrei, che hor che vanno atorno queste pace et cose, aquistar qualche infamia o carico, se niente di te contro a mie vogla intervenissi etc. Rispose la fanciulla: Et che poteranno e' dire? Son io la prima che ho male; et quando mi morissi, la prima che mi morissi: vi scuserò ben io, signore: disse et cominciò a ridere. Et il signore: Se non lo dicessino e' tua, lo poterieno dir li altri. Domani ti dico che voglo scaricar l'animo mio etc. Et così finì.

Hor con tutte queste cose vi concludo, che così come non è da pensare che madonna, non acadendo altro accidente, habbia di presente a correr pericolo alcuno da dubitarne, perchè si leva et va a tavola con li altri et motteggia etc., così non è da farsene beffe, perchè tutte le sopradette cose son vere in lei; et se n'avessi lo intrinsico come me, meglo lo crederresti. Ser Piero, per vostra fè, nel modo et con le parole che vi pare, vi priego che et mi iustifichiate et scusiate, et con le mane in croce vi arcipriego che mi caviate di qui: prima, che non ci posso più durare, come più volte v'ò detto; et poi, perchè è d'averci poco honore et meno utile: so bene io quel che mi dico etc. chè ancor che madonna mi accenni et chiami, ella poco mi aggiungne et io meno a lei, in luogo l'ànno ridotta. Et però v'ho sempre detto, che ci vorrei aver veduto alla dura un altro Francho. Hor non più: atendiamo a riparar per hora a quel che più importa: pensate a fare in modo che questa fanciulla in questi sua difetti et indispositioni paia figluola di chi l'è et non mogle di chi l'è etc.: et poi vada el resto come vada. Racomandomi ad voi.

Addì 18 di gennaro 1492 (*s. c.*).

Vostro Francho.

(*Tergo*): Al mio [ ] et hono
rando [ ] Cance
lliere [ ] M^co^ L^zo^
de Me[dici] in Firenze.

IX.

A Ser Piero Dovizi.

(Ibid. F.ª LXXXIX, doc. 240).

Poi che questa mia lectera non è stata a tempo a questa cavalcata, et perchè hebbi a badare a' sachettini et bangnuoli intorno a madonna infino alle 4 hore per amor di quella sua dogla della spalla, et anco perchè l'Oratore Chaccha mi disse che manderia per le lectere etc., mezo disperato diliberai et a Noferi et a ser Niccolò dirne l'animo mio et così al signor Francesco; in modo, che ho fatto ch'el Signore ha scripto a maestro Pier Leoni una buona lectera, et ho fatto mandarla all'Oratore et a ser Niccolò da parte del Signore, pregandoli che mandino questa lectera, et che ancor loro scrivino che vengha: et mandovvi el Signore pur poi alfine, con lectera di ser Niccolò (non so se l'orator si volle scrivere), un suo balestriere. Et insomma ho preso questo spediente; et se elli è stato prosuntuoso, e' si sia, chè io non so viver con tante seste et con tante squadre, io: me fate voi impazare chon tante observationi etc.

Aspetta madonna maestro Piero con gran festa etc. Ella stanotte s'è assai bene riposata, chè passata che fu iarsera quella sua poca di dogla, poi pur si riposò etc. et stamattina a dì l'andai al lecto a vedere, et dettile una presa d'armatico rosato, et fecile fare così leggiermente le fregagioni a quella sua spalla, et così la tenni a chiachiera tanto che passò un poco di sua fantasticheria; et conforta' la a levarsi um poco, perchè la scesa non vuol dormire et capo sotto etc., et serrate bene tutte le impannate, et uscì con un cioppone caldo e leggieri in su un suo pitocho da parto, si levò et passeggiò alquanto; ma perchè il capo non li reggieva, si gittò così in su certo lectuccio a sedere, et appoggiata a certi guanciali così un poco discosta dal fuoco, et quivi prese un bichier di pollo pesto con lacte di seme comuni, et ivi a un'ora desinò 4 bocconi di brodo di pollo, cottovi drento borrace et certe herbe etc. et così, tra una cosa et un'altra, assai benè s'è passata oggi. Oggi poi pur è stata a giacere, lieta assai, a sentire motteggiare et sonare etc. Adesso vi ho lasciato ser Niccolò et il Bertholino et il Signore, et son venuto a scriver questa agiunta, che siamo a dì 19 a hore 24. Lascio la lectera aperta, a ciò che infino che non spacciono vi possa dì per dì raguaglare etc.

Oggi a dì 20 vi aviso come madonna stanocte s'è assai bene reposata, et senza quella sua dogla, et iarsera cenò uno bichiere di pollo pesto con lacte di semi comuni, che lo prese e' 2 terzii, et poi cenò 4 capperi con un poco d'aceto et zuchero, et mangiò un poco di minestrina fatta di borrana et

barbe di pretosemolo, cottovi drento parechi susine amosciene, et insomma cenò competentemente, anzi bene etc. fece sua unctioni et fregagioni (1). Stamattina um poco più scarica anco si levò che non suole, et andò così pianamente pure a udire messa alla sua cappella qui in casa: et perchè pur vi stette con qualche disagio, se ne tornò e gittossi apresso al fuoco in su certo lectuccio; et così motteggiamo um pezo, et con uno poco d'armatico rosato, che havea preso quando si levò, si stette infino a hora di mangiare; et volendole dare 2 tuorli d'uova, non li volle. Desinò poi 4 bocconcini di brodetto, una piccola cosa, chè disse che lo stomaco non li reggieva. Di poi s'è stata così in su lectuccio infino a vespro; et perchè assai donne romanesche, di quelle di messer Mario Mellini, ci sono venute, dicendo che a tanto loro cicalare el capo li andava a spasso, si scaldò il lecto, e èssi entrata nel lecto, et quivi è stata a ragionare et motteggiare infino adesso, che sono hore 22. Per stasera se l'è ordinato um poco di semola con lacte di semi comuni et 2 huova fresche, se le vorrà, et certe sopostuze perchè è molto stitica. Oggi si trastulla con penniti et aqua cotta pectorale. Per concludere, ci par meglo da ier mattina in qua; et così speriamo che a Dio piaccia che abbia a ire di bene in meglo, et stanno pure in su qualche speranza che la possa esser grossa; chè se questo non fussi, come ho detto, starem[m]o di peggior vogla. Iddio ci dia gratia, ne seguiti come speriamo et desideriamo. Perchè la cavalcata si spaccia stasera, suggellerò et di mano in mano vi raguaglerò, et, se viene maestro Pier Leoni, meglo vi poterò raguagliare.

Racomandomi ad voi; et priego che facciate intendere a Lorenzo, come più fa vi raguagliai della sua mala dispositione, et così di quanto v'ho scripto, a ciò che mai non possa dire: E' sono colà una covigliata di capassoni, et mai ci ànno fatto asaper niente. Et racomandatemi quanto più potete a sua Magnificentia.

A ser Antonio da Colle feci l'ambasciata vostra, e dice farà che *ad votum* sarete servito della cosa del Valore; et che vi priega che voi conduciate quella cosa del suo prete, a ciò non habbia haver altri gradi: et io ancor ve ne conforto et priego. *Vale.* Addì 20 di gennaro 1492 (*s. c.*).

Vostro Francho in Roma.

(*Tergo*): Al mio . . . . . Honoran
do Ser . . . . . ncellie
re de . . . . . zo de
Med . . . . . enze

(*Sotto alcuni appunti cancellati*).

(1) Veramente il Franco aveva scritto *fregiani*, parola senza nessun significato, dovuta certamente alla fretta. *Fregagioni* si trova adoperato anche più sopra.

Era prima scritto, che non me n'ero aveduto; et perchè mi par faticha a riscrivere, ve lo becherete così.

X.

A Ser Piero Dovizi.

(Ibid., F.ª LXXXIX, doc. 368).

Come v'avisai, per la indisposition di madonna si mandò uno, con lectere del signore, di ser Niccolò et dell'Oratore, a Spuleti. credendo vi fussi maestro Pier Leoni. Oggi ci è risposta da un suo fratello, come dieci o 12 giorni sono che maestro Piero si partì di là da Spuleti, et che finalmente è costà a Firenze. Hora i' dirò un tratto el parere mio alla Franchesca io, perchè madonna, dipoi vi scripsi, è sempre ita aquistando migloramento, et maxime che quella sua tossa et freddo non è più così crudo; s'è pure adolcito in modo, che non l'altera tanto; *imo* ha cominciato a pigliare la via del naso, et ongni dì empier fazoletti in modo, che 'l capo, che assai la tempestava, è assai alleggerito; et non v'ha tanta dogla nella fronte, quanto vi haveva, nè fummi e baglori, come 2 o 3 volte l'intervenne a questi giorni: et oggi è stata levata, statasi così a sedere appresso al fuoco, et motteggiato assai. Neanco tanto di quella materia bianca non è venuta da basso. Ha mangiato anco qualche cosa di più et di più substanza che non facea, et dormito assai competentemente, et anco uscito qualche cosellina naturalmente più che l'usato suo. Et così ad ongni banda habbiamo, da poi che vi scripsi la prima in qua, miglorato qualche cosa. Quel che li resti che mi dia noia si è questo: che, prima, non pigla piacer di cosa nessuna. Èlli venuto a noia et li huomini et le donne et ongni cosa, dal Signore in fuora, che come vede o sente lui, tutti li spiriti risucitono; come elli è fuor di casa, tutti aghiadono; che questo anco mi par che la streghi, strugha et consumi, una certa gelosiuza acuta et pensier fisso nel cuore et nell'anima, che li reca sempre consumamento, et che svia li spiriti da ongni loro buono ufitio del corpo; et sol di tali ghiribizi et pensieri si nutrica il core: che mi par questa una incurabil mallattia di per sè, dipoi mi fa anco più paura quanto più sopra poi vi s'aggiungne, come s'è questa scesa che li tiene il capo et tutta la persona intenebrata. L'altro si è stomacuzo leno e debolissimo, che non può soportare che piccola cosa et che molto li vada a gusto, et nulla di vogla nè con apetito mangia; anzi qualche volta dopo cena, beuto che arà, ributterà qualche cosa, benchè poche volte l'à fatto (lo fece certe volte che sbevazava dopo el cibo aqua cotta con cannella etc.); el capo ancor debolissimo et tutta, però non può ire sei passi che 'l capo li regha o le ghambe. Come ha la

mattina mangiato, la testa li duol più: sta meglo la sera inanzi cena che la mattina innanzi desinare; et meglo qualche cosa dopo cena, che dopo desinare, per una hora o 2. Stitichissima, quando senza cure esce, ce ne rallegriam come d'un fanciul maschio; et colle sopposte esce qualche volta come cacherelli di topi riarsi et risechi, che questo mi dà anco gran noia. Et mangia pochissimo. È consumata assai la persona, et un visino lavato. Et insomma è molto male disposta, et, se non fussi la speranza dell'esser grossa, direi malissimo. Quel che noi habbiamo del grossa, si sono quelle dolgle di capo dopo el cibo della mattina, che ne dà um poco di congnectura, le cosce et cambe pesanti, e 'l venirli a noia ongnuno et ongni cosa; che anco nell'altre sua grosseze l'ha fatto, havendo veduto, premendo le poppe, qualche gocciolina di lacte, et finalmente il polso con più qualche cosa d'uno alito. Et febre non ha auta, nè ha, secondo dicon questi medici. Et utimamente che ci habbiamo fatto venire una certa matrona che allieva e' fanciulli, et àlla trassinata tutta, et dice lei che li par certo grossa di dua mesi o più. Hora noi siamo in queste ambiguità: o che tutti e' difetti sua sieno da indispositione captiva per l'essersi stata tanto in casa fitta, assidua, senza exercitio alcuno, oppilata nelle sua tisiche fantasie e annighittita, et per star infino a $^1/_2$ nocte a cenar, e per esser uscita d'ongni suo ordine di dormire et mangiare, per le cagion che vi scripsi indiscrete etc., o che la maggior parte di questi sua difetti naschino dalla grossezza; et in questo s'acordono et le donne pratiche che l'ànno vista et i medici, ma non senza qualche suspensione ancor loro. Et certamente, se è grossa, come si spera, el male non è a un per cento. Et credisi che sia, anco perchè or sta male male e hor meglora, che non par quella lei: chè se havessi tanti difetti per malattia, e' son tanti, et lei non s'aiuta in modo da sè a sè, nè ha tanto di virtù forte, che in sì breve tanta varietà ne seguissi etc.

Dicono queste donne che, poi che ella partorì, parve a loro che si purghassi benissimo, et dopo il parto di circa a un mese o meno gittò certa purghatione da basso, che stimorono fussin reliquie del vicin parto, racoltesi in quel mezo, et poi la natura l'avessi expulse etc. et che da quello in qua mai, mai non ha auto suo tempo, nè altre purghationi, nè ha. Qualcuno di questi medici si sono iti adagio a ristringere quella materia bianca, che vien da basso, con dir che forse la natura qualche parte ne purghi a quel modo, et altri dicon che credon che sia del meglo che habbia et più vivo adosso, et pruovollo con l'essersi, poi che questa cosa cominciò, tanto dimagrata. Quando ne vien 2 o 3 dì alla fila et quando sta uno che non viene, et quando poco et quando assai; et così seguita di presente così variando. A questi dì in questo suo più male ha piú continuato, non molta quantità però per volta.

Halla medicata (cominciò circa uno mese fa, quando quella materia bassa cominciò pure a seguitare con deboleza et duol di rene assai, chè ha le rene debolissime) Maestro Jacopo medico di papa, che vi venne forse sei volte con Maestro Gregorio da Toscanella, che è medico del Signore, et anco medica il papa da pochi mesi in qua, una buona et amorevole et diligente persona et sfegatato servitor di Lorenzo et di madonna et tutto nostro molto sollecito, et va con gran discretione et adagio; e lui è stato poi et è continuo a solo a solo. Déttolli insieme certo mele rosato forse 8 o 10 dì ongni mattina con certa poca cosa di corno di cervio arso et certe unctioni allo stomaco et per le reni, et ordinorolli la vita, ch'è pochissimo, s'i' observo, perchè il gusto suo non vuole ordine d'altri che suo etc. Maestro Gregorio poi c'è venuto, et à ateso più a ristorarla et al freddo che a altro, et con savorie et con panellini di capponi et zuchero et semi comuni et legno aloe etc. et lactovari ristorativi e con pollo pesto sera et mattina, quando se li poteva dare, quando no, con 2 huova fresche, quando si levava, et la sera, quando andava a tavola. Et hor li fa usar ongni mattina una presa di lactovaro d'armatico rosato quanto una castangna, come la si desta, et poi quando il pollo pesto et quando l'uova. Adesso li è sì venuto a noia et l'uno et l'altro, che la facciamo sol coll'armatico et morselletti di Savonia et brodettuzi con 2 o 3 huova o brodo di pollo, con borrace cottavi drento et susine amoscene et quando semola, tutte cose lenitive et morvide, et con questo continuato ordine et con ripigliare le sua hore del mangiare et dormire s'è guadangnato assai di migloramento, com' è detto, et draganti et penniti et bichiche et aque pectorali pel freddo; et così è meglo assai.

Vo' pur anco dir questo, come il papa ongni dì dimanda di sua Signoria molto cordialmente, et spesso finge di voler per sè et Maestro Jacopo e 'l vescovo di Capaccia et certi altri medici, che usono in palazo, et poi chiama Maestro Gregorio, che la medica, et, presente tutti coloro, dimanda di madonna Magdalena, et molto particularmente dimanda del mal suo et tutti sua difetti, et poi dimanda che vita et che rimedii usi; et lui dicendolo et li altri medici rispondono chi una cosa et chi un'altra, et così consulton tutto benissimo, et finalmente, mostrando loro Maestro Gregorio le cose che li fa usare et per che cagione, assai bene s'acordono seco, et consenton che proceda con buon rispetti: et questo è intervenuto già 2 volte.

Hora, per ritornare alla Franchesca, dico che madonna, o grossa o non grossa, in ongni modo ha oltre alla grosseza, quando fussi, qualche difetto, come s'è per quella materia che vien di sotto et per l'esser tanto consumata e dimagrata et d'infermiccio colore, per esser tutta da questa scesa compresa et per esser tutta oppilaticcia, avincta et lassa; et insomma per esser figluola

di chi è et della importanza che l'è, mi parria et per iustification d'ongnuno et perchè lei ci ha fede in maestro Pier Leoni, et perchè medicò la matre et il patre et lei, che molto meglo che altri può saper di sua comprexione, che insomma in ongni modo maestro Pier Leoni la vedessi; et che, quando non li fussi maggiore sconcio, che questo non è aconcio, che avendo a ritornare a Spuleti o che potessi venir insin qua, mi piacería assai. Et a questo non credo bisongni una gran furia, perchè, aquistando Sua Signoria tuttavia qualche megloramentuzo, ci aiuteremo di qua con questi medici, il meglo si potrà, tanto, che a Maestro Piero vengha qualche comodità potersi venire per 15 giorni a spasso, che poterà benissimo et secretissimo star qua, se vorrà, in casa el Signore o in casa l'arcivescovo o nel bancho o dove meglo a lui e a voi paressi. I' so bene che elli è d'avere gran rispetto a maestro Pier Leoni; ma io so che lui medesimo confesserà questo esser maggiore etc.

Io mi sono um poco con voi, Ser Piero, sfogato, et con quanto amore et fede ho, come potete pensare, et tanto più sicuramente, quanto havendo a passare per vaglo vostro. Hor voi porgetela di costà in quel modo che a voi pare, pur che ne seguiti dua cose, o che si cerchino almancho per voi, l'una la salute della fanciulla, che sapete quanto importa, et poi la iustification mia con tutti e' sua costà. Altro intorno ad ciò non mi acade. Hovi scripto si lunghe cetere, perchè, essendo Maestro Pier Leoni di costà, li possiate dar più particulare raguaglo che potete di questa cosa, a ciò che in questo mezo, che penassi a venire, vegha se ci potessi dar qualche consiglio. La paura mia, a dirlo a voi, Ser Pier mio, si è che costei non se ne vada in sul filo della matre. Et quando questo fussi, quanto prima si ripari, tanto meglo vale.

La vostra venne al Bertholino. Ringratierevi, se tra noi acadessi. Bastivi che ho buona memoria et conosco el cuor di Ser Piero verso il suo cuor Francho. Circa alla mia cosa, el papa sta un po' duro, anzi molto bene; ma non ne son al tutto fuor di speranza, et se questo non riuscirà, le lectere haranno disposto per altre cose, che pensiamo dopo questa mettere innanzi, dove vedete con parole et passi honesti potermi aiutare. Almanco vi priego che vi ricordiate che mi mandasti a Roma voi et che sono vostra fattura etc.

Addì 23 di gennaio 1492 (*s. c.*).

Vostro Francho in Roma.

Post scripta. Perchè il mandare questa lectera scripta con tanta mia gelosia et paura di madonna mi parea pur di qualche importanza apresso del patre etc. perchè, havendo io scripto la cosa quanto ella è il più e 'l più

con tutte le paure che v'intendo, dubitando che l'amore et gelosia de' sua di costà non la interpetrino anco più, et *per consequens* che se ne dieno più affanno che non bisongna e vengha lor vogla di mandar in furia maestro Piero qua etc., ho prima che habbi serrata tal lectera voluto far un poco di discorso et ricerco et d'aspectare di vedere come madonna stanocte la faccia, et così ho fatto; che stamattina ho inteso che stanocte l'à fatta bene, non tossito niente o poco, dormito bene et stamattina uscito del corpo senza sopposte più che l'usato assai. Cenò iarsera assai bene e stamani assai bene desinato, prima l'armatico rosato stamattina, poi el pollo pesto innanzi pranzo um poco et poi una scodelletta di brodo di pollo con borrace et pretosemolo, che la mangiò quasi tutta, poi una mela cotta, et così un poco di pollo tanto, che da sana non suol mangiar più, et non ha auto duol di testa; e, bene è infreddata ancora et ha il capo intronato, che non se li può toccare nè cotenna, nè capelli, ma va tuttavia alleggerendo per quello exito che ha cominciato a far per il naso, che seguita tuttavia miglore ochio; et meglo li è oggi retto il capo, perchè ha oggi cominciato a trastullarsi con certi sua telaiuzi da far frangie et reti di seta etc. et quando un poco è passatosi tempo qui et quando qua, et così oggi tutta lieta s'è passata. Menàci un'altra matrona che allieva et Maestro Abramo hebreo medico, che già medicava costà, et or medica qua in casa el vicecancelliere, et veddono madonna, et dopo molte pratiche si risolvectono et l'una et l'altro che pareva lor grossa. La matrona lo dicea ancor più chiaro et che era di più di dua mesi, e Maestro Abramo dice che s'atenda a ristorar tanta sua magreza et aiutar macerare questo freddo et a darli cose molli et naturali, come s'è brodi di pollo con borrace et amoscene, minestra assai, che l'esca del corpo, et che se le dia di ciò che dimanda, coll'ochio sempre alla quantità più che alla qualità, tanto che ci vaglamo del gusto, poi alle cose sane. Et così faremo: temporeggieremo con il consiglio de' medici di qua, in mentre che 'l migloramento ci durerà. Se altro achadessi, che ci paressi pur che maestro Pier Leoni dovessi venire, subito ve ne daremo aviso et voi poi vi resolverete, perchè, se è grossa pur come dicono; pocho ci possono valere e' medici, et maxime vedendo l'altre cose miglorare che da iarsera a stasera son tutto ritornato in me, et contento veduto pur che subceda il migloramento et che s'acordin pure che sia grossa. Hora o questo o altro, o più o meno, e' maestri siete voi di costà. Addì 24 a hore 22. Et ancor non vo' serrare infino che non so che la cavalcata parta per potervene raguagliare infino all'utimo punto, perchè à fatto mutatione assai in questo suo male, che comincio hor a creder sia la grosseza.

In questo punto, che siamo a 24 hore, intendo che costoro spacciono una

cavalcata, et però serro questa lectera, et concludovi la conclusione fatta, che madonna sia grossa et che vada meglorando, in modo, che mi par d'aumentare el megloramento et di stare a vedere; et questa conclusione fate a Lorenzo, senza spezarli el capo con tante cose, et racomandatemi a sua Magnificentia et ad voi. *Vale.* Die 24 Januarij 1492 (*s. c.*)

Vostro Francho in Roma *ut supra.*

Del mio ufitiuzo sono al tutto fuor di speranza. Sancta Nastasia mandò a dire all'oratore che non facessi di questa cosa niente col papa, perchè la voleva temptare prima lui a tempi et veder se ne poteva haver l'honor lui, et così eron rimasti insieme. Et poi lui vi andò stamani, et porsela tanto cacatamente, che 'l papa lie ne negò, dicendo: Aspectiamo che vengha el cardinale, et allora aiuteremo che lui vi possa far bene al Francho et a tutti li altri sua. Et non solamente li negò questo; ma volendo una dispensa per non so che suo amico, che potessi cantar messa in 22 anni, che si conciede con ongni poco di favore, non volle, tanto animo li ha preso addosso el Papa et si poco lo stima, dicendoli così: Come voi volete mantenere le vostre leggi a Firenze voi, così vogliamo noi mantener le nostre. Questo mi disse uno de' primi palatini che vi si ritrovò; *sed hoc apud te sit*, che se ne dispera Sancta Nastasia, dicendomi: Francho mio, voi siete fra voi troppo captivi mammoli, confortandomi et dandomi speranza d'altro etc. Ma per farvi la conclusione delle conclusioni, vi prometto et aterrovelo, Ser Piero mio, che mai, mai, mai, mai più farò di qua impresa, mentre ci starà costui; neanco di costà, chè a questo modo amazerei altri et me. Tanto starò così o che mi morrò o che Cristo arà compaxione di me. *Iterum vale.*

(*Tergo*): Al m . . . honorando
Ser P . . . ielliere
del . . . . de' Medici.

XI.

A Piero de' Medici.

(Ibid., F.ª XV, doc. 113).

Patrone Signore et figluolo mio Car.mo Iddio sia tua consolatione che di minore non hai di bisongno. Consolatione o conforto d'huomo vivo non basteria; et quando pur fussi abastantia, male può consolare o confortare chi d'ongni sua consolatione et conforto è privato. Iddio solo, Piero mio, dico, bisongna sia nostra misericordia e conforto. Et lui priego che per sua gratia fortifichi tanto la virtù del tuo generoso cuore, che al paragone di tanta

tua adversità resti a lega de' prudenti et veri figluoli d'Iddio, come ongni uno aspecta, ad ciò che el cuor nostro più debole di virtù et per essersi ripieno et agravato di tanto doloroso cibo asetatissimo possa come cervo aflicto avincto et lasso ricorrere alla dolcie fonte della tua prefata prudentia et bontà. Di qui, figluolo mio cordialissimo, tutta la tua tribulata casa et tutti e' tua lacrimosi amici, pieni di fede et amore, et tucta la tua fedele et aflicta ciptà aspectono la loro vera consolatione et conforto. Hor non più; che così come prima per non aggiungnere lacrime a lacrime non t'ho voluto scrivere, così adesso più non mi distenderò. Solo penseremo, Piero mio, quanto per questi sua exempli misteriosi et grandi siamo constrecti a riconoscere Iddio et noi medesimi; et quanto siate tenuti a ringratiarlo di tutte le cose et maxime di tanto suo tesoro, prestatovi et lasciatovi godere omai anni XXXXIIIJ con tanto guadangno et multiplicatione di vostra felicità et gloria, (et quella, senza dimandarvi un danaro d'interesso o discretione, vi ha tanto liberamente lasciata, solo ripigliandosi il suo semplice et primo capitale, et quello ancora nelle cielestiali mercatantie in Paradiso per voi trafficando et guadangno grande faccendo); et quanto lo dobbiamo temere et amare et pregare sopra tutto da cuore, che per sua gratia li piaccia il fructo, del primo capitale Lorenzo rimasto, guardarcelo et con salute et felicità dell'anima del corpo conservarcielo! benchè son certo che per tanta parte che d'Iddio è in voi tutti, tutto vi habbia spirato et ricordato che così li piaccia. Prego, concludendo, Piero mia anima, che al tuo catellino Francho bastino queste poche parole per saggio del dolore del suo mesto et tribulato cuore, et per recongnitione del suo patrone et vita Piero et per recongnitione della sua servitù, amore et fede.

Non so che più, amore mio cordiale, mi ti dire, se non che ti priego che per mia consolatione et conforto, come a uno de' tua più vili asinucci ch'io sono..... (1) soma et mi charichi quanto più tu puoi d'una parte di tanta tua propria tribulation[e] ... [Non]obstante che io n'habbia et la soma et il soprasello, spero che il dolore tolto da te habbia grandemente alleggierire il mio. Et [prieg]oti, quanto più posso da cuore, che così come tu mi se' restato et Lorenzo et Piero che con l'uno et altro amore mi habbia per racomandato, come io con l'una et l'altra fede et amore sarò devotissimo non solo ad te, ma a' catellini di casa tua. Benchè volendo altrimenti non saperei nè poterei fare; conciosiachè XVIIJ anni omai che ho spesi nella vostra sancta scuola mai habbia imparato altro et dipoi havendo 18 anni mangiato continuamente il vostro pane et tutto di voi nutritomi, non è spirito in me,

(1) Qui e più sotto è corrosa la carta.

sangue, carne o osso, che più voi che me non ubbidissi, perchè più da voi che da me hanno hauto. Sonmi, figluolo mio, un poco teco sfogato con gran mia consolatione, ancora che lacrimosa; chè a questo effetto mi mossi a scriverti più che con prosunctione di dover consolare te, perchè la tua consolatione, come ho detto, [è] in Dio, nella tua religione et prudentia, che così exaudir li piaccia.

Die XVIIJ Aprilis MCCCCLXXXXIJ.

Non più Franco, anzi prigione tribulatissimo et dolor e pianto.

Madonna et il cardinale, Iddio gratia, del corpo sono sani, et se li vedessi qualche volta insieme sforzarsi di dissimulare il dolore per confortar l'uno l'altro, te ne verría una tenerezza grande. Insomma hanno vinta l'età loro et fatto sperientia e mostro esservi figluoli di Lorenzo di cuore come d'ongn'altra cosa, et come con gran piacere di te s'intende, che così a Dio piaccia, costanti et forti et sani et felici conservarvici.

(*Tergo*): Patrono et Dno meo
Mco Piero di Lo de
[Medici] Firenze.

XII.

A Ser Bernardo Dovizi.

(Ibid., F.a CXXIV, doc. 195).

Magnifico mio patrone, li prochuratori dello spedalingho sono partiti stamattina et dicono volere allegare dopo tutte le loro misericordie, come le bolle antiche di detto ospitale non permettono che cherico ne possa esser spedalingho et che non possa esser, se non è pisano cittadino etc. et che chi contrafà a tali bolle cade in scomuniche e censure etc. bugie tutte, insegnate per mettere innanzi ghavillationi et per dare lunga, come v'avisai per l'altra mia etc. Come lo 'ntesi, andai a trovare quel ser Piero notaio, sindaco et prochuratore della comunità, quello che vi condussi a Angnano, perchè lui è molto informato di tutto et assai disposto che questa reformatione seguiti di questo spedale et per vostro amore et per la salute di quel luogo et per consolatione di tutta questa ciptà; et inteso da lui come ciò, che questo spedalingo et sua parenti allegavono, eron bugíe, dicendomi che assai spedalinghi sono statovi et preti et non ciptadini pisani, la quale consuetudine fa leggie, senza che dice che ancho crede che le bolle utime non faccino tale excectione; ma quando mille volte la facessino et mai non fussi consueto, non ci mancherà nomi di non prete et non ci mancherà il farsi cittadino pisano, che dicono costoro che è una cosa, che si fa in un quarto d'ora etc.; tutte queste

cose ho fatte intendere a G. Cambi et ancho apertamente dettoli l'animo mio et tutti e' mia sospecti di lui et di don Diavolo. Èssi scusato assai, et alla fine, vedutosi pur scoperto da ongni banda, ne ha, presente me, scrittovi una buona lectera a questo preposito per le mani del detto Ser Piero notaro, quale ho voluto vengha, perchè a tutte le oppositioni, che vi facessino detti prochuratori et parenti del vechio spedalingo, facciate rispondere loro a detto Ser Piero lor pisano et di tutto informato, et questo perchè col vero iustifichi noi et ad voi tolgha fastidio d'averla con loro a disputare. Ho inteso che G. Cambi ha auto a dire allo spedalingo: Io non vi posso più porgervi di tempo nè d'aiuto nè di consiglo; anzi ve n'ho tanto fatto che sono incorso in qualche carico io etc.

Hora, se Piero vi vorrà conservare lui, a lui sta. Io un tratto per non parere di piglare la parte vostra non posso fare che non scriva a Piero il vero della cosa et che non li dimostri esser buono essecutore di questo suo desiderio, vo' dire che elli ha da un canto un poco di speranza che costoro di costà v'abbino a storre o per compassione o per intorbidarvi el cervello con inventioni et dificultà etc. et d'altra banda si vuol conservare l'hermellino in mostrarseli contro et diligente in fare quanto li avete imposto etc. che non ci è niente dubbio qua che se l'avessino da cuore confortato a far la renuntia qua, come da cuore l'hanno confortato a venire costà, che non l'avessi fatta nelle suo mani. O pure atendiamo per l'amor di Dio a concludere; chè già el predicatore et io vi siamo iti a fare cento buon disengni, perchè omai la cosa è publichissima. Insomma, e' mi pare, se disiderate che questa cosa habbia effetto, che accettiate questa renuntia et che eleggiate me rogato cotesto Ser Piero, che viene domani et sarà costà lunedì sera, in nel modo che lui vi dirà; et così, poichè Cristo et voi così volete, me ne porterà la palma con l'ulivo. Et se per qualche altro vostro nuovo misterio o pensiero o nuova compassione del vostro Francho havessi mutato pensiero, vi priego con tutto el cuore che almancho me ne caviate con onore, adciò che questo publico grido non si converta in doppia nostra mitera et verghongna: et quanto più presto fate, men cagione date che la roba dello spedale non vada, sotto questa paura, a ruba; che dicono esservi di molto grano; che, quando così fussi, in questo principio ci farebbe un grande honore, perchè cominceremo a dimostrare che Cristo et Pier de' Medici à cominciato aprir li ochi. Racomandomi a V. M.

Addì 7 di dicembre 1493.

Vostro Servitor Franco.

(*Tergo*): Bernar[do C]ancellie
re de[l Magnific]o Piero
de' M[edici] fri car^{mo}.

XIII.

A Piero de' Medici,

(Ibid., F.ª XIX, doc. 76).

Patrone Magnifico, Francesco Cambini è venuto costà con certi buoni disengni facili et senza preiuditio di persone per questo spedale, come da epso intemderete. Priegovi per parte di questi miseri et abandonati malati et per la pietà di questa sotterrata misericordia, che vi piaccia in modo et lui et ser Giovanni riscaldare a sì tanta opera, che Iddio questa sotterrata casa et tutta questa ciptà omai scorgha qualche fructo di tanta loro expectatione et speranza; chè come sapete, Piero mio, Cristo non resuciteria e' morti senza fiato, non che il debolissimo Francho; che se di lui bastassi il cuore, la carne, il sangue et questo poco di vita che li resta, non vi darebbe questa noia. Racomandovi questo spedale; chè, se n'aiutate, Piero, faremo d'un carnaio d'imferno un Terrestro Paradiso. Ma bisongna maschio aiuto. Racomandomi ad voi. Die XXII Martii. MCCCCLXXXXIII (*s. f.*).

Servitor
Mattheo Francho allo spedale
in Pisa.

Questi priori vi hanno mandati certi per chiarirsi, se la lectera che scrivesti loro in favore dello spedale fu elemosinata o non, et per vedere se con allegarvi la povertà dell'opera potessin, mettendovi altre cose lunghe innanzi, fare che li lasciassi stare. Rispondete pur come all'operaio facesti, cioè che non voglamo se non la metà di quello che gettono via l'anno, et per chi? per ornamento della loro ciptà et per le carne et sangue de' loro poveri. Se mostrate loro um poco di viso faranno in ongni modo qualche cosa et di gia hanno pensato che non s'aspecta se non la tornata di questi mandati etc.

(*Tergo*): Mco Patrono et Domino
Piero de' Medici
[Flo]rentie.

XIV.

A Ser Piero Dovizi.

(Ibid., F.ª CXXIV, doc. 130).

Ser Piero, ho tolto poco foglo, prima perchè non mi venissi risposto alla vostra lungha ad voi et ad me corta lectera, piena di tanti solci et gielatine,

cioè di curatelle, fegati, cuori, milze, pecti, capi, colli, cosce et culi et ca.. (non vuol Sabato Santo che io compia: a più foglo et tempo vi reservo), l'altra per non v'esser tanto molesto; et basti.

Questo Ser Francesco aportatore di questa si è aconcio qua a lo spedale con noi per sopra alle possessioni et cose nostre, et he una destra persona et discreta et d'assai et molto domestico qua di madonna Magdalena et ad me amicissimo. Se li acadessi di costà niente aver bisongno di vostro favore o aiuto, io ve lo racomando. *Vale*. Addì 29 di marzo 1494.

Vostro Francho.

(*Tergo*): Al mio caro Ser Piero
Cancelliere del Mco
Piero de medici
in Firenze.

XV.

A Ser Piero Dovizi.

(Ibid., F.a CXXIV, doc. 220).

In questo punto è giunto con le vostre sanctissime lectere viso di meta agrinzata a vostro modo, cuore, anima e vita veramente vita mia vera. Ho mandata la sua lectera a G. Cambi e la sua all'operaio, che son certo l'una et altra faranno frutto, e maggior di costà l'aspettono tutti questi 30 malati, che di già ho in spedale, et per la venuta di Francesco Cambini e per l'amorevol favor del mio midollo di cuore Ser Piero.

Circa al desiderio vostro dell'uscita drieto, ho speranza vi harete el mal de' pondi et fluxo, non che l'uscita, chon contento et salute vostra. Questo malozzo amalato et più fantastico che non dite, dopo lunghi menamenti et varii, li abbiamo in modo rotto el forame, che credo alfine che di drieto se li poterà entrare et uscire a nostra posta; et insomma avendoli messo innanzi a rincolpo o possessioni qui dello spedale o possessioni dell'operaio o fiorini larghi nuovi di zecha, che in qualunque modo etc. sarà satisfatto, pur che se disponga a dar la lira per 22 soldi e non per 40, et insomma dopo molti atorcigliamenti et allegationi esser loro antichità et che havendo e' figluoli dottori et grandi et non sapendosi come le cose s'abbino a ire in questo mondo, voleva in ongni modo conservare loro questo nido per parer che ancor loro sieno da Firenze, et molte cose da donnicciuole. Finalmente è pure uscito a dirci come a tempo che Sforzo murava, liene fece dire a Lorenzo de' Medici, et che li messe adosso tutto Firenze, e che finalmente per stracha s'era co' sua fi-

gluoli ridotto a darliene, e che ne voleva el meno 450 ducati larghi d'oro in merda e che non lie ne voleva dare più che 400 larghi d'oro in oro et che anco non si verghognava a dirli che voleva che lui pagassi la gabella et che per questo sdengno montò a cavallo et andossene in villa et diliberò, se Cristo liene dicessi, di non la vendere etc.

Concludendo, Ser Piero mio, io credo che se io li dò qua possessioni per 400 ducati larghi d'oro in oro o danari a nostra gabella, che pur pure la venderia et per il lechume di venderla et per compiacer qua a chi lie n'à parlato, che di voi niente ancora s'è ragionato. Ho risposto a chi tratta questa cosa, che non lie ne parlino più, *imo* che se ne tirino 4 paxi indrieto et lascino andare, allegando che si sia posto col prezo sì alto che non voglino fare ridere de' fatti loro che un casipolino, stretto com'una fetta di sorra come quello, quando n'avessi un 300 di suggiello da un bellista, parrebbe loro sopracomperata non che etc. Et io in questo mezo lavoro con un suo figluolo dottore, che ci sarà fra 3 o 4 dì, per meglio asodarmi et asicurarmi et della vendita et prezo, sì che non fate calca voi di costà, solo mi rispondete se, non si potendo far meglo, saresti contento a 400 ducati larghi d'oro in oro a vostra gabella; et io intanto non la perderò di veduta. E basti.

Addì XVII d'aprile 1494.

Vostro Franco.

Priego diate la alligata a Francesco Cambini che non manchi.

(*A tergo*): Al mio . . . honoran
do Ser P[iero ca]ncelliere
del M° [Pie]ro de' Me
dici f[ratri ca]rissimo
Florentie.

GIOVIANA

DI PAOLO GIOVIO POETA, FRA POETI,

E DI ALCUNE RIME SCONOSCIUTE DEL SEC. XVI

In quella smania versaiola che invase coi caratteri tutti d'una vera epidemia gl'Italiani del sec. XVI, grandi e piccoli, uomini e donne, statisti e guerrieri, cortigiane e monache e principesse, popolani e principi e monsignori e cardinali, Paolo Giovio, il vecchio, ci è apparso sinora come una singolare eccezione (1). Gli storici più diligenti e minuziosi, gli esumatori più tenaci e pazienti in quel vasto cimitero che è il nostro Parnaso, lo stesso Tiraboschi (2), lo stesso conte Giovambattista Giovio (3) od altri,

(1) Il Giovio stesso che nel suo dialogo latino, frammentario, *De viris litteris illustribus* ci lasciò ricche notizie ed acute osservazioni sui poeti latini e volgari del suo tempo, parla della facilità di comporre epigrammi in latino e quindi della straordinaria quantità di poetastri che si trovava in Roma, specialmente prima del Sacco. « Hinc fiebat (egli dice), ut paulo ante « urbem funditus eversam frequenti et permolesta Poetarum multitudine pre- « meremur; quum Romae certissime literatis omnibus esset receptus, et inepti « saepe atque ridiculi, ubi quaternos versus Coritianis statuis affixissent, per « iocum corona laurea donarentur ». (Vedi in appendice al Tiraboschi, *Storia d. lett. it.*, ed. Venezia, 1796, t. VII, P. IV, p. 1608). Più innanzi (*ib.*, p. 1613) egli discorre della *turba* di poeti italiani, nella quale « rari eminent, qui « non in extremos pedum digitos erecti potius quam proceri videantur ».

(2) Il Tiraboschi in quel libro della sua *Storia* (t. VII, P. IV, lib. III) tutto consacrato ai poeti latini del secolo XVI, non fa menzione del Giovio.

(3) *Elogio di Mons. Paolo Giovio il seniore* ecc. negli *Elogi italiani* del Rubbi, t. VIII, Venezia, Marcuzzi [1783], p. 16.

ch'io sappia, di componimenti poetici dello scrittore comasco non fanno, o fanno appena, parola. Non è improbabile che a questa noncuranza contribuisse il Giovio medesimo, il quale nella Vita di papa Adriano VI ci narra che il pontefice avevagli conferito un canonicato ed altri favori, perchè lo teneva non poeta, immune, cioè, dal peccato della poesia (1). È certo in ogni modo che chi ben consideri l'indole di lui, spirito fine, indagatore, spesso maligno e caustico, e coloritore di uomini e di cose, ritrattista quasi sempre felice e geniale (2), profondamente compenetrato alla sua volta del colorito dell'epoca, intrigante ed esperto, abile a fiutare il vento e a sfruttare gli eventi, giornalista e *reporter* intraprendente e scrupoloso sino all' audacia e al pettegolezzo, medico e storico, venale e moralista a tempo perduto, nonchè mezzano di amori... spirituali, qualche cosa fra l'Aretino ed il Varchi; chi, dico, ben consideri l'indole sua così varia e variamente operosa, ma essenzialmente pratica, comprenderà di leggieri come la facoltà poetica dovesse essere piuttosto scarsa in lui. Inoltre, dacchè egli non riuscì a preservarsi, come aveva fatto credere a papa Adriano, dal contagio poetico dei suoi tempi, pensiamo ch'egli dovesse sentirsi inclinato specialmente alla poesia

---

(1) A questa testimonianza si può aggiungerne un'altra, forse più notevole ancora, tratta dal citato dialogo del Giovio, dove l'autore stesso (*Op. cit.*, pp. 1612-3) dopo aver annoverato i poeti latini dei suoi tempi, prega i due suoi amici interlocutori a voler fare altrettanto, e meglio, pei poeti volgari: « Nam inepte, Aedepol, et quidem intemperanter de alieno munere disseru- « isse sum visus, dum liberalius vestrae obsequerer voluntati, quando ver- « sibus pangendis, ne poeta malus evaderem, *numquam toto aetatis tempore* « *sum delectatus...* ». Era dunque, come meglio vedremo, una piccola bugia che il Giovio diceva per un eccesso di modestia, il quale del resto si spiega facilmente con l'opposto sentimento di superbia e l'abituale vanteria che egli mostrava per le sue storie. Così egli, che aspirava ad una fama immortale come storico, non curava punto la lode di poeta. Ciò è confermato dal fatto che l'Arsilli, nel noto *De poetis urbanis ad Paullum Jovium libellus*, non annovera, nè esalta l'amico pei suoi versi, ma per le sue prose storiche: « Hinc fera das chartis prorsus pede bella soluto, | Dum reseras nostri tem- « poris historiam » (nel Tiraboschi, *Op. cit.*, t. VII, P. IV, p. 1577, n. 1).

(2) Basti rammentare la lode che gliene fece il Burckhardt, *La civiltà del secolo del Rinascimento*, vers. ital., Firenze, 1876, II, 78.

burlesca e satirica. Anche è facile capire come, avendo ricevuto un'educazione perfettamente umanistica, egli si desse a scrivere con signorile eleganza in versi latini. Lasciamo per un momento la prima di queste due tendenze poetiche del Giovio e diciamo qualche cosa della seconda, come quella di cui ci fu tramandato già per le stampe un solo ma sicuro documento.

I.

E anzitutto mi affretto ad avvertire che il pochissimo che conosciamo della poesia latina del Giovio, e probabilmente anche quello ch'egli lasciò manoscritto e che è sfuggito alle mie ricerche, non sono sufficienti a meritare al Giovio un posto qualunque fra i molti, troppi, poeti latini del suo secolo. Nè, certo, egli, tanto invasato dal pensiero della sua storia e poi anche del suo Museo e dei suoi Elogi, aveva la benchè minima aspirazione e pretensione a questo riguardo.

In un dialogo latino sugli illustri letterati dei suoi tempi, che s'è citato ora appiè di pagina, il Giovio deride quei poetastri che per aver appeso quattro versi alle statue coriciane, si stimavano grandi poeti e si lasciavano incoronare per burla. Eppure anch'egli s'era imbrancato in quella folla di versificatori; sebbene avesse l'accortezza di ritrarsene in tempo.

Nella famosa *Coryciana* (1), della cui stampa avvenuta nel 1524 dobbiamo esser grati a Blosio Palladio, troviamo appunto

---

(1) Intorno a questa raccolta, tanto storicamente pregevole quanto poeticamente miserabile, va citato lo studio utile, sebbene spesso deficiente e superficiale nelle illustrazioni storiche e letterarie, fatto da L. Geiger, *Der älteste römische Musenalmanach*, nel *Vierteljahrschrift für Kultur u. Litter. der Renaissance*, an. I, fasc. II, 1885, pp. 145-161. Blosio Palladio in fine della sua lettera dedicatoria al Goritz, scrive: « Librum itaque istum, quem « tu capsula occlusum tenebas, in tua cellula, ad levam manum, sopito nuper « tibi subripui, et quasi a Sileno dormiente Vergiliani pueri, sic ego a Co- « rycio sene, aeterna (!) carmina clam extorsi, invulgandaque typis dedi ».

due distici dello storico comasco, allora semplice *maestro* Paolo Giovio; al quale l'Arsilli indirizzava, come a collega in medicina, il carme *de poëtis urbanis*, pubblicato la prima volta in fine dello stesso volumetto. E poichè questi distici sono i soli conosciuti del nostro Autore, e sono due soltanto, penso di riferirli:

An vivunt Coryti Pario sub marmore Divi?
Naturae an potius hoc rear artis opus?
Artis opus, veras natura expromere formas
Si bene vult, posthac discat ab arte opus est.

Dove i concettini della peggior maniera epigrammatica allora in voga (1) non ci fanno desiderare altri saggi della Musa latina e seria del Giovio, nè c'inducono a biasimare il suo discendente e apologista, il conte Giovambattista Giovio, il quale, scrivendone l'*elogio*, si limitò a dare la notizia che, fra i manoscritti di Paolo, aveva trovato altri suoi versi latini, soggiungendo che sentivano « lo stento del prosatore » (2).

E bene fece e mostrò di avere chiara coscienza delle proprie forze e delle proprie attitudini il Giovio, quando affidava ad altri poeti e per buona parte al nipote suo, Paolo Giovio il giovane, la illustrazione o iconografia poetica degli *Elogia virorum bellica virtute illustrium* (3).

---

(1) Mi basti recare a riscontro il noto epitafio composto da Pietro Bembo per Raffaello d'Urbino: « Hic situs est Raphael; timuit quo sospite vinci | « Rerum magna parens, quo moriente mori » — che non a torto l'ALGAROTTI, *Opere*, t. X, p. 161, giudicava *cosa strampalata*.

(2) *Elogio* cit., ed. cit. Nota 23, p. 78. Forse il conte Giovambattista si riferiva a certi epigrammi latini da me trovati fra le carte d'uno degli eredi Giovio che sarà più sotto ricordato, accanto ad alcune lettere di Paolo il vecchio. Quegli epigrammi, contenuti in due fogli staccati, sono certo di mano sua, ma potrebbero anche essere una semplice trascrizione. Riproduco, a titolo di saggio, il primo di essi:

De Augusto.

Quem praefecerunt cunctis mortalibus unum
Numina quemque homines inseruere deis,
Auguste, haec facies uni cui Fata dedere
Uno se maius cernere posse nihil.

(3) Questi versi latini di Paolo il giovane furono poi raccolti nei *Carmina*

In un altro genere di poesia latina, più confacente all'indole del suo ingegno, doveva il Giovio far prova meno infelice, sebbene nè egli stesso, nè alcuno dei contemporanei e dei biografi suoi ce ne abbia lasciato ricordo.

Già s'è visto accoppiato al nostro poeta comasco, il raccoglitore ed editore della *Coryciana*, quel Blosio Palladio (cognome latinizzato ed abbellito, giusta il noto costume accademico, dell'originario Pallai) che, oriundo dalla Sabina, ebbe la cittadinanza romana, fu uno dei riformatori del Ginnasio di Roma, e poi, scrittore di brevi pontificî sotto Leone X, Adriano VI, Clemente VII e Paolo III, e uno dei più operosi membri dell'Accademia romana, doveva morire vescovo di Foligno nel 1550, cioè due anni prima dell'amico suo, anch'egli futuro vescovo di Nocera (1). Ma non era soltanto accademico e scrittore di brevi il Blosio; era anche prosatore e verseggiatore elegante ed arguto, e si dimostrò descrittore efficace delle meraviglie della Villa Chigiana (2) e, compagnone allegro, allietava i geniali convegni dei letterati romani col suo spirito e i suoi motti « plena festi- « vitatis ac venustatis », come scriveva il Sadoleto ricordandolo accanto al Casanova e al Capella (3).

---

illustr. poetar. Italor., t. V. pp. 429-42 della ediz. Florentiae, 1720; dove però non figurano quelli da lui scritti in lode (una lode, al solito, smaccata) di Alfonso d'Este, che si trovano subito dopo la lettera con cui Paolo Giovio il vecchio dedicava al cardinale Ippolito d'Este, con la data « ex Musaeo nostro « ad Larium Nonis Maii MDL », il suo *Liber de vita et gestis Alfonsi Atestini Ferrariae ducis*, Florentiae, Torrentinus, s. d., ma 1550, in fol., p. 4.

(1) Ho tratto queste notizie intorno al Pallai dalle pagine che precedono la sua Orazione recitata nel 1521 alla presenza di Leone X e pubblicata negli *Anedocta litteraria ex mss. codicibus eruta* (vol. II, Roma [1773], pp. 163-90) insieme con un'altra parimente tenuta alla presenza di papa Leone. L'editore, Stefano Borgia, vi pubblicò, traendolo dall'Archivio segreto Capitolino, un notevole documento, cioè il decreto con cui i Conservatori di Roma concedevano la cittadinanza a Blosio, il 3 dicembre del 1516 (pp. 174-6).

(2) Alludo al raro volumetto intitolato *Suburbanum Augustini Chisii per Blosium Palladium*, impresso in Roma, per Jacobum Mazochium, MDXII.

(3) Questo il Sadoleto scriveva in una lettera del 1529, che sarà riferita meglio più innanzi (*Sadoleti opera* ecc., Verona, Timermann, 1737, t. I, Epist. lib. V, nº 18, p. 118).

Doveva anche essere un geniale parlatore e dotto espositore, se messer Ludovico, nella sua Satira (VII) a Bonaventura Pistofilo, scriveva ch'egli avrebbe preferito la sua vita tranquilla e modesta a quella agitata e romorosa di Roma, resistendo perfino alle attrattive più forti, rinunziando ai piaceri intellettuali più puri e graditi, come quello di contemplare e studiare le rovine dell'eterna città in compagnia di amici, quali il Bembo, il Sadoleto, il *dotto* Giovio, il Cavallo, il Blosio, il Molza, il Vida e il Tebaldeo

Tor d'essi or uno, e quando un altro guida
Pe' sette colli, che col libro in mano
Roma in ogni sua parte mi divida.

— ciceroni impareggiabili d'un impareggiabile visitatore!

Così un'altra volta, e nei versi del grande ferrarese, ci compaiono riuniti, e non a caso, i due amici (1).

Ma essi, che per la somiglianza dell'indole e la comunanza della vita dovevano essere in Roma quasi inseparabili, ci riappariscono insieme in un documento, che per esser poetico non ha minore efficacia degli altri a ricondurci col pensiero a quella curialesca società romana, in mezzo a quegli allegri parassiti della corte pontificia, che in romorosa e varia brigata, fra i pranzi e gli arguti e dotti, ma spesso grassi conversari, continuavano le tradizioni di quella specie di *bohême* tra epicurea e letteraria, che fioriva all'ombra del Vaticano sin dai tempi del famoso *bugiale*, ove Poggio porgeva ascolto al matto novellare e ne faceva tesoro per le sue *Facetiae*.

E i pranzi, quantunque non luculliani, non dovevano essere i desinari dei *magri tinelli*, di così triste memoria nei versi e nelle

(1) Il Giovio e il Pallai ci appariscono uniti anche in quel capitolo *Del Pescare*, che il Virgili nella sua edizione delle *Rime* del Berni (Firenze, 1885, p. 184) ha posto fra le rime apocrife. In esso il poeta dice, scherzando, ma non senza un fondamento di verità, che « Blossio, Giovio, Domizio e il buon « Rangone, | Che tengon del pescar la monarchia, | Correrebbono in India a « tal boccone », cioè ad un buon pesce. Notisi dunque sin d'ora che i due amici ci si mostrano accomunati nel peccato di gola.

prose dei secoli XV e XVI — come del Pistoia, dell'Ariosto e dell'Aretino — dovevano, specialmente in certe occasioni straordinarie, abbondare di succulenti vivande, essere inaffiati di buon vino e, sovratutto, di buon umore. Di pranzi il nostro Giovio si intendeva abbastanza, anche per la sua qualità di medico e di buongustaio sperimentato e per la speciale competenza da lui acquistata nello studiare una parte notevole della storia naturale e... della gastronomia, quella dei pesci in uso alla corte romana.

Si sa infatti che nell'anno medesimo (1524), in cui Blosio Palladio dava furtivamente in luce la *Coryciana*, e precisamente nel marzo, il Giovio pubblicava la sua operetta *De romanis piscibus*, dedicandola al cardinale Lodovico di Borbone con una lettera datata « Ex Vaticano III Calend. Aprilis ». Che questa dedica del Giovio, grande uccellatore di pranzi e di doni, nonchè di benefizî, fosse disinteressata, non potremmo noi credere in alcun modo: tanto è vero che egli medesimo ebbe più tardi a confessare che essa non gli recò quel frutto che se ne attendeva(1).

L'operetta, estremamente rara nella edizione originale latina, più che un saggio d'ittiologia, come il titolo farebbe supporre, è un lavoro di erudizione letteraria insieme e scientifica, tanto è cosparsa di citazioni tolte da Plinio, da Galeno, da Ateneo e da

---

(1) In una lettera scritta più tardi a M. Galeazzo Florimonte (*Lettere volgari*, in Venetia, Sessa, 1560, c. 57 *v* sg.) il Giovio ci fornisce importanti notizie, come si può vedere dai passi seguenti: « Quanto a quel che mi ricerca « V. S. *de caena Pontificia* a richiesta del gran Fracastoro, io farò una « confessione generale de' miei concetti a quella, dicendo, che domandan- « domi il Signor Cardinal di Carpi ch'io gli facessi un trattatello de' vini, « che si beono in Roma, io gli risposi che questo trattato entrava nel gio- « condissimo libro *De esculentis et poculentis, quae veniunt in mensam* « *Romani Pontificis*, il qual libro mi venne in mente di comporre, quando « io hebbi scritto e stampato l'erudito et faceto libro *De piscibus*, imagi- « nandomi che v'entrerebbono molti dottrinali discorsi di animali et d'uccelli, « et di frutta, dei quali parlandone latinamente non solo farebbono inna- « morare i galanti huomini, ma ancora i curiosi pedanti... ». Ma le sue speranze fallirono, « la fatica *de' Pesci* m'andò vota col Cardinal di Borbone, « al qual dedicai il libro, rimunerandomi esso con un benefizio fabuloso, si- « tuato nella isola Thile oltre le Orcadi ».

altri antichi, talvolta anche da moderni, quali il Platina (1), di cui l'autore dice che fu « diligens historicus et cocus indu- « strius » (cap. XVII). Ma, più che in questo, la sua attrattiva consiste nell'elemento personale, soggettivo che essa contiene, nel gran numero e varietà di aneddoti piccanti e di notizie spesso curiose (2), onde lo scrittore ha saputo ravvivare la materia di per sè tutt'altro che dilettevole.

---

(1) Si sa infatti che Bartolomeo Platina compose un libro curioso *de honesta voluptate et valetudine tuenda* (nella ristampa di Lione del 1541 il titolo è diventato: *De tuenda valetudine. Natura rerum et popinae scientia*) uscito primieramente in luce l'anno 1475, e che in realtà non è che un trattato di cucina e d'igiene. Nella dedicatoria al cardinale Roverella l'umanista cremonese cita i suoi precursori, come più tardi farà il Giovio: « Scripsi ego de obsoniis, Catonem virum optimum, Varronem omnium doc- « tissimum, Columellam et Caelium Apicium imitatus ». E che dal Platina appunto traesse il Giovio il concetto della sua operetta si ricava meglio da queste altre parole dell'accademico romano: « Scribere de obsoniis et pul- « mentis nostrorum temporum *et quibus maxime aula Romana vescitur*, « deinceps institui ». Dell'opera del Platina ebbe a parlare recentemente Vitt. Rossi in questo *Giornale*, XIII, 1889, pp. 101-4.

(2) Riferisco qui la burla fatta da Leone X a fra Mariano, e la riferisco per intero anche perchè il Graf (*Un buffone di Leone X*, in *Attraverso il Cinquecento*, Torino, 1888, p. 384) ricordandola, la ricavava dal cenno compendioso e inesatto del Domenichi. Il Giovio dunque, dopo parlato del condimento migliore per la lampreda (cap. XXXIV), così continua: « Quo « condimento Leo X in minore fortuna, ioci causa, ut convivium exhilararet, « Marianum cucullatum salsum et ridiculum hominem memorabili impostura « decepit. Namque funem instar lampetrae incoctum, multoque illo iurulento « immersum grandi in patina apposuit, ut notam omnibus eius edacitatem gu- « lamque eluderet, qui iam magna pultarii parte absumpta pseudolampetram « aggressus diu multumque cum ea maxillis ac dentibus inhaerentem col- « luctans, cachinnum cunctis tollentibus facetissime respondit: utinam sic « mihi saepius illudatis, nam in hoc condimento non modo funes, sed et « ipsas catenas, quibus insani vobis similes vinciuntur, et cum voluptate « quidem absumerem ». Altrove (cap. XXXIX), parlando dei polipi, dei molluschi ecc. osserva che sono cibi di difficile digestione e soggiunge: « qua maxime de causa, Clementi Pontifici Max. ex huiusmodi mollibus « obsonia appetenti, in mensa palam totum eorum genus saepissime sim « detestatus ». Non si dimentichi che allora il Giovio era medico di papa Clemente. E insieme con questo e con Leone X ci apparisce anche Giulio II, nel capitolo (XLI) *de Salsamentis*: « Caviaria Julio secundo Pont. Max. « mirifice placuerunt, quod deiectum ei ciborum gustum saepius allevassent, « et siti vinisque pariter, ut in senibus accidit, mire lenocinari viderentur ».

Di questa operetta ebbi fra mano un esemplare posseduto ora dalla Biblioteca Comunale di Como (1), doppiamente prezioso, perchè sparso i margini di postille, e talvolta il testo di correzioni, di mano del Giovio stesso, il quale anzi, subito dopo il *Finis*, nell'ultima carta fece l'annotazione seguente: « *1527 Julio mense,* « *revisus fuit hic liber Cesis dum pestis neap.*[*oli*] *et per totam* « *campaniam seuiret* ».

Egli si richiama spesso alla sua esperienza personale di buongustaio, ai banchetti ai quali aveva preso parte. Fra gli altri è degno d'essere ricordato il cap. XXXV, che qui riferisco anche per dare un saggio di questa operetta gioviana, più nota e più comunemente citata nella versione dello Zancaruolo: « Soleo ego « plerumque mirari quosdam, qui ut sapientiores videantur, Be- « nacinum Carpionem, Padanum Silurum, et e mari plures pisces « Larianis troctis vel anteponere, vel exaequare solent, et item « Soranae Troctae in eo genere principatum attribuant, quum ma- « xime fallantur ». E, con una vanteria da gastronomo consumato, soggiunge: « Neque enim obsoniorum adeo imperitus esse « possum, ut temere de hac re iudicare sim existimandus, quum « ex supero, inferoque mari, cunctisque prope lautis saepe con- « viviis gustaverim, et certa comparatione contulerim. (È il me- « todo comparativo applicato alla scienza... gastronomica!). Sed « fortasse evenit, ut homines ea maxime probent esculenta, quibus « a pueritia insueverint, uti nobili accidit Florentino, qui quum « in coena Leonis Pontificis pelagii (*sic*) pisces vario discumben- « tium iudicio certatim atque impense laudarentur; extollatis ut « lubet, inquit, convivae marinos pisces, ego certe Thrasymeniam « Tincam conditam Leucophago, his vestris Triglis, Spigolis et « Rhembis praetulero. Quod dictum ut insulsum, omnibus prae « risu lachrymas excussit, et in proverbium paulo post receptum

(1) Di questo esemplare parlò il dott. F. Piadeni (P. Frico) in una delle due *Noterelle di storia medica comasca*, Como, tip. Ostinelli, 1889, intitolata *Un medico vescovo*, ma con superficialità ed inesattezze, dubitando persino dell'autografia delle postille e delle aggiunte manoscritte e riferendo tradotta scorrettamente la nota finale.

« authori, qui antea ignotus erat, maximam attulit claritatem ».

E come rifioriscono sotto la sua penna agile e destra i ricordi dei pranzi gustati! Viene egli, per esempio, a trattare del « Lechia »? Ed ecco il suo pensiero correre ad un geniale banchetto da lui goduto in Genova, nientemeno che in casa Fieschi: « Ottobonus Fliscus genere ac hospitalite illustris, quum Genuae « essem, festivo matronarum convivio tricubitalem molis apposuit « Lechiam, quae non modo Romanorum sed et Pelagiorum piscium « omnium laudes magno intervallo superavit » (cap. VII).

Ma veniamo, ch'è tempo, al documento poetico più sopra accennato, in servigio del quale ho premesso queste poche notizie intorno alle abitudini epicuree della società curialesca romana, della quale il Giovio ed il Blosio erano, come s'è detto, parte notevole ed attiva. Il documento è costituito da alcuni versi latini burleschi, che io non esito ad attribuire al Giovio stesso e che ci sono conservati nel cod. Vaticano Ottobon., 2413 (1).

Come si vede subito dall'*argumentum,* questi versi ci trasportano proprio in mezzo ad uno di quei banchetti sollazzevoli che rallegravano la vita dei gaudenti prelati e parassiti di Clemente VII, il quale, più di quanto comunemente non si creda, come le vicende della sua disgraziata politica glielo permettevano, preferiva continuare e lasciar continuare alla sua Corte la tradizione del suo predecessore mediceo, meglio che non quella dell'austero fiammingo.

---

(1) Questo codice consta di parecchi fascicoli, scritti da varie mani, per lo più del sec. XVI. Il componimento che qui si pubblica si trova verso la fine (c. 111 *r.* - 115 *v*); e la sua scrittura si può anche assegnare al sec. XVI, sebbene, avendo l'amanuense voluto imitare la stampa, riesca difficile determinare l'età. Come affermo nel testo, io propendo a credere opera del Giovio questo carme convivale, sebbene a tergo dell'ultimo foglio si legga (stentatamente, perchè in parte abraso), di mano diversa ma, pare, contemporanea a quella che scrisse il componimento: *Carmen Fa.....[ii?] de Fasiano*, dove forse non si accenna al nome dell'autore, come giudicò il dr. F. Patetta, che cortesemente mi collazionò questi versi, ma all'argomento di essi, quasi *Carmen facetum de fasiana.* Il titolo e la natura del componimento, l'erudizione gastronomica classica, l'accenno finale alle storie gioviane (*historiis meis*) m'inducono ad attribuire questi versi al Giovio, come aveva fatto il Borgia (*Anedocta litter.* cit., vol. II, p. 181), il quale ne riferì anche il titolo e il principio.

Il carme convivale, d'intonazione umoristica, letto dal Giovio, si divide in due parti; nella prima egli spiega ai convitati l'origine del banchetto, dovuto non alla spontanea liberalità del Blosio, ma ad una pena inflittagli per essere stato sorpreso nell'atto di divorare da solo — l'egoista ghiottone! — un bel fagiano. Nella seconda il Giovio scaglia contro il reo una invettiva terribile, una vera scarica di proiettili... mitologici, a cui è facile imaginare come dovessero far eco le risate dei commensali. E difatti l'enumerazione solenne, quasi epica dei crudeli castighi divini, che avrebbero colpito il povero Blosio, qualora si fosse ribellato alla sentenza, e la minaccia finale che il Giovio gli rivolge di condannarlo all'eterna infamia nelle sue storie, dovevano essere d'un effetto irresistibile.

Ma lasciamo la parola alla Musa burlesca di maestro Paolo, leggiamo questi suoi versi che, se non m'inganno, recano le tracce della semi-improvvisazione:

Argumentum criminis. Depraehensus est a Jovio Blossius Phasianam ingentem solus vorans. Nunc Blossium timore adductum, Non sponte aut dapsili animo exhibere convivium, Verum trepidantem conterritum ac voti reum, Instante quadrata acie Phalaeciorum.

Ad Convivas.

Convivae eximij, caterva vatum 1
Mensas commeriti aureas Deorum,
Cum laeti Aethiopum thoros frequentant,
Nolim ludificarier male hic vos,
Nolim os sublinier cate (1). Iste caetus 5
Non vestri studio aut bono coactus
Grate munere liberalitatis,
Nulla dapsilitate, amore nullo est.
Sed metu, atque animo haud nimis benigno.
Namque ut noster hic audit estiator, 10
Quadrato agmine ferrier Phalaecum

(1) Essere accortamente beffato: è frase del tutto plautina, come altre forme che occorrono in questa poesia; ad esempio, l'*estiator* del v. 10.

Ultorem rigidum improborum, et hostem
Quam magna est Nemesis superbiorum,
In fletum atq*ue* humiles preces refusus,
Tantis si erueretur a periclis, 15
Vovit, quos ecatombe habet paratus.
Commisit capital, furori abactus
Divum munere, qui fovent Poetas,
Votum solvit Apollini atq*ue* Musis.
Ergo haud symposium datum putetis 20
Sponte, aut (quod bene fit) libente vultu,
Extortum pavido, metu et tremore est.
Poenas sacrilegi dat iste facti.
Verum ut dapsiliter parata mensa est,
Atque habent speciem ista comitatis, 25
Aequiore animo esse convenit vos,
Rectum ducere quicquid est paratus.
Inter pocula hebet Solonis Axon (1),
Per mensam rigor obstupescit omnis,
Indulgentia criminum notae huius, 30
Multa inter saecula saepe vos fatiget.

Iniuriarum libellus. Jovius Blossio diem dicit et diras, quod avem phasianam solus comederit.

Quae nam te mala mens, miselle Blossi, 1
Immane ad scelus impulit? quis autem
Quis Deus tibi non bene advocatus
Tam tetrum facinus patrare suasit,
Ut solus tibi Phasidis volucrem 5
Privata exederes voratione?
Oblitus pariter vetusti amici
Jovi, nec memor ullius tuorum.
Crudelis, quid enim, ni et ante nostra
Extarent merita eminenter in te, 10
Aut non plus oculis meis te amarem?

---

(1) *Solonis Axon*. Nel significato qui attribuitole dal Giovio la parola è registrata solo al plurale *Axones*, anche dal Forcellini, che scrive: « Axones « sunt axes seu tabulae, in quibus descriptae erant leges Solonis (Gellio, « 2. 12) », e per questo le leggi stesse son dette *axones* da Ammiano.

Quid peius faceres maligne agenti?
Quantis te officiis modo, ante, nuper,
Cum vel munia publica ingruerunt,
Privative quid incidit negoti, 15
Quanto demerui te inique cultu.
At non plus memor es, modo, ante nuper,
Gestorum, hercule, quam si olente mensa
Potares Aidonei paludem,
Aut atris tuus occubaret umbris. 20
Negas? vidi ego, jam negare non quis,
Vidi me hercule, nec videre iuvit,
Cum tute immemor omnium tuorum
Seposto ad crapulam thoro accubares.
(Verbo nempe opus est amarulento, 25
Piget dicere, sed necesse dicto est.
Nam probrum furor exprimit neganti,
Et fletum dolor excit abnuenti).
Cum solus tibi Phasidis volucrem,
Ingrate immemor omnium tuorum 30
Privatae penitus vorationi,
Secreto ad crapulam thoro applicares.
Tum totam tibi soli avem involares?
Nec vel crus sineres aventi amico,
Nec iaci os paterere blandienti 35
Feli, nec catulo, ore gannienti?
Addam plus nihil. Avocat dolor me,
Ac facti impietate vellitur cor,
Tum verba impediuntur, ira oborto
Fletu, nec lacrimas tenere promptum est. 40
Constat crimen, et hoc nefas piandum est
Non verbis, animove poenitentum,
Quali apud cathedras sacratiorum
Patrum, fassus ut es malignitatem,
Imposta hanc abolet manu sacerdos 45
Sed noxae fieri satis, necesse,
Damnumque aere tuo, datum, reponi,
Et cum foenore crimen eluendum est.
Quare hoc aut facito, aut eamus in ius.
Illic te peragam. Dicamque dicam 50

Qualis nulla triumviris recepta,
Vitae ut quis reus actus, et peculi est.
Neq*ue* est quod tibi blandiare, vel quod
Speres confore, blandia ut ista Pitho,
Istaec bellula fuco adusta verba, 55
Hymettique liquore delibutum os.
Queis Amphictyonum putas tribunal
Posse, atq*ue* Areos inquinare Pagum,
Vel si sanctius est in orbe quicquam,
Nigro te abripiant sceleste Theta. 60
Quod si evenerit, at Dei videbunt,
Et facti memores erunt nefandi.
Nec te villula culta, nec Penates
Liti auro, horribili eximent periclo.
Nec pomaria Athlantidum iuvabunt, 65
Aut arbusculae ab intimis revulsae
Phoeacum, Hippomaneaq*ue* agris beatis,
Doctaq*ue* insitae, et eminente dextra,
Ibunt omnia cogitata pessum,
Invadet macies mala ornithones, 70
Et Peristereon edace muris (1)
Infestabitur occidetque dente
Nec Muraena liquentibus natabit
Piscinis valida, aut alosa pernix.
Favos stellio destruet, repulsas 75
Instructo ab lare, fuci apes fugabunt.
Palo capreoli tui abstinebunt,
Et statumine palmes. Hic neq*ue* ulmos
Amplexabitur obvius maritas,
Aut traducibus implicabit alnos. 80
Nec prunus variante coccymelo
Felici insita sorte, nec volemis
Turgescet pyrus. Exuet leporem
Ficus, in steriles refusa olynthos.
Gelu Phyllida perdet, auferetur 85
Gelu persicus, aridum cacumen

---

(1) *Peristereon*, specie di erba; è un grecismo, che, come altri vocaboli di questa poesia, è tratto da Plinio.

Tendet punica, nec rubore malus
Reddet medica, obryzon, unica, aurum.
Arescet cucumis, sapore melo
Blitum reddet, oluscola interibunt 90
Ab radicibus, aureae Diones
Eruca abijciet retusa, calcar.
Nec pol, nec reperiri erit locellum,
Ubi ab Cypride Adonis occulatur.
Neq*ue* aut quod vereatur hic adulter, 95
Extinctis raphanis, nocente mulcta (1).
Quin si Aegyptius immearit urbem,
Hortis quod colat in tuis, erit nil.
Porrus, caepe peribit. Exedent ea
Hinc locusta fame arida, inde bruchus 100
Tum vivaria, comparata tantis
Ab sudoribus, hinnulos petulcos,
Damasq*ue*, et lepores, cuniculosq*ue*,
Martis bellua, et ursus involabunt.
Prata uligo necabit, arva perdent 105
Lappaeq*ue* et tribuli et quae iniqua messi.
Tristi intemperie enicant colonos
Atq*ue* inutile rus tibi ista reddent.
Stant hae coelitus imminentq*ue* dirae.
Quod si Dij tibi judicesq*ue* praeter 110
Jus, aequumq*ue* bonumq*ue*, adhuc favebunt,
Offusis nebulis Numae, et Lycurgo.
Si clepsydra fluent tuo arbitratu,
Oranti, neq*ue* quippiam mali in te
Cudetur, sed enim eminente fato 115
Est impune tibi, quod ausus usq*ue* es.
Non pol propterea mihi ipse deero,
Nec me destituet probata virtus.
Illatum, rabie, impetu, furore,

---

(1) *Extinctis raphanis*. Qui pare si accenni ad una virtù mirabile del rafano, della quale ho indarno cercato riscontri nei classici; Plinio stesso, che del rafano parla in più luoghi, specie nel lib. XIX, cap. 26, dove discorre delle molte qualità mediche del rafano, di questa virtù tace interamente. Una leggenda germanica sulla rapa ebbe a registrare il Degubernatis, *La Mythologie des plantes*, t. II, Paris, 1882, p. 310.

Ultum ibo horribili, probrum atq*ue* damnum 120
Quare edico (tene haec proterve menti,
Ne post dicta negassis impudenter)
Ni cum foenore, avemq*ue* phasianam,
Sumen, Felsineos simul botellos (1),
Porcorum polimenta, Callum Aprugnum (2), 125
Apici omnigenum gulae apparatum,
Atq*ue* Archaestrati adempta de palato,
Ab Philoxenia arte, mox reponis (3).
Laudent quae eximij probe helluones,
Probet quicquid ubiq*ue* ganeonum est. 130
Plus dico, neq*ue* enim sat esse, certum est,
Delenda sceleris patrationi,
Ni convivia principis Vitelli
Aesopi patinae aemulus reponis (4),

---

(1) I *Felsinei botelli* dovevano essere le salsiccie o salami di Bologna; ben diversi, a quanto pare, da quelli alla cui composizione è consacrato un capitolo nel trattato di Apicio (lib. I, cap. V, *De vulvulis et botellis*).

(2) Gli antichi chiamavano *callum aprugnum* o semplicemente *callum* la parte più squisita del cinghiale e più propriamente « lumbos apri teneram « quamdam duritiem et callo similem habentes, propter quam comedentibus « mire commendabantur » (Forcellini). Nel trattato di Apicio leggesi un capitolo (lib. VII, 1) *De vulvis et callo* ed un altro (lib. VIII, 1) *De condimentis et praeparationibus Aprugni*.

(3) Nel v. 126 il poeta allude al trattato, già citato, *De re culinaria* che va sotto il nome di Apicio e che « Albanus Torinus », dandone una edizione nel 1541 in Lione (ap. Seb. Gryphium), credeva di avere scoperto e di pubblicare per la prima volta; mentre il libro, trovato nel 1454, aveva già veduto la luce sino dal 1498 in Milano. In questa edizione appunto è probabile che il Giovio l'avesse conosciuto. Nel v. 127 è fatta menzione di Archestrato, antico poeta greco, il cui poema *de piscibus et ostreis* si dice sia stato imitato da Ennio nel suo *Hedypathetica*. E un altro poeta greco è quel *Philoxenus* cui si accenna nel verso seguente. A lui dobbiamo anche un poema intitolato Δεῖπνον, nel quale si celebravano e forse si mettevano in ridicolo i banchetti di Dionigi di Siracusa. Il Giovio non ne poteva avere che una incompiuta e inesatta conoscenza, secondo i frammenti conservati da Ateneo; giacchè solo mercè le correzioni e la ricostituzione critica del testo dovuta al Meinecke, al Bergk e allo Schmidt si potè acquistare un'idea abbastanza precisa del curioso poema, descrittivo e satirico, di Filosseno.

(4) Questo accenno al piatto smisurato fatto fabbricare dall'imperatore Vitellio è ricavato da Plinio (*Natur. hist.*, XXXV, 46, 4), il quale narra appunto che « Vitellius in principatu suo... condidit patinam, cui faciendae

Impressum tibi stigma, sempiterna 135
Cum nota, historiis meis inuram,
Indelebile posteris volumen.
Denigraberis in mea papyro,
Ne te post, macula hac lavent profunda,
Myrtoum pelagus, nec unda Nili, 140
Eris scilicet omni in orbe notus.
Quod solus tibi Phasidis volucrem
Privata abstuleris voratione,
Quare si sapies, mala haec canebis.

Curioso vedere il nostro Giovio valersi della sua storia, che stava covando, per fare lo scherzevole ricatto d'un pranzo all'amico ghiottone! Ma questa poesia anche pel fatto che le diede argomento e pei personaggi cui essa si riferisce, mi richiama alla memoria un certo bigliettino, che Bloso da Fabriano indirizzava in quegli anni medesimi ad Angelo Colocci, uno degli Accademici romani, amico del Giovio e del Palladio, e quindi probabilmente partecipe al banchetto testè ricordato:

« Signor mio Angelo (scriveva messer Bloso). M. Sanga (1), « M. Lorenzo Grana (2) ed io, jeri stando a tavola di Monsig. Da-

« fornax in campis exaedificata erat ». L'Esopo, nominato nel v. 134, sarebbe il figlio del celebre istrione e famoso egli stesso per la sua ghiottornia. Si riscontri questo passo col seguente terzetto del Berni, nel Capitolo *In lode d'Aristotele* (ed. VIRGILI, p. 100): « Che t'arebbe insegnato qualche « passo, | Più che non seppe Apizio mai nè Esopo, | D'arrosto, lesso, di magro « e di grasso ».

(1) Giovanni Battista Sanga, romano, fu segretario, prima del cardinale Bernardo Divizî da Bibbiena, poi del Datario Giberti e infine di Clemente VII. Compose versi latini lodati, fra gli altri, dall'Arsilli (cfr. in TIRABOSCHI, *Op. cit.*, t. VII, P. V, il *De poetis urbanis*, vv. 233-49 e pp. 1316-7) e fu introdotto dal Berni fra gli interlocutori del suo *Dialogo contro i poeti*. Morì di veleno nell'agosto del 1532, per un disgraziato accidente di cui parlano, oltre che il Muzio in una nota lettera (*Lettere*, Vinegia, Giolito, 1551, c. 21 *v* e sg.) il Varchi nella sua *Storia fiorentina* (ed. Le Monnier, II, 152) ed il Bembo. Molte sue lettere stanno sparse nelle raccolte dell'Atanagi, del Dolce, del Ruscelli, del Porcacchi e del Pino, e si ha anche notizia d'un codice di esse che esisteva già nella biblioteca Capponi.

(2) Su quest'altro letterato e prelato romano, morto nel 1539, è da vedere,

« tario (1), ne risolvemmo venir a tavola oggi con voi ad Aquam « Virginem (2); e così, freti humanitate et benignitate tua, ver- « remo alle XXIII hore. Noi ne semo condennati in presutio uno, « soppresciatis duobus, et septem libris vitulini. Tu addes reli- « quum, id est omnia, praesertim Pisones et Agrestones. Nomina « autem convivarum per vos invitandorum sunt haec, videlicet « Magister Jo. Corytus Edentulus (3), cum hoc Pylius hostis ri- « tuum, Testudo, P. Cursius (4), Lutius (5) ».

Così, fra un banchetto e l'altro, fra una passeggiata archeologica e una dotta conversazione, fra le grasse risate e i bicchieri scaturivano naturalmente, di quando in quando, le satire e i motti

---

oltre il Mandosio, *Biblioth. rom.*, t. II, p. 304, l'Ughelli, *Italia sacra*, t. I, col. 1240.

(1) È il noto Giammatteo Giberti.

(2) Cioè nella celebre villa del Colocci, costruita presso l'*Aqua Virgo* e ricca di antichità e di iscrizioni, raccolte dall'operoso possessore.

(3) È il famoso Giovanni Goritz, pel quale rimando al lavoro citato del Geiger.

(4) Ignoro chi sieno questo *Pylius* e questo *Testudo*, che dovevano essere soprannomi scherzosi; il *Cursius* qui ricordato è Pietro Corsi, accademico romano, noto per la sua polemica con Erasmo, ed autore di certe egloghe per le quali rinvio il lettore a quanto ne scrissi in questo *Giornale* (XI, pp. 240-1 nota).

(5) Questo *Lutius* mi sfugge, se pure non è lo stesso che quel *Lucius Gabriel Aubimontius*, di cui leggonsi tre distici nel principio della *Coryciana* (lib. I). Il biglietto di Bloso da Fabriano, che qui riproduco, fu già pubblicato dal Lancellotti in quel suo volume tanto prezioso, quanto raro, che ha per titolo *Poesie italiane e latine di monsignor Colocci* ecc. Jesi, 1772, a p. 79 delle *Poesie italiane*; e si trova nel cod. Vatic. Regina 223, c. 178*r*. A riscontro della poesia convivale del Giovio e del biglietto di messer Bloso e a meglio illustrare le abitudini godereccie ed allegre dei letterati del nostro Cinquecento, pubblico qui una poesia in latino maccheronico che un noto letterato veneziano, Angelo Gabrielle, a nome degli amici indirizzava a Vincenzo Bembo. Essa si trova trascritta di mano di Marin Sanudo nel cod. Marciano Lat. XII, 211 (c. 212*r*) ed appartiene probabilmente al terzo decennio del secolo: ha un certo pregio di curiosità perchè, se non altro, viene ad accrescere la serie, piuttosto scarsa, dei componimenti maccheronici conosciuti. La riferisco qui tale e quale, secondo la trascrizione, evidentemente non sempre fedele, del Sanudo:

e i versi pungenti, che dovevano concorrere all'ultima e definitiva trasformazione di Pasquino (1).

Ad Vincentium Bembum.

O cogionorum cogionissime bembe virorum
qui nos ut pueros acogionare putas,
Sed nos *per*sutos tibi sachizavimus omnes
de camareta salvarobaq*ue* tua.
Quam melius fuerat nobis dedisse capretos
quid (*sic*) promitebas, ut nihil inde dares.
An sorte credebas nos eos solvere nollem
sicut furfanti mariolique solent?
Nescis heu demens nescis heu *per*dite bembe,
quam obligatus sis nobis usque quaq*ue*.
Quod tibi porcarum costas lassavimus omnes
que caules poterunt ingrassiare tuas,
Quamvis cridaret largas portante bragessas
ne lassarentur he quoque coste tibi.
Quod fame perisset ipse ceterique sodales
si nos pavisses sumptibus ipse tuis.
Sed quia consuluit tanto patriarcha periclo
qui nobis trutas qui te malosque dabat
Atque epulis hospes excepit magnus opimis
gaudia mille illi: cancara mille tibi
Angelus Gabriel et socij.

(1) Non intendo qui entrar di proposito nella questione che s'è recentemente dibattuta sulla nascita e la giovinezza, a dir così, di Pasquino, che ebbe principali e degni campioni il Morandi e lo Gnoli (cfr. *Giornale*, XV, 468, XVI, 471, XVII, 150) e un acuto illustratore nel Luzio (*P. Aretino e Pasquino*, in *N. Antologia*, S. III, vol. XXVIII, fasc. 16 agosto 1890). Mi basti osservare che, per amore della propria opinione, sì il Morandi che lo Gnoli si sono mostrati troppo esclusivi, volendo fare tagli netti e distinzioni assolute là dove i fatti nol consentivano. E a questo giudizio m'induce anche il considerare alcuni nuovi documenti, che per certi riguardi costituiscono quella che direi la preistoria di Pasquino. L'Infessura nel suo *Diario* (ed. Tommasini, Roma, 1890, p. 158), parlando, sotto l'anno 1475, della morte di Sisto IV, ne pronuncia un giudizio severissimo e, fra l'altro, scrive: « Hic « litteratorum et bonos mores habentium inimicus, solum illi grati erant « mali. Quare condita fuerunt, nescitur tamen per quem, multa carmina in « eum, quae sunt ista, videlicet... » e qui il diligente cronista riferisce tre distici violentemente satirici ed altri ne cita in nota l'editore, traendoli dai *Pasquillorum libri* a stampa (Eleutheropoli, 1544). Sebbene mi manchi ora l'agio di fare gli opportuni riscontri con questa stampa rarissima, non credo inutile avvertire a questo riguardo che nel codice Marciano Lat. XIV, 267 scritto da Marin Sanudo sulla fine del sec. XV, si leggono alcuni componimenti satirici contro papa Sisto (c. 5 *v* - 6 *r*). Il primo, il più lungo, è intitolato *In Systum Pontif. Max.* ed incomincia: « Menia quae nuper scele- « ratis presserat armis Alfonsus »; e contiene, fra gli altri, i versi sgg.:

E mentre il Colocci si lasciava andare a scherzi abbastanza triviali, malgrado la maschera latina che li copriva, all'indirizzo

---

« O quanta est Systi dementia: vicerat hostem | Nunc tamen vinci passus « ab hoste suo est. | O quanta est Systi levitas: qui federe fedus | Im« plicat: ecc.... | O quanta est Systi: totum qui sustinet orbem | Perfidia ecc. ». Il secondo, che ha questo titolo assai notevole per noi: *In eumdem Inventa In Campo flore rome*, suona così: « Systus agit secum fugiat vendat ne « corona | Quadrantem Insubris non habet arca ducis | Res quoque decoxit « siculus: decoxit etruscus, | Sint tamen ij fortes, Tum leo tolle jubas ». Dopo altri versi *In Alphonsum Ducem Calabriae*, e *In Comitem Hyeronimum de Riario*, troviamo questi due distici col nome dell'autore: *In pontificem Maximum per hieronimum Squarciaficum*: « Dispersit gemmas: « et vasa argentea sistus; | dispersis gemmis dividit Imperium; | Diviso Im« perio restabant oppida: donat: | Mitra cave statuit dicere: sum quod eram ». Nell'ultima carta del cod. Laurenz. Plut. XLI, nº 33, del principio del sec. XVI, si legge questo sonetto *In obitu Alexandri VI Pontif. Max. qui morte obijt die 18 Augusti 1503 hora dici XXI* ecc.: « Belzebu mughia, « et nel mughiar si dole | Che si per tempo è giunto al terzo regnio | El « gran vicario che fu d'alma pregnio. | L'orribil loco che non vide il sole | Et teme che chi regge esta ampla mole | Non lo exponga del seggio et che « piu degnio | Roderigo ne sia: onde ira et sdegnio | Affligge quel che l'alme « affligger sole. | All'ombre anchora duole il cangiar governo | Et giugne « all'urla lor nuovo languire. | Che chi el mondo turbò, turba hor l'inferno. « | Ah Belzebu, tu se' piu nobil sire; | Almen piu lieve sia il tormento « eterno. | Tutt'i demon son pochi al suo martire ». Subito dopo segue quest'altro sonetto: « *Antequam crearetur novus Pontifex*: Chi sarà Papa? « chi diavol lo sarà? | Una volta el collegio diviso è | Questa faccenda va « tra Re, et Re: | Non so ben chi di lor si vincerà. | Roano per esser lui « in poste va | Et seco ha Ascanio che vorra far sè: | Napoli: Siena: Ales« sandrin[o] son tre, | Ch'ogniun di lor[o] per dio gran parte v'ha | Credi che « s'habbia ad far per forza? No | Che dua se ne farebbe, o forse più | Per « simonia più tosto crederrò. | Ma se s'ha ad fare uno huom ch'abbi virtu « | Come Capaccio et delli altri ch'io so, | Potrebbe ritornare el suo a « Giesu. | Dunque che credi tu? | Credo che sara uno che passò qui | In su « una giumenta a mezo di | Che come sara lj | Bandira di sua man la cro« ciata | Et però la corona li sia data ». E queste sono pasquinate bell'e buone. Si noti che, fra le postille che il copista, ad illustrare le allusioni del sonetto, scrisse in margine, l'ultima è del seguente tenore: « Quello che era passato « per Firenze era stato il Car.le di Como della Casa de' Triulzi che per esser « ad tempo ad Roma andava mezo in poste e mezo no; et qui lo auctore piu « tosto lo deride che altrimenti ». Ricordo anche il *Dialogus mortis et pontificis laborantis febre*, inserito dal Sanudo nei suoi *Diarii* (vol. III, Venezia, 1880, col. 277), sotto la data del maggio 1500), dialogo satirico di molta importanza nella preistoria di Pasquino. Concludendo, se pur m'è lecito cavare un po' di conclusione dai fatti ora citati, dirò che, secondo me, Pasquino non sarebbe

del vecchio Goritz (1) e fingeva un ributtante epitafio sulla tomba dell'Imperia (2), per la quale anche il Blosio aveva folleggiato in teneri versi d'amore (3); mentre godevano a tormentare il Goritz stesso pei suoi ritardi al pranzo (4) e a metterlo in modo poco lusinghiero accanto al suo concittadino Lutero (5) e a porre in burla la corpulenza di Fedra Inghirami (6), non risparmiavano la memoria di papa Adriano, morto da poco. Anzi gli sca-

---

sorto con un carattere ben determinato e speciale, con una fisonomia netta e precisa e costante, ma avrebbe rappresentato di quando in quando, secondo l'occasione, la doppia corrente di poesia satirico-politica, antiecclesiastica e di poesia scolastica, pedantesca, umanistica che preesistevano alla sua nascita. Solo alquanto più tardi, nel terzo decennio del secolo XVI, per ragioni generali e particolari, la prima corrente avrebbe sopraffatto l'altra. Perciò va tenuto gran conto dei precursori di Pasquino; e niuno negherà che dalla consuetudine di spargere od appiccicare delle poesie satiriche in Campo di Fiore, come si fece per Sisto IV, a quella di appiccarle alla statua di Pasquino il passo fosse facile e naturale. E si badi che, come vedremo meglio più innanzi, sin dapprincipio non tutte le poesie attaccate a Pasquino venivano accolte nelle stampe, giacchè ne rimanevano escluse quelle più pericolose e mordaci, quelle cioè che, mentre avrebbero maggiore importanza per noi, dovettero più facilmente andar perdute e distrutte.

(1) Vedasi specialmente la poesia *In Corycium* (*Carmina latina*, p. 63 nella ediz. cit.) che com.: « Delta est Niliacae figura terrae | Cilleni manibus « nitens Olympo » e fin. « Quid cu.. assimilem tuo, Coryci? | Quam formam? « geometricam, an rotundam? | In quo tot Medici abscidere partes, | An tri- « gonon habes, vel orthogonon? ».

(2) Si trova a p. 29 delle *Poesie italiane*, ed. cit.; consta di una quartina tratta dal cod. Vatic. 4819.

(3) Si veda l'epigramma del Pallai nelle *Deliciae poetar. Italor.*, t. II, p. 173.

(4) Vedansi a p. 75 dei *Carmina latina* del Colocci ed. cit., le due poesie *In Janum Corycium procrastinantem Coenam*, e *Ad Corycium procrastinantem Convivia*.

(5) I due distici, che sono a p. 75 dell'*Op. cit.*, meritano d'esser riferiti: « Corycio et Luthero bene convenit; ambo bibaces, | Ambitione ambo, ne- « quitiaque pares. | Germanae maculae; hoc unum male convenit illis; | Ille « aliquem, nullos hic putat esse Deos ». Si cfr. un'altra poesia *In Lutherum* (p. 107) e, come esempio della irriverenza beffarda di quegli uomini, si leggano i versi seguenti *In Corycium ad Deos* (p. 76): « Coelitibus Janus qui « magnas nuncupat aras, | O Dii, vos ficto nomine ludificat. | Annam adamat « scortum, et praetexens numine culpam, | Vobis, non vobis, haec sacra « templa dedit. ».

(6) Si vedano a p. 56 dei *Carmina latina* i versi *Ad Leonem* (*X*) *de Phedri corpulentia* e a p. 73 sg. *In Phedram corpulentum*.

gliavano questo acerbo epigramma che si può aggiungere ai tanti con cui la poesia pasquineggiante (passi il vocabolo) di allora ebbe a sfogarsi contro l'inesorabile nemico di Pasquino:

Etsi, praeside te, togata tellus
Duri incommoda saeculi recenset,
Non ingrato animo tamen Quirites
Acceptas geminas fatentur horas:
Qua venisti, Hadriane, quaque abisti (1).

Nè il Giovio, che pur aveva goduto la grazia del defunto pontefice, si asteneva da questo ingeneroso infuriare di versi e di prose sulla sua tomba recente: anzi, proprio nel trattato *De piscibus*, così prendeva a schernirlo pel suo gusto grossolano, e non per questo soltanto: « Hadrianus Pontifex, sicuti in administranda « republica hebetis ingenij, vel depravati iudicij, ita in esculentis « insulsissimi gustus, supra mediocre pretium, ridente toto foro « piscario, iam fuerat » (2) — dove si scorge tutto il veleno così sottilmente e abilmente diffuso nella *Vita Hadriani*.

Bei tempi, in ogni modo, e uomini singolari erano quelli, malgrado i loro vizî e le loro non sempre scusabili debolezze; migliori, anche moralmente, di quanto noi siamo forse tratti a giudicare, se ad un uomo severo e di spirito elevato e saldo come il Sadoleto, il ricordo della vita romana anteriore al tristo Sacco del 1527, di quei lieti convegni e di quei pranzi sollazzevoli ispirava quella lettera così profondamente vera ed umana, ch'egli, dalla solitudine del suo vescovado di Carpentras, indirizzava nel 1529 all'amico Colocci: « Ac mihi recordanti (scriveva) spatium « praeteriti temporis et vetera animo repetenti, cum et plures « convenire soliti eramus una, et erat aetas nostra ad omnem « alacritatem animique hilaritatem longe aptior, quoties venire « in mentem putas eorum coetuum conviviorumque quae inter « nos crebro habere solebamus? Cum aut in hortis tuis subur-

(1) Questo epigramma è riferito dal LANCELLOTTI nell'*Op. cit.*, p. 73, in nota, e mi richiama alla mente un epitafio del Casio da me riprodotto nel *Decennio della vita di m. P. Bembo*, p. 22, n. 1.

(2) Nel *de romanis piscibus*, ed. cit. c. Aiiii *v*.

« banis, aut in meis Quirinalibus, aut in Circo Maximo, aut in « Tyberis ripa ad Herculis, alias autem aliis in urbis locis con- « ventus agebantur doctissimorum hominum, quorum unumquem- « que et propria ipsius virtus, et communis cunctorum praedi- « catio commendabat. Ubi post familiares epulas, non tam cupedia « multa conditas, quam multis salibus, aut poemata recitabantur, « aut orationes pronuntiabantur, cum maxima omnium nostrum « qui audiebamus voluptate: quod et summorum in illis laus ap- « parebat, et erant illa tamen quae proferebantur plena festivi- « tatis ac venustatis ».

E fra gli altri il buon vescovo umanista, nel suo terso latino, ricordava il Casanova, il Capella, il Beroaldo, il Grana e Bloso Palladio, come autori di prose eloquenti. Ma nella latina eloquenza aveva riportato e serbava la palma, egli diceva, « consensu iam « urbanorum omnium, » Paolo Giovio, « et in scribenda historia « gravis et elegans et in omni genere literarum perpolitus ». Di quando in quando quelle riunioni erano onorate dalla presenza di Pietro Bembo e di Baldassar Castiglione — duorum summorum hominum — e spesso allietate dalle arguzie di Mario Maffei da Volterra « a quo potissimum exhilarabantur coenae nostrae: cum et in « lacessendo acute, et in respondendo, omnes ex eius verbis atque « vultu effluerent lepores ». L'aurea penna del prelato modenese rievoca, a tanta distanza di tempi, i tratti più curiosi di quella gaia società letterata romana: « dulces quoque Corycii iracundias, et « gratas ineptias Donati (1) spectare haud displicebat: quos no- « ster Savoja homo omnium facetissimus et provocare solebat « studiose et ridere » (2). I quali ricordi come riuscivano dolci

---

(1) È probabilissimo si tratti di quel Donato Poli, del quale sarà fatta menzione più innanzi.

(2) *Op. loc. cit.* Aggiungo che questi ricordi del Sadoleto si riferiscono specialmente al tempo di Leone X, e che più tardi, quando il Giovio era già vescovo, il Sadoleto gli indirizzava una lettera piena di lodi affettuose. « Nam cum tu (gli scriveva) singulari doctrina, virtute, eloquentia praeditus, « is vir sis, ut tuum de quoque judicium maxime fieri debeat: tum vero « incredibilis illa comitas, et quaedam rara jucunditas, quae tibi a natura

insieme e melanconici al Sadoleto, ormai avanzato negli anni e, da futuro cardinale, tutto dedito agli studî di teologia, così ispirano un sentimento di tristezza e di rimpianto a noi, che, travagliati dai più dolorosi problemi della esistenza, abbiamo perduto il segreto della gioia schietta e serena e spezzato quella unione felice dell'arte con la vita.

II.

Intanto, benchè egli spesso e volentieri sedesse a banchetto e un antico proverbio assicuri che a tavola non s'invecchia, anche pel Giovio gli anni passavano e fra questi, tristissimo anche per lui, il 1527; e il medico sollazzevole della corte pontificia fu fatto vescovo (1); ma non per questo passò il suo buon umore e si disseccò in lui quella vena fra buffonesca e satirica con cui soleva spassar le brigate romane. A questo punto, piuttosto che ricostruire, foss'anco a brevi tratti, la sua vita di questi anni con la scorta delle sue lettere edite ed inedite, il che trascenderebbe i limiti del presente lavoro, accennerò ad un'avventura curiosa toccata al Vescovo di Nocera in una caccia presso Tivoli, nella quale egli faceva parte del séguito di Ippolito de'Medici, il giovane cardinale intelligente, mondano, culto di poesia e di musica, amante di cacce e, indarno purtroppo, di imprese militari, che godeva circondarsi dei migliori letterati ed artisti (2). Quando questa caccia propriamente avvenisse, il documento, che ora ve-

---

« data atque insita est, fecit ut nihil te fieri potest amabilius ». (*Epistolar.* ed. cit., lib. V, 7ª).

(1) Il 13 gennaio del 1528.

(2) Il Giovio stesso nell'elogio, al solito, felicissimo e importante, che scrisse di Ippolito (*Elogia viror. bellica virtute illustrium*, Firenze, Torrentino, 1551, pp. 273-4), ci narra che il cardinale manteneva alla sua Corte più di trecento persone, guerrieri, letterati, scienziati, musici, e inoltre uno stuolo di servi, fra i quali aveva Mori di Barberia, destrissimi cavalcatori, arcieri tartari, lottatori indiani e turchi, buffoni, i quali formavano il suo corteggio nelle cacce.

dremo, non dice: ma possiamo stabilirne la data con sufficiente approssimazione. Il fatto non è anteriore al gennaio del 1529, cioè alla promozione di Ippolito al cardinalato, nè posteriore all'agosto (10) del 1535, in cui egli moriva: ed è probabile che dobbiamo portarlo assai più vicino al secondo che al primo di questi due limiti estremi, cioè al tempo in cui il cardinale s'era rifugiato da Roma a Tivoli per evitare l'ira del papa (1). Durante quella caccia, avvenuta per l'appunto nei dintorni di Tivoli e nella quale possiamo imaginarci partecipassero al séguito numeroso e romoroso del cardinale principesco, accanto al Giovio, il Molza, il simpatico impareggiabile *gaglioffaccio* (2), il Caro ed il

---

(1) Si veda, oltre l'elogio cit. del Giovio, le *Historiae sui temporis* (Firenze, Torrentino, 1552, t. II, lib. XXXIV, p. 227) e si veda quello che scrivono a questo riguardo il Varchi e il Giannotti. Caratteristico l'aneddoto narrato dal Giovio circa il dono che Francesco I fece al cardinale Ippolito in occasione del Congresso di Marsiglia: « Dedit et cupiditati Hippolyti Me« dicis Cardinalis, quum ingenuo pudore maiora dona repudiasset, mansue« factum leonem eximiae proceritatis, quem e Mauritania Hariadenus Bar« barussa cum legatis transmiserat ». (*Historiarum* lib. XXXI, p. 186 della ediz. qui sopra citata).

(2) Il felice battesimo è del Berni, in quel verso del capitolo a *Fra Bastian del Piombo* (ed. Virgili, p. 125), in cui il poeta vuole essere raccomandato « Al virtuoso Molza gaglioffaccio ». Quanta fosse la predilezione del cardinale Ippolito pel Molza si rileva dal seguente passo della *Storia fiorent.* del Varchi (lib XII, pp. 485-6 del vol. II, ed. Torino, 1852). « Era (*Ippolito*) libe« ralissimo verso tutti gli uomini eccellenti o in arme o in lettere o in qualsi« voglia altra dell'arti liberali, tanto che una mattina, essendo venute novelle « (benchè poi riuscirono false) d'una vacanza di quattromila ducati di rendita « l'anno, egli spontaneamente la donò a Francesco Maria Molza nobile moda« nese, uomo di piacevolissimo ingegno e di grandissima e buona letteratura « in tutte e tre le lingue più belle, come dimostrano i suoi bellissimi e dotti « componimenti, così in prosa come in versi, e tanto in latino quanto in « volgare ». Dopo di che lo storico fiorentino continua: « Queste cose, e « massimamente la sua incomparabile liberalità, facevano amare il cardinale « sommissimamente da tutte le genti e per tutti i luoghi, e da tutti gli « scrittori sommissimamente celebrarlo, e tanto più, e più veramente, che « egli intendeva molto bene la lingua latina, e nella latina componeva leg« giadramente, così in versi come in prosa, e aveva nella sua corte i primi « bravi e i primi letterati di Roma, i quali teneva più tosto per compagni « che per servidori, ed era da loro (cosa che rare volte suole avvenire) non « meno stimato e temuto che amato e riverito ».

Berni (1), accadde che monsignor Paolo, nell'attraversare un pantano, volendo seguitar le sue chiacchiere buffonesche, non si accorgesse d'un fosso che gli stava dinanzi e vi si sprofondasse insieme col cavallo, in modo da imbrattare tutte le vesti pompose, delle quali tanto si pavoneggiava.

Il caso dovette suscitare allora grandi risa e maliziosi commenti nella compagnia del cardinale e nella Corte romana: e di quelle risa e di quei commenti è rimasta come un' eco in una certa pasquinata inedita, ma incompiuta, nella quale, parte in versi e parte in un riassunto prosastico, è narrata l'avventura. Ecco, trascritto di sur un codice della Corsiniana (2), il curioso documento di cronaca burlesca:

Pasquillus Maccaroneus de Vescouo Jouio Impantanato dum sequitur Cardinalem Medicem ad Cacciam Tiburtinam.

Vescovus est quidam galantior omnibus unus
Historicus, prorsus imberbis, fronte ita latus,
Ut merito dici frontator possit ab omni.
Hic cupiens magno in coetu se ostendere pulchris
Vestibus indutum scarlattibus atque velutis
Heroem quemdam est per campos forte secutus
Ad cacciam, sed dum buffonum maximus esse
Et dici studet, nunquam cessante cicada,
Ecce tibi est foveam pantani lapsus in amplam
Purpureis illis cum uestibus atque caballo
Quem, ceu cunta solet, emit Frontone magistro.

---

(1) Si veda Virgili, *Francesco Berni*, Firenze 1881, specialmente a p. 438, n. 1.

(2) È il Cod. 371 (33 C 1), cartaceo del sec. XVII, di cc. 183, contenente in gran parte lettere di varî, come si rileva dall'*Indice dell'Autori delle lettere* che è sul foglio di guardia. Il codice fu registrato dal mio cortese amico L. G. Pélissier in *Un Inventaire des Manuscrits de la Bibliothèque Corsini à Rome* pubbl. nei *Mélanges d'Archéologie et d'hist. de l'École française de Rome*, t. IX, 1889, pp. 32-3 dell'estr. Allo stesso dotto francese dobbiamo quest'altra pubblicazione fatta con la consueta diligenza e ricchezza d'illustrazioni: *Catalogue annoté de quelques manuscrits de la Bibliothèque Corsini (Rome)*. Estr. dagli *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1890.

Multa deinde dicit Poeta, et postquam uescouus adiutus a peditibus, qui aderant, exiit e pantano, totus impantanatus, non sine maximo omnium risu, et caballus surrexit, iterum ascendens ipsum, ut ait Poeta, fodiens ambis calcaribus armos, maxima de collera, quae vescouum subierat, non pro pudore, sed pro uestibus deturpatis, sic ait contra equum:

Ni te ultus fuero paucis scelerate diebus
Expensis uiuam propriis, tangarque pudore,
Non episcopalis eris sonipes, sed portaualigia etc.

Dove la cronaca è burlesca, ma il commento satirico, d'una satira maligna, che avrebbe amaramente trafitto qualunque altro che non fosse il disinvolto e invulnerabile vescovo di Nocera (1). Tanto è vero che il « buffonum maximus » era sempre il desiderato di quella società, dei letterati romani e del cardinale Ippolito, che egli alle volte doveva accompagnare rinunziando, certo a malincuore, alle più libere o allegre riunioni degli amici. Perciò Mauro d'Arcano, uno dei migliori burleschi del Cinquecento, chiudeva con queste parole una lettera assai curiosa del 16 dicembre 1531, in cui descriveva una cena offerta da Giovan Francesco Muscettola, ambasciatore di Carlo V, ai poeti romani: « Mancovvi il Giovio, toltoci dal cardinal de'Medici » (2).

---

(1) Vale la pena di citar qui il principio d'una lettera inedita del Giovio, indirizzata da Firenze il 27 settembre 1538 al cardinale da Carpi, al quale egli narra così un'altra sua caduta da cavallo: « R.me D.ne Patrone optume. « Non mi valse osservar le cautele di dismontando (*sic*) a' tristi passi pro « conservatione crurium et formae diploidis, che nelle falde dell'apenino verso « Barbarino quasi in piano mi cadde sotto il cavallo etiam prudentissimo, « la qual (*sic*) prudentia, et discretione, del quale fù che si governò talmente, « che io non mi ruppe la gamba, et così cõn un pie di mezo stropiato ad « felice convalescentia mi sono stato quà con la gamba al letto XII giorni « col Sig.r Duca Cosmo, qual mi ha fatto accatarne no piu che da Signore » (Da una copia dell'Archivio segr. Vaticano, Biblioteca Pio, vol. 126, c. 84 *r*).

(2) La lettera del Mauro, che si trova fra le *Lettere facete* ecc. dell'Atanagi (ed. Vinetia, 1561, pp. 320-1) merita di essere qui riprodotta nella sua parte più notevole: « ... la sera di S. Lucia il sig. Musettola fece una « cena alli Poeti, dove anch'io per poeta fui convitato, et altro vino non fu « bevuto, che di quello della vigna del Pontano, fatto venir da Napoli a « posta; il quale hebbe in sè tanto del vigor poetico, che tutti riscaldò, non « in vederlo solamente, ma in gustarlo, e in beverne a sette, o otto volte

III.

Ma lasciamo per ora e Tivoli e Roma e la corte pontificia, e in compagnia del Giovio rechiamoci sulle rive ridenti del Lario, nel quale un tempo si specchiava quel Museo, che, dopo le storie, fu il vanto e il tormento maggiore del nostro Comasco.

Fra i manoscritti della Biblioteca Comunale di Como, ordinati e custoditi con tanta cura e intelligenza dal dott. Francesco Fossati, entro una Cartella, che nel Catalogo è indicata solo col titolo di *Raccolta di poesie e lettere*, e più precisamente nella sezione di essa che contiene *poesie volgari umoristiche e satiriche* (S. II, F. 3, N. 1) esiste una serie di svariati componimenti autografi, ma senza nome d'autore, scritti su fogli volanti e tutti della prima metà del secolo XVI: i quali attrassero sin dap-

---

« per uno, et tal vi fu, che arrivò al numero delle Muse... Il nostro M. Marco « da Lodi cantò nel fine della cena a suon di lira, la qual toccò a sonare « a M. Pietro Polo, ch'egli cantò « Per me si va nella città dolente ». Se « per avventura vi piacesse di intendere i nomi dei convitati, io ve li sotto « scrivo da capo a piedi. Et prima il sig. Musettola, il Vescovo da Gambara, « Pietro Paolo, il Blosio, il Sanga, il Secretario dall'Occhio, il Vescovo della « Cava, M. Marco da Lodi, il Molza, M. Bino, il Fondulio, il Bardo, Maestro « Ferrante Siciliano. D'altri non mi ricordo se non di me... ». Il Muscettola era gentiluomo napolitano d'ingegno arguto e mordace, colto e promotore di Accademie e fautore di studî e di letterati, autore egli stesso di commedie e d'una versione di Lucrezio in versi sciolti, rimasta inedita e probabilmente incompiuta (cfr. Tiraboschi, *Storia*, ed. cit., t. VII, P. III, lib. III, p. 1279). Qualche notizia ebbe a darne il Pèrcopo in questo *Giornale* (*M. A. Epicuro*, XII, 1888, pp. 36, 63, 67, 73); e grandi lodi ne scrisse il Ruscelli in una lettera del 1561 a Filippo II di Spagna (*Lettere di principi* ecc., Venetia, Soldi, 1573, c. 232 *v*). Tra l'altro il Ruscelli c'informa che il Muscettola « s'ha tolto per suo diporto a scrivere la prima o penultima guerra « di Siena, et questa per hora et sempre ultima guerra contro i confini del « Regno di Napoli ». Della importanza e dell'attività politica e diplomatica del Muscettola basta a dare un' idea il suo carteggio, in lingua spagnuola, con Carlo V esistente nell' Archivio di Simancas e utilizzato dal De Leva, *Storia docum. di Carlo V*, vol. III, Venezia, Naratovich, 1867, specialmente a pp. 48 sgg.

principio la mia attenzione. E l'attrassero, oltre che per la materia, perchè li sapevo provenienti dalla famiglia Giovio (1) e perchè la scrittura di alcuni di essi appariva così somigliante a quella di monsignor Paolo, da far credere a me e al dott. Fossati, anche dopo un accurato confronto con certi autografi indubitabili del Giovio, che quei componimenti fossero usciti dalla sua penna. Ma, in mancanza di prove più sicure e per uno scrupolo critico forse eccessivo, mi rassegnerò a conservare l'anonimo a quei versi, arrischiandone tutt'al più una classificazione e aggiungendo una congettura.

I fogli sembrano scritti da due mani diverse, i più da un comasco, contemporaneo di Paolo Giovio, e parente od amico di lui, forse dal nipote Alessandro o Giulio Giovio, più probabilmente da Luigi Raimondi (2); gli altri dallo stesso Paolo il vecchio.

---

(1) Queste carte pervennero alla Comunale di Como per donazione Tattane nel 1878 dalla signora contessa Giuseppina Giovio-Dattili.

(2) A rendere improbabile che le poesie del primo gruppo appartengano a Paolo Giovio il vecchio starebbero, più che le ragioni grafiche, certe ragioni interne e cronologiche che mi sembrano assai gravi. Ne accennerò alcune soltanto. Anzitutto, questi capitoli in gran parte burleschi, bisognerebbe attribuirli alla giovinezza dello storico comasco (che era nato nel 1483): ma, siccome in essi si allude chiaramente al Berni, di cui sono una palese imitazione, la loro composizione dev' essere riportata ad un' epoca di circa tre decenni posteriore. Per trovare il probabile autore avevo pensato da prima ad Alessandro Giovio, figlio di Benedetto, nato nel 1502 o 1503, come ricavo dalla biografia che ne lasciò il Co. Giovanni Battista Giovio ne *Gli uomini della Comasca Diocesi antichi e moderni* ecc. (In Modena, 1784, pp. 109-10): il quale scrive anche che Alessandro ebbe « felice vena di rime « toscane ». Avevo inoltre pensato a Giulio Giovio, il terzogenito di Benedetto, succeduto nel 1551, siccome coadiutore nel vescovado dello zio Paolo: giacchè di lui nell'opera citata su *Gli uomini della Comasca Diocesi* (pp. 110-1) si legge che « negli anni suoi primi compose una pastorale commedia, che « venne applaudita nella sua patria » — e che « dopo avere ricevuta la laurea « in Pavia fu compagno di molti viaggi con Paolo ed ebbe occasione di co- « noscere col mezzo dello zio i primi uomini del suo tempo, strinse amicizia « coll'Ariosto, e così gli si accrebbe sempre più l'amore alla Poesia toscana. « Rimangono di lui molti volumi in ottave rime, che trattano della storia « antica, e di quella de' suoi tempi, degli uomini illustri nelle arti e nelle « lettere ecc. ». Ma, come ho detto, più probabile mi sembra l'attribuzione a Luigi Raimondi, parente della famiglia Giovio (Benedetto aveva preso in

Cominciamo intanto dalle poesie del primo gruppo.

Fin dapprincipio è facile capire che esse, da poche in fuori, non sono vane esercitazioni poetiche, ma furono composte in occasioni diverse, ispirate da fatti reali, di cui certuni hanno un evidente valore biografico. Ma non tutte hanno lo stesso carattere; alcune poche sono amorose e galanti, indirizzate, sembra, ad un'unica donna, le altre burlesche.

In un foglio staccato, che serba le tracce della piegatura originale, e che nella parte corrispondente al lato esterno reca l'indirizzo « Alla Singulariss^a^ Patrona mia », leggesi una lunga *Epistola* in terza rima, alla quale fa séguito una lettera in prosa. L'*Epistola* incomincia così:

Signora, perch'io son quel che già fui,
  Dico seruitor vostro in ogni caso,
  Se ben son longe, ho memoria de vui,
Però che 'l vostro aspetto mi è rimaso
  Sculpito al cuor dal dì che fece amore
  Che sol in voi il mio pensiero inuaso:
Tal ch' ogn' hor ramentando il dolce ardore
  Et obliando ogni passato duolo,
  Che per voi presi, scaccio ogni timore,
Et a me stesso volentier m'inuolo
  Con la suauità de quei pensieri
  Deriuanti da voi ch'adoro e colo.

---

moglie una Maria Raimondi), non solo perchè il Co. Giov. Batt. Giovio (*Op. cit.*, pp. 203-4) parlando di lui citò una lettera inedita di Benedetto, che gli raccomandava, fra l'altro, di smettere di far versi frivoli (« abbandona per poco « le rime, in cui sei valente e piaci alle matrone, ed ai giovani nelle adu- « nanze e ne' conviti, e volgiti eziandio al latino idioma »); ma più ancora per l'accenno contenuto in un capitolo che fra breve vedremo, e dove egli è nominato in modo da far comprendere, o meglio, da far sospettare fortemente che egli sia davvero l'autore che andiamo cercando. L'*Abate Giovio* poi, che è menzionato in alcune di queste poesie e al quale anzi una di esse è dedicata, non credo possa essere altri che Paolo il giovane, il nipote di Paolo il vecchio, che s'è già ricordato come autore di parecchi *carmina* e fu zelante prelato al Concilio di Trento (Vedi Giovanni Batt. Giovio, *Op. cit.*, pp. 111-13).

e continua a lungo, troppo a lungo, pedestre e slombata, petrarcheggiando, finchè si chiude in tal modo:

Et fra l'asprezze tutte del mio male,
La memoria de voi solo m'avanza,
Di cui sol curo, e d'altro non mi cale.
Il resto viene e vanne per usanza
Come alla ripa l'onde, cui sbattendo
Offender cercan, e non han possanza,
Così con le trauaglie ogn'hor contendo.

Lasciamo pur *le travaglie* di certi versi e di certi concetti stentati e imitati; questo è certo però che non si tratta d'una Laura imaginaria, creata a trastullare la scioperataggine poetica dello scrittore, ma d'una donna in carne ed ossa, chiunque essa sia. Lo dimostra meglio la lettera in prosa, che continua immediatamente il pistolotto poetico: « Hor che vi ho parlato in rima, « singularissima signora, scriuendoui anche in prosa diroui, che « forsi vi sarete maravigliata me in tutto il tempo ch'a Turino « ho fermato, mai vi habbia una volta scritto; il che è stato « uero, ma processe che le lettre tutte ch'a Como io scriueua, « aperte le inuiaua di modo che se bene hauea l'antica memoria « de voi, et il desiderio de salutarui, mi conueniua tenirlo chiuso « nel core, e far l'effetto io a bocca non poteua per la turbi- « dezza de tempi, et il seruitio a che io era no 'l comportaua. « ma sallo Dio di quanto e quanto duolo cagione mi fù, ma vi « certifico che mai è stato giorno, dico non eccettuandone al- « cuno, che de uoi ricordato non mi sia, e moltissime quelle notti « erano, che di voi in qualche manera mi sognava. E s'io mento, « l'ira de Dio, et di quella che più nel mondo amo, che voi sete, « s'accendano in modo contra me, ond'io diuenga il più tristo « huomo che sopra la terra viva. Hora considerate se 'l mio è « vero amore, o pur solo dimostratione d'amore, che se vero « amore non fussi, de voi non mi curarei, se non quanto a qualche « intento mio peruenir credessi, se anche da lasciuia deriuasse. « Cosa che dir non deurei, per Dio: homai in tanto tempo com'è « ch'io mi ui dedicai seruitore, consumato esser deuria, tanto più

« hauend' io pratticato quà e là, e tuttavia pratticando, doue « quantità de donne belle, con denari pochi, e fatica meno, hauer « si ponno, et già ponto ho mutato oppenione. Questo ho uoluto « dirui, accioche crediate me esser in tutto vostro, et non puoter « esser d'altra se ben volessi; et non esser in altra manera vo- « stro, se non in quella sola ch'a voi piaccia non obstante ch'ancor « io sia huomo come gli altri; basta ch' io sono e saro tale, et « per tale vi supplicaro tenirmi senza altro dire

« Quello ch'è più vostro che suo ».

Questa sottoscrizione, foggiata secondo le buone norme dei *Segretarî galanti* (1) di allora, se doveva bastare e riuscir gradita alla signora comasca, non basta a noi, che restiamo col desiderio di conoscere il vero nome dello scrittore. Il quale, se era certo *huomo come gli altri*, e poeta inferiore a troppi altri dei suoi tempi, non mancava d'una certa sincerità nello scrivere alla sua donna e d'una curiosa franchezza, nel parlarle delle facili beltà tentatrici che aveva ammirato forse a Torino, forse a Roma, forse nell'una e nell'altra città.

---

(1) E appunto intorno a codesti precursori dei moderni *Segretarî galanti* vi sarebbe uno studio curioso da fare, muovendo nientemeno che dal principio del sec. XIII, cioè da quella *Rosa Veneris* di maestro Boncompagno da Firenze, che, come bene osservò il Monaci (in *Atti e Rendiconti dell'Accad. dei Lincei*, S. IV, vol. 5, 1° sem. 1889, p. 69) « costituisce tutta « un'*ars* e una *Summa dictaminum* a uso degli amanti ». Per ora mi limito a ricordare due delle più antiche fra codeste operette a stampa, che sono divenute vere preziosità bibliografiche: *Opera amorosa che insegna a componer lettere, et a rispondere a persone d'amor ferite, over in amor scriventi, in toscha lingua composta, con piacere non poco et diletto di tutti gli amanti, la quale si chiama il Rifugio di amanti MDXXXIII* — e in fine: « Stampata in Vinetia per Francesco Bindoni, et Mapheo Pasini com- « pagni nelli anni del Signore 1533 del mese di ottobrio ». È in-8°, di cc. 36. Nella dedicatoria *Alli lettori*, stampata nel *verso* del frontispizio, Giovan Antonio Tagliente avverte essere egli l'autore delle lettere, e averle composte « con aiuto delli *suoi* amici ». L'altra operetta s'intitola *Formulario nuovo da dittar Lettere amorose messive et responsive composto per Andrea Zenophonte da Vgubio Opera nuova intitolata Flos Amoris*, MDXXXIX. In fine: « In Vinegia per Francesco Bindoni et Mapheo Pasini « Compagni 1539 ». È in-8° picc. di c. 24.

Accanto a questi versi, altri ne troviamo della stessa mano, alcuni dei quali indirizzati all'*Abate Giovio* (1) in data del dicembre 1543, ma che non meritano d'esser qui studiati. Lo meritano invece certe rime burlesche, anche perchè l'autore vi si sente meno impacciato e la materia stessa, come gli concede maggiore scioltezza di trattazione, così acquista di varietà e di interesse e scema noia e peso alla lettura. Il primo capitolo, in cui c'imbattiamo, è scritto su due colonne e verso la fine ritagliato e logoro in margine tanto che parecchie parole ho dovuto tentar di supplire, chiudendole fra parentesi quadre, altre tralasciare del tutto. Sentiamo come il poeta si lamenta della sua povertà e dell'incuria dei parenti e degli amici che lo lasciano vivere in privazioni e stenti continui; sentiamolo, ma senza prendere alla lettera le sue affermazioni, e senza attribuir loro un valore autobiografico assoluto, pensando che l'autore doveva naturalmente tendere all'esagerazione nel trattare in versi un motivo che era ormai tradizionale nella nostra poesia burlesca:

Cancar ui uegna, amici e voi parenti,
  Se fra tanti non trouo un che mi uoglia
  Cauar d'affanni di miseria e stenti.
Ogniun conosce e sente la mia doglia
  Et uede che pel fredo (*sic*) e per la fame 5
  Io tremo in piede come in arbor foglia.
Per parente colui par che mi chiame,
  Quel'altro per amico e pur nissuno
  Mi daria un pane, o un pezzo di lecame.
Con sue parole mi conforta ogniuno 10
  A star allegro, e poi talhor m'accade
  Che fin a sera me ne sto digiuno.
A tal condotto m'ha la pouertade
  Che per uergogna hormai io non vorria
  Ch'alcun mi vedesse ir per le contrade. 15
Qual miseria è maggior di questa mia,
  Trovarmi d'ogni ben così mendico
  Ch'io medesmo no so se uiuo sia?

(1) È quello di cui s'è fatta parola nella penultima nota.

Le stelle e 'l ciel ogni hora maledico
E quel giorno ch'io fui produtto in terra 20
Sotto un destin che sempre m'è nemico.
Sol pouertà mi fa uiuer in guerra,
Per pouertà non posso alzarmi a volo,
Miei disegni pouertà m'atterra.
Onde talhor fra me pensoso e solo 25
Sì forte grido inverso il ciel, ch'io faccio
Sentir mia voce a l'uno, e l'altro polo;
Et veggio di me far sì lungo straccio
Ch'un pensier strano spesso il cor m'assale
D'ir a impiccarmi per il collo a un laccio. 30
Che non vedendo ove finir mio male
Se non per morte che dil tutto è fine,
Meglio è morir che star in vita tale.
Troppo dure e pungenti son le spine
Di questa pouertade, et mi par strano 35
Non hauer pan la sera e le mattine;
Senza uin mi ritrouo e senza grano,
Senza oglio, senza sal, senza danari,
Se stringer uoglio i denti, stringo inuano.
I giorni miei son più che fele amari 40
Di tristezza e di duol piene le notti,
Alle pene infernal le mie son pari.
Io non credea che i miei pensier condotti
Esser giamai deuessero a tal porto
Che portar bisognassi i panni rotti. 45
Non uoglio più ch'alcun mi dia conforto
Con dolci paroline, ch'io ui giuro
Che degli inganni hormai mi sono [accorto].
Di carezze d'alcun più non mi curo
Come già mi curai, perchè son cer[to] 50
Non mi darebbon acqua, ne pan [duro].
El longo pratticar m'ha fatto es[perto]
Che sopra un soldo mai facci [conto?]
Fin ch'io non l'ho ben che . . . .
Io trouo che mangiar 55
Alcun lecco boccon, s'io . . . . .
Prima co 'l mio sudor e co 'l . . .

Di parola d'amico e di com[pagno]
  Tanto mi fido, come anchor far[ei]
  Fermar il piè sopra tela di ragno. 60
A me più piace puoter dir: son miei
  Sti cinque soldi, che dir: ho un parente
  Il qual so certo me ne darà sei.
Perchè se poi per un bisogno urgente
  Gli li dimandarai, che ti gli impresti 65
  Ei dirà che promesso t'ha niente.
Onde poi gridarai: ohimè son q[uesti]
  I miei parenti oue hauea tanta fede,
  Meglio per te se hauta non l'hau[esti].
Hormai altro parente non si uede 70
  In questo mondo tristo ch'el qu[attrino?]
  Et chi non l'ha prouato non lo crede.
Però ben ti consiglio, o mio uicino,
  Che cercar uogli un'arte di tal s[orte]
  Che mancar non ti lasci pan ne [uino] 75
Perch'altrimente presto andrai a [morte].

v. 68. La parola *fede* si legge, cancellata, sotto *tanta* e probabilmente si leggeva anche in fine di verso, se non fosse stata tagliata via.

Nel *verso* dello stesso foglio, egualmente su due colonne e ritagliato poi in margine in modo che ne furono asportate non poche lettere iniziali dei versi della prima colonna, leggesi un altro capitolo, senza nome d'autore e senza titolo, ma evidentemente dovuto alla stessa mano del primo ed autografo, come provano abbastanza le correzioni. Lo si potrebbe intitolare: *Sull'uso di « Galantuomo »*, giacchè tratta un argomento simile a quelli onde si dilettavano i nostri burleschi del Cinquecento, per esempio, Matteo Franzesi, che sul capitolo « al Signor Molza, « contra il parlar per Vostra Signoria, contro le Cerimonie e lo « sberettare » osserva, come il nostro poeta, che « Parlasi in terzo « al modo cortigiano Con tanta stomachevole ignoranza » (1) —

(1) Vedi *Il Secondo libro delle Opere burlesche*, In Usecht al Reno (Roma) 1720, pp. 144-7.

e, più tardi, Francesco Sansovino, che nel capitolo *Del Messere* deride l'usanza esagerata di dare a chiunque del *Messere* (1).

In tanto diluviare di capitoli burleschi questo, che qui trascrivo, non mi par dei peggiori per una certa scioltezza e vivacità di pensiero, se non sempre di forma:

Signor, gli è forza, e più tacer non posso, 1
Ch'io non vi dica un nouo mio pensiero
Che già più volte a grande ira m'ha mosso.
[Po'] far san polo, insieme con san Piero
[C]h'altro che galanthomo dir non oda 5
[Quam]quam io vada per ogni sentiero
.... dir galanthomo ogni uno goda
..... in uso homai questa parola
[Galantho]m si dice a un hom di broda
..... bocca della gente vola 10
..... galanthom, che no una volta
[Mi]lle il sento in una ragion sola.
[Non] vedo alcun fachin che vada in volta
Che volendo chiamar qualche villano
Non dica: o galanthom, di gratia ascolta. 15
Ogni sbirro gaglioffo, ogni roffiano
Se ragionando galanthomo dice,
Si pensa di parlar da cortigiano,
E più che ogni altro quel si tien felice
A cui del galanthomo gli vien detto 20
Se ben del resto poi fusse infelice.
[Q]uesto dir galanthomo maladetto
È sì cresciuto homai per uso antico
[C]he forza è ch'ogniun 'l dica al suo dispetto.
[Se] ragionar m'accade con uno amico 25
O con parente o uer con un vicino
Alle due botte galanthom gli dico,
Onde mi par che per fatal destino

v. 23. Le due ultime parole del verso sono sovrapposte a quest'altre due visibili di sotto la cancellatura: *longa usanza*. Si noti che il poeta poco oltre (vv. 44-5) contraddice a quello che afferma in questo punto.

---

(1) Vedi *Il terzo libro delle Opere burlesche*, ed. cit., pp. 73-7.

Questo dir galanthom mi vegna in mente
E s'io mangio o bevo o dormo, o s'io camino. 30
Et di questo fra me nel cuor sovente
Stizza e rabbia ne prendo, che sì spesso
Dir senta galanthom d'ogni vil gente.
Pover cortigiani, io veggio adesso
Che i motti che tra voi usar solete 35
Sol di canaglia si trovan appresso.
[M]isera gente ohimè, non v'accorgete
Che 'l vostro galanthom hoggi è più in uso
Che non son di veluto le barete?
Quando talhor fra voi ponete suso 40
Qualche motto gentil sì com'è questo
Ogniun se ne vol poi empir el muso.
Ben mille volte il dì pensoso resto
Come el dir galanthom ch'è cosa nova
Ogniun l'habbia imparato a dir sì presto. 45
Onde talvolta alcuno si ritrova
Che al suo caval lo dice et al suo bracco,
Tanto el dir galanthom par che gli giova.
Et sino a quei ch'ogni hor mangian il macco
Soglion dir galanthom, e dir non sanno 50
Se non parola da pigliar col sacco.
Com'un dice una cosa, gli altri vanno
Tutti dietro a colui chel dice prima
Nè si sente altro poi per tutto l'anno.
Ver è che questo galanthom è cima 55
Dei motti cortigian, ma pur gli è anchora
Chi in mala parte ditto esser lo stima;
Perchè da molti udito ho dir talhora
Che questo galanthom dir volea quello
Che della borsa havea le noci fuora. 60
Ma non si farà mai che non sia bello
Questo dir galanthom di ch'io ragiono
Se si dicesse ben sino in bordello,
Ch'anch'io voglio esser galanthomo et sono.

v. 58. Il *da molti* fu sostituito dall'autore a *lo stesso*, che si vede cancellato.

v. 62. Questo verso, prima della correzione, terminava così: *che s'usa tanto.*

v. 63. Invece di *ben* prima si leggeva *anchor.*

Maggior varietà di materia tutt'affatto soggettiva e maggiore spigliatezza di stile, è in quest'altro capitolo, in cui l'autore narra una sua fantasia e fa un vivo ritratto, che potrebbe anche essere un auto-ritratto: se, come parmi non improbabile, l'autore è tutt'uno con l'amico Luigi o Giovan Luigi Raimondi, il poeta comasco e parente dei Giovio, del quale ho accennato in nota, e che appunto per le sue bizzarrie e la sua passione per la poesia burlesca si faceva soprannominare il Negromante ed il Berna:

Come sapete voi, signor, hersera 1
Stei fin alle sette hore a andar al letto
Ch'io giocai fin allhora alla Primiera.
Voi lo sapete ben per che diletto
Non ne pigliassi, poi che voi anchora 5
A star ivi a veder fosti constretto.
In Brevibus non possesti uscir fuora
Nè andar a casa men della Padrona,
Nè meno a casa della mia Signora,
Io voglio dir della Signora Bona, 10
La cagnaccia ch'a il cuor adamantino,
Per qual sospiro a Prima, a Terza e a Nona.
Com'io dico, giocai co 'l vostro Herbino,
Perfin a queste prefate sette hore,
E co 'l mio Farinello e co 'l Volpino, 15
E gito a casa poi mi cavai fuore,
E armato ch'hebbi di lenzuoli i fianchi
Mi posi per dormir poi di buon cuore.
Allhora i miei pensieri afflitti e stanchi
Mi vennero di subito in la mente 20
Ch'i miei dì fanno lagrimosi e manchi;
Io che m'accorsi di questo accidente
Fui per dir mal di Christo e di Maria,
Pur si chiuse la bocca prestamente,
Et volta in qua e in là, la fantasia 25

v. 11. Prima si leggeva: « Quella cagnaccia, come voi sapete ».
v. 15. Invece di « e co 'l Volpino » il poeta aveva scritto « o ver Zoglino ».
v. 25. Come si vede dal séguito del capitolo, questo *Negromante* non è altro che uno dei soprannomi di Giovan Luigi Raimondi.

Io dei del capo nel mio Negromante,
Ch'è lo conforto della vita mia.
Onde pensando a sto spirto galante,
A questo huomo nemico di fatica,
Cavai dal capo quel pensier furfante. 30
O mio car, è forza ch'io v'il dica:
S'io lo volessi bene anchor tacere,
Ch'ei non è un huom de quei fatti all'antica,
E volendo ch'io dica il mio parere
Dirovvi che costui, più che non pare 35
È avveduto, e huomo da vedere.
Alfin io mi disposi di levare
Et non star più in quel letto traditore
Poi ch'io non mi poteva addormentare.
Levato adonque su con la maggiore 40
Voglia, ch'io havessi mai di scriver carte,
Scrissi in tal forma almeno per due hore.
Venni a dir di costui a parte a parte
C'ha mai sempre le voglie sue quiete
Et già mai non s'adira in tutto o in parte. 45
Voi ch'in faccia et in cuor lo conoscete,
Sapete pur ch'egli è un buon castrone,
Poi che mai sempre in camera l'havete.
Si stima in piazza d'esser un barone,
Et vanne su 'l tirato com'un c...., 50
Che par un huomo di reputatione.
Se siamo in casa poi a far stramazzo
Huom di lui più festevole non vedo,
Tant'egli ride, et salta com'un pazzo.
S.r Commendator, certo io credo 55
Che sol costui sia la mia vita eterna,
Perch'a me stesso il cuor rubo e depredo.
Egli è un huom singular alla moderna,
E acciò con gli altri egli non si confondi
Fassi da tutti nominar il Berna, 60
Che ci son molti luigi Raymondi

v. 30. Cominciava così: « Se ben non voglio » ecc.
v. 61. Nell'autogr. si legge cancellato un *de'* innanzi a *Raymondi*.

Com'ei si chiama in vero, e a questo nome
Non credo ch'el giovanni soprabondi.
Se costui si trovasse in mille Rome,
Fra mille genti, saria conosciuto, 65
Et senza anchor nomar il suo cognome,
Tal che se mai l'incontro e lo saluto,
Hora Diego, hora Berna, lo dimando,
Hor Negr.[omante], hor huomo resoluto,
Onde m'accorgo s'io gli vo pensando, 70
Ch'egli ha più nomi assai che m.[esser] Carlo,
Over che non ha il nostro honorando.
Era in dubbio talhor come chiamarlo,
Perciò ch'io temea seco di fallire,
Che in tutto io voleva contentarlo. 75
Io non sapea talhora come dire,
Per li nomi di questo huomo da niente,
Ch'essendo tanti mi facea stuppire (*sic*).
Ma adesso ho conosciuto chiaramente,
Che sol il Berna dir se gli bisogna, 80
Perchè l'amazza (*sic*) chi dice altramente,
Non so pensar perchè non si vergogna
D'esser così chiamato questo alocco
S'egli d'esser il Berna non s'insegna.
Venga il cancar al goffo, et al Tarocco, 85
Pensa imitar il Berna, in fè da dovero,
Guardate s'egli è nato in tutto sciocco.
So ch'egli a poca cosa non s'appiglia
A metter in tai cose il suo pensiero,
Questo m'accresce pur gran meraviglia, 90
Che se gli dichi il Berna, e per ragione:
Costui al Berna in niente s'assomiglia.
I non so da che venga la cagione
Di questo nome, salvo se 'l imita
Nell'essere mai sempre 'arcipoltrone. 95

vv. 61-3. Con questo mi pare che l'autore venga a dire che l'amico si chiamava Giovan Luigi Raimondi.

v. 76. Prima l'A. aveva scritto e poi cancellato: *Per la confusion de'nomi.*

v. 79. Fra questo verso e il sg. si legge cancellato: *Questo Tarocco certo se l'insogna | D'esser il Berna.*

Lasciamo pure un altro capitolo che incomincia:

Signor, io ho aspettato sin adesso
Che mi mandasti quel, sapete bene,
Di che vi proferesti da voi stesso.

indirizzato a un *Signor Abbate* che sarà probabilmente il solito abate Giovio, cioè Paolo il giovane, altrove nominato, al quale l'autore rimprovera d'essersi dimenticato una vecchia promessa. Dopo esortatolo a volersi ricordare di lui che è « pregion d'Amore », narra un caso d'amore toccato a un suo amico che erasi rivolto a lui per consiglio.

Dal burlesco al licenzioso è assai breve il passo, anzi è abbastanza noto quanto questi due elementi, affini di loro natura, coesistessero o, meglio, si mescolassero nella vita e nella poesia del nostro Cinquecento. Non però del Cinquecento soltanto. Fin dalle origini della nostra letteratura questa affinità e questo miscuglio sono evidenti, tanto che a muovere dai primi burleschi del Dugento, attraverso a quelli del sec. XIV e del XV, al Burchiello e ai burchielleschi, e ai canti carnascialeschi del Poliziano e del Magnifico, sino ai capitoli del Berni e dei suoi imitatori, è come un'enorme palude Stigia, grassa, viscosa di sboccato e d'osceno e di triviale, in cui, al contrario del *messo* di Dante, s'immerge sovente la nostra Musa burlesca.

Ma a chi bada solo a raccogliere e disaminare i fatti, le lamentazioni sono peggio che inutili. Diamo dunque un saggio delle poesie di questo anonimo poeta del sec. XVI, le quali nel ms. sono state battezzate, da mano moderna, col titolo di *licenziose*. In queste appunto, più che nelle altre vedute sino ad ora, abbondano le cancellature e le correzioni, che io verrò registrando scrupolosamente appiè di pagina nel riferire il lungo, interminabile capitolo, il quale, malgrado le proteste che fa l'autore in principio, non è che un tessuto fitto di equivoci osceni, intrecciato sopra un ordito non nuovo, *le Campane*. Non nuovo, giacchè *in lode delle Campane* è un capitolo del Firenzuola (1), uno dei

(1) Vedi *Il primo libro delle Opere burlesche*, ed. cit., pp. 359-69.

più osceni che si conoscano, e contro di esse uno del Bronzino pittore (1): richiami questi non inutili, dacchè l'anonimo poeta burlesco si mostra bene informato dei componimenti del Berni e dei suoi imitatori. Ad alcuni dei quali egli allude abbastanza chiaramente, e dai quali egli seppe trar partito, non senza però cadere spesso nel prolisso e nel triviale. Ma ecco senz'altro il capitolo, il quale viene ad accrescere la serie, già così numerosa, dei capitoli burleschi del secolo XVI:

Poi che vi sono in questa settimana 1
Cotante feste che mi dan l'invito,
Io vo lodar un pezzo la campana,
Che gli altri dì non ho tempo compito
Da consumar in sì fatti soggetti 5
S'io vo mangiar e bere e andar vestito.
Io conosco de nobili Intelletti
Che scemando ogni dì vansi il cervello
A compor cose ond'io n'avrei dispetti.
Parlan de l'orinal, del ravanello, 10
Delle ricotte, della gelatina,
Insin della scudella e del pestello.

v. 2. Finiva dapprima: *che mi danno l'agio.*

vv. 4-5. Nella prima redazione: *Che gli altri giorni a dirvi il ver non hagio.* | *Tempo* ecc.

v. 6. Scritto dapprima così: *Se pan voglio mangiar carne e formagio.*

vv. 10-12. Qui si allude al capitolo *in lode dell'orinale* e a quello *in lode della gelatina* del Berni (ed. Virgili, pp. 25-30), ed al capitolo *sopra le ricotte* di Giovanni della Casa (*Libro primo delle opere burlesche*, ed. cit., pp. 152-6). Conosco un capitolo *In lode del mortaio* di un S. B. (*Libro secondo delle opere burlesche*, pp. 258-62), dove è anche sporcamente celebrato il *pestello*; le altre allusioni mi sfuggono. Anche il Tansillo nel *Capriccio in laude della Galera*, dopo detto: « Non è il mio de' capricci e « de le vene | Che corron sì per Roma e tra preti, | Di che, più che del « mar, nausea mi viene », soggiungeva:

Chi celebra il pestel, chi l'orinale,
Ed a suggetto spendono gl'inchiostri,
Ch'a l'onor poco, a l'utile men vale.

Vedi *Capitoli giocosi e satirici di L. Tansillo editi ed ined.*, con note di Scipione Volpicella, Napoli, 1870, p. 58.

(1) Vedi *Il secondo libro* ecc., ed. cit., pp. 293-303.

Costor mi paion gente da cucina,
  Quando m'accorgo che ne' versi suoi
  Non san d'altro parlar sera e matina. 15
Se mangiassero fieno sarian boi
  Benchè d'alcun sian reputati dotti
  Che non hanno il giudicio come voi.
Leggi, che ti so dir che ce son motti
  Bastanti per color che stanno al locho 20
  Ove non mancan donne e giorni e notti.
Ancor io saprei dir cose di focho
  Che stomacho farian a chi l'udisse
  Ma non son sbirro, nè ruffian, nè cuocho.
La penna mia giamai parola scrisse 25
  Che legger non potesse ogni persona
  Che con nome di santo al mondo visse.
Ond'avien che 'l mio instinto anchor mi sprona,
  Hor a parlar di cosa degna e santa
  Per cui spero acquistar verde corona. 30
Mentre donque di lei mia musa canta
  Voi che d'ogni beltade e cortesia,
  Donna, sete la vera unica pianta,
Sedete appresso alla persona mia
  Giocosa et sola perchè d'altra gente, 35
  Pur v'habbia voi, non curo, in compagnia,
Et havend'io de cosa sì eccellente
  A conferir con voi, non parmi honesto
  Ch'ai fatti nostri alcun resti presente.
Vedrò ben d'espedir quanto più presto 40
  Per non parer che fastidir vi voglia
  Nè che sia qui per menarvi l'agresto.
E non temete che l'udir vi toglia
  Nè l'appetito il suon d'esta campana
  Che di lasciarla alfin vo che vi doglia. 45
E volendo voi viver da christiana
  Cercate alcun che ve la suoni spesso
  Che n'andarete al ciel per la via piana.

v. 48. Dopo questo verso seguivano nella redazione primitiva queste sei terzine, che poi l'autore rifiutò cancellandole con una linea trasversale:

D'og' [huo]m . . . . . v'è concesso
Pigliar per suonator, pur che facia[te] 50
Che non v'habbiano i frati alcun regresso.
Che se non son campane smisurate
I lor battagli non vi ponno entrare
E la vostra però non è da frate.
Se vi potesse alcun d'essi attaccare 55
Vi so dir che mai vi lasciarebbe
Ch'ad ogni modo la vorria suonare,
E qualche danno certo vi farebbe
Con farla aprir da qualche parte, in modo
Che mai più forma di campana havrebbe, 60
Tanto più che da gente assai dir odo
Che i soccolanti sopra gli altri tutti
Hanno un battaglio grosso e longo e sodo;
I quai devrian inver esser destrutti
E non lasciarne al mondo più semenza 65
Per esser animai pur troppo brutti.
Ver' è che lor son di campana senza
Ma fan sì gran rumor andando in volta
Come suonasser quattro in concorrenza.

Et pratticate per li monasteri
De frati, oue n'è copia, e non curate
Che siano beretin piu come (?) o neri,
Pur che d'una sol cosa vi guardiate
Che la sua forma tanto non vi piaccia
Che suonar a ogni modo le vogliate,
Ch'io vi so dir ch'ogni fratuccio è in caccia
Per puoter ritrouar de vostre pari
A cui metta il battaglio fra le braccia
Et io conosco per effetti chiari
Che diverreste nel mestier sì ghiotta
Che lasciar no 'l vorreste per dinari.
Come suonaste pur una sol botta
Con un battaglio che la man v'empiesse
De l'amor suo vi sentireste cotta.
Et a tutti li vespri et alle messe
Ve n'andreste in persona per suonarla
E desiareste che venesser spesse.

v. 49. A questo punto il margine superiore della pagina è lacerato.

v. 53. L'autore sostituì il « *vi* ponno » al « *gli* ponno », che si legge sotto la cancellatura.

v. 65. Nella prima redazione suonava così: « Tal che semenza non se ne « trovasse ».

E però a me colei parria ben stolta 70
Qual accettasse un tal battaglio in mano
Non havendo di proprio entrata molta.
E non fu il Bernia d'intelletto sano,
Poi che parlando della prima dice
Che le campane i frati a suonar hano. 75
Lo stato lor saria troppo felice
Se ciò potesser far, però tra loro,
Non già suonar ma battacchiar gli lice.
Ma più per hor non parlo di costoro,
Mettan il suo battaglio ove gli piace 80
Pur che no 'l mettan nel vostro lavoro.
[Chè questo] foglio non saria [ca]pace
A contenir ducento mie ragioni
Perchè la forma lor tanto mi spiace.
E poi vole il dover che io pria ragioni 85
Della campana, principal mio intento
E fuor di strada il mio corsier non sproni.
Poi quando havrò di lei a compimento
Parlato, se l'inchiostro anchor m'avanza
Ragionar del battaglio son contento. 90
Per dar principio a cose de sustanza
Voi havete a saper che la campana,
Onde vogliate haver bona speranza,
Vol esser di metallo assai lontana
Da quelle che si suonan nelle ville 95
E dentro e fuori d'ogni parte sana.

vv. 70-73. Scritti dapprima: « E pero chi saria colei sì stolta | A lasciar « porsi un tal battaglio adosso | Se non è ricca et habbia entrata molta ».

v. 73. Nella redazione primitiva: « Et in quel loco il Berna hebbe del « grosso ».

vv. 72-3. Infatti, nel capitolo *della Piva*, il Berni avrebbe scritto: « Io « non v'accetto in modo alcuno i frati: | Se sonar voglion, suonin le cam- « pane, | O qualch'altri strumenti sciagurati ». Dico *avrebbe*, perchè non è certo che questo capitolo appartenga al Berni, anzi il VIRGILI (*Op. cit.*, pp. 177-82) lo collocò fra le *Rime apocrife*. Veda il lettore se questa attestazione d'un contemporaneo si debba o no considerare come un argomento in favore dell'autenticità del detto capitolo.

v. 78. Invece di *battacchiar* si leggeva dapprima *battagliar*.

v. 81. Nella prima redazione: « E verde sempre stia come uno alloro ».

v. 82. Qui il foglio è un po' corroso nel margine superiore.

v. 83. Dapprima: « A contenir quel che saria il dovere ».

Et una apena se ne trova in mille
Che non sia in qualche parte difettosa
E da cui chiaro e netto il suono stille.
O che gli è aperta over che gli è scheggiosa 100
In qualche loco, o ch'è sì vitriuola
Che toccarla a gran pena il battaglio osa.
N'ho visto anchor de sì strette di gola
Che fan sonando ogni battaglio stancho
Et è l'angustia che 'l vigor gli invola. 105
Da l'altra parte non mi piaccion ancho
Quelle sì larghe, oue è mestier che grande
Il battaglio sia un braccio o pocho mancho,
Se vol gionger ben ben da tutte bande
Perchè tanta larghezza è poi cagione 110
Che la dolcezza del suonar si spande.
Et io che sì mi piace l'unione
Che giorno e notte mai vorrei star solo,
Patir non posso tal dispersione.
Oltre che quando io sento andar a volo 115
Il mio battaglio, senza che le sponde
Possi toccar, mi nasce uno aspro duolo.
Frate mio, tu m'inganni, un mi risponde,
Che qui non fiaccarassi il capo almeno.
Sì, ma le botte non son poi gioconde. 120
De queste campanaccie il mondo è pieno
E se ne suona anchora de piccine
Con fatica però chi più chi meno.
Ma io che vorrei pur gionger al fine
De l'opra mia tosto ch'è incominciata 125
Desio che sian un po' più grandoline.
Acciò quando ho ben fatto una suonata
Tornar possi di botto alla seconda
Senza ch'ella ne sia dannificata.
Deve esser tal infin, che ti nasconda 130
Tutto il battaglio dentro, e di tal sorte
Ch'a tutte le tue botte corrisponda,

vv. 97-8. Nella redazione primitiva: « Et ben talhor non ecc. | Una ecc. ».
v. 120. Dopo questo verso si leggono cancellati i due seguenti: « Non si « vol in effetto tor gli estremi, | Non sia de le più larghe e non sia stretta ».

Et a ogni gran suonata resti forte,
  Sia di suon dolce e non di quelle crude
  Che de' battagli son la vera morte. 135
Hor tenendo io per singular virtude
  Il saperle suonar perfettamente
  E far le botte d'ogni asprezza ignude,
Questa dottrina lasciarò alla gente,
  Et è ben fatto che sia in terza rima 140
  Perciò che meglio la terrano (*sic*) a mente.
Sappiate adunque che bisogna prima
  Qualunque vol suonar campana a festa
  Prender con modo il suo battaglio in cima
E non lasciarsi uscir di man la testa 145
  Fin che non l'ha quattro o sei volte intorno
  Girato, e non c'è via miglior di questa,
Se non voi del suonar ricever scorno,
  Per che con questo in modo egli s'avia (*sic*)
  Che poi va ritto tutto quanto il giorno. 150
Fatto questo, senz'altra fantasia
  Dagli pur dentro o vuoi adagio o in fretta,
  E finchè stancho sei, lavora via.
Pur talhor ferma il tuo battaglio e aspetta
  Quand'ella non risponde alle tue botte, 155
  Ma in ciò non pecca una campana stretta.
Gli è chi dice più dolce essere la notte
  Il suonar di campana, che 'l dì chiaro,
  Ma disputa mi par da genti dotte.
Pur ch'io mi trovi una campana a paro 160
  Che m'aggrada alla vista, altro non curo.
  Vero è, che sempre nel mestiero imparo,
Che quando l'hom si crede esser sicuro
  In suonar d'ogni foggia d'instrumenti,
  Allhor comincia entrar ne l'aspro e duro. 165
Molti si pensan ancho esser valenti
  Poi che sanno il battaglio in man tenere,
  Ma vi sono altri passi ove si stenti.
Qui ti bisogna usar certe manere
  Certe destrezze che non han l'altre arti, 170
  E però mai ti vanta di sapere.

Già disse il Bernia che quella de sarti
  Havea fra l'altre gran perfettione,
  Ma trovo questa haver molte più parti.
Sopra ogni cosa usar gran discretione 175
  Ti si conviene al cominciar de l'opra
  Se brami ch'ella dolcemente suone.
E quando per suonar gli arrivi sopra
  Mettergli man pian piano ove ha l'entrata
  Che miglior via di questa non s'adopra. 180
Ma pria che co 'l cotal l'habbi toccata,
  Vedi com'egli è in ordine e a proposto
  E s'ha proportion grande alla rata,
Che talhor non suonasti a mal tuo costo,
  Et habbi al tempo anchor qualche rispetto, 185
  Per esser il suonar malsan d'agosto.
Qui non importa molto il toccar netto
  Come al suon di liuto o d'arpichordo
  Ove guasta il mestiero ogni pochetto.
Sa suonar le campane ogni balordo 190
  Ignorante da pocho, e non importa
  Se ben è zoppo, o ceco, o muto, o sordo.
Guardate che quest'arte mia sia morta,
  Gli ne fu sempre et gli ne sia in eterno
  E a ogni nascente queste apron la porta. 195
Più voluntier si suonano a l'inverno,
  E tanto è a dir suonar campane, come
  A cacciar il diavolo in l'inferno.
Tutte son battigiate, et han il suo nome
  Et sacrate n'ha forsi il nostro vesco, 200
  Più che non ho capelli in queste chiome,

v. 172. Si allude al capitolo del Berni, *In lode dell' Ago*, il quale incomincia appunto così: « Tra tutte le scïenze e tutte l'arti, | Dico scïenze ed « arti manuali, | Ha gran perfezïon quella de'sarti ». Cfr. VIRGILI, *Op. cit.*, pp. 109-113.

v. 175. Si legge cancellato *usar*, sostituito poi dall'*haver*.

v. 198. Qui l'A. allude probabilmente alla nota novella con cui il Boccaccio (Giorn. III, nov. X) spiegò l'origine del « volgar motto », rimettere o ricacciare il diavolo in inferno.

v. 200. Questo verso si legge nella prima redazione così: « Et ne sacra « talhor qualchuna il vesco ». La forma apocopata di *vesco* per *vescovo* si

Dice quel prete, certo io starei fresco
Se suonar non potessi le campane
Come ogni fraticel di san francesco,
Che suonan le sue proprie e le nostrane, 205
Dicendo che non v'è maggior dolcezza
Che 'l metter carne assai e pocho pane.
Il suonar di campane ogni homo apprezza
Et io vorrei sempre una haverne a canto
Per non andar sì presto alla vecchiezza. 210
Nè vorrei mai venesse il vener santo
Che questo dolce suono udir ne vieta
Et ne fa viver sol in doglia e in pianto.
La campana è una cosa da poeta,
Quantunque alcun di lor talvolta dica 215
Che i campanelli fan vita più lieta.
Ma chi gli diè suonar gli va fatica
Maggior ch'alle campane, et io per questo
La tengo lei per singular mia amica,
Che fra tutti gli spassi, egli è il più honesto 220
Che possi far un gentilhomo il quale
Habbia forte lo stomacho indigesto.
Vedete come è bello il carnovale
Per che in quel tempo ne suonan tante
Che par ch'altro non cerchi ogni mortale. 225
Non vol dalla sua donna altro l'amante
Se non suonargli la campana un tratto
Come a Beatrice la suonava Dante.
Et io farei con voi, signora, un patto
Di non suonarne d'altre che la vostra, 230
Che mi fa andar in frega com'un gatto.
Ma vorreste che pria facessi mostra
Del mio battaglio inanzi al vostro viso
Come di lancia un cavaglier che giostra,
Ond'io che so che se 'l miraste fiso 235
Direste che non è cosa per voi
E sopra forsi gli trareste un riso,

trova talvolta nelle scritture dei primi secoli e anche del sec. XVI, come, ad esempio, in un noto poeta burlesco, il Mauro: « Monsignor Carnesecchi, « un *vesco* matto » (*Opere burlesche*, ed. cit., lib. I, p. 224).

v. 225. Dapprima scritto così: « Che par d'ogni homo cosa naturale ».

Non ve lo mostro, che non vorria poi
Perder quel pocho credito ch'io haggio,
Nè che nascesse alcuno odio fra noi. 240
Hor che ho parlato per un dì de maggio
Se più dicessi non terrebbe alcuno
Ch'io fussi in tutto, com'io mostro, saggio:
A disnar vado, et sono ancor digiuno.

Son certo che il lettore, che avrà avuto la pazienza di seguire questa indiscreta processione di terzetti, avrà osservato in cuor suo che questo non è soltanto un fare l'apologia furbesca delle campane, ma un suonare a doppio, e, purtroppo, senza quella finezza e quel senso della misura che si osservano quasi sempre nel Berni. L'anonimo poeta aveva un bel dichiarare che la sua penna non aveva scritto parola « che legger non potesse ogni « persona | Che con nome di santo al mondo visse » — delle sue dichiarazioni doveva ridere egli stesso pel primo.

E doveva anche ridere (se n'era pur egli l'autore) di certi « Enigmi ridiculosi quali in prima faccia pajono sporchi, però la « vera intentione è honesta », che si leggono scritti in un altro foglio, e dei quali m'accontenterò di riferirne uno soltanto, intitolato l'*Anello*:

Quel tal ch'io so, madonna, l'ha
Ben bello, e grosso, e gran piacer si dà
Col maneggiar, et gli vuol tanto bene,
Che spesso tutta notte in man lo tiene;

— notevole anche perchè viene a confermare come una delle forme metriche predilette per gl'indovinelli in uso nella società elegante del sec. XVI fosse il distico o la serie di distici, di endecasillabi a rima baciata (1).

Nè meno licenziosa, malgrado l'irriverente invocazione all'aiuto del cielo, è una specie di *Predica d'Amore*, che si trova scritta dello stesso carattere in un altro foglio e che io relego

(1) Cfr. i miei *Motti ined. e sconosciuti di P. Bembo*, Venezia, Merlo, 1888, pp. 48-9.

in nota (1): il quale componimento, se fosse stato in effetto recitato, come pare, dinanzi ad una compagnia anche di signore, sarebbe un'altra prova, e non poco curiosa, da aggiungersi alle molte già note, circa la libertà di parola e di costume, onde usavano e abusavano gl'Italiani del sec. XVI.

IV.

E qui, anche a sollievo dei lettori affaticati dalla lunga via, facciamo un breve intermezzo... maccheronico.

Fra le carte gioviane contenute nella busta già citata della Biblioteca Comunale di Como, e precisamente in quella che reca il n° 42, si trova un *Dialogus Lucini et lembi et custodis car-*

---

(1) La riproduco così come si trova nel manoscritto, solo aggiungendo talora qualche interpunzione:

Il ciel mi sia in questo atto.
Salutaremo un tratto
Il re d'ogni virtute
Con questa mia salute:
Salve, d'ogni mortal prima radice
La cui fontana tal dolcezza versa;
Senza il tuo aiuto a me parlar non lice
Nanzi a questa lingua ornata et tersa.
La donna alhor se può chiamar felice
Quando si trova di tua gratia aspersa.
O maiestà regal, o fra Bernardo,
Deh fammi in dir di te forte e gagliardo.
La grande affettione
Che a ste nobil matrone
Sempre ho portato e porto,
Hoggi m'ha quivi scorto
A dirvi in caritate
Di certe Inamorate
Che fallan grossamente.
Gli è una sorta di gente
Che in su le cose d'amore
Pensan d'esser dottore,
Nè sono anchor scholari.
L'hom bisogna impari
Nanzi che mastro sia.
Si va per una via
In queste cose adesso
Che mi conduce spesso
A sospirargli sopra.
Hoggidì non s'adopra
Il modo usato prima,
Ma ogniun per sè s'estima
Di trovar foggia nova.
Hoggi non si ritrova
Chi bonamente vada
Per quella dritta strada
Ch'andavano gli antichi:
Si va per certi intrichi
E per sì torte vie
Che certo, donne mie,
Al cieco dio dispiace.
Quando una moglie giace
Co 'l suo marito in letto
Per che die haver rispetto
A far li fatti suoi?
Io so ben che fra voi,
Signore, ci è una sposa
Ch'è pur troppo ritrosa
In far quel dolce fatto,
Nè mai fa satisfatto
Restar il suo consorte.

Dico che questa poesia sembra una *Predica d'Amore*, di cui il ms. non offrirebbe che il principio, cioè l'introduzione, la preghiera (nell'ottava) e il principio della vera predica, che forse celebrava le lodi di San ... Priapo.

ceris et auctoris, che, se il criterio della grafia potesse bastare e fosse sempre sicuro, si dovrebbe dire, se non composto, almeno trascritto da Paolo Giovio il Vecchio (1). Ma essendo anche questi versi senza nome d'autore, io mi limiterò prudentemente a rimandare alla congettura da me fatta per le poesie burlesche testè vedute.

Questo componimento maccheronico non è un ozioso e vano tentativo di quella forma di poesia che, proprio in quegli anni, grazie al mago di Cipada, conseguiva una fortuna insperata; è invece un documento da aggiungere agli altri non molti conosciuti, il quale prova come il latino maccheronico venisse adoperato volentieri, specialmente nell'Italia superiore, a sfogare le bizze, le passioni municipali e personali. Altre volte erano o i rimatori popolani o i novellieri schernitori e persecutori dei podestà goffi o infedeli; ora è il poeta maccheronico comasco, che prende di mira e attacca con accuse violente un podestà della sua terra. Infatti il *Dialogus* ora citato ha il pregio di metterci innanzi personaggi e avvenimenti storici, reali, in modo che ci è dato determinare con sufficiente approssimazione l'anno in cui esso fu composto. La scena è a Milano, e più propriamente nella prigione, presso la quale l'autore finge d'essersi nascosto e d'aver udito il dialogo ch'egli riferisce. I veri interlocutori sono due: il visitatore Francesco Lucini (o de Lucino), che apparteneva a nobile famiglia comasca, fu dottor collegiato e uno dei Savî di prov-

---

(1) Il dott. Fossati, che anche in questo caso mi fu largo della sua cortesia e della sicura conoscenza che egli possiede di cose comasche, appena richiamai la sua attenzione su questa poesia maccheronica, non esitò ad attribuirla a Paolo Giovio. Ma io, anche a rischio di mostrarmi troppo scettico, non mi sento disposto ad accogliere tale attribuzione, sovratutto pensando che questi versi furono composti, come vedremo, circa il 1520 e da uno che viveva in Como e seguiva tutti gli episodî e i pettegolezzi di quella città, mentre in quel tempo il Giovio continuava a soggiornare in Roma. Ciò non toglie che la poesia, proveniente dalla biblioteca di casa Giovio, possa essere una trascrizione di Paolo il vecchio, il quale dovette certamente conoscerla e farne le grasse risate.

visione, insieme con Benedetto Giovio (1) e morì nel 1544 (2); e il carcerato, Sansone di Lembo, che fu podestà di Como dalla metà circa del 1518 al principio del 1520 (3). Il dialogo ci mostra che il Lembo era meridionale, Calabrese od Abruzzese, e che quando egli fu posto in prigione, era già podestà di Tortona (4); infine che il carcere di lui era preventivo in attesa di un giudizio di purgazione, a causa di gravi accuse e testimonianze che gli venivano mosse dai cittadini comaschi (5). Benchè sieno riuscite infruttuose le ricerche da me fatte eseguire per sapere in quali anni precisamente il Lembo fosse podestà di Tortona, credo però ragionevole il congetturare che egli passasse a questa podesteria subito dopo lasciata quella di Como, cioè nel 1520, e che circa questo tempo sorgesse il nostro poeta maccheronico a farsi eco della pubblica opinione della sua città. Ed ecco senz'altro il cu-

---

(1) Si veda l'importante *Prefazione* del Fossati alla sua edizione e versione della *Historia Patria Benedicti Jovii* (*Opere scelte di B. Giovio edite per cura della Società stor. Comense*, Como, 1887, p. XXI). Aggiungo che da una lettera di Benedetto Giovio al fratello Paolo si rileva che i Lucini avevano le loro case presso quelle dei Giovio, i quali si proponevano di acquistarle (vedi G. B. Giovio, *Elogio di Benedetto Giovio*, negli *Elogi italiani* raccolti dal Rubbi, t. VII, Venezia [1782], p. 28 e nota 39).

(2) Il Fossati (*Op. cit.*, p. XXI) scrive che « nel 1544, giovedì 27 marzo, « essendo ancora vacante detto Uffizio (*di Console di giustizia*) all'insegna « del Leone, *per la morte del consigliere Francesco de Lucino*, i Sapienti « e Deputati all'ufficio delle Provvisioni estrassero dal bossolo de' Consoli « Causidici il nome di B. Giovio ».

(3) Infatti l'ultima tornata dei Savî di provvisione da lui presieduta fu quella dell'11 gennaio 1520, come si rileva dagli Atti dell'Archivio vecchio municipale di Como; dai quali invece non appare nulla circa a malversazioni e ruberie che egli potesse aver commesse durante il suo ufficio.

(4) Ai vv. 6-7 l'autore fa dire chiaramente al Lucini che s'era recato a Milano per parlare col Lembo, già podestà di Como, allora di Tortona « ... Potestas | *Nunc* Terdonensis sed qui fuit ante Comascus ».

(5) A questo accenna il v. 44: « Hos omnes testes te te impugnare bisognat ». Le accuse dovevano aver fondamento, quantunque mosse dai Rusconi, avversari del Lembo (v. 48), anche perchè il Lucini colla minaccia che fa al Lembo (vv. 64-7): « Nec te de carceribus, Sanson, laxaberis unquam, | « Indemnem nisi me prestaberis, atque securum ecc. », temeva di venire compromesso e sospettato complice del podestà suo amico e che egli stesso aveva proposto ai suoi concittadini.

rioso componimento, che è insieme un notevole documento di storia locale:

Dialogus Lucini et Lembi et custodis carceris et auctoris.

Luc. Tof taf custodes tolite portas.
Cust. Qui diavolus hic est qui ad portam picat et instat?
Luc. Sum doctor quidam veniens ex urbe Comascha.
Cust. Quod nomen tibi? — *Luc.* Franciscum dixere batismo.
Cust. Dic parentellam? — *Luc.* Lucina ab origine. — *Cust.* Sed que 5
Te Mediolanum conduxit cosa? — *Luc.* Potestas
Nunc terdonensis sed qui fuit ante Comascus.
Cust. Hunc queris quem nunc teneo in presone chiavatum.
Infelix, secum quid habes ad fare negotii?
Luc. O custos, istas da canto mitte parolas 10
Cum Lembo vellem parum rasonare per horam
Hoc michi servitium si feceris atque piacere
Unum juro tibi vini pagare bocalum.
Auct. Sed custos postquam sensit nominare bocalum
Lucinum ad schurum menavit carceris antrum. 15
Mox ibi chiamavit Lembum, tunc ille debotto
Lucini ad vocem testamque oculosque levavit
Squalenti horrendus barba horribilique colore
Quali ab inferna surrexit Lazarus aula.
Mox parlat, Lucine meis fida anchora rebus. 20
Lemb. Dic michi si portas aliquam bonamque novellam;
Vel reuscire foras, vel me marcire bisognat
His tenebris, et in hoc pedochiorum carcere pleno
Qua pulices: musce: cimices: senzala piatorum
Me circum circa faciunt aliquando morescam. 25
Luc. Dii faciant nunquam passasses flumina Trone,
Vel nunquam trutas mangiasses, Lembe, comascas.
Quam melius per te, per te, mischine, fuisset
Rupibus in Calabris asinos menare ragiantes
Aut pecudum mandras, instante calore, Labruci 30
Pascere per montes gelidos freschasque per herbas
Aut in bordello Napolis tenuisse putanas:
Ista non esses credo presone fichatus
Perdendi famam, et testam cum grande periclo,
Nec michi beccando cerebrum, barbamque pilando 35

Inzach atque inlach me transviando per urbem
Venissem santi mandato, et parte senatus
Constrictus pro te, Sanson, pagare menestram.
Ad planum fiochant, non tot de monte Frisones,
Cum Boreas cepit septem boffare Trione 40
Perque lacum ad fregam non tot cernuntur agones
Quot Comaschi veniunt in te deponere testes,
Quod si, Lembe, cupis tandem presone cavari
Hos omnes testes te te impugnare bisognat
Inditio quorum torturam, et vincla mereris: 45
Stringunt de brocha te Lembe fuisse ribaldum.

Auct. Talibus auditis, respondet talia Lembus.

Lemb. Hanc Lucine scio praticam Ruschonis (1) et artem
Sed michi que penis possit faciatque paretque
Testibus ex illis nullum impugnabo gramarum (?) 50
Qualemcumque viam nostris trovabo periclis
Nam potius corde centum tolerabo strepatas
Et quodcumque potest homini crudelius esse
Et si destricta fecerent (*sic*) me forte pisare
A me que possint quicque torquendo cavare. 55
Non ego vergognam timeo nec vincula, possim
Dummodo quos rapui schutos servare solinos (2)
Quod si nullam aliam potero scapare per artem
Cum condemnatus fuero male tolta pagare
Tunc dare constitui de culo supra lapredam. 60

Luc. At Lucinus: ad hec, pota de Cristo, potestas
Non facit hoc pro me, tu criminis auctor et alter
Peccasti, peccata tibi bragagnare bisognat.

---

(1) I Rusconi sono un'antica e nobile famiglia di Como.

(2) *Scutos solinos*, scudi del sole, detti così perchè, battuti da Luigi XII e da Francesco I, avevano lo stemma della casa reale di Francia, sormontato da un sole. Anche in un passo frammentario della *Storia* del Varchi, tratto dagli autografi Magliabechiani, dove si narra dei patti coi quali il duca Massimiliano Sforza si arrese a Francesco I, è parola di « *Scudi dil* « *sole*, de' quali in quel tempo correvano assai e si chiamavano *Corone*, e in « Firenze allora si cambiavano per meno quattro soldi d'un ducato d'oro, « cioè per lire sei e sedici soldi di piccioli l'uno ». (Vedi *Storia fiorentina di* B. Varchi, *con aggiunte e correzioni tratte dagli autografi e corredata di note per cura di* L. Arbib, Torino, 1852, vol. I, p. 43).

Nec te de carceribus, Sanson, laxaberis, unquam
Indemnem nisi me prestaberis, atque securum, 65
Qui preter damnum quod per te porto potestas
Sum vergognatus, seclorum in secula semper
Qui te preposui, patrie, populoque Comasco.
Auct. Talibus inter se dum citro ultroque loquuntur
Hinc Lembus Sanson: Doctor Lucinus et illinc, 70
Carceris en custos supervenit: inde minando
Quid simul hic tantum facerent, cridavit utrique.
Territus hac Lembus voce in presone retornat,
Ad sursum tempus Lucinus tollere cepit
Suspectans forsan vini pagare bocalum. 75
Ast ego qui fueram non multum longus ab illis
Que fuerant inter ipsos ragionata notavi
Qualiacumque tum misi Macaronide terra
Hec legere ipse potes ibis si quando cacatum.
Vale vale.

V.

Ma è pur breve la distanza che divide la poesia burlesca e maccheronica dalla satirica e da quella forma speciale di quest'ultima, che ai tempi del Giovio aveva nella poesia e nella vita romana tanta voga quanta ne ha oggidì fra i critici, e della quale s'è già fatto cenno più sopra: intendo alludere alle pasquinate. Perciò non dovremo stupirci di trovare non infrequenti accenni a Pasquino nelle poesie dei nostri burleschi di allora, fra gli altri in quel Mauro d'Arcano, che fu tra i migliori berneschi e s'è già menzionato come amico e compagnone del nostro Giovio (1). Pensando a questo e alla ciarliera e irrequieta

(1) Il Mauro in un capitolo a Ottaviano Salvi scriveva: « Messer Carlo « da Fano (*Gualteruzzi*) ha un grave affanno, | Perciocchè 'l suo vicin mastro « Pasquino | Non ha raccolto il suo dritto quest'anno ». (V. *Libro primo delle Opere burlesche*, ed. cit. p. 253). Più notevole è un passo d'una lettera che il Tolomei indirizzava al Bini, « di Roma, il 27 aprile »: la quale di che anno sia non è detto, ma forse appartiene a quel medesimo in cui fu scritto il

maldicenza dello storico comasco, non dovremo punto stupirci di scoprire in lui per lo meno uno zelante divulgatore e fornitore di pasquinate. Di che ci è dato trovare indizî sufficienti, che si riferiscono al primo suo soggiorno in Roma.

Durante la sua dimora in Padova, come studente presso quello Studio famoso (c. 1504-1506) il giovane Paolo aveva stretto amicizia con un altro giovane, un patrizio veneziano che di quello stesso Studio era stato scolare e fin d'allora spiegava quella febbre di curiosità, di ricerca specialmente storica che doveva lasciarci fra i molti e durevoli frutti, i meravigliosi *Diarii*. Ho già nominato Marin Sanudo. Una prima testimonianza delle relazioni corse fra i due ci è conservata in una lettera che alla fine di maggio del 1514 il Giovio indirizzava da Roma a Bartolommeo Alviano, pregandolo di fornirgli una fedele narrazione delle guerre da lui combattute in Padova e della battaglia di Ghiaradadda e di aggiungervi quei commentarî delle sue imprese, dei quali egli si giovò poi nel compilare la sua storia (1). Avvertiva l'illustre capitano

---

capitolo del Mauro: « Pasquino questo anno non è stato rivestito, ecco che « tutte le buone usanze s'intralascian talvolta. Se ne fan varij discorsi e « diversi giudizii. Ma la maggior parte si risolve ch'egli non si vuol più « trasfigurare, perchè si duol che questa arte ch'era già la sua, gli sia stata « hoggidì tolta da molti huomini del mondo, onde egli sdegnatosi la vuol « lassar fare a loro, si come in ciò meglior maestri di lui ». (*Delle Lettere di M. Claudio Tolomei* ecc. In Vinetia, appresso Gabriel Giolito di Ferrari, 1549, c. 53 *r* sg.).

(1) La lettera fu pubblicata dall'ab. Marini nella *Lettera... nella quale si illustra il Ruolo de' Professori dell'Archiginnasio romano per l'anno 1514*. Roma, 1797, p. 111. L'editore si limitò a dire che era stata tratta dall'originale esistente « in un codice d'una biblioteca Veneta » e comunicata a lui dall'abate Morelli; io aggiungerò che il codice è quello già Contarini ora Marciano, cl. XII, Lat. 210, dove la lettera comprende le c. 88-89. Il prezioso documento rimase ignoto e al Fabretti, *Vita di Bartolomeo d'Alviano* (nel vol. III delle *Biografie dei Capitani Venturieri dell'Umbria*, Montepulciano, 1844) e al Leonij, *Vita di Bartolomeo di Alviano*, Todi, 1858, il quale se ebbe il merito di pubblicare un'appendice ricchissima di documenti fornitigli da Venezia e tratti dall'Archivio dei Frari, poteva risparmiarsi di fare della solita retorica sulla venalità e le bugie del Giovio (p. 7) pel solo fatto che questi attribuì umili natali all'Alviano « nato di « nobile e possente famiglia ».

di inviargli la detta relazione per mezzo di Marin Sanudo. Allorquando scriveva all'Alviano, il Giovio, come apparisce dalla sottoscrizione stessa di questa lettera, era, oltrechè *artium et medicinae doctor*, lettore di filosofia morale nell'Archiginnasio romano (1), quindi collega di quel Donato Poli, fiorentino, che vi leggeva rettorica (2) e che, come attesta Paride Grassi, riferendosi al dì dell'Ascensione del 1509, era soprannominato *secretarius magistri Pasquilli* (3). Da Roma e dalle altre città dove emigrava la Corte romana, il Giovio, e per un bisogno della sua indole e in servizio della sua storia che sin d'allora veniva scrivendo, raccoglieva e notava le notizie dei principali avvenimenti del giorno, le comunicava agli amici, e fra gli altri, al giovane patrizio veneziano. A tale riguardo è preziosa e ricca d'importanti particolari un'altra sua lettera scritta da Bologna il 15 dicembre del 1513 (4), la quale è purtroppo unica superstite della corrispondenza tenuta viva dal Giovio con l'autore dei *Diarii*. Basterebbe, a provarlo, il principio di questa lettera: « Per dar « notizia de le cosse de qua a vostra Magnificentia et per man- « tener lo antiquo instituto nostro quantunque per absentia mia « da Roma sia stato alquanto interrotto vi narerò brevemente li « successi dil cammino di la Corte ». Orbene; il Giovio non si limitava a fare all'amico veneziano la cronaca del giorno: da

---

(1) Cfr. *Lettera*, cit. nel *Ruolo* cit., p. 14.

(2) Vedi *Lettera* cit., p. 69.

(3) Cfr. Gnoli, *Storia di Pasquino*, nella *N. Antologia*, A. XXV, 3ª S., vol. XXV, 1 genn. 1890, pp. 61-2.

(4) Fu pubblicata dal Cicogna nelle *Inscrizioni venez.*, t. III, pp. 341-2, il quale la trasse dalla copia che lo stesso Sanudo ne lasciò nei suoi *Diarî* (vol. XXI, c. 361-3). In questa lettera il Giovio si rivela narratore efficace e fa presentire il ritrattista felice degli *Elogia*. Si legga, ad esempio, ciò che egli scrive di Francesco I: « La maestà del Re era in mezo de li duy « ultimi (*cardinali*), cioè Sanseverino e Ferrara, havea in dosso una Zamarra « di argento e setta (*sic*) e una bereta di veluto negro con un penachieto « negro una verga in mane e sotto havea uno cavallo baio scuro fornito de « veluto negro e fiocchi di oro. La cera è bellissima lo naso longhetto la « bocha parla e ride le mano non stano forte in suma est facies digna in- « perio, è grande più de la comune statura, e tuto pieno di forza e vigoria ».

buono e zelante corrispondente, e che conosceva i gusti dell'amico veneziano, simili in questo ai suoi proprî, egli mandavagli anche i saggi, le primizie delle *pasquinate*. E di mano appunto del Giovio credo sieno quei componimenti latini che occupano due fogli inseriti in uno dei preziosi codici miscellanei di Marin Sanudo, ora esistenti nella Marciana di Venezia (1).

In capo al primo foglio il Sanudo stesso scrisse di sua mano, a modo di titolo insieme e di schiarimento, queste parole: *Carmina 1518 ad Pasquilum non impressa*, cioè pasquinate non ammesse, certo per loro carattere troppo mordace e pericoloso, nelle solite raccolte a stampa che si pubblicavano annualmente dopo il giorno di S. Marco (2). Di esse stimo bastante dare i capoversi e qualche saggio appiè di pagina (3).

---

(1) È il cod. Marc. cl. XII, Lat. 211, dove le pasquinate occupano quattro carte (c. 129 *r* - 131 *r*).

(2) Si faceva quindi fin d'allora ciò che si fece di più in seguito, attesa la cresciuta audacia e mordacità di Pasquino. Cfr. Luzio, *Op. cit.*, p. 20 dell'estratto.

(3) Il primo di questi *Carmina* comincia:

Qui simulacra deum, qui christi brachia fulmen
Fregerit in gremio violento vulnere matris
Tactaque de caelo fuerint delubra, qui auras
Implerint equitumque acies, peditumque catervae
Qui mulae pariant, medio qui sidera uisa
Saepe die tibi (ni caueas) tibi roma minantur ecc.

e finisce:

Alta cadent, suprema ruent, excelsa fatiscent.
Vera cano, vera heu nimium, non falsus haruspex,
Atque utinam mendax Vates; at mea sybilla
Certius haud unquam cecinit, nec Jupiter amor.

Il secondo, che è una sanguinosa allusione alla venalità usata nel conferire il cappello cardinalizio, comincia:

Quum varios sumas habitus, Pasquille, quotannis,
Vertice cur numquam pilea rubra tenes?
An solus magno mercari pilea non vis ecc.

Il terzo comincia:

Miremur siculos scopulos vasta ora carybdis,

e finisce:

Attrahit hic aurum, ius contra fasque piumque
Prodigus absortum turpius inde vomit.

Il quarto, intitolato *Pasquillus astrologus*, incomincia:

Maggiore notizia meritano invece alcune *pasquinate* in volgare che, sotto questo titolo, dovuto a mano recente, si trovano in certi fogli volanti inseriti nella stessa cartella della Comunale di Como. A primo tratto si direbbero scritte dal nostro Giovio; ma su questo punto non insisto, perchè in ogni caso avremmo a che fare con una semplice trascrizione, non con una composizione originale. È probabilissimo, però non certo, che i fogli appartenessero allo storico Comasco, il quale sino agli ultimi anni della sua vita serbò

Cum leo caelestis solitum praestare calorem
Desinet in terris occidet iste leo
Ut vidi ecc.

Il quinto, intitolato *Taxat.(io) car.(dinalium) ad pasquillum*, è simile al secondo e suona così:

Cum toties varias hominum, divumque figuras
Cur non cardineo tectus honore venis?
Auroque sine si fieri nequit, esto tu et aurum
Et tunc pilatus tunc pileatus eris.

Seguono questi altri, che per la loro brevità qui riproduco:

De fraude leonis et petri.

Fraude leo, q*uum* sit sene petro argutior hausit
Piscem is rete, aurum hic reliquis superum.

De falsa prece Leonis.

Cum pro * christi falso leo supplicat; is tunc
Cymbam et*iam* petri venderet et tunicam.

La serie continua sullo stesso tuono e si chiude col seguente *Pasquillus*:

Roma mage simiolas capreas genus omne ferarum
Quot uix India, uix Aphrica tota tulit.
Immanemque elephantem nam regnante leone
Rege suo debent in precio esse fere.

Infatti nel 1518 era ancor vivo il ricordo di quel famoso elefante per la cui morte (avvenuta nel giugno del 1516) fu composto e diffuso per Roma il curioso *testamento*, che, da poco dato alla luce e degnamente illustrato, sembra tradire la voce, se non di Pasquino, del suo fortunato ispiratore, Pietro Aretino. (Vedi V. Rossi, *Un elefante famoso*, estr. dall'*Intermezzo*, an. I, n[1] 28-30, 1890). Si noti che nella sua interessante notizia delle pasquinate a stampa a lui conosciute, lo Gnoli, *Op. cit.*, pp. 288-9, fu costretto a lasciare una lacuna per gli anni 1518 e 1519.

(*) Fra il *pro* e *christi* nel ms. è lasciato un piccolo spazio bianco.

viva quella passione di informarsi e informare gli altri di tutti gli avvenimenti e pettegolezzi politici e di farsi credere più informato che in realtà non fosse. A questo suo credito doveva contribuire non poco il rumore e l'interesse che egli con abilità ciarlatanesca aveva saputo destare intorno alla sua *profumata historia*; ed è curiosa assai a questo riguardo una lettera che il fiorentino Marco Bracci scriveva da Roma, il 22 di maggio 1546, al Riccio, maggiordomo del duca Cosimo: « Stamattina an-« dando a visitare il Vescovo Jovio dove quasi ogni mattina vi « si raguna quanti cortigiani et galanti homini sono in questa « Corte et subito quando io giunsi trovai che Sua S. haveva ap-« parecchiato in una sua tavola circa de XI littere et di Sua « M.tà Ces.[*area*] et del Christianissimo del Re d'Inghilterra et « per infino a una di Barbarossa et tutte dicevano risp.ª (*rispo-« sta*) ». Il Bracci soggiunge che, viste quelle lettere, disse: « S.r Jovio, che cosa vol dir questo quasi che io sia nuovo che « tutto il mondo non vi scriva » (1). Tre anni dopo, e precisamente il 10 novembre del 1549, Paolo III moriva, quando monsignor Paolo aveva lasciato da poco l'Eterna città, disgustato e deluso nelle sue aspirazioni dal pontefice farnesiano, e accarezzato dal duca Cosimo de' Medici, che aveva accondisceso al suo desiderio di riposare qualche tempo nella quiete del Museo, ma non senza avergli fatto prima « giurare ferma promessa di pronto « ritorno » (2).

Il conclave, dal quale doveva uscire eletto il cardinal del Monte col nome di Giulio III (7 febbraio 1550), fu uno dei più lunghi e scandalosi per gli intrighi e i maneggi infiniti dei cardinali, i quali si fecero strumenti aperti delle loro passioni politiche e della loro e dell'altrui cupidigia, dividendosi dapprima in tre fazioni; quella dei Francesi, degli Imperiali e delle creature di Paolo III, guidati questi ultimi dal giovanissimo cardinal

(1) Arch. di Stato fiorentino, Med. Princip. F.ª 1172, Carteggio del Riccio.

(2) Lettera del Giovio al cardinale di Carpi, del 2 ottobre 1549, nelle *Lettere volgari* ecc., ed. cit. c. 110*v*.

Farnese (1). E appunto a questo conclave si riferiscono le *pasquinate,* delle quali ho preso a discorrere. La prima di esse, un lungo sonetto caudato, contiene la descrizione d'una partita a tarocchi, giocata in conclave, la quale, se non ha grandi pregî di forma, ha valore d'un curioso documento storico. Assistiamo dunque a questo

GIOCO DA TAROCCHI FATTO IN CONCLAVI.

Vinti dui Cardinai senza rumore
Giocando agli tarocchi in una cella
Fè Fernese e mischiò e dè la stella
A puteo e juda a pisa traditore.
Al Camerlengo dette puoi l'amore, 5
Cichada, il sole: Vitello, il bagatello,
A Turno*n* temperanza; e puoi la bella
Imperatrice a Trento vene fore.
Al Cardinal Marsilio diè la morte
E a Moron la giustitia de Dio 10
E a Caraffa la Rota di fortuna.
Di Mantoa fu il Carro e dopo il forte
Imperator Paciecho pocho pio,
Medici il matto e Chrispo hebbe la luna.
Udite la fortuna: 15
Capo di ferro che ogni duro sprezza
Gli viene per ventura la fortezza.
O dio nova bellezza!

v. 1. Nel ms. si legge *Cardinali*, ma il verso eccederebbe d'una sillaba.
v. 13. E non *l'imperator,* come si legge nel ms.
v. 18. Così è scritto chiaramente, ma credo che, anche per riscontro al v. 15, la lezione vada corretta così: « *Odi* nova bellezza ».

---

(1) Lo stesso CIACCONIO, *Vita et res gestae Pontific. romanor. et Cardinalium*, Roma, 1677, t. III, col. 741-2, dice che i cardinali entrati in conclave il 29 novembre 1549 e uscitine il 7 febbraio 1550 « mutuis altercationibus « non sine Ecclesiae detrimento, in novo creando Pontifice dissenserunt ». Per notizie particolari e abbastanza precise su questo conclave rimando alla *Histoire diplomatique des Conclaves* del PETRUCCELLI DELLA GATTINA, Paris, 1864, vol. II, pp. 23-62. Inutile avvertire che spesso all'autore manca quella serenità di giudizî che è tanto più doverosa in una materia di sua natura così delicata.

Carpi mentre che il papa haver si crede
Guardando la papessa in man si vede. 20
Mentre che ognuno vede
A l'Arache lo angelo fu dato
A Ferrara il diavolo scadenato,
La casa del danato
Fu dato a Cesi, poi a Monte polciano 25
Il mondo tondo tondo viene in mano.
Stava ognuno cheto e piano
Per veder pur a chi il papa tochava,
Ma finite le carte quello manchava.
Ognun si leva e brava 30
Contra Fernese che ha fatte le carte
Dicendo che egli usava fraude ed arte.
Fu mandato da parte
E tra lor fecen questa legge nuova
Che papa sia colui che si ritrova. 35
Mentre ciascun si prova
Medici, Puteo e Carpi andando a spasso
Una carta trovorno, ma fu un asso (1).

v. 34. Nel ms. *loro* e *feceno*.
v. 37. Anche qui ho corretto la lezione evidentemente erronea *a spazo*.

---

(1) Per la illustrazione storica di questo sonetto, che richiederebbe troppo spazio, rimando i lettori al Ciacconio cit. dove (*Op. cit.*, col 741-2) sono dati i nomi di tutti i cardinali intervenuti al Conclave. Mi limiterò a rilevare che il *Camerlengo* del v. 5 è il cardinale Guido Ascanio Sforza, romano, e l'*Arache* del v. 22 il vescovo d'Arras, che s'adoperò tanto pel partito imperiale (cfr. Petruccelli della Gattina, *Op. cit.*, p. 60) e col quale era in relazione il Giovio (Vedi fra le sue *Lettere*, ed. cit., c. 49 *v* sg. una a mons. d'Arras, di Pisa, 26 novembre 1550). Avverto poi che i cardinali radunati nel Conclave del 1549 non furono *ventidue*, sibbene quarantanove, ma la ragione dell'inevitabile inesattezza di Pasquino va ricercata nella natura stessa del gioco dei tarocchi, nei quali i *trionfi* sono appunto 22, comprendendovi il *Matto*. Per ciò che riguarda il gioco stesso e la illustrazione della terminologia tarocchesca, il lettore può ricorrere al diligente e curioso articolo del Renier, *Tarocchi di Matteo Maria Boiardo* (nella *Rassegna Emiliana*, A. I, fasc. XI, 1889, pp. 655-74) e specialmente ad una pagina di esso (p. 671) dove sono poste di fronte le due serie dei trionfi secondo l'uso antico e secondo il moderno. Si badi che il *Juda* del v. 4 deve corrispondere all'*appiccato* (figura n° 12 nella serie antica) e che talvolta, per ragione di verso e di rima, i nomi dei

E in questo Pasquino mostrava di non aver perduto la sua arguzia tradizionale, nè l'abitudine di dire la verità e di cogliere e rappresentarci al vivo i giudizî, gli umori prevalenti nella « pub- « blica opinione » di Roma. Assomigliare il lavorìo tutt'altro che edificante di quel conclave ad una partita di tarocchi, se non era nuova (1), doveva parere satira meritata ed opportuna; come pure doveva trovar eco in molta parte del pubblico e nel cuore di Cosimo de'Medici e del Giovio, il troppo severo giudizio che su Paolo III, morto da poco, pronunciava Pasquino in questo suo dialogo con Marforio (2):

Marforio a Pasquino:

Dimmi, Pasquino, è ver ch'el Papa è morto?
P. Cossì mai non fusse egli al mondo nato,
Che ha stroppio e guasto hormai tutto il papato,
E s'ei campava più l'harebbe assorto!
M. Tu dici lo Evangelo; hebbe gran torto 5
A smembrar alla ghiesia il primo stato:

---

trionfi sono alterati, come al v. 6 *bagatello* (la rima avrebbe richiesto *bagatella*) invece di *bagattelliere* (figura nº 1 della serie antica).

(1) Non nuova, poichè l'aveva inaugurata già l'Aretino pel Conclave da cui uscì Adriano VI; ed era naturale che, trovato una volta il *motivo*, e un *motivo* felice come questo, esso si riproducesse ad ogni occasione consimile, cioè ad ogni nuovo Conclave. Tuttavia è curioso vedere come in ciò la tradizione emanasse direttamente dall' Aretino, e osservare come il *gioco da Tarocchi* esistente fra le carte del Giovio, corrisponda, *mutatis mutandis*, ad una delle pasquinate aretinesche, che presto vedranno la luce per cura del mio carissimo dott. Vitt. Rossi. Il sonetto dell'Aretino incomincia:

Venti duo Chardinal senza romore
giuocauano a tarocchi in la lor cella,
fe medici e mischiò poi di la stella
ad farnese aegidio il traditore,

e finisce:

E tra lor ferno questa legie nuova
che papa sia quel che lo ritroua
mentre ciascheduno si proua
Mantoua siena farnese andando a spaso
una carta trouorno ma fu un aso.

(2) È noto che Marforio derivava il suo nome da un'antica statua colossale rappresentante un fiume, e che non aveva vita propria, ma serviva solo al dialogo di Pasquino, di cui era detto fratello. Cfr. Morandi, *Op. cit.*, pp. 277-8 e Gnoli, *Op. cit.*, p. 69.

Di che habian visto in parte il fio pagato.
Pagar vedremo il resto in tempo corto.
Ma dimmi come è stato, il caso strano
Della sua morte, che ognun fa stupire 10
Per esser morto, quando egli era sano.
P. Io tel dirò, ma guarda nol redire:
Il Papa è morto, fuor di ogni uso humano
E per ancor ei non dovea morire.
Io l'haggio visto aprire 15
Nè segno appar in lui dell'altrui mali;
Se non che in corpo havea due Cardinali,
Io non so dirti quali,
Che affrettandosi a farli, fece aborto:
E a mio parere, il Papa in parto è morto. 20
E sommi ancor accorto
D'un colpo che gli ha fatto il duca Ottavio,
Che al fin chiarito l'ha che è poco savio.

Paolo III morto di parto! Non ci par di udire ancora le risate che in Roma e in Firenze, fra i crocchi dei prelati e in Banchi e nelle sale Medicee di via Larga, dovette suscitare questa *trovata* di Pasquino, degna veramente del Belli?

Nei lunghi indugî del conclave, nelle incertezze circa il papa futuro, era naturale che il popolo si sbizzarrisse a fare i suoi pronostici, e in questi sfogasse il suo umore satirico: e come il popolo e pel popolo e per la Curia, l'attento Pasquino. Del quale sentiamo quest'altro sonetto sanguinoso all'indirizzo del cardinale Innocenzo Cibo, arcivescovo di Genova e creato cardinale da Leone X, di cui era nipote:

Pasquino al cardinal Cibo.

Monsignor mio, poi che sopra vivete
al nostro terzo Paulo Pastore,
vi fo questo pronostico: in due hore
su quella santa seggia il ciel porrete;
in tutto quel collegio non havete 5
huom che sia degno di cotanto honore.

v. 6. Nel ms. *tanto honore.*

Dico il ver, non ve adulo, monsignore,
per le vostre virtù quanto voi sete.
Da un gran tempo in qua il collegio ha usato
di scegliere il peggior fra tutti quanti 10
voi altri, per assumerlo al Papato.
Io da questi signali, et altri tanti
ho con la mente mia fantasticato:
che voi passati a tutti gli altri inanti:
e per voi gli mercanti 15
faccian scommessa e non potran errare:
perch'el Papato non vi po' mancare.
Non si può trovare,
come è palese a ogniun, non solo a noi,
in tutto il mondo più tristo huom di voi. 20

« Faccian scommessa e non potran errare », consigliava Pasquino ai mercanti; ma i mercanti, e in generale i Romani, non avevano bisogno di eccitamenti a questo riguardo. Durante il conclave, in Roma, in Banchi specialmente, le scommesse fioccavano; e forse mai come in quella occasione si fece così generale e pubblico quest'uso, che aveva cominciato a diffondersi alla morte di Leone X, durante quel conclave dal quale uscì eletto Adriano VI (1).

Per gli avvenimenti di cui stiamo toccando e per la illustrazione delle pasquinate contenute nel manoscritto della Comunale di Como, ci forniscono preziosi ragguagli, oltre che i dispacci di Averardo Serristorri, ambasciatore fiorentino a Roma (2) e le pagine notevoli di Petruccelli della Gattina (3), alcune lettere di

(1) Vedi Gregorovius, *Storia della città di Roma*, vers. ital. vol. VIII, p. 473. Allora i più ardenti e arditi scommettitori erano i banchieri, ma fin dapprincipio vediamo prender parte alle scommesse anche le cortigiane, come apparisce dai sonetti sopra citati dell'Aretino.

(2) *Legazioni di Averardo Serristorri* ecc. *con note politiche e storiche di* G. Canestrini ecc., Firenze, Le Monnier, 1853; ma la parte più importante per noi in questo volume è quella contenente i *Dispacci* del Serristorri, ambasciatore a Roma, scritti durante il Conclave (pp. 207-29).

(3) *Op. cit.* Il Petruccelli si giovò per questa parte, oltre che dei dispacci del Serristorri, di altri documenti tratti dall'Archivio di Firenze e di Modena.

Alessandro e di Luca Antonio Ridolfi pubblicate dal Campori (1). In quest'ultime è curioso vedere i cardinali aspiranti alla successione di Paolo III « quotati » nelle scommesse come oggi si usa fare dei cavalli da corsa, e le stime e le quote seguire le rapide oscillazioni della politica. Le scommesse cominciarono fin dal primo riunirsi del Conclave: « Hieri questi R.mi Cardinali « (scriveva Alessandro Ridolfi il 30 novembre 1549) si chiusono « in Conclave per fare il novo pontefice. Hanno aspettato otto « R.mi francesi, che sono in drieto che vengono per mare, quali « si dubita da questo cattivo tempo non siano stati trasportati « lontano. Se non vengono domani o l'altro faranno senza loro. « I R.mi Salviati e Ridolfi stanno di malissima voglia per questa « cagione, et al rincontro il R.mo Inghilterra è in grande aspet- « tazione, che oggi si è dato 30 per cento, e poi è tornato a 25. « Salviati al suo arrivo salì sino a 21, che fu otto giorni sono, « et di poi si è mantenuto assai dalli 18 e 19, tamen questa sera « è tornato a 15. Ridolfi a 18 di questo che arrivai era a 10 fino « a 22 il più, e così si è mantenuto fino a questa mattina dal « poco più o meno, ma hoggi poi veggendo li franzesi non veni- « vano et che era cattivo vento, è tornato a 7, o manco ». E la mania delle scommesse era giunta a tal punto, che Luca Antonio Ridolfi, trovandosi per ragioni di negozî a Lione, giuocava all'azzardo sul futuro pontefice, sperando che, ove venisse eletto il cardinale Ridolfi suo parente, si sarebbe rivalso ad usura del denaro speso; ma il cardinale nel frattempo moriva. Luca Antonio così scriveva, fra l'altro, a Lodovico Ridolfi in data del 18 novembre: « ... Io mi sono risoluto in su questa creatione del « nuovo pontefice avanzare qualche cento di scudi, o perderne « in fino a mille et vedere il R.mo Ridolfi papa..... Però ti do' « commissione per la presente che sopra il detto R.mo Ridolfi « pigli per mio conto a scommessa 5 partite di cento scudi per « partita da XX per cento indietro e da XX per cento innanzi... ».

---

(1) Nelle *Lettere di scrittori italiani del sec. XVI*, Bologna, 1877 (Disp. 157 della *Scelta di curios. letter.*) pp. 294-315.

Ma intanto le cose del conclave andavano per le lunghe, e le scommesse si continuavano, ma *assai freddamente*, e non senza ragione, se Alessandro Ridolfi poteva scrivere in questo modo il 5 gennaio del 1550, vale a dire dopo più che un mese dacchè il conclave s'era raccolto: « Le cose saranno più lunghe non si « pensava, che mi pare intendere pensano fare il papa quanto « noi ». E aggiungeva questa curiosa osservazione che sa di pasquinata: « Se a chi aspetta avesse osservato le leggi, a questa « hora sariamo fuora di questo pensiero, perchè se in capo a 10 « giorni non hanno fatto il papa, hanno avere pane e acqua, ma « hanno ordinario tutto per il meglio ».

Nè Pasquino, dal canto suo, risparmiava commenti e giudizî: anch'egli, come il Ridolfi, ci parla dell'atteso arrivo dei cardinali francesi per via di mare e ci ritrae le impazienze del pubblico:

Marforio a Pasquino.

A che siamo, Pasquin? che c'è di nuovo?
che si fa del Papato, che s'aspetta?
Dio voglia che la cosa vada netta
e che alla fin non nasca il pel nell'uovo.
P. Vada como si vuol, che io non mi muovo, 5
ho inteso che è arrivata una staffetta
che di Franza è venuta molto in fretta:
io l'ho cercata e cerco e non la trovo.
Ma se dice per Roma alla scoperta
che i Reverendi monsignor francesi 10
verran tutti qua per cosa certa.
Ma nanti che s'assettino gli arnesi,
perchè la loro usanza ho ben esperta,
so che staranno ancor più de dui mesi.
Per tutti lor paesi 15
han mandato a cercar dove è bon vino,
nè voglion senza mettersi in cammino.
M'ha detto un mio vicino,
che han risoluto di venir per mare

v. 1. Nel ms. *pasquino.*
v. 11. Nel ms. *cqua.*

e che un mundo de vin fanvi imbarcare. 20
Io vo' prophetizzare
che gli spagnoli gli faranno un tratto
che al loro arrivo il Papa serà fatto.
Don Diego, che è un mal gatto,
va in volta tutto il dì mattino e sera: 25
Ferrara arrabbia in tutto e se dispera
che la gallica schiera
nella qual ei confida, non arriva;
duolsi che sia al venir troppo restiva.
S'io havesse voce viva, 30
all'entrar nel Conclavi direi questo;
se far dovete mal, fate almen presto.

v. 23. Nel ms. *arrivano.*

Qui è ritratto con la solita arguta efficacia l'affaccendarsi, lo sbracciarsi, l'arruffio febbrile di quel don Diego de Mendoza, ambasciatore di Carlo V presso la Corte pontificia, a cui il cardinal del Monte, appena divenuto Giulio III malgrado la sua opposizione, incontrandolo tutto confuso ed avvilito, avrebbe detto con tuono ironico: « Andiamo, signor don Diego, non tanta paura! » (1).

Dal dialogo all'azione drammatica è facile il passaggio: e a conclave quasi finito, tentò di farlo anche Pasquino. E appunto un tentativo, un abbozzo, pur troppo incompiuto, di *commedia* satirico-politica (ma in ogni modo a proporzioni assai ridotte) ci è conservato in un altro dei fogli che veniamo esaminando. L'argomento è sempre il medesimo, il conclave: il quale così, da una partita di tarocchi, diventa una commedia intitolata l'*Ipocrito* (un titolo che non a caso ricordava una commedia di quell'Aretino che era stato e forse continuava ad essere gran maestro di pasquinate). In essa i personaggi sono naturalmente i cardinali, i cui atti e discorsi sono soltanto riferiti da fra Stoppino (2). Da

(1) Cfr. Petruccelli della Gattina, *Op. cit.*, p. 61.

(2) Nel Cinquecento era diventato un personaggio popolare, fra leggendario e proverbiale, una specie di piovano Arlotto, ma anch'egli dovette essere in

ultimo ci apparisce l'ambasciatore di Venezia, che allora era Matteo Dandolo, e appiè del sonetto da lui indirizzato al conclave, sempre della stessa mano, si legge la data di Roma, 7 febbraio 1550, proprio la vigilia dell'ultimo scrutinio, dal quale doveva uscire eletto Giulio III. Pasquino stesso così comincia ad esporre l'*argomento* di quest'azione drammatica:

Pasquino:

Vi si apresenta, o luterani, o Papali,
Una Comedia, e questo è l'apparato:
Il Conclave per scena è figurato,
Saranno recitanti i Cardinali.
Udite la materia: due rivali 5
Cesare e 'l Re, ciascuno innamorato
Della Chiesa, vorrebbono il papato
E per haverlo fanno mille mali.
Dopo mille accidenti alfin se sposa
La chiesa a Christo e 'l temporal si manda 10
Dove vorrà l'amico della rosa.
Esser voi la vedrete l'amorosa
Del clero, e perchè poi i raccomanda
al padre cangiar forma in ogni cosa,
E di rozza e fangosa 15
Rendersi più che mai bella e gentile,
Uscite fuor del chiasso e del porcile.
Il titolo è lo stile
Della Comedia, lasso, ch'è chiamata
L'*hepocrito* al gran Carlo intitolata. 20
Hor ne la prima entrata
Vi farà l'argomento quel Viseo (1)
Che gli à imparato a far nel culiseo.
Vedrete un fariseo,

---

origine persona vera. Fra gli altri accenni, ne cito qui uno in cui si parla di lui come di persona realmente esistita; ed è contenuto in una delle *facetie* messe insieme affrettatamente e disordinatamente da Angelo Colocci, ed esistenti nel cod. Vaticano 3450: « fra stupino volea dare ducati da San Christophoro « et non manco et li hebbe dal frate et non volse el tucto. che chi tutto uol « tucto perde. se piglio li 99 Julii et petiua lo resto. piglie et peti ».

(1) È quel Michele de Silva, portoghese, ambasciatore del suo re e vescovo

Anzi un Chietin vestito di volpone 25
Andar su per la scena a processione.
Ne verrà poi il Morone,
Che si mor di disprezzo, a fatto a fatto
Che vorrebbe la sposa per un tratto.
Gaddi farà del matto 30
La sua parte longissima e bella,
Perchè fuor di preposito favella.
Vedete un che se appella (1)
D'ogni atto al re di francia et è in Ferrara
Che farà il bravo et a schrimire impara. 35
Vita serena e chiara
Vi loderà sant'Angel, ch'appresenta
Un ch'altro ben fuor che 'l pacchiar non senta;
E se ben mi rammenta,
Verrà con esso e farà da pedante 40
Santa Croce che è, perdio, molto galante.
Uscirà poi un furfante
Chi vende l'oration de fra Stoppino,
Lo chiamarà il ragusa o 'l medechino.
Farà il ragazzo Urbino, 45
Ch'è ben ver che appresenta doi persone
Perchè in vece di donna ancho si pone.
Monte, ch'è un ghiottone,

v. 25. Nel ms. *un Chieti*, avendo il copista omesso la lineetta sopra la *i* finale.

v. 37. Nel ms. *vi loderan*.

v. 39. Nel ms. si legge soltanto *e se ben mi*; alla omissione del copista ho creduto di supplire col *rammenta*.

v. 43. Nel ms. *l'oratione*.

---

di Viseu, al quale il Castiglione dedicò il *Cortegiano*. Eletto cardinale da Paolo III, morì nel 1556.

(1) Il cardinale Ippolito II d'Este, sfegatato partigiano di Francia, del quale è da vedere una importante lettera scritta dal Conclave, il 20 gennaio 1550, al Duca di Ferrara e pubblicata, ma tradotta in francese, dal Petruccelli della Gattina, *Op. cit.*, pp. 49-51; ed è anche una prova abbastanza eloquente della sua astuzia punto scrupolosa, l'aneddoto che di lui ebbe a narrare Matteo Dandolo, oratore di Venezia a Roma (cfr. Petruccelli, *Op. cit.*, p. 39).

Voleva ricitar, ma fu impedito
Chè in comedia non va niun sodomito. 50
D'amante travestito
Verrà Salviati che alla sposa aspira,
Ma si conosce presto che sospira
E come pazzo aggira.
E non se avvede ch'el Imperatore 55
Prima di lui vi faceva l'amore.
Vedrete per fattore
Un hom che butta un via per haver cento:
Disser che egli era il Cardinal di Trento.
Uscirà lento lento 60
Polo da ruffo, e gentilmente pensa
Metter Carlo e la Chiesa a letto cum mensa.
Ma che piacer, che immensa
Dolcezza havreste, se Durante uscisse
Da servitor, che suo patron tradisse! 65
Volean che venisse
In scena, ma la parte non sa a mente,
Però che esca Farnese non consente.
L'ultimo veramente
Credo sarà un avaro, un archimista, 70
Pasan (?) Ridolfi da la corta vista.
Farnese à in man la lista
E manda fuor li personaggi in scena
E la comedia tutta ei solo mena.
Ella fia bella e piena 75
Di mille tratti arguti e cosa nova:
È ver che chi la scrisse non si trova.
Ciascun dentro si prova
A gara l'un de l'altro et i francesi
Preparan gli intermedij ben intesi. 80
Fingon i lor paesi,
E vi faran la caccia e sentirete

v. 58. Nel ms. *Un homo.*
v. 71. Non saprei come correggere la lezione, evidentemente guasta, di quel *pasan* (forse *passan*?). Ho corretto bensì il *corte* del ms. in *corta.*
v. 73. Nel ms. *in siena.*
v. 82. Nel ms. *sentirasse.*

Musiche e Baccho e Venere vedrete.
Nell'ultimo haverete
Spagnoli in campo a far una moresca 85
Con spada e cappa ch'è una bella tresca.
Hora perchè fuor esca,
Starete attenti a udir questa Comedia,
Pregando dio ch'ella non sia tragedia.

Fra Stoppino.

Ah ah ah che berta, o bella storia
Da far rider pasquino e pisciar bacco!
Cenò con Trento Ambusa et Armignacco,
Sant'Angelo, Cornaro e il padre Coria.
Lo spagnolo Como, cupido di gloria, 5
Parve col bere un Hercol contra Cacco,
Ma Trento a longo andar gli diede scacco
Per non lasciar scapparsi la victoria.
« Prin cha ie boi a. vous dad'a ca vino »
S'udì gridare, e in quel romore il bravo 10
Spagnoletto ammazzò filippo a fatto:
Idest inforbacchiossi, ma il divino
Cornar da ben gli diè de l'acqua al cavo,
Ch'è destro in queste cose come un gatto.
Pasquin, questo è il primo atto 15
Della Comedia. Ascolta: a l'uscir fuora
Erano in calda, e fecer gran rumore,
Sant'Angel che 'l furore
Strinse di Bacco, il disse a Don Hernando,
Et ala Cueva alfin si sparse il bando. 20
Il Coria vacillando
Fu condotto alla cella, e si distese
Sul letto, e quivi a l'hoste il conto rese.
Il Cardinal Farnese
Per far uffitio seco da fratello, 25
Mandò a toccargli il polso Gabriello,
Il quale un sermoncello

v. 14. Nel ms. *che destro.*
v. 17. Nel ms. *fecero.*

Li fece in sex qui altera dicendo
Per quattro giorni: me vobis comendo
Burgos in convertendo (1) 30
Li disse: Juro a dios que haveis hecio
Señor un'obra de muy mal provechio.
Don Diego, furbo vechio,
L'intese e disse al messo: « o pesia a dios,
calla in hora mala, para vos 35
Riniego del Ellos
y de la Santa Crux de la Caladrava,
que sy yo estuviera allà lo accuchellava ».
O riuscita brava
Che fa il nostro Conclavi! A dio, tu 'l vedi, 40
se 'l vedi, dio provedi, dio provedi.
Che mentre sopra piedi
A versar sopra questi il suo furore;
patisce il giusto per il peccatore.
O Chieti, inquisitore, 45
Delle pagliucce et delle pamparane
Va chiava la tua lingua in c.... al cane.
Così, d'oggi in domane,

v. 47. Così il ms., ma non riesco a cavarne un senso soddisfacente.

---

(1) In una busta della Rinucciniana di Firenze (q. F. 20) v'è una lunga lettera di *Pasquino al Car.le Burgos*, che in fine ha la data: « Di Roma « Il dì de S.to Pasquino 1543 ». Basterà ch'io ne trascriva qui la prima parte: « R.do fra Giovanni non più Car.le il qual titolo in questo Anno meritamente « ui hauete perso perchè oltra che per essere uoi spagnolo et indegnamente « il teneui, hora, da quin'innanzi per auer uoi manchato del vostro debito « verso di me, con la mia otorità ve ne priuo. Non son io quel Pasquino che « sempre son stato, non sono io cresciuto in virtù, Credito, Reputatione et « honore o son io del subito pegiorato, che hauete così furfantamente pre- « termisso la solennità et pompa de la mia festa? lo hauete fatto chel so io « come propheta a prosunsione del affamato Duca del Brochetto venuto a « Roma per battizarsi acciò ch'io non accusasse le sue maraueie le sue Ido- « latrie li suoy fumi senza Bracchi (?) le sue superbie et pompe le qualle « rimasseno a S.to Lazzaro che per paura di non esser lapidato in Roma non « ardivano jntrarci che non considera il Coglione che quando Ser. Carlo suo « patron intro in Roma in mal hora intredy d'imperatore diuento un c..... « non uile ecc. ... ».

Tempo e tesor si spende et è già in pegno
Ciò che pon far le chiave, il manto e il regno. 50

L'Imbasciador di Venetia al Conclave (1).

Buona sera, signori, mi son vegnuo
A quest'hora al sportel incappellao
Perch'a ponto adesso el xe arrivao
Il porta lettre, can beccho futtuo.
Perdonemene di gratia, fin che spuo
Che sto caligo m'ha mezo infredao:
Canchero, ve so dir ch'el m'ha conzao.
Sentì di grazia un po', come stranuo.
La Signoria mi scrive, che l'ha aldio
Ch'el gardenal di Ghisa, una caena
Col gardenal de Trento, ha scommettio.
Et ch'ello intende de pagar la pena
S'avanti a certo tempo stabilio
Non sarà Papa el gardenal Lorena.
E l'altro se demena
Et se destilla el succo del zervello
Per far restar quel Ghisa un ravanello.
Hora questo e quello
Prega la Signoria che stia restio
Fin che snoa la spàa Domenedio.
E che a l'un dica: fio,
Questa giandussa thiò per la caena,
E a l'altro: thiò sto morbo per Lorena.

È facile imaginare con qual piacere il Giovio, nella quiete del suo Museo, doveva leggere queste pasquinate che i suoi amici di Roma non mancavano di inviargli. Infatti, benchè tanto lontano dagli intrighi e dalle tempeste della Corte romana, egli seguiva

(1) Era, come dissi, Matteo Dandolo, che, inviato nell'ottobre 1548 oratore ordinario a Roma, presso Paolo III, vi rimase anche sotto Giulio III e tornò a Venezia nella primavera del 1551. Importante, anche pel Conclave di cui si sta parlando, è la *Relazione di Roma* da lui presentata al Senato e pubblicata dall'Alberi fra le *Relazioni degli Ambasciatori veneti al Senato*, S. II, t. III, 1846, pp. 333-63.

con vivo interesse le vicende del lungo conclave: con un interesse ben diverso da quello del veterano che, deposte per sempre le armi, le lascia arrugginire da un canto, mentre segue da lungi per oziosa e trepida curiosità le sorti d'una battaglia; giacchè monsignor Paolo, sebbene vecchio e gottoso, non aveva ancora rinunciato del tutto alla lotta e ai suoi sogni ambiziosi e impugnava con mano ancor salda l'arma sua, la penna lucente. Intanto egli fiutava il vento che veniva da Roma, e giacchè questo spirava propizio, egli preparavasi, come Pietro Aretino, ad inneggiare al nuovo pontefice, Giulio III.

Fra i suoi informatori era Francesco Vinta, uomo sagace ed esperto, allora ambasciatore residente del Duca Cosimo de'Medici a Milano. Da questa città il Vinta scriveva, in data del 23 gennaio 1550, una lunga lettera al Giovio, per accompagnargli l'invio d'una lettera del duca e di alcuni fogli di stampa delle sue Storie: e della lettera sua inedita mi limito a trascrivere il passo seguente: « ...quanto alle cose del Conclave siamo a'patti vecchi et « modi consueti. L'Imperiali propongono Burghos et Inghilterra. « (*cioè il Polo*). Li Franzesi Borbon Trani et Theatino, et una e « l'altra fattione non mancano di fare buone sentinelle, bastioni « et imboscate per restar vincitrice, et porta nell'insegna la me- « desima inscrittione, dolus an virtus quis in hoste requirat? « Tuttavia Inghilterra ha per la parte sua buoni combattenti, « che con l'elmo in testa e con la lancia salda vanno in conserva, « et avanzano gli altri: de Salviati Ridolfi et S.ta Croce se parla « poco et le loro speranze perdeno il verde. Ho visto alcuni « advisi de Roma et discorsi di pratici speculativi, che non saria « gran fatto che Monte salisse al Monte del Pontificato, perchè « li Franzesi lo vogliano, li Farnesiani ci acconsenteno, et non « dispiace a Cesare; pure fin ad hora non se vede segno alcuno, « nè fondamento di voti, ma questo è mio pronostico. In Roma « se fanno scommesse gagliarde, che per tutto Febraro non ha- « vemo il papa, le poste frequentano le strade, li soldati stipen- « diati dal Sacro Collegio scemano per falta di denari. Le *pasqui-* « *nate* son tanto frequenti, che il populo ambrosiano incomincia

« a haverle a stomacho. Ma poi che sento che *el Pasquino* « *uscito di Conclave* è parso a V. S. R.da pieno di sale et di bei « tiri, resto con desiderio di vederlo et quando lei non habbia « havuto l'*Arca di Noè*, advisimi che se le manderà et credo « non habbia a dispiacerle, così son li R.mi assimigliati agli ani- « mali, ciascheduno al suo, secondo le proprietà, che le muse « dettorno alla penna dell'autore » (1).

Ma non sempre le risate di Mastro Pasquino erano giunte gradite agli orecchi del nostro Giovio, che in una pasquinata in prosa, citata testè in nota, era stato detto *il dio del vituperio della sedia apostolica* (2). Si prendevano spesso di mira le sue storie, *le profumate e sacre historie* del suo cuore; come in un dialogo latino tra Marforio e Pasquino, anteriore al 1544, nel quale quest'ultimo, interrogato che cosa concederebbe, se fosse un Dio, a Paolo Giovio, risponde: « Impetrarem ut bona fide hi- « storias conscriberet » (3). E già prima, nel 1535, alla vigilia dell'Epifania, era stato affisso, fra gli altri, questo verso *in Jo-*

---

(1) Questa lettera, insieme con altri documenti gioviani, trascrissi dalle carte possedute in Como dalla nobildonna Luigia Giovio Dattili-Lambertenghi, che qui godo di ringraziare pubblicamente per le cortesie usatemi: tanto maggiori e più gradite in quanto fanno uno strano e spiacevole contrasto con la gretta e ingiustificata diffidenza di altri eredi di casa Giovio, ai quali, purtroppo, toccò la parte più cospicua dei mss. e delle carte di famiglia. Nè in questo sono il primo ed il solo: basti ricordare la cortese (!) risposta toccata allo Stengel. *Ausgaben u. Abhandl.*, vol. II, Marburg, 1881, p. VIII.

(2) Nella cit. lettera di Pasquino al cardinale Burgos, leggiamo il passo seguente: « Hor per tornare al caxo vostro dico che voy mi hauete fatto « questo anno il maggior torto che non fece papa paulo a non impiccare il « Cardinale di Rauenna et magior supercieria (*sic*) che non fece alla S.ra Lu- « cretia Saluiati quando ti rubbo l'inuiolabil palazo per rizarui il Bordello « alla mula del imperatore. Magior assassinamento che quando tolse le ca- « stella a S.to Spirito, magior che quando vi fecie Cardinale, più ingiuria « che non fece il Duca di Castro quando tolse fernese a quella donna, più « sacrilegio che quando martirizo il vescovo di fano col neruo; più uillania « che non fece al suo Tomasino che quando non fu più bono per pagio, per « remuneratione de sua seruitù fatica et passione lo mandò in galea, e non « si sarebbe fatta questa ignominia *al Vescouo Jouio che è lo idio del vi- « tuperio della sedia apostolica...* ».

(3) Vedi *Pasquillorum tomi duo*, Eleutheropoli, 1544, p. 300.

vium: « Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores » (1) — e similmente quest' altro *Giaonico Jovio*: « Peccata nostra ipse « pertulit in corpore suo » (2). E nel 1541 Niccolò Franco, nella sua *Priapea*, non aveva risparmiato al vescovo di Nocera le sue basse e triviali invettive (3).

Il fiero, implacabile avversario del Franco, Pietro Aretino, si mostrò in generale rispettoso e sospettoso del nostro Giovio, al quale anzi non fu parco di lodi (4) e al quale inviò il proprio ritratto di mano del Tiziano. Pure è tradizione assai diffusa, ma altrettanto infondata, che il Giovio avesse composto il noto epigramma in forma di epitafio: « Qui giace l'Aretin, poeta tosco, « | Che disse mal d'ognun, fuor che di Cristo, | Scusandosi col dir: « non lo conosco »; — e che l'Aretino rispondesse con quest'altro,

---

(1) *Op. cit.*, p. 330.

(2) *Op. cit.*, p. 408.

(3) Cit. dalla edizione de *La Priapea Sonetti lussuriosi satirici di Niccolò Franco*, A Pe-king, Regnante Kiewn-Long nel XVIII secolo, son. 29, che comincia: « Fino al capo del Giovio si pone | Un cappel verde, e se la « sua presenza | Guardo e la mia, c'è tanta differenza | Quant'io ho del c..., « egli ha del cojone ».

(4) Ricordo la lettera che il 23 dicembre 1537 l'Aretino indirizzava da Venezia al vescovo di Nocera (*Del primo libro delle lettere*, Parigi, 1609, c. 272*r* - 4*r*) e che è un capolavoro di adulazione secentistica. Più notevole è l'altra lettera che tre anni più tardi, il primo febbraio del 1540, l'Aretino scriveva a monsignor Paolo (*Del secondo libro delle lettere*, ed. cit., c. 117*r*-118*r*) più notevole perchè ci informa che il Giovio si interponeva paciere fra l'Aretino e il Duca di Mantova. (Cfr. Luzio, *P. Aretino nei primi suoi anni a Venezia e la Corte dei Gonzaga*, Torino, 1888, p. 52), e perchè ci mostra ancor meglio come fossero vecchie, se non intime, le relazioni del Giovio con quell'Aretino, che ebbe tanta parte nella storia e nella fortuna di Pasquino. Al quale Pasquino egli, dalle ospitali lagune, indirizzava nell'aprile del 1542, una lettera in tuono di preghiera, proclamandolo « Maestro d'una « chiara e libera veritade » e se stesso dicendo suo discepolo (*Il secondo libro delle lett.*, c. 260*v*). L'Aretino stesso ricordò l'amico con lode in una poesia *in Laude di Clemente VII*, pubblicata in Roma nel 1524 ed estremamente rara. (Cfr. Moreni, *Serie di autori di opere riguardanti la famiglia Medici*, p. 262). Per finire, nel *Marescalco* (A. V. Sc. III) l'Aretino fa dire dal Pedante al Marescalco: « Vedesti tu in S. Petronio la Accademia Ro- « mana? Non ti ammirasti del Jovio, uno altro Livio Patavinus, uno altro « Crispo Salustio...? ».

non meno sanguinoso: « Qui giace Paolo Giovio ermafrodito, | Che « ora fece da moglie, or da marito » (1). A questo postumo palleggio di maldicenze poetiche, allora tanto frequente, si uni uno dei migliori burleschi di quel secolo, il Lasca, di cui ci sono conservati due *epitafi* ingiuriosi sul Giovio; l'uno dei quali non è che una variante di quello attribuito all'Aretino (se pure questo non è una variante di quello), l'altro suona così:

Qui giace il Giovio pescator maturo,
Istorico mendace, adulatore,
Prelato indegno e grande affrontatore:
Viator, non temer, passa sicuro (2).

Ma era destino che il felice ritrattista degli *Elogi* trovasse in un altro poeta burlesco, anzi nel massimo dei nostri burleschi, un ritrattista, o meglio un « caricaturista », insuperabile. Fra le stanze originali inserite dal Berni nella prima redazione del suo *Rifacimento dell'Orlando innamorato* ve ne sono due, che videro la prima volta la luce nel 1554, stampate a parte nel secondo libro delle *Opere burlesche* (3) col titolo: *Descrizione del Giovio.* In esse appunto ci apparisce maestro Paolo sotto le spoglie di maestro Feradotto:

---

(1) Cfr. G. B. Giovio, *Elogio di P. Giovio*, ed. cit., p. 108 *n.* Le ragioni addotte dal Mazzuchelli, *Vita di P. Aretino*, Milano, 1830, pp. 78-81 e 134-5, contro l'autenticità di questi epitafi mi sembrano incontrastabili.

(2) Vedi *Le Rime burlesche edite ed ined. di A. Fr. Grazzini detto il Lasca* per cura di C. Verzone, Firenze, 1882, p. 636. Il Verzone riferisce in nota un terzo epitaffio che non si può dire appartenga al Lasca:

Qui giace il Giovio: a sì gran nome corra
Tutto lo stuol di Sodoma e Gomorra.

Un altro epitafio ingiurioso al Giovio si legge in un codice Marciano, già Farsetti, del secolo XVI: « Paulo Giovio buffon honorato, | Cortigian magro, « e Poeta infingardo, | Medico stracco, e storico bugiardo, | A piè di questo « pesco è sotterrato ». (Cfr. *Biblioteca ms. di T. G. Farsetti*, Venezia, 1780, P. II, cod. CCXXI, p. 213).

(3) Cfr. l'ed. cit. del Virgili, p. 159-60.

Stava un certo maestro Feradotto
Col re Gradasso; il quale era da Como.
Fu da' venti, fanciullo, in là condotto,
Poi ch'ebbon quel paese preso e domo (1);
Non era in medicina troppo dotto,
Ma piacevol nel resto e galantuomo:
Tenea le genti in berta, festa e spasso,
E l'istoria scriveva di Gradasso.
Stavali innanzi in piè quando mangiava,
Qualche buffoneria sempre diceva,
E sempre qualche cosa ne cavava.
Gli venia voglia di ciò che vedeva;
Laonde or questo or quell'altro affrontava.
D'esser bascià grand'appetito aveva (2):
Avea la bocca larga e tondo il viso;
Solo a vederlo ognun moveva a riso.

Dunque non troppo dotto (semidotto = Feredotto?) in medicina, ma in compenso galantuomo, ma allegro e versatile e inesauribile chiacchierone, ma avvezzo ad adoperare per sè e per gli altri quella volgare e sicura medicina che è il buon umore condito di maldicenza. È proprio lui, vivente e parlante, *maestro Paolo phisico,* il medico burlone e ghiottone, lo storico quasi sempre diligente ed acuto, talora leggero, tal'altra appassionato e speculatore, quale Francesco Berni lo avrà tante volte mirato attorno

---

(1) Il Virgili, *Op. cit.*, p. 159, dichiara « di non intenderci nulla » nei versi terzo e quarto di questa stanza, « o per mancare queste stanze del « loro contesto, o per essere immedicabilmente errata la lezione ». Ma credo che questo passo non sia poi così misterioso allorquando si interpreti il *condotto da' venti* come trasportato per nave, e si riferisca *l'ebbon preso e domo quel paese* ad un soggetto sottinteso (i soldati di re Gradasso, gl'infedeli ecc.) che certo apparirebbe più chiaro se ci fosse conservato il contesto di queste stanze. *Quel paese* non può essere che il *Como* del secondo verso.

(2) Il Virgili, *Op. cit.*, p. 160, pensa che qui il Berni alluda all'ammirazione eccessiva dimostrata dal Giovio pei Turchi nel suo *Commentario delle cose dei Turchi*, della quale gliene era stato mosso rimprovero. Ma forse il Berni voleva alludere anche al desiderio che il Giovio ebbe vivissimo di conseguire un vescovado e poscia il cappello cardinalizio.

alla mensa pontificia, sorridendo argutamente e meditando di farne una gradita sorpresa a re Gradasso, che è papa Clemente VII; ma gradita anche a noi, giacchè meglio che coi suoi versi della più schietta vena bernesca non avrei potuto chiudere questi cenni. Dai quali, sebbene necessariamente un po' sconnessi e disformi, vorrei uscisse meno incompiuta questa figura di vescovo storico, e, tra le cene e per burla, poeta, in mezzo a quei poeti e a quella società a lui così somigliante e, in fondo, così degna di lui.

VITTORIO CIAN.

VARIETÀ

DANTE ALIGHIERI IN PADOVA

Nel mio lavoro, che fu inserito nel volume *Dante e Padova* (1) ho sostenuto, che l'Alighieri abbia dimorato in Padova dal marzo al settembre del 1306, appoggiando il mio asserto ai seguenti motivi e all'altro che nel 6 ottobre di quell'anno era nella Lunigiana.

1. Benvenuto da Imola dichiara che Dante, quando Giotto affrescava le pareti della chiesa o cappella nell'Arena di Padova, lo visitò: *Accidit autem semel, quod dum Giottus pingeret Padue adhuc satis juvenis unam capellam in loco ubi fuit olim Theatrum sive Arena, Dantes pervenit ad locum. Quem Giottus honorifice receptum duxit ad domum suam* (2).

Ma Benvenuto merita fede? Rifletto che si tratta, non di un pensiero di Dante, ma di un fatto della vita di lui, e che Benvenuto, il quale commentava la *Divina Commedia* in Bologna nel 1375, poteva facilmente rilevare quel fatto da testimoni oculari o da Imolesi e Bolognesi andati a Padova e tornati, massime perchè era allora un andirivieni continuo di professori e di scolari dall'una all'altra Università (3). Penso che Benvenuto,

(1) Padova, Prosperini, 1865.

(2) Muratori, *Antiq. Italic.*, I, c. 1185.

(3) Molti scolari coi loro professori recaronsi da Bologna a Padova nel 1306 a causa dell'interdetto contro i Bolognesi. E troviamo ch'erano in Padova gl'imolesi Rainaldo nel nov. 1306, Bernardo scolare nel 1353, Francesco scolare figlio di Giovanni nel 1362, Giovanni Taloni assessore del Po-

commentando la detta *Commedia* a giovani e a vecchi mezzo secolo dopo la morte di Dante, dovea cercare e dire la verità, per non essere contraddetto da chi poteva avere parlato con Dante stesso. E penso che nulla abbiamo da opporre contro quell'affermazione di Benvenuto. Onde sembrami che per ciò non dovremmo esitare dal prestargli fede (1).

Ma in qual tempo accadde la visita fatta in Padova dall'Alighieri a Giotto? Ho detto che non prima del 25 marzo 1306, ma in quel giorno preciso, fu celebrata la prima volta nella cappella predetta la festa dell'Annunziata con sì grande solennità, che meritò ricordo in due cronache padovane (2). Ho ritenuto che dovessero per ciò esservi compiuti anche i freschi di Giotto e compiuti qualche giorno avanti quella festa, poichè Dante, il quale era nel primo dello stesso mese in Bologna, da cui dovette fuggire, non poteva, se non dopo il giorno stesso visitare Giotto, quando ancora li dipingeva. Ed ho conchiuso che la visita sia avvenuta tra il 1° e il 25 marzo 1306.

Oggi poi a rendere più evidente il tempo di quella visita aggiungo quanto segue. Enrico Scrovegni, sperando mitigare le imprecazioni e le ire popolari contro la memoria di Rinaldo suo padre defunto, che avea cumulate stragrandi ricchezze con enormi usure, ideò far erigere dalle fondamenta quella cappella nel ricinto dell'Arena, che avea comperato nel febbraio 1300 (3). Dopo

---

destà dal marzo all'agosto 1355, Marco notajo nel 1370, e Zecco di Nano creato cittadino di Padova nel 1371. E troviamo in Padova i bolognesi maestro Albertone di Iacopo nel 1306, Alberto Gandolfi nel 1307, Ardiccione Acarisii nel 1308, Bornio Samaritani Podestà dal dic. 1312 al giugno 1313, Rusticano Rusticani professore nel 1327, Alberto dalla Stufa assessore del Podestà dal sett. 1337 al febbr. 1338 e vicario nel 1340, Bonsignore Bonsignori professore nel 1342, Andalò priore dei predicatori nel 1344, Alberto Balduini rettore degli scolari nel 1347, Bonincontro professore figlio di Giovanni d'Andrea nel 1348, Andrea Bragaccia nel 1353, Ansedisio da Lojano Podestà nel 1369, Bartolammeo Saliceto professore nel 1372, tornato a Bologna nel 1374 e molti altri che ometto (Gloria, *Monum. della Università di Padova 1222-1405*).

(1) Anche il Bartoli (*Storia della lett.*, V, p. 41) dice che ha *grande autorità* il commento di Benvenuto, considerato il tempo in cui fu scritto e considerate le qualità dello scrittore.

(2) Muratori, *R. I. S.*, VIII, c. 392 e c. 427.

(3) Gli statuti del Comune di Padova limitavano le usure a non più del 20 per 100 con pegno e del 30 per 100 con chirografo.

che la fece edificare, impetrò che ogni anno vi si celebrasse la detta festa con solenne processione. Ma è naturale, che ad appagare gli animi e gli occhi dei Padovani, l'abbia anche fatta dipingere innanzi di aprirla alla loro vista, altrimenti con le pareti nude, con le forme non grandi, quindi con l'apparenza troppo modesta di quella chiesetta, non avrebbe ottenuto che scarso effetto, tanto più che grandiose erano allora in Padova le idee di publici edifizi (1). E non metto poi dubbio, che Giotto vi abbia finito quei freschi nel marzo 1306, perchè egli era certamente a Padova in quell'anno, in cui pitturò anche il tetto interno del Salone, ridotto allora a vôlta e coperto con lastre di piombo (2). E ciò fa dedurre che i freschi della cappella abbiano piaciuto tanto che Giotto fosse incaricato di pitturare inoltre quel tetto, come fu incaricato pure di frescare le pareti del capitolo annesso alla basilica di S. Antonio. Ed anzi è credibile, che Giotto, terminati i freschi della cappella, abbia affrescato le pareti del capitolo, finchè si ricostruiva il tetto del Salone. Parmi dunque non una semplice ipotesi, ma una illazione giustificata e conseguente dai fatti anzidetti, che Dante abbia visitato Giotto nel marzo 1306.

2. Dal padovano notissimo documento del 27 agosto 1306 risulta nel palazzo dei signori da Carrara fra altri testimoni anche *Dantino q. Alligerii de Florencia et nunc stat Padue in contracta sancti Laurencii.* Altri scrittori in quel Dantino hanno ravvisato l'Alighieri, e anch'io ho riputato ciò, poichè era comune in quel tempo tra i Padovani il vezzo di chiamare le persone coi diminutivi dei loro nomi e forse più comune, quando erano

(1) I Padovani in mezzo secolo tante strade apersero, selciarono, inghiajarono, tanti argini alzarono lungo ambo le rive dei fiumi, tante chiese, tanti monasteri e tanti edifizj eressero che oggi sembrano miracoli. Nel 1306 attendevano a rifare la basilica di S. Antonio e a riformare il Salone o palazzo del Comune a quelle bellezze architettoniche, che sono ancora la meraviglia del mondo.

(2) Così il Da Nono testimone oculare lasciò scritto a modo di profezia: *Huius palacii formam quam tibi ostendi Paduani omnino mutabunt currentibus annis Domini nostri Dei M. CCC et VI. — Cohopertura vero huius regalis palacii ex lignis aericis* (di larice) *contexetur ad modum navis subvolte. — Duodecim celestia signa et septem planete cum suis proprietatibus in hac coopertura fulgebunt a Zotho summo pictorum mirifice laborata* (Gloria, *Il salone di Padova*, Padova, 1879). Quel tetto fu distrutto dall'incendio dell'anno 1420.

forestiere; poichè usavasi anche generalmente omettere i cognomi, quando erano identici ai nomi; e poichè in Padova è ferma tradizione che Dante abbia avuto benevole dimostrazioni e conforti dai signori da Carrara, a guisa che più tardi il Petrarca ebbe favori e onori dai principi Iacopo e Francesco I di quella illustre prosapia; tradizione della cui verità riesce non lieve indizio la presenza di quel *Dantino*, cioè di Dante, a mio parere, nell'abitazione stessa carrarese.

3. La formola *et nunc stat Padue* recata da quel documento, la quale o altra simile non adoperavano i notaj, se non riguardo a forestieri abitanti in Padova almeno da parecchi mesi, fa sorgere anche la idea, che l'Alighieri appunto vi dimorasse già dal marzo, in cui venne a Padova, come si è detto sopra. Nè osta l'altro documento, nel quale non rilevasi più la data che il Fraticelli (1) attribuisce al giugno 1306; documento che riferisce avere gli esuli fiorentini, tra i quali Dante, fatta promessa agli Ubaldini di risarcirli dei danni, che soffrissero per la guerra principiata contro Firenze. Il Bartoli (2) ha dimostrato appartenere quel documento al giugno 1302, tempo espresso da Dino Compagni, che afferma: *coll'aiuto degli Ubaldini i Bianchi e Ghibellini cominciorno guerra in Mugello, ma prima vollono essere sicuri di loro danni.*

Di recente il chiarissimo Gaetano da Re ha fatto alcune osservazioni al citato mio lavoro (3). Ammette egli pure il vezzo antedetto dei diminutivi anche altrove oltre che in Padova, ma stima difficilmente dimostrabile la mia ipotesi che si usassero più coi forestieri. Io non insisterò molto su questo punto. Solo faccio notare, oltre i nomi diminutivi da me addotti, questi altri, che leggiamo nei soli documenti padovani tra il 1303 e il 1311, da me riportati nell'opera *Monumenti della Università di Padova* (4): *Gonzolino*, *Manfredino*, *Lanfranchino*, *Fenocchino*, *Paganino*, *Iacopino*, *Ottolino*, *Zanino*, *Brunello*, *Giovannino*, *Venturino*, *Manino*, *Galvanino*, *Bertolino*, *Franceschino*, *Bergamino*, *Ziliolo*, *Prandino* ecc. tutti forestieri. E faccio notare che se col diminutivo intendeasi usare atto di carezza e di cortesia, questo atto in una città ospitalissima, quale Padova, avente

(1) *Vita di Dante*, pp. 162, 194.
(2) *Storia della lett.*, V, pp. 157-164.
(3) Vedi vol. XVI, p. 334 di questo *Giornale*.
(4) Parte I, dal 1222 al 1318, pp. 435-438.

una Università che molto predilegeva, dovesse usarsi tanto più coi forestieri.

Ma nota il Da Re, che nei documenti e ricordi di Firenze e di altri luoghi il poeta è nominato Dante, non Dantino. Anche a questa osservazione, che a primo aspetto apparisce forte, non dobbiamo dare grande peso, nè immaginare che Dantino non sia diminutivo di Dante, per le seguenti considerazioni: *a*) Che si usava blandire col diminutivo la persona anzi tutto quando era presente, come si ha nel documento padovano e nei documenti veronesi che vedremo, mentre la presenza di Dante non risalta dai ricordi e documenti su accennati, fuorchè in soli otto circa editi dal Fraticelli; *b*) Che da moltissimi esaminati documenti emerge inoltre essere stato al tempo di Dante l'uso dei diminutivi più esteso nella veneta regione che nella media Italia, e più esteso in Padova che altrove, poichè in questa facevansi fin'anche i diminutivi dei diminutivi, come *Bovatino* o *Bovettino* (1), *Zanettino* o *Gianettino*, *Pierettino*, *Enrigettino* (2) e altri; *c*) Che Dante pure attenendosi al generale vezzo dei Padovani scrisse *Ildebrandinum*, non *Ildebrandum Paduanum;* e *d*) Che lo stesso notaio, il quale compilò il citato documento, *Corsinus q. d. Neri de Siziis*, oriondo da Firenze, ridusse anch'egli al diminutivo il proprio nome di *Corso*. Quale meraviglia per tanto che uniformandosi quel notaio fiorentino al costume di Padova, ove era allora, abbia fatto diminutivo il nome di Dante, se ha fatto ciò del nome di sè stesso (3)?

---

(1) Bovattino di Mantova era in Padova professore di diritto canonico (Gloria, *Monumenti della Univ. di Padova*, *1222-1318*, pp. 319-322).

(2) Museo civico di Padova, collez. *Dipl.*, n. 2142, 4551. L'uso, molto esteso in Padova, di rendere diminutivi i nomi delle persone, passò ai cognomi. Nei registri dei morti dal 1598 al 1650 conservati nello stesso Museo troviamo che circa la sesta parte delle famiglie portava cognomi diminutivi e alcuni diminutivi di diminutivi, come *Bernardinelli*, *Landinelli*, *Morettini*, *Orsolini*, *Quagiolini*, *Rossettini*, *Santinelli*, *Righettini*, *Zanninelli* ecc.

(3) Stimo oriondo di Firenze il notajo Corsino, perchè i nomi di *Corso* e di *Neri* erano comuni in Firenze e perchè Dante dichiarò nobile e fiorentina la famiglia dei Sizii:

> Lo ceppo di che nacquero i Calfucci
> Era già grande, e già erano tratti
> Alle curule Sizii ed Arrigucci
> (*Parad.*, c. XVI, v. 106).

Nè si opponga che i forestieri non potevano fungere in Padova il notariato.

Il Da Re inoltre addita cinque documenti, ch'esistono negli archivi annessi alla Comunale di Verona, dai quali risulta, che avanti il 1339 e ancora nell'aprile 1350 vi abitava *Dantinus tuscanus* nominato anche *Dantinus q. d. Alligerii qui fuit de Florencia*. Onde aggiunge il Da Re, che *questo Dantino può essere quello stesso che stava a Padova nel 1306*. Ma chi attentamente rifletta a quei documenti e alle parole dell'egregio Da Re, non può non ritenerle che una semplice supposizione. E non può non acconsentire, che per tre motivi non dobbiamo accettarla, come non la accetterebbero nemmeno i giudici. Il primo motivo è, che oltre il nome non hai altro indizio, a cui appoggiare quella nuda supposizione. Il secondo è, che puoi distruggerla, con altra supposizione contraria. E il terzo è, che sebbene ci fosse dato provare in seguito, che quel Dantino avea stabile dimora a Padova nel 1306, non potremmo per ciò escludere, che in pari tempo vi abbia abitato anche il poeta. Quante città non hanno avuto e non hanno cittadini dello stesso nome e cognome? Oggi, ad esempio, non vivono nella stessa Firenze i due Cesare Paoli, l'uno e l'altro professori e insegnanti fin'anco nello stesso fiorentino Istituto di studi superiori? Onde reputo bensì che il nome di quel Dantino sia anch'esso diminutivo di Dante, però diverso dal poeta che morì nel 1321, poichè nel solo documento veronese dell'anno 1318 offertoci dal Biancolini (1) abbiamo i nomi *Isnardino*, *Facino*, *Bertramino*, *Gerardino*, *Corradino*, *Tebaldino*, *Lazarino* e altri ancora (2); ma parmi pure che dalle osservazioni del Da Re non possa dirsi invalidato il mio asserto, che Dante sia venuto a Padova nel marzo 1306, che vi abbia tenuto poi fermo soggiorno e che vi fosse ancora nel 27 agosto di quell'anno.

Ma non basta. Ho anche asserito nel lavoro precitato, che

Troviamo che nel 1281 vi autenticò la copia di un documento del 1280 il notajo *Daniel q. Alberti de Liazario de Verona*. E leggiamo che vi compilò quattro istromenti nel 14 gennajo 1265 il notajo (*Sancte Romane Ecclesie*) *Ildebrandinus fil. q. magistri Gualterii medici et notarii de Sutrio* (Museo civ. di Padova, collez. *Diplomatica*, n. 2158-2161 e 2903). Non potevano però i notaj forestieri essere affigliati, se non per grazia, al Collegio padovano dei notaj.

(1) *Chiese di Verona*, III, p. 153.

(2) Sembra poi incontrastabile, che Dante sia nome sincopato di Durante, come nota il Fraticelli (p. 96), il quale inoltre vorrebbe (p. 37) nominato Durante anche un figlio di Francesco fratello del poeta.

Benvenuto da Imola dichiara oltracciò avere Dante studiato in Firenze, Bologna e Padova nell'aprile della vita e teologia in Parigi nella età adulta: *Nam quum auctor iste* (Dantes) *in viridiori aetate vacasset philosophiae naturali et morali in Florentia, Bononia et Padua, in matura aetate jam exul dedit se sacrae theologiae Parisius* (1). Parimenti Giovanni da Serravalle nella versione inedita della *Divina Commedia*, che scrisse nel 1416 (2), conferma: *iste auctor Dantes dedit se in juventute omnibus artibus liberalibus studens eas Paduae, Bononiae, demum Oxoniis et Parisius* (3).

Ora come abbiamo riconosciuto autorevole Benvenuto, ove parla della visita di Dante fatta a Giotto, così dobbiamo riconoscerlo anche verace e autorevole nella sua dichiarazione che Dante sia stato in Padova studente. Parimenti tale notizia può Benvenuto avere attinto da chi abbia parlato con Dante, ovvero da testimoni oculari, oppure da bolognesi venuti a Padova e tornati a Bologna. Certamente erano in Padova i bolognesi Giovanni di Bonagiva nel 1282, Ugolino Ristigoni e Francesco scolare figlio del dottore Alberico nel 1283, Antonio Anzolelli, Federico Figaboza e Matteo Masii nel 1290, Ala Ursii, Marchisio di Bongiovanni e Iacopino di Gerardo nel 1292, Cavalcante di Bonsignore, Bartolommeo di Iacopino, Rainiero di Giovanni e Iacopino Zazario nel 1296, Capozio notajo nel 1296, Milancio Milanci e Bitinno nel 1297, Giovanni preposito e rettore degli scolari nel 1301 e altri parecchi di quegli anni (4). Nè vale opporre a Benvenuto il Boccaccio e il Villani, perchè taciono avere studiato Dante in Padova nella sua giovinezza. Quegli scrittori possono non averlo saputo. A ogni modo il silenzio di uno e anche di più non distrugge l'affermazione precisa di un altro. Onde finchè non si provi il contrario, stimeremo anche vero, che Dante sia stato scolare in Padova nella età di circa venti anni, età confacente agli studi predetti, ossia verso l'anno 1285 (5).

---

(1) Muratori, *Antiq. Italic.*, I, c. 1036.

(2) Colomb de Batines, *Bibliografia Dantesca tradotta in italiano*, Prato, 1836, t. II, p. 333.

(3) Ferrazzi, *Manuale dantesco*, Bassano, 1877, t. I, p. 294.

(4) Gloria, *Monum. della Univers. di Padova 1222-1318*.

(5) Intendo ora applicare le asserzioni di Benvenuto e di Giovanni a Dante studente in Padova nella gioventù, non nell'anno 1306, come ho creduto prima con altri.

E ci conferma la dimora di Dante in Padova, da me attribuita al 1306, il Boccaccio morto nel 1375, asserendo egli avere Dante nel suo esilio divagato in varj luoghi, tra cui Verona e Bologna, *dove poco stato se n'andò a Padova e quivi da capo se ne tornò a Verona* (1). Concorre a far credere ciò la riflessione, che l'Alighieri avendo d'uopo di quiete e di studio per continuare la cantica dell'*Inferno*, che si vuole scritta tra il 1302 e il 1309 (2), abbia anteposta Padova, città allor tranquilla e floridissima, quando nel 1° del marzo 1306 dovette abbandonare Bologna. Concorre il pensiero che in Padova gli abbiano fatta impressione la chiesa nell'Arena, gli affreschi di essa, la grande solennità celebratavi, e le narrazioni popolari contro la memoria di Rinaldo Scrovegni, effetti della esosa cupidità di denaro avuta da lui, e che indi, conosciuto in Padova l'altro usuraio Vitaliano Vitaliani, morto tra il 1309 e il 1315 (3), abbia scritto forse allora in questa città i versi, coi quali pone all'inferno ambedue. Concorre la considerazione che Dante abbia preferita allora Padova nella idea, che vi dimorava Giotto suo concittadino e intimo amico e forse nella idea che vi abitava il Lovato anch'egli poeta, che fu autore del carme, non pervenuto a noi, col titolo *De conditionibus urbis Padue et peste guelfi et gibolengi nominis* (4), che morì nel 7 marzo 1308 e che abitava nella stessa via di S. Lorenzo (5) indicata dal citato documento del 1306, onde quasi opinerei, che Dante sia stato ospite nella casa di lui. Concorre la conghiettura che l'Alighieri abbia scritto o terminato in Padova anche il libro *De vulgari eloquio* (6), poichè ne fu scoperto il primo esemplare in Padova (7), a modo che il poema *Carmen panegyricum de laudibus Berengarii Augusti* conghietturano scritto in Padova, anzi da un padovano i Valesio,

---

(1) *Vita di Dante*. Anche in Padova erano cittadini del cognome o soprannome di Boccaccio. In un documento del 1276 leggo: *Minigino filio q. Johannis Bocaccii*; in altro del 1283: *Simeonem Buccaccium* (Museo civ. di Padova, Collez. *Corona*, n. 1592, c. 83 e Collez. *Diplomatica*, n. 3044).

(2) Fraticelli, p. 175.

(3) Gloria, *Monum. 1222-1318*.

(4) Gloria, *Ivi*.

(5) Rimpetto al sarcofago del preteso Antenore e alla porta maggiore della chiesa di S. Lorenzo oggi ridotta a caffè.

(6) Il Fraticelli, p. 273, lo crede scritto tra il 1305 e il 1307.

(7) Pelli G., *Vita di Dante*, Venezia, Zatta, 1758, p. 131 e Tolomei A., nel libro *Dante e Padova*, pp. 309, 327.

Muratori, Dümmler, De Leva e altri, perchè in Padova ne fu rinvenuta la copia più antica (1). E concorre la considerazione che in Padova nel 1306 o verso il 1285 Dante abbia veduto gli argini del Brenta che descrive, i luoghi di Mira e di Oriago che accenna, il luogo di Brusegana chiamato *Palude*, ove col taglio della Brentella Padova *cangiò l'acqua che Vicenza bagna* (2); abbia appreso in Padova quanto annota del padovano dialetto e quanto narra di Iacopo da S. Andrea; e abbia conosciuto in Padova Rinaldo Scrovegni e Vitaliano Vitaliani prenominati (3), Pierina Scrovegni (4) e Ildebrandino su mentovato, del quale ha detto: *unum vidimus nitentem divertere a materno et ad curiale vulgare intendere scilicet Ildebrandinum Paduanum.*

E pertanto non parmi dovere rimuovermi da quanto ho sostenuto intorno alla dimora di Dante in Padova nel 1306, a cui ora aggiungo quella verso il 1285. Sono due altre glorie di Padova, che reputo mio debito difendere.

Merita poi lode e ringraziamento il Da Re, che ha indagati, scoperti e fatti conoscere i documenti veronesi su notati, che fanno immaginare essere stato il Dantino, che menzionano, altro rampollo della famiglia del poeta, e immaginare che i discendenti del poeta stesso, invitati da quel Dantino, siensi recati e fermati anch'essi in Verona. E forse da lui oltre che dalla splendidezza degli Scaligeri anche Dante fu indotto a portarsi più volte in quella città.

ANDREA GLORIA.

---

(1) GLORIA, *Monum. 1222-1318*, p. 93.

(2) GLORIA, *Un errore nelle ediz. della Div. Comm.* Padova, 1885. Anche la indicazione precisa del luogo, in cui si operò quel mutamento nel 1314, fa supporre che Dante abbia veduto il luogo stesso nel 1306 o prima o dopo in qualche suo passaggio per Padova.

(3) Ho avvertito il Morpurgo, quando scrisse di Rinaldo e di Vitaliano nel libro *Dante e Padova*, che Vitaliano Dente fu ottimo cittadino e che non di lui, come si credette, ma di Vitaliano Vitaliani parlò Dante. A prova gli ho indicata la cronaca del Favafoschi scritta circa il 1335 ed esistente nella biblioteca del seminario di Padova. Non gli ho indicati, allora i documenti, che ciò provano vie più e ricordano anche Rinaldo, documenti riferiti poi da me nell'opera *Monumenti della Università di Padova*. E qui noto che il Favafoschi appella Dante, per eccellenza, *Doctor vulgaris* (dotto scrittore, maestro di volgare illustre) senza nominarlo, come i Padovani usano dire il Santo per eccellenza in vece che S. Antonio. Ciò prova quanto grande stima dell'Alighieri aveasi in Padova allora.

(4) SALVAGNINI nel libro *Dante e Padova*.

NOTIZIE BIOGRAFICHE DI RIMATORI ITALIANI

dei secoli XIII e XIV.

VII.

GRAZIOLO BAMBAGLIOLI

Bonagrazia, detto per vezzeggiativo Graziolo, nacque di Bambagliolo di Amico de' Bambaglioli (1) sul finire del sec. XIII. Non si conosce precisamente l'anno di sua nascita, ma si può determinarlo con qualche approssimazione, sapendosi che nel 1311 egli era creato notaio (2). Ora, perchè Graziolo potesse essere inscritto nel Collegio doveva avere almeno raggiunto i vent'anni, quindi la sua nascita può fissarsi intorno al 1291.

Amico de' Bambaglioli, avo di ser Graziolo, fu nel 1259 Massaro del Comune di Crevalcore (3), nel 1296 uno de Savi dati alle compagnie delle arti (4), nel 1297 e 1307 fece parte degli Anziani

---

(1) Per ciò che riguarda il nome della famiglia Bambaglioli fu già osservato da G. Carducci (*Studi letterari*, Livorno, Vigo, 1874, p. 298), che si deve chiamare de' Bambagliuoli, non già de' Bambagiuoli, come vorrebbe il Cavedoni nella sua edizione del *Trattato delle volgari sentenze;* sebbene i documenti dell'archivio bolognese non sieno concordi nell'offrirci un'unica e costante forma; poichè nel processo del 1321 troviamo ricordati *Bonagratia sive Gratiolus domini Bambaioli de Bambagliolis*, e in altro luogo dello stesso documento: *d. Gratiolus filius d. Bambaioli de Bambaiolis* e *d. Uguccio de Bambauiolis*. In un contratto di locazione del 1333 è nominato *d. Gratiolus quondam d. Bambagnoli de Bambagnolis*, e nello strumento dotale del 1326 e in altri documenti: *Bonagratia filius d. Bambagloli de Bambaglolis.*

(2) Doc. I.

(3) Ghirardacci, *Historia di Bologna*, I, 199.

(4) *Op. cit.*, I 338.

per Porta Stieri (1). È ignoto l'anno di sua morte, ma sappiamo che fu sepolto presso la chiesa di S. Francesco (2). Bambagliolo, suo figlio, tenne, ei pure, onorevoli ufficî; fu notaro di Bernardino de' Bambaglioli Pronconsole della Società dei Notari dal 1° al 23 dicembre 1305, e trovasi poi ricordato fra i Consoli e Proconsoli dei Notari dal 1310 al 1314, nel 1318 e nel 1321. Nelle matricole di cotesta società del 1321 e 1325 è nominato anche quale Esecutore e nel primo di questi anni fu degli Anziani per Porta Stieri (3). L'anno 1326 il Comune l'inviò ambasciatore a Modena per la pace trattata dopo la sconfitta dei Bolognesi presso Monteveglio (4).

I Bambaglioli possedevano una casa posta nella parrocchia di S. Isaia presso il monastero di S. Lodovico e diedero il nome ad un borgo, che è ricordato in un documento del 24 novembre 1292 presso l'archivio de' PP. di S. Francesco, contenente il testamento di Sara di Guido da Bazzano, vedova di Giovanni Scanabecchi, la quale, fra altri legati, lasciava ai frati di S. Francesco una casa posta in Bologna nel borgo de' Bambaglioli (5) e posseduta nel 1309 da Amico.

Sembra che Graziolo abbia abitato dapprima in cotesta contrada, e poscia nella parrocchia di S. Lorenzo di Porta Stieri, come da un atto del 1318, dove fa da testimonio in una causa di pace con Bernardino de' Bambaglioli (6). Nello stesso luogo

---

(1) *Op. cit.*, I, 341 e 507.

(2) Traggo questa notizia dal *Necrologio del cimitero della chiesa di S. Francesco in Bologna*, da me pubblicato nella *Miscellanea Francescana* (vol. III, fasc. 4).

(3) Ghirardacci, *Op. cit.*, I, 612.; II, 11, 15, 18, 25 e 27.

(4) *Op. cit.*, II, 64. Un documento del 1317, che io pubblico, relativo a Graziolo dà suo padre come morto in quell'anno. Non mi par verosimile che in esso documento si tratti d'un altro Graziolo diverso dal nostro, tanto più che vi troviamo ricordato quale fideiussore Uguccione di Amico Bambaglioli zio del cancelliere bolognese. Il *condam* del documento II da me qui pubblicato sembra doversi attribuire ad errore del notaro che rogò quell' atto, e se ne potrebbero citare in proposito altri esempî.

(5) In un documento del 1293 edito dal Mazzoni-Toselli (*Racconti storici*, II, 46) si legge: *In cappella S. Isaye, in Borgo de Bambayolis, iuxta Archipresbiterum de Galluciis.* E in altro del 1409: *In strata publica vocata la Borghetta de' Bambajoli, iuxta domum Monasterii s. Ludovici.*

(6) Mazzoni-Toselli, *Spogli dell'archivio civile e criminale di Bologna*, esistenti presso la Biblioteca Municipale di questa città (Parte I, p. 292 *b*).

abitava pure dieci anni appresso, allorchè nel settembre del 1328 denunziò alcuni della terra di Tiola, perchè aveano danneggiato a mano armata una sua possessione posta nella villa detta Talbàno, distruggendo alberi e vigne, rubando frumento e uva e recandogli molti altri danni (1).

In una petizione presentata al capitano del popolo Giovanni da Sassoferrato il 4 gennaio 1318 da Fantino de' Fabiani della Società delle arti e delle armi, il Mazzoni-Toselli (2) trovò poi l'approvazione di Bonagrazia del Bambaglioli « Approvatore » del Comune di Bologna; del quale ufficio il Rezasco (3) registra esempî tolti agli Statuti di Firenze, di Lucca, di Pistoia ed altre comunità toscane, ma niuno che a Bologna si riferisca.

Due anni appresso, cioè il 18 settembre 1320, ser Graziolo appare pure insignito del titolo di notaro ed officiale all'officio dei Procuratori del Comune di Bologna nel seguente documento:

Die XVIII septembris (4).

Comparet Bonagratia de Bambajolis notarius et Officialis Officio Procuratorum Comunis Bononie suo nomine et nomine Officialium predictorum et allegat et dicit petitionem predictam admittendam non fore, nec in ea, ex officio dicti Judicis, aliqualiter procedendum, ex vigore maxime cujusdam provisionis, seu reformationis facte tempore primi regiminis d. Pantaleonis de Buzacharinis de Padua Capitanei Populi Bonon. sub millesimo MCCC.

La petizione di cui è qui parola riferivasi ad un processo che si dovea formare contro Francesco di Pasolino de'Sardelli, perchè avea preso in affitto una possessione di trentacinque tornature *posita in curia S. Martini de Sivrizano; in loco dicto* la bagura, iuxta *Bittinum d. Henrighetti de Ariostis, iuxta d. Ariontem de Usbertis, iuxta possessiones Ecclesie S. Martini et iuxta viam publicam*, sulla quale il Comune di Bologna accampava pretese, mentre il Sardelli asseriva che per errore era stata scritta ne' libri del Comune e che perciò dovea revocarsi il pro-

(1) Vedi doc. IV.

(2) *Spogli dell'archivio civ. e criminale*, Parte II, p. 398 *b*.

(3) *Dizionario del linguaggio ital. stor. ed amministr.*, Firenze, 1881, p. 43.

(4) Mazzoni-Toselli, *Spogli*, P. I, p. 896 *b*. Il Rezasco (*Op. cit.*, p. 871) ricorda i Procuratori del Palagio e del comune in Firenze e di S. Marco in Venezia; i quali magistrati, pur avendo svariate incumbenze, attendeano specialmente alle ragioni sulle entrate e spese pubbliche. Le medesime mansioni doveano adempire anche in Bologna.

cesso. Di tale parere era pure Graziolo, che circa questo tempo dovea essere persona di molta autorità presso i suoi concittadini.

Troviamo infatti che nel 1321 egli fu ammesso a far parte del Consiglio del popolo in sostituzione di Bonaccorso Baroncini, che era stato eletto per la società de' Calegari. Ma accadde che Francesco Bentivogli e Petrizolo del fu Bettino orefice, notari degli Anziani e Consoli, per negligenza o per errore, non iscrissero il nome del Bambaglioli nella lista de' Consiglieri; ond'egli ebbe a subire un lungo processo incominciato il 9 di giugno 1321 (1). Gli Statuti del Comune di Bologna vietavano a qualsiasi Consigliere di condurre in Consiglio generale o speciale persone che non fossero membri dell'uno o dell'altro (2); ora avvenne che, essendo ser Graziolo intervenuto al Consiglio solennemente convocato nel palazzo nuovo del Comune, fosse dal Capitano del Popolo e dal Giudice sottoposto a processo, perchè non trovavasi il suo nome nell'elenco de' Consiglieri. Ser Graziolo affermò di aver assistito al Consiglio, perchè egli era veramente Consigliere, in forza dell'elezione del 1320, allorchè fu decretato che il Capitano del popolo, gli Anziani e i Consoli, insieme col Bargello e coi Dieci Sapienti da eleggersi per ciascun quartiere nel mese di decembre, dovessero prendere in esame e correggere gli ordinamenti fatti il primo di marzo 1306 (3) e, se avessero trovato alcuno irregolarmente inscritto, cancellarlo dal numero de' Consiglieri, surrogando un altro in suo luogo. Per questa deliberazione, cancellato il nome di Bonaccorso Baroncini, era stato in vece sua sostituito quello di Graziolo Bambaglioli.

Ma, per l'errore de'due notari, come s'è detto, il Bambaglioli fu citato a comparire dinanzi al giudice il 9 giugno 1321 ed ebbe assegnato il termine di tre giorni per difendersi.

Fra i testimoni e mallevadori citati nel processo troviamo Uguccione Bambaglioli, zio di ser Graziolo, Polo, Lenzo e Francesco d'Alberto Bonacati, forse parenti di Giovanna Bonacati, che poscia divenne moglie di Graziolo.

Il 19 giugno di detto anno costui, presentatosi per la difesa, sostenne che l'accusa mossagli doveva revocarsi, perchè con-

---

(1) L'originale di questo processo trovasi presso l'archivio di Stato di Bologna e fu trascritto dal Mazzoni-Toselli ne' suoi *Spogli* di detto archivio (Parte II, p. 385).

(2) Vedi *Statuti di Bologna*, ed. Frati, t. III, p. 574.

(3) Cfr. Ghirardacci, *Op. cit.*, I, 482 e segg.

tradditoria agli Statuti del Comune di Bologna, aggiungendo di più che il Capitano del popolo non avea alcun diritto di procedere contro di lui, perchè egli era persona privilegiata e ammessa quindi a godere di tutti i vantaggi concessigli dalla legge.

Ma il Giudice Giovanni da Pistoja non volle ammettere tali difese e ser Graziolo dovette ripresentarsi il 23 di settembre innanzi a Niccolino de' Cermignosi cremonese altro Giudice e Vicario, che, dopo avere diligentemente esaminati i privilegi prodotti dal Bambaglioli in due documenti autentici, dichiarò nullo il processo e lo assolse da ogni accusa.

In che consistevano i privilegi presentati da ser Graziolo che gli ottennero l'assoluzione dal processo? Gli statuti e ordinamenti del popolo del secolo XIII (1) concedevano a tutti coloro che facessero parte del Consiglio del popolo ed a' loro padri, fratelli, figli e nipoti l'immunità da qualunque processo, eccettuato il caso di falsificazione, di omicidio o ladrocinio che fosser provati e pubblicamente noti (2).

In codesti statuti fra gli Anziani, Consoli e notari eletti per la compilazione degli « Ordinamenti sacrati » al tempo di Matteo da Coreggio Podestà di Bologna nel 1282, ci imbattiamo frequentemente nel nome di Uguccione de' Bambaglioli, zio di ser Graziolo (3), di un suo figlio per nome Bernardino (4) e di Amico del fu Gemignano de Bambaglioli (5), notaro de' Ministrali della società de' Cordovanieri. Troviamo inoltre il nome di *Bonagracia domini Bambaioli de Bambaiolis chancellerius* fra le persone privilegiate nella Provvisione del 30 luglio 1321 presso l'Archivio di Stato di Bologna (6), registrata dal notaro degli Anziani Gemignano Bambaglioli. Ser Graziolo avea quindi ragione di chieder giustizia contro chi lo volea escluso dal Consiglio per

(1) *Statuti del popolo di Bologna del sec. XIII. Gli ordinamenti sacrati e sacratissimi colle Riformazioni da loro occasionate e dipendenti*, ecc. pubbl. per cura di. A. Gaudenzi, Bologna, R. tip., 1888, pp. 213 e 222.

(2) Per ciò che riguarda l'abuso di tali privilegi vedi anche Mazzoni-Toselli, *Racconti storici*, III, 109 e 110.

(3) Trovasi ricordato negli Statuti del popolo del 1282 (*Op. cit.*, p. 16) fra i *Consules notariorum*, negli Statuti del 1285 (p. 107), fra gli Anziani, Consoli e Notari del popolo del 1292 (p. 205) e fra i Consiglieri del popolo per le società delle arti nel 1292 (p. 212).

(4) È nominato fra i Consiglieri del popolo della società de' calzolari (p. 212).

(5) Negli Statuti del 1287 (*Op. cit.*, p. 235).

(6) Provvisioni del comune di Bologna, lettera C. car. 178 *a*.

una dimenticanza, di cui egli non era in alcun modo responsabile.

Il processo del quale ho fatto parola è assai notevole anche perchè in uno de' privilegi presentati dal Bambaglioli egli vien qualificato per cancelliere del Comune, sicchè possiamo determinare con precisione il tempo e la durata di tale suo officio, sul quale si aveano finora notizie molto incerte e contradditorie. Il prof. Carducci (1) afferma infatti che ser Graziolo ottenne il cancellierato nel 1323, il Gaspary (2) nel 1325; e dall'uno e dall'altro si allontanano d'assai il Cavedoni (3) ed il Tonini (4), dicendo il primo che ser Graziolo fu fatto notaio ed insieme cancelliere nel 1311, il secondo ch'egli conseguì il cancellierato solo circa il 1333.

Non so donde sia derivata tanta diversità di opinioni; ma egli è certo che il Bambaglioli fu eletto cancelliere il 26 di luglio 1321, nel qual anno gli Anziani e i Consoli provvidero alla elezione di un secondo cancelliere, poichè uno solo non poteva bastare alla ingente quantità degli affari che doveano sbrigarsi dalla cancelleria del comune (5).

Tenne ser Graziolo quell'officio fino a che fu bandito con altri guelfi nel 1334; prima del qual anno fra Guido Vernano riminese gli indirizzò il suo Trattato *De reprobatione Monarchiae compositae a Dante*, che ha in fronte questa dedicatoria: *Suo carissimo filio Gratiolo de Bambajolis Nobilis Communis Bononiae Cancellario Fr. Guido Vernanus de Arimino Ord. Predicatorum salutem.*

Osserva il Tonini (6) che il trattato *De potestate summi Pontificis* dello stesso Fra Guido, come manifesta il cap. X, fu composto nel 1327, e l'altro contro l'opera di Dante dev'essere stato scritto anche più tardi, menzionandovisi più volte il trattato *De potestate Summi Pontificis*. Anzi, osservando che il Bambaglioli, a cui è diretto, non divenne Cancelliere se non circa il 1333, pare al Tonini doversi stabilire che fra Guido non possa aver-

---

(1) *Studi letterari*, Livorno, 1874, p. 278.

(2) *Storia della letter. ital.*, Torino, Loescher, 1887, vol. I p. 304.

(3) *Trattato delle volg. sentenze sopra le virtù morali di* Graziolo Bambagiuoli, Modena, 1821, p. v.

(4) *Rimini nella signoria de' Malatesti*, IV, 533.

(5) Vedi doc. III.

(6) *Op. cit.*, vol. IV, p. 533.

glielo indirizzato nè prima del 1333, nè dopo il 1343, in cui Graziolo era morto. Lo storico riminese, così opinando, è andato lungi dal vero. Egli non avrebbe dovuto ignorare che Graziolo perdette l'officio del 1334, quando il Legato Bertrando fu cacciato; sicchè frate Guido deve avergli diretto il suo libro innanzi a quell' anno, e precisamente nel marzo 1329 (1) quando Graziolo era stato, come vedemmo, assunto al Cancellierato già da più di sette anni.

All'anno 1333, ultimo del suo ufficio, spetta una Provvisione riguardante lo stipendio ch' ei percepiva come Cancelliere e notaio preposto all'officio delle spie (2) del seguente tenore:

Domino Bonagratie de Bambaglolis Cançellario Comunis Bononie et notario preposito dicto officio spiarum pro suo sallario dictorum sex mensium finiendorum in kalendis mensis Jullii pro veritate et debito pro officio Cançellarie treginta lib. bon., et pro suo sallario dictorum sex mensium eidem debito pro dicto officio Spiarum viginti quinque lib. bon. secundum formam tassacionum (3).

Nello stesso anno 1333 è registrato un contratto di locazione fatta a ser Graziolo da Guglielmo da Cortona sindaco del Comune e dagli Anziani di alcune possessioni di proprietà del Comune situate a Crevalcore, nel luogo detto *Callino* e in altre località per la durata di dieci anni. Ser Graziolo da parte sua prometteva di osservare tutti i patti convenuti nel contratto, di non tagliare alberi o piante senza il consentimento dei locatori o di chi a loro succedesse, e di pagare ogni anno al Comune o al Depositario generale quarantadue soldi e sei denari di bolognini.

Poche altre notizie ci restano del Bambaglioli oltre a quelle fin qui accennate. Nel 1322 trovasi ricordato quale fidejussore di tre inquisiti abitanti nella parrocchia di S. Giuliano (4). Quat-

---

(1) In quel mese si tenne in Bologna il congresso fra Pino della Tosa, Ostasio da Polenta e Bertrando del Poggetto, nel quale si discusse di bruciare il trattato *De Monarchia* di Dante. (Vedi C. Ricci, *L' ultimo rifugio di Dante*, pp. 137-194).

(2) Soprastante delle spie, ovvero Ufficiale sopra le spie, secondo il Rezasco (*Op. cit.*, p. 1116) dicevasi in Pisa e Città di Castello colui che osservava i fatti delle spie, le teneva in disciplina, le comandava e pagava.

(3) *Provvisioni del Comune*, presso l'Arch. di Stato di Bologna, a. 1333, c. 117 *b*.

(4) Mazzoni-Toselli, *Spogli*, P. II, p. 403 *a*.

tr'anni dopo, il 7 di luglio 1326, prese in moglie Giovanna di Lorenzo Bonacati, ricevendo per dote lire trecento di bolognini metà in denaro e metà in beni mobili (1). L'anno seguente ci si presenta di nuovo fideiussore di certo Andrea Suriani forlivese, sindaco del monastero di S. Maria in Regula, accusato di aver prodotto un documento falso (2), e il 15 marzo 1331 rinviensi memoria d'un'accusa di Graziolo contro Lippo del fu Jacopo scrittore e Nanne Magnano, perchè gli truffarono un elmetto di ferro del valore di cinque fiorini d'oro (3).

L'anno 1334 riuscì fatale alla famiglia de' Bambaglioli. Scorso un mese appena dalla cacciata da Bologna di Bertrando del Poggetto, più di millecinquecento cittadini del partito guelfo (4) vennero banditi e fra questi nove della famiglia Bambaglioli, cioè: Muzzante e Marcolino figli di Matteo, Succio (forse diminutivo di Tomasuccio) e Berto figli di Amico, Pietro di Luca e Francesco di Bambagliolo fratello di Graziolo (5), esigliati come ribelli al Comune di Bologna, perchè non osservarono i confini loro assegnati sotto pena della confisca dei beni e non diedero sicurtà nel termine di tempo prescritto.

Graziolo poi è registrato con Uguccione suo zio fra i banditi nel mese di marzo per il Quartiere di Porta Stieri e nuovamente nella terza muta de' confinati il 2 di giugno 1334 sempre in compagnia d'Uguccione.

Sub hoc titulo continentur nomina confinatorum Comunis Bononie factorum occaxione novitatum que fuerunt in civitate Bononie in milleximo trecenteximo trigeximo quarto, de mense Marcii; qui prestiterunt securitatem de stando ad confinia eisdem assignata per Comunem Bononie, tempore nobilis et potentis militis d. Johannis de la Toxa civitatis Bononie honorabillis Capitanei, sub annis d. milleximo trecenteximo quinto, Indictione tercia, de mense Octobris.

De Quarterio Porte Steri.
Graciolus. d. Bambagloli de Bambaglolis.
Ugugçio. d. Amici de Bambaglolis.

---

(1) Vedi Fantuzzi, *Op. cit.*, t. I, p. 335.
(2) Mazzoni-Toselli, *Spogli*, P. I, p. 232 *a*.
(3) Vedi doc. V.
(4) Cfr. G. Villani, *Cronica*, Firenze, 1845, vol. III, p. 229.
(5) Vedi *Libri de' Confinati e Banditi* dal 1286 al 1335 presso l'Archivio di Stato di Bologna.

Dice il Negri (1) che furono assegnati agli esuli per luoghi di confine Venezia, Chioggia, Trento e le città della Romagna non meno di quaranta miglia distanti da Bologna. In quale di queste città cercasse rifugio l'ex-cancelliere bolognese non ci è noto, solo sappiamo che del 1343 non era più tra i vivi, poichè in detto anno Giovanni suo figliuolo faceva istanza per avere un curatore (2).

Le opere di Graziolo Bambaglioli che finora si conoscono sono il *Trattato delle volgari sentenze sopra le virtù morali* e il commento alla prima parte della *Divina Commedia,* di cui si annunzia prossima la pubblicazione. Durante il suo cancellierato egli dovette certamente scrivere non poche lettere agli amici, oltre a quelle ch'egli dettava d'ufficio in nome del Comune. Esse sono però tutte smarrite o ancora nascoste, ad eccezione d'una sola, la quale si legge in calce all'opera di Pier Crescenzi, *Ruralium Commodorum* Libri XII, nel codice 2596 della Biblioteca Universitaria di Bologna (3), donde la trasse e pubblicò nel 1851 il p. B. Sorio (4), e nel cod. 2313 della biblioteca Palatina di Vienna (5). Ma questo diligente erudito cadendo nello stesso strano abbaglio in cui eran caduti il Trombelli, il Fantuzzi e il Tiraboschi, la stimò scritta da Pietro Crescenzi al Bambaglioli, mentre è facile avvertire che colui il quale si

---

(1) *Annali di Bologna* mss. presso la biblioteca Universitaria di Bologna (t. IV, parte II).

(2) Vedi Fantuzzi, *Op. cit.*, I, 335.

(3) Questo codice prima di entrare nella biblioteca de' Canonici di S. Salvatore dove portava il n. 167, fu posseduto da G. Grisostomo Trombelli, il quale chiese notizie al Tiraboschi intorno alle lettere che il codice conteneva a Carlo II re di Sicilia, a Frate Amerigo ed al Bambaglioli. Il Tiraboschi rispose con una lettera tuttora inedita, che trovasi adesso nel codice 2741 dell'Universitaria, dicendo che le lettere del Crescenzi al re Carlo e a frate Amerigo erano stampate. « Non così, egli aggiungeva, « quella a B. de' Bambajoli, almeno io non l'ho mai veduta in alcuna edi- « zione. Se invece di B. si leggesse G., crederei ch'egli fosse quel Graziuolo « de' Bambagiuoli Bolognese, di cui ho parlato brevemente nell'ultimo tomo « della mia storia ». L'osservazione relativa all'iniziale del nome non ha alcun valore, poichè, come si sa, Graziolo è diminutivo e vezzeggiativo di Bonagrazia, che fu il vero nome del nostro.

(4) *Trattato dell'Agricoltura di Piero de' Crescenzi* ecc. Verona, 1851, vol. I, pp. 78 sg.

(5) Vedi *Tabulae codd. mss. in Bibliotheca Palat. Vindobon. asservator.*, II, 54.

nasconde sotto l' iniziale P. nell' indirizzo della epistola non è già lo scrivente, bensì il destinatario. E che questi sia stato il Crescenzi non è ammissibile, poichè, come attestano i documenti fatti conoscere dal Sorio, il georgofilo bolognese era morto alcuni mesi prima che ser Graziolo fosse eletto cancelliere (1).

La lettera del Bambaglioli, che nell'edizione del Sorio è mancante di alcune frasi, ommesse certo per inavvertenza, merita di essere di nuovo riferita:

De fallaciis novi proconsulis in designando cancellario.

Celebri laude digno. P. suus. B. de Bambaiolis votiva felicitate beari. Ex debite compassionis instinctu, qua quilibet vere civis habet de precipitatis patrie sue moribus et detestandis erroribus condolere, Tibi, tamquam eiusdem aspectationis civi et sinceritatis amico, presentia denotavi. Sane cum in electione cancellarii per preconsules novum et veterem procreandi illos cognoverim ambulantes in tenebris et omni veritatis radio destitutos; ex quorum tam etate longeva, quam etate matura vere (2) documento virtutis habent..... ali, confoveri et suorum exemplo processuum informari; idcirco de hujusmodi viris duplicibus, de hujusmodi antiquis pastoribus, de hiis etiam non hominibus, sed ultra humanam naturam hominis excedentibus, quia posterius et anterius noverunt applicare propositum (3), dici potest quod per Yeremiam scribitur (4): « unusquisque a proximo suo se custodiat, et in « omni fratre suo non habeat fiduciam; quia omnis amicus fraudulentus in- « cedit (5) et veritatem non loquitur » (6). Hac autem veridica litterula non contentus, pro predictorum patrum defectu apertius demonstrando discretioni tue, istam (7) *invectionem vulgarem* affectuose transmicto, alicujus discretionis tue responsio (8) pro singulari consolatione votivus » (9).

Questa letterina del Bambaglioli accompagnava dunque una sua composizione volgare che, se l'ipotesi non sembrasse troppo ardita, crederei poter identificare con un sonetto da me trovato all'Archivio di Stato di Bologna fra le Provvisioni del luglio 1321, trascritto a car. 179 *r*. da Gemignano Bambaglioli notaro degli

---

(1) *Op. cit.*, I, pp. 56-57.
(2) Il Sorio *et vere.*
(3) Le parole *de hiis etiam... propositum* sono omesse dal Sorio.
(4) Jerem., IX, 4.
(5) Il Sorio *fraudulenter.*
(6) Il Sorio *loquentur.*
(7) Il Sorio *infrascriptam.*
(8) Il Sorio *responsi.*
(9) Qui par manchi qualche parola.

Anziani e zio di ser Graziolo. È un componimento tessuto di motti sentenziosi, che rispondono perfettamente all'argomento della lettera or pubblicata, poichè prendono di mira appunto i falsi amici, che hanno *in bocca miele ed in mano lo coltello*. E la natura stessa del sonetto in proverbi parmi ben s'addica all'autore del *Trattato delle volgari sentenze*.

Senbianti alegri spex ora chor fello
mostra per puy far danno, e ciò n'è 'l vero.
De 'l falcon forte uolar et altero (1),
baxo reclamo de liger oxello.
Morder de louo (2), figura d'agnello;
fa gram çorna' breue un bel sentero (3).
Megli' è che pace auer star d'on guirero (4),
che in bocha à mele en in man lo choltelo.
Crudel serpe aschonde una bel herba (5);
Mostra gramd'aqua baxa una leu'onda;
De reo sauore spesso bel frutto in fronda (6).
Chi uender sa sol mesorare (7) la sponda;
chusì dà cosa per matura, acerba.
S'um pesce uol pigliare (8), l'amo ne adherba.

LUDOVICO FRATI.

DOCUMENTI

I.

(10 giugno 1311).

In Christi nomine Amen. Nos Bracius domini Bandini de Pistorio legum doctor iudex et vicarius nobilis et sapientis viri domini Henrici de Bernar-

---

(1) Correggi: *è volare altero?*
(2) Intendi: *Morder di lupo.*
(3) Correggi *zornata.*
(4) Così il cod.
(5) Correggi *serpente.*
(6) Leggi *savor* e correggi *spess'è.*
(7) Leggi *mesorar*: intendi: « Chi sa vendere misura l'orlo del panno che vende ».
(8) Leggi: *pigliar.*

dutiis de Lucha hon. Potestatis civitatis Bonon ad discum domini potestatis infrascriptos notarios, videlicet

D. Bonagratiam D. Banbagloli de
Banbaglolis Cappelle sancti Ysaie.

(*omissis*)

per prudentem et discretum virum dominum Blaxium domini Dominici Maglauacha proconsulem Societatis Notariorum civitatis Bononie et consulem ipsius Societatis presentia duorum iudicum ed octo notariorum secundum formam statuti dicte Societatis ascultatos et diligenter examinatos de hiis que pertinent ad officium et artem notarie de predictorum iudicum et notariorum consilio Dei nomine invocato ipsos et quemlibet ipsorum ydoneos et suficientes notarios approbamus et sententiando pronuntiamus ipsos et quemlibet ipsorum auctoritate Communis Bon. publicos esse notarios et artem notariam de cetero publice in civitate Bon. et districtu exercere.

Lata et pronuntiata fuit dicta sententia per dictum dominum Iudicem in arengheria palatii veteris communis Bononie, sedente pro tribunale in presentia dictorum dominorum proconsulis et consulum iudicum et notariorum et presentibus Maxino de Gozadinis not. Bartholomeo Bernardini not. ed domino Gozadino de Gozadinis testibus sub millesimo trecentesimo undecimo, indictione nona, die decima mensis Iunii.

Ego Henricus Gerardi Bonpetri inperiali autoritate notarius et nunc notarius ad discum domini Potestatis de mandato dicti Iudicis et Vicarii publicavi et scripsi.

(R. Archivio di Stato in Bologna, *Matricole e Sentenze de' Notai 1300-1385*, f. 12 *r.*).

II.

(1 luglio 1317).

Item *Graciolum condam Bonbayoli de Bonbaiolis* C. S. Ixeye portare habere et secum tenere ad latus cultellum unum de ferire. Et predicta fuerunt de anno presente. die primo Jullii in civitate Bononie in platea Comunis Bononie contra formam statutorum ordinationum et provixionum comunis et populi Bononie.

Constitutus in iuditio Gratiolus condam Bonbayoli de Bonbaiolis C. S. Ixeye coram domino Vicario sedente pro tribunali ad banchum juris sale palatii veteris, interrogatus et examinatus per me notarium supra dictam inquisitionem sibi vulgariter lectam et distincte de verbo ad verbum dixit et confessus fuit omnia contenta in dicta inquisitione et rellatione vera esse.

Uguzio domini Amizii de bombayolis C. S. Iseye precibus et mandatis dicti Grazioli pro eo extitit fideiussor in omnem casum et eventum.

Qui dictus Vicarius statuit terminum dicto Gratiolo presenti et intelligenti trium dierum proxime venturos ad fatiendum de predictis omnem eius deffensionem et perhemptionem. Qui Gratiolus produxit coram dicto Vicario pre-

dicto die instrumentum privilegii ad sui deffensionem factum manu Mathei notarii de Bonbayolis. (Arch. di Stato di Bologna, *Processi e Sentenze del 1317*).

(*Hic est liber sive Quaternus Inquisitionum Rellationum armorum inventorum de die et de nocte commissionum citationum rellationum et aliarum diversarum scripturarum factarum et compositarum tempore Potestarie nobilis et potentis militis domini Maloselli de Malosellis de Janua honorabilis Potestatis civitatis Bononie sub examine sapientis et discreti viri d. Ottolini de Moscardis Vicarii dicti d. Potestatis. Et scriptus per me Guarnerium de Clivate notarium et officialem dictor. dominor. Potestatis et Vicarij civitatis Bon. sub. a. d. MCCCXVII, Ind. XV*).

III.

(26 luglio 1321).

Item providerunt, ordinaverunt et firmaverunt predicti domini Prior, Ançiani et Consulles, Chonfallonerius, Proconsul, Ministrales et Sapientes ab eis ellecti vigore ipsorum arbitrii, officii et baylie et placuit ponentibus fabas albas, qui fuerunt numero quadraginta quatuor, quod cum officium Chancellarie Comunis Bononie sit tantarum scripturarum pondere preditum quod per unum solum Chancellerium perfecte operari non possit, quod ad debitam et perfectam operationem et expeditionem ipsius de cetero duo esse debeant Chancellerii officio supradicto, quorum unus, more solito, per Consilium quatuor millium choequando quarteria eligi debeant ad brevia solum. Alter vero Chancellerius sit et esse debeat presentis provisionis vigore et pro honore populi et comunis Bononiae et pro ipsius officii expeditione perfecta *Bonagracia d. Bambaioli de Bambaiolis*, qui Bonagracia, tamquam continuus et solicitus Chancellarius et aliorum Chancellariorum ad sufficientiam non solemnium nec industrum informator possit, teneatur et debeat dictum officium in omnibus et per omnia exercere, cum sallario treginta libr. bon. pro quolibet dictorum duorum Chancellariorum, pro quibuslibet sex mensibus. Et pro dicto officio aliud non possint percipere, vel habere a Comuni Bononiae, non obstantibus quod in chartis et cera alique occurrant expense in dicto officio faciende. Salvo quod presentibus sex mensibus dictus Bonagracia possit, teneatur et debeat per se dictum officium exercere cum sallario supradicto. Et quicquid per eum factum fuerit occasione dicti officii tamquam per verum et legiptimum Chancellerium valeat et teneat et effectualiter habeat plenum robur.

(*Provvisioni e Riformagioni del Comune*, presso l'Archivio di Stato di Bologna, a. 1321, lettera C, c. 168 *a*).

IV.

(13 ottobre 1328).

D. *Bonagratia d. Bambaioli de Bambaiolis* cap. s. Laurentii portae Sterii juratus denuntiat et accusat d. Guidonem q. Ghedini.

Jacobum Rolandi, Benvenutum Caprioli, Petrum Dominici, Benedictum Gualandi omnes de terra Tigliole (1) comitatus Bononiae coram d. Rectori pro Sancta Romana Ecclesia,.... quos omnes et singulos dicit, excogitata malitia, armatos spatis, lanceis, gladiis, cerbelleriis, tabolaciis et aliis armis, ivisse ad quamdam ipsius Bonagratiae petiam terrae aratae et vineatae, positam in guardia terrae Tigliole in villa Teliabani (2) et in dictam possessionem et petiam terrae ipsum Bonagratiam violenter et graviter turbavisse, ac vites et arbores dictae petiae terrae incidisse et destruisse et uvas et frumentum exportasse ad voluntatem eorum; et alia damna pluriora et violentias contra voluntatem ipsius Bonagratiae et ad turbandum possessionem ipsius commisisse ibidem. Et haec praedicta dicit fuisse de presenti anno, mensis septembris, in dicta villa Tehibani, iuxta rivum de Siloa, iuxta viam publicam, iuxta Dionisium Ribaldi de dicta terra, et iuxta d. Lambertinum de dicta terra. Quare petit contra eos procedi, etc. Die XIII mensis octubris exibita fuit dicta accusa per d. Bonagratiam d. Bambaioli de Bambaiolis... fideiussor Jacobus magistri Benvenuti sartor.

Die II mens. novembris d. Bonagratia renunciavit.

(Mazzoni-Toselli, *Spogli mss. dell'Archivio criminale di Bologna*, parte I, pag. 275).

V.

(15 marzo 1331).

Lippus q. Jacobi scriptoris cap. sancti Laurentii Portae Sterii et Nanninus magnanus cap. sancti Columbani accesserunt ad domum d. *Grazioli de Bambajolis* et a dicto Graziolo petierunt unum cassitum de ferro valoris quinque florinorum auri ex parte Pauli de Albirolis, ut dictum cassetum comodaret dicto Paulo; qui Graziolus eisdem dedit dictum cassetum ut portarent dicto Paulo, credens eos ex parte dicti Pauli pro dicto cassetto venirent; cum revera dictus Paulus numquam eos miserat, sed praedicti dictam malitiam et simulationem adhibuerunt, ut eis magis daret fidem, et ut comodius dictum furtum committere possent. Et praedicta fuerunt die XV martii MCCCXXXI.

(Mazzoni-Toselli, *Spogli mss. dell'Archivio criminale di Bologna*, parte I, pag. 323).

---

(1) Tiola, comune del bolognese, dipendente dalla Pieve della Samoggia, distante da Bologna 12 miglia fuori di porta S. Isaia (vedi Calindri, *Dizionario della montagna e collina bolognese*, t. V, p. 171).

(2) Talbàno, uno dei sette borghi del comune di Tiola (Calindri, l. c.).

SORDELLO DI GOITO E SORDELLO DI MARANO

Finora si conosceva un solo Sordello, al quale si attribuirono numerosi componimenti poetici provenzali (1), il ricordo, che Dante ne fa nello splendido episodio del canto VI del *Purgatorio*, ed una doppia avventura d'amore con Cunizza, sorella di Ezzelino III da Romano, da questo Sordello prima rapita al marito, Riccardo da S. Bonifacio, e ricondotta al padre di lei, poi corrisposta con un ardito amore; ma recentemente un giovane dottore americano, John M. Gitterman, il quale, dopo aver compito i suoi studî storici in Germania, ha pubblicato un interessante lavoro su Ezzelino III (2), ha segnalato un altro Sordello, del quale dice di aver avuto indirettamente notizia da un trattato concluso nel 1254 fra Ezzelino ed Uberto Palavicino. Seguito l'accordo fra i due antichi vicarî imperiali, da parte di Ezzelino giurarono di mantenerlo le città di Verona, Padova e Vicenza; ed appunto nel rotolo di pergamena, in cui si firmarono gli abitanti del quartiere di S. Stefano di quest'ultima città, si ricorda fra gli altri un « Sordellus qui fuit de Marano » (3).

---

(1) Il D'Ovidio (*Saggi critici*, Napoli, 1878, p. 400, n. 1) argomentò da un passo del *De Vulgari Eloquentia* (I, 15) che Sordello abbia usato comporre e favellare anche in una specie di dialetto mantovano, commisto di elementi tolti ai dialetti delle regioni vicine.

(2) *Ezzelin von Romano. I Teil: Die Gründung der Signorie (1194-1214)*. Stuttgart, Kohlhammer, 1890, in-8°, pp. XVI-164.

(3) Il Gitterman accenna al contesto del documento solo colle seguenti parole (p. 95): « Im Jahre 1254 schloss Ezzelin für seine Signorie mit Pa- « lavicin von Cremona einen Vertrag ab; » e qui in nota (p. 146) rimanda agli *Acta Imperii Selecta* di Böhmer-Ficker, Innsbruck, 1870, n° 969, ed all' « Arch. Seg. Crem. 1805. 1806 ». Se non che nella citata opera del Böhmer, al n° 969, è bensì riportato un trattato fra Ezzelino III ed Uberto Palavicino, ma questo è del 31 marzo 1252; inoltre in esso compaiono solo

La notizia è certo tale, che a primo tratto ci colpisce; e ci colpisce anche più il risultato, che da questa scoperta volle trarre il Gitterman, secondo il quale, appunto quest'altro Sordello, originario di Marano, non il celebre trovatore, nativo di Goito, avrebbe avuto le tanto note avventure con Cunizza. In questo modo il poeta, a cui l'Alighieri procurò così bella fama, sarebbe scagionato da una sola delle sue avventure d'amore, ma di quella appunto, che fece parlare più di lui, e destò maggiormente le maraviglie per la grande stima, che del Mantovano aveva fatta l'Alighieri.

Il Gitterman a questo proposito ha addirittura occupato tutta un'appendice del suo libro (*Anhang. I. Sordello von « Mantua » und Cunizza von Romano*, pp. 93-96), ed ha discusso assai largamente i particolari delle avventure di Cunizza col poeta vissuto in corte di suo padre. Quanto al secondo Sordello da lui trovato, il G. sente il bisogno di dimostrare (p. 95), ch'egli non è vicentino; e lo prova, allegando il fatto, che la frase « fuit de » fu adoperata in Verona, per indicare artigiani tedeschi, trentini,

---

Ezzelino da Romano ed i Veronesi, i quali giurano di difendere Uberto Palavicino, « capitaneum generalem ab Ambro inferius et potestatem Cremone », ed il comune Cremonese stesso contro tutti i nemici dell'Impero, e specialmente di re Corrado; dunque e la data del documento, e le parti in esso paciscenti, e l'argomento stesso ci provano, che qui non abbiamo a fare col trattato, al quale il G. ha alluso. Però al n° 971 degli stessi *Acta*, appunto sotto la data 1254 (ottobre 19), è pubblicato un altro documento, in cui Ansedisio dei Guidoti, podestà di Padova, e tutti i membri del consiglio generale di tale città confermano « societatem, promissiones, pacta et iuramenta « universa et singula », che « Prandus de Ruthena iudex de Padua, Frede- « ricus de Scala et Advogarius de Aleardis de Verona, ambaxatores, nuncii, « sindici et procuratores illustris domini Ecelini de Romano et civitatum « Verone, Padue et Vicentie », avevano trattato con Uberto Palavicino, vicario generale dell'Impero in Lombardia, e « perpetualis dominus et potestas » delle città di Cremona, Pavia, Piacenza e Vercelli: evidentemente, neppur questo non è il documento, a cui il G. ha voluto accennare; ma senza dubbio esso e per la data, e per tutti i particolari, che ci fornisce, mostra di collegarsi con quello, del quale l'A. ci ha dato inesattamente notizia. Dunque prestiamo fede alla scoperta del giovane erudito non per la sua nota, ma in grazia di quest'altro documento, il quale mostra probabile l'esistenza di quello, a cui egli ha malamente accennato. Notiamo ancora, a conferma di questa conclusione, che anche il Böhmer ha tolto il citato doc. 971 agli archivi di Cremona; il che, l'editore, colla sua nota concisione, indicò colla frase (p. 677): « Cereda aus dem Archive zu Cremona ».

padovani; ed il fatto ancora, che lo stesso documento, il quale ci ricorda il « Sordellus qui fuit de Marano », ci ricorda pure un « Guilielmus de Marano », di cui si sa precisamente, che non era vicentino; ma a noi pare, che per intendere, come il Sordello in questione non era originario proprio di Vicenza, basta sapere anche solo gli elementi del latino. Concesso dunque, che il « Sor-« dellus qui fuit de Marano » era originario di Marano, e non proprio di Vicenza, continuiamo a tener dietro al G. Questi ora nota, che da Udine a Tagliacozzo si riscontrano più di quindici luoghi, chiamati Marano, e tre di questi si trovano precisamente uno presso Verona, l'altro presso Vicenza, il terzo presso Treviso (1). Egli, per la nostra questione, ferma lo sguardo special-

---

(1) Nell'*Indice Alfabetico generale delle frazioni casali e colmelli che compongono il Regno d'Italia le provincie Illiriche ed il Trentino*, compilato da Raimondo Rossi, S. Vito al Tagliamento, 1878, troviamo (p. 574) diciasette località italiane denominate Marano; inoltre altre otto, la forma del nome delle quali si potrebbe ricondurre a quella di Marano (sono, p. es.: Maran, Marana, Maranello, Marani, Marania, Maranola, ecc.); badando anche solo ai luoghi, chiamati precisamente Marano, ne troviamo due nell'Abruzzo Ulteriore II, due nella provincia di Ascoli Piceno, due nella Calabria Citeriore, e due nel Modenese, inoltre uno presso Napoli, uno presso Roma, uno presso Novara, uno presso Parma, uno presso Bologna, uno presso Venezia, uno presso Verona (Marano di Valpolicella, uno presso Udine (distretto di Palmanova), ed uno presso Vicenza (distretto di Thiene). Manca in quest'indice la notizia del Marano Trevigiano, sul quale appunto cadde la preferenza del G. La medesima mancanza ho pure notata nel *Dizionario geografico postale del Regno d'Italia*, Torino, 1863; il quale indica pure una quantità di luoghi denominati Marano, e fra questi il Marano di Valpolicella ed il Marano di Thiene. Infine sono ricorso, non che ad altre carte, a quelle diligentissime dello Stato Maggiore Austriaco; e nel Trevigiano, sul Brenta, presso al luogo di Campese, in cui si era ritirato Ezzelino II (tutte circostanze indicate dal G. nel descrivere la posizione del preteso Marano Trevigiano), non ho trovato alcuna località, che porti tal nome, tranne quella, che si trova nel distretto di Thiene, ed è appunto non molto distante dal Chiese e da Campese; ma è il Marano Vicentino. Evidentemente qui si tratta di una curiosa svista, o fors'anche di una gherminella dell'A. Dalle gherminelle il G. non ripugna; perchè, ad esempio, in un altro punto del suo lavoro (p. 133, nota 14) egli mostra d'aver primo potuto indicare precisamente il giorno della morte di Ezzelino III (primo ottobre 1259), mentre invece ebbe tale notizia dal prof. C. Cipolla, il quale cortesemente gli comunicò le bozze di stampa della sua poi comparsa pubblicazione delle *Antiche Cronache Veronesi* (edite nei *Monumenti storici publicati dalla R. Deputazione Veneta di Storia Patria*, Serie III, *Cronache e Diarii*, t. I, Ve-

mente su questi tre luoghi, ed assevera (l. c.): « Sordello konnte « nicht aus dem Veronesischen Marano stammen, weil dieses « 1220 dem Grafen Richard von San Bonifazio gehörte ». L'A. non aggiunge di più; ma, cercando di svolgere il suo argomento, notiamo, che di questo luogo di Marano, il quale si trova nella Valpolicella, era stata confermata l'investitura a Riccardo da S. Bonifacio da Federico II con un diploma del 18 settembre 1220 (1). L'argomento, a dir il vero, non si capisce chiaramente neppur qui; onde bisognerà ancora spiegarlo coll'unica ipotesi, che, per quanto paradossale, rimanga possibile, cioè, che il Sordello, il quale nel 1254 abitava a Vicenza, perchè allora era soggetto alla signoria di Ezzelino III, non poteva esser nato nel Marano Veronese, che nel 1220 era stato dato in feudo a Riccardo da S. Bonifacio, in quel tempo nemico della casa da Romano. Questa ragione certo non ci appaga (2). Il G. continua poi: « Es ist unwahrscheinlich, dass er [Sordello] als Vicentiner « (von Marano bei Breganze und Bassano) S. « qui fuit de Ma- « rano » genannt worden wäre ». Qui siamo di nuovo costretti a cercar una spiegazione alle parole dell'A.: probabilmente al G. non parve, che il suo Sordello, abitante a Vicenza, sarebbe stato detto « de Marano », se fosse stato originario del Marano vicentino. Ma questa sua opinione non è meno ardita di quella citata sopra: perchè mai sarebbe stato possibile dire il Sordello in questione proveniente da un luogo lontano, e non da un luogo vicino? e chi non sa, che non solo si nominava un individuo dal

---

nezia, 1890); la quale pubblicazione contiene la citata notizia a pp. 210-12 e 522, e fu già annunciata in questo medesimo *Giornale*.

(1) Questo diploma fu edito dal Gitterman, pure in appendice, a p. 153 e segg.

(2) Se anche il Sordello in questione fosse nato in epoca di molto anteriore, in tempo, in cui gli ordinamenti feudali facevano ancora sentire tutta la loro gravezza, e fosse stato un servo della gleba, un « ministerialis » nel senso dato specialmente in Germania a questa parola, tuttavia avrebbe ben potuto fuggire al suo naturale signore feudale, e ricoverarsi nei luoghi dipendenti dagli Ezzelini; e questa fuga diventava tanto più facile, se appunto le due case feudali erano nemiche fra di loro: perchè il fuggitivo non correva pericolo di esser restituito al suo primitivo signore. In Piemonte tali fughe furono frequentissime ancora nella prima metà del secolo XIII, e vennero talora fatte in corpo dagli abitanti d'intieri villaggi: Alessandria un tempo, e più tardi Mondovì, Cherasco, Fossano, ed altri luoghi del Piemonte ce ne dànno la prova.

suo luogo nativo, fosse questo lontano, o prossimo, ma ancora persino dal quartiere della città, o dalla Porta, presso cui era nato, od un tempo aveva abitato? (1). Ma l'A., senza fermarsi su tali riflessioni, ha voluto concludere senz'altro: « So bleibt denn nur « das an der Brenta bei Ezzelin II Kloster gelegene Marano als « die Heimat des Sordello von Treviso »; quest'è, si noti la graziosa circostanza, appunto il Marano, che non esiste.

L'A. evidentemente ha stiracchiato tanto, fino a giungere a questa conclusione, per poter affermare, che il rapitore ed amante di Cunizza fu il Sordello da lui studiato, non il celebre trovatore mantovano.

Della non iscarsa bibliografia sopra quest'ultimo il G. non ha quasi notizia. Di quelli, che recentemente parlarono di Sordello, egli non cita, che due: il Winkelmann (2), e l'Agresti (3); quanto alle fonti antiche, egli non conosce affatto l'esistenza delle due contemporanee biografie provenzali di Sordello (4); e crede, che i casi di lui con Cunizza siano stati accennati solo da Rolandino (5), e poi non se ne sia più parlato da nessuno, fino a Benvenuto Rambaldo da Imola (6), il quale sarebbe dipeso solo da Rolandino, inoltre avrebbe ancora alterato, ed amplificato colla sua fantasia l'aneddoto accennato appena dalla sua fonte, e presentato da questa in forma mal certa con un « dictum fuit » (7).

---

(1) All'opposto di quanto ha voluto dedurre l'A., noi pensiamo, che probabilmente il Sordello, il quale nel 1254, come cittadino di Vicenza, giurò di rispettar il trattato concluso da Ezzelino con Uberto Palavicino, venisse considerato cittadino vicentino appunto, perchè non solo all'epoca del trattato abitava in Vicenza, ma anche perchè era nativo del Marano appartenente al territorio vicentino. Eppoi, s'egli fosse venuto da un Marano lontano, è verosimile, che sarebbe piuttosto stato nominato dal centro maggiore, a cui tal Marano era presso, anzichè da quest'ultimo, ch'era poco o punto conosciuto, e che poteva anzi essere confuso col Marano vicentino.

(2) *Jahrbücher Friedrichs II*, Leipzig, 1889, I, 259, nota 1. Il W. non ha fatto, che accennare, molto inesattamente, al ratto di Cunizza, compito da Sordello.

(3) *La verità sulle colpe di Cunizza da Romano*, Napoli, 1887.

(4) Queste furono edite, oltre che da altri, dal prof. Camillo Chabaneau, *Les Biographies des Troubadours en langue provençale publiées integralement pour la première fois*, Toulouse, Privat, 1887, p. 106.

(5) *Monumenta Germaniae Historica*, *SS.* XIX, 41.

(6) Cfr. l'ediz. Vernon-Lacaita del *Commento* di Benvenuto, Florentiae, Barbèra, 1887, III, 177.

(7) Noto anzitutto essere falso quanto il G. afferma (p. 94), che Benvenuto

Per conseguenza il G. qui lascia capire, che le basi del famoso aneddoto sono assai deboli, anzi va tanto innanzi, da chiamar questo addirittura una saga, derivata dalla ben nota libertà dei costumi di Cunizza; ed aggiunge: « und selbst wenn sie [Cunizza] « unschuldig gewesen wäre, der allgemeine Hass gegen ihre « Brüder sich gegen sie als einzig überlebendes Mitglied der « gefürchteten Familie nur zu willig gewandt hätte ».

Con tutto ciò l'A. non nega intieramente fede a quella, ch'egli chiama una saga; ma ne trae pretesto, per modificare a suo piacimento la narrazione di Benvenuto da Imola. Anzitutto egli afferma senz'altro (pp. 94-95): « Wenn wir uns... erinnern, dass « Ezzelin II, der mit Verona am Ende des 12. und am Anfang « des 13. Jahrhunderts eine Reihe von Streitigkeiten hatte, « schwerlich einen Mantuaner Ministerialen haben konnte, ohne « Güter im Mantuanischen zu besitzen, und wenn wir von solchen « Gütern Ezzelins nichts wissen, so müssen wir den Diener Ez- « zelins II als einen Nicht-Mantuaner auffassen. Wir glauben, « dass Sordellus, der Entführer der Cunizza, ein Trevisanischer « Diener Ezzelins II war ». E qui continua senza alcun pensiero: « Denn Rolandin zufolge war es auf einem Gute Ezzelins, wo « Cunizzas und Sordellos Liebesverhältniss spielte »; ora Ezzelino II a partir dal 1221 abitò nei suoi possessi Trevisani, e l'avventura di Sordello con Cunizza dovette accadere dopo il 1224 e prima del 1226, quando appunto Riccardo da S. Bonifacio era podestà in Mantova. Sul fine di quest'appendice poi (p. 96), sconvolgendo tutto il racconto tradizionale, e malmenando ancora il ben noto passo di Benvenuto da Imola, termina col dire, che l'episodio degli amori fra Sordello e Cunizza, non il ratto precisamente, avvenne nel 1225, e che allora Cunizza « konnte..... « den Palast des in Mantua sich aufhaltenden Grafen von S. Bo- « nifacio bewohnt haben, der als Palatium in civitate Veronae « bezeichnet worden wäre ». La ragione, per cui il G. fa succedere gli amori fra Sordello e Cunizza nel palazzo di Riccardo

---

ha tolto l'indeterminatezza, in cui Rolandino aveva tenuto il racconto delle avventure di Sordello con Cunizza. Il G. poi, come prova della confusione, che nella storia degli avvenimenti veronesi avrebbe apportata Benvenuto. quando volle distaccarsi dagli *Annales S. Justinae Patavini*, cita (p. 94) l'errore commesso dal commentatore col credere i Montecchi e Cappelletti, ricordati dall'Alighieri, due famiglie entrambe di Verona, e con una lunga digressione prende a dimostrare quello, che già era notissimo, che cioè i Cappelletti sono invece di Cremona.

da S. Bonifacio stesso in Verona (1), anzi che in quello di Ezzelino, come narra Benvenuto da Imola, è la seguente: « Ez-« zelin III hatte anscheinend 1238 noch keinen Palast in Verona, « als er Kaiser Friedrichs Tochter heiratete. Erst um 1252 hat « er eine Reihe Häuser in Verona bei San Biagio in der Nähe « von Sant'Anastasia ».

La principale di tutte queste ardite asserzioni è questa: che il Sordello, il quale, secondo l'espressione di Rolandino, fu « de... « familia » di Ezzelino II, non potè essere Mantovano, perchè nel Mantovano Ezzelino II non ebbe feudi; ma, notiamo, il G. non ha mantenuto la frase di Rolandino, e neppure quella di « curialis », adoperata da Benvenuto da Imola (2), ma disse Sordello ora un « Diener », ora un « Ministerialen » di Ezzelino II, colle quali espressioni egli venne a mutare completamente il carattere di Sordello; ristabilita la frase originale, tutta l'argomentazione del G. precipita d'un tratto (3): alla corte di Ezze-

---

(1) Sulla posizione del palazzo di Riccardo da S. Bonifacio in Verona, cfr. Carlo Cipolla, *Di una iscrizione medioevale Veronese* negli *Atti del R. Istituto Veneto*, vol. V., S. V., p. 3. A questo proposito il prof. Cipolla mi comunica ancora gentilmente quanto segue: « Un documento del 1217 « [riferito nella succitata pubblicazione] ricorda la *domus* del conte Riccardo « da San Bonifacio come situata « in hora », nella contrada, della « Platea « maior » (= Piazza delle Erbe). Ciò non significa che quella casa fosse « proprio situata nella piazza stessa, ma soltanto prova che si trovava nella « contrada che avea nome dalla piazza: e perciò non è forse fuori di ogni « probabilità l'identificazione di quella *domus* coll'attuale casa Negri, situata « sull'angolo di Via Capello con Via Stella: quella casa è conosciuta anche « ora sotto il nome di casa o palazzo Sanbonifacio ». — Ritornando all'articolo succitato, noto, che anche per il Cipolla questo palazzo fu « reso ce-« lebre così dalle sanguinose lotte cittadine che dai nomi di Cunizza e di « Sordello »; ma il ch. professore non disse, se in esso siano avvenuti gli amori di Sordello con Cunizza, come afferma ora il G., oppure, il che sarebbe più verisimile, se vi abbia avuto luogo specialmente il ratto.

(2) Ecco le parole di Benvenuto Rambaldo, che per lo studio presente ci conviene richiamar alla memoria (ediz. citata, III, 177): « hic novus spiritus « fuit quidam civis mantuanus nomine Sordellus, nobilis et prudens miles, « et ut aliqui volunt, *curialis*, tempore Eccirini de Romano, de quo audivi « (non tamen affirmo) satis jocosum novum, quod breviter est talis formae »: ecc.

(3) Lasciamo stare la parola « Diener », la quale umilia la condizione di Sordello, ma non giova esplicitamente alla dimostrazione del G.; tralasciamo pure la spiegazione della frase di Rolandino « de... familia », troppo usata e nota, perchè si senta il bisogno di spiegarla appositamente; fermiamoci

lino II poteva trovarsi, non che un abitante della vicina Mantova, magari anche un Siciliano. Il seguito dell'argomentazione del G. è poi non meno strano; perchè a p. 95 egli, a conferma della pretesa nazionalità trevigiana del suo Sordello, allega la narrazione di Rolandino, secondo la quale gli amori di Sordello e Cunizza ebbero luogo « in patris curia »; quindi conclude che, siccome dopo il 1221 Ezzelino II visse nei suoi beni trevigiani, l'avventura sarebbe appunto avvenuta nel Trevisano, patria del suo Sordello. A p. 96 invece, dimenticando quanto aveva detto nella pagina precedente, o per lo meno recando una nuova confusione, fa credere, che i colpevoli amori di Sordello con Cunizza avvenissero nel palazzo stesso di Riccardo da S. Bonifacio in Verona, e, naturalmente, all'epoca, in cui la bella sorella di Ezzelino III non era ancora stata rapita al marito.

Invece la prima biografia provenzale racconta, che Sordello, mentre stava presso Riccardo da S. Bonifacio, s'innamorò di Cunizza, e poi per volontà di Ezzelino (e probabilmente intese dire Ezzelino III), la rapì e la condusse via. La seconda biografia più diffusamente narra, che Sordello andò alla corte del conte Riccardo, il quale lo onorò assai; egli s'innamorò di Cunizza, ch'era già moglie del Conte, e questa di lui; quando poi, rottasi dinuovo discordia fra il Conte ed i cognati, Riccardo venne anche meno all'amore verso Cunizza, i cognati, Ezzelino III ed Alberico, fecero da Sordello rapire la loro sorella al Conte; il trovatore allora se ne venne a star con loro « en gran benanansa », e poi

---

invece sul valore dei vocaboli *curialis*, e *ministerialis*. Quanto al primo, riflettendo alla condizione, in cui Benvenuto da Imola ci presenta Sordello, è evidente, che la parola « curialis » corrisponde alla frase italiana antica « uomo di corte », cortigiano, espressioni, che equivalgono in grosso a quella di Rolandino: « fuit de... familia ». Da questa parola, presa in tal significato, si è formato il vocabolo « curialitas = cortesia ». Invece l'appellativo « ministerialis », benchè non manchino esempi, in cui esso s'avvicina al significato da noi attribuito, pel caso nostro, alla parola « curialis », tuttavia di solito ricorda un ufficiale, che ha cura dell'amministrazione, oppure, secondo i costumi tedeschi, anche un servo, nel senso più rigoroso della parola, come opposto ad uomo libero. E con questo significato appunto ha voluto adoperare la parola il G.: se Sordello fosse veramente stato un « mi-« nisterialis » di Ezzelino II nel senso tedesco, certo egli avrebbe dovuto vivere nei feudi particolari della casa da Romano, non presso la lontana Mantova; ma, come s'è visto, il G. ha voluto attribuire al Sordello, del quale egli parla, questa condizione, senza nessuna ragione affatto.

se ne andò in Provenza. Rolandino afferma, che in seguito al matrimonio di Riccardo da S. Bonifacio con Cunizza, coll'andar del tempo, per ordine di Ezzelino, padre di Cunizza, Sordello, « de ipsius familia » (di Ezzelino II), rapì questa al marito, e poi, dimorando con lei nella corte del padre (non dice dove questa corte fosse), si disse, ch'egli fosse giaciuto con essa; ed Ezzelino lo cacciò da sè. Quanto a Benvenuto da Imola, egli, mentre tace del ratto di Cunizza, racconta invece, che, al tempo, in cui questa viveva nel palazzo degli Ezzelini in Verona, indusse Sordello ad andarla a trovare in questo; ma venuta la cosa a conoscenza di Ezzelino III, egli con un curioso tratto dissuase l'avventuroso trovatore dal ritentare la prova; per il che questo, eccitato ancora dall'amante ad andarla a visitare, e pauroso della vendetta del fiero fratello di lei, preferì abbandonare la corte di Ezzelino.

Quanto il G. ha raccolto, a proposito del possesso di case avuto da Ezzelino in Verona, è grave; ma non dà punto ragione al G. di far succedere l'avventura narrata da Benvenuto nel palazzo di Riccardo da S. Bonifacio, anzichè in quello degli Ezzelini. Il racconto degli *Annales Veronenses*, al quale il G. unicamente si appoggia, potrebbe anche far supporre, che la casa del conte Bonifacio di Panico, nella quale Ezzelino condusse la sua sposa subito dopo il matrimonio celebrato innanzi alla porta di S. Zeno, si prestasse più alle feste nuziali, che non l'abitazione dei da Romano (1). Nè con questa obbiezione pretendo, che il racconto, presentato da Benvenuto da Imola stesso come non sicuro, sia scevro d'inesattezze; ma dal trovar questo non del tutto assicurato al capovolgerlo addirittura ci corre un tratto. Il G. stesso afferma, che nel 1252 Ezzelino possedeva in Verona « eine Reihe

(1) Gli *Annales Veronenses* (cfr. *M. G. H.*, *SS.*, XIX, 10-11) narrano, che il giorno delle Pentecoste (23 maggio) 1238, « ante ianuam Sancti Zenonis « de Verona... imperator [Federico II]..... domnam Salvazam eius filiam tra- « didit in uxorem domno Icerino de Romano, quam idem domnus Icerinus « guadiavit et desponsavit, et eam conduxit in Veronam in domo habitationis « comitis Bonifacii de Panico cum solemnitate maxima nuptiarum ». Gli *Annales Veteres* (Veronenses, editi dal ch. prof. C. Cipolla nell'*Archivio Veneto*, t. IX, parte 1ª, an. 1875) dicono soltanto sotto l'anno 1238 (ibid., p. 93): « Dominus. Scerinus de romano duxit vxorem de Apulia in pente- « costes, et vocabatur domina saluaça ». I dati cronologici delle due cronache non sono smentiti dai *Regesta Imperii* di Böhmer-Ficker (cfr. quest'opera, nº 2348. c.).

« Häuser » (1): alcuna di queste poteva egli già ben abitare verso il 1225, quando per i suoi scopi politici, come il G. dimostra, faceva frequente dimora in Verona (2).

Scalzate così, per quanto ci pare, tutte le conclusioni, che il G. troppo arditamente ha voluto trarre dalla sua scoperta, non resta, se non questo, ch'egli ha trovato, che contemporaneamente al celebre Sordello di Goito ne visse un altro di Marano. L'aver due persone contemporaneamente portato il nome di Sordello, e l'esser esse probabilmente vissute per qualche tempo nella medesima regione, fors'anche nella medesima città, è curioso; ma per questo solo i particolari della vita del celebre trovatore, e le avventure amorose di lui non corrono ancora pericolo di diminuir di numero, e di cadere in parte a carico del nuovo Sordello.

CARLO MERKEL.

---

(1) Il G. dice di aver attinto questa notizia allo SCHIRRMACHER (*Die letzten Hohenstaufen*) ed all'Arch. Segr. Cremonese, 2368.

(2) Cfr. i due primi capitoli del lavoro del Gitterman.

JACOPO CORSI E IL TEBALDEO

Su Girolama e Jacopo Corsi il prof. Vittorio Rossi ha richiamata di fresco l'attenzione degli studiosi, ricercandone la vita e le rime con quella diligenza esemplare che mette sempre nei lavori suoi (1). Così una nuova rimatrice è venuta ad arricchire il nostro parnaso quattrocentista, ove di donne non è punto dovizia; chè l'incognita di cui son rime nelle *Poesie italiane inedite di dugento autori* mai non fu viva, se non nella fantasia del Trucchi (2); e delle tre poetesse, i cui nomi registra il Rossi in aggiunta alle poche ricordate nella raccolta di Luisa Bergalli, nessuna merita veramente di stare accanto a Girolama, se non forse Medea Aleardi. Di questa pei mss. sincroni vaga un sonetto, che dovett'essere fino ad un certo segno popolare (*Del non esser Jason, s'io son Medea*); e dal suo concittadino Felice Feliciano ci è stato conservato anche un capitolo in terza rima (*Se 'l summo septro el qual Jove e Pluton*), col quale ella rispose per le consonanze a Messer Niccolò de' Malpigli, rimatore bolognese non del tutto oscuro, di cui sarebbe fors'anche utile rinfrescare la memoria, avendo egli scritto molto (3). Invece, di

(1) Vedi questo *Giornale*, XV. 183 sgg.

(2) Cfr. Zambrini, *Le Op. volg. a stampa* [4], Appendice, p. 183.

(3) Vedi E. Lamma, in *Arch. st. per le Marche e per l'Umbria*, vol. IV (1889), p. 506 *n.*, e la tavola da lui data nel *Propugnatore* del cod. Isoldiano, uno dei più ricchi di poesie del Malpigli, donde a punto un sonetto di costui, contro la Corte di Roma, fu pubblicato per nozze Rizzi-Cella in *Rime ined. d'ogni secolo*, Milano, Agnelli, 1870 (cfr. anche Crescimbeni, *Comentari*, vol. II, P. II, lib. 4°, n° C; Quadrio, *St. e rag. d'ogni poesia*, II, 196). Il suo cap. *ad facundissimam mulierem dominam Amideam de Aleardis de Verona* comincia: *Flegon Ehous Piroys et Ethon*, e si conserva, insieme con la risposta, scritta *ordine clarissime Emidee de Aleardis*, a c. 36 *b* dell'Estense X. B. 14 (ital. n° MCLV), autografo dell'antiquario

Laura Farnese si conosce soltanto, indirettamente, un sonetto, e Antonia Gianotti, che fu moglie al minore dei fratelli Pulci, ha importanza per la drammatica sacra, non per la lirica del quattrocento. Nulla poi sappiamo di quella *donna di Siena*, alla quale nel cod. Riccardiano 1100, a c. 57 *b*, trovo assegnato il noto sonetto *Quell'Adriana, che 'l crudel Teseo* (1); né pure se sia un'istessa persona con la *donna di Siena*, che nel 1434 inviava due curiosi sonetti a Cosimo de' Medici « per la sua tornata in « patria » (2). Quanto a Serafina Colonna, di cui alquanti capitoli e una canzone, spirituali, furono impressi nel 1524, a Venezia, nell'opera *Del dispregio del mondo* di Agostino Colonna (3), è tempo di toglierle il ternario del Serdini *Madre di Cristo gloriosa e pura*, che solo rappresenta, a sproposito, il patrimonio poetico di costei nella raccolta dello Zanotto (4). Come ognun vede, adunque, per questo riguardo la pubblicazione del Rossi è non poco importante.

Anche Jacopo Corsi, fratello della rimatrice, acquista, grazie all'illustratore, un posticino nella nostra storia letteraria; e precisamente in quella schiera di verseggiatori mediocri fioriti nell'ultimo quarto del secolo quindicesimo, delle cui rime una silloge copiosa ci è offerta da piú mss., come dal Ferrarese n° 408 (5), dal cod. HH. IX. 201 della Biblioteca Palatina di

---

Feliciano, che fu anche rimatore, e molte sue poesie ci ha lasciate in questo ms. e in piú altri, come nel n° X. *. 34 della stessa biblioteca, nel Marciano ital. IX. 257, in codici Parigini, Harleiani, Bodleiani (cfr. MORTARA, *Catal. dei mss. Canoniciani ital. d. Bodleiana d'Oxford*, pp. 17-18). L'Estense di cui parliamo (quell'istesso, citato dal Tiraboschi, che fu un tempo dell'avvocato Eustachio Cabassi) fu da lui trascritto nel luglio 1460, e contiene parecchie cose rilevanti; fra le altre, a c. 36 *a*, il su mentovato sonetto di Medea *Ad spectatissimum comitem Malaspinam veronensem*, che, di sur un cod. d'Udine, fu pubblicato dal BIADEGO nel *Propugn.*, XIII, P. II (1880), pp. 255-6.

(1) Pubbl. in BURCHIELLO, *Sonetti*, Londra, 1757, p. 193, col titolo *Una moglie cosí scrive al suo marito*. Il Riccardiano, d'accordo con altri mss., lo dice fatto « per Giovanni del Paffiera Cavalcanti ».

(2) Cfr. MANZI, *Testi di lingua* ecc., Roma, 1816, pp. 100-1, e L. FRATI, in questo *Giorn.*, IV, 191-2.

(3) Vedi QUADRIO, *Della storia e d. rag. d'ogni poesia*, Milano, Agnelli, 1741, II, 218.

(4) *Lirici del sec. primo, secondo e terzo*, in *Parnaso ital.*, vol. XI, Venezia, Antonelli, 1846, col. 1006.

(5) Cartaceo, del sec. XVI *in.*, di fogli 376, sopra tutto importante per il

Parma (1), dall'Estense X. *. 34 (degli italiani n° DCCCXXXVI) (2). Questi due ultimi, di fatto, ci hanno conservato anche un buon gruzzolo di sonetti del Corsi. Nel cod. Modenese rappresentano largamente l'Italia superiore Niccolò da Coreggio (3), Giovanni Pico della Mirandola, Feliciano, il Sasso, Antonio Pelotto (4), Niccolò Lelio Cosmico (5) e più altri, certo famosi nel loro tempo, ma oggidì oscurissimi. Ferrara di cotesti alunni delle Muse somministra il manipolo più grosso, col Tebaldeo, col Gualterio, col Bendedei, con Lodovico Sandeo e Francesco Cieco. Nè il raccoglitore ha lasciata da parte la Toscana: anzi hanno rime nel suo ms., oltre al Pistoia, al Poliziano e al Magnifico, un Giovanni Orbo Fiorentino (quell'istesso, probabilmente, cui addirizzava un sonetto Antonio Cornazano) (6), un Manucio da Siena e un Filippo Manucio Lucchese, che non saprei ora dire se siano una sola e identica persona, e, quantunque d'alcun decennio più antico, Bernardo Pulci (7). Di questa legione il Corsi, servitore d'un Sanseverino e poi cameriere del Moro, non è che un gregario. Anch'egli, al par di tanti suoi conterranei che ciò venivano facendo da oltre un secolo, lasciata la Toscana, cercò migliori compensi e più facile plauso nelle corti dell'Italia superiore; dove non gli era contrastato il pane da poeti come il Poliziano e Luigi

---

gran numero di sonetti e canzoni del Cosmico che contiene. Vedine una sommaria descrizione in G. Antonelli, *Indice dei mss. della civica bibl. di Ferrara*, P. I, Ferrara, 1884, pp. 196 sgg.

(1) Cfr. *Arch. stor. lomb.*, an. XIII (1886), p. 530, *n.* 7, e questo *Giorn.*, XV, 213.

(2) Alcun cenno ne fu dato dal Cappelli, proemiando alle rime del Pistoia (Livorno, 1884, pp. IX-X); il Rossi lo cita nell'Appendice del suo scritto.

(3) V'è di lui la *Psiche* (*Nicolai Corigii Vicecomitis Divae Helisabet Estensi inclitae Mantuae Marchionissae Fabula Psiche et Cupidinis*, c. 1 *a*), un'*Egloga chiamata la Semidea* (c. 24 *b*), due capitoli (cc. 28 *b*-32 *b*) e molti sonetti.

(4) Che io, d'accordo col Renier (*Arch. stor. lomb.*, an. XIII, p. 797 *n.*), non credo punto fiorentino di patria, come vorrebbe il Quadrio (*St. e rag.*, II, 210).

(5) Del quale anche questo ms. contiene moltissimo.

(6) *Al suo albergo real, car Giovanni Orbo*; nel canzoniere dell'Estense, non già nella stampa del 1502.

(7) I sonetti di costui, in numero di cinque, son preceduti dall'iniziale *P.* Anche la raccolta parmense, a c. 85 *a*, reca due strambotti del minore dei tre celebri fratelli poeti.

Pulci, nè aveva a giudice delle sue rime un signore così intendente come il Magnifico. E però anch'egli è del novero di quei rimatori aulici dell'estremo quattrocento, per lo più frivoli di concetto e nella forma secentisticamente ampollosi, che hanno, se non altro, il merito d'aver pòrto argomento al D'Ancona d'uno studio acuto e geniale. Taluno di essi ha veramente importanza, e non tarderà a presentarsi ai lettori moderni con tutto il suo corredo trascelto e ordinato. Alludiamo al Cariteo e a Serafino: i quali, per altro, in cotesta fioritura poetica dell'ultimo quarto del secolo rappresentano la parte meridionale della penisola, e delle raccolte di rime su mentovate occupano ben poca parte. Nel settentrione il corifeo dei poeti cortigianeschi era a quel tempo il Tebaldeo, intorno al quale raccoglievasi in Ferrara non dirò una scuola ma un gruppo di verseggiatori, ond'egli per comune consenso era salutato maestro. Quale e quanta fosse cotesta ammirazione si rileva per l'appunto da un sonetto di Jacopo Corsi, fino a qui inosservato.

L'Estense di Modena che, com'è ben naturale, per la poesia fiorita all'ombra della corte ferrarese può dirsi una miniera, conserva due testi a penna entrambi provenienti da mss. del Tebaldeo, e però degni di studio. Dal primo, segnato X. *. 30 (ital. n° DCCCXXXII), fu pubblicata in questo *Giornale* (XII, 437 *n.*) una poesia probabilmente autografa di Bassano da Mantova, e non isfuggì alle recenti indagini del Volpi sul Saviozzo; del qual verseggiatore contiene la disperata *L'infastidite labbra, in cui già posi.* E giova notare, che questa famosa poesia si trova in una lettera intestata *Jo. Baptista Musius clarissimo viro Antonio Thebaldeo* del 31 maggio 1485, colla quale il Musio accompagnava l'invio, aggiungendo brevissimi cenni sul Serdini, e due sonetti senza nome d'autore (1). Ciò dinota nel Tebaldeo un lodevole desiderio di conoscere gli antichi rimatori volgari, che, di fatto, è confermato dall'altro codice, dove incontriamo in speciale fascicolo molti *Sonetti di M. Buonaccorso da Montemagno Cittadino Fiorentino* (2); un dei pochi rimatori del minor par-

---

(1) Sono a fianco alla *disperata*, nella colonna a destra. Cominciano: *Soleva antiquamente il bom Senato* e *Hay, Roma antiqua, mentre fosti recta.*

(2) Da c. 40 *a* fino a c. 47 *b* ne contiene sedici, e precisamente i numeri XV, XXI, XI, XVIII, II, VIII, VII, XXVII, III, IV, XIII, XVII, XXVI, XVI, XXIII, XXVIII dell'ed. Casotti. Anche nel cod. X. *. 34, in mezzo alle rime di tutti quei sopra detti poeti dell'estremo quattrocento, occorre un

naso trecentista il cui nome sopravvivesse nel secolo XVI, procacciandogli ammiratori e perfino plagiarî. L'importanza di questo secondo codice è subito dinotata dalla scritta che reca sulla prima guardia, di mano del Muratori: *Varî componimenti poetici volgari, cavati dall'Archivio di S. A. S., i quali erano tra i mss. di Antonio Tebaldeo, celebre Poeta Ferrarese.* È infatti una miscellanea costituita da fascicoli, quinternetti e fogli, di vario sesto ma tutti di poesie, per lo più adespote, appartenuti a questo letterato (1). Il primo fascicolo contiene la parte iniziale del canzoniere d'Antonio Cornazano; 43 sonetti, che, da c. 1 *a* a c. 16 *b*, si susseguono per ordine, come nella stampa del 1502, senza didascalie e senza indicazione dell'autore. Il quarto reca i sonetti del Montemagni. Ne seguono indi più altri, pure di sonetti, uno per faccia; e, di solito, ciascun quaderno accoglie rime d'un determinato poeta. Anche vi si leggono due egloghe pastorali, poesie latine, versi in volgare *De la morte di Cosmico* e, di mano assai più tarda, *Ad Isabella Estense*; in fine, un abbozzo di principio del canzoniere del Tebaldeo.

Ma più di questi quinterni, di rime adespote, preziosi per chi studi la lirica degli ultimi decennî del secolo decimoquinto e dei primi del decimosesto (il quale potrebbe, io credo, con qualche indagine identificarne la maggior parte), importano ora a noi alquanti foglietti autografi conservati in esso codice, che dagli autori medesimi furono trasmessi in forma di lettera al celebrato poeta ferrarese. Contengono sonetti pieni di frivolezze o di smaccata adulazione; dei soliti, insomma.

Primo ci si fa innanzi con uno di questi, inedito, il Cornazano, che lo scrive di suo pugno sur un foglio, già piegato in quattro, sul cui tergo leggiamo: *Nobilissimo Juveni domino Antonio Tibaldeo. A la Cancellaria del Duca. Ferrariae.* Costui esalta il poeta; invece un tal Rapallo si contenta di mandargli *more solito* un sonetto in lode del cane da lui prediletto, che ci riduce a memoria quello di Serafino dell'Aquila per un cane di Monsignor Ascanio, o l'altro del Corsi in lode di un cane del Moro. Finisce con l'epitafio della fortunata bestiuola:

---

sonetto del Montemagni con a capo il suo nome, ed è il celebre *Erano i miei pensier ristretti al core* (c. 52 *a*).

(1) Ha la segnatura l. *. 18 (ital. n° DCCCXXXVIII).

Qui giace Borgieta de i can monarcha,
che dil Thibaldeo in terra idol vivo
fu, qual Cabot al so divo Petrarcha (1).

Ma lasciando stare queste ed altre somiglianti poesie, pure autografe e su piccoli fogli volanti (2), veniamo al sonetto di Jacopo Corsi in commendazione del Tebaldeo, cui pur ora accennavamo. Eccolo senz'altro per intero:

Iacobus Corsus Antonio Thebaldeo.

Cosa certa fra nui non si comprende,
com la qual possa l'hom farsi imortale;
ché quella fama, che in molti anni sale,
per altra in un momento a terra scende.
Quando nasce un, l'altro a Morte s'arende;
né si principia un ben, che surge un male:
e spesse volte una favilla tale
genera un foco, che un mazor n'acende.
Di che mi doglio thalora e lamento,
vedendo, Antonio, da te superata
de l'uno e l'altro tosco la eloquentia.
Da l'altra parte poi resto contento;
che se Fiorenza di gloria hai privata,
orni la patria mia d'altra excellentia (c. 79) (3).

Nulla né di nuovo né di notabile nelle quartine; manifestamente ispirate dai versi famosi del canto XI del *Purgatorio*, ond'esplicano il concetto col fare sentenzioso, gradito al Corsi, de' poeti *gnomici* della fine del trecento. Nuova invece e curiosa la ragione di coteste malinconiose riflessioni. Adunque *i due toschi*, Dante e il Petrarca, sono stati superati dal Tebaldeo; anzi, se è esatta rispondenza fra le quartine e i terzetti, la lor fama, poveretti, è a terra! Noi, lontani del pari dai tempi di Dante e da quelli del Tebaldeo, con tanta maggior finezza di gusto e tanto maggior lume di critica, a tal giudizio sorridiamo commiserando, e, indulgenti verso il quattrocentista meschinello, vorremmo in-

---

(1) Il son. comincia: *Credeva che dovese in fiero pianto*, e reca sul tergo: *Divus Thibaldeus* (c. 21).

(2) Per esempio, a c. 22 v'ha una *Ad Gallum consolatoria*, che principia: *Poi che volò da noi veloce e presta*. Un altro sonetto è sottoscritto *B. Castilioneus*.

(3) Intendi: Scrivendo tu stesso bellissimi versi *in toscano*.

colparne la maladetta adulazione; di cui, come si sa, anche le corrispondenze in rima si vennero ognor più smisuratamente rimpinzando, man mano che la poesia dall'aria vivace dei campi e delle vie s'andava rinserrando tutta nelle corti. Vorremmo, diceva; ma non possiamo. Ché, al mio parere, Jacopo Corsi la pensava proprio a quel modo; e il ragionamento, ond'era indotto a lamentare oscurata per opera del Tebaldeo la fama di Dante e del Petrarca, rispondeva ad un suo proprio ed intimo convincimento. Non ch'egli non si gloriasse d'essere concittadino di questi grandi (1); ma dal nuovo astro sorto a Ferrara egli doveva essere come abbagliato. Un segno della sua divozione al Tebaldeo si ha pure nella soprascritta della missiva: *Sia data al Thebaldeo, o vivo o morto;* dove queste ultime parole non significano punto, ch'egli dubitasse della morte del Ferrarese; ma soltanto, che prendeva sul serio un desiderio da lui espresso per mero artificio poetico, là dove, nel sonetto LXI, consiglia l'amico Uranio d'indirizzare le sue lettere « Al Tebaldeo o vivo « o morto », aspettandosi ad ogni momento di morire per mal d'amore. Inoltre, tutte le poesie del Corsi rivelano, se non una diretta imitazione del canzoniere del Tebaldeo, certo un'affinità strettissima con questo, sì ne' concetti che nelle immagini e nello stile; ciò che prova il suo desiderio di secondare i capricci della moda, l'andazzo dei tempi, e la sua ammirazione sincera per quella nuova maniera di poesia, ond'egli riconosceva il primato al Ferrarese, preferendola senza dubbio all'altra degli antichi rimatori paesani, di cui reputava maestri *i due toschi.* Come lui dovevano pensare, pressappoco, quanti a suo tempo non riuscissero a cogliere nell'improvvisare o dettar versi gli allori del Te-

---

(1) Anzi il cod. Parmense HH. IX. 201 gli attribuisce, a c. 4 *b*, un sonetto (onde il Rossi accoglie il capoverso nella sua bibliografia), che comincia:

> Si quei due thoschi, ch'eber stil sí degno
> repigliasser di novo il vel mortale
> per dir di tua beltà, perderia[n] l'ale,
> né gionger mai poriano al bel disegno;

e continua con molti lamenti del poeta sul suo *infimo e mal fundato* intelletto, per cagion del quale Laura e Beatrice vivranno in fra la gente più a lungo. Sennonché questi versi ricorrono senza notabili varietà di lezione fra le rime del Tebaldeo (vedi *Soneti capituli & egloghe del* | *Prestantissimo M. Antonio* | *Thebaldeo,* Milano, per M.° Ulderico Scinzenzeler, 1499, c. 22 *b*).

baldeo, del Cei, di Serafino. È insomma anche il Corsi un di quei valentuomini, ricordati dal Varchi, che tenevan *più bello* lo stile di questi ultimi dello stil di Dante e del Petrarca; come Alberto da Ripalta (1), che ai due sommi toscani ragguagliava il Cornazano, o come quel tale che poneva sopra il Petrarca Gaspare Visconti (2). E così è sempre dei piccini, che si raccolgono, lusingando, intorno ai creatori o rinnovatori fortunati di qualche forma o maniera letteraria; non è molto, che ci sentivamo da taluno uguagliare, e per poco non anteporre, a Dante il Manzoni! Coloro invece, che, per essersi come che sia sollevati sopra la volgare schiera, son fatti oggetto di codeste iperboli, ne hanno quasi sempre capita l'inanità, respingendole anche, il più delle volte, come immeritate o ridicole. Così il sopra detto Visconti, gentiluomo milanese, il quale d'ingegno e, che più monta, di buon senso non era destituito interamente, si scandalizzava del giudizio di quel suo ammiratore come d'un sacrilegio; ed ammonivalo, chiudendo il sonetto responsivo:

Adunque non turbar sí chiaro fonte,
né poner l'Alcoran coll'Evangelio,
ch'a nominar invano un tant'uom (3) s'erra.

E il Tebaldeo medesimo, levato così a cielo dal suo men celebre confratello, venerava altamente la memoria del Petrarca, sí da dichiararsi indegno di star vicino al sasso che ne racchiude le spoglie. Quanto negli ultimi anni di sua vita rimpiangesse il tempo speso in cantar la donna amata lontano dalle orme di quel grande, nessuno ignora.

Un'altra riflessione può esserci suggerita da questo sonetto del Corsi. Anche nelle corrispondenze poetiche di rimatori fioriti nella prima metà del quattrocento, allorquando la maniera petrarchesca era comunemente seguita come perfettissimo e inarrivabile modello, i rimatori si prodigano scambievolmente i più sperticati encomî; nessuno peraltro ardisce d'assegnare al collega un posto nel parnaso del suo tempo più elevato di quello che riserbavasi al caposcuola. Eppure, ripeto, anche in codesti sonetti l'adulazione fa tutte le sue prove. Ciò vuol dire, che, se

(1) In Muratori, *R. I. S.*, t. XX, p. 934.
(2) Cfr. Renier, in *Arch. stor. lomb.*, an. XIII (1886), p. 533.
(3) Il Petrarca.

sul cader del secolo un poeta lamenta invece la fama del Petrarca oscurata da un suo contemporaneo, molto probabilmente egli non parla per piaggeria, sì per un convincimento derivato in lui, per l'appunto, dai tempi mutati, che hanno importato un nuovo concetto artistico nella generazione cui egli appartiene. Poiché per glorificare il poeta da lui ammirato non gli mancavano invero argomenti, nè aveva bisogno di ricorrere ad accattate e mendaci esagerazioni! Abbastanza, ad esempio, il Tebaldeo è esaltato in questi altri meschini versi del Cornazano:

Rimémbrati di noi, tu che trascendi
con l'ali isnelle, d'un stil raro e bello
dal mondo al cielo; tal che questo e quello
stupis con dil gran ben che fra noi prendi (1).

Nè diversamente di lui, Jacopo Corsi, cantavano la sorella Girolama e il Casio, piangendone la violenta fine.

FRANCESCO FLAMINI.

---

(1) È la prima quartina del sonetto su mentovato.

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

GIOVANNI DE CASTRO. — *Poesie di Giuseppe Parini*, illustrate da 50 incisioni (con Vita e commento). — Milano, Paolo Carrara, 1890 (4°, pp. 395).

ANTONIO RIZZUTI. — *Il Giorno e alcune Odi di Giuseppe Parini con cenni biografici e note ad uso delle scuole ginnasiali.* — Milano, Enrico Trevisini, 1891 (8°, pp. 243).

Sbrighiamoci subito di quest'ultimo lavoro, a che fare non ci occorrerà di spender troppe parole: e se queste avranno « savor di forte agrume », né la colpa sarà nostra, né ciò avverrà senza ragione o rimarrà senza prove.

Dice il sig. R. nella prefazione: « Avvertiamo che il nostro non è un « commento, tanto meno uno studio di fonti o di critica storica ». Se « non « è un commento », e pure dichiara il testo « nei luoghi oscuri, nelle cita- « zioni storiche, nei richiami mitologici con note sobrie e opportune », Dio saprà che cos'è. Ma quel « valendoci de' migliori commenti » che vien poi, solve, scriverebbe Dante, il nodo: in altri termini dice, a chi lo venga esaminando, ch'è una nuda, affrettata e, in una parola, indegna compilazione condotta su' lavori altrui, senza l'aggiunta né di una notizia, né di un pensiero, né di un'osservazione che faccian progredir pur d'un grado gli studi sul Parini; fatta per buttar là una pessima edizione di piú, che costi poco e raccolga quel che può esser creduto il bisognevole per le « scuole « normali e ginnasiali » (1); cioè *Il Giorno* qua e là, per inutile e inopportuno pudore, smozzicato e nove delle *Odi*. Non siam già noi a dire che il *Giorno* e certe *Odi* si debban far leggere a ragazzetti e a fanciulle; ché per la materia e per l'arte son di troppo inadeguati e superiori alle tenere menti e dovrebber esser lettura delle ultime classi liceali soltanto: siam noi a sostenere che nessuno dovrebbe commettere di tali sacrilegi d'arte, cioè far di queste edizioni sciupate nel testo di autori per sé castigatissimi, se

(1) Cosí si legge dentro; ma fuori è detto « Ginnasiali e Liceali ». Dobbiam credere che sia uno sbaglio, piuttosto che una fine astuzia?

s'aspetti a farli leggere a quelli che, per l'età e per gli studi compiuti, sappiano veramente intenderli. I maestri di scuole normali e ginnasiali, quando non vogliano o non possan altro, hanno le antologie più che sufficienti per far conoscere a' loro alunni « i principali luoghi del *Giorno* e alcune delle « *Odi* », e soddisfare cosí a' programmi. I quali è a credere saran presto o tardi, in quella parte, mutati, perche una volta o l'altra si darà pur ragione a quegli egregi maestri che da un pezzo van ripetendo non essere il Parini autor da fanciulli, né il *Giorno* un « geniale poemetto » (1) da far divertir le ragazze annoiate dalla pedagogia. No, sig. R.: dal *Giorno* non si può « togliere qua e là qualche episodio specialmente se derivato dalla vecchia « e vieta mitologia....., sopprimere qualche immagine erotica o qualche pa- « rola troppo ardita », e ciò per la semplicissima ragione che bisognerebbe sopprimer la massima parte del poema, che di quegli episodi e di quelle immagini è naturalmente tutto intessuto. In fatti, egli, il sig. R., toglie dal *Mattino*, per citare un esempio tra mille, questi versi:

Già la dama gentil, de' cui bei lacci
Godi avvinto sembrar, le chiare luci
Col novo giorno aperse; e suo primiero
Pensier fu dove teco abbia piuttosto
A vegliar questa sera; e consultonne
Contegnosa lo sposo, il qual pur dianzi
Fu la mano a baciarle in stanza ammesso.

Ed è costretto poi a lasciare questi altri:

Già l'are a Vener sacre e al giocatore
Mercurio ne le Gallie e in Albïone
Devotamente hai visitate, e porti
Pur anco i segni del tuo zelo impressi.

Se i « giovanetti e le fanciulle » domandassero (e potrebbero) chiara spiegazione del primo e di quest'ultimo verso, saprebbe egli darla senza « qual- « che parola troppo ardita »? Ma su ciò non staremo più oltre a discutere, come non stiamo a notare gli errori di lezione nel testo (2), contentandoci di recar qualche saggio della sapienza storica ed esegetica del novello commentatore.

Nel « povero cenno della vita e delle opere del grande Lombardo » che va innanzi alla scelta, subito in principio ci sono, come le chiama l'autore

---

(1) È un *geniale* parere del sig. R.: cfr. pp. 4 e 5.

(2) Per debito di giustizia dobbiam confessare che, in genere, non son molto gravi. Eccone un breve elenco, in cui la prima parola è l'errore; la seconda, la correzione. *Mattino*: v. 81. *ungarese*: *ongarese* — 109. *agli*: *alli* — 117. *quando*: *quabr* — 121. *mirarasse*: *mirasse* — 195. *macchiarsi*: *macchiarse* — 205. *nuovo*: *novo* — 265. *il limpido bacin*: *in limpido bacin* — 296. *suoi bambini altrui*: *suoi bambini, altrui* — 327. *uffici*: *ufici* — 559. *antica*: *antiqua* — 578. *altra fiamma*: *d'altra fiamma* (questo mutamento fu fatto per poter togliere in malo modo il verso che viene) — 623. *pensi*: *pensa* — 697. *diversa*: *diverse* ecc. ecc. Anche per le *Odi* non segue il testo che pur dice di seguire a p. 4: e fa bene. Se non che anche in questo va dietro ad altri, ch'egli tuttavia non cita.

a p. 188, delle « note bibliografiche », in cui bibliograficamente non son citate che due sole edizioni: quella del Reina e quella delle *Lettere di due amici*. In una di esse note si legge (p. 10): « Il Monti, nella *Mascheroniana* « (canto IV), avendo bisogno di un personaggio per scolpire la immagine « del suo canto, finge che l'anima di Mascheroni, ascendendo di sfera in « sfera, si eleva [povera sintassi!] fino al Sole, dove trova l'anima del Pa- « rini ». L'ha mai letta il sig. R. la *Mascheroniana?* Par di no, perché se l'avesse letta, avrebbe saputo che il salire dell'anima di Lorenzo al cielo e il suo incontro col Parini nella costellazion della lira, non già nel sole, sono subito nel primo canto e non nel quarto. Il quale canto quarto, per punizione di aver voluto comprender troppo ed occupare quel d'altri, di lí a poche righe vien ridotto a frammento. « Nel frammento del canto IV ce- « lebra il monumento eretto al Parini..... ». Voleva forse dir episodio? Ma no, ché i canti quarti gli devono aver fatto qualche gran torto, perché egli l'ha con loro, tanto da costringerli a stare dov'essi non vogliono. In fatti, a p. 79 ci fa sapere che « la regina Didone offrí un banchetto ad Enea, come « riferisce Virgilio nel IV libro dell'*Eneide* ». E pure bastava avesse preso in mano anche una sol volta il poema latino, per accorgersi che non nel quarto, ma nel primo (v. 697 e segg.) si narra del banchetto

> Onde all'ospite suo fe' lieta pompa
> La punica regina.

Un altro fiore di queste « note bibliografiche »: « Il Leopardi scrisse: *La* « *Gloria, ovvero del Parini*, ch'è uno dei piú belli elogi del nostro poeta ». Ora, tutti, tranne il sig. R., sanno che il titolo vero di quella bellissima prosa è *Il Parini, ovvero della Gloria*, e che cosí va bene intitolata, perché, se ne togli le poche parole d'introduzione, non « è uno dei piú belli elogi « del nostro poeta », ma sí considerazioni su la gloria che procacciano le opere letterarie, poste in bocca di esso poeta, che si finge ammaestrare uno de' suoi discepoli. — A p. 14 è detto che nelle *Odi* « troviamo l'educatore e « il patriotta »: e poi dopo: « La nota dissonante si sente solo nelle liriche « amorose, come il *Pericolo*, il *Dono* e il *Messaggio*; nelle quali si rimuove « perfino quel velo candidissimo con cui, per dirla col Foscolo, il Petrarca « avea coperta Laura ». Anzi tutto al Foscolo non venne mai scritto che il Petrarca coprisse d'un velo candidissimo Laura, ma bensí l'Amore; ché Laura non solo non fu coperta d'un velo, ma fu vista nientemeno che ignuda:

> I' seguii tanto avanti il mio desire,
> Ch' un dí, cacciando, sí com' io solea,
> Mi mossi; e quella fera bella e cruda
> In una fonte ignuda
> Si stava, quando 'l sol piú forte ardea (1).

Ma con quel *velo candidissimo*, ch'è (ci dovrebb'esser bisogno d'avvertirlo?) una figura rettorica, dice, e assai bene, che il Petrarca purificò l'espressione della poesia amorosa, troppo libera negli antichi greci e romani; ciò che si

(1) *Canzoniere*, Parte I, canz. I, vv. 147 e segg.

può dir piú che bene anche della poesia del Parini, che le bellezze della Tron e delle due sorelle Litta ritrasse (se al sig. R. piacciono i veli)

Immenso intorno a lor volgendo vel.

Perocché (se si lasci, come si deve per considerarle giustamente in sé stesse, il prete da parte) dov'è in quelle poesie una sola espressione od immagine, che possa dar ragione al sig. R. di usare un solenne « perfino », quasi che si trattasse di versi addirittura lascivi ed immorali? Che differenza passa fra le odi amorose del Parini e quelle, p. e., del Foscolo, che a nessuno venne mai in mente di chiamar « note dissonanti »? Se son calde d'amore, vuol dire che son sincere: non altro. — A p. 15, in nota, sta scritto: « È « risaputo, checché ne dica il Salveraglio, che il Parini fece il copista e il « pedagogo per vivere ». Ve lo immaginate voi il sig. R. che si fa contro il Salveraglio, ricercatore amoroso di minute ed utilissime notizie su la vita del Parini, con un impettito « è risaputo » e uno sciocco « checché »? Non si fa in questo modo a trattar persone che gravi studi han compiuto prima di scrivere; e se si hanno fatti da opporre alle affermazioni loro, si oppongono in modo conveniente: ma fatti, non parole (1).

E scendiamo alle note: le quali, se meritassero d'esser classificate, si potrebbero dividere (oltre quelle i cui autori sono francamente indicati) in tre specie: note copiate quasi a lettera dagli altri, senza che se ne citi la fonte: note originali, naturalmente le più gioconde: note erudite, che vedremo a' fatti che siano. Della prima specie sono, p. e., queste tre: tre (mi ci vorrebbe altro se le dovessi recar tutte!) scelte a posta dall'edizione del Valmaggi (2), che il sig. R. giudica « assai monca », e ch'egli pur tuttavia s'umilia a copiare. Il primo scrive a p. 75: ..... « *Satiricon*, dove questi (Trimalcione) « vien rappresentato da Petronio a punto tra la crapula (*Lieo*) e le osce- « nità ». Il secondo, a p. 121: « ..... *Satiricon*, in cui Trimalcione viene « rappresentato tra la crapula (*Lieo*) e l'oscenità (*Venere*) ». — Il primo, a p. 76: « Aristippo da Cirene fu il corifeo della scuola filosofica a punto detta « *cirenaica*, le dottrine della quale si definiron già filosofia del piacere ». Il secondo, a p. 122: Aristippo « il filosofo del piacere, corifeo della scuola « detta *cerenaica* (proprio così!), da Cirene sua patria ». — Il primo, a p. 78: « Negli orti d'Academo s'adunavano gli scolari di Platone, onde il nome « d'Academia; e sotto i portici d'Atene invece quelli d'Aristotile ». Il secondo, a p. 124: « Negli orti d'Academo (onde la parola Accademia) si adu- « navano gli scolari di Platone, e sotto i portici ateniesi quelli d'Aristotile ». E qui ci fermiamo, non senza però avvertire che il sig. R. alle volte non sa nemmen copiare. In fatti, a p. 242, per ispiegare i versi:

Ecco già l'ale il nono mese or scioglie
Da che sua fosti,

---

(1) Del resto, il Salveraglio non nega l'affermazione del Reina; prova solo, e con gran copia di fatti e di osservazioni assennatissime, che lo stato del Parini « non era così miserando come « credono i suoi biografi ». Cfr. *Le Odi* ecc., Bologna, Zanichelli, 1882, pp. XXXII e segg.

(2) Torino, Casanova, 1889.

annota: « già finisce (*scioglie*) il nono mese del vostro matrimonio ». E l'oggetto *l'ale* dove lo lascia? E non è forse necessario congiungerlo a *scioglie* per poter ispiegare *vola via*, cioè *finisce*? E pure a *scioglie* lo congiunse (né avrebbe potuto altrimenti) colui che per primo diede quella razional spiegazione e ch'egli, il sig. R., non che citare, non seppe nemmeno intendere.

Della seconda e piú allegra specie sono note di lingua come queste: « Fabbro è preso in senso piú largo, come presso i Latini: per ciò il poeta « chiama con la stessa parola il moderno gioielliere. Non è però da imitarsi « (p. 24) ». E perché no, se *fabbro* fin dagli inizi di nostra lingua e poesia ha il senso largo di artefice, di facitore di qualunque cosa, e se il Manzoni, per tacer d'altri, lo usò a significare persin falegname? (1) — « L'aggettivo « *patetico* (si legge a p. 25) mette bene in evidenza la serietà cui si atteg- « giano i giuocatori ». E con ciò han capito i lettori che voglia dire *patetico* attribuito al giuoco? — « Nell'altro testo (quello del Cantú) si legge « *ricchezze* (invece di *dovizie*) ch'è piú della prosa »: cosí a p. 53. Dunque il sig. R. è ancora di quelli che han le parole per la prosa e le parole per la poesia? E pure, *ricchezze* pose il Parini al v. 5 del *Mattino* e in piú altri luoghi e par lo volesse mettere anche qui invece di *dovizie*. Vero è che il sig. R., avuto riguardo al suo vocabolario poetico, potrebbe rispondere che avrebbe fatto male; giacché egli (v'è chi lo creda?) saprebbe insegnare al Parini, non che le parole poetiche, ma anche a scriver versi sciolti. Non è fors'egli, in fatti, che, non facendo il giusto accento su la quarta e ponendo una virgola ove non va, giudica il verso

Questi ogni dí volge e governa i capi

nientemeno che *bruttissimo*? (p. 49). Ma seguitiamo a recar qualche altra nota linguistica. A' versi del *Mattino*:

E chi del senno
Comun si privo fia che opporsi unquanco
Osi ecc.,

egli annota (p. 66): « Meno barbaro il *sia che insorger osi* dell'altro testo ». Meno barbaro, ma barbaro sempre. E che vuol dir *barbaro* pel sig. R.? Se barbaro è chi usa *unquanco*, de' grandi poeti italiani son barbari in parecchi, primi Dante, il Petrarca e l'Ariosto (2). Cosí un'altra nota del genere è a p. 72, ove è detto che « *medesmo* e *biasmo* e vocaboli sí fatti sono ap- « pena tollerati in poesia ». Appena tollerati? E non sa il sig. R. che per aver ragione di giudicar in tal modo bisognerebbe non aver mai sfogliato volume di poesia italiana antica e moderna? Ma non andiam piú oltre con simili citazioni, quantunque ci spingerebbe a farlo (se lo spazio non ci mancasse e i lettori non s'annoiasser di troppo) una dichiarazione dello stesso

---

(1) *Il nome di Maria*, v. 2.

(2) Cfr. *Purg.*, IV, 76; *Par.*, I, 48; *Canz.*, Parte I, canz. VII, 46 e XII, 54; *Orl. Fur.*, XVIII, 158 ecc. ecc.

autore: che, cioè, egli intese con note sí fatte coadiuvare il maestro « nello « studio della lingua ». Se non che non possiam restarci dal recar anche quest'altra (p. 85): « Marte, dio della guerra. Seguaci di Marte sono dunque, « per perifrasi, gli ufficiali, i guerrieri ». E se non son guerrieri, che saranno essi mai gli ufficiali?

Ma le annotazioni che su le altre hanno la palma sono quelle che dicemmo, con una sola parola, erudite e che più propriamente sono altre storiche, altre mitologiche ed altre d'erudizion classica. Storiche, come quella (p. 109) in cui, con una sicurezza invidiabile, rifiuta l'opinione, più che probabile, certa, che in colui che grida *commercio*, *commercio* il Parini volesse figurar Pietro Verri; o come quell'altra (p. 57), a proposito de' versi

D'orribil piato risonar s'udío
Già la corte d'Amore;

nella quale ci fa sapere che « sulle *Corti d'amore*, presso i *Provenzali*, ha « scritto un dotto libro l'illustre Pio Rajna; ma il Parini non parla di « quelle corti, sibbene delle altre del secol suo, che alle provenzali alquanto « si rassomigliano »: dove la citazione del libro del Rajna è un fuor di luogo e più che inutile: errata l'affermazione che il Parini intendesse parlare delle corti del secol suo (parla — e chi nol vede? — della corte d'Amore, che comprende tutti gl'innamorati vecchi e giovani; ma di un tempo passato, cioè del tempo dell'origine della cipria): ed errata anche l'altra (se avesse letto il libro che cita saprebbe il perché) che « le corti del secolo passato si « rassomigliassero *alquanto* alle provenzali ». Mitologiche, come quelle altre due che c'insegnano (ascoltatelo, o alunni del ginnasio superiore, se volete poi ridere) che « Alcide *è* soprannome del divo Achille cantato da Omero » (p. 148), e che « la fonte Aganippe *fu* fatta scaturire per comando di Pe- « gaso » (p. 242). Non fu un comando: fu un calcio. — E le erudite? Ecco: a proposito d'erudite è bene sapere che il sig. R. rifugge « da quella facile « erudizione classica, che torna ostica agli alunni delle scuole normali, e « assai indigesta ai giovanetti della quinta ginnasiale ». E dovrebbe esser ostica e indigesta anche a lui, a giudicarne dal come scrive con caratteri latini il greco *alké* (*alci*: p. 210), dalla sicurezza con che traduce la citazione non sua del *malesuada Fames* virgiliano (la fame CONSIGLIA AL MALE (p. 213)), dalla precisione che usa nel recare la citazione pure non sua d'uno de' più famosi versi d'Orazio (*Odi profanum* VULGO *et arceo*: p. 243) ecc. In quanto poi al *facile*, a lui per certo dové riuscir facilissima, ché per questo specialissimamente non fece che copiar gli altri, senza però mai ricordarne i nomi, anche dove, per certe particolari e importanti questioni di lingua o d'altro, ne avrebbe avuto strettissimo obbligo. Non stiamo a recar esempi, ché ci vorrebbe troppo: gli abbiam sempre, per chi voglia, pronti.

Se non che s'è detto male ch'e' non fece che copiar gli altri: qualche citazione avventura di suo: quella, p. e., de' versi di Dante (*Par.*, XXII, 134):

e vidi questo globo
Tal, ch'io sorrisi del suo vil sembiante,

a spiegazione del *globo* del v. 307 del *Mattino*. Ma chi non sa che col *globo*

il Parini volle spiegare o, meglio, tradurre in italiano la parola *club*? e che però il *globo* dantesco non ci ha proprio nulla a che fare? Cosí a illustrazione del verso

I nascenti del sol raggi rifrange,

annota: « Dante, parlando de' raggi di luce, che investono la nube misteriosa « ond'è avvolto, cosí descrive la rifrazione solare:

Pareva a me ecc. (*Par.*, II, 31-3) ».

Ora, che sarà ella mai quella *nube misteriosa*? Che sia la luna?

Breve: pur troppo libri come questo e (chi lo crederebbe?) anche peggiori di questo si stampano tuttodí e vanno ancora per alcune delle nostre scuole; ma è dovere d'ognuno che le rispetti e le ami il far sí che ne siano affatto sbanditi. Questo, pel caso presente, non speriamo d'aver fatto noi, ché chi avrebbe bisogno di leggere, forse non leggerà: l'abbiam francamente e onestamente tentato.

E veniamo, senz'altro, all'egregio De Castro. Il quale prende congedo dal lettore cosí (p. 395): « chiedo venia per i molti difetti di questo lavoro, al « quale non mancò l'affetto, ma, di sicuro, l'ingegno ». L'affetto non mancò certo e nemmeno l'ingegno, che non potranno mancar mai all'autore di « Milano nel settecento », di « Milano e la repubblica cisalpina » e di piú altro: mancarono, ci sembra, una maggior preparazione e un piú sicuro metodo critico filologico, cose necessarie prima d'ogni altra a un editore e commentatore di scrittor classico, massime se questi sia G. Parini, e se, per giunta, l'edizione, con l'eleganza de' tipi e delle incisioni, abbia o possa avere una speciale importanza non solo tipografica, ma anche, diremo, storica. Giacché questa edizione, per quel che riguarda la finezza della carta e la nitidezza de' tipi, lascia ben poco a desiderare; e poco, se non proprio nulla, posson lasciar a desiderare, in sé, le illustrazioni figurate, corrette, eleganti, le piú, nel disegno e fine nell'esecuzione. Bellissime, p. e., le tre a pp. 121, 137 e 289. In esse disegnatore e incisore (sia detto a lode ben meritata di quegli egregi artisti che sono il Fornari e il Gallieni) s'uniscono in perfetta armonia per darci, nella prima, una scena animata di giuoco aristocratico; per trasportarci colla mente, nella seconda, in mezzo alla tranquillità de' campi, tanto amata dal Parini, e, nella terza, per fotografarci (sarebbe la parola esatta, se la fotografia potesse arrivare a tanta minuta precisione di particolari) la fucina di Vulcano. Né senza gran lode devono andare parecchie delle piccole incisioni che stanno in capo delle pagine: quella, p. e., che rappresenta il carro trionfale della moda (p. 41), elegantissima; quelle della salubrità dell'aria (p. 143) e del bisogno (p. 168), di gran verità; e quelle, in fine, della recita de' versi (p. 182) e dell'ode a Silvia (p. 241), che ci dànno bella idea di costumi e di mode del tempo (1). Ma accanto ai pregi

(1) A proposito di quest'ultima incisione, s'essa è, come si dovrebbe credere, strettamente storica, ci mostra chiaramente che la moda *alla ghigliottina* svelava proprio « dannosa copia di gigli « e rose », com'io ebbi a sostenere contro la risposta della *sura Silvia*; e ciò non nega una lettera del tempo di recente pubblicata: cfr. I. Della Giovanna, *L'ode sul vestire alla ghigliottina di G. P.*, in *La Coltura*, 28 febbraio 1891.

non mancano (e non sarem noi a maravigliarcene) i difetti. Per cominciare dalle piccole cose, il D d'un Dice a p. 7 ha nell'occhietto un ritrattino di Dante, e il P della parola Parini, a p. 33, un altro ritrattino, ma del Petrarca: né dell'intenzione dell'artista si può dubitare, perché il nome de' due poeti si legge di tra i fregi delle lettere. Ora, chi me ne saprebbe dir la ragione? Ma passiamo a cose maggiori. Il tempio dell'Impostura non ci sembra, per concetto e per esecuzione, gran che: la figura della Musica cosí poco composta e tutti que' bimbi a coro che son messi come illustrazione all'ode VII, non hanno a far nulla col pensiero del Parini, che non di musica e di cori, ma parla contro il pessimo uso dell'evirare. E non ha parimenti a far nulla col pensiero del Parini, anzi, diremmo, n'è in perfetta opposizione la figura che illustra « Le nozze ». Dice il poeta:

Quando sorge la mattina
A destar l'aura amorosa,
Il bel volto della sposa
Si comincia a vagheggiar.
Bel vederla in su le piume
Riposarsi al nostro fianco,
L' un de' bracci nudo e bianco
Distendendo in sul guancial.....

Nell'illustrazione invece si fa che lo sposo, vestito di tutto punto e, per giunta, con parecchi genietti alati che lo tengono per la giubba, entri nella camera della sposa, e con le braccia aperte faccia le maraviglie del vederla dormire. Ma tale non è il senso de' versi citati e di tutta la poesia. Figure come questa non ottengono, per conseguenza, il fine precipuo dell'incisione: quello di aiutare il lettore nell'intelligenza del testo e nel fingersi in mente vivi e veri i personaggi, quali la fantasia del poeta li vide. Che se la rappresentazione d'un bel letto matrimoniale poteva apparir poco conveniente e poco artistica, si doveva metter da un canto l'idea d'illustrare que' versi, piuttosto che illustrarli male: o che forse la materia per altre incisioni sarebbe mancata? A noi par di no, anche per chi avesse voluto fare un'illustrazione più, vorremmo dir, castigata e più conveniente al Parini, che, a nostro credere, sarebbe stata questa. Oltre le illustrazioni al poema, in genere, opportune, alle quali forse se ne sarebbe potuta aggiunger qualche altra (quella, p. e., del convito, che avrebbe pórto materia a una scena animatissima): oltre le piccole incisioni già lodate e qualche scena principale che illustra le *Odi*, restringersi alla riproduzione de' genuini ritratti de' vari personaggi che in queste celebra il Parini. Qual gran piacere, anche per le persone colte, il vedersi passar innanzi tanti tipi: da Carlo Imbonati a Febo d'Adda, da G. M. Bicetti de' Buttinoni a Maria Pellegrina Amoretti, da Antonio Sacchini a Cecilia Tron, dal Gritti a Paola Castiglioni, dal cardinal Angelo Durini a Maria di Castelbarco! E se questi dieci personaggi non fossero bastati, ecco qua il Passeroni, ricordato in due luoghi delle *Odi*, il Wirtz, la Caminer-Turra, P. Verri, che, con ogni probabilità, è « Quel che « superbo per ornata prora Veleggiava finora », il Casti, ecc. Una riproduzione artisticamente esatta de' ritratti di questi personaggi (e il Fornari e il Gallieni eran tali da saperla far bene) avrebbe destato vivo interesse in

tutti, specie negli studiosi, ciò che non possono parecchie, pur belle, delle incisioni presenti. Qual impressione può fare l'illustrazione de' versi:

> Ma il tuono e il vento e l'onda
> Terribilmente agita tutto e batte?

Chi non sa immaginarsi una tempesta, coll'aggiunta, se si vuole, di tutte le ninfe e i tritoni del mondo? Certo che la ricerca de' ritratti non sarebbe stata senza gran fatica (e forse non tutti si sarebber potuti trovare) e senza qualche maggior spesa; ma l'edizione, o c'inganniamo, ne avrebbe acquistato storicamente moltissimo e sarebbe divenuta degna di ricordo anche solo per questo che, secondo noi, sarebbe stato gran pregio.

Dicevamo che al D. C. mancò, se non l'amore e l'ingegno, un piú sicuro metodo critico filologico: ciò appar subito dalla scelta del testo pel *Giorno*. Vero è ch'egli modestamente fa « voti che il bravo Salveraglio ci dia presto « un'edizione critica » del poema (p. 39); ma perché non tentarla lui stesso, avendo la comodità d'essere a Milano e di poter vedere i manoscritti? Non sarebbe stata una cosa impossibile o difficilissima. Tutti sanno che tra gli autografi del Parini, che furono già del Reina, il poeta, forse coll'intenzione non mai recata in atto di dare poi egli stesso un'edizione definitiva del *Giorno*, lasciò parecchie varianti ed aggiunte alla vulgata, ch'esso il Reina pubblicò nella sua grande edizione delle *Opere* (1). Di esse si servirono per rimaneggiare e correggere il testo del poema, ciascuno a loro modo, ma coll'intendimento di dare una lezione « quale può supporsi avrebbe voluto « il Parini », il Bramieri prima (2), poi l'abate Colonnetti (3) e il Cantù (4), il testo del quale ultimo, che riproduce, nella disposizione della materia il Colonnetti non senza ritornare, per quel che riguarda l'elocuzione, parecchie volte al Reina, fu riprodotto dal D. C. (5). Che questo sia un metodo « su- « biettivo, superbo e ingannevole » mostrò già, con abbondanza di ragionamenti e di raffronti, il Borgognoni (6), né starem qui a ripetere quello che disse lui, e molto bene. Ci restringeremo solo ad esporre il modo semplice (non s'intenda facile) che sarebbesi dovuto seguire per far questo testo critico, tanto piú che potremo dir cosa non detta, ma certo pensata dal Borgognoni medesimo. Base del testo avrebbe dovuto essere la lezione del Reina, raffrontata, pel *Mattino* e pel *Mezzogiorno*, con le edizioni del '63 e del '65, che il Parini stesso curò, accettando delle moltissime varianti quelle sole che manifestamente fossero apparse vere e proprie correzioni di lingua o d'altro (7); ponendo in calce, per questi pochi casi e sempre con indicazioni

---

(1) Milano, stamperia e fonderia del Genio tipografico, 1801-04, voll. VI.

(2) Parma, Mussi, 1805.

(3) Milano, Classici, 1841.

(4) *L'abate Parini e la Lombardia*, Milano, Gnocchi, 1854.

(5) Il testo del Cantù riprodussero anche il Barbèra (ediz. diamante, Firenze, 1858) e il dott. Giovanni Pinelli pel suo commento al *Mattino*, in *Propugnatore*, vol. XVIII, parte II, pp. 3, 380 e segg.; vol. XIX, P. I, pp. 74 e segg. e P. II, pp. 392 e segg. (anni 1885-86).

(6) *Studi pariniani*, in *Nuova Antologia*, fasc. 16 sett. 1889, pp. 248 e segg.

(7) Cfr. Borgognoni, *Op. cit.*, p. 254, ove è dato un saggio di che specie di correzioni si dovrebbe intendere.

precise, la lezione della vulgata, che sarebbe divenuta, a sua volta, variante, e, per il resto, tutte le varianti e le aggiunte de' mss. E qui la vera fatica: che l'editore avrebbe dovuto attentamente e pazientemente esaminare essi mss. per vedere se il Reina notasse già tutte le varianti: che si può, con ragione, dubitare, sapendo quel ch'egli fe per le *Odi*. Cosí non si sarebbe posta mano nel lavoro d'arte e d'uno che si chiama Parini, e, d'altra parte, gli studiosi avrebber potuto veder subito non solo come il poema fu primamente scritto e, in parte, pubblicato, ma anche tutto ciò che di pentimenti, di correzioni, di giunte venne in mente al poeta: tanto piú che le giunte son bellissimi brani di poesia e parecchie delle varianti possono esteticamente esser da questo o quello preferite. Ma *esteticamente*, non *criticamente*.

Se non che il testo che il D. C. credé di dover preferire fu quello del Cantú: e sia. Ma anche dato ciò, noi non possiamo, come pur vorremmo e di cuore, rallegrarci con lui, ché in nessuna edizione, ma specialmente poi in un'edizione come questa, stanno bene errori assai gravi, che guastano il testo, oltre che fanno, per la loro maligna natura, che al lettore sia non sempre facile cogliere il senso vero della poesia. L'affermazione è (ce la perdoni il D. C. in nome e per amore della verità) troppo esplicita, perché non abbia bisogno d'esser suffragata di qualche prova. Nella dedica *Alla Moda* è un periodo come questo: « Siccome egli (il poemetto) è per te nato e consacrato « a te sola, cosí fia pago di vivere quel solo momento che tu ti mostri sotto « un medesimo aspetto, e pensai a cangiarti e risorgere in piú graziose « forme ». Lasciamo di notare il *consacrato* e *fia*, che vorrebbero essere un *consagrato* e *fie*: ma non il *pensai*, che fa, benché invano, ricorrere la mente al dedicatore, cioè al poeta, rompendo cosí tutto il senso. Il testo reca non *pensai*, ma *pensi*, riferito alla Moda. — Nel *Mattino* (v. 375 e segg.), Amore, volto irato alla madre, dice:

> Or via, perché non togli
> A me da le mie man quest'arco, e queste
> Armi da le mie spalle, e ignudo lasci,
> Quasi rifiuti degli dei, Cupido?

Correggi il *rifiuti* in *rifiuto*, e il senso apparirà subito chiarissimo. — Al v. 439 e segg. è detto che la dama potrebbe essere d'improvviso svegliata dal latrato del picciol cane,

> ond' ella, scossa
> Da subito capriccio, a rannicchiarsi
> Astretta fosse di sudor gelato,
> E la fronte bagnando e il guancial molle.

Ora la virgola, che qui ha un'importanza speciale pel senso, non va posta già dopo *gelato*, ma si dopo *fosse*, giacché *di sudor gelato* è retto dal *bagnando* che segue. — Il v. 479 è recato cosí:

> Ora per te l'industrie artier sta fiso
> Allo scarpello ecc.

Non *industrie*, ma si deve leggere *industre*, che accorda con *artier*. — La bellissima sentenza del v. 620:

Quasi foco di paglia e il foco d'ira
In nobil petto

è corrotta dalla lezione *Il nobil petto*. Cosí pochi versi dopo dice il poeta: se tu, o parrucchiere, avrai pazienza a sostenere le vampe d'ira del tuo signore, buon per te, ché

pria d'ogn' altro
Larga otterrai del tuo lavor mercede,

non *favor*, errore che mette in pensiero chi legge, che non può intendere di qual favore si possa qui trattare. — I versi 809-10:

Ma tu non pensi
Ch' altri ardisca di te rider giammai,

racchiudono una falsa lezione. Vero è che il Colonnetti, che legge testualmente *pensa*, pone in nota: « altre edizioni scrivono *pensi*, e forse meglio »: ma è anche vero che il Parini (stando alle varianti del Reina) non pensò mai al *pensi*, giacché la sentenza è qui imperativa: tu non star a badare se altri può ridere a' tuoi giudizi e séguita a trinciar tondo di pittura.

Ami la pietra ove si stanno ignude
Sculte le Grazie, e che il Giudeo ti fece
Creder opra d'Argivi?

Cosí portano i versi 1009 e segg. e non: *o che il Giudeo*, lezione che potrebbe far intendere si parlasse di due diverse pietre preziose, mentre si vuol dir d'una sola. — In pari modo i versi 1125 e segg. van letti cosí:

E il pensier ubbïoso al par di nebbia
Per lo vasto vedrai aere smarrirsi ecc.

e non *per lo pasto*, ch'è assai brutto errore. — Piú innanzi (vv. 1199 e segg.) son numerate le opere gloriose d'uno degli avi del *Giovin signore*:

Ei novi aperse
Studi alla patria; ecc. ecc.

non *nove*, che potrebbe parere avesse aperte nove altre scuole in piú di quelle che c'erano.

Nel *Mezzogiorno*, i famosi versi (255 e segg.):

Vero forse non è; ma un giorno è fama
Che fur gli uomini eguali, e ignoti nomi
Fur Plebe e Nobiltade

son guastati nella sintassi dalla falsa lezione *ignoti i nomi*. — Uno de' convitati al gran banchetto grida (v. 532):

Oh depravato ingegno
De gli artefici nostra!

Importa dire che avrebbe dovuto gridar *nostri*?

Nel *Vespro* i vv. 48 e segg., che sono questi:

Oh qual con lieti
Né ben celati a te sguardi e sorrisi
Plaude la dama al tuo sagace tatto!,

sono guastati da un *Ne'* che tenta di far dire al poeta tutto il contrario di quel che volle. Cosí più oltre (v. 320), uno de' servi, a manifestare il giubilo per la nascita del primo figlio maschio della sua nobil signora,

per monti a stento rampicando
Trovò le rocche e le cadenti mura
De' prischi feudi, ove la polve e l'ombra
Abita e il gufo; e i rugginosi ferri,
Sopra le rote mal sedenti, al giorno
Di novo espose, e fe' scoppiarne il tuono.

Va letto *scoppiarne* e non *scoppiare*, perché cosí scrisse il Parini e perché qui allude (quantunque nel commento non se ne dica) a que' piccoli cannoncelli arruginiti che servono per far festa e per annunziare a tutti il « gran « caso ». Senza quel *ne*, non si arriva a capire che sian questi *ferri* e come possa il servo far *scoppiare il tuono*. — Il verso 431 deve aver virgola e non punto, se si vuole che il senso corra; e punto e non virgola deve aver invece il verso 456, giacché l'apostrofe al *Giovin Signore* è finita; né, ponendo la virgola, ciò facilmente s'intende.

Nella *Notte* al verso 57 e segg. è detto che il caos, nel momento della creazione,

sé medesmo
Vide meravigliando, e tanti aprirse (non *tanto*)
Tesori di natura entro al suo grembo.

E il poeta séguita (v. 60 e segg.):

O de' miei studi generoso alunno,
Tu seconda me dunque, or ch' io t'invito
Glorie novelle ad acquistar là dove
O la veglia frequente o l'ampia scena
I grandi eguali tuoi, degna de gli avi
E de i titoli loro e di lor sorte
E de i pubblici voti ultima cura,
Dopo le tavolette e dopo i prandi
E dopo i corsi clamorosi occúpa.

È chiaro che leggere *degni de gli avi* ecc. e por virgola dopo *sorte*, è un guastare non solo il senso, ma anche l'ampio e maestoso giro del periodo. — I versi 127 e segg. sono cosí recati:

Amor nasconde
La incauta face; e il fiero dado alzando,
Allontana i maligni.

Che sarà mai questo *dado*? — potrà pensar il lettore, se non sappia che il Parini scrisse e volle si leggesse *dardo*. —

Ma tu sorridi,
Invisibil Camena, a me rapisci
Invisibil con te fra li negati
Ad ogni altro profano aditi sacri.

Cosí il D. C. (vv. 255 e segg.); ma è chiaro che si deve leggere *e me*. E di errori come quest'ultimo abbiam lasciati indietro piú d'uno, perché facilmente dal lettore correggibili e per non diffonderci di troppo in questa già lunga esposizione.

Per le *Odi*, sempre quanto al testo, fu piú fortunato, sebbene anche in queste non manchino gravi errori, non imputabili però (almeno in parte) a lui, ma sí piuttosto alla lezione che volle seguire, ch'è quella data dal Salveraglio. Scrive il D. C. a p. 133: « Naturalmente, mi sono attenuto a questo « testo, che viene da tutti giudicato come il migliore ». E *tutti* sbagliano. Chi sa come questa franca affermazione farà maravigliar quelli che sono avvezzi da una decina d'anni a sentir dire e a ripetere che questa edizione sia, specialmente pel testo, *ottima*! : ma la maraviglia non può toglier nulla alla verità. Ottima è (ciò sia detto a tutta lode del bravo Salveraglio) per la parte storica, cioè per quelle pazienti e utilissime ricerche che gli servirono non solo a narrare compiutamente e criticamente la vita del Parini, ma anche a stabilire la data della composizione e, piú, la ragione o, vogliam dire, la causa occasionale di parecchie odi, e determinare cosí chi siano i veri personaggi a' quali esse furono indirizzate. Questa è cosa per la quale egli merita tutta la gratitudine e la stima nostra: per questo l'opera è lodevolissima, anche perché fu come il segno d'un risveglio negli studi sul grande poeta; ma non pel testo, che ha parecchi gravi errori di lezione. Come ciò sia abbiam notato e mostrato per primi altrove (1); né vogliam qui ripeterci. Basti solo l'avvertire che il D. C., il quale in teoria ha una fiducia illimitata nel testo salveragliano (2), in pratica poi abbandona qualche volta (non molte, per vero) il suo autore. Cosí, p. e., egli legge testualmente i due vv. 65 e 72 dell'ode V:

> Tutti una volta assale a i piú verd' anni
> Ma palpitando peggior fato aspetti,

lasciando al Salveraglio *assalse* e *fatto*. Cosí i versi 37-8 dell'ode IX, li legge, e bene:

> Orecchio ama placato
> La Musa e mente arguta e cor gentile,

lasciando la lezione *acuta*, ch'è falsa. Ma curiosa la nota che pone: « Il « Salveraglio ad *arguta* sostituisce *acuta*, ma senza segnare a piè di pagina « la variante. Scelga il lettore l'aggettivo che gli garba meglio: sono del « pari efficaci ». Scelga il lettore? Ma no, che il lettore non può in alcun modo scegliere: il diritto della scelta non l'ha. Tutti devon leggere *arguta*, per la semplice ragione che *arguta* piacque al Parini di scrivere: il lettore, al piú, potrà dire e magari anche stampare che, se lui fosse stato nel Parini, avrebbe messo *acuta*, o *ingegnosa*, o *sottile*, o tutto quel che vuole: ma dovrà fermarsi qui, ché piú oltre gli è vietato da ogni elementar norma critica andare. E poi che ci siamo, vogliam fare un'altra osservazione del

---

(1) *Le odi di G. P. illustrate e commentate*, Firenze, Sansoni, 1890.

(2) Cfr., oltre le parole sopra citate, le altre a p. 7, in nota.

genere. È noto che alcune edizioni moderne, ma non quella del Salveraglio, leggono i due versi 119-20 dell'ode XVII cosí:

> Attenderò *che* dicami
> Vale passando e ti sia lieve il suol,

mentre il Parini scrisse e tutte le stampe antiche concordemente recano:

> Attenderò *chi* dicami ecc.

Ora il D. C., accettando, e bene, la lezione *chi*, annota timidamente: « In « alcune edizioni leggesi *che* dicami, in altre *chi* dicami. Pare da preferirsi « *chi*, giacchè il senso corre meglio ». Pare? E dopo anche che in uno scritto che il D. C. ci fa l'onor di citare (1) s'erano esposte le ragioni storiche, critiche ed esegetiche per le quali si deve legger *chi* e non *che*, invenzione di alcuni editori moderni, i quali, non intendendo il senso del luogo, mutarono di loro capriccio la lezione originale? Un'altra osservazioncella, e basta. Nelle note alla canzonetta delle *Nozze* e qua e là (non molto spesso) in mezzo a quelle delle *Odi* c'è qualche variante: e perché non porre, e con metodo uniforme, anche le altre che raccolse con tanta diligenza il Salveraglio? Non eran tutte tutte quelle che si potevan raccogliere; ma certo la massima parte. Ciò avrebbe giovato assai più, che il recare, p. e., parecchi frammenti, che, in un'edizione come questa, in cui non si riproducono tutte le poesie del Parini, si sarebber potuti ommettere.

Dicevamo anche (ciò intendendo specialmente pel commento) che ci pareva essere al D. C. mancata una maggior preparazione; non veramente storica, sì piuttosto filologica. Storicamente anzi il lavoro ha pregi indiscutibili, perché raccoglie il meglio di coloro che l'han preceduto in questa via, aggiungendo qualcosa di suo, non senza però qualche inutile ridondanza. Nella vita del poeta che sta in fronte al volume è, in genere, esatto e preciso; e se raccoglie in gran quantità aneddoti dal Reina e dal Cantú, li corregge prudentemente con un: « son tutti veri? ». Certo se non sono, l'averli un qualcuno del tempo inventati e attribuiti al Parini, mostra ch'egli era tal tempra d'uomo e d'artista, che, date quelle tali circostanze, avrebbe fatto cosí e non altro. E l'aneddoto, considerato sotto quest'aspetto, è storia. E poi, possiam proprio giurare che non siano la maggior parte veri? Il raccoglierli dunque prudentemente, come fece il D. C., fu bene. Anche nello scritto che vien subito dopo le notizie biografiche, intitolato *Il Giorno*, è a lodare (anche se non reca nulla di nuovo) la diligenza con cui accenna a quel che possa tornar utile di sapere prima della lettura del poema, cioè de' presunti precursori di esso, del tempo della pubblicazione, delle lodi e delle critiche che s'ebbe il *Mattino* al suo primo apparire, de' molti imitatori, ecc. (2). Qualcuno non mai contento potrebbe forse desiderare qua un

---

(1) Cfr. *Nuova Antologia*, fasc. 1 luglio 1889.

(2) Crediamo avrebbe fatto bene ad aggiunger qualche cosa anche intorno al magistero del verso sciolto nel Parini, come avevano fatto prima lo Groli (*Questioni parinïane* in *N. Antol.*, fasc. 1 dic. 1879, pp. 424 e segg.) e il Pinelli, se non anche il Borgognoni — dello scritto del quale dichiara che non si potè servire —, ch'è quegli che ne parlò con maggior larghezza e competenza. Cfr. *St. par.*, in *N. Ant.*, fasc. 15 nov. 1889, pp. 291 e segg.

po' piú d'ordine, là una maggior vivacità di stile: ma ciò non è poi quello ch'è piú strettamente necessario. Quanto a' presunti precursori del poema, egli è d'opinione che « la satira contro le frivolezze e scostumatezze signorili « sorse spontanea nell'animo del Parini » e che « non occorreva ch'egli pi- « gliasse da lontano, e da fonte letteraria, l'ispirazione dell'opera sua ». E in ciò non fa che accordarsi collo Gnoli (1), col Pinelli, coll'Agnelli (2) e con piú altri, e, quel che maggiormente importa e come tutte le apparenze mostrano, anche con la verità. Perché quest'ultimo, cioè l'Agnelli, ha dimostrato in modo assai chiaro a che si riducano le supposte imitazioni e derivazioni del nostro originalissimo poeta, cominciando dalla satira del gesuita secentista Gian Lorenzo Lucchesini, intitolata: *In antemeridianas improbi iuvenis curas*, giú giú fino al *Riccio rapito* di Alessandro Pope (non *Ricco*, come per isvista scrive il D. C.), il poema dal quale sarebbe, secondo lo Zanella (3) e parecchi prima di lui, derivata al *Giorno* piú d'un'idea. Ma di fatti, di quelli veramente irrefutabili, nessuno reca; ché l'Agnelli con traduzioni letterali e raffronti (4) mostrò bene come i nove brevi passi del poema inglese che lo Zanella disse aver il Parini imitati, non assomiglino che molto ma molto superficialmente a nove luoghi del *Giorno*. Il riccio della signora Arabella Fermor reciso da Mylord Petre, che sale in fine del poema del Pope su nel cielo e si trasfigura in lucente cometa: questa sí ch'è una vera e propria imitazione da Callimaco e da Catullo, che non sappiamo se prima d'ora altri abbia notata, ma che, a tutti i modi, è una di quelle, delle quali non si può minimamente dubitare. Ebbene: chi mi sa trovare nel *Giorno* una sola di cotali derivazioni? Però noi siam coll'Agnelli (col quale par s'accordi il D. C. e certo poi il Borgognoni) nel credere che il *Dialogo della Nobiltà* del poeta stesso sia « il precedente piú esplicito « e piú significativo del *Giorno* ».

Ma per tornare a' due discorsi, in mezzo a' pregi in essi notati non mancano alcuni difetti. Cosí, p. e., a pag. 11 è detto: « L'anno dopo mandò « fuori le due odi *La vita rustica* e *La salubrità dell'aria* ». Ora, quale sia quest'anno non è dato sapere, perché prima nomina complessivamente un periodo di dieci anni (1752-1762) e prima ancora, ma d'assai, la data dell'ordinazione a sacerdote del Parini: 14 giugno 1754. Se non che quale sia quest'anno ce lo dice, e con troppa sicurezza, a p. 33, cioè il 1758; mentre poi a pp. 134 e 143 afferma che si può tenere fossero scritte nel '57. Il fatto è che la data precisa non si sa; e per questo bisognava accennare dubitosamente a una, ma una sola, delle due date. Cosí alla stessa p. 33 è assegnata per certa la composizione dell'*Impostura* al '61, mentre anche qui un po' di dubbio non sarebbe stato inopportuno. Questa pure è una data mal sicura, e recentemente il Mazzoni mise fuori e dimostrò probabile l'ipotesi

---

(1) *Op. cit.*, p. 424: « Quanto all'argomento, all'ironia, alla forma della sua satira il Parini « non ha avuto altro consigliere che l'animo proprio, né altro modello che il vero ».

(2) *Precursori e imitatori del Giorno di G. P.*, Bologna, Zanichelli, 1888, pp. 3 e segg.

(3) Cfr. *Alessandro Pope e Antonio Conti*, in *Nuova Antol.*, fasc. 1 luglio 1882, pp. 12 e segg.

(4) *Op. cit.*, pp. 30 e sgg.

che l'ode fosse « posteriore di poco al giugno 1764 » (1). — A p. 15 si legge: « S'allude a lui (P. Verri) nelle odi *La recita dei versi* e *La tempesta* ». In questa probabilmente sí; ma in quella, no. Vi si allude solo in modo assai chiaro (e lo dice anche il D. C. nelle note, ove del Verri non fa parola) al Casti e al Passeroni: non ad altri. — A p. 35 si citano parecchi de' versi al consigliere De Martini e gli ultimi come segue:

> Cosí, già compie il quarto lustro, io volsi
> L'itale Muse a render saggi e buoni.

Ma chi? Oh non s'è accorto che il punto non va lí, perché il senso non finisce lí, e che alla proposizione vien a mancare l'oggetto *I cittadini miei*, ch'è subito nel verso seguente? — A p. 37 i Trasformati si mutano (con grave iattura di quella buona gente) in Trasformisti. Cosí a p. 38 il titolo della terza parte del poema, diviso in quattro, ch'è *Il Vespro*, diventa *La Sera*; cosí (ci lasci fare l'egregio D. C. i pedanti del tutto, tanto piú che chi si ferma a questo, vuol dire implicitamente che non ha altro da appuntare) a p. 20 il nome del Machiavelli è con due, mentre va scritto con un *c* solo.

E poi che ci siamo è bene dir due parole su « Aggiunte e schiarimenti », ch'è una specie d'altro discorso messo in fine al volume, e che, se anche breve, è importante per osservazioni e notizie nuove circa la questione se il principe Alberico Barbiano di Belgioioso fosse o non fosse (come si disse e si dice) il tipo vivo del *Giovin Signore*. Il D. C. già fin dalla p. 61 aveva esposto la sua opinione: « È probabile che il Parini pigliasse da piú persone « i tratti caratteristici del suo protagonista, quel che fa di solito l'artista: « e avendogli il principe di Belgioioso dati certi elementi per comporre il « suo tipo, non mancò il pubblico di ritenere che il poeta avesse inteso rap- « presentare quel solo patrizio ». E forse questa opinione, che non nega ciò c'ha sí forti radici nella tradizione e, d'altra parte, allarga, se sia lecito dire, l'orizzonte d'osservazion del poeta, è la vera. Ad ogni modo, i sostenitori che il Parini pel tipo del suo protagonista si modellasse interamente sul Belgioioso (tra' quali è anche il Borgognoni, a cui il D. C. indirizza la sua risposta) non possono « far a meno di dare grandissima importanza a « quanto in proposito osserva il Pinelli, cioè ricordare troppo distintamente « il Belgioioso — che, quando il Parini scriveva e pubblicava la prima parte « del poema, era presidente dell'Accademia di belle arti in Milano — ricor- « dare troppo distintamente il Belgioioso tutto quel tratto del *Mattino* dove « è introdotto il *Giovin Signore* a giudicar di pittura » (2). Ora il D. C. ha gittato a terra quel ch'era (non c'è dubbio) un fortissimo argomento, facendo osservare che, quando il poeta pubblicava il *Mattino*, non solo il principe non era presidente dell'Accademia di belle arti, ma che non poteva essere per la semplice ragione che questa fu fondata solo dieci anni dopo: il 22 gennaio 1773. D'altra parte, « il Belgioioso fu proprio quella nullità

(1) *Vita Nuova*, n° 2 febbr. 1890.
(2) Borgognoni, *Op. cit.*, P. I, p. 246.

« che Parini inimitabilmente dipinge nel poema? ». Proprio negli anni della composizion del *Mattino* « il principe Belgioioso diede qualche segno di vi- « gore e di insoliti pensieri, partecipando alla guerra dei sette anni »: e nel 1757 fu come tenente generale alla famosa battaglia di Rossbach. Altri uffici ebbe in patria, che il D. C., con quella diligenza storica che gli è propria, enumera: dunque non fu poi il tipo degli svogliati e degli oziosi. Conclusione: « Per quanto il Belgioioso potesse offrire aspetti burleschi, « Parini si sarebbe volontariamente immiserito colla riproduzione di un solo « tipo: a lui occorreva fondere in un solo personaggio ciò che di più ripro- « vevole e ridevole insieme gli stava sott'occhio; né era conforme al suo « genio il fuggir fatica e il lasciare inoperosa quella divina facoltà della « scelta mercé cui il reale, disseminato in natura, si trasforma nell'ideale « artistico ».

E veniamo a dir davvero del commento, dal parlare del quale ci hanno sviato i discorsi critici. Il commento storico (l'ho già detto), in genere, è buono (1). Ma sarebbe stata necessaria una molto maggior sobrietà di quella usata; ciò che non significa che non si fosse dovuto dire tutto quel ch'era strettamente necessario alla piena illustrazione del testo. Il difficile stava nel dir tutto in poco e nel medesimo tempo con chiarezza, e nel serbare da cima a fondo del lavoro quell'uguaglianza, ch'è dote tanto difficile da ottenersi e però tanto più ammirevole in chi ad ottenerla riesce. E questo difetto della soverchia diffusione di certe note sarebbe anche più manifesto se esse note fossero, come sarebbe stato, a nostro creder, bene, poste a piè di pagina e non in fine d'ogni componimento. Cosí il commento storico, non dilagando, avrebbe lasciato anche posto, e sarebbe stato necessario, a un po' di commento filologico. Il Parini, per quel che riguarda la sostanza, cosí democratico e rivoluzionario nel *Giorno*, e cosí largamente e civilmente umano nelle *Odi* (per lasciare da parte le altre poesie, o giovanili, o che

(1) Qualche lacuna o qualche errore tuttavia non mancano. Per es., sul Bicetti avrebbe potuto utilmente citare lo scritto di Andrea Verga (Treviglio, Messaggi, 1887), e su l'Amoretti l'opera del Menagliotti (Pavia, 1777). Cosí la raccolta poetica in onore del Gritti s'intitola *Trionfo* e non *Tributo della verità*, e contiene non 22, ma 20 componimenti del Cesarotti, del Bertòla, della Caminer-Turra ecc. — Su l'*Educazione* s'hanno altro che « due separati commenti »! Tutti i pedagogisti, purtroppo, se ne sono occupati e nessuno ha saputo nemmen dire che ammaestramenti molto simili a que' del Parini dà Chirone ad Achille presso il Chiabrera (cfr. *Poemet. prof.*: *Il Chirone*). — Di Maria I di Braganza uno storico valente come il D. C. non si sarebbe dovuto contentare di ripetere, ampliando, solo quel che dice il Parini. Maria, nell'anno stesso che il poeta componeva l'ode VIII, saliva al trono, e però sta bene che le fosse profetato regno felice: ma fu? La storia dice di no. Cosí anche circa le odi amorose non fece bene a ripetere la vieta sentenza che fossero complimenti e non altro; e ciò perché la verità conosciuta non è questa. — In fine, nel commento del *Giorno* sarebbe stato opportuno avesse qualche volta recato, come già il Pinelli, versi di Giuseppe Colpani (uno degli otto del *Caffè*), non perché essi versi sciolti siano altro che roba da chiodi, ma perché hanno, nel caso presente, un gran valore storico. Il Colpani (come osserva lo Gnoli, p. 415, che per primo avvertí al poeta e alla cosa) « rifà il *Giorno*, in- « segnando da senno a Nice, specialmente nella *Toletta* e nell'*Emilia*, quello che il Parini, iro- « nicamente, al *Giovin Signore* », e perché « il volume è quasi tutto una continua polemica » contro il nostro poeta e « talora l'allusione al *Giorno* è cosí scoperta, che più non potrebbe es- « serlo se vi fosse il titolo dell'opera e il nome dell'autore ».

non hanno, né possono avere l'importanza del poema e delle maggiori liriche), è, per quel che riguarda l'arte, tutto ciò che di più studiato, di piú aristocratico, di piú fine si possa immaginare mai. Se è vero, com'è verissimo, ch'egli, al dir del Gioberti, « amò, ammirò, invidiò e cercò in ogni « modo possibile di travasare in sé stesso le idee e gli spiriti degli antichi « maestri..... e seppe rinsanguare dei loro sensi e raccendere, per cosí dire, « il proprio ingegno alla viva fiamma, che animava ed ardeva quegli ec- « cellenti » (1), è obbligo del commentatore (prima d'accingersi all'opera) il fare una lunga preparazione sui classici antichi e moderni, per poter poi all'atto mostrare donde il poeta derivasse, e come bene, fiori al suo dire. Nella mancanza quasi assoluta di tal preparazione sta appunto uno de' principali difetti di questo commento. Non già che s'avessero a notare imitazioni ipotetiche e molto meno poi, come fanno alcuni che vanno all'eccesso opposto, avvertire che se il Parini disse, p. e., *favoloso*, c'era stato Orazio che aveva detto già *fabulosus*: questo no. Ma diciamo ch'era, in tesi generale, necessario, anche per mostrare come i grandi uomini sanno imitar quelli che li hanno preceduti nella gloria, segnare tutte quelle su le quali non può cader dubbio di sorta alcuna. Come si fa a negare o a non avvertire che i due versi del *Mattino* (618 e seg.):

> Tu non pertanto coraggioso e forte
> Dura e ti serba a la miglior fortuna

derivino da quel di Virgilio (*En.*, I, 207):

> *Durate et vosmet rebus serbate secundis,*

che anche il Tasso imitò (V, 91):

> Or durate, magnanimi, e voi stessi
> Serbate, prego, ai prosperi successi?

Ciò che di suo aggiunse il Parini fu d'aver data, con fine satirico, intonazione epica a questa frase, ch'egli rivolse al parrucchiere perché sostenesse con pazienza le ire del suo signore. — Nel *Mezzogiorno* l'apostrofe a' mariti di quel buon secolo (v. 67 e segg.)

> O tre fiate avventurosi e quattro ecc.

non fa ricordar subito dell'altra di Virgilio (*En.*, I, 94):

> *O terque quaterque beati?*

Il verso 288 del *Vespro*:

> E dopo le accoglienze oneste e belle

a chi non apparirà imitato dall'altro di Dante (*Purg.*, VII, 1):

> Poscia che le accoglienze oneste e liete?

(1) *Il Gesuita moderno*, Losanna, Bonamici e Comp., 1846, vol. II, pp. 596 e seg.

Nella *Notte* (v. 644 e seg.) è detto che

Amor sorride;
E luogo e tempo a vendicarsi aspetta.

Ebbene: si potrà non ricordare il verso del Petrarca (Parte I, *son.* 2):

Come uom ch' a nuocer luogo e tempo aspetta?

Questi son quattro esempi scelti appositamente per illustrare altrettanti luoghi delle quattro parti del poema: ma piú altri, specialmente di questo genere che servono al duplice fine di chiarire e l'idea e lo stile del poeta, avrebbe il D. C. potuto trovar da sé, se avesse pazientemente cercato; e parecchi, d'altro genere (p. e., i versi di Ovidio — *Metam.* XV, 116 e segg. — che cominciano *Quid meruistis oves* ecc. in confronto degli altri del *Mezzogiorno* « Pèra colui ecc. »: v. 650 e segg.), avrebbe potuto raccogliere dal Cantú e, pel *Mattino*, anche dal Pinelli.

E cosí, se avesse voluto, avrebbe trovata preparata, se non appianata del tutto la via da' commenti del D'Ancona e del Finzi per quel che riguarda le imitazioni delle *Odi*, purché a questi commenti avesse attinto con discernimento. Ma anche per le *Odi* avrebbe, cercando, potuto aggiungere parecchie citazioni ed importantissime, e non di quelle nelle quali « si possa vedere « (son parole dello stesso D. C.: p. 239) un incontro fortuito, inevitabile « degli ingegni, che trattano gli stessi o analoghi soggetti ». Per recar qualche esempio, il *bere con intento orecchio* dell'ode IV (v. 76 e segg.) tolse il Parini da Orazio (cfr. *Od.* II, XIII, 31); come da Orazio derivò l'idea di introdurre in poesia lirica Chirone a dar precetti in forma diretta ad Achille, per cavarne poi ammaestramenti a vantaggio d'altri (cfr. *Epod.* XIII, 11). Cosí il consiglio di mostrarsi pietoso a' vinti nella stessa ode quarta procede (ed era cosa facile ad avvertirsi) da Virgilio e da Orazio (cfr. *En.* VI, 853 e *Carm. sec.*, 51). — I versi dell'ode V:

Erra chi dice
Che natura ponesse a l'uom confine
Di vaste acque marine,

non sono evidente confutazione di quelli di Orazio (*Od.* I, III, 21) *deus abscidit Prudens Oceano dissociabili Terras*? — La similitudine delle Amazzoni nell'ode VIII (v. 79 e seg.) derivò da Properzio (III, XIV, 15). come da Properzio (II, XIII, 11) derivò tutta la chiusa e quasi il general concetto dell'ode IX, ove il poeta si dice lieto non dell'approvazione che a' suoi versi può venire da turba ignorante, ma sí di quella saggia e amabile che gli deriva da Paola Castiglioni, donna

che il retto
E il bello atta a sentir formaro i numi.

L'espressione *lidi sonanti* dell'ode XIII andava notata come tutta classica: ne fan fede Omero (*Il.* I, 34), Virgilio (*Geor.* I, 358), Catullo (LXIV, 52) e Orazio (*Od.* IV, IX, 2): e di parecchi elementi classici si serví il Parini per la descrizione della tempesta nell'ode XI, segnatamente di Ovidio, che

nell'XI delle *Metam.* ha pur egli una bellissima descrizion di tempesta. — La similitudine de « gl'incliti figli di Tindaro » (*Od.* XVI, 81 e segg.) era già in Catullo (LXVIII, 63), e più d'un concetto poté, per avventura, aver dato Ovidio (*Trist.* III, III, 69) alla famosa chiusa dell'ode XVII. Né, andando di questo passo, si finirebbe piú.

Un'altra parte necessaria del commento filologico sarebbe stata la illustrazione metodica di parecchi usi poetici, e però non comuni, di lingua e di stile, confortando la spiegazione, ove fosse stato conveniente, anche di esempi. Ma in ispecial modo poi sarebbe stato necessario (perché il lavoro non mancasse in nessuna parte, anzi fosse ciascuna contemperata in modo da non soverchiar l'altra) che in parecchi passi difficili o pel senso o per altro (ciò vogliam dire specialmente per le *Odi*, ché nel *Giorno* vere questioni per interpretar giustamente il pensiero dell'autore s'incontran di rado) non avesse qualche volta passato sopra alla difficoltà, senza nemmeno avvertirla, o non si fosse, piú spesso, affidato troppo a questo e quel commentatore, accettando senza benefizio d'inventario le loro non sempre giuste spiegazioni e osservazioni. Lasciando esempi della prima specie che ci condurrebbero a lungo discorso per riassumere e discutere questioni che non è qui il luogo di riandare, citiamone qualcuno della seconda. La strofa quarta dell'ode VII è questa:

O misero mortale,
Ove cerchi il diletto?
Ei tra le placid' ale
Di natura ha ricetto:
Là con avida brama
Susurrando ti chiama.

Il D. C., facendo sue due diverse opinioni del D'Ancona e del Finzi, chiede annotando: « *Avida brama*, si riferisce alla natura o al mortale? Parmi « che si possa riferire così all'una, come all'altro ». Ma il fatto è che non si può assolutamente riferire a nessuno de' due, e ciò per una ragione semplicissima, ma ineluttabile: la sintassi, per la quale *avida brama* si deve riferire non ad altro che al soggetto della proposizione ch'è *Ei*, cioè il *diletto*. — Così quanto al latinismo *crebre* che il Parini nell'ode VIII, v. 69 attribuisce a *fronde*, non fa bene ad accettare la critica del Finzi che giudica *mal usato* questo aggettivo « perché ordinariamente esso indica ripe- « tizione frequente di atti, non quantità di oggetti ». E pure l'Ariosto l'usò (e il Parini dové saperlo) per significare *quantità di oggetti*, cioè una quantità d'orecchi in un mostro di figura femminile, il quale « Non men che « gli occhi, avea l'orecchie crebre » (Cfr. *Or. F.*, XLII, 47). — L'ode IX comincia così:

Qual fra le mense loco
Versi otterranno che da nobil vena
Scendano, e a l'acre foco
De l'arte impenga la sottil Camena,
Meditante lavoro
Che sia di nostra età pregio e decoro?

Or bene, il D. C., seguendo il Michelangeli, che spiega *meditante lavoro* per

« lavoro di meditazione, frutto di lungo studio », annota: « lungo lavoro di « riflessione, di correzione, di lima ». Ma, Dio buono! come mai non accorgersi che il participio presente *meditante* non può e non potrà mai far l'ufficio di participio passato? Tanto piú che il Finzi aveva già assai bene corretto l'errore solenne del Michelangeli, e riferito, come si deve, il *meditante* a Camena. — Nel verso 35 dell'ode XVII, la mano della Castelbarco è salutata *cara de' baci invidia*. L'*invidia* è spiegata, col D'Ancona, « desiderio « vivo de' baci, e parmi modo tutto pariniano ». Sta bene: ma il D. C., dietro la scorta d'uno scritto su quell'ode ch'egli pur ricordò per questione meno di questa importante, non sentí il bisogno di aggiunger nulla nulla a quel *modo tutto pariniano*? — In proposito del *mercadante* del primo verso dell'ode *Alla Musa* il Bernardoni narra che il Parini « contro l'uso del voca- « bolario della Crusca il quale mancava allora dell'esempio del Cavalca, ce- « cato poscia dal Cesari nella sua edizione del vocabolario medesimo », che il Parini, dico, ne giustificasse l'uso « col rispondere d'aver con essa evitato « il vizioso avvicinamento di troppi *t* nel principio del medesimo verso ». Il D. C. reca, con gli altri commentatori, quest'osservazione senz'altro: ma nessuno avvertí che di *mercadante*, oltre l'esempio del Cavalca e un altro di Fazio degli Uberti, ce n'è due dell'Ariosto (*Or. F.*, XIII, 31 e 35) e che di questi dové ricordarsi certo il Parini. — Il verso 77 della stessa ode (Ecco già l'ale il nono mese or scioglie) è spiegato dal D. C., che segue il Michelangeli « principia il nono mese ». Ma c'era già stato chi, per ragioni di grammatica, di stilistica e di logica, aveva spiegato questo verso: il nono mese sta per terminare. Perché non tener conto della nuova interpretazione e, quando fosse sembrata falsa, perché non confutarla con buone ragioni?

Ma è tempo di raccoglier le vele, ché per le poesie minori poste in fine del volume (non sono, come abbiam detto, tutte quelle che il Parini compose, ma le piú) non c'è da osservare se non che, in genere, son recate correttamente ed illustrate nelle loro cause e allusioni storiche da note che vanno innanzi, degne di lode: tranne che qua e là vorrebber esser piú parche. Se, pur tributando le meritate lodi, piú spesso che non avremmo voluto ci siam fermati in osservazioni critiche, non ce ne sappia male per questo l'egregio D. C.; ché, per l'una parte, egli ha titoli ben maggiori che non sia il presente alla stima e riconoscenza de' cultori degli studi storici; e, per l'altra, noi, come gli onest'uomini fanno, ci siamo appoggiati, nel dire, a troppi fatti, perché possa sorger dubbio su la sincerità e imparzialità delle nostre parole.

ALFONSO BERTOLDI.

FRANCESCO FOFFANO. — *Studi sui poemi romanzeschi italiani.* — I. *Il « Morgante » di Luigi Pulci.* — Torino, E. Loescher, 1891 (16°, pp. IV-124).

Dopo gli studî del Rajna è questo il lavoro più serio che sia uscito sul Pulci: lavoro condotto con amorosa diligenza, che certo meritava un più corretto stampatore (1). Però non sempre posso andar d'accordo coll'egregio autore: ed esponendo la sostanza dell'opera sua, verrò notando liberamente quel che a me non par giusto.

Il primo capitolo è intitolato: *La materia del « Morgante »*. Veramente il titolo non corrisponde bene al contenuto, perchè, riassunti molto brevemente gli studî del Rajna sulle fonti, il F. entra a parlare di ciò che altrove ha chiamato il *disegno del « Morgante »* (2). Raccolte tutte le allusioni del poeta all'opera sua, che, espresse sotto la metafora della nave, si trovano in principio ad alcuni canti, comincia dal fermarsi su quella del canto XIV, nella prima ottava del quale il P. ringrazia Dio dell'averlo « condotto insino « al mezzo della soglia ». Il F. si domanda: se dicendo a quel modo il P. voleva riferirsi all'*Orlando* o al poema proprio. « E in questo caso » egli seguita « intendeva egli d'essere alla metà del poema in XXIII canti, od « in XXVIII? ». Escluse le prime due ipotesi, resta la terza, che cioè il P. « disegnasse fin da principio di stendere la tela del suo poema in ventisei « o ventotto canti circa ». Poi il F. crede di potere stabilire che i canti dovevano essere ventotto e corrispondere ai sessanta dell'*Orlando*. Siccome però a un certo punto il poeta non amplia più il suo modello, ma lo compendia, il F. spiega questo fatto col dire che al P. sarà venuto in mente di ristringere per dare un'ampiezza notevole a un racconto nuovo, che doveva compiere l'azione dell'*Orlando* e non, come vuole il Rajna, per desiderio di finire, nè per essersi reso più indipendente dal modello, come dice l'Hübscher. Dunque, se ho ben capito il « lungo e intricato ragionamento » del F., il P. in principio aveva l'intenzione di rifare l'*Orlando* ampliandolo tutto egualmente, chiudendone l'azione con un'aggiunta che doveva però esser breve: ma poi mutò pensiero e pensò di dare maggiore ampiezza a questa aggiunta a scapito dell'*Orlando*, che veniva ad essere da un certo punto in giù compendiato invece che ampliato. Tutta l'argomentazione del Foffano poggia sopra un presupposto per me falso, che cioè quando il P. dice d'essere al mezzo della soglia intenda d'essere precisamente alla metà del poema. E questo peccato d'origine, di volere cioè risolvere le questioni colle matematiche, si trasmette giù giù di ragionamento in ragionamento. Da quel presupposto si arriva gradatamente come in un problema d'aritmetica o di geometria alle conseguenze: si contano le ottave, si contano i canti, si cercano i rapporti tra numeri e numeri: nemmeno la *Divina Commedia* credo che

(1) Il libro è stampato a Correggio.
(2) Cfr. questo *Giornale*, vol. XVI, p. 368.

si potrebbe trattare così. Io penso che il P. non sapesse davvero in principio se dovevano essere ventitrè o ventotto o un altro numero i canti del suo poema, e quand'egli dice *il mezzo della soglia* non si deva prendere troppo alla lettera. Del resto certe questioni sono sempre pericolose, e questo forse non era il caso di cercare l'intenzione dell'autore. Quanto poi a quell'aggiunta che il P. avrebbe voluto fare per compire l'azione dell'*Orlando*, il F. suppone che dovesse essere la narrazione della « guerra di Carlomagno « contro gli Aquitanî, i Longobardi, i Sassoni, la conquista della Spagna, « la rotta di Roncisvalle, la presa di Sarragozza, in una parola le imprese « più memorabili dell'imperatore » (p. 9). « Ma prima di giungere al canto XXI, « per ragioni che è impossibile stabilire, dovette mutar pensiero » (p. 10). Infatti sul cominciare del canto XXI il P. dice d'esser vicino a « veder la « foce ». Dunque fin da principio il P. aveva in animo di cantare, benchè *brevemente*, la rotta di Roncisvalle; solo in seguito, per istigazione forse degli amici (p. 9), venne nell'idea di darle più *largo sviluppo*. Così il F. se non sbaglio, interpetrerebbe quei versi:

> Ed io pur *commedia* pensato avea
> Iscriver del mio Carlo finalmente.

Ma o cantata in pochi versi o cantata in molti, mi pare che la Rotta di Roncisvalle fosse sempre *tragedia* e non *commedia*. Gli accenni poi alla Rotta nelle prime ottave del *Morgante*, coi quali vorrebbe il F. suffragare la sua opinione, non mi sembra che implichino l'intenzione del P. di cantare la Rotta stessa (1): giacchè egli poteva benissimo, conoscendola, farvi allusione senza voler per questo farne argomento di versi.

Uscito da questo laberinto, il F. fa poche, ma giuste, osservazioni sul modo tenuto dal P. nel rifare i suoi originali. Dopo di che tratta della materia del *Morgante* non derivata da altri poemi cavallereschi e dove la fantasia del P. si sbizzarrisce di più. Nel riportare le opinioni degli altri sopra Margutte, al F. è sfuggito un breve articolo di Tito Allievi, in cui si mettono innanzi delle ipotesi degne d'esser prese in esame, tra cui una già sostenuta dal Panizzi (nemmen questo scrittore il F. cita), che cioè Margutte sia la caricatura d'un greco venuto in Italia (2). Più importante è notare come il F. ravvicini, a mio parere assai felicemente, questa figura pulciana al

---

(1) *Morgante*, c. I, st. 8:

> Dodici paladini aveva in corte
> Carlo, e 'l più savio e famoso era Orlando;
> Gan traditore lo condusse alla morte
> In Ronçisvalle, un trattato ordinando...

c. XXII, st. 37:

> E Malagigi il dicea manifesto:
> Aspetta pur che sieno in Roncisvalle,
> Quantunque il tradimento fia per resto
> Perchè la penitenzia arà alle spalle ecc.

(2) L'articolo, comparso prima nella *Gazzetta letteraria*, si trova nell'opuscolo di T. Allievi, intitolato *Analecta* (Pinerolo, tip. Sociale, 1891).

Folaga del Sercambi. Sull'episodio di Antea e su quello di Astarotte non dice niente di nuovo.

Il secondo capitolo: *Natura del « Morgante »* è meglio concepito e anche meglio riuscito. In esso il F. prende a trattare la famosa questione, se il *Morgante* sia un poema giocoso o no. Dopo aver premesso che tre sentimenti, la religione, l'amore, la gloria informano il mondo cavalleresco, prima di passare a vedere come tali sentimenti sono rappresentati nel *Morgante*, fa in piccolo un quadro della società fiorentina, in mezzo a cui viveva il Pulci: quadro, che non mostra, mi pare, conoscenza sicura e profonda del tempo. Non so quanto sia vero « che in Firenze la parte più eletta della cittadinanza non « ebbe mai un' ammirazione molto viva per questo genere di poesia » (*la cavalleresca*: p. 21). E il fatto che la Lucrezia Tornabuoni invitò il Pulci a scrivere il *Morgante* e voleva da lui anche il *Rinaldo* e il *Danese*, non farebbe dubitare del contrario? (1). Comunque sia, il F. dimostra come nel poema del P. non ci sia l'intenzione di parodiare nè la religione, nè l'amore, nè la gloria. Parlando della religione il F. esce un poco dall'argomento, perchè dal dimostrare che nel *Morgante* non c'è l'intenzione di parodiare la religione passa senza avvedersene a dimostrare che il P. non era un empio o un indifferente, e tocca anche dei sonetti (perchè allora non parlare anche della *Confessione?*). Sarebbe stato poi bene fermarsi un po' più sui giudizî degli altri. Si fanno, però delle osservazioni giuste, come quella su Margutte: che per esser questo un personaggio uscito dalla mente del P. non ne viene che deva rappresentare, come alcuni vogliono, le idee dell'autore (p. 25). E così quest'altra: « Or come mai il Pulci, se fosse stato veramente un incre- « dulo o..... un indifferente, avrebbe trattato colla maggior serietà del mondo « punti di teologia importantissimi? » (p. 26). Quanto all'amore, fa notare come il P. allarghi gli episodî amorosi, mettendoci qualche cosa di più delicato che non sia nell'*Orlando*, e come rifugga dall'osceno. Nonostante però qua e là per il poema qualche scherzo c'è: e talvolta quei cavalieri si conducono in modo che c'è da dubitare che abbiano specialmente il sentimento della gloria. Ma allora il P. *si lasciò trasportare dalla natura sua* (l'altra ragione, che indulga alla disposizione d'animo degli uditori mi par che valga poco) (p. 35), come fa nella *Giostra di Lorenzo de' Medici* (e questo richiamo mi piace), dove qua e là son seminati gli scherzi, benchè nessuno abbia mai sospettato che la *Giostra* sia una parodia.

Ed ora all'*Arte nel « Morgante »*: chè così s'intitola il terzo capitolo. L'arte principalmente, dice il F., distingue il P. dai suoi predecessori. È la prima volta che l'autore d'un poema cavalleresco si manifesta nell'opera sua, che il racconto interamente oggettivo diventa soggettivo, senza però che il poeta avverta l'importanza di questo fatto. Essendo sempre presente a sè stesso, il P. mostra d'accorgersi di raccontar delle fole e fa ridere di quando in quando, rendendo così piacevole la lettura del suo lavoro. Il F. osserva ancora che la parte discorsiva è notevolmente sviluppata in confronto degli altri poemi: il racconto viene per così dire drammatizzato: e poteva tener

(1) Egli esagera poi la differenza tra il popolo e i signori, che in Firenze non era così sensibile come poteva essere in altre città, dove il feudalismo avesse avuto vita più rigogliosa.

conto della ragione, secondo me giustissima, che di questo fatto dà il Fornaciari nel suo assennato articolo: *Il « Morgante » di L. Pulci*, che cioè ci si deva vedere l'influenza delle sacre rappresentazioni (1). Dopo aver notato che il P. non connette bene le parti dell'opera, il P. passa a dire del tono generale del poema, che trova trascurato ed ingenuo al modo popolare. Dimostra inoltre inesatto un giudizio del De Sanctis, che aveva detto nel *Morgante* non trovarsi passioni, e si ferma specialmente sulla descrizione dell'innamoramento di Ulivieri e Forisena, che chiama « un racconto dram- « maticamente vivace, una pittura larga e colorita di una passione amo- « rosa » (p. 47). Trova molta varietà nelle descrizioni, e, sempre intento a correggere giudizî del De Sanctis, accenna alla formazione di caratteri nel *Morgante*.

Il quarto capitolo è intitolato: *Il classicismo nel « Morgante »*. Per dire il vero, non vedo l'opportunità d'un capitolo speciale per il classicismo del *Morgante*. Le cose che vi si dicono potevano esser messe o nel capitolo sull'arte, o nel 5° sulla elocuzione, la sintassi etc.; tanto più poi che questo classicismo si riduce a ben poca cosa. Gli esempi che il F. porta di reminiscenze classiche sono pochi e faticosamente cercati; e non tutti per me hanno valore. Io credo, per esempio, che il P. quando scriveva quei due versi:

Era cosa crudel vedere il mare:
Alzava spesso che un monte parea,

non pensasse nè punto, nè poco al virgiliano:

ingens a vertice pontus
In puppim ferit.

Sono due immagini diverse. Nell'una si dice che il mare alzava da parere un monte, nell'altra che una grande ondata si riversa sopra la nave. E poi l'immagine pulciana viene così naturale e spontanea a chi ha visto il mare, come deve averlo visto il P., che sarebbe sempre temerario dirla derivata da Virgilio. E lo stesso si potrebbe osservare sulla descrizione del campo di grano mosso dal vento. Il P. non è artista di prim'ordine; ma ha molto spirito d'osservazione e gli si può lasciar di buon grado la paternità di certe piccole descrizioni ben fatte di cose o fenomeni naturali. La pretesa reminiscenza di Tacito altri ha già dimostrato essere un assurdo, perchè al tempo del P. non si conoscevan gli *Annali*. Così non vorrei che si dicesse che « dimostrano la larghezza delle cognizioni mitologiche del Pulci le queri- « monie dello sfortunato Rinaldo contro Amore » (p. 57); giacchè tali querimonie sono proprie della poesia popolareggiante del quattrocento. E a questa credo più probabile attingesse il P. che alle opere latine del Boccaccio (p. 58). In nessun modo poi credo ammissibile che i versi:

E seppellito fu con tanto onore
Che tanto mai non ebbe Ettor Troiano.

si ricolleghino all'*Iliade*. Dire i funerali di Ettore nel Medio Evo equivaleva a dire funerali solenni a cui molti prendessero parte, e che esprimessero un

(1) *Letture di famiglia*, an. XXXVI, n° 17, p. 266.

dolore profondo e largamente sentito. Nei così detti *lamenti* in cui appunto si parla di morti, le quali producono o si suppone producano grand'effetto, occorre spesso questo ricordo dei funerali d'Ettore. Antonio da Ferrara comincia così la sua canzone scritta per la pretesa morte del Petrarca:

Io ho già letto il pianto dei Troiani
E il giorno che del buono Ettor fur privi,
Come di lor difesa e lor conforto,
E i lor sermon fur difettosi e vani
Verso di quei che far dovrien li vivi

per la morte del Petrarca. Simone Serdini, descrivendo in una canzone il compianto che si faceva per la morte di Niccolò d'Este, dice:

Et io come conquiso
Pensava: Se d'Ettòr fu pianto tale,
Non trovo che mai fosse più mortale.

E un anonimo in una canzone in morte di Galeazzo Sforza (1), diceva di Perugia:

Per lo dolor disciolta ha la sua chioma
Con un lamento oscuro e crudel pianto,
Che mai non fece tanto
Troia per quello Ettòr e frati suoi.

E gli altri due versi:

Omer troppo esaltò gli error di Ulisse
E del figliuol famoso della Diva

li poteva scrivere anche uno che non conoscesse Omero. Insomma questo capitolo è il più scadente; come l'argomento è il più pericoloso.

Parlando dell'arte nel *Morgante* il F. avrebbe dovuto parlare anche della forma, ma poichè questa è così bizzarra ed è parsa meritevole di uno studio accurato, ne ha fatto argomento d'un capitolo speciale, che è il V° (*L'elocuzione, la sintassi, la lingua, il verbo nel « Morgante »*). Comincia dal parlare delle rappresentazioni, che dice esser per lo più nette, colorite, vivaci, di rado confuse e sbiadite. Egli osserva in esse molta semplicità: pochi tratti, ma bene spiccati; e in questo dipingere alla brava stanno i pregi e i difetti. Talvolta il P. carica le tinte, e allora, nota il F., « rap- « presenta come i secentisti » (p. 73). Si passa quindi al modo di ragionare e di esporre e si comincia dalle citazioni e dalle reminiscenze della *Bibbia*, di Dante e del Petrarca: e perchè non metter qui le reminiscenze classiche, che sarebbe stato il loro posto, invece di farne un capitolo apposta? Se mai erano le imitazioni di Dante e del Petrarca, che sono numerose, specialmente quelle di Dante, e inoppugnabili, che meritavano un capitolo. Ma il F. non mette bene in luce questo lato del P. Dell'imitazione dantesca, ch'è la più importante, discorre sparsamente: prima a p. 73, poi a p. 74, poi a p. 80: era meglio discorrerne in una sol volta e un po' largamente e con ordine. Il P. deve aver molto studiato Dante. Il divino poeta era per lui un'autorità.

(1) *Lamenti de' secoli XIV e XV*, Firenze, Libreria Dante, 1883, p. 68.

Nel c. XXVIII, st. 40, dopo aver detto dell'importanza di Carlo Magno per la fede, s'interrompe e dice:

Io mi confido ancor molto qui a Dante,
Che non sanza cagion nel ciel su misse
Carlo ed Orlando in quelle croce sante
Che come diligente intese e scrisse.

Talora egli sente il bisogno di citare l'Alighieri, come nel c. XXIV (st. 104):

Or ecci un punto qui che mi bisogna
Allegar forse il verso del Poeta:
Sempre a quel ver ch'ha faccia di menzogna
È più senno tener la lingua cheta.

Qualche volta il caso che racconta gliene rammenta un altro rimasto celebre per una frase dantesca, come (c. XXVI, st. 2):

Sì che quel verso si poteva dire
Per la battaglia e pel crudele scempio:
Sangue sitisti ed io di sangue t'empio.

Più frequenti sono le reminiscenze dantesche senza avvertenza alcuna al lettore. E ora si adattano interi versi, come:

Disse Morgante (*a Margutte*) . . .
. . . . . .
Tu se 'l maestro di color che sanno (XVIII, 199).

Più spesso invece i versi e le immagini dell'Alighieri subiscono una maggiore alterazione: a volte non ci resta che una parola o due. E non solo il P. sparge qua e là di queste frasi dantesche, ma s'atteggia anche a imitatore cercando di ripigliare certi motivi della *Commedia*. Per esempio due volte verso la fine del poema, mostra d'avere in mente il principio del *Paradiso*. Anch'egli avendo a cantare cose più alte, ha bisogno di maggior solennità di verso. Il c. XXV così comincia:

Insino a qui la tua destra, signore,
Assai mi fu sanza altro filo o ingegno
A uscir d'ogni laberinto fore;
Ma ora in parte tanto oscura vegno,
Che convien che qui mostri il tuo splendore,
Il modo a colorir nostro disegno.

E quasi dimentico di questi, nella st. 3ª del c. XXVIII ha questi altri versi:

Infino a qui l'aiuto di Parnaso
Non ho chiesto nè chieggo, signor mio,
O le muse o le suore di Pegaso,
Come alcun dice, o Calliope o Clio:
Quest'ultimo cantar drieto rimaso
Tanto mi sprona e la voglia e 'l desio,
Che mentre io batto i marinari e sferzo,
Alla mia vela aggiugnerò alcun ferzo.

Ma tornando al F., egli seguita parlando della sintassi che da pochi scrit-

tori è maltrattata come dal P. Le forme del costrutto le divide in *ricercate*, *regolari* e *irregolari*, facendo una distinzione forse un po' troppo scolastica. Le forme poi ch'egli chiama *ricercate* posson parer tali a noi, ma per ammettere che fossero anche per il P. bisognerebbe avere una cognizione del volgare fiorentino del sec. XV che il F. forse non ha. A buon conto uno di questi costrutti ch' egli cita come esempi, cioè la formula *fa' che tu* col congiuntivo, è comune: la trovo anche aprendo a caso le *Lettere* (p. 75) dello stesso P..... *fa che tu ti ricordi di me e che m'aiuti* (1), e non so se nelle lettere il P. abbia davvero « la velleità d'accostarsi all'uso degli scrittori « più eletti » che poi bisognerebbe anche determinare quali sono. Dopo i costrutti, le locuzioni, che il F. divide in *comuni*, *letterarie*, *nuove* e *popolari*. Anche qui troppa smania di distinguere. E poi quand'egli dice che delle locuzioni così dette *nuove* non ne riscontriamo alcun esempio negli scrittori dei secoli antecedenti, n'è proprio sicuro? E a che notare locuzioni nuove, quando si tratta d'una novità come questa: *gli facevan le gote altro che gialle?* Per locuzioni *letterarie* intende le reminiscenze di Dante e del Petrarca; e a questo proposito ho già detto la mia opinione. Non c'è poi bisogno di ricorrere alla bizzarria del P. per spiegar l'uso dei latinismi, chè del quattrocento non solo le poesie, ma anche le lettere ne sono infarcite. In ciò il P. non fa che seguir l'uso. Della metrica il F. nota le grandi libertà che il P. si piglia, e osserva pure che con poco più di fatica si sarebbe ovviato a tante imperfezioni, dal che deduce giustamente che il P. scriveva in fretta. La conclusione del capitolo è che il capriccio era la sola norma che il poeta seguiva, e che nel *Morgante* il P. « ha fissato più lar- « gamente ed efficacemente tutta la parlata fiorentina del secolo decimo « quinto » (p. 86).

Il sesto ed ultimo capitolo è intitolato: *I personaggi nel « Morgante »*. Non è che il P. « abbia mutato sostanzialmente il tipo leggendario di essi..... « ma la bizzarria del suo ingegno e la squisitezza del sentimento artistico..... « fecero sì ch'egli vi apportasse alcune modificazioni » (p. 89). Il primo vien presentato Rinaldo, che se non è il protagonista, è il personaggio prediletto del poeta: ed ha notato bene il F. che in esso il P. ha trasfuso parte di sè stesso (p. 93 e 97). Rinaldo dunque nel *Morgante* acquista importanza maggiore che non avesse nei poemi anteriori. Basterebbe a provarlo solamente l'ultima parte del poema. Nel *Morgante* poi Rinaldo diventa anche più sciolto di lingua e lesto di mano, meno rispettoso con Carlo e più superbo con tutti; ed ha di più il desiderio di veder nuovi paesi e imparar nuove cose. Orlando invece è il personaggio ch'ha subito meno modificazioni: anche nel *Morgante* egli rappresenta il tipo perfetto del cavaliere. Del come è rappresentato Carlo Magno, il monarca timido e inetto dei poemi toscani, non si può dare un giudizio assoluto, perchè nel principio e nella fine del poema è un personaggio serio, per il quale il P. dimostra reverenza, nel mezzo invece è ridicolo. Gano è uno dei personaggi in cui il P. si è più compiaciuto

(1) *Fa che tu sia leale e costumato*, comincia un antico sonetto d'argomento morale e d'indole popolare. La Crusca cita vari esempi di questo costrutto, tra cui uno della Macinghi Strozzi, che non doveva avere velleità letterarie.

e che son meglio riusciti. Egli nel *Morgante* ha perduto quel poco di cavalleresco che aveva nei poemi anteriori ed è diventato il tipo del perfido fraudolento. *Morgante* ha avuto anch'esso un notevole sviluppo nel poema del P., il quale s'innamorò di questo personaggio « espressione della forza « puramente materiale accoppiata ad un sentimento molto grossolano del- « l'onestà » (p. 104). Il P. l'ha introdotto in diversi episodi, in cui prima non aveva parte. Finalmente il F. parla anche di Margutte, benchè non cavaliere, e a proposito d'esso esprime l'opinione che il P. lo introducesse per interrompere la monotonia.

Seguono alcune *Notizie bibliografiche e critiche* e un indice alfabetico, che agevola l'uso del libro.

Ma prima di lasciare questo lavoro, voglio fare ancora qualche osservazione particolare. Trovo da lodare che il F. si sia svincolato dalla tradizione e abbia chiamato *Morgante* il poema del P., lasciando quell'epiteto di *Maggiore*, che comunque s'abbia a spiegare, è certo da abbandonarsi. Non così lodevolmente il F. si è comportato invece con un pregiudizio riguardo alla Lucrezia Tornabuoni (p. 32, 36, 74, 106). Si dice comunemente che alla Lucrezia non doveva piacere che il P. facesse ridere alle spalle dei cavalieri; che si sarà offesa a sentire il *credo* di Margutte; e via cose di questo genere. Ma chi ne sa nulla? Sono tutte fantasticherie derivate dal portare il modo di vedere nostro in cose di tempi così lontani. La Lucrezia Tornabuoni ci apparisce una buona signora, ma senza ipocrisia; e da certa corrispondenza col Bellincioni, che non è davvero un poeta molto castigato, si rileva, se mai, che non era punto scrupolosa. Così mi ha fatto cattiva impressione leggere a p. 2 che « i primi XXIII canti troviamo pubblicati nel 1481; il « poema tutto intero sul principio dell'83 ». La prima volta si dice la data dell'edizione senza trasportarla dallo stile antico al moderno e nella seconda si fa questa mutazione. Ma speriamo che sia stato uno dei tanti errori di stampa e che l'autore volesse dire che il poema uscì in ventitrè canti nel 1482 (1).

GUGLIELMO VOLPI.

---

(1) Senza volergliene far carico, noterò al F. che gli è sfuggito il recente studio della signorina Alaide Vanzetti, intitolato *Carattere della epopea romanzesca in Italia* (Firenze, tip. della Pia Casa di Patronato, 1890).

BOLLETTINO BIBLIOGRAFICO

PIETRO MERLO. — *Saggi glottologici e letterari* raccolti dopo la sua morte dal prof. FELICE RAMORINO. — Due volumi. — Milano, Hoepli, 1890 (8°; I, pp. XLVI-606; II, pp. 222).

È un debito verso la cara memoria di un uomo altrettanto retto di animo e gentile di cuore quanto perspicace d'ingegno, immaturamente ed in modo tragico rapito alla famiglia, agli studî, all'insegnamento, che noi qui di buon grado soddisfacciamo, rendendo conto degli scritti di P. Merlo. Noi salutammo con gioia la buona idea venuta ad alcuni suoi amici, e condotta con cura speciale a compimento dal prof. Ramorino, di raccogliere gli scritti di lui, sparsi in varie riviste. È questo certo il più bello e affettuoso ricordo, che il povero Merlo potesse desiderarsi, egli cui la morte impedì di colorire i bei disegni della sua mente di scienziato e di offrire al suo paese un'opera, alla quale il suo nome fosse durevolmente raccomandato. Questi volumi di articoli sparsi (1) mostrano quanto egli avrebbe potuto fare, se un destino così crudele non avesse troncato quella preziosa esistenza.

Il M. era più specialmente un glottologo. Lo dimostra la medesima sproporzione di mole fra il I vol. di questi *Saggi*, destinato alla glottologia, ed il II, consacrato alla critica ed alla storia letteraria. In fatto a cose letterarie il Merlo era un buono e colto e ingegnoso orecchiante: in fatto a linguistica era uno specialista profondo.

Nell'indagine glottologica egli non si appagava di ricercare e indagare i fenomeni particolari dell'una o dell'altra lingua, ma assorgeva volentieri a questioni più alte e più generali, ed agli ardui problemi delle origini, come richiedeva la mente sua speculativa. Nel primo saggio del I vol., *Gli studi delle lingue*, egli fa quasi la sua professione di fede, insistendo sulla necessità

(1) Rappresentano essi la parte migliore dell'attività scientifica e letteraria del M. Intorno ad altri scritterelli minori, specialmente recensioni, è da vedere la notizia biografica che il professore F. L. Pullè premise al I volume. Vogliamo si tenga presente in ispecie la traduzione italiana, di cui il M. corredò il *Physiologus* rumeno pubblicato dal GASTER nell'*Archivio glottologico*. X, 290 sgg.

di elevare lo spirito alla contemplazione filosofica, allo studio delle questioni generali e supreme, che riguardano il linguaggio. — Il secondo saggio, *Sulla necessaria dipendenza della sintassi dalla dottrina delle forme*, ha nel titolo chiaramente indicato il suo contenuto, ed è il lavoro di maggior mole che il M. abbia lasciato. Il principio è teoricamente difeso con argomenti solidi e profondi e l'esemplificazione vi è larga assai. — III. *Problemi fonologici sull'articolazione e sull'accento.* Si divide in due parti: *a*) tentativo di classificare in un sistema unico di articolazione le vocali e le consonanti; *b*) diversa gradazione delle vocali toniche e perdita o naturale rotazione delle atone. Nella prima parte propone il M. un sistema, ch'egli chiama « natu- « rale », di classificazione dei suoni e studia i possibili passaggi e i punti connessivi de' fenomeni. Con la seconda tenta d'introdurre nella fonetica un nuovo principio, il principio dell'accento orale. — IV. *In difesa della teoria dell'agglutinazione.* Appunti critici sulla 2ª ediz. della *Einleitung in das Sprachstudium* del Delbrück, di cui il M. aveva tradotto la prima. Contro il Delbrück il M. difende la teoria dell'agglutinazione, applicandola in principal modo alla genesi delle desinenze personali del verbo indo-europeo. — V. *Cenni sullo stato presente della grammatica ariana, storica e preistorica.* L'articolo è incompiuto. Prendendo occasione dallo scritto di Giorgio Curtius, *Zur Kritik der neuesten Sprachforschung*, e dalla replica che al Curtius fece il Brugmann (*Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft*), il M. esamina criticamente la controversia intorno alla ineccepibilità delle leggi fonetiche sollevata dai cosidetti « neo-grammatici », contro i quali egli si schiera. — VI. *Considerazioni fisiologiche sulla storia delle gutturali ariane.* Il M. indaga perchè le lingue indo-europee del sud e dell'ovest d'Europa contrappongano la gutturale pura all'assibilamento dell'indo-irano e del lituslavo, alterando invece (variamente, ma pur nello stesso senso) le gutturali, che nel lituslavo si presentano schiette. La ragione il M. la trova nella natura de' suoni vocalici, che seguivano immediatamente alla gutturale. — VII. *Rispondenza di* ça *del sanscrito a* ka *del greco e del latino.* Questo studio è come una continuazione del precedente. Il *ça* sanscr. di fronte al *ka* greco-latino è ripetuto dalla vocale *a*. — VIII. *Ragione del permanere dell'*a *e del suo mutarsi in* e (o) *sin dall'età protoariana.* Ammette il M. che gli indo-europei, prima ancora di scindersi in più popoli, conoscessero la triplicità vocalica *a*, *e*, *o*; ma questa triplicità doveva però metter capo, in un'epoca anteriore, ad una unità, cioè ad *a*. Il triplice riflesso, che s'ebbe poi, lo si deve attribuire alle condizioni diverse in cui venne a trovarsi l'*a* primitivo nelle formazioni verbali e nominali. — IX. *Le radici e le prime formazioni grammaticali delle lingue ariane.* Il M. difende qui la teoria del vocalismo discendente, nelle radici; afferma possibile la polisillabicità di talune radici indo-europee, le quali poi poterono ampliarsi in formazioni tematiche verbali per via di determinazioni aventi valore avverbiale. Per via di determinazione locale, fatta con la sillaba *-ya*, risultava poi, dalle radici predicative e indicative, una prima stratificazione di forme verbonominali e pronominali. Da qui ebbe sviluppo il sistema verbale. Di fronte al verbo, per naturale complemento della prima proposizione semplicissima, sorsero da casi locali i casi nominativo e accusativo. —

Tutti questi studi erano già stati impressi in varie riviste (1). Chiude il primo volume un accuratissimo indice alfabetico.

Il II vol. attesta la versatilità dell'ingegno del M. In esso troviamo uno studio filosofico, condotto particolarmente su Capila, *Armonia nelle antiche dottrine antropologiche e morali dell'India e della Grecia;* una geniale dissertazioncella su *La più antica poesia dell'India*, con saggi di traduzioni poetiche; una *Miscellanea poetica*, costituita da molti versi originali e da alcune versioni dal tedesco, dal francese, dal sanscrito. Dalle poesie del M. traspare la sua candida ed affettuosa anima, innamorata di tutte le cose belle ed oneste.

Riguardano in questo volume più direttamente gli studi nostri alcuni saggi di letteratura provenzale e dantesca. — I due scritti di letteratura provenzale *Sull'autore del Donato provenzale* e *Sull'età di Gaucelm Faidit*, sono certamente noti ai nostri lettori, perchè comparvero la prima volta in questo *Giornale*, III, 218 sgg. e 386 sgg. Nel primo articoletto, che è una postilla allo scritto del D'Ovidio, inserito pure in questo *Giornale* (II, 1 sgg.), il M. studia la chiusa del *Donatz* e vorrebbe trasformare l'enigmatico e corrotto *Cuius Ugo* in *Faiditus ego*, proponendo il dubbio che l'autore sia il noto Gaucelm Faidit. Ribadisce poi tale supposizione nel secondo articolo, cercando togliere di mezzo la difficoltà cronologica. È noto come quasi contemporaneamente il Gröber si sia industriato di ravvisare l'autore della famosa grammatica in *Uc de Saint Circ* (2). La questione è ora risolta a favore dell'antico candidato, Ugo Faidit, del cod. Landau, pubblicato ed illustrato dal Bladene (3). — Degli scritti danteschi, i due più estesi riguardano il collocamento di Brunetto Latini nell'*Inferno*. Di contro alle difficoltà della condanna di Brunetto come sodomita, il M. vuol cercare una soluzione nuova, supponendo, in uno scritto prima pubblicato nella *Cultura*, che il Latini si trovi fra gli irreligiosi. Pur riconoscendo la acutezza di questa ipotesi, noi ne additavamo la massima delle difficoltà nella « infrazione dell'euritmia nel « sistema penale di Dante » (*Giorn.*, V, 481). U. Marchesini confutava poi più largamente la opinione del M. nei *Due studi biografici su Brun. Latini* (4), e noi dicemmo già che la sua confutazione ci pareva vittoriosa (*Giorn.*, XI, 251). Fu appunto per ribattere cortesemente l'argomentazione del Marchesini ed i dubbi nostri che il M. scrisse la sua seconda memoria, *Sulla euritmia delle colpe nell' Inferno dantesco*, inserita negli *Atti dell'Istituto veneto*. La seconda parte di questo scritto, in cui il M. propone il disegno del sistema penale di Dante, è molto ingegnosa, e prescindendo dalla tesi onde muove, merita considerazione. La tesi rispetto alla condanna di Brunetto non possiamo che confermarla erronea, dopo un esame più maturo

---

(1) Il II, IV, V nella *Rivista di filologia e istruzione classica*; il VI, VII, VIII, IX nei *Rendiconti dell'Istituto lombardo*; il I nella *Rivista di filosofia scientifica*; il III nella *Miscellanea di filologia e linguistica* commemorante i proff. Caix e Canello.

(2) Nella *Ztschr. fur rom. Philol.*, VIII, 112 sgg. e 299 sgg., ed in questo *Giornale*, IV, 203 sgg.

(3) Vedi *Studi di filol. romanza*, fasc. 3°, pp. 352-54

(4) Estr. dagli *Atti dell'Istit. veneto*, pp. 24-33.

degli argomenti addotti dal M. Se ne occupò recentemente anche un giudice autorevolissimo, il Bartoli (1), che conclude così il suo ragionamento: « L'i-« potesi del prof. Merlo, per isciogliere una difficoltà, ne creerebbe cento. « Mettiamola da parte, come una delle tante curiose arditezze, che si sono « scritte sul Poema Dantesco, e che il tempo ha seppellito nella meritata « dimenticanza. Dal più antico al più recente commentatore, non ce n'è uno « solo che dubiti quale sia il peccato per cui Dante ha punito il Latini. E « dubitare, infatti, non si può ». — Finalmente un altro, brevissimo, studio dantesco è rappresentato da una lettera sul celebre *tra Feltro e Feltro*, con cui D. avrebbe accennato all'unico Feltre, posto ai confini d'Italia, intendendo alludere con quella forma alquanto bizzarra a tutta la terra dominata dal solo legittimo monarca, l'imperatore, che per il M. sarebbe il *veltro*. Anche contro questa soluzione, semplice solo in apparenza, si affacciano alla mente molti dubbî, e non v'ha certo dantista che subito non li veda.

Se peraltro gli studî letterari del M., su cui stimammo dover nostro trattenerci, non approdano a quei risultati che l'autore desiderò, convien riconoscere che anche in essi risplendono le qualità intellettuali eminenti del povero professore ed anche, aggiungeremo, le qualità morali, poichè nel campo non suo egli procede modesto e pronto sempre a riconoscere lealmente d'aver sbagliato.

S. R.

WILHELM MEYER-LÜBKE. — *Grammatik der romanischen Sprachen.* — Vol. I: *Lautlehre.* — Leipzig, Fues's Verlag (R. Reisland), 1890 (8° gr., pp. xx-564).

— *Italienische Grammatik.* — Leipzig, Verlag von O. R. Reisland, 1890 (8° gr., pp. xiv-338).

L'anno 1873 segna il principio di una nuova fase negli studî di linguistica neolatina. Coi *Saggi ladini* dell' Ascoli, che apparvero in quell'anno, la disciplina non solo s'arricchiva di molti fatti nuovi, non solo vedeva scientificamente ricreata l'unità ladina, ma anche si trovava messa in possesso di stromenti di una portata e di una precisione fino allora ignote. E l'indagine, fattasi quindinpoi sempre più rigogliosa, se ne valse quanto più potè, aggiungendo ogni giorno all'efficacia loro. Onde le due prime parti della grande opera del Diez dovettero poco a poco addimostrarsi come inadeguate ai bisogni nuovi e dar luogo al desiderio vivissimo di vederle rifuse. E veramente fra i migliori de' romanologi eran corse, a più riprese, delle pratiche nell'intento di dare soddisfazione al troppo legittimo desiderio, di instaurare cioè *ab imis* l'invecchiato edificio del grande professore di Bonn. Ma intanto ecco un poderoso alemanno, un uomo appena trentenne, uscir

---

(1) *Storia della letterat. italiana*, VI, II, 56-58.

fuori coll'annuncio di una Grammatica delle lingue romanze interamente nuova. L'impresa doveva parere audace; doveva parer tale anche a coloro che del Meyer-Lübke già avevano una altissima idea, a coloro che per più anni lo avevan visto, in più periodici tedeschi, recensire, con una acutezza di mente e una amplitudine d'indagini mirabili, con una competenza assoluta, ogni nuova produzione riguardante la linguistica romanza. Ma all'annuncio essendo seguìto ben presto il 1° volume dell'opera, tutti ebbero a convenire che l'audacia del professore tedesco era giustificata dal fatto, che costui non errava nel presumere tanto delle sue forze. Chè questo volume, consacrato alla fonologia, ben si può dire risponda a tutte le esigenze della scienza. Rigida inflessibilità di metodo, ricerca e studio coscienziosi de' fatti, giusto sentimento della misura, logica ed abile distribuzione della materia, analisi severa e sintesi largamente comprensiva, tutte queste doti trovansi riunite nel libro del Meyer-Lübke: il quale libro considera non le sole lingue, come è nel Diez, ma anche i dialetti.

Il secondo volume di quest'opera, destinata a rappresentare come la terza pietra miliaria nel progressivo sviluppo della linguistica neo-latina, vedrà la luce dentro quest'anno e tratterà la morfologia: il 3°, consacrato alla sintassi, seguirà dopo un non lungo lasso di tempo.

Ma intanto il M.-L. ci ha apparecchiata una nuova sorpresa colla sua *Italiänische Grammatik*, venuta alla luce qualche mese dopo la *Gr. d. r. Spr.* — L'Italia già doveva al comune lavoro del D'Ovidio e del M.-L. stesso una magistrale esposizione della propria lingua. È quella che sta nel *Grundriss* del Gröber e che però doveva tener conto de' particolari intendimenti di questo. La nuova grammatica, avendo mire diverse e massima libertà di mosse, non è dunque una riproduzione di quella che è accolta nel *Grundriss;* e non è nemmeno, come taluno potrebbe credere, un estratto dalla *Gramm. d. r. Spr.* I materiali, nella *It. Gr.*, vengono più abbondantemente sfruttati, il lavoro di dettaglio vi è maggiore, l'esposizione più particolareggiata, l'assetto della materia diverso: senza contare che la *It. Gr.*, da cui l'autore ha però esclusa la sintassi, è compiuta.

Tutte le lodi che più sopra si tributavano alla *Gr. d. r. Spr.* vanno qui ripetute. E così l'Italia può andar lieta e superba d'essere, fra le nazioni neo-latine, quella che possiede la grammatica meglio fatta. Ma non senza essersela meritata. Perchè nessuna altra nazione romanza offriva, come quella dell'Ascoli e del Flechia, una abbondanza di materiali già lavorati, nessuna dispone di una miniera così ricca com'è fra noi l'*Archivio glottologico italiano;* miniera dove il M.-L. ha scavato con una minore coscienza che diligenza. Nè si vuol dire con ciò che il suo lavoro di raccolta siasi limitato lì e a quegli altri lavori che, indipendentemente dall'*Archivio*, trattano metodicamente di questo o quel dialetto italiano. No, egli ha spogliato per conto proprio numerosi testi, antichi e moderni, e così, p. es., ha saputo giovarsi mirabilmente del libro del Papanti. Certo, nella esposizione de' dialetti, abbondano le lacune, ma sono lacune inevitabili che solo il tempo e l'opera speciale di molti potranno colmare. Una lacuna però, e assai sensibile, avrebbe potuto colmare il M.-L. stesso. Alludo alla scarsa figura che fa nel libro il dialetto moderno di Roma, per quanto qui si dischiuda ab-

bondante e facile una fonte come il Belli. Ma forse l'egregio A. avrà avute le sue ragioni, ch'io non so vedere.

La disposizione della materia già rispecchia gli immensi progressi che la linguistica è venuta facendo nell'ultimo ventennio; progressi di cui il M.-L. può dire: quorum pars magna fui. Con grande cura sono elaborati gli indici, i quali devono permetterci uno sguardo d'insieme sull'azione di que' fattori che inceppano l'evoluzione meramente fonetica. Una tavola che sta in testa al volume dà l'elenco dei libri che il M.-L. ha messi a profitto per l'opera sua; e da essa potranno rilevare gli storici della letteratura nostra quanto utile, sopratutto nei lavori intorno a testi medievali, sarà per derivar loro dalla grammatica del M.-L.

All'egregio A. moveremo però, prima di chiudere questo cenno, un cortese rimprovero: quello, cioè, di non aver adoperato tutta la cura necessaria nella correzione delle bozze, dando così luogo, sopratutto negli esempi, a degli errori che, pur troppo!, ben pochi sono in grado di correggere da soli. Lo stesso appunto va mosso alla *Grammatik der romanischen Sprachen.*

VITTORIO IMBRIANI. — *Studi Danteschi*, con prefazione di FELICE TOCCO. — Firenze, G. C. Sansoni, 1891 (8°, pp. XVI-540).

Felice Tocco, raccogliendo in questo volume le fronde sparte degli studî danteschi di Vittorio Imbriani, fece opera meritoria, non soltanto per il morto amico, ma per quanti si occupano del sommo poeta. Giova il vedere qual passo importante segnino questi scritti nella critica dantesca, rappresentando, pel tempo in cui furono editi la prima volta o in opuscoli o in riviste, un indirizzo nuovo nello studio di Dante, un indirizzo affatto storico. Se anche questo indirizzo condusse a risultati in massima parte negativi, quali si raccolgono nella biografia del Bartoli, esso valse tuttavia a porre sotto una nuova luce la figura del poeta. Questo fu il merito ch'ebbe nello studio di Dante Vittorio Imbriani, uomo d'ingegno robusto e perspicace, ma forse troppo sottile e non senza acrimonia. Nuoce infatti a questi studî l'essere alle volte l'autore troppo soggettivo. Non sempre egli sa dividere nella sua mente il sostenitore di una opinione avversa alla sua dallo scrittore e lo scrittore dall'uomo, cosicchè i suoi giudizî risentono di passione e mancano talora di quella equanime serenità, ch'è pregio e decoro della critica scientifica.

Gli studî raccolti in questo volume riguardano tutti la vita di Dante e sono tutti opera di storico. Essi rappresentano quanto l'I. pubblicò intorno al poeta, se ne togli tre scritterelli, che essendo di minore interesse che gli altri non furono ripubblicati dal Tocco, per non ingrossare di più la mole del volume (1). Non è qui il caso di esaminare e di discutere questi scritti

(1) Gli scritti danteschi dell'I. esclusi da questo volume sono i seguenti: *Illustrazioni di V. I.*

e di ridire quanto intorno ad essi fu detto al loro primo apparire da altri. Ci limiteremo quindi a dare un cenno espositivo del libro e per questo cenno ci atterremo all'ordine che il Tocco stesso diede ai varî studî, ripartendoli, non per serie cronologica, ma per materia, a cominciare dai più complessivi.

I. *Sulla rubrica Dantesca nel Villani* (1-175). In questo studio è posto ad esame il capitolo 135 del libro IX della *Cronaca* di G. Villani. L'I. vuol dimostrare che anche questa prima biografia del poeta è poco attendibile e che in essa si può scorgere il primo stadio della leggenda dantesca incipiente, lo stadio anteriore all'opera romanzeggiatrice del Boccaccio. Mancando una edizione critica della cronaca, che raccolga e vagli tutte le varianti dei mss. del XIV secolo e della prima metà del XV, comincia dallo stabilire la lezione vera del capitolo. I manoscritti differiscono fra loro in questo capitolo più che in alcun altro, e le varianti sono notevolissime. Alcuni lo omettono addirittura, altri lo traspongono, altri lo danno in forma diversa dalla vulgata, sicchè « si potrebbe anche muover questione se Gio-« vanni Villani abbia realmente scritto lui quel capitolo o se non convenga « ritenerlo piuttosto come una interpolazione antichissima, magari fatta da « Matteo o da Filippo ». L'I. ritiene autentico il capitolo e non ammette che l'omissione sia stata volontaria per alcuno dei copisti, ma crede più probabile che il Villani l'abbia composto ed intercalato dopo. Mancherebbe quindi in alcune copie, fatte lui vivente, nonchè nelle copie di quelle copie. D'altronde le varianti allegate nel riscontro dell'edizione fiorentina del 1823 con 18 codici fiorentini ed un ambrosiano sono di poco momento, nè mutano sostanzialmente il necrologio. Stabilita la lezione del capitolo, passa l'I. all'esame delle singole notizie e dimostra l'inesattezza d'alcune (il giorno della morte e la tumulazione). Secondo l'I., il Villani non avrebbe conosciuto il poeta neppure di vista ed avrebbe ignorato le cause del suo esiglio. Queste ed altre affermazioni contenute in questo studio sono troppo recisamente assolute. V'è un partito preso nell'I. di ritogliere ogni fede al cronista fiorentino, ch'è pure degli antichi il biografo più coscienzioso di Dante. È noto del resto che tutto quanto venne in questo studio asserito dall'Imbriani sul processo di Bonifacio VIII contro Lapo Saltarelli fu contraddetto e distrutto dai documenti pubblicati da G. Levi (1). — II e III. *Quando nacque Dante?* (pp. 181-305): *Che Dante probabilissimamente nacque nel 1268* (pp. 309-330). Nel primo di questi studî l'I. tenta di dimostrare che l'opinione, secondo la quale D. sarebbe nato nel 1265, non ha fondamento alcuno, tranne l'erronea interpretazione del primo verso della *Commedia*. Secondo lui, è affatto arbitrario il restringere il senso di quel verso ad un solo anno. Egli intende che con quel verso Dante indichi il periodo centrale della vita, e non che voglia dire di aver avuto nel 1300 proprio 35 anni, nè uno più nè uno meno. L'altro argomento sul quale poggia l'I. è quello dell'esilio dei Guelfi, che usciti di Firenze nel 1260 non vi rientrarono che nel 1266, dopo la battaglia di Benevento. È

---

al capitolo dantesco del « Centiloquio », Napoli, Marghieri, 1880. — *La pretesa Beatrice figliuola di Dante Alighieri*, nel *Giornale napoletano di filosofia e lettere* (Nuova Serie), anno IV, vol. VII, Napoli, 1882. — *L'esilio di Dante*, nel *Giornale napoletano della Domenica*, anno I, n° 9.

(1) *Bonifacio VIII e le sue relazioni col comune di Firenze*, Roma, 1882.

questo un argomento serio soltanto nell'apparenza. Sappiamo noi forse che i genitori di Dante siano stati compresi in questo bando? Era il padre di Dante dei maggiorenti del partito? Non poteva la madre esser rimasta in Firenze? Nel secondo di questi studî sull'anno di nascita del poeta, l'I. propone, invece del '65, il '68. Questa seconda data non gli era parsa attendibile nell'altro discorso, perchè riteneva, sulla fede di Brunetto Latini, che l'età necessaria per partecipare ai consigli della repubblica fosse di trent'anni. Se Dante fosse nato nel 1268 non si sarebbe quindi potuto trovare l'anno 1296 nei consigli. Ora appoggiandosi alle notizie sul Governo di Firenze dal 1280 al 1292, nelle quali è detto che l'età richiesta per essere ammessi nei consigli era di venticinque anni, non ha più dubbio a ritenere che Dante sia nato nel '68. — IV. *Che Brunetto Latini non fu maestro di Dante* (344-380). È forse questo uno degli studî migliori dell'I. Esamina egli qui i versi in cui D. parla di Brunetto, e da essi ricava che può l'Alighieri aver avuto famigliarità col Latini, essersi talvolta ristretto con lui in colloqui, senza che se ne possa trarre la conchiusione d'un vero insegnamento che il notaio fiorentino, occupato in pubblici ufficî, esercitasse. Aggiunge infine l'I. una ipotesi per la quale vorrebbe che Dante avesse riferito nella scena dell'*Inferno* un colloquio avuto col Latini vivo. L'ipotesi è sottile, ma affatto oziosa. — V, VI, VII, IX. In questi quattro studî sono pubblicati e discussi alcuni documenti danteschi. V'è riportato nel V il documento Carrarese che prova Dante a Padova ai 27 di agosto del 1306. L'I. ritiene che *Dantinus* altro non sia se non un errore di trascrizione e identifica questo testimone coll'Alighieri (1). Nel VI è pubblicato un documento dell' Archivio Vescovile di Fiesole, in cui è contenuto il testamento della madre di Gemma Donati. Nel VII sono pubblicati due documenti, nei quali viene citato un Gabriellus Dantis Allegherii. L'I. vede in questo Gabriello un figliuolo di un omonimo del poeta o un figlio spurio del poeta stesso. Che questo Gabriello sia invece un pronipote di Dante fu congetturato dal Bartoli (2). Nel IX sono pubblicati due documenti su Jacopo di Dante Alighieri. — VIII. *Sulle canzoni pietrose di Dante.* Chi fu la Pietra celebrata da Dante in quel gruppo omogeneo di canzoni, nelle quali la parola « pietra » è così studiosamente o ripetuta o posta in evidenza da non potersi negare che il Poeta voglia richiamarvi l'attenzione ed attaccarle un valore speciale? Tante pietre alludono ad un nome di donna, che non può essere se non Pietra. All'I. sembra innegabile che queste canzoni siano documento d'una forte e vera passione provata da Dante giovine, d'inverno, in una campagna montagnosa. Non si può identificare questa Pietra colla Piera degli Scrovegni, che Dante mai non conobbe. Alle vecchie ipotesi che ha distrutte l'I. ne sostituisce una sua, nuova, identificando la donna della pietra con Piera di Donato Brunacci che moglie a Francesco Alleghieri fu cognata al poeta. Egli conforta quest'ipotesi con argomenti tratti dall'episodio di Francesca da Rimini, episodio che il poeta avrebbe creato « soltanto per dare a sè medesimo un

(1) Cfr. l'articolo del Da Re in questo *Giornale*, XVI, 334 sgg. e quello del Gloria nel fascicolo presente.

(2) *Storia*, V, 106-7, *n.* 6.

« esempio del precipizio a cui avrebbe potuto condurlo la passione ». È questa un'altra ipotesi ingegnosa, ma che non ha faccia di vero. Con questo metodo di critica esegetica quant'altre di quest'ipotesi mirabolane si potrebbero campare inutilmente per aria.

Molte delle conclusioni cui riescono questi studî sono cadute; altre cadranno. Giova peraltro che il Tocco li abbia definitivamente raccolti per quel tanto che è in essi di vitale. Nessuno infatti di questi saggi è privo di un documento, o nuovo, o più correttamente, o più compiutamente ristampato. E questo non è poco. Riesce soltanto malagevole l'uso di questi documenti per la mancanza di un indice analitico, di cui il Tocco avrebbe fatto cosa ottima a corredare il volume.

LUIGI ROCCA. — *Di alcuni commenti della Divina Commedia composti nei primi vent'anni dopo la morte di Dante.* — Firenze, Sansoni, 1891 (8° picc., pp. x-430).

La critica dantesca che non ama perdersi in ipotesi e sogni soggettivi ha rimesso in onore da parecchio tempo i più antichi chiosatori della *Commedia*, siccome quelli che essendo più prossimi all'autore illustrato erano in grado di saperne assai più che gli interpreti successivi. I commenti più antichi furono, bene o male, pubblicati, e la loro costituzione ed il loro carattere furono studiati da alcuni dotti nostri o stranieri, fra questi ultimi specialmente da C. Witte e da C. Hegel. Un lavoro definitivo peraltro, che indagasse le varie redazioni di quei commenti, le ponesse in relazione fra loro, togliesse via i dubbî circa l'autenticità, fissasse la cronologia, determinasse i pregi ed i difetti di quegli antichi testi, mancava ancora. Ora, per quel che riguarda i più antichi e venerandi commenti, ce lo offre qui il dr. Rocca, nel cui libro si trova un vero tesoro di fatti e di osservazioni. È questo libro, del resto, di tal natura da non poter essere sottoposto ad una vera critica se non da chi sia in grado di disporre dei testi a penna e di verificare le asserzioni dell'autore. Ma trattandosi di uno scrittore così oculato e diligente, non dubitiamo che i suoi riferimenti siano esatti, e quindi ci limitiamo a presentare sommariamente le sue conclusioni, alle quali egli giunge quasi sempre con ragionamento lucido e rigoroso.

I commenti che il R. esamina sono sei, e noi seguiremo l'ordine cronologico in cui egli li dispone. — I. *Chiose all'Inferno attrib. e Jacopo di Dante* (pubbl. da lord Vernon nel 1848). Curano specialmente l'allegoria e l'ordine generale del poema, nel quale ricercano la simmetria anche quando non v'è. La parte storica è subordinata alla allegorica. La forma è brutta ed oscura: nella stampa poi, per essere stato seguito un testo a penna infelice, oscurissima. Tuttavia queste chiose servirono a molti di guida, essendo assai antiche. Il R. le ritiene composte prima del 1325 e reputa giusta l'attribuzione a Jacopo, per molti motivi di importanza disuguale. La con-

cordanza col *Dottrinale* e col capitolo riassuntivo della *Commedia* da tanti codici assegnato a Jacopo (1) ha certamente qualche valore; ma nel complesso l'argomentazione non ci sembra tale da imporre la attribuzione come incontrastabilmente sicura. — II. *Commento anonimo sopra l'Inferno* (pubbl. pure da lord Vernon nel 1848). Fu assegnato anch'esso, ma senza ragioni valide, a Jacopo Alighieri. Oggi si sa che è la traduzione del commento latino composto nel 1324 da un Graziolo de' Bambagiuoli o Bambaglioli, di cui si conserva l'originale ancora inedito, ma ora in corso di stampa, nella Colombina di Siviglia (2). Questo commento ha molte analogie con le *Chiose* di Jacopo, ma dà parte maggiore alla lettera che all'allegoria e si diffonde anche nella parte storica. Quantunque l'autore fosse guelfo, egli mostrò somma moderazione e cercò difendere il poeta dalle accuse degli avversarî politici arrabbiati (3). — III. *Chiose anonime alla prima cantica* (pubbl. dal Selmi nel 1865). Due redazioni se ne hanno, di cui la più ampia è quella del cod. Marc. it. IX, 179, che si trova pure in uno parigino ed in uno strozziano. I codici fiorentini ci dànno una lezione compendiata e deteriorata (4). Queste *Chiose* sono misera cosa. L'opera di Dante non v'è esposta nel suo complesso, nè sono considerate le relazioni delle varie parti fra loro. Il chiosatore dovette essere uomo di popolo, poco fornito di coltura. Predomina la parte narrativa, ma procede incerta, confusa, spesso erronea. Discussioni tecniche ve n'ha poche; nell'interpretazione dell'allegoria non mancano contraddizioni. Era probabilmente il chiosatore un guelfo senese e conobbe commenti anteriori, sebbene la sua conformità con Jacopo di Dante non riesca ad accertarci che egli abbia attinto da lui. Rispetto alla cronologia, il R. non crede di poter giungere a stabilire se non il termine *a quo* nel 1321 ed il termine *ad quem* nel 1337. — IV. *Commento di Jacopo della Lana*. Questo commento si estende a tutta la *Commedia* ed ebbe due impressioni antiche, e due moderne, dovute allo Scarabelli. È veramente del Lana, e non va confuso, come si fece, nè con Benvenuto (5), nè con l'Ot-

---

(1) Su questo compimento vedi Roediger nel *Propugnatore*, N. S., I, I, 328 sgg.

(2) Per la scoperta del commento di ser Graziolo cfr. i brani di lettere del Witte al Reumont, in Reumont, *Carlo Witte*, Firenze, 1885, estr. dell'*Arch. stor. italiano*, pp. 34-36 e anche questo *Giornale*, IV, 59, *n.* 2. Oggi se ne conosce un altro manoscritto, che lo dà quasi completo, e che si trova nella bibliot. comunale di San Daniele del Friuli. Su questo codice vedasi l'opuscolo del Fiammazzo, di cui si parla negli annunci analitici della nostra *Cronaca*. Intorno alla vita del commentatore bolognese il R. non sa più di quanto ne dissero il Fantuzzi ed il Carducci (p. 72, *n.* 2). I documenti pubblicati da L. Frati, nel presente fascicolo del *Giornale*, recano nuove informazioni.

(3) Questo ed il precedente capitolo del libro erano già stati pubblicati nel *Propugnatore*, XIX, I, pp. 4 sgg. e XIX, II, pp. 32 sgg.; ma qui ricompaiono con molte modificazioni. La prima impressione del lavoro sulle *Chiose* di Jacopo Alighieri diede luogo ad una rassegna burbanzosa e poco giusta di F. Roediger (*Riv. critica*, III, 170 sgg.) bene rintuzzata dal Rocca nel *Propugnatore*, XIX, II, 411 sgg.

(4) Indipendentemente dal R., giunse alla medesima conclusione Flam. Pellegrini in questo *Giornale*, XIV, 421 sgg. Cfr. anche lo stesso Pellegrini nell'opuscolo per nozze Cipolla registrato nel *Giorn.*, XVI, 479.

(5) A proposito di Benvenuto, il R. dà in nota una indicazione importante. Si sa come il commento di Talice da Ricaldone sia condotto su quello di Benvenuto (cfr. *Giorn.*, IV, 67 sgg.). Il

timo. Il R. ne conosce 77 codici, compresi quelli che lo recano tradotto in latino, onde si può comprendere di quanta diffusione abbia goduto. Grandi differenze fra i mss. non vi sono; tuttavia essi possono essere distinti in due gruppi: i traduttori latini aggiungono e rimaneggiano. Il commento è concepito molto più largamente di quelli anteriori. Il contenuto letterale del testo e l'allegoria sono esposti; ma non sempre il Lana capì bene le parole di Dante. Gli elementi più importanti sono da ricercare nella erudizione scolastica e nella parte narrativa. Ma rispetto a quest'ultima il chiosatore cade in molte inesattezze e mostra ignorare persino i fatti dei tempi suoi. La sua tendenza è di novellatore; quindi raccoglie le tradizioni anche più assurde. Jacopo di Dante e ser Graziolo furono noti al Lana, che ne profittò; le *Chiose* edite dal Selmi è invece probabile copiassero da lui. Sul Lana il R. ha le notizie pubblicate già dal Gualandi e le discute. È sua persuasione che il Lana fermasse per qualche tempo dimora in Venezia. Il commento l'A. lo ritiene col Witte anteriore al 1328. — V. *L'ottimo commento* (edito dal Torri). In questo capitolo il R. ebbe specialmente a sfoggiare le sue non comuni attitudini di ricercatore e di filologo. L'edizione che abbiamo di questo commento è infelicissima. Il R. ne conosce 29 codici, che si possono distinguere in tre gruppi. Ora in molti di questi codici avvenne una contaminazione del Laneo con l'Ottimo, cosicchè per varî canti furono sostituite integralmente le chiose del Lana. Il R. si è disimpegnato egregiamente nell'opera laboriosa e difficile di restituire il vero commento detto l'Ottimo, spogliandolo da ogni aggiunta e sostituzione. Se ne ricava che il cod. Laurenziano, su cui fu condotta la stampa, è quasi sempre (eccezion fatta pei canti XXV-XXIX del *Purgatorio*) inferiore al secondo gruppo di codici, che ci rappresenta la redazione più genuina. Per quanto spetta al valore interno, l'Ottimo è un commento di compilazione, ma di compilazione intelligente. Il chiosatore, che scriveva verso il 1334, attinse a Jacopo, a ser Graziolo, e specialmente al Lana. Ricorse fors'anco a qualche interprete a noi ignoto. Egli non si diffonde nell'interpretare l'allegoria, nè entra volentieri in disquisizioni filosofiche, nè sa ordinare bene la materia; ma ha buona cognizione dei classici, come il R. dimostra con indagine dotta ed esposizione precisa. Anche nella parte storica l'autore dell'Ottimo è ben fondato. Una delle sue fonti principali è il rifacimento di Martin Palono, quale si trova in un cod. Napoletano di cui diede estratti lo Hartwig, rifacimento posto a profitto anche dal Villani. Il R. trova felice l'ipotesi emessa dal Mehus e poi sostenuta dal De Batines e dal Witte che autore del commento possa essere il notaio Andrea Lancia; ma non crede vi siano argomenti per farla diventare certezza. Senza alcun dubbio si può dir solo che quel chiosatore fu toscano, anzi fiorentino. — VI. *Commento di Pietro Alighieri.* Scritto tra il 1340 ed il '41, fu pubblicato con diligenza nella ediz. Vernon-Nan-

---

R. ha potuto constatare che Talice copia quasi alla lettera una redazione abbreviata di Benvenuto, che si trova in un cod. Ashburnhamiano. Per tale constatazione quel commento viene anche a perdere il piccolo valore che aveva e non gli resta altra importanza tranne quella d'essere stato scritto e composto in una provincia, che nel sec. XV si credeva avesse coltura quasi interamente francese.

nucci del 1845. Pietro volle studiare specialmente la parte allegorica e dottrinale del poema: quindi trascurò alquanto la letterale e la storica, quantunque anche rispetto a quest'ultima abbia notizie di pregio. Conobbe i commenti precedenti, ma da uomo dotto qual'era preferì lavorare di proprio capo. Il R. è fermissimo nella convinzione che veramente Pietro, figliuolo di Dante, sia stato l'autore di questo commento e combatte ad oltranza il Dionisi e gli altri oppositori. Oggi si conoscono tre mss. che contengono redazioni di questo commento differenti da quella che è a stampa. I tre mss. sono un Ashburnhamiano, un Barberiniano ed un Vaticano-Ottoboniano. In conformità a quanto il R. già espose in questo *Giornale* (VII, 366 sgg.), egli ripete qui che ci troviamo di fronte ad una nuova e più tarda redazione che Pietro stesso fece del suo commento. Ma ora può aggiungere che veramente la seconda redazione è rappresentata dal cod. Vaticano, mentre l'Ashburnhamiano ed il Barberiniano ci dànno tale seconda redazione ritoccata. I brani che egli ne pubblica in appendice confermano tale asserzione (1).

Questa nostra rapida esposizione dà appena lo scheletro del bel libro che ci sta d'innanzi. Bisogna vedere con quanta accurata dottrina, con quanto ordine, con quanta perspicacia il R. è giunto ai suoi risultati, i più fra i quali possono ormai ritenersi acquisiti dalla scienza. Non è già che egli dica tutte cose nuove: spesso rincalza o combatte quanto già altri sostennero, ma non avviene mai che in casi simili egli non porti alla questione controversa o alla ipotesi nuovi dati di fatto o nuovi argomenti razionali. Non è certo frequente il caso di trovare tanti solidi pregî nel primo libro di un giovane. La esposizione chiara e garbata corrisponde egregiamente alla finezza delle osservazioni ed al buon metodo con cui il ricco materiale è trattato. Speriamo che il R. vorrà continuare questi suoi studî preziosi e darci una seconda monografia sugli altri commenti editi del trecento e sugli inediti.

REINHARD ALBRECHT. — *Tito Vespasiano Strozza.* Ein Beitrag zur Geschichte des Humanismus in Ferrara. (Estratto dall'*Osterprogramm des K. Gymnasium zu Dresden*). — Leipzig, Teubner, 1891 (4°, pp. 48).

In questo medesimo volume del *Giornale* (pp. 165-66) lodammo la pubblicazione del carme di Tito Vespasiano Strozzi *In Ponerolycon*, illustrato maestrevolmente dal prof. Albrecht. Ora ci sta dinnanzi la memoria intera del medesimo autore intorno allo Strozzi, che già preannunciammo, e ci è grato di poter dire che è lavoro serio, condotto con buon metodo, ricco di fatti e di osservazioni acute. Il più vecchio dei due Strozzi ferraresi che

(1) Al cod. Vaticano di Pietro rimontano le *Chiose Cassinesi*, di cui l'A. sfata la grande antichità, che i loro editori volevano si riconoscesse. Cfr. p. 403, n. 1.

ebbero fama di poeti non aveva peranco trovato un biografo: l'unico scrittore che aveva posto le basi ad una biografia era il Barotti, seguito dai critici successivi. L'A. collocò nella debita luce anche questo umanista, studiando minutamente in tutti i loro dati di fatto le sue poesie, così nella ediz. aldina, come nel codice finora non utilizzato di Dresda. Nelle *Romanische Forschungen* del Vollmöller l'A. pubblicherà un lavoro speciale, in cui saranno studiati i rapporti del ms. di Dresda con gli altri che contengono scritti di Tito (il Veneziano, il Modenese, il Ferrarese), con la stampa aldina e con le successive, ed in cui sarà pure dato in luce quanto quel ms. contiene di inedito.

La vita di Tito Vespasiano non è ricca di grandi avventure, ma è collegata tuttaquanta alla storia di Ferrara e de' suoi principi. La fama che egli ebbe grandissima a' giorni suoi come poeta non è di quelle dovute a facile encomio cortigianesco: poeta egli fu e dei migliori in latino, non inferiore forse che al Pontano ed al Poliziano, come per primo riconobbe un buon giudice di poesia, il Carducci (1). Ogni avvenimento famigliare o cittadino lo solleticava a far versi, ond'è che con le poesie di lui possiamo seguire, non solo i sentimenti varî dell'animo suo, ma anche tutte le vicende della sua patria.

Nato, da famiglia fiorentina insigne, nel 1425, fu discepolo del vecchio Guarino e si segnalò ben presto negli studi umanistici. Le sue poèsie giovanili cantano d'amore; prima langue per un'Anthia, a motivo della quale dovette uscire per qualche tempo da Ferrara, poi si dispera per una Philloroe, che nel 1463 gli muore. Amava, del resto, di fervido amore la campagna e la caccia; amava gli amici, di cui ebbe moltissimi: amava i suoi Estensi, dai quali era tenuto in altissimo conto. Borso lo colmò di benefici, gli fece sposare Domicilla Rangone, la condusse seco a Roma (2), ove Tito fu coronato poeta. Questi compensò il suo signore con una serie di poesie, in cui esalta la magnanimità e la splendidezza di lui. Intraprese anche, per onorarlo con tutta la sua famiglia, un poema latino, la *Borsiade*, intorno al quale lavorò fino a' più tardi anni, ma che rimase, malgrado ciò, incompiuto e quasi interamente inedito. Nel 1471 gli nasceva il figliuolo Ercole, che fu la sua gioia e che non doveva riuscirgli inferiore nell'arte dei versi. Andò lo Strozzi a Napoli con la cospicua comitiva destinata ad accompagnare la sposa di Ercole I, Leonora d'Aragona, e sotto il duca Ercole godette di protezione e di benevolenza non dissimili da quelle che Borso gli aveva largite. Nel 1476 fu nominato governatore del Polesine e dimorò per vari anni in Rovigo. Durante la terribile guerra dei Veneziani contro Ferrara nel 1482, cui prese parte viva, si distinse per accorgimento politico e militare nel salvare Argenta e poi nel governo di Lugo. Colà fece venire da Bologna il

(1) *Delle poesie latine di Ludov. Ariosto*, Bologna, 1876, p. 61. L'Albrecht considera egli pure, con molta finezza, il valore poetico di Tito (pp. 43-45). Come prosatore, lo si conosceva sinora ben poco. L'A. reca (pp. 46-47) una delle sue lettere inedite del cod. di Dresda, diretta nel 1443 a Leonello d'Este. In prosa era scrittore abbastanza limpido e puro, ma alquanto prolisso.

(2) Oggi su quella dimora di Borso in Roma nel 1471 abbiamo il mediocre lavoro documentato di E. Celani, nell'*Arch. della Società romana*, XIII, 361 sgg.

valente precettore reggiano Luca Ripa, che fu il primo ad indirizzare Ercole Strozzi sulla via delle lettere. Solo nel 1489 tornò Tito definitivamente da Lugo a Ferrara; ma nel 1485 dovette recarsi ambasciatore a Roma, ove si distinse per una orazione latina che piacque assai e che sinora era l'unica prosa di lui conosciuta in istampa. Papa Innocenzo gli fece promettere che appena andasse in patria gli avrebbe mandato una raccolta completa de' suoi scritti. Il ms. di Dresda è appunto copia incompiuta di quella raccolta (1). Nel 1487 morì la moglie di Tito, Domicilla, donna di alti sensi e destra anche nel maneggio degli affari pubblici: il marito la pianse sinceramente, ed anche Ercole le tributò poscia la debita lode. Fu solo nel 1497 che il duca Ercole elevò Tito all'alta carica di giudice de' dodici savî. In quell'ufficio il vecchio Strozzi si mostrò alquanto trascurato e indolente, nè dovette fare buona impressione il vedere come ben presto egli si associasse il figlio Ercole, troppo giovane ancora per così delicato ministero. Ambedue gli Strozzi si guadagnarono allora la impopolarità, come il *Diario ferrarese* ripetute volte ci dice. Che vi avessero qualche colpa è innegabile; ma forse il torto maggiore era del duca Ercole, che nel suo desiderio di fasto non badava a spese, d'onde la necessità di nuovi balzelli, che producevano malcontenti. Di ciò era fatta ricadere ogni responsabilità sugli Strozzi. Tito morì il 30 agosto 1505, di quella medesima peste, che circa un mese prima aveva rapito Battista Guarino.

Questi i tratti generali della biografia, di cui si possono vedere cento particolari nella narrazione serrata dell'Albrecht. Allo scritto suo diligentissimo non mancherà di ricorrere nessun cultore dell'umanismo. Non per fargli rimprovero, ma solo per mostrargli con quanta attenzione abbiamo percorso il suo lavoro, noteremo qui solo che nelle notizie laterali al suo argomento egli non si mostra sempre informatissimo. — Per il Bembo a Ferrara (p. 21, *n.* 14) v'era da citare qualche scritto più recente della *Lucrezia* del Gregorovius, e più diretto e particolare dello studio sugli *Asolani* di Agost. Rossi. — Non era male avvertire che i passi dell'*Aeolosticon*, in cui si descrivono le commedie ferraresi del 1491 (p. 23), erano già stati riferiti dal D'Ancona, sin dalla prima edizione delle *Origini del teatro*, I, 237-38. — È erroneo l'attribuire a Cosimo Tura tutto il ciclo di affreschi della sala maggiore del castello di Schifanoia (p. 15, *n.* 11). Già è parecchio tempo che in quei mirabili dipinti dell'antica scuola ferrarese furono riconosciute varie mani, e nella incerta e difficile determinazione dei diversi pittori sembra abbia parte maggiore il Cossa che il Tura (2). — Intorno al Tribraco, cui Tito Vespasiano diresse una poesia (p. 21), potevano essere citati i documenti nuovi, che comparvero in questo *Giornale*, XVI, 183-85. Ai quali documenti uno siamo lieti di aggiungerne ora, pur sempre tratto dall'Archivio Gonzaga.

---

(1) Il cod. originale di dedica potrebbe darsi che un giorno si scoprisse nella Vaticana. Simili sorprese in quella biblioteca non sono rare e non so se l'A. abbia fatto, o fatto fare, diligenti ricerche.

(2) Sull'argomento v'è ormai una mezza letteratura. Rimandiamo allo studio di F. Harck, *Gli affreschi del palazzo di Schifanoia in Ferrara*, trad. Venturi, Ferrara, 1886, ed anche a Burckhardt, *Der Cicerone*[5], Leipzig, 1884, III, 619-20.

È una letterina con cui la vedova del Tribraco, che si firma *Katherina pauperoula et misera*, si rivolge il 6 aprile 1493 al signore di Mantova, di cui il defunto Tribraco era stato precettore. per averne soccorso. Le poche righe suonano così: « La poverella donna Catherina quondam del Tribacho « preceptore de V. S., con la Pandora sua fiola, per summa necessitade « moreno de fame. Se arecomanda a V. Ex.: pregarà Idio ve mantegna in « felicitate et bon stato ». Non sappiamo se questa lettera possa far dubitare della verità d'una nostra congettura, che il Tribraco morisse nel 1475, o poco appresso. È vero che la vedova di lui poteva, anche molti anni dopo la morte di lui, rivolgersi alla pietà del marchese; ma tutta quella miseria da che sarebbe provenuta? Confessiamo che quella lettera ci fa l'impressione di essere stata dettata non molto dopo che il povero Tribraco, martoriato forse da lunga malattia, aveva cessato di vivere.

R.

COMUNICAZIONI ED APPUNTI

Ancora un appunto sulla leggenda di Maometto. — Rammenteranno i lettori con quanta dottrina e perspicacia abbia il D'Ancona discorso in questo *Giornale*, XIII, 199 sgg. della leggenda di Maometto in occidente (1). I tratti più caratteristici della leggenda occidentale sono la anteriore cristianità del profeta ed il modo della sua morte. Il poema francese scritto nel 1258 da Alessandro Du Pont segue assai dappresso, per non dire traduce, il poemetto latino di un Gualtiero, che fu pubblicato dal Du Méril (2). La tradizione riferita da Gualtiero è conforme a quella già prima esposta da Guiberto di Nogent e da Ildeberto di Tours, la quale ha sua radice nella leggenda orientale. Ma in appresso, per rendere sempre più esecranda la maniera di diportarsi di Maometto, si volle che egli fosse un prelato e persino un cardinale (3). Non avendogli la Chiesa attenuto una promessa, che talora è persino quella della tiara, egli si volge ad escogitare una eresia ed in essa trascina molte genti acciecate dalla sua eloquenza. Dopo una vita condotta fra le più nefande turpitudini, Maometto muore, in modo strano ed ignominioso, divorato da maiali. Quest'ultimo particolare della leggenda fu assai caro agli antichi poeti francesi, che se ne servirono per gettare il dileggio sulla religione degli odiati Saraceni (4).

Ciò che io qui voglio richiamare al proposito sono due passi del romanzo in prosa del sec. XV su *Ogier le Dannoys*, di cui non vedo che alcuno abbia tenuto conto; cosa ben naturale, d'altronde, perchè ben pochi ora leggono quella lunghissima narrazione, propaggine tarda della leggenda ogieriana. Per un mio lavoro speciale sulla fortuna di Ogier in Francia, che ora si stampa, io ho dovuto percorrere attentamente l'intero romanzo, e mi

---

(1) Vedi anche le aggiunte del Graf nel *Giornale*, XIV, 204 sgg.

(2) *Poésies popul. latines du moyen âge*, Paris, 1847, pp. 379 sgg. Per le poche differenze del testo francese dal latino vedi B. Ziolecki nella prefazione alla sua ristampa del *Roman de Mahomet*, Oppeln, 1887, p. xxiii.

(3) Sul territorio ov' ebbe origine tale fiaba discordano lo Ziolecki, *Op. cit.*, p. xxxiii ed il D'Ancona, *Giorn.*, XIII, 248.

(4) Intorno al concetto del maomettismo e della figura del profeta presso gli antichi poeti francesi sono assai istruttive le copiose attestazioni raccolte da R. Schröder, *Glaube und Aberglaube in den altfranz. Dichtungen*, Erlangen, 1886, pp. 150-168. I passi di poemi allusivi alla morte di Maometto, che lo Schröder riferisce a p. 167, furono riportati dal D'Ancona, *Giorn.*, XIII, 277.

servii della edizione principe parigina di Antonio Vérard, stampata verso il 1498, di cui esiste nella Nazionale di Torino un magnifico esemplare su pergamena, con squisitissime miniature, dedicato alla maestà del re Luigi XII di Francia (1). Il protagonista del romanzo, Uggeri di Danimarca, dopo essere stato, in premio delle molte ed eroiche imprese, trasportato nell'eden di Avalon ed avervi dimorato dugento anni ringiovanito e reso beato dalle delizie del luogo e dall'amore della fata Morgana, torna in Europa per liberare la Francia dai Saraceni, che l'avevano occupata sotto la guida del re Florion. Dopo varie avventure, che qui non è il luogo di esporre, Ogier giunge sul cavallo fatato Papillon a Chartres, ove Florion tiene assediato il re di Francia. Si presenta a Florion e dapprima finge d'essere un saraceno di nome Otinel, poi si svela cristiano e facendo professione della sua fede, mostra il massimo sprezzo per quella dei nemici, dicendo: « Or est il « vray que vous avez une mauvaise creance mauldicte et plaine de confusion. « Car vous adores ung Dieu nommé Mahon: lequel fut de vie mauldicte et « demnable: et le monstra bien a sa fin. Car il fut estranglé honteusement « et miserablement d'ung pourceau en ung fumier dont ie m'esmerveille « grandement comme vous estes si abusez d'y avoir créance » (cap. 56). Ma molto più Ogier si dilunga su ciò poco appresso, quando egli si trova di fronte Florion e l'ammiraglio di Nubia, con cui deve combattere. Seguendo un uso, che divenne quasi un luogo comune nei massimi duelli fra pagani e cristiani dell'epica carolingia, egli procura che i suoi avversari si convertano al cristianesimo. E siccome l'autore del romanzo ha un gusto speciale per le disquisizioni teologiche e per le dispute di religione, egli fa qui che il suo eroe si estenda nel suo discorso e narri in compendio la storia di Maometto: « Considerez que vous tenez une folle creance d'adorer l'ydolle « de Mahommet qui n'est que une statue faicte d'or ou d'argent et duquel « son esperit et son ame repose aux enfers. Car il a esté ung mauvais pro- « phete. Et pour vous donner a entendre sa mauldicte vie, il fut ia pieca « ung patriarche a Romme lequel patriarche avoit grant volunté d'augmenter « et croystre la loy de Jesuchrist et devant le quel Mahommet se presenta et « pour ce qu'il estoit assez de belle stature et bien eloquent et qui pour son « beau parler pourroit bien grandement acroistre la crestienté, si lui donna « et mist en son obeyssance tous les pays qu'il pourroit convertir en la loy « de Jesuchrist. Et adonc s'en departist et fist debvoir et diligence puls (*l.* « plus) au prouffit de luy que de l'augmentaciqn de la foy. Et quant il eut « prou de pais convertis en la saincte foy catholique si s'en retourna par « devers le pape a Romme, luy requerant qu'il luy voulsist acorder et sceller « ses lettres des terres que le dit patriarche lui avoit données. Dont le pape « fist le reffus et luy demanda quelz pays ilz avoit convertis. Et comment, « se dist le pape, les terres que vous me nommez souffiroient bien a ung « grant empereur, se dist il, ie ne les passeray pas ainsi, mais ie vous en

(1) L'edizione è per sè stessa assai rara; l'esemplare di dedica torinese è naturalmente unico e prezioso, anche pel valore artistico e per l'ottima conservazione. Per le successive edizioni del romanzo, che si protraggono fino al seicento e ricompaiono poi rimanipolate o sunteggiate nel sec. XVIII, vedi il *Manuel* del Brunet, s. v. *Ogier*.

« donneray bien aulcune porcion et tant qu'il vous devra souffire. Adonc se « departist Mahommet d'avecques le pape et fist une loy par tous les pays « qu'il avoit convertis en la loy de Jesuchrist et se fist adorer Dieu; mais « Jesuchrist lui monstra bien en la fin, car ung meschant pourceau l'es- « trangla en ung fumier. Et vela comme vostre Dieu Mahommet fut deffiny « de ce siecle (cap. 57) ».

Qui abbiamo la leggenda di Maometto con i motivi che le sono più comuni in occidente. Anzitutto egli è concepito come un dio e come un idolo, secondo le consuetudini dei poeti francesi (1). Poi egli è cristiano e prete, che predica in mala fede una eresia per rancore di un non conseguito compenso. Solo invece di essere cardinale, è semplicemente missionario, e la promessa fattagli, non dal papa ma da un patriarca, è di lasciarlo padrone di tutte le terre che egli ridurrà alla fede di Cristo. Finalmente viene strangolato da un maiale su di un letamaio (2). Questa narrazione della leggenda di Maometto ed il cenno che v'è nel capitolo antecedente mancano affatto nel poema in alessandrini del secolo XIV (3), che il romanziere ha nel resto fedelmente seguito. È dunque una aggiunta, di cui l'autore trasse senza dubbio la materia dalla tradizione, e forse di qualche incertezza nel riferimento fu causa la memoria non del tutto fida.

RODOLFO RENIER.

LE ROI HENRI III ET L'INFLUENCE ITALIENNE EN FRANCE. — Le *Giornale* (vol. XVII, pp. 172-175) a consacré à notre livre *Il viaggio in Italia di Enrico III re di Francia* un compte-rendu qui renferme des inexactitudes de divers genre (4). Celle qu'il semble le plus utile de relever ici, parce qu'elle est d'un intérêt général, est relative aux résultats de voyage de 1574 au point de vue du développement de l'influence italienne en France. On nous blâme d'avoir exagéré à ce sujet l'importance du voyage; nous nous reprochons, au contraire, d'avoir trop peu insisté sur ce point et de l'avoir seulement indiqué. Certes, l'influence de la culture et des habitudes italiennes

---

(1) Cfr. SCHRÖDER, *Op. cit.*, pp. 153-156.

(2) Così pure la *Conqueste de Jerusalem*. Quasi che non bastasse il farlo uccidere o divorare da un porco, da una scrofa o da una mandra di porci, s'è anche voluto che uscisse di vita in luogo immondo. Uno dei versificatori del *Tesoro* lo fa ammazzare mentre soddisfaceva ad un bisogno del corpo.

(3) Di questo poema si conoscono tre codici, di cui il più antico ed autorevole è il ms. 2985, già 190-191, della bibl. dell'Arsenale di Parigi, ch'io ho studiato.

(4) L'unique rectification de fait que l'auteur propose n'est pas heureuse. Il observe que l'un de nous a démontré que le tremblement de terre désolait Ferrare « fino dal novembre 1579 (p. 178, « *n.* 1). Questa data », ajoute-t-il, « va rettificata. A noi consta invece che il terremoto fune- « stava Ferrara fino dal 1569 », et il cite avec complaisance l'attestation d'un physicien de Ravenne de 1586. Mais il faut remarquer que nous avons imprimé « novembre 1570 » et non 1579, ce qui réduirait la prétendue rectification à peu de mois; il faut même la rejeter entièrement, les nombreux documents publiés dans la *Rassegna Emiliana*, an. II, fasc. X, permettant de n'attacher aucune valeur à l'attestation d'un étranger qui écrivait seize ans après les évènements.

en France, et particulièrement à la cour, est bien antérieure, comme chacun sait, au règne de Henri III: il faut en chercher les origines, non seulement sous François Ier, mais sous Charles VIII et Louis XII; avec Catherine de Médicis et les Florentins amenés par elle, cette influence augmente sensiblement; mais elle atteint son plus grand développement sous Henri III et prend alors une extension extraordinaire. Parmi les causes qui expliquent ce fait nous sommes en droit, croyons-nous, de compter le séjour du roi en Italie. Ce séjour, au début du règne, avait duré près de deux mois: des personnages considérables de la cour de Henri III et plusieurs de ses favoris étaient du voyage; tous ces Français, encore un peu grossiers, avaient été vivement frappés, comme leur maître, de la magnificence des réceptions et des raffinements de civilisation et de luxe étalés devant leurs yeux (Voir sur ce point notamment p. 147 de notre livre et en général toutes les relations en français). Les résultats de ces rapports directs et prolongés avec la Péninsule se traduisirent assez rapidement par une infiltration nouvelle d'usages italiens dans les mœurs de la cour de France et par suite, dans celles de la nation, qui recevait déjà, dans une certaine mesure, le ton de la cour. Les preuves sont réunies en grand nombre, sans qu'il soit besoin de longues recherches, dans les curieux et importants *Dialogues du nouveau langage françois italianizé..... principalement entre les courtisans de ce temps*, œuvre de Henri Estienne, qui sont de 1578, c'est-à-dire postérieurs de quatre années au voyage et à l'avènement de Henri III. L'action des mœurs italiennes et les rapides changements qu'elle provoque en France sont étudiés par le spirituel satirique sur des faits précis et *actuels*, en même temps que la corruption produite dans la langue français par la mode ridicule de la « farcir de mots italiens ». Le seigneur *Philausone*, qui défend contre *Celtophile* les habitudes nouvelles et qui prêche d'exemple en son parler, montre la part qu'y prenait Henri III lui-même, pour ce qui regarde le langage: « Quand il n'y auroit autre raison pour acquiescer au « langage courtisan, ceste-ci n'est-elle pas bastante, que Sa Maiesté y prend « un grandissime plaisir? » (*Dialogues*, réimpression Liseux, Paris, 1883, in-8°, t. I, p. 52). Estienne, qui aimait le roi et le respectait, au moins dans ses livres, n'indique pas l'influence que les plaisirs de Venise ont pu avoir sur le développement de son caractère moral: il faut ici s'adresser à Torquato Tasso, qui, par sa présence à Venise et à Ferrare au moment des fêtes et ses relations avec Alphonse d'Este, était en mesure d'être bien renseigné sur le point. Le poète indique l'oisiveté de son séjour en Pologne comme ayant servi à amollir le jeune roi, et il ajoute: « massimamente « avendo per viaggio di quel ritorno avuta occasione, e presalasi, di darsi « tutto a i piaceri ed a le delizie, come fece in specie a Venezia ove di- « morò per alquanti dì » (1). Nos documents ont abondamment confirmé ce témoignage. Quoi qu'il en soit, dans la flatteuse réception qu'il avait reçue, Henri III avait pris un goût très vif pour les Italiens: il fit appel aux co-

(1) *Discorso intorno alla sedizione nata nel regno di Francia l'anno 1585*, dans les *Prose diverse*, Florence, 1875, t. II, p. 286.

médiens qu'il avait admirés à Venise (1); il aima à s'entourer de courtisans et de lettrés d'au-delà les Alpes. Citons encore à ce propos ce passage significatif du second dialogue d'Estienne : « Vous sçavez que pour quarante « ou cinquante Italiens qu'on y voyoit autresfois [à la Cour], maintenant on « y voit une petite Italie » (t. II, p. 225) (2).

Henri III fut personnellement un des propagateurs les plus actifs de l'influence italienne. C'est par une légèreté singulière que l'auteur du compte-rendu cité, observant que l'ambassadeur Du Ferrier servait d'interprète lors du premier colloque du roi et du doge, ajoute : « Cade quindi la supposizione « del Baschet che Enrico III sapesse d'italiano ». Cette supposition est au contraire vingt fois confirmée par notre travail ; sans aller plus loin que la page visée du livre (p. 96), on y peut lire les paroles suivantes du doge Mocenigo lui-même : « . . . . . E ne disse Sua Maestà che per questa prima « volta aveva voluto parlar in francese, ma che tutte le altre parleria in « italiano, come fece poi sempre ». Non seulement Henri III comprenait et parlait couramment l'italien, comme on le voit sans cesse au cours de notre récit, mais encore il lisait les auteurs italiens et avait une culture assez remarquable en cette langue. Il suffira de rappeler quelques témoignages, et tout d'abord l'intéressant travail de M. C. Couderc, récemment publié dans ce *Giornale*, sur *Les poésies d'un florentin à la Cour de France*. Cet ami de Ronsard et de Desportes, Bartolomeo Delbene, traitait « in rima Toscana » les questions morales que proposait le roi aux lettrés de son entourage (3); il lui adressait souvent, ainsi qu'aux seigneurs de la cour, des odes italiennes (4), et composait même sur son désir des vers de circonstance (5).

---

(1) L'auteur du compte-rendu nie l'importance de l'appel en France des *Comici gelosi*, que Henri III avait vus à Venise avec tant de plaisir, et il semble nous reprocher en même temps de n'avoir pas marqué que déjà sous Charles IX, des comiques italiens avaient passé les Alpes. En lisant mieux, il eût trouvé précisément cette observation p. 61. Mais tout le monde sait quelle incertitude règne sur ces premières représentations en France ; ce qui est certain, c'est que le premier large mouvement de la *Commedia dell'arte* dans ce pays appartient à l'époque de Henri III et à la suivante, comme l'a clairement démontré M. D'Ancona dans son *Teatro mantovano* (cfr. dans ce *Giornale*, vol. VI, pp. 20-21, p. 29, etc.).

(2) Cfr. t. I, p. 20, l'*Epistre de monsieur Celtophile aux Ausoniens* :

... N'estant endroit aujourdhuy en la France
Où n'ayez faict ou faciez demeurance.
Mais en la Cour, plus qu'en tous autres lieux,
On a esté de vos mots curieux,
Car elle est tant de vous, Messieurs, remplie
Que c'est desja *la petite Italie*.
Or vous sçavez combien d'autorité
Donne ce lieu à ceste nouveauté,
Car chacun croit que le meilleur langage
Ce soit çelui qui est là en usage.

(3) *Giornale storico*, vol. XVII, p. 20. Tout le travail de M. Couderc peut être invoqué à l'appui des points que nous essayons d'établir dans cette note.

(4) *Ibid.*, pp. 17, 18, 24, 27, etc.

(5) *Ibid.*, p. 27.

Mais Henri ne se contentait pas de lire les écrivains italiens contemporains ou les poètes qui le célébraient. Davila nous apprend qu'il se plaisait à Machiavel : « E per indrizzare più regolatamente il filo del suo disegno, ag-« giugnendo la teorica alla pratica, si riduceva ogni giorno dopo pranso con « Baccio del Bene e con Giacopo Corbinelli Fiorentini, huomini di molte « lettere greche e latine, da' quali si faceva leggere Polibio, Cornelio Ta-« cito, e molto più spesso i *Discorsi* e il *Prencipe* del Machiavelli » (1). Dans une lettre à Belisario Vinta, écrite de Paris le 16 août 1580, Giulio Busini apprend à son correspondant que Corbinelli fait traduire au roi les sonnets de Pétrarque : « E sarà buon cosa per lui se dura, ma gli dovera « passare presto siccome fa nelle altre cose » (*Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, par G. Canestrini et A. Desjardins, t. IV, p. 335). Ces études royales se rattachent à la question bien attrayante des relations littéraires entre l'Italie et la France au XVIe siècle. L'imitation du premier pays par le second fournirait la matière d'instructives recherches, pour lesquelles les *Dialogues* d'Estienne et son traité peu postérieur sur la *Précellence du langage françois* compteraient parmi les documents principaux. Il y aurait un livre utile et neuf à écrire sur ce sujet. Un tel travail devrait s'appuyer sur une bibliographie des traductions françaises d'auteurs italiens et des éditions italiennes données en France à cette époque; malheureusement cette bibliographie reste à faire, et le sujet, dans nos histoires littéraires françaises ou italiennes, n'est pas même esquissé.

P. DE NOLHAC. — A. SOLERTI.

---

(1) *Historia delle guerre civili di Francia*, éd. de Venise, 1733, t. I, p. 381 (livre VI, an. 1579).

CRONACA

PERIODICI.

Archivio storico lombardo (XVIII, 1): A. Cappelli, *Giovanni ed Isacco Argiropulo,* con documenti milanesi riguardanti questi due personaggi del secolo XV, che godettero di celebrità ben diversa; vedi questo *Giornale,* XVII, 155.

Atti e memorie della R. Accademia Virgiliana di Mantova (biennio 1889-90, pubbl. nel 1891): G. B. Intra, *Un episodio della Eneide confrontato con un episodio dell'Orlando Furioso.*

Archivio storico italiano (Serie V, vol. VII, 1): E. Casanova, *L'astrologia e la consegna del bastone al capitano generale della repubblica fiorentina;* G. Sforza, *La fine di Cagliostro studiata nei documenti lucchesi.*

Giornale ligustico (XVIII, 1-2): R. Sabbadini, *Vita di Guarino Veronese,* pregevole ricostruzione della biografia del celebre umanista, condotta sul suo epistolario inedito. Continua nei fascicoli seguenti.

Gazzetta letteraria: A. Neri, *Una lettera inedita di Ugo Foscolo,* in francese, al Campbell, quando ruppe ogni relazione col *New Monthly Magazin* (XV, 3); L. Cretella, *Madama di Staël e l'Italia* (XV, 5); A. Ademollo, *Carnevali romani del Cinquecento* (XV, 6); G. Cimbali, *L'arresto del Giannone* (XV, 11).

Il Propugnatore (N. S., III, 16-17): S. Morpurgo, *Supplemento alle Opere volgari a stampa dei sec. XIII e XIV indic. dallo Zambrini* (1884-88); F. Pellegrini, *Rime inedite dei sec. XIII e XIV tratte dai libri dell' Archivio notarile di Bologna;* C. e L. Frati, *Indice delle carte di P. Bilancioni* (da *Calderone* a *Compagni);* G. Monticolo, *Poesie latine del principio del sec. XIV* (in un cod. dell'Archivio di Venezia); Gizzi e Foresti, *Note dantesche* (*Inf.*, III, 91-93 e XXXII, 46-49); M. Menghini, *Antichi proverbi in rima.* — (N. S., III, 18, ultimo dell' annata 1890 uscito nel maggio '91): A. Gaudenzi, *Guidonis Fabe Summa dictaminis*, continuazione e fine; C. e L. Frati, *Indice delle carte di P. Bilancioni* (da *Dante da Maiano* a *Emanuel giudeo*); R. Sabbadini, *Cronologia documentata della vita di G. Lamola;* F. Gabotto, *La fede di Jacopo Sannazaro;* G. Volpi, *Per il Bellincioni;* A. Cesari, *Da chi abbia imparato la Dorinda di B. Guarini a travestirsi nel IV atto del Pastor Fido.*

La seconda dispensa degli *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia* contiene il seguito e la fine del catalogo della bibliot. di Forlì (cfr. *Giorn.*, XVII, 152) ed il principio di quello della Comunale di Savignano in Romagna. Notiamo fra i codici di quest' ultima libreria varî mss. umastici del sec. XV, non certo privi di interesse. Tra questi ve n'è uno (pp. 88-89), che contiene parecchi scritti di Albertano giudice. In una copia del secolo XVI (p. 92) sono raccolte molte lettere greche di umanisti.

L'Ateneo veneto (XV, I, 1-3): R. Fabbris, *Intorno ai due primi canti dell'Inferno di Dante e più particolarmente intorno al verso « E sua na-« zion sarà tra feltro e feltro »*; V. Caravelli, *Il Rinascimento in relazione col commercio del medio-evo.*

La Letteratura (VI, 2-3): F. Gabotto, *Nuove ricerche e documenti sull'astrologia alla corte degli Estensi e degli Sforza;* (VI, 3): A. D. Perrero, *Baretti e la Frusta letteraria*, con documenti inediti; (VI, 4): F. Gabotto, *Bartolomeo Manfredi e l'astrologia alla corte di Mantova.*

Rassegna Emiliana (II, 11-12): A. Campani, *Le poesie pastorali di Matteo M. Boiardo;* G. Silingardi, *Alcune lettere del conte Giovanni Marchetti all'avvocato Pietro Brighenti;* A. G. Spinelli, *Di Mario Nizzoli*, aggiunta alle notizie che ne dà il Tiraboschi nella *Biblioteca Modenese:* B. Colfi, *Di un antichissimo commento all'Eccirinide di A. Mussato*, continuazione e fine. — Con questo fascicolo l'ottima *Rassegna* ha cessato le sue pubblicazioni.

Della *Rassegna Padovana*, che annunciammo già con lode (XVII, 159), sono comparsi mentre scriviamo quattro fasc., che si attengono rigorosamente al programma modesto, ma utile, della rivista. Oltre lo scritto del Belloni sui due Sanguinacci, che è esaminato nei nostri annunci analitici, contengono: G. Brognoligo, *Le imitazioni shakespeariane di Antonio Conti* (I, 1); A. F. Pavanello, *Un sonetto inedito di E. Cat. Davila* (I, 1): U. Cosmo, *Le prime ricerche intorno all'originalità dantesca e due letterati padovani del secolo passato* (I, 2-3): G. Cogo, *Intorno al trasferimento dell' università di Padova a Vercelli* (I, 2); G. Giannini, *Le dodici parole della verità in un cod. padovano del sec. XV* (I, 2); G. Mazzoni, *Due ottave di M. Cesarotti* (I, 3) su cui vedi una lettera di L. A. Ferrai (I, 4). Nel terzo fascic. G. Graziano ha dato principio ad un *Saggio bibliografico delle opere a stampa relative alla R. Università di Padova.* Nel quarto fascic. si noti F. Zaniboni, *Torquato Tasso e Sperone Speroni* e G. Tambara, *Un libro di A. Marsand e una lettera di I. Pindemonte.*

Lettere e arti (II, 49-50): C. Ricci, *Il « sanguinoso mucchio »*, nota dantesca; A. Tomaselli, *Saggi di studi su Baldassar Castiglione*, continuazione. — Il periodico ha cessato con questo numero le sue pubblicazioni.

Nuova Antologia (Serie III, vol. 31): D. Gnoli, *Un giudizio di lesa romanità sotto Leone X* (fine nel vol. 32): E. Masi, *Due diplomatici italiani e gli ultimi giorni del Voltaire;* P. Villari, *La storia è una scienza?* (cont. nel vol. 32): (Serie III, vol. 32): C. Ricci, *Dante allo Studio di Bologna.*

Rivista delle biblioteche (III, 28-30): A. Bertolotti, *Le ultime volontà di un bibliotecario (Leone Allacci)*: G. Maruffi, *La poesia popolare italiana, appunti bibliografici.* In continuazione. Non sappiamo troppo vedere la utilità di questa bibliografia, mentre in quest'anno sarà certamente pubblicata la grande opera bibliografica del Pitrè, che senza dubbio ecclisserà ogni lavoro antecedente. — V. Finzi, *Bibliografia delle stampe musicali della R. biblioteca Estense.* In continuazione.

Nuovo Archivio veneto (I, 1): V. Malamani, *Gasparo Gozzi;* A. Favaro, *Galileo Galilei e la presentazione del cannocchiale alla repubblica veneta;* C. Cipolla, *Postille al I vol. delle antiche cronache veronesi*, vi si ristampa emendato col sussidio di un nuovo codice il carme di Guarino Veronese a maestro Marzagaia, su cui vedi questo *Giornale*, XVI, 411; Ferrai-Medin, *Rime storiche del sec. XVI*, tavola del cod. Sanudiano della raccolta Morbio, ora nella Braidense; F. Gabotto, *Giorgio Valla e il suo processo in Venezia nel 1496.*

Rivista di filosofia scientifica (X, 87): E. Morselli, *La filosofia di Giordano Bruno;* (X, 88): G. Tarozzi, *I principii della natura secondo Gerolamo Cardano.*

Rivista italiana di filosofia (VI, marzo-aprile, '91): F. Cicchitti-Suriani,

La pedagogia di Jacopo Stellini, professore d'etica nell'università di Padova, n. 1669, † 1770.

Rivista storica italiana (VII, 4): L. A. Ferrai, *Enrico VII di Lussemburgo e la repubblica veneta.*

Spicilegio vaticano (I, 3): I. Carini, *Lettere e scritti inediti di uomini illustri.* Pubblica varie lettere ed un sonetto di Angelo Mai, una lettera di A. Canova al canonico Baldi, ed una di P. Giordani all'ab. M. Lanci.

La Rassegna nazionale (vol. LVII): G. Fortebracci, *L'intermezzo di Dante;* (vol. LVIII): G. Fortebracci, *La poesia nel seicento.* Superficialissimi.

Giornale della società asiatica italiana (vol. IV): F. L. Pullè, *Originali indiani della novella ariostea nel XXVIII canto del Furioso.*

Atti e memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna (VIII, 3-6): F. Giorgi, *Rodrigo Borgia, poi Alessandro VI, allo Studio di Bologna*, memoria condotta su documenti, che portano luce anche sulle condizioni della università bolognese nel sec. XV.

Atti del R. Istituto veneto: A. Favaro, *Sopra alcuni nuovi studi Galileiani* (VII, II, 2); P. Ragnisco, *Nicoletto Vernia, studi storici sulla filosofia padovana nella 2ª metà del sec. XV*, importante; l'artic. è in continuaz. (VII, II, 4); A. Medin, *Il probabile autore del poemetto falsamente attribuito a Francesco il vecchio da Carrara* (VII, II, 44). Il M. combatte con sodi argomenti e con ordine le attribuzioni del noto poemetto così a Francesco il vecchio come a Francesco Novello da Carrara. Per somiglianze formali egli ritiene probabile che autore del poemetto sia quel Zenone da Pistoia, a cui dobbiamo la *Pietosa fonte.* Esamina in fine il M. il poemetto attribuito al Carrarese, rilevandovi le somiglianze con la *Commedia* e col *Dittamondo*, e facendone notare i tratti più efficaci. In appendice produce dal cod. Riccard. 1103 un sonetto ed un frammento di sonetto sul ritorno del Novello in Padova, nel 1390.

Rendiconti della R. Accademia dei Lincei (2° sem. '90, vol. VI): G. B. Siragusa, *L'epistola « Immemor haud vestri » e l'epitaffio per Roberto d'Angiò del Petrarca, secondo il cod. Strozziano 141.*

La Biblioteca delle scuole italiane (III, 7): P. Antolini, *Una canzone popolare del sec. XVI*, trovata in uno scartafaccio di notaio cinquecentista, comincia *Donzelina che vien che vien dal ballo*, è mutila e assai guasta; G. Finzi, *La novella boccaccesca di ser Ciappelletto;* (III, 8): G. De Castro, *Il « giovine signore » nel Giorno del Parini;* C. Bonfigli, *Perchè in Torquato Tasso malato le allucinazioni e le idee ebbero colore demonomaniaco;* (III, 9, 10, 11): F. Colagrosso, *Il Saul dell'Alfieri e quello del Lamartine;* (III, 10): L. Filomusi Guelfi, *Il contesto e la grammatica nel v. 63 del C. X dell'Inferno di Dante;* (III, 11, 12, 13): S. Cipolla, *Il passo dello Stige, chiosa dantesca;* (III, 13): F. Gabotto, *Appunti sulla fortuna di alcuni autori romani nel medio evo.* Qui parla di Sallustio.

La Cultura (N. S., I, 5): I. Della Giovanna, *L'ode sul vestire alla ghigliottina;* (I, 9), G. L. Passerini, *Un predicatore celebre del quattrocento* (Tommaso Conette); (I, 13), P. L. Bruzzone, *Papa collerico e stravagante* (Pio IV, su documenti inediti).

Miscellanea francescana (V, 3): M. F. P., *Sul più antico poema della vita di S. Francesco*, si stampano le varianti del ms. indicato dal p. Edoardo d'Alençon; G. Mazzatinti, *S. Francesco d'Assisi e Federico Spadalunga da Gubbio;* F. Novati, *L'Anticerberus di fra Bongiovanni da Cavriana analizzato ed illustrato.* Il N. ha intenzione di pubblicare qui l'intero lavoro sull'*Anticerberus*, di cui comparve solo una parte nella *Rivista storica mantovana.* In questo fascic. v'è il principio. — L. Pastor, *S. Bernardino da Siena in Roma e la sua canonizzazione.*

Bollettino storico della Svizzera italiana (XIII, 3-4): *Quattro dottori*

della bibliot. Ambrosiana di Milano appartenenti alla Svizzera italiana, A. Olgiati, F. Collio, G. B. Rusca, G. B. Branca.

Archivio Trentino (IX, 2): F. Ambrosi, *I tipografi trentini e le loro edizioni*. Articolo interessante condotto sulle edizioni esistenti nella biblioteca di Trento, con speciale riguardo alle cose teatrali, alla letteratura dialettale ed alle pubblicazioni periodiche.

Archeografo Triestino (XVI, 2): A. Morpurgo, *Il Friuli, l'Istria e la Dalmazia nei dispacci di Paolo Paruta;* V. Ioppi, *Un poeta friulano del sec. XVI, Scipione di Manzano;* A. Hortis, *Pordenone e Trieste in un poemetto inedito dei fatti di Pordenone dal 1166 al 1468*, poemetto latino contenuto da un cod. Morbio acquistato dalla biblioteca di Trieste.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen (LXXXVI, 1): E. Koeppel, *Chaucer und Albertanus Brixiensis*, mostra quanto il poeta inglese si sia giovato dei trattati di Albertano; A. L. Stiefel, *Tristan l'Hermites Le Parasite und seine Quelle*, esamina la commedia dell'Hermite, pubblicata nel 1653, e fa vedere come essa sia imitata da una commedia italiana, *L'Angelica*, del napoletano Fabrizio de Fornaris, detto il capitan Cocodrillo, comico confidente, stampata a Parigi nel 1585, la quale era stata già nel 1589 copiata nella commedia di G. B. della Porta, *L'Olimpia*. Con molta accuratezza e dottrina lo St. confronta le due commedie italiane e la francese. — E. Kölbing, *Zur Intelligenza:* elenco di varianti ed errori di trascrizione che l'A. trovò confrontando con i mss. fiorentini una parte della edizione Gellrich. Conferma il severo giudizio che ne fu dato in questo *Giornale*, II, 175.

Annales du midi (I, 9): L. G. Pélissier, *Quelques lettres de Bayle et de Baluze*, trovate a Firenze nel carteggio del Magliabechi ed in due codici Ashburnham. Trattano soggetti d'erudizione e bibliografici.

Mémoires de l'Académie de Vaucluse (voll. VIII et IX): G. Bayle, *Monuments et histoire de Vaucluse dans les temps antiques et au moyen-âge*. Ha qualche importanza per gli studî petrarcheschi, giacchè rettifica gli errori in cui è caduto l'abate Costaing nel libro *La muse de Pétrarque dans les collines de Vaucluse*.

Centralblatt für Bibliothekwesen (VIII, 3): H. Omont, *Lettre de Leone Allacio relative au transport à Rome de la bibliothèque de Heidelberg*, ha la data di Heidelberg, 3 febbr. 1623; (VIII, 4-5): L. G. Pélissier, *Inventaire sommaire de soixante-deux manuscrits de la biblioth. Corsini de Rome*. In continuazione. Sono mss. in gran parte storici.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft (IV, 2): A. Busson, *Die Schlacht bei Alba zwischen Konradin und Karl von Anjou, 1268;* pone anche a profitto attestazioni poetiche, fra cui due *Rhytmi de victoria Caroli*, che pubblica.

Deutsche Rundschau (XVII, 6): F. S. Kraus, *Vittoria Colonna, zu ihrem Centenarium*. Articolo riassuntivo degli ultimi risultati sulla biografia della Colonna, dei quali l'A. si mostra abbastanza bene informato.

Historisches Jahrbuch (XI, 4): F. Ehrle, *Zur Geschichte der Katalogisirung der Vatikana;* Ehrle, *Die Uebertragung des letzten Restes des päpstlichen Archivs von Avignon nach Rom*.

Römische Quartalschrift (IV, 1): F. S. Glasschröder, *Zur deutschen Legation des Kardin. Bessarion*.

Dietsche warande (N. S., vol. IV): P. A. Thijm, *De Renaissance-tijd in Italië*.

Századok (XXIII, 5): L. Ováry, *Degli archivi di Modena e Mantova*. In ungherese. Spigolature dalla corrispondenza inedita di Ippolito d'Este, per ciò che concerne fatti ungheresi, su cui egli fornisce informazioni.

Theologische Quartalschrift (LXXII, 2): A. Ehrhard, *Zur christlichen Epigraphik.* Valendosi delle ricerche del De Rossi, discorre dell' epigrafia romana nei tempi di mezzo e del suo risorgere per opera di alcuni umanisti.

Sitzungsberichte der K. Bayerischen Akademie der Wissenschaften (cl. stor. fil., II, 2): Gregorovius, *Briefe aus der «Korrespondenza Acciajoli» in der Laurenziana in Florenz.* Importante, non solo per la storia di una delle più ragguardevoli famiglie fiorentine, ma anche per i suoi rapporti mercantili e letterarî con molti illustri personaggi. Il carteggio appartiene alla collezione Ashburnham.

Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde (XVI, 2): O. Holder-Egger, *Ueber die historischen Werke des Johannes Codagnellus von Piacenza.* Studio analitico minuto di somma importanza.

Church quaterly review (apr. '90): E. A., *Dante's political ideal.* Esame del *De Monarchia* in confronto con gli altri trattati politici contemporanei.

L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux (25 dic. '90): Articoletto anonimo sul Virgilio annotato dal Petrarca.

Annales de la Faculté de lettres de Toulouse, 1890: L. G. Pélissier, *Catalogue annoté de quelques mss. de la bibliothèque Corsini.*

Neues Lausitzisches Magazin (LXVI, 2): Th. Paur, *Dante über den Adel.*

Altpreussische Monatsschrift (XXVII, 7-8): J. Sembrzycki, *Die Reise des Vergerius nach Polen (1556-57), sein Freundenkreis und seine Königsberger Flugschriften aus dieser Zeit.*

The Academy (n° 975): Defries, *Browning and Dante.*

Poet-lore (sett.-dic. '90): A. R. Wall, *Dante's imperialism.*

Romania (XX, 77): Th. Batiouchkof, *Le débat de l'âme et du corps.* In continuazione. Esame eruditissimo delle varie forme nelle quali si presenta il noto contrasto medievale fra l'anima ed il corpo. Esso ebbe, come si sa, redazioni anche in Italia. Interesseranno anche alcune *Postille sul lessico sardo* di P. E. Guarnerio, che si leggono nel medesimo fascicolo.

Romanische Forschungen (VI, 2): F. W. E. Roth, *Mittheilungen aus altfranzösischen, italienischen und spanischen Hss. der Darmstädter Hofbibliothek.* Tra i pochi mss. italiani, concernono gli studî nostri un Petrarca, *De viris illustribus,* scritto nel sec. XV ed un cod. che contiene varie scritture di Leonardo Aretino, una lettera del Boccaccio e diverse novelle.

Langues et dialectes (I, 1): T. Zanardelli, *Les éléments arabes de la langue italienne.*

Revue internationale (XXVII, 2): Mary Robinson, *Les dames de Milan.* Articolo superficialissimo su Bona di Savoia, Isabella d'Aragona e Beatrice d'Este.

Zeitschrift für deutsche Philologie (XXIII, 4): H. Holstein, *Zur Litteratur des Schauspiels des XVI Jahrhunderts.* Drammi latini.

Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte und Renaissance-Litteratur (IV, 1-2): A. Dessoff, *Ueber spanische, italienische und französische Dramen in den Spielverzeichnissen deutscher Wandertruppen;* L. Fränkel, *Untersuchungen zur Entwickelungsgeschichte des Stoffes von Romeo und Julia,* secondo articolo; (IV, 3): L. Geiger, *Zur Biographie des Pomponius Laetus,* notizie ricavate dalla commemorazione funeraria di Pomponio, che è a stampa, ma assai rara.

* L'anno scorso Edm. Stengel ha pubblicato nella sua ricca collezione di *Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der roman. Philologie* (disp. 87ª) un volume di *Kleinere Schriften von Ferdinand Wolf,* Mar-

burg, 1890. Chi fosse Ferdinando Wolf non v'è bisogno di dirlo a coloro che si occuparono, sia pur poco, di filologia romanza. Contemporaneo al Diez ed agli altri primi romanisti tedeschi, egli fu uomo dottissimo e lasciò ottimi lavori, specialmente sulla metrica neolatina e sulle letterature della Spagna e del Portogallo. I suoi meriti come romanista espose già l'Ebert nel vol. VIII del *Jahrbuch für roman. und englische Literatur*. D'una parte de' suoi lavori, prima stampati in giornali e riviste, fu formato un volume da lui medesimo. Ma di un uomo come il Wolf non interessano solamente le monografie estese: anche i brevi articoli d'occasione, le recensioni, le lettere possono tornar profittevoli. E di questi scritti minori appunto ha raccolto un buon numero lo Stengel in questo volume, promettendo di metterne insieme altri, quando l'accoglienza del pubblico riesca incoraggiante. — Per quel che riguarda la letteratura italiana, rileviamo in questo volume, oltrechè due brevi recensioni dei *Poeti francescani* dell'Ozanam tradotti in tedesco nel 1853 (pp. 215-17) e del *Manuale dantesco* del Ferrazzi (pp. 228-29), ed oltre un necrologio di Pietro Monti, † 1856 (pp. 259-61), un lungo articolo di letteratura dantesca, che fu stampato la prima volta nel 1824 (pp. 20-32) e specialmente un dotto discorso sul *Pentamerone* del Basile, edito quando ne uscì a Breslavia, nel 1846, la traduzione data dal Liebrecht (pp. 155 sgg.). Il W. caratterizza assai bene quella raccolta di novelle e vi fa intorno parecchie osservazioni di fatto, fra le quali talune comparative. Vogliamo pure notare che a p. 14 è ripubblicato e tradotto (prima nel *Conversationsblatt*) un madrigale di Torquato Tasso (*Vola, vola pensier fuor del mio petto*), che I. C. Walker produsse nel 1815 in appendice alle sue *Memoirs of Alessandro Tassoni*. Nè la pubblicazione del Walker, nè la prima ristampa del Wolf troviamo registrate nel *Saggio di bibliografia delle rime di T. Tasso* inserito da A. Solerti nella *Rivista delle biblioteche*, I, 13-17; onde non è forse inutile rammentarle.

* Siamo informati che la grande pubblicazione delle opere inedite di Montesquieu, che si farà a Bordeaux per cura del bibliotecario R. Céleste, comprenderà un intero volume consacrato al *Voyage en Italie* del sommo scrittore francese. Questo volume di note sull'Italia, che dicesi molto interessante, si pubblicherà nel principio del 1892.

* Il prof. Ferruccio Martini ha pubblicato per le scuole una scelta di *Prose di Ugo Foscolo* (Verona, Tedeschi, 1891). È un libro fatto con garbo e raccomandabile. Il M. ha trascelto dall'*Ortis*, dalla *Difesa del sergente Armani*, dalle *Lezioni d'eloquenza*, dal *Viaggio sentimentale*, dal *Discorso sul testo del poema di Dante* quei brani che gli sembrarono meglio adatti pei giovani, ed ha ristampato integralmente le *Notizie intorno a Didimo Chierico*. La edizione è corredata di note, di sunti di quelli scritti che non si dànno interi e di una notizia proemiale sulla vita e gli scritti del Foscolo.

* Anche il II vol. della *Geschichte der Päpste* di L. Pastor è comparso nella versione italiana di Cl. Benetti (Trento, Artigianelli, 1891). Vedi questo *Giorn.*, XV, 466. Possiamo annunciare che del I vol. l'autore sta ora preparando una seconda edizione aumentata. È raro il caso d'un'opera scientifica, che ottenga subito così larga e rapida diffusione.

* Di grande interesse per la storia così politica come letteraria del nostro Quattrocento è senza dubbio la nuova biografia di Mattia Corvino, che Guglielmo Fraknói condusse su documenti in gran parte italiani. È uscita nel 1890 a Budapest col titolo *Unyadi Máthiás Király*. Speriamo se ne faccia presto una traduzione in tedesco o in francese, giacchè non sono molti gli studiosi capaci di trarre il conveniente profitto dall'originale ungherese.

* Il socio prof. Monaci presentò all'Accademia dei Lincei una memoria di G. A. Cesareo, *Su l'ordinamento delle Rime volgari di Francesco Petrarca*. Lo stesso Monaci presentò pure un'altra memoria, di V. De Bartholomeis, *Di alcune antiche rappresentazioni italiane*.

* Recenti pubblicazioni accademiche tedesche: R. Buchholz, *Die Fragmente der Reden der Seele an den Leichnam in zwei Hss. zu Worcester und Oxford* (tesi laurea Erlangen); A. Mennung, *Der « Bel inconnu » des Renaut de Beaujeu in seinem Verhältniss zum « Lybeaus disconus », « Carduino » und « Wigalois »* (tesi laurea Halle-Wittenberg); M. Schaller *Marco Polo und die Texte seiner Reisen* (progr. della Studienanstalt di Burghausen); P. Trumpp, *Sadolet als Pädagog* (progr. Schweinfurt); I. Becker, *Die Entwickelung der Dienerrolle bei Molière* (progr. ginnas. Strassburg); K. Schultess, *Papst Silvester II als Lehrer und Staatsmann* (progr. ginn. Hamburg).

* Car. Ricci ha pubblicato uno studio critico su *Le considerazioni al poema di T. Tasso* del Galilei (Ariano, tip. della Società per costruzioni); Aless. Mariotti ha scritto una dissertazione *Sul canto XXV del Paradiso di Dante* (Savignano, tip. dei Filopatridi).

* Raccomandiamo vivamente anche agli studiosi delle nostre origini letterarie il recente manualetto di *Letteratura provenzale* di Antonio Restori (Milano, Hoepli, '91). Il Restori, che è specialmente conosciuto per alcuni buoni lavori di letteratura spagnuola, i quali gli meritarono l'onore d'essere ascritto qual membro corrispondente all'Accademia di Madrid, mostra con questo riassunto di aver anche famigliarissima la letteratura di lingua d'oc. Dalla preziosa tavola dei capoversi in fuori, che naturalmente non poteva entrare nel piano del Restori, questo libretto potrà assai bene sostituire il *Grundriss* del Bartsch, ottimo ma ormai invecchiato (è del 1872). Buona è la divisione della materia, esatto e compiuto il riferimento dei fatti, ben condensato l'apprezzamento critico di essi, ricco e pur sobrio l'apparato erudito dei rinvii. Nulla di veramente importante, fra quel molto che s'è scritto in questi ultimi tempi, è sfuggito al coscienzioso autore. Gioverà specialmente questo manuale in Italia, ove i più discorrono ancora di letteratura provenzale senza essere punto informati delle ricerche moderne fatte in questo campo così in Francia come in Germania.

* Della parte critico-biografica del *Catalogo metodico degli scritti contenuti nelle pubblicazioni periodiche italiane e straniere*, pubblicato dalla Biblioteca della Camera dei deputati nel 1885 (cfr. *Giorn.*, VII, 313), apparve nel 1889 un primo supplemento, che condusse lo spoglio sino al 1887. Nel dicembre 1890 è uscito un secondo supplemento, che completa la sezione biografica, tenendo conto di parecchie grandi riviste inglesi, francesi e tedesche, per lo innanzi non messe a profitto. Gli articoli, che nel *Catalogo*

e nei due supplementi vengono portati a cognizione degli studiosi, superano i trentamila.

* Importante studio su di uno dei più caratteristici prodotti della poesia medievale, che fu tradotto e imitato anche in Italia, è quello di Ernesto Langlois, *Origines et sources du Roman de la Rose* (Paris, Thorin, 1891), edito nella collezione delle scuole francesi d'Atene e di Roma.

* L. Padrin ha dato in luce un grosso opuscolo, che reca questo titolo: *Il principato di Giacomo da Carrara. Narrazione scelta dalle storie inedite di Albertino Mussato* (Padova, Draghi, 1891). Ivi è pubblicato un diligente compendio del *De gestis Italicorum* del Mussato nella parte inedita che leggesi nel cod. Vaticano segnalato dal Minoia, oltrechè un saggio di quel testo. Del Mussato, e segnatamente del valore di lui come storico, parla l'A. nella introduzione. Il Padrin ha già altra volta mostrato di conoscere bene il grande suo concittadino ed i tempi in cui visse (cfr. *Giornale*, XI, 198). Chi voglia vedere una estesa recensione del nuovo opuscolo, potrà trovarla, scritta da A. Medin, nella *Rassegna Padovana*, I, 119-122.

* Quantunque agli studi nostri solo indirettamente si ricolleghi, annunciamo la pubblicazione di un bellissimo volume, *Le vite dei pittori, scultori e architetti veronesi*, di Diego Zannandreis, per cura di G. Biadego, Verona, tip. Franchini, 1891. È questo il più largo contributo alla storia dell'arte veronese, che finora abbia visto la luce. Meravigliosa è la diligenza e la copia di notizie erudite che mise insieme quel bravo Zannandreis, oscuro agente di drogheria, così modesto, che rifuggì tutta la vita dal far gemere i torchi, e queste medesime biografie, dettate negli anni 1831-34, lasciò manoscritte senza neppure apporvi il suo nome, che fu supplito dall'Orti Manara. Per questo lavoro consultò un numero considerevole di opere a stampa, di cui il Biadego ricavò l'elenco, ed oltracciò non poche fonti inedite meno agevoli a determinarsi. Del resto l'editore, per non ingrossare di soverchio il già nutrito volume, si astenne dall'aggiungere delle note, limitandosi a raccogliere varie notizie interessanti nella prefazione e di compiere il libro con due indici alfabetici, uno delle vite, l'altro dei luoghi in esse rammentati.

* La libreria Dante in Firenze intraprenderà con lodevole coraggio una ristampa dei *Ragionamenti* di Pietro Aretino. La nuova edizione sarà tirata in un numero d'esemplari limitato al numero degli associati, ed uscirà in fascicoli di 100 pagine, che costeranno solo L. 2.

* Annunciamo: *The exempla or illustrative Stories from the Sermones vulgares of Jacques de Vitry*, pubblic. con introduz. e note da Tomm. Fed. Crane (London, published for the Folk-lore Society by David Nutt, 1890). È una pubblicazione da lungo tempo desiderata da quanti si occupano di tradizioni popolari. Le parziali e non sempre corrette edizioni che degli *Exempla* si fecero in questi ultimi tempi, quando la presente opera era già in corso di stampa, non ne diminuiscono guari l'importanza. L'edizione è poi corredata di un'ampia introduzione divisa in 5 capitoli, ove il C. narra la vita dell'autore e ne considera le opere, soffermandosi specialmente sopra i *Sermones vulgares*, di cui esamina la natura in relazione colle altre raccolte di simil genere. Seguono il testo le analisi degli *Exempla* e le loro singole illustrazioni. L'importanza dell'opera c'inviterà ad esaminarla presto più minutamente.

* Fin dal 1889 la R. Deputazione di storia patria per le provincie della Toscana e dell' Umbria accettò dall'Istituto storico italiano l'incarico di procurare una edizione critica dei tre Villani. La cronaca di Giovanni Villani fu affidata alle cure del prof. Vittorio Lami, il quale entro il corrente anno avrà probabilmente compiuto le indagini preparatorie. Le relazioni delle sue ricerche, che fino ad ora egli lesse così alla Deputazione come all'Istituto, riscossero piena approvazione. Crediamo che l'opera ridonderà ad onore degli studî storici italiani.

* La II parte del vol. II della *Storia della letteratura italiana* di Adolfo Gaspary, tradotta da Vittorio Rossi, ha pure veduto la luce (Torino, Loescher, 1891). Questa parte del volume tratta del sec. XVI. Anche qui vi sono aggiunte e modificazioni notevolissime, ma non tante come nella prima parte (cfr. *Giorn.*, XVI, 450). Nel cap. XXIII è nuovo ciò che a pp. 51-2 si dice di Leone X e degli studî greci nel cinquecento, oltrechè la trattazione del *Zodiacus vitae* e di Aonio Paleario a pp. 55-7. Nel cap. XXVII è corretto secondo i nuovi studî ciò che riguarda Galeazzo di Tarsia (pp. 137-8), nuove sono le indicazioni su B. Rota (p. 143), modificata la trattazione di Tullia d'Aragona (pp. 156 sgg.), aggiunta quella di Veronica Franco e della lirica popolareggiante (pp. 160-62). Nel cap. XXVIII sono rifatte le pagine concernenti il Folengo e la poesia maccheronica (pp. 170-181) ed aggiunto il brano sulle traduzioni e sui rifacimenti di poemi classici (pp. 200-2). L'appendice critico-bibliografica non è stata solamente arricchita, ma anche rifusa qua e là. Aggiunte e modificazioni minori sono sparse per tutto il libro.

* È uscito un volume della *Biblioteca napoletana di storia e letteratura* diretta da Benedetto Croce. È il primo del *Lo cunto de li cunti* di Giambattista Basile, a cura dello stesso Croce. Al più presto compariranno anche *Le rime del Chariteo* edite dal Pèrcopo. L'edizione è bellissima, ed oltracciò si vende ad un prezzo straordinariamente basso. Noi abbiamo già salutato col debito encomio la nobile e coraggiosa intrapresa del Croce (cfr. *Giorn.*, XV, 327): sul Basile ci proponiamo di ritornare al più presto.

* L' opera classica di A. D'Ancona sulle *Origini del teatro in Italia* è comparsa in una seconda edizione (2 volumi, Torino, Loescher, 1891), in cui la materia della prima è quasi raddoppiata.

* La Casa Zanichelli ha posto in vendita i due primi volumi delle *Opere minori in verso* di Torquato Tasso, a cura di A. Solerti.

* Il fasc. 4° della raccolta di M. Menghini, *Canzoni antiche del popolo italiano*, di cui annunciammo le prime dispense (*Giorn.*, XVI, 452-53), contiene la riproduzione della *Frottola nova de san Martin con la vita del Pizinine con altri capituli*, tratta da una miscellanea della Marciana a cura di Vitt. Rossi e illustrata dal medesimo. — Nel fasc. 5°-6° della medesima raccolta E. Lovarini pubblica ed illustra ampiamente due *Canzoni zingaresche* assai rilevanti.

* Sotto il titolo *Der Spielberg* K. Kandelsdorfer pubblicò nella *Oesterreichische militärische Zeitschrift* (XXX, 1) una notizia storica sulla celebre fortezza, che ha purtroppo tanta parte nella biografia di alcuni nostri pensatori e letterati.

* I professori Tocco e Vitelli hanno compiuto la pubblicazione delle *Opera latine conscripta* di Giordano Bruno.

* Gli studiosi degli antichi vernacoli dell'Italia settentrionale non mancheranno di prender cognizione della dissertazione dottorale di I. E. Lorck, *Lautlehre eines lateinisch-bergamaskisches Glossars des XV Jahrhunderts*, Bonn, 1890. Quivi è fissata la fonetica di quel documento, che vedrà la luce nella *Romanische Bibliotheck* diretta dal Foerster.

* Nella *Scelta di curiosità letterarie* F. Gabotto e D. Orsi hanno pubblicato un primo volume di *Laudi del Piemonte* (Bologna, 1891, disp. 238). Esso reca la riproduzione del cod. N. V. 37 della Nazionale di Torino, che contiene le laudi dei disciplinati di Carmagnola, ed inoltre sei laudi di Bra. Codesti componimenti non sono certo originarî del Piemonte: essi vennero tramandati dalla Toscana e dall'Umbria (cfr. *Giorn.*, XV, 447), ed alcuni pare indubitato passassero prima per il Veneto e la Lombardia. Lo studiare le trasformazioni dialettali che hanno subìto nel loro cammino sarebbe certo cosa utile ed istruttiva. In un prossimo volume gli editori daranno le laudi dei disciplinati di Saluzzo, e quindi ne promettono altre di Racconigi, di Pocapaglia, di Asti, di Mondovì, ecc. — Nella medesima *Scelta* si annunciano in corso di stampa varî volumi rilevanti, come i *Monumenti di letteratura pavana* a cura di E. Lovarini, il *Poemetto dell'obsidione di Padoa* pubbl. da A. Medin, le *Rime di Tullia d'Aragona* a cura di E. Celani, *La battaglia di Ravenna nella poesia del sec. XVI* a cura di C. Ricci. — Anche la collezione in-8° del Romagnoli si arricchirà di testi importanti. Citiamo la *Tavola ritonda* del cod. Riccardiano, che verrà pubblicata da E. G. Parodi, il II vol. da tanto tempo atteso dei *Reali di Francia* a cura di G. Vandelli, la ediz. critica delle *Rime di fra Guittone d'Arezzo* procurata da Fl. Pellegrini.

* Annunci analitici:

Alberto Fioravanti. — *Il Saladino nelle leggende francesi e italiane del Medio Evo.* — Reggio Calabria, tip. Caruso, 1891. [Alcuni anni sono Alessandro D'Ancona, che, oltre a dare l'esempio di lavori magistrali, ha il merito di additarne spesso di nuovi e proficui agli studiosi, ad illustrare il noto accenno del contrasto di Cielo dal Camo, osservava giustamente che « raccogliendo dagli scrittori antichi francesi e italiani, sarebbe da farsi una « curiosa leggenda del Saladino »; e, non pago di questa semplice affermazione, aggiungeva nella stessa nota parecchie utili indicazioni sull'argomento. Questo tema appunto, per molti riguardi attraente, ha scelto il F., che dei suoi studi offre intanto come saggio questi brevi *Appunti*. Premesso un rapido riassunto della storia del famoso soldano, egli entra in materia dividendo opportunamente la sua trattazione in tre parti principali, considerando cioè dapprima la *leggenda cavalleresca*, poscia la *religiosa* e quella *d'amore*, cui soggiunge alcuni accenni col titolo di *leggenda varia*. Non potendo qui entrare in molti particolari, ci accontenteremo di poche osservazioni. E anzitutto, in questo opuscoletto abbiamo poco più che lo schema, l'abbozzo di quel lavoro che auguriamo all'A. di poter condurre a termine in condizioni più propizie ad un'opera di erudizione, che richiede maggiore esattezza

di citazioni, larghezza più sicura di riscontri e conoscenza diretta dei testi. Il F. stesso si è accorto quanto lasci a desiderare il suo lavoretto per questo riguardo, non avendo, fra l'altro, potuto giovarsi di quella *Chronique française d'Outre Mer* che pure doveva essere un caposaldo per le sue indagini. Il vecchio Marin, al quale principalmente attinse l'A. pel suo riassunto storico, è oramai insufficiente e si mostra in generale troppo innamorato del suo eroe. Veramente pregevole, anche per la maggior copia di nuovi materiali utilizzati, è la *Notice sur la vie de Saladin Sultan d'Égypte et de Syrie* del Reinaud, inserita nel *Journal Asiatique* (t. V, 1824, pp. 226-37, 286-99, 356-69) e della quale non s'era dimenticato il D'Ancona; e notevoli per lucidità e precisione sono le poche pagine consacrate dal Weil (*Geschichte der islamischen Völker vom Mohammed bis zur Zeit des Sultan Selim*, Stuttgart, 1866, pp. 356-63) alle gesta del glorioso sultano d'Egitto. Andavano anche ricordate le due narrazioni riguardanti il Saladino, che il prof. Pizzi tradusse da due storici, uno arabo e maomettano del sec. XII-XIII, l'altro siriaco, ma cristiano, del sec. XIII (*La Crociata di Riccardo Cuor di Leone re d'Inghilterra secondo due storici orientali*, Parma, tipogr. della *Gazzetta di Parma*, 1873). Non ci sembrano abbastanza solide le ragioni che adduce (p. 39) l'A. per negare la derivazione provenzale o francese di quello fra i *Conti* del codice Martelli, nel quale Bertrand de Born istruisce il Saladino nell'amore cavalleresco (*Giornale*, III, 200), e per credere, come egli fa, che esso sia « un riflesso diretto della tradizione popolare ». Inoltre il F. avrebbe dovuto tener più conto — in modo più preciso e analitico — dei primi commentatori danteschi, e distinguere la duplice corrente che si manifesta nella leggenda religiosa, cioè quella con tendenze maomettane e quella con tendenze cristiane, duplicità che si fa sentire in certi particolari atteggiamenti della stessa leggenda nel territorio europeo e cristiano. Continui dunque nelle sue ricerche l'A., al quale non mancano amore ed attitudine a questo genere di studî, non indietreggi dinanzi alle difficoltà, ma neppure sia troppo impaziente di raggiungere la meta, e ci porga compiuta davvero quella tela che con questi *Appunti* egli ci « porse ordita »].

Pierre de Nolhac. — *Le « De viris illustribus » de Pétrarque.* — Paris, impr. Nationale, 1890; in deposito a Parigi presso la libreria Klincksieck [Estratto dall'opera *Notices et extraits des manuscrits.* Di eccezionale importanza è questo scritto, in cui per la prima volta vengono studiati, con insperato successo, i mss. parigini di una fra le più notevoli opere storiche del Petrarca. Dopo aver parlato della cronologia, della composizione e della fortuna del libro, completato da Lombardo della Seta, il De N. indica quel poco che sinora si è fatto sul testo, fino alla edizione senza critica del Razzolini. L'esplorazione dei codici ora esistenti nella Nazionale di Parigi lo ha fatto giungere alle seguenti conclusioni: 1°, per la vita di Cesare è da seguire il Parigino 5784, che è autografo del P., e proviene dalla bibl. Visconteo-Sforzesca di Pavia; per il rimanente il ms. più compiuto e corretto è quello trascritto da Lombardo della Seta per Francesco da Carrara, attuale Parig. 6069 F (cfr. questo *Giorn.*, XV, 472); per il *Compendium* sarà da attenersi al Parig. 6069 G, pure autografo del Della Seta; 2°, le otto biografie da Flaminio a Pompeo non sono del P., ma di Lombardo; 3°, nel cit. 6069 F

la biografia di Scipione ha estensione doppia di quella che è a stampa, e si tratta di una redazione più ampia eseguita dal P. stesso; 4°, il ms. Parig. 6069 I, posteriore alla morte del P., contiene una serie di vite diversa da quella conosciuta e mostra che l'opera era stata ideata dal P. con un piano molto più esteso. Qui infatti si parla di personaggi dell'antichità non romani. È questa pertanto un'opera nuova del P. che viene scoperta e indicata dal De N., poichè finora si aveva qualche sentore di quel piano più largo del libro solo in un accenno di Zenone da Pistoia nella *Pietosa fonte*. Nella appendice il De N. pubblica dal ms. 6069 I la prefazione e le vite inedite di Adamo, Noè, Nemroth, Nino, Semiramide, Abramo, Isacco, Mosè, Giasone, Ercole, e dà estratti di quelle di Giacobbe e Giuseppe. Pubblica pure frammenti della vita di Scipione, quale si legge nella redazione allargata del ms. 6069 F. — Con la scorta dei nuovi testi il De N. è giunto a ricostruire benissimo la storia del *De viris*. Rispetto alla critica storica del P. (pp. 50-51) le sue osservazioni non sono in fondo diverse da quelle recentemente espresse dal Kirner (cfr. *Giorn.*, XVI, 409-10). Il metodo con cui questo lavoro è condotto può dirsi eccellente: v'è una chiarezza mirabile ed una sicurezza che proviene dai lunghi studî fatti dell'A. sul materiale petrarchesco. Sollecitiamo col desiderio la pubblicazione di quella monografia sulla biblioteca del P., che il De N. annuncia qui nuovamente (p. 19, *n.* 1) e che, siamo certi, sarà un altro prezioso contributo alla conoscenza di uno fra i più segnalati ingegni italiani].

Angelo Borzelli. — *Accuse in Giuseppe Valletta*. — Napoli, tipogr. Cosmi, 1891 [Il Valletta fu un avvocato napolitano del seicento, che amò con vera passione gli studî eruditi e raccolse una biblioteca così ricca, che ogni colto straniero, visitando Napoli, andava a vederla. Il B. assicura che quando si conosceranno le sue lettere « e quelle che a lui scrissero i dotti « di tutta Europa, sarà possibile un lavoro intorno agli studî di erudizione « in Napoli nella seconda metà del sec. XVII » (p. 13). Come contributo alla biografia del Valletta, pubblica intanto il B. quest'opuscolo, in cui si occupa particolarmente delle fiere inimicizie che quell'erudito si tirò addosso. Niccolò Capasso gli avventò contro uno sconcio sonetto in vernacolo; due fieri sonetti in italiano gli lanciò Giulio Acciano, che lo morse eziandio in certe ottave dialettali della sua *Caputeide*. La biografia che del Valletta lasciarono i Confuorto è certamente piena di notizie, ma è anche maligna per lo meno quanto sgrammaticata. Da questo saggio si vede che il B. dispone di un materiale inedito considerevole e pochissimo esplorato. Nelle ricerche sul seicento, che resta pur sempre il secolo più oscuro della letteratura nostra, lo esortiamo a perseverare; ma nello stesso tempo gli raccomandiamo un po' d'ordine e di chiarezza nella esposizione. Parecchi dei difetti che gli furono già rimproverati in questo *Giornale* (VIII, 443) ricompaiono nel presente opuscolo, scritto in maniera deplorevole, come può già desumersi dalla stranezza del titolo latineggiante].

Ferdinando Gabotto. — *Alcune idee di Flavio Biondo sulla storiografia*. — Verona, Tedeschi, 1891 [Estratto dalla *Biblioteca delle scuole italiane*. Premesse varie notizie biografiche e bibliografiche del celebre storico ed erudito forlivese, viene il G. a produrre alcuni documenti che si hanno di

lui nell'Archivio di Milano, i quali attestano la sua famigliarità con gli Sforza. Speciale importanza ha una lettera volgare del Biondo a Francesco Sforza, in data di Roma 28 genn. 1463, con cui egli cerca di procurarsi aiuti dal duca per poter continuare le sue *Historiae*. Ad ottenere tali soccorsi usa argomenti personali e generali, o, diremmo noi, scientifici. Tra gli argomenti di carattere personale hanno il primo luogo le promesse di parlare ampiamente dello Sforza, di cui aveva già narrato alcune imprese « con « veritate, ordine e bono inchiostro ». I principi del rinascimento non erano mai sordi a simili propositi. Ma ancor più rilevante per noi è quanto il Biondo dice del valore delle storie generali rispetto alle cronache ed alle narrazioni parziali, adducendo esempî a sostegno della propria opinione. Nelle sue parole trovasi esplicato il concetto che del modo di scrivere la storia s'erano formato gli umanisti, o meglio alcuni fra i più poderosi umanisti, giacchè per altri la storiografia era solo un mezzo per accozzar belle frasi o per ingraziarsi i potenti].

Camillo Trivero. — « *L'infinito* » *di G. Leopardi*. Commento estetico. — Salò, tip. Conter, 1891 [Quanto siamo, e saremo sempre, nemici di quella sedicente estetica, che consiste nell'infilzatura di frasi fatte e di ammirazioni convenzionali, per cui taluni usurpano la nomea di uomini di buon gusto, altrettanto ci piace qualunque esame estetico serio, originale, poggiato su solida base psicologica. Chi infatti non si fonda sulla psicologia, non potrà mai fare dell'estetica che abbia carattere scientifico. Il dr. Trivero dimostrò già sulle panche universitarie le più eccezionali attitudini a questo genere di analisi e di ricerca, onde salutammo con piacere il piccolo saggio che oggi egli ne dà. Sono pochissime pagine, ma dense di concetto e nutrite di osservazioni fini e giuste. Certo la conoscenza intima e profonda dei classici si avvantaggerà molto con codeste sottili decomposizioni, che hanno purtroppo sempre del soggettivo, ma fatte da persona perspicace e ben dotata possono riuscir utili nelle scuole e fuori. Nostro voto è che il T. vinca la sua lodevole riluttanza a pubblicare, e ci dia altri e maggiori frutti, ora che ha rotto il ghiaccio, del suo ingegno e della sua potenza d'osservazione].

A. Professione. — *Nuovi documenti su Vanni Fucci*. — Roma, 1891 [Estratto dalla *Cultura*. Il documento nuovo qui pubblicato è veramente uno solo, del 1295, tratto dall'archivio di Pistoia, ed è una condannagione decretata dal podestà Mainetto de' Scali, nella quale il Fucci si trova coinvolto in un delitto di sangue, che aveva forse una motivazione politica. Il P. mira a dimostrare che Dante ebbe l'occhio, più che al ladro, al delinquente politico di parte nera, all'*uomo di sangue e di crucci*. Basandosi anzi sui documenti fatti conoscere già nel 1810 dal Ciampi, il P. crede che il Fucci sia stato indotto ad essere *ladro alla sacristia de' belli arredi* « dalla in- « tenzione di fare uno sfregio a quelli della parte avversa, più che da vera « e propria ragione di furto ». Dire che ciò esca proprio dimostrato dal suo opuscolo non potremmo; ma certamente queste pagine porgono utile contributo a quello studio delle parti politiche in Pistoia, di cui già lo Zdekauer ha fatto rilevare la somma importanza. Cfr. *Giorn.*, XV, 332].

G. A. Scartazzini. — *Ein Kapitel aus dem Dante-Roman*. — Bern, 1891 [Estratto dalla *Schweizerische Rundschau*. Lo scetticismo dello Sc. fa pro-

gressi. Posto sulla nuova via, egli va fino al fondo e prevede che presto tutte le epistole di D. saranno dichiarate falsificazioni. Sarà forse un po' troppo; ma è innegabile che qualche po' di ragione egli la ha, perchè realmente i dubbi che sorsero contro parecchie di quelle lettere sono gravissimi. — In questo scritto lo Sc. prende a combattere la autenticità della epistola *Amico florentino*, che si trova nell'unico e molto noto cod. Laurenz. XXIX, 8. Su quella epistola riposa la tradizione che nel 1316 i Fiorentini proponessero a D. il rimpatrio a certe condizioni umilianti, che l'altero poeta non volle accettare. Questo fatterello, secondo lo Sc., è da relegarsi nel romanzo, non già da accettare nella storia biografica dell'Alighieri. Qualche dubbio espresse già, con molto riserbo, il Bartoli (*Storia*, V, 287): altri ne fece valere lo Sc. stesso ne' suoi *Prolegomeni*, pp. 133-138. Quei suoi argomenti ei li ripiglia qui e li completa. Là egli si era accontentato delle prove esterne; qui ne adduce anche una serie di interne, da cui crede poter desumere che quella lettera è « fremdartig » e « undantisch ». Sono prove di vario peso: alcune ingegnose ed abbastanza forti, altre debolissime, sino al punto da sembrar messe lì per far numero. Nell'argomentazione esterna è curioso il vedere come lo Sc. attacchi ferocemente la amnistia del 1316, di cui il Fraticelli cita documenti, dandone persino l'ubicazione d'archivio, e dica di aver trascurato, quando fu a Firenze, di informarsi se quei documenti sussistano ancora! (p. 58). Questa, a parer nostro, era la prima cosa da praticarsi, quantunque si possa benissimo ammettere che, anche data la verità dell'amnistia, D. non vi fosse compreso. Sono i soliti procedimenti, con cui lo Sc. si fa torto. Un'altra supposizione arditissima è che la lettera in questione e l'epistola pseudo-ilariana siano falsificazioni del Boccaccio (p. 68). Egli le avrebbe fabbricate, non già per ingannare la gente, ma per esercizio retorico (« als harmlose rhetorische Exerzitien »). Comunque sia, il Boccaccio, secondo l'A., non conobbe certamente come autentica la lettera *Amico florentino*; se non l'ha composta lui, ci fu altri che la falsificò attenendosi alle parole sue del *Trattatello*. La difesa che dell'autenticità della lettera fece il Torraca nella *N. Antologia* (cfr. *Giorn.*, XVI, 388, *n.* 1) sembra sia rimasta ignota allo Sc., che non la cita nemmeno].

Giovanni Zannoni. — *Scritti inediti di Lorenzo Valla.* — Roma, 1890 [Estratto dai *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*. Il cod. Vaticano lat. 3908 contiene una copiosa e poco esplorata raccolta di lettere autografe dei più insigni umanisti. Lo Z. ne estrae sei lettere del Valla e cerca determinarne le date e la importanza, che non è certo grande. Dal medesimo codice riferisce alcuni versi latini del Valla diretti ad un Girolamo, ch'egli ritiene sia l'Aliotti. Altri distici produce dal ms. Vatic. Urbin. 1207].

G. Antonio Martinetti. — *La Laura di Niccolò Ugo Foscolo.* — Torino, Roux, 1891. — Alfonso Bertoldi, *Ancora di un amore e di un'ode del Foscolo.* — Bologna, tip. Compositori, 1890; estr. dal periodico *Lettere e arti* [Due degli innumerevoli, e talvolta così poco onesti, amori del Foscolo sono trattati in questi opuscoli. L'uno, quello su cui si trattiene il M., è circondato di mistero. Una Laura attrasse l'amore del Foscolo negli anni 1795 e '96; a lei diresse dei versi, le lettere a lei furono la prima base della *Vera storia* e quindi dell'*Ortis*. Chi sarà stata? Il M., senza poterne svelare

il nome, la credette già una giovinetta di ricca e nobile famiglia; il Chiarini, combattendolo nella *N. Antologia* del 16 agosto 1890, cercò dimostrare che Laura è un pseudonimo, sotto il quale si cela la notissima Isabella Teotochi Albrizzi. Il M. qui replica, assalendo con molti e fieri colpi l'ipotesi chiariniana, e risostenendo la propria. La analogia, che al Chiarini sembrò scorgere, fra la Teresa della *Vera storia* e la Teotochi viene oppugnata. L'argomentazione del M. è rigorosa, se non elegante; nei fatti e nei riscontri che egli adduce copiosi si scorge la sua solida dottrina di specialista del soggetto. Egli vuole ridurre ai suoi giusti termini la relazione fra la Albrizzi ed il Foscolo, che ritiene non divenisse vero amore se non nel 1806. — La passione foscoliana, di cui parla il B., non ha almeno misteri; su di essa anzi i documenti abbondano. È quella per Antonietta Fagnani Arese, una vera febbre di senso per donna maritata e galante, nella quale il F. cadde tra il luglio e l'agosto del 1801, dopo l'amore per la purissima Isabella Roncioni. Fu, del resto, un fuoco di paglia, di quelli terribili cui il F. andava soggetto (cfr. *Giorn.*, XIII, 423-24); nel 1802 toccò il suo colmo, e nella primavera del 1803 si spegneva. La Antonietta, quantunque eccitasse il F. allo studio e traducesse per lui il *Werther*, fu una delle meno nobili amanti dell'infiammabile poeta. Il B., in questo scritto terso ed arguto, raccoglie sulla Fagnani le notizie vecchie e ne aggiunge parecchie di nuove. Poi esamina la magnifica ode *All'amica risanata*, cui quella donna diede occasione, rilevandone i tratti imitati dalla poesia classica. Specialmente notevole la imitazione di Properzio che il B. addita].

Antonio Belloni. — *Di due Scipioni Sanguinacci rimatori padovani dei sec. XV e XVI.* — Padova, tip. Gallina, 1891 [Estratto dalla *Rassegna Padovana*. Questo coscienzioso lavoretto ha lo scopo di dare il suo vero posto nella intralciata genealogia della famiglia padovana dei Sanguinacci a quello Scipione, che è annoverato dal Pellenegra fra i rimatori de' tempi suoi (cfr. *Giornale*, XVI, 312 e 315). Consultando gli alberi genealogici dei Sanguinacci, che si conservano mss. nella bibl. civica di Padova, il B. crede di poter concludere che lo Scipione menzionato dal Pellenegra, di cui v'è pure un sonetto in un cod. Marciano e di cui novellò il Cademosto (cfr. *Giornale*, XI, 35 *n.*), sia il figliuolo di Giov. Novello. Reca bensì un altro cod. Marciano, l'ital. IX, 259, ben quarantasette poesie attribuite ad un Scipione Sanguinacci; ma queste poesie, sinora non avvertite per le stampe, lamentano quasi tutte la morte della diletta consorte del rimatore, Laura. Ora una Laura Siega fu appunto consorte di un altro Scipione Sanguinacci, nipote del precedente, al quale il B. sostiene siano da assegnarsi le rime del cod. Marciano. — Presso questo sdoppiamento al tutto ragionevole di Scipione Sanguinacci, si accenna qui un altro sdoppiamento, del molto più noto Jacopo, pure uscito da quella famiglia. Il B. ritiene che il Jacopo Sanguinacci rimatore sia da identificarsi col *Jacobus doctor et eques* dell'albero, figlio di Giovanni; e il Mazzoni, in una nota aggiunta a quest'articolo, crede che parecchi dei fatti assegnati a questo Jacopo siano invece da attribuirsi ad un suo omonimo, il nonno di lui, Giacomo detto Jacobin, figliuolo di Ilario. Per tal modo anche su Jacopo è qui recata un po' di luce nuova e crescono le poche notizie biografiche di lui che trovansi raccolte in questo *Giornale*, IX, 190-191].

Enrico Celani. — *La venuta di Borso d'Este in Roma l'anno 1471.* — Roma, 1891 [Estratto dell'*Archivio della R. Società romana di storia patria.* Pubblica la estesissima narrazione di Francesco Ariosto riguardante il solenne ingresso di Borso in Roma e le cerimonie con cui da papa Paolo II gli fu conferito il titolo di duca di Ferrara e poi la rosa d'oro. Tale relazione, che si legge nel cod. Chigiano I, VII, 261, dedicato nel 1479 ad Ercole d'Este, non era ignota. La menzionò, fra i moderni, non troppo esattamente, il Gregorovius, *Storia di Roma*, VII, 262, *n.* 2 e poi la mise a profitto il Pastor, *Geschichte der Päpste*, II, 390-91, dal quale impariamo che il cod. Chigiano fu descritto dal Corvisieri, nell'*Arch. della soc. romana*, I, 467. Nonostante la retorica che in questo racconto è profusa, esso riesce utile per molti particolari storici caratteristici ed anche per la storia del costume. Il Celani lo ha fornito di alcune note erudite. La prefazione per altro, che egli mandò innanzi a questo documento, lascia non poco a desiderare. Nelle considerazioni sulla vita, i costumi ed il pontificato di Paolo II (pp. 3-12) nulla s'apprende di nuovo, e sembra che al C. sia rimasta ignota la trattazione ricchissima di particolari che il Pastor ha consacrato anche a quel pontefice nella *Geschichte* cit., II, 265 sgg. Quanto alla celebre congiura degli accademici pomponiani, non basta davvero contrapporre al documento edito dal Motta (e, aggiungiamo, a quelli utilizzati dal Pastor, II, 295 sgg.) la propria convinzione personale negativa, per asserire « che una « vera congiura non ebbe mai ad esistere ». Nella parte poi ove il C. parla della coltura umanistica in Ferrara al tempo di Borso, è ripetuto quanto si sa ormai da tutti, con qualche inesattezza e molta ingenuità. Migliori assai sono le pagine in cui l'A. si occupa della genealogia della famiglia Ariosto, per discorrere più particolarmente di Francesco di Princivalle (lo scrittore della relazione), che fu investito di varie cariche onorevoli e morì verso il 1484. Egli fu autore di un trattato *De oleo Montis Zibinii* e di varî scritti latini poco noti, in verso ed in prosa, fra cui merita considerazione una rappresentazione latina intitolata *Iris* (pp. 26-38). Di essa si bramerebbero maggiori notizie. Anche in questa parte la esposizione procede alquanto confusa ed imbarazzata, nè sempre si indicano con la dovuta esattezza le fonti, d'onde i documenti son tratti].

Patrizio Antolini. — *Manoscritti relativi alla storia di Ferrara.* — Argenta, tip. Argentana, 1891 [È questa la prima parte di un lavoro bibliografico sulla storiografia manoscritta di Ferrara, e comprende le cronache di cui si conosce l'autore. Delle due altre parti, che seguiranno, la prima riguarderà le cronache anonime e la seconda le monografie speciali d'argomento storico. L'A. offre modestamente come saggio questo suo indice, ed a lui modesto e valente, già noto per varie utili pubblicazioni sulla storia ferrarese, non nasconderemo il sentimento nostro. A noi sembra l'idea del lavoro ottima, alquanto manchevole la esecuzione. Intorno alle cronache registrate mancano sempre le indicazioni critiche indispensabili. Chi consulta un libro siffatto ama sapere quale sia il valore dei testi che gli si descrivono, e ad uno specialista di storia ferrarese il farne qualche cenno non dovrebbe riuscire difficile. Oltracciò l'A. non avrebbe dovuto ommettere di indicare sempre esattamente gli anni od i secoli di cui nelle varie cronache

o storie si parla. Vi sono poi in questo opuscolo disattenzioni curiose. Per es. a p. 14 si cita il *Polistore* di Bartolomeo da Ferrara della raccolta Antonelli, e nell'*explicit* del cod. l'autore non è punto detto Bartolomeo, ma Nicola da Ferrara. Infatti a p. 31 compare il *Polistore* di fra Niccolò da Ferrara, e dal brano dell'Antonelli riferito si apprende che l'altro cod. non è che il IV libro del medesimo. Come poi sia saltata fuori quella attribuzione a Bartolomeo da Ferrara, vattel'a pesca. Ci sembra specialmente che l'A. abbia esplorato troppo poche biblioteche per poter fare un lavoro come questo. Egli si è accontentato di quel non molto che v'ha nella Comunale di Ferrara, della raccolta Antonelli e della sua particolare, e non ha neppure messo a profitto i cataloghi di mss. italiani che vi sono a stampa, e non ha neppure fatto direttamente le ricerche nell'Estense di Modena. Quindi ha deficienze, che persino noi, tutt'altro che bene informati della storiografia ferrarese, avvertimmo. Così parlando della *Genealogia delli signori Estensi* di Mario Equicola, non ne menziona che il cod. tardo (sc. XVII) della Comunale di Ferrara (p. 20). Nell'Estense ve ne sono nientemeno che quattro testi del sec. XVI, tre dei quali scritti mentre l'autore ancora viveva, segnalati già da D. Santoro in questo *Giornale*, XV, 411. Il quarto cod. è del 1538; ma allora l'Equicola non viveva più, quantunque l'A. lo faccia ancora morire nel 1541, vecchio errore già più volte ormai rettificato (cfr. *Giornale*, XIV, 215). Nutriamo fiducia che il sig. Antolini, più desideroso della verità che di una lode bugiarda, vorrà tardare ancora un poco a render pubbliche le altre due parti della sua bibliografia e le stamperà poi con questa prima corretta ed accresciuta].

Benedetto Pecci. — *Contributo per la storia degli umanisti nel Lazio.* — Roma, 1891 [Estratto dal vol. XIII dell'*Archivio della R. Società romana di storia patria*. Sono spigolature condotte su materiale inedito o poco noto. Gli umanisti di cui il P. si occupa sono Antonio Volsco, commentatore di classici latini carissimo a Pomponio Leto, che lo sovvenne finchè non gli fu concessa una cattedra nella università romana; Giovanni Sulpizio Verolano, che scrisse una grammatica ed un galateo della mensa e contribuì al risorgere del teatro antico in Roma; Novidio Fracco, che compose un intero codice di elegie sul sacco di Roma del '27, ora conservato nella Corsiniana; Martino Filetico. Di quest'ultimo il P. dà una vera biografia, piena di notizie peregrine. Grecista valente, il Filetico fu maestro in Pesaro di Costanzo Sforza e della sorella di lui Battista, che seguì ad Urbino, quando andò moglie a Federico di Montefeltro. Del suo modo di insegnare ci dà notizia un cod. urbinate della Vaticana, nel quale s'introducono a discutere di lettere Costanzo e Battista. La morte precoce di Battista di Montefeltro fu pianta da Martino con dei versi sentitissimi. Altre liriche originali latine egli compose, e si segnalò nel tradurre dal greco, prima Teocrito, che dedicò a Federico d'Urbino, poi un dialogo d'Isocrate, che presentò nel 1468 all'imperatore Federico III. A Roma egli venne nel 1467 e fu eletto dapprima professore di lettere greche, quindi, nel 1473, di retorica. Ivi contrasse amicizie diverse, delle quali fanno memoria i suoi scritti, da quella col celebre card. Bessarione a quella col famigerato card. Pietro Riario. Alle polemiche umanistiche del tempo prese qualche parte. Verso il 1483 sentì bisogno di

riposo e si ritirò a Ferentino, ove cooperò all'incremento dell'istruzione pubblica e morì benemerito. — La esplorazione del materiale manoscritto, su cui si basa questa memoria, è larga e ben fondata. Non sempre peraltro il P. si mostra bene informato nell'illustrare i documenti letterarî da lui rinvenuti. Così per es quando parla (pp. 58-59) della persecuzione di Paolo II contro l'accademia romana del 1468 (non 1459) sembra ignori i documenti recentemente scoperti su quella che da parte degli accademici fu una vera congiura. Si veda Motta, nel vol. VII dell'*Arch. della società romana e* Pastor, *Gesch. der Päpste*, II, 294-305. Rispetto alla vita di Battista Sforza-Montefeltro (pp. 31 sgg.) potevano esser citate le notizie che di lei dà Sabadino degli Arienti nella *Gynevera*, pp. 132 sgg. La trattazione in genere procede un po' sconnessa, ciò che in parte è dovuto alla qualità della materia, e un poco anche all'inesperienza dell'A., che si rinfrancherà in seguito. La forma non è molto corretta: « allora *si assottigliava* poco in fatto di « costumi » (p. 22), non si può dire; nè si può dire: « Costantinopoli, la « Grecia *affluivano* d'Italiani » (p. 29)].

Ludwig Pastor. — *Die Originalhandschrift von Platina's Geschichte der Päpste.* — Freiburg im Breisgau, 1890 [Estratto dalla *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft.* In una nota al vol. II della *Geschichte der Päpste* (p. 574, *n.* 5), aveva già il P. annunciato il suo ritrovamento delle *Vitae Pontificum* del Platina, nell'esemplare di dedica a papa Sisto IV, che costituisce l'attuale ms. Vaticano 2044. In quella nota egli descrisse pure il codice e accennò ai principali vantaggi, che si possono ricavare da questa scoperta, riservandosi di parlarne altrove più a lungo. Il luogo ove infatti ne parla è l'articoletto, pieno di acume e di buone notizie, che abbiamo sott'occhio. Qui egli pone in chiaro: 1°), che il ms. Vaticano risolve definitivamente il dubbio che si aveva intorno alla vita di Sisto IV, stampata anonima dal Muratori di su un cod. urbinate, che anonima la reca, la quale vita è realmente opera del Platina come lo Schmarsow (*Melazzo da Forlì*, pp. 340 sgg.) congetturò, giacchè non solo si rinviene nel ms. originale delle *Vitae*, ma trovasi pure, col nome dell'umanista cremonese, in due altri mss. romani, il primo della bibliot. Borghese, il secondo della Corsiniana; 2°), che nell'esemplare di dedica si leggono quei medesimi passi molto fieri contro la corruzione del clero, che vennero soppressi o mutilati in varie edizioni: 3°), che in esso esemplare vi sono numerose postille marginali autografe, con cui il Pl. modifica il testo. Tali postille sono specialmente considerevoli nella vita di Paolo II e l'A. le riferisce. Sia dunque per gli apprezzamenti intorno ai pontefici, con cui il Pl. fu in relazione, sia pel modo da lui tenuto nel comporre la storia, questo codice è particolarmente istruttivo. E siccome il Sacchi non fu solo uno storico, ma eziandio uno dei più segnalati umanisti, credemmo dover nostro il tener informati di tutto ciò i lettori del *Giornale*].

Guido Mazzoni. — *Le rime profane d'un manoscritto del secolo XV.* — Padova, tip. Randi, 1891 [Estratto dagli *Atti e memorie dell'Accademia di Padova.* Il M. descrive il cod. Marciano ital. IX, 486 e dà la tavola delle rime profane che vi si contengono. Il ms. è di acquisto recente; ma il M. stesso ne aveva già estratto una frottola (cfr. *Giorn.*, XVI, 459) ed un'altra

poesia che stampò per nozze (*Giorn.*, XV, 333). Delle rime profane la più gran parte appartiene a Lion. Giustiniani e trovasi già impressa nella ediz. del Wiese. Il cod. Marciano peraltro, oltre ai molti miglioramenti che offre al testo, completa parecchie poesie riferite monche nei codici e nelle stampe che il Wiese utilizzò. Di tali complementi il M. non manca di tener conto in questa sua pubblicazione accurata, ed inoltre riferisce intere otto poesie (canzonette a vario schema e serventesi), che gli sembrano inedite. Una di queste è particolarmente notevole: un vivace contrasto tra marito e moglie, che trattano di accasare una loro figliuola (pp. 32-38). Anche pel dialetto, che ci pare inclini al padovano più che al veneziano, questo cod. è rilevante. La pubblicazione del M. è un utile contributo alla cognizione della poesia popolareggiante nel sc. XV].

Bonaventura Zumbini. — *I « Promessi Sposi » e il lago di Lecco.* — Napoli, 1891 [Estratto dagli *Atti della R. Accademia di Napoli.* È noto come sia consuetudine non mai abbastanza lodata dello Zumbini quella di procurarsi la cognizione diretta dell'ambiente, in cui gli autori da lui studiati vissero o portarono l'azione dei loro racconti. « Il visitare, dice egli « qui, i luoghi di cui, per virtù d'un'opera d'arte, ci eravamo già fatti dentro « di noi una dipintura fantastica, più o meno simile al vero, il vederli nella « loro realtà e nello stesso tempo il figurarseli come popolati da creature « ideali, non meno vive di quanto altro colà ha vita e moto, e il pensar « quivi frattanto a siffatto mirabile congiungimento dell'arte con la natura, « è uno dei più alti e nobili diletti che si possano avere al mondo. Con tal « diletto si consegue anche una più compiuta intelligenza dell'opera d'arte; « poichè, se a intender questa in tutti i suoi elementi intrinseci ed estrin- « seci, occorre che abbiamo esatta notizia di tutte le cose che esercitarono « maggior efficacia sullo spirito dell'autore, non possiamo non annoverar tra « tali cose quei luoghi ch'egli abbia scelti a teatro dell'azione immaginata, « specie quando essi siano stati nel tempo stesso uno dei suoi più forti « amori » (pp. 14-15). Questo è il caso del lago di Lecco per il Manzoni. Lo Z. non si trattiene molto in sul discutere se proprio Acquate o proprio Maggianico sia stato, secondo la mente del M., il paese degli sposi, quantunque anche a tal proposito dica in una nota cose assai giuste: egli tiene invece a rilevare quale sia la importanza che l'elemento descrittivo della natura ha nel romanzo manzoniano, ove esso è intimamente collegato a quello che pel M. era scopo principale, la pittura dell'anima umana. Con bello ed acuto accostamento viene quindi a paragonare le descrizioni di luoghi nei *Pr. Sposi* con quelle che si trovano nella *Nuova Eloisa*, nel *Werther*, nel *Guglielmo Tell*].

Antonio Fiammazzo. — *I codici friulani nella Divina Commedia. Il commento del Bambaglioli presso il Fontanini.* — Udine, tip. Doretti, 1891 [Lodammo già in questo *Giornale*, X, 426 il volume del prof. Fiammazzo sui codici friulani di Dante, del quale la memoria presente è una appendice. In quel volume il F. erasi occupato del cod. Fontaniniano di S. Daniele (pp. xliii sgg.), corredato di due commenti, uno volgare, che non oltrepassa il canto III dell'*Inferno*, e l'altro latino, che prosegue sino alla fine della cantica. Ma in quella prima trattazione il F. non era giunto ad apprezzare

il vero valore del commento latino. Oggi egli può proclamare una verità che riuscirà molto grata a tutti i dantisti. Quel testo non è altro che il commento del Bambaglioli, di cui finora si conosceva un solo codice integro, quello della Colombina di Siviglia, ed un frammento nel ms. I. VI. 31 della Comunale di Siena. Quale sia il valore di questo commento può vedersi specialmente nel libro di L. Rocca, di cui parlasi nel *Bollettino* del presente fascicolo. Il Rocca stabilì pure con sicurezza che il commento italiano d'anonimo pubblicato dal Vernon è una traduzione di quelle del Bambaglioli. Qui il F. aggiunge a questo proposito acconcie osservazioni, con le quali fa vedere come l'anonimo volgarizzatore si prendesse molta libertà nel tradurre, praticando ora delle soppressioni, ora delle aggiunte. Il cod. di S. Daniele fu tutto scritto verso la fine del sec. XIV e la data del commento latino è fissata di nuovo dal F., come già dal Witte e dal Rocca, nel 1324. È dunque questo il più antico commento con data certa che sinora si conosca. Nella copia del cod. Fontanini fanno solo difetto i primi quattro capitoli. La scoperta di questo nuovo testo riuscirà senza dubbio vantaggiosa alla stampa del Bambaglioli che si sta compiendo].

G. Bertolotto. — *Liguri ellenisti.* I, *Gabriello Chiabrera ellenista?* — Genova, tip. Sordo-Muti, 1891 [Questo opuscolo senza pretese scalza una opinione ripetuta da varî, che il Chiabrera attingesse ai libri originali degli autori greci e segnatamente a Pindaro. Con indizi assai forti, che messi insieme riescono ad avere non mediocre valore, il B. mostra come il poeta savonese avesse una conoscenza molto imperfetta del greco, sicchè si serviva di traduzioni latine, per quanto non fosse neppure un latinista. Ciò egli deduce da parecchi classici greci, appartenuti al Chiabrera, che egli trovò con le traduzioni stampate a fronte: queste recanti le traccie di molto uso, gli originali non tocchi. Lo deduce pure da lettere del Chiabr., che mostrano come, per intendere il « sentimento » di autori greci assai più agevoli di Pindaro, egli avesse d'uopo di « traduzioni ben letterali ». Lo deduce da altri argomenti minori, che isolati sono certo discutibili, ma collegati valgono ad infirmare una credenza tenuta vera, per semplice tradizione, da tanti. Lo scritto raggiunge il suo intento. Solo avremmo desiderato che il B. non parlasse in modo così spicciativo delle innovazioni metriche introdotte dal Chiabr. (pp. 13-14), perchè quelle innovazioni muovono esse pure dallo studio dei classici, e potrebbero quindi offrire un'arma agli avversari. Forse l'egr. A. si riserva di discorrerne meglio in un altro lavoro che promette, nel quale tratterà dei rapporti del Chiabr. con le versioni dello pseudo-Anacreonte].

M. G. Ponta. — *Dell'età che in sua persona Dante raffigura nella Divina Commedia*, pubbl. per cura di Carmine Gioia. — Torino, tip. Roux, 1891 [Seguita il Gioia col presente opuscolo la pubblicazione degli scritti del p. Ponta, cui già accennammo nel *Giorn.*, XVII, 170. Sinceramente, peraltro, questo nuovo studio non giunse a persuaderci. È una cosa arditissima quella che il P. si propone di dimostrare, nientemeno che un terzo senso allegorico della *Commedia*, non peranco avvertito da altri. Il personaggio di Dante passerebbe per le quattro età dell'uomo esattamente determinate nel *Convivio*. Nei primi 61 canti egli si figurerebbe nell'adolescenza, dal 61° al 98°

nella gioventù e nella vecchiezza, per gli ultimi tre canti nel senio. Reca il P. a sostegno della sua tesi ragioni molto, anzi sin troppo, ingegnose e sottili, che solo con un lungo ragionamento si potrebbero confutare; ma nessuna prova è di tal natura da imporsi alla ragione come una verità e da indurre nel convincimento che D. pensasse davvero tutte quelle cose che il P. gli fa pensare].

Emilia Errera. — *Sulle Filippiche di Alessandro Tassoni.* — Firenze, Cellini, 1890 [Estratto dalla *Rassegna Nazionale.* Di questa memoria fu dato solo l'annuncio nel *Giorn.*, XVII, 155. Ora che per dono gentile dell'autrice la conosciamo direttamente, ci sembra utile dirne qualche cosa di più. Non si tratta infatti di una delle solite compilazioncelle garbate, che costituiscono tanta parte della letteratura femminile cosiddetta scientifica; è uno scritto originale, ben pensato, bene ordinato, perspicuo nella trattazione, severamente elegante nella esposizione. Esso ha certo maggiore importanza per la storia civile che per la letteraria, specialmente nelle prime due parti, che si trattengono sulle relazioni fra la Spagna e la Casa di Savoia prima e dopo il 1615, in cui furono composte le *Filippiche*, e sui rapporti della Casa di Savoia con Venezia. Ma, per contro, le ultime due parti dell'opuscolo trattano proprio del Tassoni, dell'ammirazione sua per Carlo Emanuele, del suo ideale di federazione, del suo odio contro la Spagna. La signorina E. non dissimula la poco nobile figura che egli fece dipoi ritrattandosi e negando con giuramento di aver composto le *Filippiche*, il che era una menzogna. Tuttavia mostra come fra gli scrittori civili di quel nostro così miserando seicento il T. tenga un luogo distinto. Nell'ultimo capitolo la signorina E. studia le *Filippiche* nel loro valore interno e considera insieme il lato storico delle altre opere Tassoniane. Avremmo desiderato tenesse conto del breve scritterello di G. Campori *Del concetto politico di A. Tassoni*, inserito nelle *Memorie* dell'Accademia di Modena].

Francesco Flamini. — *Sulla prigionia di Lodovico da Marradi.* Notizie e documenti. — Lodi, tip. Dell'Avo, 1891 [Le nuove notizie che, dedotte da documenti dell'Archivio fiorentino, il Fl. qui produce intorno alla trentenne prigionia, dovuta a motivi politici, di Lodovico de' Manfredi signore di Marradi (prima metà del sec. XV), escono dalla competenza di questo periodico. Diremo solo che il Fl. ha saputo anche questa volta, com'è suo costume, trarre acconcio partito dal materiale storico di cui potè disporre. V'ha però in questo opuscolo qualche cosa che riguarda gli studî nostri. L'A. dà indicazioni sulla prigione tristamente celebre delle Stinche e dà estratti di certa lettera di Jacopo da Montepulciano, l'autore della *Fimerodia*, d'onde si desume la causa del suo imprigionamento (p. 17). Di questa lettera, che si legge in un cod. Ashburnham, già altri fece cenno anni sono (*Riv. crit. d. lett. italiana*, IV, 168, *n.* 1) e sarebbe desiderabile che venisse pubblicata intera con opportune illustrazioni. Anche Lodovico de' Manfredi svagavasi col far versi ed il Fl. ne pubblica prima un sonetto diretto a papa Eugenio, cui rispose per le rime Francesco d'Altobianco degli Alberti, poi due altri sonetti mandati con una supplica nel 1448 a Cosimo ed a Giovanni di Cosimo de' Medici. Di questi due sonetti l'uno è acrostico, l'altro acrostico e bilingue. Il Fl. ne prende occasione per una nota intorno a varî componimenti poetici

scritti in prigione (p. 25, *n.* 1). Poteva anche rimandare in quel luogo ai dati di fatto già raccolti da S. Morpurgo (*Arch. stor. per Trieste* ecc., II, 391 sgg.) e da P. Meyer (cfr. *Giorn.*, XV, 324)].

Max Hermann Jellinek. — *Die Sage von Hero und Leander in der Dichtung.* — Berlin, Speyer und Peters, 1890 [Bel soggetto senza dubbio è l'indagare la fortuna che ebbero certe grandi leggende classiche nella poesia. Qui l'A. comincia dall'esaminare la forma che assume quella di Ero e Leandro presso Museo ed Ovidio; poi passa ad un poemetto tedesco medievale pubblicato dal v. der Hagen, a un poema olandese di Dirk Potter (1409) ed a quello tedesco di Hans Sachs. Nel rinascimento trova il poema spagnuolo del Boscan, travestito poscia dal Góngora, quello inglese del Marlowe proseguito dal Chapman e travestito dal Nash, quello latino del Barth e quello tedesco del barone di Hohenburg. Più tardi si ferma sulla riduzione dell'Alxinger e sul poemetto inglese di Tomm. Hood. Tra le composizioni liriche, od epico-liriche, segnala due romanze spagnuole, una francese del La Harpe. il travestimento di F. Weisser, la ballata dello Schiller, su cui si indugia. Passando alla drammatica, indica vari melodrammi francesi e italiani, e s'occupa largamente delle tragedie tedesche del Büssel e del Grillparzer, i quali entrambi attinsero a Museo. In appendice offre molti rinvii importanti ad elaborazioni popolari della leggenda. — Prescindendo da alcune osservazioni che potrebbero essere mosse all'ordinamento della materia, ci sembra deplorevole che l'A. si sia accinto a stendere il suo lavoro senza avere sufficientemente esplorato il materiale. Già Carlo Müller indicò nel *Literaturbl. f. germ. und rom. Phil.*, XII, pp. 27-29, un numero ragguardevole di testi rimasti ignoti allo J. Noi, per parte nostra, noteremo solamente la deplorevole trascuranza della letteratura italiana. Di elaborazioni italiane lo J. non conosce se non un melodramma di Camillo Badovero pubblicato a Venezia nel 1679 e di qualche altro dà il titolo (p. 60); poi in appendice cita il canto piemontese pubblicato dal Nigra (p. 81) e menziona una novella dello Straparola (p. 82), che il Rua illustrò in questo *Giornale*, XVI, 252-54. Dei molti accenni alla leggenda, che si trovano in poeti nostri famosi, fra gli altri in Dante, *Purg.*, XXVIII, 73, non tiene alcun conto, e quel che è peggio non sa (lo notò già C. Müller) che il Boscan, uno dei primi *italianistas* spagnuoli, imitò, nel trattare di Ero e Leandro, un poemetto di Bernardo Tasso, quantunque lo rilevasse già il Ticknor, *Hist. de la lit. española*, II, 31. È agevole quindi l'intendere come gli sfuggisse affatto la nostra *Leandreide*, di cui, se non l'edizione data recentemente da C. Del Balzo, *Poesie intorno a Dante*, II, 257 sgg., poteva conoscere l'analisi e gli estratti forniti dal Cicogna].

Giacomo Lumbroso. — *Lezioni universitarie su Cola di Rienzo I.* — Roma, Forzani, 1891: ediz. di 50 esempl. fuori commercio [Il L. ha tenuto quest'anno nell'università di Roma un corso su Cola di Rienzo. Saggio del corso è per ora il presente opuscoletto, nel quale emergono le doti di somma diligenza e d'acume, che già altra volta tanto lodammo nel chiaro erudito (cfr. *Giornale*, XIV, 454). Egli si propone di dimostrare con accostamenti nuovi l'assoluta insussistenza dell'opinione che la canz. *Spirto gentil* sia diretta a Cola. Osserva anzitutto come nelle parole con cui il P. parla di Cola,

ed in quelle con cui Cola stesso allude a sè, si calchi specialmente sul contrasto fra l'umiltà d'origine del tribuno e l'altezza da lui raggiunta. Nulla di ciò nella canzone, ove anzi l'eroe appare nobile di nascita. Nella canz. non si parla nè della potestà tribunizia, nè del modo insolito che tenne Cola per conseguirla. Gli accenni personali vi sono così indeterminati, che combinano spesso con quelli usati dal P., nelle lettere, rispetto ad altri personaggi: « delle parole che nello *Spirto gentil* alludono alla relazione tra l'anonimo « e Roma, alle virtù che lo adornano, alle speranze che lo accompagnano, « non una è che non si possa, colle opere del P. alla mano o con altri ri- « scontri, mostrare od immaginare adoperata per altri, all'infuori di Cola; « non una che a Cola si riferisca necessariamente; anzi qualcuna può ser- « vire ad escluderlo » (pp. 5-6). Inoltre, se la canz. fosse diretta a Cola, certe narrazioni sarebbero per lo meno oziose, indicherebbero « una strana « ignoranza del suo programma politico » (p. 7). V'ha infatti contraddizione manifesta tra la intonazione ed i particolari della canz. e quanto è detto in quella delle *Varie* che il P. scrisse quando gli giunse novella in Avignone della rivoluzione romana del '47. Termina il L. insistendo sulla difficoltà di quel terribile *Un che non ti vide ancor da presso*, che ha dato ormai tanto da almanaccare agli interpreti].

Ernst Raab. — *Studien zur poetischen Technik Petrarcas.* — Leipzig-Reudnitz, Hoffmann, 1890. — Andrea Maurici — *Il secentismo nel Petrarca.* — Terranova-Sicilia, tip. Scrodato, 1891 [Ambedue questi scritti si occupano, con varia estensione e comprensione, della stilistica petrarchesca nel *Canzoniere*. Giustamente osserva il R., « allerdings verlangt Petrarca eine fast « mikroskopische Untersuchung, wenn man zum vollen Verständnisse und « Genusse seiner Poesie gelangen will » (p. 13). Ed infatti questa sua è una paziente e fina analisi microscopica di tutti gli elementi retorici che nello stile del *Canzoniere* si trovano, condotta su di una divisione minuta delle figure, quale hanno saputo darla i più recenti e sottili stilisti tedeschi. Il R. trova specialmente usati dal P. i bisticci, l'annominatio ed il paregmenon, il polysindeton, le antitesi con la forma affine dell'oxymoron, le iperboli, le perifrasi, le metafore. Gli esempî sono sempre sistematicamente classati. Diligente ed acuto è pure lo studio degli epitheta ornantia. Rispetto alle allitterazioni, in cui il R. ravvisa un « volle Kunstbewusstsein » (p. 6), vorremmo fare qualche riserva. L'uso dell'allitterazione come figura poetica è estraneo alla poesia italiana, onde forse molte delle allitterazioni qui raccolte sono casuali. L'apprezzamento estetico complessivo, che il R. fa in fine dello stile del P., è sicuro, giusto e bene espresso. L'uso dei mezzi retorici fu nel P. frutto dei suoi studî umanistici; egli divenne il creatore dello stile poetico italiano, perchè seppe giovarsene acconciamente, con la sua rara padronanza della lingua, quantunque talora abbia abusato di questa sua medesima abilità. La dottrina del P. si rispecchia pure in altre particolarità della sua lirica, come il grande uso della mitologia e la riproduzione di passi e di concetti tolti ai poeti latini. A ragione manifesta il R. il desiderio che su questa imitazione della poesia classica nel *Canzoniere* si faccia uno studio approfondito e sistematico, giovandosi anche dei riscontri disseminati nei commenti. Il *Canzoniere* è opera molto più di riflessione che di

sentimento, onde può essere sottoposto con frutto ad un esame minuto dei suoi elementi costitutivi. Lo scritto del R. ci sembra assai lodevole e desidereremmo che egli in seguito compiesse l'indagine così bene iniziata. A questo scopo potrà giovargli assai l'esame di quel prezioso cod. vatic. 3196, pubblicato già dall'Ubaldini ed ora ristampato e studiato dall'Appel, che ci permette di assistere al lavoro di lima che il P. praticava ne' suoi versi. — Il Maurici, ne' suoi appunti, ha solo considerato una parte, e non certo la migliore, dell'arte petrarchesca. Egli si è fermato sull'abuso delle antitesi, delle iperboli, delle metafore, dei giuochi di parole ecc., ravvisando in queste figure delle « sfaccettature del secentismo ». In un luogo (p. 16, *n.* 3) si è accorto che simili raffinatezze andrebbero considerate in confronto con la lirica trobadorica; ma pare gli sia rimasto ignoto quanto su questo soggetto ebbe a raccogliere L. Castellani (cfr. questo *Giornale*, XVI, 414). Senza dubbio, se il secentismo va inteso, non già come una degenerazione speciale dell'arte nel seicento, ma come una tendenza artificiosa ed innaturale della poesia, se ne possono ravvisare i germi già nel Petrarca. Questi germi, sviluppati dai rimatori cortigiani del sec. XV, che del P. furono ammiratori, coltivati dai petrarchisti del cinquecento, trovarono poscia la loro esplicazione compiuta ed esagerata nei veri secentisti].

Oreste Tommasini. — *Scritti di storia e critica.* — Roma, E. Loescher, 1891 [Raccoglie questo volumetto varî scritti notevoli pubblicati sparsamente in diverse occasioni. Uno solo di essi tratta un argomento di storia letteraria, quello su *Pietro Metastasio e lo svolgimento del melodramma italiano,* dimenticato ormai, ed a torto, nelle pagine della *N. Antologia.* Ma anche le altre memorie sono di tal natura, da non dover essere neglette dai letterati. Il meno interessante per noi, non per la qualità del soggetto, ma pel punto di vista da cui l'A. lo ha considerato, è forse quello sulle *Origini e vicende del metodo scientifico nella storia.* Un discorso sintetico dottissimo, condotto con critica acuta, è quello che s'intitola *Della storia medievale di Roma e de' suoi raccontatori più recenti,* con la recensione, ristampata in appendice, del I vol. del *Roma* di A. Graf. Larghe cognizioni sulla storia della musica rivela lo studio su *Guido monaco d'Arezzo e la sua fama nella storia.* Ottime biografie, più che commemorazioni accademiche, sono quelle di Atto Vannucci e di Michele Amari, lette ai Lincei. Il volume tutto palesa coscienziosità grande, ed è solo a deplorare che il T. non abbia acconciamente ritoccato qualcuno dei suoi scritti, nelle parti in cui studi più recenti lo richiedevano. Di ciò si scusa egli nella prefazione, dicendo d'aver temuto di « trasfigurarli », mutandoli. Non è certo buona scusa].

Emilio Penco. — *Storia della letteratura italiana.* Vol. II. *Dante Allighieri.* — Siena, tip. S. Bernardino, 1891 [Del I vol. di quest'opera il nostro *Giornale*, VI, 436, diede giudizio severissimo. Non si può negare che il II si avvantaggi alquanto su quell'infelicissimo I, quantunque anche qui gli spropositi fiocchino quando l'A., dilungandosi da Dante per isfoggio di dottrina, allarga la sua considerazione ad un campo più vasto. Può valere come saggio la p. 193. Del resto il P., volendo « facilitare ai giovani la conoscenza « degli scritti danteschi » (p. 151), ha dato l'analisi delle opere di D., riferendone lunghi passi, e trattenendosi per quasi due terzi del suo volume

sulla *Commedia*. Quello che v'ha nel libro oltre le analisi, o è accozzamento di giudizî altrui, fatto con discreta quanto disuguale conoscenza della più recente letteratura critica dantesca, ma senza esatto e conseguente criterio di scelta, o è sfogo di rettorica rivestito d'una forma che spesso cade nel barocco. L'A. non è forte nè nel ragionamento critico, nè nella interpretazione storica dei fatti, nè nella disamina estetica: è forte solamente nel cicalare. Nelle più ardue questioni dantesche egli si limita ad appoggiare opinioni altrui; di proprio non aggiunge quasi mai nulla. Talora commette degli errori curiosi, come per es. là dove mostra ritenere che la famigerata epistola ilariana sia una lettera di Dante a frate Ilario (p. 158). Nella esegesi della *Commedia* qualche osservazione particolare, di cui si può tener conto, non manca; ma non ne rimane perciò giustificata la stampa d'un intero e così grosso volume].

Francesco Foffano. — *Rinaldo da Montalbano nella letteratura romanzesca italiana.* — Venezia, tip. Cordella, 1891 [Estratto dal giornale *La scintilla.* Va considerato per quello che vuol essere, vale a dire per un articolo che si dirige ad un pubblico largo, e quindi non va fatta colpa all'A. se ha ripetuto molte cose che dai letterati si sanno. Dopo avere indicato i tratti caratteristici di Rinaldo nel *Renaus* francese e le diversità molteplici che presenta, al suo confronto, quello delle *Storie di Rinaldo*, le quali riflettono, secondo il Rajna, un poema francoveneto sul signore di Montalbano; dopo aver accennato alla diffusione ed alla figliazione delle *Storie di Rinaldo* fin verso la metà del sec. XV, viene il F. a trattenersi sui nostri massimi poemi d'arte. Il Rinaldo italiano, che, a differenza del francese, ha molto sviluppato lo spirito avventuroso ed il desiderio dei viaggi, vien fatto direttamente segno all'odio della iniqua casa di Maganza. Tuttociò trovasi nel Rinaldo dell'*Orlando* laurenziano ed il Pulci elaborò quel tipo, glorificandolo consciamente. Il Boiardo gli diede varietà di passioni aggiungendovi i suoi rapporti amorosi; l'Ariosto seguì il conte di Scandiano, ma rappresentò Rinaldo più nobilmente, come un cavaliere perfetto. Nel poema del Cieco da Ferrara diventa un guerriero volgare, dissoluto, dedito alla rapina, sempre con la spada in pugno. Quale compaia nei poemi del sec. XVI che lo hanno per protagonista, il *Rinaldo appassionato*, il *Rinaldo furioso* ed il *Pellegrinaggio di Rinaldo*, il F. non sa dire, perchè non potè leggerli. Non si sbaglierà peraltro ritenendo che il tipo degenerasse sempre più presso verseggiatori maldestri ed in tempi così lontani da ogni sentimento cavalleresco. Nel *Rinaldo* del Tasso il figlio d'Amone diviene « un cavalierino « molto galante, molto sentimentale, molto aggraziato, poco accetto ai let- « tori e diverso affatto dal Rinaldo dei secoli antecedenti ». Resta così abbozzata lodevolmente, nelle sue linee principali, una specie di storia poetica del Rinaldo italiano. Sarebbe desiderabile che l'A. continuasse le ricerche su questo soggetto e ci desse un giorno un lavoro compiuto, che sarebbe specialmente rilevante trattandosi dell'eroe cavalleresco prediletto dagli Italiani].

Vincenzo Crescini. — *Il contrasto bilingue di Rambaldo di Vaqueiras.* — Padova, Randi, 1891 [Estratto dagli *Atti e memorie* della R. Accademia di Padova. Dà il testo critico del famoso contrasto con la donna Genova,

che, come è noto, ci rappresenta nelle strofe genovesi forse il più antico documento poetico in uno dei nostri dialetti. Il testo è condotto sui tre codici che ce lo conservano, l'estense e due parigini. Precedono uno studio linguistico e varie osservazioni letterarie. Il Cr. ritiene che questa poesia possa essere anteriore alla data 1190 generalmente ammessa. Discutendo se essa si fondi su di un fatto reale, nota opportunamente come si tratti di un genere poetico molto diffuso: quindi può darsi che il trovatore « abbia at- « tinto piuttosto alla sua fantasia ed all'uso letterario che alla realtà ». A buon diritto ravvisa in quel componimento la « situazione caratteristica della « pastorella » combinata col contrasto amoroso, che si riscontra in tutto il territorio romanzo, nè manca di fare qualche osservazione comparativa col contrasto di Cielo].

Guido Mazzoni. — *Un pianto della Vergine in decima rima.* — Venezia, Antonelli, 1891 [Estratto dagli *Atti del R. Istituto veneto.* Curioso poemetto, che già il prof. Bettazzi pubblicò su di un cod. di Arezzo (vedi questo *Giornale*, XVI, 465). Il M. segue qui nel riprodurlo il testo della seconda parte, la meno antica di quel cod. di Cortona, di cui pubblicò già integralmente la parte prima nel *Propugnatore.* Il componimento può rimontare al principio del sec. XIV: comincia *Un piangere amoroso lamentando* (cfr. tavola nel *Giorn.*, XI, 118). Il M. potè anche profittare di un terzo testo a penna che lo contiene, della Comunale di Siena, d'onde ne stampò due stanze il Rondoni nel nostro *Giornale*, II, 283. Notevole, quantunque non senza esempi, come il M. avverte, è la forma metrica di stanze d'endecasillabi così combinati ABABABCCCB. Tali stanze sono fra loro incatenate « col rappicco « d'una voce che dall'ultimo verso della stanza si ripete, o tale e quale, o « nella radice sua, o anche qualche volta non più che per affinità di suoni, « nel primo emistichio della stanza seguente ». Numerosi esempi di simile legame metrico rilevò il Biadene nella lirica nostra delle origini (v. *Il collegamento delle stanze mediante la rima*, Firenze, 1885, pp. 13-14). È questa, del resto, una forma usitatissima nella poesia medievale, segnatamente della Provenza, ove si chiamò *cobla capfinida.* Oltrechè in varie poesie liriche di trovatori rilevate già dal Bartsch, la si può osservare nel poema di G. Anelier sulla guerra di Navarra, e nella seconda parte della canzone epica sulla crociata contro gli Albigesi. Vedi Meyer, *Chanson de la croisade contre les Albigeois*, II, CVIII].

* Diamo per ora solo i titoli di alcuni libri, di cui per mancanza di tempo non potemmo occuparci, o per difetto di spazio non possiamo ora inserire le recensioni già fatte:

Giuseppe Pitrè. — *Canti popolari siciliani raccolti ed illustrati.* Seconda edizione rifusa con appendice di canti inediti. — Palermo, Clausen, 1891.

Carl Appel. — *Zur Entwickelung italienischer Dichtungen Petrarcas.* — Halle a. S., Niemeyer, 1891.

Gaetano Imbert. — *Il Bacco in Toscana di Francesco Redi e la poesia ditirambica.* — Città di Castello, Lapi, 1890.

Antonio Favaro. — *Galileo Galilei e suor Maria Celeste.* — Firenze, Barbèra, 1891.

Luigi Alberto Ferrai. — *Lorenzino de' Medici e la società cortigiana del Cinquecento.* — Milano, Hoepli, 1891.

Remigio Sabbadini. — *Biografia documentata di Giovanni Aurispa.* — Noto, tip. Zammit, 1891.

Carlo Braggio. — *Giacomo Bracelli e l'umanesimo dei Liguri al suo tempo.* — Genova, tip. Sordi-Muti, 1891.

Vittorio Malamani. — *Un'amicizia di Antonio Canova, lettere di lui al conte Leopoldo Cicognara.* — Città di Castello, Lapi, 1890.

Francesco Fortunato Carloni. — *Gl'Italiani all'estero.* — Tomo II, vol. I. *Poeti e letterati.* — Città di Castello, Lapi, 1890.

Luigi Valmaggi. — *Lo spirito antifemminile nel medioevo.* Conferenza. — Torino, Casanova, 1890.

Giuseppe Storino. — *Carlo d'Aquino e le Rugiade di Parnaso.* — Cosenza, tip. dell'*Avanguardia*, 1891.

Alexander Samouillan. — *De Petro Brunello Tolosano ejusque amicis* (1499-1546). — Parisiis, apud C. Thorin, 1891.

Benedetto Croce. — *I teatri di Napoli, secolo XV-XVIII.* — Napoli, Pierro, 1891.

PUBBLICAZIONI NUZIALI.

Angelo Claudio Tolomei. — *Laudi delle donne bolognesi.* Poemetto in ottava rima. — Bologna, stab. tip. Zamorani e Albertazzi, 1891; per nozze Rizzetti-Vinzio [Il sig. Giuseppe Pedrini ha ristampato in elegantissima edizione il terzo libro del poemetto di Ang. Claudio Tolomei senese in lode di 21 dame bolognesi, famose per virtù e leggiadrìa; fra le quali trovasi celebrata Caterina di Francesco Bianchetti, che il 28 gennaio 1517 fu a tradimento ammazzata dal marito Roberto Maschi di Forlì, e fu vendicata dai fratelli Carlo e Bonifacio. — Se si dovesse prestar fede al Brunet e al Graesse, l'autore di questo poemetto sarebbe lo stesso Claudio Tolomei, che scrisse varî carmi in metro barbaro, inseriti nei *Versi e regole della nuova poesia toscana* (Roma, per Ant. Blado, 1539) e nella raccolta dell'Atanagi *De le rime di diversi nobili poeti toscani* (Venezia, Avanzo, 1565). Ma, se si eccettuino i due bibliografi surriferiti, nessun altro ricorda fra le opere del Tolomei il poemetto in lode delle donne bolognesi, pubblicato nel 1514, allorchè egli aveva non più di 22 anni; nè si sa d'altra parte che Claudio Tolomei abbia passato a Bologna parte della sua giovinezza. Sembra dunque che l'autore di questo poemetto sia persona diversa dal noto Claudio Tolomei, e ch'egli abbia voluto denominarsi Angelo Claudio appunto per non essere confuso col suo omonimo].

Michele Barbi. — *Quattro lettere di uomini illustri a Giovanni Procacci.* — Firenze, Barbèra, 1891; per nozze Zambelli-Procacci. [Una di queste lettere può avere interesse per la storia letteraria, quella del Caetani, in data 27 maggio 1877, nella quale è riferita la tradizione che correva in Roma sull'origine e sulla composizione del *Ricciardetto* di N. Forteguerri.

Tale tradizione fu già discussa dal Procacci nella *Domenica del Fracassa*. Cfr. questo *Giornale*, V, 483].

Nozze Livaditi-Arnaboldi. — Reggio-Emilia, tip. Calderini, 1891. [A. Balletti pubblica per queste nozze un frammento (28 ottave) di antico cantare cavalleresco, che fu trovato in un codicetto dell'Archivio comunale di Reggio. Tale pubblicazione è ben lungi certamente dall' essere inutile, per quanto piccolissimo il frammento sia; ma il B. s'inganna nel credere sia cosa ignota ed inedita. Non si tratta che d'un frammento del *Cantare di Fierabraccia* e le stanze qui prodotte corrispondono alle 23-34 del C. I, 13-24 e 31-40 del C. II, nella antica stampa del poemetto riprodotta dallo Stengel (*Ausgab. und Abhandl.*, II, 1881). Chi voglia vedere quei brani come li reca il cod. frammentario della Riccardiana, consulti P. Heyse, *Romanische inedita*, Berlin, 1856, pp. 133-35 e 138 sgg. Quali siano i rapporti della stampa antica col cod. Riccardiano esaminò Carlo Buhlmann nel lavoro che precede, come proemio, la ediz. Stengel. Se peraltro il B. non ci ha dato cosa nuova, la sua pubblicazione, lo ripetiamo, è tutt'altro che inutile. Il testo che egli produce s' allontana d'assai così dalla stampa antica come dal cod. Riccardiano, nè si tratta di pure varianti formali: vi sono versi, e talora mezze stanze, in tutto disformi. Il frammento acquisterebbe poi valore massimo, quando veramente il codice da cui è estratto appartenesse « alla metà circa « del sec. XIV », come anche il Ronchini, assai competente, giudicò. I testi a penna che del *Cantare di Fierabraccia* si conoscevano finora erano tutti della fine del quattrocento. Data l'esattezza dell'aggiudicazione paleografica del B., cadrebbe anche l'opinione emessa da altri (*Giorn. di filol. romanza*, III, 6, 116) che quel cantare « non si possa far risalire più addietro della « prima metà del sec. XV »].

Carlo Salvioni. — *Notizia intorno ad un codice Visconteo-Sforzesco della biblioteca di S. M. il Re.* — Bellinzona, tip. Salvioni, 1891; ediz. di 100 esemplari per nozze Cipolla-Vittone. [Il cod. qui illustrato è uno di quei magnifici frutti dell' arte del minio nel rinascimento, che non si potranno mai ammirare abbastanza. Solo da un trentennio si trova nella biblioteca Reale di Torino, e fu comperato al prezzo modestissimo di quattromila lire. Attraverso quali vicende giungesse nella nobile raccolta in cui oggi riposa non si sa, ma è certo che è di provenienza sforzesca, come del resto altri codici della Reale già indicati dal Mazzatinti. Il prezioso cimelio, messo insieme per Galeazzo Maria Sforza, è ornato di 323 miniature finissime, che attrassero l'attenzione del D'Adda, il quale fu forse l'unico a parlarne nell'*Arch. stor. lombardo*, XII, 344-5. Il Salvioni ne illustra la parte letteraria, che non è certo in nessun modo comparabile al valore artistico delle miniature. Si tratta di testi ascetici. La prima e più ampia sezione del ms. consiste in volgarizzamenti e rimaneggiamenti prosaici della Bibbia e di vite di santi, la seconda è in versi, e consta di una lauda di San Giovanni Battista e di un poemetto sul finimondo. Il S. ne dà saggi, e pubblica dal poemetto il brano che si riferisce alla notissima leggenda dei segni del giudizio. Il valore letterario di questi componimenti è assai scarso, la forma è oltremodo rozza. Al S. riuscì di stabilire che questa copia, fatta verso il 1476 da un amanuense lombardo, fu condotta su di un originale veneto. Ciò vien

provato ad esuberanza dalle accurate note fonetiche, morfologiche e lessicali, che il S. fa seguire, non che da una invettiva contro Padova, che in un testo originariamente lombardo mal si spiegherebbe].

Pietro Sgulmero. — *Una lettera di Ippolito Pindemonte a Tommaso Gargallo.* — Verona, tip. Annichini, 1891; per nozze Meneghetti-Stegagno [Fa parte di una serie di lettere del Pindemonte al Gargallo, che lo Sgulmero, il quale attende, come si sa, a raccogliere l'epistolario del Pindemonte, ricevette da Napoli. Per le molte allusioni che vi sono, la lettera non sarebbe del tutto facile ad intendere, ma lo S. l'ha con copiosa dottrina illustrata].

---

† Il 2 maggio moriva in Monaco di Baviera Ferdinando Gregorovius, nato nella Prussia orientale il 19 gennaio 1821. Le sue grandi benemerenze rispetto alla storia italiana sono note ad ogni studioso. Oltre a molte memorie speciali riguardanti l'Italia, ottennero fama grandissima la classica *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter* e la monografia documentata su *Lucrezia Borgia.* Vivo affetto verso la patria nostra, senso squisito della natura e dell'arte italiana, coscienza piena dell'altissimo posto che l'Italia tenne nella storia dell'uman genere palesano gli splendidi volumi intitolati *Wanderjahre in Italien*, di cui è deplorevole che solo una parte sia stata tradotta. L'ingegno del Gregorovius fu eminentemente sintetico: egli concepiva e scriveva la storia con genialità di artista, se non sempre con profondità di scienziato. Nonostante gli errori e le deficienze, i suoi libri sono e resteranno per molto tempo utilissimi. La mente larga e comprensiva dello storico tedesco gli impediva di considerare grettamente nelle vicende storiche dell'umanità la sola funzione politica. Tutta la vita voleva fosse studiata, quindi non trascurava mai nè la storia del costume, nè quella letteraria, nè quella delle arti. Il Gregorovius era cittadino onorario di Roma, e la sua memoria merita di rimanere viva per lungo tempo nel cuore degli Italiani.

Luigi Morisengo, *Gerente responsabile.*

Torino — Tip. Vincenzo Bona.

INDICE DELLE MATERIE DEL XVII VOLUME

COUDERC C., *Les poésies d'un florentin à la cour de France au XVIe siècle (Bartolomeo Delbene)* . . . . . Pag. 1
FRATI L., *Tradizioni storiche del Purgatorio di S. Patrizio* . . . . . » 46
MALAGOLI G., *Studi, amori e lettere inedite di Guidubaldo Bonarelli* . . . . » 177
SABBADINI R., *Briciole umanistiche.* — I, *Carlo Marsuppini.* II, *Leonardo Bruni* 212
VOLPI G., *Un cortigiano di Lorenzo il Magnifico (Matteo Franco) ed alcune sue lettere* . . . . . » 229
CIAN V., *Gioviana. - Di Paolo Giovio poeta, fra poeti, e di alcune rime sconosciute del sec. XVI* . . . . . » 277

VARIETÀ

PIZZI I., *L'Ameto persiano* . . . . . » 80
GLORIA A., *Dante Alighieri in Padova* . . . . . » 358
FRATI L., *Notizie biografiche di rimatori italiani dei secoli XIII-XIV.* VII, *Graziolo Bambaglioli* . . . . . » 367
MERKEL C., *Sordello di Goito e Sordello di Marano* . . . . . » 381
FLAMINI F., *Jacopo Corsi e il Tebaldeo* . . . . . » 391

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

NOVATI F. — Luigi Rossi-Casé, *Di maestro Benvenuto da Imola commentatore dantesco* . . . . . » 88
LUZIO A. — Antonino Bertolotti, *Musici alla corte dei Gonzaga in Mantova dal sec. XV al sec. XVIII* . . . . . » 98
CIAN V. — Augusto Buzzati, *Bibliografia bellunese* . . . . . » 108
NOVATI F. — Giuseppe Zippel, *Nicolò Niccoli* . . . . . » 114
CIAN V. — Camillo Martinati, *Notizie storico-biografiche intorno al conte Baldassare Castiglione con documenti inediti* . . . . . » 117
BERTOLDI A. — Giovanni De Castro, *Poesie di Giuseppe Parini.* — Antonio Rizzuti, *Il Giorno e alcune Odi di Giuseppe Parini* . . . . » 400
VOLPI G. — Francesco Foffano, *Studi sui poemi romanzeschi italiani.* I, *Il « Morgante » di Luigi Pulci* . . . . . » 421

BOLLETTINO BIBLIOGRAFICO

W. CLOETTA, *Komödie und Tragödie im Mittelalter*, p. 123. — C. MERKEL, *Sordello e la dimora presso Carlo I d'Angiò*, p. 126. — N. CAMPANINI, *Un atrovare del sec. XIII*, p. 128. — O. BULLE, *Dante's Beatrice im Leben und in der Dichtung*, p. 130. — A. GRAZZINI, *Le Cene*, ed. C. VERZONE, p. 133. — P. DE NOLHAC e A. SOLERTI, *Il viaggio in Italia di Enrico III re di Francia*, p. 136. — F. MANGO, *Novelline popolari sarde*, p. 139. — S. PRATO, *Quelques contes littéraires dans la tradition populaire*, p. 140. — P. MERLO, *Saggi glottologici e letterari*, ed. F. RAMORINO, p. 429. — W. MEYER-LUBKE, *Grammatik der romanischen Sprachen*, vol. I, *Lautlehre*; e *Italienische Grammatik*, p. 432. — V. IMBRIANI, *Studi Danteschi*, ed. F. TOCCO, p. 434. — L. ROCCA, *Di alcuni commenti della Divina Commedia*, p. 437. — R. ALBRECHT, *Tito Vespasiano Strozza*, p. 440.

COMUNICAZIONI ED APPUNTI

R. RENIER, *Osservazioni sulla cronologia di un'opera del Cornazano*, p. 142. — P. DE NOLHAC, *Un homonyme ou parent de Pétrarque*, p. 146. — A. BERTOLDI ed A. NERI, *Polemica*, p. 148. — R. RENIER, *Ancora un appunto sulla leggenda di Maometto*, p. 444. — P. DE NOLHAC e A. SOLERTI, *Le roi Henri III et l'influence italienne en France*, p. 446.

CRONACA . . . . . *Pag.* 151, 450

BINDING DEPT. APR 2 1962

PQ
4001
G5
v.17

Giornale storico della
letteratura italiana

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY